

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
922
C69g
v.8

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE

RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME HUITIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1873

Digitized by Google

Digitized by Google

922
C69g
v. 8

GRANDE VIE DES SAINTS

SEIZIÈME JOUR D'AVRIL.

Sainte Encratide et les dix-huit Martyrs de Saragosse. — Saint Crémence, martyr. — Saint Turibe, second évêque du Mans. — Saint Turibe, évêque d'Astorga. — Saint Maing ou Mans, évêque et martyr. — Saint Pair ou Paterne, évêque d'Avranches. — Saint Sénateur ou Sénier, évêque d'Avranches. — Saint Fructueux, évêque de Brague. — Le Bienheureux Hervé de Tours. — Saint Druon, reclus. — Le Bienheureux Bernard de Quintavalle, premier disciple de saint François. — La Bienheureuse Agnès de Bohême, Clarisse. — Saint Joachim de Sienne, de l'Ordre des Servites. — Le Bienheureux Benoît-Joseph Labre. — Le Vénérable curé Cormeaux, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE ENCRATIDE,

ET LES DIX-HUIT MARTYRS DE SARAGOSSE.

Encratide était née en Portugal. Son père ayant dessein de la marier, elle prit secrètement la fuite, autant pour se dérober aux dangers du monde que pour conserver sa virginité. Elle se retira dans la ville de Saragosse, où la persécution faisait d'horribles ravages. Elle y entra sans craindre les recherches du gouverneur. Elle osa même lui reprocher en face la barbarie avec laquelle il traitait les disciples de Jésus-Christ. Dacien, transporté de fureur, la fit saisir par les bourreaux, qui la traitèrent de la manière la plus cruelle; on lui déchira les côtés, après quoi on

844408
Digitized by Google

lui coupa la mamelle gauche, en sorte qu'on lui voyait le dedans du corps. On lui arracha aussi une partie du foie.

Comme elle vivait encore, elle fut renvoyée en prison, où elle mourut en 304, de la corruption causée par ses plaies.

On découvrit à Saragosse, en 1389, les reliques de cette Sainte dans l'église de la Sainte-Masse. C'est ainsi qu'on a nommé la multitude des saints Martyrs qui furent massacrés le même jour que sainte Encratide, au dehors et au dedans de Saragosse. Les quinze premiers s'appelaient Apodème, Cécilien, Évence, Évotius, Félix, Fronton, Jules, Lupercus, Martial, Optat, Primitif, Publius, Quintilien, Successus, Urbain; les trois autres portaient le nom de Saturnin.

Voici ce que le poète Aurèle-Clément-Prudence, dans son livre *des Couronnes,* écrivait à la gloire de ces saints Martyrs:

Cette ville, la gloire de l'Espagne, qui doit l'auguste nom qu'elle porte au plus grand des Césars[1], voit chaque jour son peuple prosterné devant les précieuses cendres de dix-huit Martyrs qu'un même tombeau renferme. Un temple magnifique s'élève au-dessus de ce tombeau; les saints Anges qui y demeurent en sont les gardiens; mais que doit craindre un édifice, quelque voisin qu'il soit des nues, qui peut à tout moment calmer la colère d'un Dieu irrité en opposant à ses foudres les sacrées reliques de tant d'illustres Martyrs? On le verra encore se soutenir parmi les ruines du monde, et lorsque Jésus-Christ, assis sur une nuée éclatante, viendra juger le genre humain, Saragosse, qui a le bonheur de posséder un si rare trésor, n'aura aucun sujet d'appréhender la venue du Juge; mais, portant entre ses mains les riches châsses et les précieux reliquaires de ces dix-huit protecteurs, elle ira au-devant du Seigneur, et les lui offrira comme autant de présents, qui, étant agréablement reçus, ne contribueront pas peu à lui faire obtenir un jugement favorable.

Alors Carthage offrira les os de Cyprien, son évêque, cet éloquent Africain; Cordoue, ceux de Zoel et les couronnes des trois frères, Fauste, Janvier et Martial; Tarragone présentera par les mains de Fructueux, un diadême orné de trois perles de prix;

[1] Saragosse, *Cæsaraugusta.*

Digitized by Google

Gironne fera valoir la possession où elle est du corps de Félix ; Calahorra se tiendra honorée de ceux d'Hémitère et de Chélidoine ; Barcelone, s'appuyant sur la recommandation de Cucufat, s'avancera hardiment vers le suprême tribunal ; Narbonne ne tirera pas un moindre avantage de la protection de Paul, ni Arles un médiocre secours de celle de Genès ; Merida, la première d'entre les villes de Lusitanie, paraîtra sous les auspices de la jeune Eulalie ; Tanger comptera sur l'intercession de Cassien, et Alcala[1] mettra aux pieds du Juge deux urnes remplies du sang de Juste et de Pasteur.

Chacune de ces villes ne peut après tout fournir que deux ou trois Martyrs, et leurs sacrifices ne seront guère solennels, puisqu'il y aura si peu de victimes. Mais pour vous, Saragosse, ma chère patrie, vous qu'on voit toujours couronnée d'oliviers, vous qui avez fait paraître en tout temps un attachement sincère et religieux pour Jésus-Christ et un zèle ardent pour sa gloire, allez, et lui offrez dix-huit hosties tout à la fois dans un seul holocauste. Vous seul pouvez lui présenter des hécatombes de Martyrs[2]. Ni Carthage la grande, ni Rome même, la maîtresse du monde, n'ont en cela aucun avantage sur Saragosse ; sa gloire égale la leur. Toutes ses avenues ont été teintes du sang de ces saintes victimes, ses portes en ont été arrosées ; ce sang a purifié la ville, et l'a consacrée à Jésus-Christ, après en avoir chassé les démons et l'erreur ; les ténèbres que l'enfer y avait répandues sont entièrement dissipées. Jésus-Christ est adoré dans la place publique, il est reconnu dans tous les quartiers, il règne dans toute la ville. C'est la patrie commune des Martyrs ; c'est dans cette terre fertile en palmes et en couronnes, qu'ils sont venus cueillir celles dont leurs mains et leur têtes sont chargées. Elle a été comme le lieu d'assemblée, si l'on ose parler ainsi, où toute cette illustre milice s'est réunie, pour prendre de là, comme en corps d'armée, la route du Ciel. C'est au milieu de cette heu-

[1] De Hénarès.

[2] Sous le gouvernement de Dacien, on passa en un seul jour au fil de l'épée, hors la porte de Saragosse, une multitude innombrable de Chrétiens. Leurs corps, ayant été brûlés et réduits en cendres, formèrent ce que les auteurs ecclésiastiques espagnols appellent la Masse-Blanche ou la Masse-Sainte.

Digitized by Google

reuse cité qu'ont crû les lauriers dont Vincent est couvert; et ce fut de son clergé que ce fameux diacre fut tiré pour vaincre et pour triompher. C'est encore du sein de cette mère de tant de Martyrs que sont sortis les Valères, fidèles pasteurs du sacré troupeau de Jésus-Christ. Car enfin, toutes les fois que l'ancien ennemi des hommes a excité dans le monde ces affreuses persécutions qui répandaient partout la terreur et la mort, l'Église de Saragosse a toujours été la plus exposée à sa rage, et en a ressenti les funestes effets. Et si quelquefois cet ennemi lui a laissé prendre quelques moments de repos, ce n'a été qu'après s'être enivré de son sang, de nouveaux Martyrs reprenant sans cesse la place de ceux que cette horrible grêle renversaient.

Vincent même, l'intrépide Vincent, lorsqu'on le menait dans une terre étrangère pour y être immolé, ne donna-t-il pas à sa chère patrie les premières gouttes de son sang, comme des gages qu'il lui laissait de son amour, et comme un avertissement qu'il lui donnait que sa mort et son bonheur n'étaient pas éloignés? N'a-t-elle pas toujours eu pour ces précieuses gouttes d'un sang si généreux toute la vénération qu'on devait attendre de sa reconnaissance et de sa piété? Le monument qu'elle a élevé à sa mémoire reçoit de sa part les mêmes marques de respect que si les os sacrés de ce Martyr y étaient renfermés. Et quoiqu'une ville[1], connue seulement par le voisinage des ruines de Sagonte, les possède en effet, ils sont à nous par le droit de la naissance. Que Valence se vante, si elle veut, de nous l'avoir enlevé, qu'elle montre le tombeau où elle le mit après qu'il eut vaincu le tyran et la mort, il nous appartient : Saragosse le redemande; c'est elle qui lui a mis à la main la première épée dont il s'est si heureusement servi contre l'ennemi commun. C'est en sa présence, c'est comme son élève qu'il a couru dans la carrière de la vertu et de la foi. Ce fut elle qui, pour l'animer au combat, lui mit devant les yeux les actions glorieuses de ces dix-huit Héros qu'elle révère dans ce temple. Enflammé par un exemple si beau et par la vue de cette forêt de lauriers, il combattit avec le même succès, et joignit sa victoire aux leurs.

[1] Valence.

Digitized by Google

Là repose aussi la vierge Encratide, cette généreuse fille qui, opposant sa seule vertu aux efforts du démon, les rendit impuissants et le couvrit de confusion. Les tourments lui ayant enlevé tous ceux qui combattaient avec elle pour Jésus-Christ contre ce malheureux esprit, elle vint parmi nous achever une vie glorieuse, donnant à toute la terre le spectacle surprenant d'un corps qui survit à soi-même. C'était pendant le séjour que cette Vierge toute miraculeuse faisait à Saragosse qu'elle racontait les divers supplices qui avaient couronné sa patience, comment on l'avait dépouillée d'une partie de sa chair, comment le fer des bourreaux y avait creusé de longs et de profonds sillons, comment ces mêmes bourreaux lui avait entr'ouvert le côté, et comment, une de ses mamelles lui ayant été coupée, l'ouverture qui fut faite en cet endroit laissait voir à découvert les lieux les plus voisins du cœur. La mort enfin n'avait plus qu'un coup à lui donner pour achever de lui ôter le peu qui lui restait de vie, lorsqu'un doux sommeil, se glissant dans ses membres déchirés et sanglants, apaisa pour quelques moments les douleurs qu'elle ressentait. Tant de plaies toutefois ne purent sitôt se refermer; le feu qu'elles avaient allumé dans ses veines ne s'éteignit pas d'abord, et ses souffrances ne finirent que lorsque le sang corrompu qui les infectait eut été consumé par le temps. Nos yeux ont vu, ô Encratide, une partie de votre foie encore attachée aux ongles de fer qui l'avaient séparée du reste; ainsi la mort, qui ne peut se résoudre à lâcher prise, n'ayant pas eu la permission de vous ôter la vie, s'est saisie du moins de tout ce qu'elle a pu vous ravir, et vous étiez tout ensemble et vivante et morte par une partie de vous-même. Mais quoique le tyran, envieux de votre gloire, ait arrêté son bras sur le point qu'il allait vous donner la mort, la couronne du martyre ne vous en est pas moins due.

Aussi Jésus-Christ a bien voulu accorder à Saragosse le précieux avantage de vous loger dans l'enceinte de ses murs, vous qui habitez déjà dans le Ciel un palais d'une éternelle structure.

Elève donc ta voix, heureuse Saragosse, et fais retentir les voûtes dorées de ta superbe église de tes chants harmonieux!

Digitized by Google

Qu'on entende jour et nuit, dans ces lieux sacrés, les louanges de cet auguste sénat de Martyrs, qui portent des robes d'une pourpre éclatante, teinte deux fois dans le sang de l'Agneau et dans le leur! Ne te lasse point de chanter les victoires de Lupercus et d'Optat, de Martial et de Successus ; relève par la beauté de tes hymnes la mort glorieuse d'Urbin, de Quintilien et de Jules; qu'un double chœur de musique publie tour-à-tour, au son des instruments et des voix, la grandeur de courage de Publius, les travaux de Fronton, l'intrépide valeur de Félix, la fermeté inébranlable de Cécilien, les exploits sanglants d'Évotius, l'ardeur toujours nouvelle d'Apodème; qu'ils n'oublient pas enfin les quatre Saturnin. D'où vient, mes vers, que vous avez eu peine à redire après moi cet illustre nom? Je sais que la mesure s'y opposait[1]; mais le respect qui est dû à ces grands noms ne permet pas qu'on ait aucun égard aux lois de la poésie : un discours est toujours selon les règles lorsque les Saints en font le sujet, et rien ne rend un vers plus régulier et plus harmonieux que ces beaux noms qui sont écrits dans le Livre de vie, et qu'un Ange récitera à haute voix dans l'assemblée générale de tous les hommes, en présence de Jésus-Christ et de son Père. Ajoutons à ce nombre la vierge Encratide et le diacre Vincent ; ajoutons-y encore Caïus et Clément, tous deux invulnérables, tous deux invincibles; car ayant combattu deux fois pour la gloire de leur Maître, l'ayant confessé deux fois à la vue des tourments, ils sortirent du champ de bataille sans l'avoir rougi de leur sang. Allons donc nous prosterner devant le tombeau de tant de Saints, afin qu'au jour de la résurrection nous soyons réunis aussi à eux dans la gloire. (DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT CRÉMENCE,

MARTYR.

Le généreux Crémence (Crementius) avait été cruellement torturé avec les dix-huit Martyrs de Saragosse, et on l'avait

1 Quos Saturninos memorat vocatos.....

La première syllabe de *Saturninos* est longue, et la mesure du vers saphique voudrait qu'elle fût brève.

Digitized by Google

jeté à l'écart, le croyant mort. Mais dans la nuit qui suivit son supplice, il s'était senti ranimé. Il fut recueilli par des Chrétiens, qui pansèrent ses plaies et dont les soins le rendirent à la vie. Mais les persécuteurs l'apprirent, le mirent de nouveau entre les mains des tortionnaires, qui trouvèrent prudent de le décapiter, et il eut ainsi la gloire de mourir en quelque sorte deux fois pour Jésus-Christ.

SAINT TURIBE,

SECOND ÉVÊQUE DU MANS.

Saint Turibe appartenait par son origine à une illustre famille de Rome; il fut associé par saint Clément à saint Julien, premier évêque du Mans. Après l'avoir aidé avec le plus grand zèle à répandre la foi chrétienne, il mérita de devenir son successeur : ce que le bienheureux Julien avait prédit d'avance par l'inspiration divine.

Saint Turibe s'appliqua à suivre en tous points les règles qu'il avait vu observer par l'apôtre du Maine, et il s'efforça de maintenir et de confirmer dans la foi, par la doctrine éminente qui brillait en lui, non moins que par ses exemples, le peuple dont la conversion était encore récente.

L'ennemi de la vraie religion, ne pouvant souffrir les progrès incessants de l'Église, suscita une violente persécution; beaucoup eussent succombé, si saint Turibe n'eût soutenu ceux qui faiblissaient et ne les eût excités, par l'espérance de la gloire future, à supporter patiemment les maux présents.

Saint Turibe fit plusieurs miracles. Une femme noble et riche, affligée d'une maladie prolongée, souffrait avec toute sa famille. Confiante dans les mérites du saint Évêque, elle demanda avec instance qu'on lui donnât des eulogies bénites par lui. Saint Turibe, accueillant avec bonté sa prière, lui envoya des restes des mets servis sur sa table, restes qu'en forme d'eulogie ses serviteurs conservaient pour des usages semblables, et il la rendit à sa santé première, ainsi que toute sa famille. Il guérit aussi par ses prières une femme qui avait perdu l'usage de la parole.

Digitized by Google

Célèbre par ses miracles, pendant qu'il s'appliquait sans relâche à tous les devoirs du pasteur le plus vigilant, saint Turibe mourut dans la paix du Seigneur. Son corps fut enseveli dans la basilique des Saints-Apôtres, tout près du corps de saint Julien, et la translation s'en fit en même temps.

SAINT TURIBE.

ÉVÊQUE D'ASTORGA.

Saint Turibe (Turibio) succéda en l'an 420 à Dictène, qui était tombé dans l'hérésie priscillianiste. Cette doctrine impie niait l'incarnation de Notre-Seigneur, considérait le corps humain comme une prison que le démon avait produite pour y enfermer les esprits. Les priscillianistes ne croyaient pas la résurrection, condamnaient le mariage et se livraient à une foule de désordres. Le malheureux Dictène avait répandu ces erreurs et corrompu aux trois quarts son diocèse d'Astorga.

Ce fut donc un bien lourd fardeau pour Turibe. Mais le pieux prélat comptait sur l'aide de Dieu. Il se livra généreusement à la lutte et répara la faute de son prédécesseur. Il mérita les louanges du saint Pape Léon le Grand ; et après quarante ans d'épiscopat et de dévouement, riche de vertus et de miracles, il s'en alla, le 16 avril 460, recevoir les palmes dues à ceux qui ont soutenu les bons combats.

SAINT MAING OU MANS.

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Maing ou Magnus, qu'on appelle aussi Mans par contraction, brillait au commencement du v^e^ siècle, sous le règne de Duncan, qui est compté parmi les premiers rois d'Ecosse. Il était à la fois Évêque et comte des Orcades, où il avait généreusement propagé la foi. On lui annonça un jour une invasion de Norwégiens, venus pour piller. Il était alors dans l'île d'Églis, l'une des Orcades ; il s'en alla courageusement au devant des bandits que commandait un certain Hacon, et chercha à calmer leur fureur. Comme les envahisseurs le menaçaient de le tuer lui-même, il leur dit : « Je suis prêt à mourir mille fois pour la

Digitized by Google

» cause de Dieu et de ses fidèles; mais je vous ordonne de sa » part d'épargner ce pauvre peuple. »

Après avoir ainsi parlé, il s'agenouilla, se recommandant à Dieu, par l'intercession de la très-sainte Vierge, de saint Pallade et de saint Servan, patrons de son diocèse.

Comme alors il inclinait sa tête, les païens la lui coupèrent. Après qu'il furent partis, on rendit au Saint les honneurs funèbres; on l'enterra dans son église, où son tombeau fut honoré de plusieurs miracles.

SAINT PAIR OU PATERNE,

ÉVÊQUE D'AVRANCHES.

Saint Paterne, que l'on appelle saint Patier ou saint Pair, naquit à Poitiers en l'an 480, d'une famille distinguée. Son père occupait un poste considérable, et il le perdit avant de le connaître. Sa pieuse mère Julitte, restée veuve après la naissance de ce fils, s'adonna à son éducation, et l'enfant, profitant de ses soins, montra de bonne heure les pensées et les habitudes de l'âge mur. Il atteignit ainsi sa vingtième année; et alors, cédant à une inspiration qui venait du Ciel, il prit l'habit religieux dans le monastère d'Ansion, appelé depuis Saint-Jouin-de-Marnes. Son esprit d'ordre, sa discrétion, son amour de la régularité, persuadèrent à son abbé qu'il remplirait bien la charge de cellerier, et en effet il s'en acquitta de manière à prouver qu'un jour il pourrait diriger des affaires autrement importantes [1].

Le cas qu'on paraissait faire de lui effraya son humilité. Il résolut donc d'abandonner son pays et de chercher une retraite dans une solitude éloignée. Il s'échappa avec un des religieux, aussi humble que lui, et qui se nommait Scubilion. Après avoir cherché longtemps, ils s'arrêtèrent dans le diocèse de Coutances, en Normandie, en un lieu alors peuplé d'idolâtres, et se mirent en devoir de leur annoncer l'Évangile. Il leur semblait que Dieu leur offrait là une occasion d'abréger, par l'effusion de leur sang, le martyre qu'ils cherchaient dans les austérités de la pénitence. Mais ils ne trouvèrent dans ces aveugles ni dispositions à rece-

[1] M. l'abbé Auber, *Vie des Saints de l'Église de Poitiers.*

Digitized by Google

voir la foi, ni ardeur à venger leurs idoles. Ils se retirèrent alors dans une cellule, où leur exemple fit plus de fruits que leurs discours.

Saint Pair mena là une vie très-austère, portant un rude cilice, ne se nourrissant que de pain et de légumes, n'ayant d'autre lit que la terre et dormant peu. Mais quoique sa vie fût très-cachée, il ne put se dispenser de recevoir près de lui quelques disciples, qu'il logea dans des cellules écartées, et dont il prit soin, sans interrompre beaucoup sa solitude et sa contemplation. Le bruit que fit son genre de vie excita saint Généroux, abbé de Saint-Jouin, son ancien monastère, à le venir voir. Il le trouva dans l'état où la renommée le lui avait dépeint; et comme s'il eût voulu user encore de l'autorité qu'il avait sur lui trois ans auparavant, il lui ordonna de modérer la rigueur de ses austérités, comme excédant d'une manière trop violente ce qui était prescrit par la règle qu'il avait autrefois embrassée. Il lui recommanda surtout de ne se pas tenir ainsi reclus, de converser avec des hommes quand il en serait besoin, de régler ses jeûnes, de donner un frein à son zèle. Il voulut remmener avec lui Scubilion, le premier compagnon de saint Pair, sous prétexte de lui faire reprendre l'esprit et la régularité de son monastère. Mais il le renvoya quelque temps après.

Saint Pair fut ordonné diacre et ensuite prêtre par Léontien, évêque de Coutances, et avec le caractère du sacerdoce, il reçut des grâces nouvelles pour attirer les âmes au service de Dieu. Dès lors travaillant avec plus d'autorité, il vint à bout de détruire le paganisme qu'il avait trouvé enraciné dans le voisinage de Chezay, lorsqu'il y était arrivé. Il convertit en église le temple qui avait servi au culte des idoles, et il ne trouva plus d'obstacles à la parole de Dieu dans les cœurs de ceux qui l'avaient autrefois repoussée.

Il ne se contenta pas de faire connaître Jésus-Christ à ces peuples infidèles, ni de régler les devoirs de la vie que des Chrétiens devaient mener dans le monde; il engagea encore beaucoup de personnes à quitter le siècle pour suivre les conseils évangéliques. Les succès qu'il plût à Dieu de lui donner l'obligèrent

Digitized by Google

à bâtir des monastères, non-seulement dans le Cotentin et le diocèse d'Avranches, mais encore dans le Bessin, le Maine et la Bretagne.

Le roi Childebert, qui avait partagé avec ses frères la monarchie française après la mort de Clovis, et qui siégeait à Paris, entendant parler des vertus et des miracles du Saint, souhaita de le voir, et le fit prier de venir le voir à Mantes. On rapporte qu'il laissa sur sa route et dans la ville de Paris des marques du pouvoir que Dieu lui avait donné sur les maladies et les démons. Mais ces faveurs extraordinaires du Ciel et les honneurs qu'il recevait des hommes, loin de lui donner des pensées d'élévation, ne servaient qu'à l'humilier encore davantage devant Dieu. Il ne voulut profiter de libéralités du roi que pour le soulagement des pauvres.

Ce prince, ayant ordonné au trésorier de ses finances, nommé Crescentien, d'exécuter ce que lui demanderait le Saint, cet homme, par une négligence affectée, différa de lui délivrer les sommes que Pair demandait pour le soulagement de quelques pauvres, et partit pour un voyage qu'il devait faire en Bourgogne sans avoir exécuté les ordres du roi. Mais un accident qui lui arriva sur le chemin lui fit ouvrir les yeux sur sa faute ; il revint promptement à Paris, se jeta aux pieds du Saint pour lui demander pardon, et lui donna une satisfaction entière sur tout ce qu'il put souhaiter.

Retourné à Chezay dans sa première solitude du Cotentin, Paire se donna avec autant d'ardeur que jamais aux saints exercices de sa retraite, sans rien diminuer de la vigilance et de l'activité qui le rendaient présent en esprit dans les monastères qu'il avait établis. Une nuit qu'il reposait, il crut voir en songe trois prélats, saint Melaine, de Rennes, saint Léontien, de Coutances, et saint Vigor, de Bayeux, qui lui imposaient les mains comme s'ils eussent voulu l'ordonner évêque. Ces trois saints prélats, qui avaient vécu dans le même siècle, étaient morts depuis quelques années ; mais saint Pair reconnut quelque temps après que son songe n'était pas vide de sens. Car Gilles, évêque d'Avranches, étant venu à mourir, chacun jeta les yeux sur lui

Digitized by Google

pour le mettre à sa place, et il ne lui fut pas possible de résister à la volonté de Dieu qui se déclarait de toutes parts.

Il avait alors soixante et dix ans, et malgré ses travaux et ses austérités, sa vieillesse était pleine de vigueur. Il le fit paraître dans l'exercice de cette nouvelle charge. Il y remplit exactement tous les devoirs d'un pasteur plein de zèle et de charité, et disposé à sacrifier son repos et sa vie même pour le salut des brebis de son troupeau.

Les obligations épiscopales, quoique capables de l'occuper tout entier, ne lui firent pourtant pas abandonner le soin de ses monastères, non pas même de ceux qui étaient hors de son diocèse. Elles ne lui firent pas négliger non plus les intérêts communs de l'Église; et ce fut pour les soutenir que, cinq ans après son ordination, il assista au Concile de Paris, avec saint Germain, évêque du lieu, saint Prétextat, de Rouen, saint Caletric, de Chartres, et beaucoup d'autres prélats considérables par leur doctrine et leur piété.

Il vécut encore huit ans depuis ce Concile, jusqu'à ce qu'étant mûr pour l'éternité, il y fut appelé le jeudi après l'octave de Pâques, qui était le 16 avril de l'an 565. Il était alors dans son monastère de Chezay, où l'avait conduit le désir de faire la visite de ses religieux, et où la maladie l'avait pris le lundi de Pâques.

La même nuit mourut aussi saint Scubilion, son ancien compagnon, qu'il avait amené du Poitou, et qui était plus âgé que lui. Quelques heures avant de mourir, ils s'étaient envoyé de l'un à l'autre pour se voir et s'embrasser; mais ils n'eurent cette satisfaction qu'en l'autre monde, où Dieu consomma leur union, en la rendant plus glorieuse et enfin indissoluble.

Saint Lô, évêque de Coutances, qui était venu huit jours auparavant visiter saint Pair dans son monastère de Chezay, sans savoir qu'il était malade, revint y faire ses funérailles; et saint Lascieu, autre évêque dont on ne connaît pas le siége, fit celles de saint Scubilion dans le même lieu. C'est ainsi que Dieu permit, pour la gloire des deux Saints et la consolation de leurs disciples, que, tandis que leurs âmes étaient unies dans le ciel pour jouir de lui, leurs corps fussent rejoints dans le lieu qu'ils avaient

Digitized by Google

bâti pour lui offrir leurs prières. Le monastère de Chezay ayant été ruiné dans la suite des temps, soit dans les incursions des Normands, soit par quelque autre calamité, il s'éleva à la place, ou à peu de distance de là, une nouvelle église de Saint-Pair, dont on fit une paroisse, qui a eu titre de doyenneté de Saint-Pair dans l'évêché de Coutances. On voit encore, dit-on, dans cette église les tombeaux de saint Pair et de saint Scubilion ; mais ce sont des tombeaux vides.

SAINT SÉNATEUR OU SÉNIER,

ÉVÊQUE D'AVRANCHES.

Le successeur de saint Paterne ou Pair, évêque d'Avranches, fut saint Sénateur, qu'on appelle vulgairement saint Sénier. Il avait partagé les travaux apostoliques de saint Pair. Mais sa vie dès lors est obscure ou incertaine. On sait seulement qu'il occupa le siége épiscopal en 565, qu'il ne siégea que quelques années, qu'il mourut très-saintement et qu'il fut enterré auprès de son prédécesseur.

SAINT FRUCTUEUX,

ÉVÊQUE DE BRAGUE.

Vers la fin du VII^e^ siècle, tandis que les empereurs de Byzance fatiguaient toute l'Église par de continuelles controverses et se faisaient les persécuteurs des Saints, les rois naguère barbares des Goths, des Francs, des Saxons, contents de l'autorité de la commune croyance et des précédentes décisions de l'Église, faisaient entrer le Christianisme dans les lois et les mœurs, secondaient les Saints et leurs pieuses entreprises, voyaient souvent des Saints dans leurs propres familles, et quelquefois s'élevaient eux-mêmes jusqu'à la sainteté. En Espagne, les rois des Goths admiraient parmi les leurs un illustre exemple de sainteté dans saint Fructueux, car il était de race royale et fils d'un général d'armée. Jeune encore, son père l'emmena un jour dans ses terres. Pendant que le général faisait la revue de ses domaines et de ses troupeaux, son jeune fils considérait les lieux les plus sauvages, et pensait à y fonder des monastères.

Digitized by Google

Ses parents étant morts, il reçut la tonsure de Conantius, évêque de Palencia, qui le forma dans la piété. Fructueux donna ses biens aux églises, aux pauvres, à ses esclaves, qu'il mit en liberté ; mais il en employa la meilleure partie à fonder le monastère de Complute, où il assembla une communauté nombreuse. Fatigué des visites que lui attirait sa réputation, il y établit un abbé et alla se cacher dans la solitude. Ses disciples l'en tirèrent par une sainte violence. Mais il les quitta quelque temps après pour aller fonder de nouveaux monastères, un entre autres dans l'île de Cadix. Il y avait tant de moines que le gouverneur de la province s'en plaignit au roi, craignant qu'il ne restât personne pour les armées et le service de l'État. Les familles entières se donnaient à Dieu ; les pères avec leurs fils entraient dans les monastères d'hommes ; les mères avec leurs filles dans les monastères de femmes. Voici comment il fonda le premier de ceux-ci.

Un jour qu'il était dans une de ses communautés d'hommes, il reçut du désert voisin une lettre par laquelle une fille le priait d'avoir pitié d'elle, comme d'une brebis errante, et de la diriger dans les voies du salut. Elle se nommait Bénédicte, était de race noble et venait d'être fiancée à un grand seigneur de la cour. Mais, brûlant de se consacrer à Dieu seul, elle s'enfuit à l'insu de ses parents, erra longtemps dans le désert, et arriva enfin près du monastère de saint Fructueux. N'osant y entrer, elle lui fit dire sa position. Le Saint, bénissant Dieu, fit bâtir dans le désert une petite cellule pour la noble vierge, dont l'héroïque détermination retentit au loin ; plusieurs autres suivirent son exemple : bientôt il y en eut jusqu'à quatre-vingts réunies autour d'elle. Alors le saint abbé leur bâtit un monastère dans une autre solitude.

Au milieu de tant de bonnes œuvres, saint Fructueux conçu un grand désir de faire le pèlerinage d'Orient. Il en délibéra secrètement avec quelques-uns de ses disciples. Déjà le navire était prêt pour le transporter, lorsqu'il fut inopinément arrêté par ordre du roi. Le secret avait transpiré. Le roi, craignant ainsi que son conseil, de priver l'Espagne d'un tel personnage

Digitized by Google

le fit arrêter avec tout le respect possible, et amener à sa cour, où il fut gardé à vue quelque temps, de peur qu'il ne vînt à s'enfuir. On voit combien la cour des Goths différait de la cour de Byzance. Plus tard, saint Fructeux fut ordonné évêque de Dume, et ensuite archevêque de Brague; mais il ne cessa de pratiquer la vie monastique. Il bâtit, entre autres, l'abbaye de Montel, entre Dume et Brague, et y choisit sa sépulture. Le visage du Saint respirait une si grande douceur qu'elle faisait impression sur les animaux mêmes. Un jour qu'il traversait des forêts, un chevreuil, poursuivi par des chasseurs, vint se réfugier sous son manteau. Le Saint prit l'animal sous sa protection et le conduisit au monastère. L'animal reconnaissant ne quitta plus son libérateur; il le suivait pendant le jour et dormait la nuit à ses pieds [1].

Nous avons la règle que le Saint donna à son monastère de Complute. Elle approche beaucoup de celle de saint Benoît. Il y nomme convers ou convertis tous ceux qui entrent pour s'engager dans le monastère. Mais il y a une autre règle de saint Fructueux, nommée la Règle commune, apparemment parce qu'elle servait à tous ses monastères. Elle contient des particularités remarquables. Il y condamne d'abord deux espèces de faux monastères : ceux que des particuliers érigeaient de leur propre autorité, se renfermant dans leurs maisons de campagne, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs serfs et leurs voisins, et s'engageant par serment à vivre en commun, mais sans règle et sans supérieur. C'étaient des gens intéressés, qui, loin de donner aux pauvres, pillaient les autres, sous prétexte de pauvreté. Ils étaient querelleurs, et souvent appelaient leurs parents et leurs amis pour les secourir à main armée. Il y avait aussi des prêtres qui, pour s'attirer la réputation de piété ou pour conserver leurs dîmes et leurs autres profits, s'érigeaient en supérieurs de monastères, sans avoir pratiqué la vie monastique, et recevaient à bras ouverts tous ceux qui sortaient des vrais monastères, dont ils décriaient la discipline.

La Règle commune de saint Fructueux montre la manière de

[1] *Acta Sanct.*, 16 april. *Acta Ord. Bened.*, t. II.

Digitized by Google

gouverner les différentes sortes de personnes qui composaient ses monastères. Si un homme y venait avec sa femme et de petits enfants au-dessous de sept ans, on les recevait tous, à la charge d'être soumis à l'obéissance. On permettait aux enfants, tant qu'ils étaient petits, d'être quand ils voulaient auprès du père ou de la mère; mais quand ils avaient atteint l'âge de raison, on leur apprenait la Règle et on les menait au monastère, où ils devaient demeurer, comme offerts par leurs parents. On leur choisissait un maître, que l'on déchargeait de tout autre emploi pour avoir soin de leur nourriture et de leur instruction. On avait une attention particulière à ceux qui entraient vieux dans le monastère, afin de leur procurer les soulagements nécessaires, sans entretenir leurs mauvaises habitudes, et afin de les aider à faire une sérieuse pénitence. La pénitence était rigoureuse pour ceux qui avaient commis de grands crimes avant leur conversion. Ils commençaient par une confession générale de tous leurs péchés, puis on leur faisait observer la pénitence canonique et mener une vie plus austère que la communauté. On recommande avec grand soin la séparation des monastères des filles d'avec ceux des hommes, et il y a de sévères précautions pour les visites et pour les occasions qu'ils pouvaient avoir de se rencontrer ensemble. Tous les Frères doivent s'assembler le dimanche pour la messe, avec une grande attention à se réconcilier et à se corriger chacun de ses défauts. Ces monastères avaient des troupeaux de brebis, pour fournir de quoi soulager les enfants et les vieillards, racheter les captifs et exercer l'hospitalité. Un moine était chargé du soin des pâtres. A la fin de la Règle est la formule de la profession des moines, conçue au pluriel et commençant par la profession de foi. Quand on pense que c'est un prince goth qui fondait et qui dirigeait par son exemple ces asiles de l'humanité et de la piété chrétienne, on ne peut qu'admirer le merveilleux changement opéré par le Christianisme chez les nations barbares.

Saint Fructueux mourut l'an 665, dans l'église où il s'était fait transporter pendant sa dernière maladie, pour y recevoir l'habit de pénitence au pied des autels. Il fut d'abord enterré

Digitized by Google

dans un de ses monastères; mais depuis ses reliques ont été transférées à Compostelle, en Galice. (ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX HERVÉ DE TOURS.

Le Bienheureux Hervé sortait d'une famille noble de la Touraine. Son père lui fit étudier les sciences humaines, mais la grâce de Dieu lui fit comprendre que la vie ici-bas n'est qu'un temps d'épreuves pour préparer les voies à la vie éternelle; il résolut donc d'entrer dans un monastère où il ferait plus sûrement son salut. Les moines, qui connaissaient sa famille, ne voulurent pas l'admettre parmi eux sans son consentement. Alors il se réfugia dans une cellule. Son père l'ayant découverte, alla l'en arracher et le conduisit au roi Robert. Mais ce prince, qui était un Saint, encouragea Hervé et dit au père qu'il le nommait trésorier de l'église de Saint-Martin de Tours. Il trouvait ce jeune homme si pieux qu'il se proposait de le faire évêque. Mais il refusa tous les évêchés qu'on lui offrit; quoique chanoine par son titre de trésorier, il vivait toujours en moine et portait le cilice.

Quand son père mourut, Hervé, qui héritait d'une grande fortune, la consacra à rebâtir plus magnifiquement l'église de Saint-Martin. Cette entreprise, commencée en l'an 1001, fut terminée en l'an 1008. Alors Hervé invita tous les Évêques à venir inaugurer ce noble sanctuaire, où se réunirent beaucoup de Prélats et une foule de Chrétiens. Hervé, dans sa joie, pria de tout son cœur saint Martin d'honorer cette consécration par quelque prodige insigne. Le Saint lui apparut, et lui dit qu'il devait se contenter de demander à Dieu le salut de tous les serviteurs attachés à son église; et depuis lors il se retira dans une cellule voisine, où il acheva de se sanctifier. Il y mourut de la mort la plus sainte, en disant tout haut : Seigneur, ayez pitié de moi. C'était le 16 avril de l'an 1012.

SAINT DRUON,

RECLUS.

Saint Druon naquit vers l'an 1118, dans le village d'Épinoy, près de Carvin, dans l'Artois. Ce village était alors dans le

Digitized by Google

diocèse de Tournai; il appartient aujourd'hui à celui d'Arras. Ses parents étaient très-riches et très-puissants dans le pays; quelques auteurs ont même donné à son père le nom de seigneur d'Épinoy. L'enfant n'eut point le bonheur de le connaître; il le perdit avant que de naître, et sa mère elle-même mourut en lui donnant le jour. Saint Druon fut ainsi orphelin en naissant et laissé entre les mains de ses proches, qui veillèrent avec soin sur son enfance. Ce ne fut qu'à l'âge de dix ans qu'il connut, par quelques paroles échappées à une personne de sa famille, les circonstances douloureuses qui avaient précédé et accompagné sa naissance. Elles firent une grande impression sur son âme bonne et sensible; souvent même on le voyait répandre des pleurs en abondance au souvenir de sa mère, qu'il n'avait point connue, mais dont on lui avait rapporté les douleurs. Son innocente simplicité le portait alors à se retirer à l'écart pour demander à Dieu, comme il disait, le pardon de cette faute, qu'il se reprochait avec larmes.

Les heureuses dispositions de saint Druon le portèrent à fuir, dès ses plus tendres années, les jeux ordinaires des enfants de son âge. Déjà il aimait la solitude, la prière et les pratiques de piété. Dès lors aussi il évitait tous les dangers que pouvait courir son innocence, et s'appliquait avec un soin extrême à se conserver pur aux yeux du Seigneur. « Ainsi il croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. » Il était encore assez jeune quand il embrassa le genre de vie extraordinaire auquel le Ciel l'appelait. Sans indiquer aucune des circonstances qui précédèrent son départ, les auteurs de sa Vie le représentent abandonnant ses proches, ses biens, ses richesses, et ne se réservant que les vêtements nécessaires, sous lesquels il portait un cilice. C'est ainsi qu'il commença sa vie pénitente et laborieuse. Après avoir parcouru diverses contrées, il arriva au village de Sébourg, près de Valenciennes. La Providence l'avait destiné à habiter ce lieu et à édifier les habitants de toute cette contrée par son admirable conduite.

En effet, une dame riche et pieuse, appelée Elisabeth Le Haire, bien connue dans tous le pays pour sa piété et ses bonnes

Digitized by Google

œuvres, prit à son service le vertueux Druon, qui se réjouissait de pouvoir servir le Seigneur dans une condition humble et obscure; aussi accepta-t-il avec bonheur la garde des troupeaux qui lui furent confiés dès ce jour. Il s'en acquitta avec tant de soin et de vigilance qu'il gagna l'affection et l'amour de tous les habitants du village. Chacun admirait la modestie, la simplicité, l'obéissance du jeune pâtre, et son empressement à rendre service à tous ceux qui s'adressaient à lui. Beaucoup, afin de témoigner leur satisfaction, lui apportaient de petits présents, qu'il recevait avec bonté et qu'il distribuait ensuite aux pauvres. Chaque fois que ses occupations le lui permettaient, il courait à l'église pour offrir à Dieu les hommages de son cœur, et c'est une tradition constante parmi les habitants du pays que plus d'une fois on vit le pieux berger prosterné en prière devant l'autel, en même temps qu'il veillait à la garde de ses troupeaux.

Il y avait six ans que Druon était chargé de cet emploi, quand il sentit naître en lui le désir d'entreprendre de grands pèlerinages pour la gloire de Dieu. Le Seigneur, qui voulait donner en la personne de son serviteur un exemple de pénitence volontaire et de sublime renoncement, lui fit connaître que c'était à ces pérégrinations lointaines qu'il l'appelait maintenant. Druon se prépara aussitôt à partir. Il fit ses adieux à la vertueuse dame Le Haire et aux habitants de Sébourg, qui ne pouvaient se consoler qu'en pensant qu'un jour ils le verraient encore au milieu d'eux.

Selon une pratique alors fort en usage, saint Druon se rendit à Rome au tombeau des saints Apôtres Pierre et Paul, et visita pareillement, dans différentes contrées, les églises et les oratoires les plus célèbres. On ignore combien de temps durèrent ces voyages, qu'il renouvela plusieurs fois, et dans l'intervalle desquels il venait reprendre tranquillement à Sébourg ses humbles occupations de berger et continuer d'édifier les habitants par ses admirables vertus. La soif de souffrances et de mortifications dont il était comme altéré, lui faisait trouver des délices ineffables dans les pénibles travaux et les privations qu'il endurait pour Dieu.

Digitized by Google

Épuisé par tant et de si longues fatigues, saint Druon songeait encore à continuer ce genre de vie que le Ciel lui avait inspiré, quand une rupture des intestins, causée par ses travaux, le força de songer au repos. Comprenant alors que Dieu l'appelait à achever sa carrière dans une cellule de reclus, il s'en fit aussitôt construire une petite, qui touchait à l'église de Sébourg, et d'où, sans paraître en public, il pouvait satisfaire sa dévotion et assister aux offices divins. Dans cette nouvelle habitation le pieux solitaire consacrait tous ses moments à la prière et à la méditation des choses du Ciel. Il ne prenait pour toute nourriture qu'un morceau de pain d'orge trempé dans l'eau tiède, s'imposant encore d'autres mortifications et s'immolant en quelque sorte à Dieu comme une victime pour les prévarications des peuples.

Au milieu de ces austérités et de ces pénitences extraordinaires, le visage de saint Druon était toujours tranquille et serein. La paix dont son âme était inondée brillait dans ses yeux et sur son front. Aussi, ceux qui venaient le voir pour demander ses conseils et se recommander à ses prières s'en retournaient toujours consolés et édifiés; tous n'avaient qu'une voix pour exalter les humbles vertus, la charité et la sainteté du reclus de Sébourg.

Un accident, qui arriva dans les dernières années de sa vie, fit surtout reconnaître cette affection générale qu'on portait à saint Druon. Le feu ayant pris à une des extrémités de l'église, sa petite cellule, qui n'en était pas éloignée, fut promptement environnée de flammes. Les habitants, accourus en foule au premier cri d'alarme, appellent à haute voix le Saint et lui disent de quitter sa demeure déjà embrasée. L'homme de Dieu, inspiré sans doute par un sentiment intérieur, se met tranquillement à genoux dans son étroite habitation, et levant les yeux et les mains vers le ciel, il adresse au Seigneur sa prière, au milieu des flammes qui l'enveloppent de toutes parts. Quelques moments après, l'incendie, faute d'aliment, s'éteignait, et saint Druon, au milieu des débris fumants de sa cellule, continuait tranquillement sa prière.

Digitized by Google

La première pensée des habitants de Sébourg fut de relever la modeste demeure de celui qu'ils aimaient tous comme un père, qu'ils vénéraient comme un Saint. Druon put bientôt rentrer dans sa cellule et continuer ses œuvres de piété, jusqu'au jour où le Seigneur l'appela à la récompense méritée par tant de vertus. Cette mort précieuse arriva le 16 avril de l'année 1185. Il y avait alors quarante-cinq ans environ qu'il vivait dans sa petite cellule de reclus, ce qui suppose qu'il s'y retira encore assez jeune, peut-être vers l'âge de trente ans.

Les parents de saint Druon, quand ils apprirent sa mort, se rendirent à Sébourg et témoignèrent le désir de transporter son corps à Épinoy. La grande vénération dont ils avaient toujours été pénétrés pour lui, la joie qu'ils éprouvaient d'avoir maintenant pour intercesseur auprès de Dieu un membre de leur famille, tout les portait à l'exécution de ce pieux projet. Mais il entrait dans les desseins de Dieu que le corps de son serviteur reposât dans le village même qu'il avait si longtemps édifié par sa présence. Le char sur lequel on transportait déjà sa dépouille précieuse à Épinoy s'arrêta comme par une force surnaturelle, dans un endroit encore connu aujourd'hui sous le nom de Mont-Joie-Saint-Druon.

Le corps, ramené à l'église de Sébourg, y fut inhumé avec pompe. Ce lieu est devenu depuis cette époque un pèlerinage très-fréquenté par les bergers, qui regardent saint Druon comme leur patron, et par ceux qui sont affligés de la pierre ou d'une hernie. Entre les nombreuses guérisons opérées par l'intercession de ce Saint, on cite principalement celle d'une dame de Verdun, qui souffrait beaucoup de la pierre, et celle de Jean d'Avesnes, comte de Hollande et de Hainaut. Ce dernier éprouvait des douleurs insupportables, auxquelles les médecins ne savaient apporter aucun remède. Quelques-uns de ses serviteurs lui ayant alors parlé de saint Druon et du soulagement qu'avaient éprouvé plusieurs fois ceux qui, attaqués comme lui de la pierre, s'étaient recommandés à la protection du berger de Sébourg, il voulut se faire transporter dans ce village auprès du tombeau du Saint. Sa confiance ne fut point trompée : trois

Digitized by Google

petites pierres, de la grosseur d'une noix aveline, qu'il laissa presque aussitôt, le délivrèrent de son infirmité. Le comte les confia à cette même église, afin qu'on les conservât comme souvenir de la faveur miraculeuse qu'il avait plu à Dieu de lui accorder dans ce lieu par les prières de saint Druon. Il y ajouta en même temps de précieux ornements pour embellir ce sanctuaire. Une autre guérison extraordinaire fut opérée sur la personne d'un noble seigneur du pays de Beauvais, lequel était attaché à la cour de Charles VIII en qualité de secrétaire. Une hernie dangereuse mettait ses jours en péril, quand, par le conseil de quelques-uns de ses serviteurs, il se fit transporter à Sébourg, où il guérit aussitôt. Enfin le R. P. Duvivier, provincial des Minimes de la province des Pays-Bas, s'étant fait transporter également au tombeau du Saint, à l'âge de cinquante-deux ans, guérit aussi d'une hernie qu'il portait depuis dix-sept années.

Le corps de saint Druon resta toujours à Sébourg, excepté durant les années qui s'écoulèrent entre 1218 et 1227; il fut alors transporté à Binch, en Hainaut, par l'ordre des chefs de cette province. Le couvent des Minimes d'Anderlaken, près Bruxelles, possédait une partie de son chef vénérable.

En l'année 1612, l'archevêque de Cambrai, Jean Richardot, leva le corps du saint patron de Sébourg, et le plaça dans une châsse richement ornée. Vingt ans plus tard Mgr Vander-Burch, aussi archevêque de Cambrai, le retira de cette châsse pour le placer dans une autre encore plus précieuse et plus magnifique. Peut-être est-ce en cette occasion que le prélat accorda à la chapelle d'Épinoy une relique du Saint, comme en fait foi l'acte que l'on trouve dans les archives de l'église de Carvin-Épinoy, et qui paraît très-authentique.

Le nom de saint Druon est cité dans le martyrologe romain le 16 avril, jour anniversaire de sa mort, et sa fête dans le diocèse de Cambrai est aussi fixée à ce jour. Dans certaines parties de la Flandre, on la célébrait le mardi de la Pentecôte, et à Épinoy le 11 juillet. Plusieurs confréries ont été érigées en son honneur par l'autorité du Saint-Siége; on remarquait surtout celles de

Digitized by Google

Saint-Pierre à Tournai, de Saint-Maurice à Lille, de Saint-Nicolas à Douai et celle de Carvin-Épinoy.

Aujourd'hui encore, rapporte un témoin oculaire, on voit à Carvin, au milieu des champs, un puits connu sous le nom de *Puits-de-Saint-Druon*. Chaque année, le lendemain de la Pentecôte, les habitants du village, après avoir assisté pieusement à la sainte messe, vont puiser de l'eau à ce puits pour leurs bestiaux, et prient Dieu en même temps que, par les mérites de leur saint compatriote, il éloigne les maladies auxquelles ils sont exposés. Un grand nombre de pèlerins des villages voisins viennent aussi ce jour-là puiser de l'eau à ce puits.

A Sébourg, les souvenirs du saint berger, du pieux reclus se sont aussi précieusement conservés. Outre une *Fontaine-de-Saint-Druon*, vers laquelle, d'après une ancienne tradition, le Saint menait d'ordinaire se désaltérer son troupeau, outre le chemin lui-même, qui porte aussi le nom de *Chemin-de-Saint-Druon*, on voit encore une croix en pierre environnée de quelques arbres à l'extrémité du territoire de Sébourg. Elle se trouve à l'endroit où les parents de saint Druon, venus d'Épinoy, comme on l'a dit, pour emporter son corps, le déposèrent et le rendirent aux habitants de Sébourg. De plus, dans l'église du village, on voit son tombeau en pierre et en bois, au-dessus duquel est placée la châsse qui renferme ses reliques. Enfin, dans un enfoncement de cette église, on découvre la *cabane de saint Druon*, qui rappelle la petite cellule dans laquelle le pieux reclus vécut quarante deux ans. Elle renferme une espèce de lit en pierre, sur lequel est couchée une statue aussi en pierre représentant le Saint. Les vitres en sont rouges, et rappellent l'incendie qui la consuma toute entière sans causer le moindre mal à l'homme de Dieu. C'est là que les pèlerins viennent en foule rendre les hommages de leur vénération au saint berger, le prier d'éloigner de leur familles et de leurs troupeaux les fléaux et les maladies. Le nombre est surtout considérable le jour de la fête du Saint et le dimanche de la Sainte-Trinité. Parmi ces pèlerins, qui arrivent des pays les plus éloignés, on peut toujours distinguer la députation des pieux habitants d'Épinoy, qui ne manquent jamais

Digitized by Google

de venir chaque année, la veille même de la fête, honorer et invoquer leur saint compatriote.

Aux yeux des mondains et des impies, la conduite des Saints est insensée, leur vie malheureuse et leur mort sans gloire; combien ce jugement est faux et paraît digne de pitié à ceux qui jugent avec les lumières de la foi! Qu'arrivera-t-il, en effet, à ce moment suprême de la mort, que nul homme ne peut éviter? Dieu alors approuvera devant le monde entier la conduite de ses serviteurs, et il les récompensera par une éternité de bonheur, tandis qu'un châtiment sans fin sera le partage des insensés, qui les auront insultés pendant leur vie. « Et alors que servira aux morts la vaine gloire, la joie passagère, la puissance, la volupté, les richesses et les nombreuses alliances? Que deviendront les ris, les jeux de l'orgueil? Quelle tristesse remplacera cette folle joie! Quelle misère profonde succèdera à ces plaisirs criminels[1]? » Heureux celui qui n'aura pas attendu cette heure dernière pour comprendre ces grandes vérités! (DESTOMBES.)

LE BIENHEUREUX BERNARD DE QUINTAVALLE,

PREMIER DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Bernard de Quintavalle était citoyen d'Assise et d'une origine noble. Quoique lié au monde par sa fortune et par son état, il en connaissait le néant, et concevait la difficulté d'y vivre d'une manière agréable à Dieu; en sorte qu'ayant entendu parler de saint François comme d'un homme extraordinaire par son détachement absolu des choses d'ici-bas, il forma le dessein de se joindre à lui. Mais en homme prudent et qui ne se laisse pas aller aux bruits populaires, il voulut s'assurer si tout ce qu'on disait du saint pénitent était vrai.

Il l'invita donc à souper et à coucher chez lui; et, après une conversation édifiante, le repas étant fini, ils se retirèrent dans une chambre pour y prendre du repos.

Au bout de quelques instants, saint François, brûlant de l'amour divin et croyant son hôte endormi, se prosterna contre

[1] S. Bern. *Op.*, in *Medit.*

Digitized by Google

terre, et les yeux et le cœur élevés vers le ciel, s'écria à demi-voix : « Mon Dieu est mon tout ! Mon Dieu est tout. »

Bernard recueillit ces paroles, et voyant à la lueur d'une petite lampe de nuit saint François qui priait, les bras en croix sur sa poitrine, il se sentit pénétré d'admiration, et se dit à lui-même : « Véritablement celui-ci est un homme de Dieu. »

Néanmoins il fit encore quelques épreuves, qui le confirmèrent de plus en plus dans l'idée qu'il s'était formée des vertus de saint François, et ce fut alors qu'il prit la ferme résolution de quitter tout pour le suivre. Il l'alla trouver un jour, et lui communiqua le dessein où il était de s'abandonner sans réserve à ses conseils, et de faire désormais tout ce qu'il lui commanderait.

François, qui ignorait les dispositions de ce gentilhomme, fut surpris du parti qu'il embrassait, et lui dit :

« Seigneur Bernard, cette entreprise est grande; elle mérite que nous consultions le Ciel, afin de connaître sa volonté et d'apprendre de lui comment nous devons l'exécuter. Le curé de Saint-Nicolas, ajouta-t-il, est un homme pieux et éclairé; nous le prierons de dire la messe à cette intention; ensuite nous continuerons de prier jusqu'à tierce, attendant ce que Dieu nous inspirera. »

La messe étant finie, François ouvrit trois fois le livre des Évangiles : à la première il tomba sur ce passage : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et le donnez aux pauvres. » A la seconde, il lut : « Ne portez rien dans le voyage. » A la troisième enfin, il y avait : « Que celui qui veut venir après moi, renonce à lui-même; qu'il porte sa croix et me suive. » — Voilà, dit alors saint François au postulant, voilà notre vie et celle de quiconque voudra être de notre Compagnie. Si vous voulez être parfait, allez exécuter ce que vous avez entendu.

Bernard obéit sans hésiter; il s'en retourna chez lui, vendit tous ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et s'associa à saint François, qui lui donna l'habit le 16 avril 1209. Ce fut son premier disciple.

Brûlant de zèle pour le salut des hommes et muni des instructions de son père spirituel, Bernard s'achemina vers Bologne,

Digitized by Google

accompagné du bienheureux Pierre de Catane, second disciple de saint François. La nouveauté de leur habillement excitait la risée de plusieurs, et la pénitence qu'ils prêchaient leur attira quelques railleries insultantes, qu'ils supportèrent avec une patience admirable.

Cependant, après qu'ils eurent séjourné quelque temps dans la ville, un jurisconsulte, homme de bons sens, soupçonnant que ce que le peuple appelait folie et stupidité pourrait bien n'être que l'effet de l'humilité du cœur et de cette sagesse qui n'a pour objet que les choses célestes, demanda à Bernard *qui il était et ce qu'il cherchait*. Alors celui-ci tira de sa poche la Règle que François lui avait donnée, et la lui présenta en disant : « Lisez et vous connaîtrez qui je suis. »

Le jurisconsulte lut la Règle ; et, ravi de ce qu'elle contenait, il offrit aux deux religieux une demeure, qu'ils acceptèrent ; et depuis ils revinrent dans un couvent que ce généreux protecteur de l'Ordre naissant leur fit construire.

La réputation de Bernard se répandit bientôt dans Bologne ; et ce même peuple qui l'avait d'abord méprisé, conçut une si haute estime pour ses vertus que le serviteur de Dieu, craignant que les hommages qu'on lui rendait ne réveillassent son amour-propre, pria saint François de le changer de lieu.

Ces deux saints personnages, lorsqu'ils eurent occasion de se retrouver ensemble, ne s'entretenaient que des choses spirituelles, passant souvent les nuits entières à la méditation et à la contemplation des grandeurs de Dieu. Ces pieux exercices avaient éclairé l'esprit de Bernard, au point qu'il expliquait parfaitement la sainte Écriture : ce qui fut d'une grande utilité pour ceux qui le venaient consulter. Saint François, qui le chérissait et comme son premier disciple, et comme celui d'entre les Frères qui s'était le plus appliqué à se rendre parfait, se voyant près de sa mort, assembla ses religieux, les bénit, puis leur recommanda, leur ordonna même d'être soumis à Bernard, et de le regarder comme un autre lui-même.

Ce choix ne pouvait qu'être approuvé, car Bernard avait toutes les qualités propres à former d'excellents religieux et à main-

Digitized by Google

tenir la règle dans sa pureté. De tous les disciples du saint patriarche, aucun ne s'appliqua avec plus de succès à l'imiter, soit dans sa pénitence, soit dans son humilité, soit dans son abnégation; c'était la même ferveur dans la prière, le même zèle pour le salut du prochain, et, autant qu'il était en lui, la même conformité à Jésus crucifié.

Après avoir édifié les hommes, s'être sanctifié, et avoir procuré par sa piété les premiers établissements que l'Ordre ait eus dans la Lombardie et ailleurs, il tomba dangereusement malade. Les religieux, dont il avait gagné l'estime et la confiance, excepté un petit nombre, lui rendirent une visite. Bernard, tout faible qu'il était, se jeta à leurs pieds, leur demanda pardon des fautes dont il pouvait être coupable à leur égard; puis, leur ayant recommandé le maintien de l'exacte discipline et la charité fraternelle, il s'étendit sur son grabat; alors un air de gaîté se répandit sur son visage, sa chair devint d'une blancheur extraordinaire, et au milieu de ses présages de la gloire dont il allait jouir, il expira en l'an 1241. Son corps fut inhumé auprès de celui de saint François, dans l'église de Saint-Georges d'Assise, où plusieurs miracles lui ont mérité la vénération des fidèles.

LA BIENHEUREUSE AGNÈS DE BOHÊME,

CLARISSE.

Agnès était fille de Primislas-Othogare, premier roi de Bohême, et de Constance de Hongrie. Dans un songe, sa mère la vit vêtue en religieuse, les pieds et les mains en forme de croix : ce que l'on regarda comme un présage de sa future sainteté; et l'on confia son éducation aux religieuses d'un monastère, qui prirent soin de l'élever dans tous les exercices de piété convenables à son rang.

Devenue en âge d'être mariée, l'empereur Frédéric et Henri III, roi d'Angleterre, recherchèrent son alliance; mais elle refusa constamment tous les avantages que le monde put lui offrir, et résolut de se consacrer à Dieu dans l'Ordre de Sainte-Claire. Son père, craignant le ressentiment des princes qui l'avaient demandée en mariage, voulut d'abord s'opposer à son

Digitized by Google

entrée en religion; mais elle se contenta de lui représenter, pour apaiser son courroux, que le Roi du ciel était préférable aux princes de la terre, et elle prit le voile en 1234. Peu après sa profession, Primislas mourut; Venceslas, frère d'Agnès, succéda à son père; et ayant recueilli les biens qui lui revenaient dans cette succession, elle les employa en œuvres pieuses.

Cette princesse, outre les établissements qu'elle dota en faveur des pauvres, tels que l'hôpital de Prague, fonda dans cette ville un couvent sous la règle de Sainte-Claire, où elle se retira avec plusieurs compagnes.

Grégoire IX, qui était alors sur le Saint-Siége, écrivant à Agnès, donna de justes éloges à sa piété, et confirma tout ce qui avait été fait pour l'érection de ce nouveau monastère, qu'il recommanda spécialement à l'évêque de Prague, l'autorisant même de dispenser les Sœurs de certains points de la règle de Sainte-Claire, dont l'austérité ne pouvait compatir avec la rigueur du climat. Au reste ce Pape, dans la vue d'exciter la piété des Bohémiens, donna de grands priviléges au monastère et à l'hôpital de la fondation d'Agnès.

La mort d'Agnès fut accompagnée des mêmes caractères de sainteté qu'on avait vu briller en elle pendant sa vie; elle arriva à Prague en l'année 1283, le même jour et à la même heure où Jésus-Christ expira sur la Croix. Une grande clarté environna cette princesse à son dernier moment, et son corps rendit une odeur de parfum. Elle fut ensevelie dans l'église de la très-sainte Vierge, et les miracles répétés qui se firent à son tombeau engagèrent beaucoup de filles des plus illustres maisons d'Allemagne à prendre l'habit de religion dans l'Ordre de Sainte-Claire.

L'empereur Charles IV étant en péril imminent de mort, recourut aux mérites d'Agnès, et fut délivré. En reconnaissance de ce bienfait, il s'employa envers le Saint-Siége pour obtenir sa canonisation; étant près de mourir, il recommanda à son fils, qui lui succéda, la poursuite de cette affaire; mais les longues guerres que ce prince eut à soutenir ne lui permirent pas de s'en occuper et de s'acquitter du pieux devoir de son père.

Digitized by Google

SAINT JOACHIM DE SIENNE,

DE L'ORDRE DES SERVITES.

Ce Saint naquit à Sienne, de l'illustre famille de Pélacani. A peine eut-il atteint l'âge de raison, qu'on vit en lui les plus heureuses inclinations pour la vertu. Il avait une tendre dévotion envers la très-sainte Vierge, et il n'était jamais plus content que lorsqu'il pouvait prier devant ses images et ses autels. Sa charité pour les pauvres avait aussi quelque chose d'extraordinaire : il se dépouillait de ses propres habits pour les revêtir, et leur distribuait tout ce qu'on lui donnait pour fournir aux amusements de son âge; cela ne l'empêchait pas de solliciter encore en leur faveur les libéralités de ses parents. Son père lui ayant un jour représenté qu'il devait mettre des bornes à ses aumônes, afin de ne pas réduire sa famille à la mendicité, il lui répondit : « Vous » m'avez appris que c'était à Jésus-Christ qu'on faisait l'aumône » en la personne des pauvres; pourrait-on lui refuser quelque » chose? Quel est l'avantage des richesses, sinon de procurer les » moyens d'amasser des trésors dans le Ciel? » Le père pleura de joie en voyant de si beaux sentiments dans un âge aussi tendre.

Le Saint étant entré dans l'Ordre des Servites à l'âge de quatorze ans, y reçut l'habit en 1272, des mains de saint Philippe Béniti. Il prit le nom de Joachim. Sa ferveur fut si grande dès les premiers jours du noviciat, que les plus parfaits le regardaient comme un modèle accompli. Entre autres vertus qui brillaient en lui, on remarquait surtout un esprit de prière, une humilité et un amour de l'abjection dont il y avait peu d'exemples. On voulut l'élever au sacerdoce; mais cette dignité lui paraissait si redoutable qu'on ne put jamais le déterminer à se laisser ordonner. Toute son ambition se bornait à pouvoir servir la messe, et il lui arriva plus d'une fois, durant le saint Sacrifice, d'avoir des ravissements.

Il n'était occupé que du soin de se cacher aux yeux des hommes; mais plus il fuyait l'estime, plus il en acquérait. Se trouvant trop honoré à Sienne, il pria son général de l'envoyer dans

Digitized by Google

quelque maison éloignée. On lui permit de se retirer dans celle d'Arezzo. La nouvelle de son départ ne se fut pas plus tôt répandue que les habitants de Sienne demandèrent son rappel. On le rappela donc dans sa patrie, où il mourut le 16 avril 1305, à l'âge de quarante-sept ans. Dieu l'honora du don des miracles avant et après sa mort. Les Papes Paul V et Urbain VIII permirent aux Servites de rendre un culte public au serviteur de Dieu, d'en célébrer la fête et d'en faire l'office.

SAINT BENOÎT-JOSEPH LABRE.

Benoît-Joseph, fils de Jean-Baptiste Labre, laboureur et mercier, et d'Anne-Barbe Grandsire, naquit le 16 mars 1748 à Amette, paroisse de l'ancien diocèse de Boulogne, aujourd'hui du diocèse d'Arras. Ses parents lui inspirèrent de bonne heure l'amour et la pratique de la vertu. Le jeune Benoît se montra docile à leurs leçons, et sa première jeunesse fut remarquable par sa piété et son innocence. Il avait l'esprit pénétrant, le jugement solide et la mémoire heureuse. Son naturel, quoique vif, était plein de douceur. De telles dispositions engagèrent ses parents à confier son éducation à son oncle, curé d'Érin, qui lui enseigna la langue latine et lui fit faire sa première communion. Ce fut à cette époque que Benoît-Joseph commença cette vie de pénitence, de solitude et de détachement qu'il continua jusqu'à la fin de ses jours.

La lecture des sermons du P. Le Jeune, dit l'*Aveugle*, acheva de le détacher du monde, qu'il n'avait jamais aimé. Dès l'âge de quinze ans, il voulut se retirer à la Trappe; mais ses parents s'étant fortement opposés à cette résolution, il resta chez son oncle, à Érin, jusqu'à ce que, une maladie contagieuse lui ayant enlevé ce vertueux prêtre, qui périt victime de son zèle pour ses ouailles, Benoît se rendit à la maison paternelle et sollicita de nouveau la permission d'aller à la Trappe. Il l'obtint enfin, après de vives instances ; mais on refusa de le recevoir, sous prétexte qu'il était trop jeune. Il fit ensuite chez les Chartreux de Montreuil et de Longuenesse des essais qui ne furent pas heureux : une sèche-

Digitized by Google

resse spirituelle, des peines intérieures dont il plut à Dieu de l'affliger, le forcèrent d'abandonner ces asiles pieux et de venir chez son oncle maternel, M. Vincent, curé de Couteville. Il y suivit les exercices de piété qu'il pratiquait dans ces deux maisons, jeûnant rigoureusement, prolongeant ses prières, et pour se reposer, couchant sur le plancher.

A l'âge de vingt-un ans, Benoît-Joseph Labre fit de nouveaux efforts pour entrer à la Trappe, sans pouvoir s'y fixer. Il se rendit ensuite à l'abbaye de Sept-Fonts, célèbre par la sévérité de sa règle; après quelques mois de noviciat, il en sortit encore en 1770, sa santé délabrée par une maladie grave ne lui permettant pas de suivre les exercices de cette maison.

Ce fut à cette époque qu'il alla à Rome, en passant par Lorette et par Assise, vivant en pauvre pèlerin. Dès qu'il y fut arrivé, il visita les lieux propres à satisfaire sa dévotion; il en partit un mois après pour aller à Fabriano visiter les reliques de saint Romuald, fondateur des Camaldules.

Pendant les premières années qui suivirent son arrivée à Rome, le Saint entreprit divers pèlerinages, même dans des pays plus éloignés. Il visita deux fois la célèbre église de Notre-Dame d'Einsiedeln ou des Ermites, en Suisse, le tombeau de saint Nicolas, à Bari, et le mont Gargano. Dans ses voyages, il marchait le plus souvent nu-pieds, en hiver comme en été, vêtu d'une redingote qui tombait presque en lambeaux, sans compagnon de voyage, pour n'être pas distrait, et sans provision pour le lendemain. Il vivait d'aumônes qu'il recevait sans mendier, ne prenait de ce qu'on lui donnait que le strict nécessaire, et distribuait le reste aux autres pauvres. Son air de piété et de douceur, malgré son extérieur misérable, excitait l'intérêt; mais dès qu'il s'apercevait qu'il était remarqué, il changeait de route ou de séjour.

Le serviteur de Dieu passa six ans dans ces rudes exercices de pénitence. Après ce temps il revint à Rome, d'où il ne sortit plus que pour aller une fois l'an à Lorette.

Il passait les journées entières dans les églises à prier à genoux ou debout; le soir il allait entendre une instruction que l'on faisait aux pauvres; il se retirait ensuite dans un enfonce-

Digitized by Google

ment de murailles ruinées qui se trouvaient près de l'amphi théatre de Vespasien, qu'on appelle aussi le Colisée. Ce lieu lu plaisait fort, parce qu'il se trouvait près des chapelles des sta tions de la passion du Sauveur, qu'il visitait souvent; mais l'in commodité de ce séjour le força ensuite à prendre un lit à l'hô pital évangélique, où il demeura jusqu'à sa mort, qui arriva l mercredi saint 16 avril 1783.

Après avoir passé le Carême dans la pratique de la plus rigou reuse pénitence, il tomba évanoui sur les degrés qui conduisen à la porte de l'église de Notre-Dame-des-Monts; on s'empress autour de lui, on le conduisit chez le sieur Zacarelli, homme d bien, et qui était son ami. Parvenu à cette maison, il perdit bien tôt toute connaissance; et au moment qu'on invoquait pour so soulagement la protection de la très-sainte Vierge, à laquelle i avait toujours eu une tendre dévotion, il expira tranquillemen le même jour, à l'âge de trente-cinq ans.

A peine Labre eut-il rendu le dernier soupir qu'on entendi retentir dans toutes les places de Rome ce cri : *Le Saint est mort* On se précipita pour voir une dernière fois ce martyr de la péni tence. Son corps, exposé pendant cinq jours, conserva sa frai cheur et sa flexibilité naturelles, sans aucune marque de corrup tion. Il fut visité par une foule immense, puis inhumé près d maître-autel de l'église de Notre-Dame-des-Monts.

Son tombeau devint bientôt un des pèlerinages les plus fr quentés de Rome. Des miracles nombreux attestèrent son pou voir dans le Ciel. Dans plusieurs villes on éprouva des guérison subites opérées par son intercession, et attestées de la manière l plus authentique. C'est ce qui a engagé la Congrégation des Rite à lui décerner le titre de Vénérable dès l'année 1783, et depuis le titres de Bienheureux et de Saint lui furent donnés par le Pap Pie IX.

LE VÉNÉRABLE CURÉ CORMEAUX,

CONFESSEUR DE LA FOI.

François-Georges Cormeaux, curé de Plaintel, dans le diocès de Saint-Brieuc, naquit près de Lamballe, dans la petite paroiss de Saint-Brieuc, en 1746. Cet ecclésiastique, plein d'ardeur pou

Digitized by Google

le salut des âmes, y travaillait avec un zèle infatigable, lorsque la révolution éclata. Il fut arrêté sous la Terreur, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris. Cormeaux fut exécuté sur la place de la Bastille, à l'âge de quarante-sept ans. L'abbé Lasausse, prêtre de Saint-Sulpice, a écrit la vie de Cormeaux, à laquelle il a ajouté plusieurs de ses sermons, dans lesquels on trouve beaucoup d'onction, et une grande simplicité évangélique.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Dans l'Ordre de Cîteaux, on faisait aujourd'hui la fête de Notre-Dame-de-Pitié. Cet Ordre est très-dévot à la très-sainte Vierge, qui se plût souvent à l'en récompenser par des prodiges.

Un vaillant et noble chevalier, après avoir combattu pour Dieu et Notre-Dame dans les guerres saintes d'outre-mer, était revenu déposer sa lourde armure à la porte d'un monastère de l'Ordre de Cîteaux, et sollicitait l'honneur de combattre désormais dans les rangs de cette milice sacrée. Noblesse et science ne s'alliaient pas toujours en ces temps, où les fils des héros signaient sans lire, avec le pommeau de leur épée.

Les moines voulurent donc bien instruire le nouveau religieux dans les saints Lettres. Un bon vieillard lui fut donné pour maître, et remplit avec zèle ce pieux devoir. Mais le disciple, après les plus constants efforts, ne put retenir de ses leçons que ces deux mots latins, *Ave, Maria*. Il y trouvait un charme indicible et des sens merveilleux.

Il s'accoutuma à les redire avec un plaisir toujours nouveau, de sorte que le reste de sa vie se passa à méditer ces douces paroles.

Quelques années après, il s'endormit en paix dans le Seigneur et fut enterré dans le cimetière du couvent.

Le lendemain, on vit que de son tombeau s'était élevé un lis d'une éclatante blancheur. Sur chacune de ses fleurs étaient écrits en lettres d'or ces deux mots : *Ave, Maria*. Tous les religieux accoururent pour contempler cette merveille. On ouvrit

Digitized by Google

le tombeau, et l'on vit que le lis avait sa racine dans la bouche même du bon chevalier, qui avait prononcé tant de fois ces paroles de bénédiction. Dieu avait voulu montrer par ce prodige qu'ayant semé dans les bénédictions de Jésus et de Marie, il avait recueilli des bénédictions éternelles dans le ciel : *Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet.*

J'emprunte ces dernières paroles au Vénérable Grignion de Montfort, qui disait que « l'*Ave, Maria* est la plus belle de toutes les prières après le *Pater*. C'est le plus parfait compliment que vous puissiez faire à Marie, ajoute-t-il, parce que c'est le compliment que le Très-Haut lui envoya faire par un Archange, pour gagner son cœur; et il fut si puissant sur elle, par les charmes secrets dont il est plein, que Marie donna son consentement à l'incarnation du Verbe, malgré sa profonde humilité. C'est par ce compliment aussi que vous gagnerez infailliblement son cœur, si vous le dites comme il faut. L'*Ave, Maria* bien dit, c'est-à-dire avec attention, dévotion, modestie, est selon les Saints l'ennemi du diable, qu'il met en fuite, et le marteau qui l'écrase; c'est la sanctification de l'âme, la joie des Anges, la mélodie des prédestinés, le cantique du Nouveau-Testament, le plaisir de Marie et la gloire de la très-sainte Trinité. L'*Ave, Maria* est une rosée céleste, qui rend l'âme féconde, c'est un baiser chaste et amoureux qu'on donne à Marie, c'est une rose vermeille qu'on lui présente, c'est une perle précieuse qu'on lui offre, c'est une coupe d'ambroisie et de nectar divin qu'on lui donne. Toutes ces comparaisons sont des Saints. » (*Traité de la vraie dévotion à la très-sainte Vierge*, p. 182.)

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Corinthe, la fête des saints Martyrs Calliste et Charise, avec sept autres, qui furent tous noyés dans la mer.

A Saragosse, en Espagne, la fête des dix-huit saints Martyrs

[1] SEXTO DECIMO KALENDAS MAII.

Corinthi, natalis sanctorum martyrum Callisti et Charisii, cum aliis septem, qui omnes in mare demersi sunt. — Cæsaraugustæ in Hispania, natalis sanc-

Digitized by Google

Optat, Luperque, Successe, Martial, Urbain, Jules, Quintilien, Publius, Fronton, Félix, Cécilien, Evence, Primitif, Apodème et quatre autres qu'on dit s'être appelés Saturnin. Ces Saints furent cruellement tourmentés tous ensemble et mis à mort sous Dacien, gouverneur d'Espagne. Prudence à élégamment décrit leur glorieux martyre dans ses vers.

Au même lieu, sainte Encratide, vierge et martyre, qui, après avoir eu le corps déchiré, une de ses mamelles coupée et le foie arraché, fut enfermée encore vivante dans un cachot, pour y rester jusqu'à ce que son corps ulcéré tombât en pourriture.

Dans la même ville, les saints Caïus et Crémence, qui, ayant confessé le Christ une seconde fois et demeurant fermes dans la foi, burent le calice du martyre.

Au même endroit, saint Lambert, martyr.

A Palence, saint Turibe, évêque d'Astorga, qui, aidé par le Pape saint Léon, bannit entièrement de l'Espagne l'hérésie de Priscillien. Illustre par ses miracles, il mourut en paix.

A Bragne, en Portugal, saint Fructueux, évêque.

Le même jour, saint Paterne, évêque d'Avranches.

En Belgique, près de Valenciennes, Saint Druon, confesseur.

A Sienne, en Toscane, le Bienheureux Joachim, de l'Ordre des Servites.

torum decem et octo Martyrum, Optati, Luperci, Successi, Martialis, Urbani, Juliæ, Quinctiliani, Publii, Frontonis, Felicis, Cæciliani, Eventii, Primitivi, Apodemii, et aliorum quatuor, qui Saturnini vocati esse referuntur. Hi omnes sub Daciano, Hispaniarum præside, simul pœnis affecti atque interempti sunt : quorum illustre martyrium Prudentius versibus exornavit. — Ibidem, sanctæ Encratidis virginis et martyris, quæ, laniato corpore, mamilla abscisa, et jecore avulso, adhuc superstes in carcere inclusa est, donec ulceratum corpus putresceret. — In eadem civitate, sanctorum Caii et Crementii, qui secundo confessi, et in fide Christi perseverantes, martyrii calicem gustaverunt. — Item ibidem, sancti Lamberti martyris. — Palentiæ, sancti Turibii episcopi Asturicensis, qui ope sancti Leonis Papæ hæresim Priscilliani ex Hispania penitus profligavit, clarusque miraculis in pace quievit. — Bracari in Lusitania, sancti Fructuosi episcopi. — Eodem die, sancti Paterni episcopi Abricensis. — In Belgis apud Valencenas, sancti Drogonis confessoris. — Senis in Tuscia, beati Joachim Ordinis Servorum beatæ Mariæ virginis.

Digitized by Google

Additions des autres martyrologes.

Sainte Irène et saint Adrien, martyrs, honorés chez les Grecs.

Saint Abratée, honoré chez les Éthiopiens,

Saint Léonide et les vierges Nice, Galène et Nunèque, martyrisés à Corinthe avec saint Calliste et saint Charise.

Saint Vaise, massacré à Saintes par ses héritiers, furieux de ce qu'il avait laissé tous ses biens aux pauvres.

Saint Coutard le Pèlerin, honoré à Brona, en Lombardie.

Saint Boal, martyr à Zamora, dans le diocèse de Léon.

Saint Guillaume de Polite, ermite en Sicile.

Saint Gnoffe, ermite près de l'Etna, patron de Castelbone, au diocèse de Messine.

Sainte Lassie (Lassédia), vierge honorée en Irlande.

Sainte Honorata ou Honorée, compagne de sainte Ursule.

Sainte Monicia, martyre.

Sainte Basile, martyre en Mauritanie, mentionnée dans le martyrologe de saint Jérôme.

Saint Scubilion, compagnon de saint Pair d'Avranches.

Saint Caïus, martyr avec saint Crémence.

Martyrologe de la dernière persécution.

François-Clément Cassegrain, prêtre du diocèse d'Orléans, natif de Pithiviers, arrêté à l'âge de soixante dix-sept ans, amené à Paris, condamné à mort par le tribunal criminel comme contre-révolutionnaire, exécuté le 16 avril 1794.

Digitized by Google

DIX-SEPTIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Anicet, pape et martyr. — Saint Robert, premier abbé de la Chaise-Dieu. — Saint Mappalique et ses compagnons, martyrs. — Les saintes Martyres compagnes de saint Mappalique. — Sainte Anthuse, vierge. — Saint Pantagathe, archevêque de Vienne en Dauphiné. — Saint Landéric ou Landry, évêque de Metz et abbé de Soignies. — Saint Gervin, solitaire. — Le Bienheureux Josserand, évêque de Langres. — Saint Rodolphe, jeune enfant martyr. — La Bienheureuse Claire de Gambacorti, de l'Ordre de Saint-Dominique. — La Bienheureuse Marie-Anne de Jésus, vierge de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci. — Le Vénérable P. Thomas de Jésus, réformateur des religieux Augustins déchaussés. — Le Vénérable Henri Héath, martyr. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ANICET,

PAPE ET MARTYR.

Saint Anicet, Syrien de naissance, successeur de saint Pie Ier, fut élevé sur la chaire de saint Pierre en l'an 157. Il fut visité à Rome par saint Polycarpe, l'illustre évêque de Smyrne. Ces deux éminents personnages agitèrent ensemble plusieurs questions qui alors occupaient l'Église; ils discutèrent aussi la coutume où étaient les Asiatiques de célébrer la Pâques en même temps que les Juifs, le quatorzième jour de la première lune qui se rencontre après l'équinoxe du printemps. Mais ces discussions se firent de part et d'autre avec une grande modération. La diversité de sentiment par rapport à la célébration de la Pâques ne rompit pas les liens de la paix. Anicet céda même à saint Polycarpe l'honneur d'offrir le saint Sacrifice.

Ce saint Pape sut garantir son troupeau du poison de l'erreur et conserver le dépôt de la foi dans toute sa pureté. Il empêcha par sa vigilance les funestes ravages des hérésies de Valentin et de Marcion. Or, l'éclat qui rejaillissait sur le Vicaire de Jésus-Christ effarouchait les empereurs. Anicet gagna la palme du

Digitized by Google

martyre en 168, après onze ans de siége, pendant la persécution de Marc-Aurèle. On le fête le 17 avril.

SAINT ROBERT,

PREMIER ABBÉ DE LA CHAISE-DIEU.

Saint Robert naquit en Auvergne de parents chrétiens. Un jour sa mère fut obligée d'aller à un bourg voisin; elle accoucha dans ce voyage sans qu'elle s'y attendit, au milieu d'une forêt : ce qui fit dire à ceux qui l'accompagnaient que cet enfant serait dans la suite un célèbre ermite. Il fut donné successivement à deux nourrices qui vivaient dans le désordre et dont il refusa de sucer le lait : ce que l'on regarda depuis comme un présage de son amour extrême pour la pureté.

Dans les premières années de son enfance, il fut envoyé, pour être instruit; dans la petite ville de Brioude, où il y avait une église de Saint-Julien, martyr. Il entra dans l'état ecclésiastique, devint chanoine, et fut ensuite élevé à l'ordre de prêtrise.

Il avait passé les années de sa jeunesse si sagement que ni les passions des autres, ni les siennes propres n'avaient donné atteinte à son innocence. Il passait une partie des nuits dans l'église, à prier et à répandre des larmes aux pieds des autels. Il sentait pour les pauvres et pour les personnes affligées une compassion qui lui pénétrait le cœur; il les soulageait autant qu'il lui était possible, et donnait du moins à tous des témoignages de sa piété. Il touchait et lavait de ses propres mains des corps malades, tout couverts d'ulcères, que l'on avait horreur de voir. Ses vertus grandirent avec l'âge, et plus ses années se multiplièrent, plus sa piété se fortifia.

Il employait presque tout son temps à la prière et à d'autres exercices pieux. Il distribuait des aumônes aux pauvres dans le bourg qu'il habitait; il y avait fait bâtir pour eux une maison. Il s'acquittait avec ferveur des fonctions sacerdotales, et offrait pour le peuple la sainte Victime. Il exhortait les pécheurs à faire pénitence; ses discours et ses exemples en convertissaient beaucoup, et quoique ses vertus l'élevassent fort au-dessus des autres, il se regardait toujours comme le moindre de tous.

Digitized by Google

Enfin, l'amour de la contemplation enflammant de plus en plus ses désirs, il résolut de changer de demeure et de tout abandonner pour suivre Jésus-Christ. Il prit un compagnon de voyage, et se mit en chemin pour se rendre à Cluny, où la réputation de cette sainte retraite l'attirait.

Comme il se proposait de partir sans en rien dire à qui que ce fût, l'attention qu'on avait sur sa personne et sur sa conduite le trahit. Dès qu'on sut son dessein, tout le monde se hâta de s'y opposer ; on courut après lui, on le trouva et on le ramena comme le trésor de tout le pays. Le Saint eut honte d'avoir été découvert ; il s'affligea de voir son projet connu et traversé, et il en eut une si violente douleur qu'il en tomba malade.

Lorsqu'il fut guéri, comprenant que la volonté de Dieu était la cause des obstables qu'il avait rencontrés, il voulut éprouver si dans l'endroit où il se trouvait il pourrait accomplir ses désirs et ses desseins; mais comme personne de ceux qui étaient à son service ne voulait entrer dans son entreprise, il fut inspiré d'aller à Rome, pour consulter le Seigneur sur le tombeau des saints Apôtres et lui demander de lui faire connaître ce qu'il voulait de lui.

A son retour, plein de confiance, il attendait que Dieu lui accordât ce qu'il lui avait demandé. Alors un soldat que la grâce du Seigneur avait touché, fut inspiré d'aller trouver le Saint pour lui demander avis. Robert lui conseilla de tout abandonner et de se ranger sous la milice du Sauveur. Le soldat lui répondit qu'il le ferait, si cela se pouvait faire en sa compagnie. A ces paroles, saint Robert comprit que c'était-là le compagnon que Dieu lui avait destiné. Alors plein de joie, il lui découvrit son secret, et lui promit qu'il s'associerait avec lui. Le soldat sans tarder résolut sur l'heure d'aller au Puy, en Velay, pour y recommander à Notre-Dame-du-Puy le succès de son entreprise, et pour implorer son secours.

Comme il revenait, il trouva tout préparé sur sa route, un lieu tel qu'il le souhaitait. C'était la ruine d'une ancienne église située au milieu d'un vaste désert, et propre à leur servir de retraite. Il retourna donc sur ses pas et dit à Robert ce qu'il

Digitized by Google

avait découvert. Robert s'en réjouit beaucoup et en rendit grâces à Jésus-Christ et à sa très-sainte Mère. Un autre soldat vint encore s'offrir au Saint, non-seulement pour lui faire compagnie, mais pour le servir, déterminé à marcher sans réserve dans les voies de Dieu. Ce fut pour Robert un nouveau sujet de joie; et tout étant préparé pour leur départ, il prit le chemin de l'ermitage avec ses deux disciples, dont l'un s'appelait Etienne et l'autre Dalmace.

Ils arrivèrent à leur solitude dans un entier dépouillement de toutes choses, et ils se réjouirent de leur indigence; car plus leur privation des biens temporels leur paraissait générale, plus ils espéraient être un jour comblés des biens de l'éternité.

La malice des voisins de ce lieu le leur rendit incommode; ils accablèrent d'injures, d'invectives et de menaces ces serviteurs de Dieu, bien loin de les secourir; et la férocité des mœurs de ces peuples était telle qu'on ne pourrait exprimer tout ce qu'ils firent souffrir de maux à ces saints ermites.

Robert cependant, comme le plus expérimenté, encourageait les deux soldats; ils construisirent auprès de cette église une cellule avec des branches d'arbres, ils se partagèrent tous deux le travail qu'il y avait à faire dans leur société, tandis que Robert s'occupait à l'étude et à la prière. A certaines heures du jour et de la nuit, ils se rendaient tous trois à l'oratoire qu'ils avaient accommodé, et y récitaient des prières ensemble; ils mangeaient aussi en commum le peu de nourriture qu'ils prenaient, et rendaient ensuite grâces à Dieu. Ils en donnaient la plus grandes parties aux étrangers et aux voyageurs qui passaient sur leur route, sans s'inquiéter du lendemain.

Robert, dans l'uniformité de vie qu'il menait, instruisit non-seulement ses disciples, mais adoucit beaucoup la férocité des babitants de ces quartiers. Il les toucha même si puissamment que quelques-uns d'entre eux renoncèrent tout-à-fait au monde et vinrent se ranger sous sa discipline. Il y eut aussi quelques ecclésiastiques qui prirent la résolution de mener auprès de lui une vie solitaire, et peu à peu il se trouva dans ce désert un grand nombre de personnes qui formèrent une communauté considérable.

Digitized by Google

Dieu répandit sur son serviteur le don des miracles, afin de le rendre plus respectable à ceux qu'il conduisait dans les voies du salut : il guérit une multitude de malades ; et de crainte qu'on ne lui en donnât des louanges, il attribuait ces succès aux mérites des saints Agricole et Vital, sous l'invocation desquels avait autrefois été bâtie l'église de cet ermitage.

Cependant les démons qu'il chassait des corps des possédés étaient contraints d'avouer les miracles que le Saint avait voulu taire. Plusieurs personnes qualifiées venaient le visiter, attirées par tout ce qu'elles entendaient dire de ses vertus, et il les renvoyait pleines de joie, après les avoir entretenues des moyens de se sanctifier. Comme la plupart des gens qu'il convertissait voulaient tous servir Dieu sous sa conduite, il se résolut à bâtir un nouveau monastère ; l'Évêque de Clermont le lui permit, et cette retraite s'établit avec l'applaudissement de tout le monde.

En ce temps-là, Henri I^er^ régnait en France, et Léon IX était assis sur la Chaire apostolique. L'Évêque de Clermont, qui favorisait le dessein de Robert, vint demander au roi les priviléges dont le Saint avait besoin pour l'établissement du nouveau monastère. Il obtint ce qu'il voulut, et le roi, ne se contentant pas de permettre cette nouvelle fondation, répandit ses largesses sur cette sainte maison et sur celui qui la fondait. Le Pape honora l'entreprise non-seulement de son agrément, mais de toutes les autorisations dont il la put investir. Après que Robert eut tous ces pouvoirs et tous ces biens à sa disposition, il prit l'habit monastique et le gouvernement du monastère, dont il fut obligé de se charger, à la prière de tous les religieux et par obéissance à son Évêque. Il se conduisit dans cet emploi avec une vigilance charitable sur tous les Frères, et avec une pureté d'intention que Dieu récompensa par beaucoup de miracles, et par les progrès que firent dans la vertu ceux qui lui étaient soumis. Il gagna au service de Dieu un grand nombre de séculiers par ses discours, par ses exemples et par ses prières ; il assembla jusqu'à trois cents religieux, rétablit le culte dans plus de cinquante églises, et laissa ses successeurs héritiers de la charité et de la simplicité avec lesquelles il les avait gouvernés. Dieu lui fit

Digitized by Google

connaître le temps de sa mort; un peu auparavant, il appela ses disciples, les exhorta et les embrassa tous l'un après l'autre, et il mourut ensuite plein de jours et de bonnes œuvres, le 17 avril 1068, jour où il est nommé au Martyrologe romain; mais comme il ne fut inhumé que le 24, plusieurs Églises célèbrent sa fête ce jour-là

SAINT MAPPALIQUE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Au printemps de l'année 250, la persécution de l'empereur Décius s'étendit en Afrique. Saint Mappalique, dont saint Cyprien, évêque de Carthage, relève et loue la modestie et la sagesse, fut condamné comme Chrétien. La veille du jour où il devait mourir, pendant les supplices qu'il subissait, il promit au proconsul Fortunatien que les Chrétiens lui donneraient bientôt le plaisir d'un autre combat du Seigneur.

Et le lendemain saint Bassus mourut dans la carrière où on l'avait jeté, saint Fortunion dans sa prison, saint Paul, comme saint Mappalique, au sortir de la question. Les autres Chrétiens qui gagnèrent le ciel ce jour là furent les saints Victorin, Victor, Hérène, Donat, Firme, Vente, Fruct, Martial, Ariston, Baruc, Victoric, Quint, Janvier, Macor, Gal, Julien, Mécéon, Philippien, Migin, Diomède; Julien était prêtre.

D'autres confesseurs, dont on ne sait pas le nombre, furent enfermés et entassés dans les prisons, où on les laissa huit jours sans boire ni manger, et leur mort ne fut pas moins horrible que celle des victimes livrées aux bourreaux.

Un an après ces martyres, comme Décius poursuivait ses ennemis en Mœsie, son cheval s'emporta dans un marais profond, où il l'engloutit si avant qu'on ne put jamais retrouver son corps.

LES SAINTES MARTYRES COMPAGNES DE SAINT MAPPALIQUE.

Après la mort de saint Mappalique, en l'an 250, le proconsul Fortunatien fit souffrir à plusieurs chrétiennes divers tourments inouïs : Irène, Julie, Crédule, Fortune et Théodora furent

Digitized by Google

appliquées à la torture et supportèrent ces odieux tourments sans cesser de chanter les louanges de Jésus-Christ. Deux d'entre elles moururent des premiers supplices, une autre fut brisée par la question, les deux dernières, qu'on remmena épuisées dans leur cachot, rendirent l'âme en y entrant, et elles allèrent ensemble au sein des Élus recevoir les palmes éternelles.

SAINTE ANTHUSE,

VIERGE.

Anthuse, née à Constantinople vers l'an 755, était fille de l'empereur Constantin-Copronyme, le furieux et implacable ennemi du culte des saintes images. Mais elle fut élevée par sa mère, qui était pieuse et fidèle. La mère et la fille, restées étrangères aux plaies que Constantin faisaient à l'Église, vivaient saintement dans une sorte de retraite et ne prenaient aucune part aux agitations de la cour et de la ville.

Constantin-Copronyme mourut brûlé intérieurement par des ardeurs qui lui semblaient des flammes. Était-ce remords ou châtiment de l'espèce de rage avec laquelle il avait détruit par le feu les images des Saints et surtout celle de la Mère de Dieu? c'est ce qu'on peut croire; car il mourut le 1er septembre de l'an 775, en criant qu'il brûlait tout vif.

Alors Anthuse et sa mère furent plus libres de laisser voir qu'elles étaient catholiques et qu'elles marchaient toujours dans les saintes voies de l'Église.

Anthuse, ayant fait vœu de virginité, avait quelquefois irrité son père en refusant les époux qu'il lui proposait; maintenant qu'elle devait prier pour lui et qu'elle était libre, elle reçut le voile des mains de saint Taraise, qui fut un peu plus tard patriarche de Constantinople. Puis elle employa tous les biens qui lui avaient été donnés à secourir les pauvres, les vieillards, les veuves et les orphelins, sans oublier les malades. Elle donna aux églises ses habits précieux, et fit tant de bonnes œuvres qu'à sa mort, qui eut lieu en l'an 799, elle fut reconnue sainte et proclamée telle dans tout le monde chrétien.

Elle était morte dans le monastère d'Euménie, le 12 avril.

Digitized by Google

Mais l'Église la fête le 17, qui est probablement le jour de ses funérailles.

SAINT PANTAGATHE,

ARCHEVÊQUE DE VIENNE EN DAUPHINÉ.

Pantagathe, sorti d'une famille noble du Dauphiné, brillait dans le monde par ses talents et par sa piété dans le temps où les Francs occupaient la Gaule sous les successeurs de Clovis Ier. Son mérite reconnu l'éleva au siége épiscopal de Vienne, où ses vertus firent reconnaître sa sainteté. Il assista avec honneur au troisième Concile d'Orléans, qui mit un terme aux mariages incestueux.

Il mourut en l'an 540, et sa mémoire est fêtée le 17 avril.

SAINT LANDÉRIC OU LANDRY,

ÉVÊQUE DE METZ ET ABBÉ DE SOIGNIES.

Saint Landéric était le fils aîné d'une des plus nobles et des plus puissantes familles de la Belgique. Il était fils de saint Mauger ou Maldégaire, qui, par vénération pour le saint martyr de Saragosse, avait pris le nom de Vincent. Il avait pour mère sainte Vaudru (Valdetrude), et tous les membres de sa famille menaient une vie sainte. Après qu'il eut achevé ses études, il demanda à son père la permission de se consacrer à Dieu. Mauger, comte de Hainaut et chef d'une grande maison, eût voulu qu'il restât dans le monde et que, comme lui, il servît Dieu et le prochain sans quitter la voie dont il lui donnait l'exemple. Mais le jeune homme, qui avait peu de goût pour les affaires d'ici-bas, insista, et il obtint la faveur de se donner tout à Dieu. Dès lors il ne vécut plus qu'avec les Saints et entra dans les Ordres sacrés.

Dans la suite il fut élevé à l'épiscopat. Il brilla sur le siége de Metz par ses vertus; ses veilles, ses austérités, ses aumônes, son humilité, sa douceur lui gagnèrent tous les cœurs.

Son père, qui avait bâti le monastère de Soignies, le fit appeler dans la maladie qui allait couronner sa vieillesse. Il voulait être assisté de lui au moment de sa mort. Landéric se hâta d'accourir. Et après qu'il eut recueilli les derniers soupirs du Saint à qui il

Digitized by Google

devait le jour, il ne voulut plus quitter Soignies; et dès lors il gouverna les deux abbayes de Soignies et de Haumont.

Saint Landéric fit une mort bienheureuse le 17 avril de l'an 700, et son tombeau a été honoré par beaucoup de miracles.

SAINT GERVIN,

SOLITAIRE.

Ce saint naquit en Flandre, de parents peu fortunés. Un grand esprit de foi, qui se développa en lui dès ses plus tendres années, le porta, quand il fut plus âgé, à entreprendre deux fois le pèlerinage de Rome et de Jérusalem. Ces voyages lointains, comme on l'a déjà vu plusieurs fois, étaient très-chers aux Chrétiens de cette époque.

Ne trouvant pas dans sa famille le moyen de satisfaire ses goûts pieux et l'invincible attrait qui le portait à la vie solitaire, le vertueux Gervin demanda à être admis au monastère de Bergues-Saint-Winnoc. Après quelques années passées dans l'accomplissement des devoirs d'un bon religieux, il reçut la prêtrise des mains de l'évêque Térouane.

L'amour des privations et des mortifications augmentait toujours dans cette âme ardente et généreuse, qui se sentait appelée à un genre de vie plus austère encore que celui qu'il avait embrassé. Saint Gervin demanda donc et obtint la permission d'aller vivre seul dans une profonde retraite. Il habita successivement un petit bois près de l'abbaye de l'ancienne Corbie, puis dans les environs du Mont-Cassel, et plus tard non loin de la ville d'Aldenbourg.

La réputation du pieux solitaire le trahissait partout, et son humilité était effrayée des hommages qu'on lui rendait à l'envi. Mais elle le fut surtout quand les religieux du monastère d'Aldenbourg vinrent lui déclarer qu'ils l'avaient choisi pour succéder à leur abbé qui venait de mourir. Le Saint résista longtemps à leurs pressantes sollicitations, et leur exposa avec force toutes les raisons qui devaient, selon lui, les détourner de leur projet. Ils n'en furent tous que plus affermis dans leur détermination. Pour se soumettre à la volonté de Dieu, qui se ma-

Digitized by Google

nifestait clairement, le solitaire quitta à regret sa retraite, et après avoir reçu des mains de Lambert, évêque de Tournai, la bénédiction abbatiale, il commença à diriger son abbaye avec une admirable sagesse. Sa conduite fut pour tous ses enfants spirituels un sujet continuel d'édification. Dieu lui-même voulut donner des témoignages de la sainteté de son serviteur pendant sa vie. Outre des guérisons et d'autres faits miraculeux qu'il opéra, on rapporte qu'il reçut du Ciel le don de prophétie.

Ce saint homme, qui pendant quarante ans ne mangea point de viande, continua jusque dans un âge avancé ses mortifications. Ayant abdiqué sa dignité abbatiale, il se retira dans un petit oratoire, bâti par ses soins auprès de la forêt de Cosfort ou Coffort, et y mourut paisiblement le 17 avril de l'année 1117[1].

LE BIENHEUREUX JOSSERAND,

ÉVÊQUE DE LANGRES.

Ce Bienheureux, que l'on nomme quelquefois Gauceran et Jourand, était chanoine de Mâcon, lorsque ses vertus, ses lumières et sa sainteté l'élevèrent sur le siége épiscopal de Langres, en 1111 ou 1112. On le voit en 1113 occupé de la réforme des chanoines de Dijon, qui dépendait alors du diocèse de Langres. Il assista en 1115 au concile de Tournus ; de concert avec l'archevêque de Lyon, qui portait le même nom que lui et qui était son parent, il confirma la fondation de l'abbaye de Clairvaux par saint Bernard. Dans un Synode tenu à Langres en 1125, il obtint de Garnier, abbé de Saint-Etienne de Dijon, qu'il abandonnât aux Chanoines réguliers les revenus de son abbaye.

Après beaucoup d'autres bonnes œuvres, il se retira, le 10 octobre de cette même année, dans une solitude, où il ne s'occupa plus que de son salut. Il y mourut en odeur de sainteté le 17 avril 1126.

[1] Emprunté à M. l'abbé Destombes.

Digitized by Google

SAINT RODOLPHE,

JEUNE ENFANT MARTYR.

Les Juifs, au moyen âge, toujours irrités contre les Chrétiens, se portèrent quelquefois à des crimes affreux. En l'an 1287, à Berne, en Suisse, quelques Juifs parvinrent à s'emparer sans être vus d'un jeune enfant nommé Rodolphe. Il se vengèrent par toutes sortes de tortures sur cette chair innocente, et le pauvre enfant mourut dans ces tourments. Mais on découvrit les meurtriers, que les juges de Berne condamnèrent au supplice de la roue. Les restes mutilés de la victime furent recueillis avec la vénération due aux Martyrs. On l'inhuma dans la cathédrale, où son tombeau fut honoré de plusieurs miracles.

LA BIENHEUREUSE CLAIRE DE GAMBACORTI,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Claire naquit à Pise, et eut pour père un noble très-distingué, qui s'appelait Gambacorti. Jeune encore, remarquable par sa beauté et son esprit, elle s'adonna de toutes ses forces aux pratiques de la piété et de la dévotion; elle jeûnait assidûment, malgré les souffrances qu'en ressentait son estomac. Elle réunissait les jeunes filles de son âge et les embrasait d'ardeur pour le piété. La compassion dont elle était animée à l'égard des malheureux la portait à leur distribuer d'abondantes aumônes et à leur donner même quelquefois ses propres vêtements.

A douze ans, elle fut mariée à un jeune homme de Pise, dont la fortune égalait la noblesse, et à qui elle avait été fiancée par son père dès sa septième année. Si jeune encore, elle brûlait d'amour pour Dieu et le prochain, et souvent elle exprimait devant l'image du Crucifix, ou à la messe, au moment de l'élévation de l'Hostie, le désir qui l'animait de se dévouer entièrement au Seigneur, si les circonstances lui permettaient jamais de le faire.

Elle n'avait aucun attachement à ses riches habits et aux parures de son sexe; si quelquefois il lui fallait en faire usage, elle portait dessous un cilice.

Digitized by Google

Trois ans après la célébration de son mariage, son époux mourut dans un pays éloigné.

Aussitôt que Claire eut appris la nouvelle de cette mort, elle se coupa les cheveux, afin d'accomplir ce qu'elle avait toujours désiré, et se retira, à l'insu de ses parents, au couvent de Saint-Martin, de l'Ordre de Sainte-Claire. Ce fut là qu'elle prit le nom de Claire, au lieu de celui de Thora, qu'elle portait auparavant.

Son père et ses frères, irrités de sa fuite, vinrent en armes l'arracher de sa retraite, et l'enfermèrent chez eux dans une sorte de prison, où ils la laissèrent sans aucune consolation, dépourvue des choses mêmes qui lui étaient les plus indispensables. Mais Dieu, le consolateur des affligés, ne cessa pas de soutenir sa servante par une grande abondance de délices spirituelles.

Tant de rigueur fit enfin compassion à l'épouse de Gambacorti, qui persuada à son mari de rendre la liberté à leur fille et de lui laisser suivre ses inclinations. Ce fut ainsi que Claire entra au couvent de Sainte-Croix, de l'Ordre de Saint-Dominique, où elle reçut l'habit religieux avec une joie inexprimable.

Tous ses vœux étaient accomplis; elle s'appliqua à la pratique de toutes les vertus. Dans son amour extrême de la pauvreté, elle prenait pour son usage les habits que les autres délaissaient; elle remplissait aussi de préférence les offices les moins relevés, et s'exerçait à toutes les autres œuvres de l'humilité religieuse.

Après quatre ans passés dans cette maison, le désir de mener une vie plus austère lui fit obtenir de son père qu'il lui bâtît un couvent, dans lequel elle pût se livrer à l'accomplissement plus parfait de la discipline monastique. Quand elle fut dans cette nouvelle retraite, elle s'adonna entièrement à l'oraison et à la stricte observation de la Règle. A l'exemple du saint fondateur Dominique, elle ne parlait qu'à Dieu ou de Dieu, ce qui faisait que personne ne se retirait d'auprès d'elle sans en être devenu meilleur.

Supérieure de la communauté, elle ne négligea rien pour procurer aux infirmes non-seulement le nécessaire, mais même ce qui pouvait les récréer. Elle blâmait ou punissait, suivant

Digitized by Google

l'occasion, les fautes de ses subordonnées, mais toujours avec la plus grande douceur.

Elle reçut avec résignation la nouvelle de la mort violente de son père et de ses deux frères; et même elle admit dans son convent et combla de soins la veuve et les deux filles du meurtrier.

Quand approcha le terme de sa vie, elle reçut les Sacrements avec une insigne de dévotion, mit ses mains en forme de croix, et rendit son âme à Dieu en prononçant le doux nom de Jésus, au milieu de ses Sœurs, qui fondaient en larmes, le 17 avril de l'an 1419.

Des témoignages anciens rapportent que les religieuses, pendant qu'elles récitaient des prières auprès du corps inanimé, répétaient à la fin de chaque psaume le *Gloria Patri* au lieu du verset *Requiem,* bien qu'elles missent toute leur attention à suivre l'usage ordinaire pour les défunts.

Il y eut un grand concours de peuple pour vénérer ses saintes dépouilles. Quand on les retira du tombeau, treize ans après, pour les placer sur le maître-autel, la langue fut retrouvée intacte. Depuis ce temps, le culte de la servante de Dieu fut continué sans interruption. Le Pape Pie VIII, l'ayant examiné suivant les formes canoniques, l'a approuvé, d'après l'avis de la Congrégation des Rites, et a permis de célébrer l'office et la messe en l'honneur de la Bienheureuse Claire dans la ville et le diocèse de Pise, ainsi que dans tout l'Ordre des Frères Prêcheurs.

LA BIENHEUREUSE MARIE-ANNE DE JÉSUS,

VIERGE DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME-DE-LA-MERCI.

Marie-Anne de Jésus naquit de parents pieux et honnêtes, à Madrid, ville célèbre par le séjour des rois d'Espagne et par son remarquable attachement à la foi catholique. Dès ses premières années, Marie donna des preuves non équivoques de sa future sainteté. Car, dans son enfance même, l'abondance des dons divins qui paraissaient en elle montrait qu'elle était née pour le Ciel plutôt que pour la terre. Elle refusa constamment de se marier, et persista dans sa résolution avec une force d'âme tout-à-fait

Digitized by Google

extraordinaire. Après avoir éprouvé à ce sujet, au dedans et au dehors, un violent combat, duquel, par la grâce de Dieu, elle sortit victorieuse, elle se dévoua entièrement à son céleste Époux. Pour lui demeurer fidèle plus sûrement, elle entra dans le saint institut des religieuses déchaussées de Notre-Dame-de-la-Merci, pour la rédemption des captifs, et contribua beaucoup par ses conseils et ses prières à la propagation de cet Ordre. Après sa profession solennelle, elle ne négligea aucun moyen de travailler à sa perfection et au salut du prochain. Et, afin que les forces ne lui manquassent jamais pour cela, elle prit pour patronne spéciale la très-sainte Mère de Dieu, dont l'apparition venait souvent la fortifier, et qui l'aida dans l'exécution de toutes ses œuvres et de tous ses desseins.

Jusqu'à la fin de sa vie, Marie-Anne parut la plus courageuse observatrice de la pauvreté volontaire. Son admirable chasteté, jointe à son innocence, rendait sa vie toute céleste et faisait croire qu'elle était à l'abri de la corruption des sens. Elle était si sobre de paroles que jamais elle ne disait un mot, si ce n'est avec un dessein particulier et après réflexion. Elle ne cessa de montrer le plus grand amour pour la vertu d'obéissance, docile non seulement aux ordres, mais aux moindres signes de ses supérieurs. A ses vertus, et comme pour leur servir de rempart, elle ajouta les macérations corporelles, les veilles et les jeûnes. Par son zèle à pratiquer la mortification, par les rigueurs inouïes et persévérantes qu'elle exerça contre elle-même, elle réduisit la chair sous la servitude absolue de l'esprit. Elle avait des sentiment si humbles d'elle-même que plus l'abondance des dons célestes qui l'inondaient était grande, plus elle se jugeait misérable et digne de châtiment, ainsi que de mépris.

On ne saurait croire combien était ardente la charité dont elle était animée à l'égard du Seigneur. Pénétrée d'un souverain mépris pour tout ce qui n'était pas Dieu, elle goûtait tant de délices dans l'amour divin qu'au milieu des peines et des tribulations les plus cruelles, elle se reposait avec une délectation suprême dans la jouissance de Dieu seul, que la vivacité de sa foi rendait toujours présent à son esprit. Aussi n'avait-elle pas de plus

Digitized by Google

grand bonheur que de se livrer sans cesse à la prière ou à la contemplation de la divine Majesté. Les célestes douceurs dont elle était enivrée l'enlevait à l'empire des sens et la jetait dans de fréquentes extases. Cette charité si embrasée produisait en elle d'abord une volonté généreuse de contribuer par ses conseils, ses services et ses avertissements, à porter tous ceux qui l'entouraient à la vertu et à la piété, et ensuite une espérance ferme et un désir très-ardent d'être dégagée des liens du corps pour vivre dans l'union de Jésus-Christ. Ce jour fortuné, si longtemps l'objet de ses soupirs, arriva enfin. L'an 1624, dans la cinquante-neuvième année de son âge, après avoir déployé une patience héroïque dans les douleurs de sa dernière maladie, et après avoir reçu tous les Sacrements avec une piété angélique, Marie-Anne quitta ce monde, pleine de mérites, pour aller s'unir à son divin Époux, laissant le peuple de Madrid inconsolable d'une perte qui le privait de l'exemple de ses vertus. Elle avait eu le don des miracles et celui d'annoncer l'avenir. Le Pape Pie VI l'a inscrite solennellement au nombre des vierges bienheureuses.

LE VÉNÉRABLE PÈRE THOMAS DE JÉSUS,

RÉFORMATEUR DES RELIGIEUX AUGUSTINS DÉCHAUSSÉS.

Quelques historiens ont prétendu que le P. Louis de Léon avait été le premier auteur de la réforme des Augustins déchaussés, mais cette gloire appartient au V. P. Thomas de Jésus, qui naquit à Lisbonne l'an 1520. Son père était de l'illustre famille d'Andrada, originaire de Castille, dont une branche s'était établie en Portugal dès l'an 1302; il lui donna pour maître le P. Louis de Montoya, religieux de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, qui n'était pas moins recommendable par sa piété que par sa science. Ses excellentes qualités l'avaient fait choisir pour être du nombre de ceux qui furent demandés par le roi dom Jean III pour réformer les Augustins de ce royaume, et il avait si bien correspondu aux bonnes intentions de ce prince que, par son moyen, les religieux de cet Ordre avaient repris l'observance régulière qu'ils avaient abandonnée. Il fut prieur de Lisbonne, provincial et vicaire général, et enfin son humilité lui fit refuser

Digitized by Google

l'évêché de Viseu, qui lui fut offert par le roi dom Sébastien, dont il fut aussi confesseur.

Thomas n'avait que dix ans lorsqu'il entra sous la discipline d'un si excellent maître. Il profita si bien de ses leçons qu'il fit en peu de temps un grand progrès dans les sciences. Avançant en âge, il croissait aussi en vertu, et Dieu le voulant attirer à lui avant que le monde le pût corrompre, il le prévint de bonne heure par ses saintes inspirations, en lui faisant naître le désir de se consacrer à son service. Il n'avait pas plus de quinze ans lorsque, renonçant aux vanités du siècle, il reçut l'habit de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, des mains du P. Louis de Montoya, son maître.

Après qu'il eut prononcé ses vœux, ses supérieurs l'envoyèrent à Coïmbre pour y finir ses études. Il s'adonna ensuite à la prédication, et s'acquitta de cet emploi d'une manière qui faisait bien voir qu'il s'était rendu disciple de Jésus-Christ pour devenir le maître des hommes. Mais en instruisant les peuples, il eut aussi un grand soin de s'instruire lui-même, en s'appliquant à la lecture des livres des Pères de l'Église, dont il fit sa principale étude. Ce fut par la lecture de ces livres qu'il se sentit embrasé de cet amour divin et animé de ce zèle du salut des âmes qui lui firent dans la suite préférer les rigueurs d'une rude captivité aux douceurs d'une agréable liberté, dont il pouvait jouir.

Il ne fut pas animé d'un moindre zèle pour l'observance régulière ; car quoique le P. Louis de Montoya l'eût par ses soins rétablie en Portugal dans les couvents de son Ordre, et qu'il y eût fait pratiquer les mêmes Constitutions des Pères de l'Observance d'Espagne, le zèle du P. Thomas de Jésus ne fut pas pour cela satisfait. Comme il y avait d'autres congrégations du même Ordre en Italie où l'on vivait dans une plus étroite observance, et que de fervents religieux de la province de Portugal passaient en Italie pour embrasser cette observance, il crut que, pour retenir ces religieux dans leur province et ne pas la priver de si bons sujets, et en même temps pour satisfaire ses désirs, qui tendaient à une plus haute perfection, il était à propos d'enchérir sur les austérités, les mortifications et les autres pratiques des congré-

Digitized by Google

gations les plus austères du même Ordre des Ermites de Saint-Augustin. Pour cet effet il commença la réforme des Augustins déchaussés, telle qu'on la voit encore aujourd'hui, ayant été celui qui a jeté les fondements de cet édifice, qui bien loin d'être élevé dans sa perfection en Portugal, fut au contraire en même temps renversé jusqu'aux fondements, nonobstant l'autorité du cardinal infant dom Henri de Portugal et celle du P. Louis de Montoya, visiteur de cette province, qui appuyait cette réforme.

Plusieurs religieux de l'observance, non seulement de Portugal, mais encore de Castille, la favorisaient aussi par leur exemple, ayant été les premiers à l'embrasser; mais les moins fervents, qui étaient en plus grand nombre, se soulevèrent et employèrent tous leurs efforts, non-seulement pour empêcher le progrès, mais même pour l'étouffer dans son berceau, de sorte que le P. Thomas de Jésus fut contraint de céder à leur violence et de surseoir en Portugal; ce qui fut plus heureusement exécuté quelques années après en Castille.

Ce saint homme se retira dans le couvent de Pefia-Firme, dont il avait été prieur, pour ne plus s'occuper que des pensées de l'éternité, et il croyait être inconnu aux hommes, lorsque le roi dom Sébastien, s'embarquant pour l'Afrique, demanda le P. Thomas de Jésus à ses supérieurs, et l'emmena avec lui dans cette expédition[1]. Mêlé à l'armée portugaise, exhortant les soldats, consolant les blessés, donnant aux moribonds les derniers secours du saint ministère, le P. Thomas de Jésus assista à cette funeste bataille d'Alcazar-Kébir, où le roi Sébastien périt, entouré de la fleur de la noblesse portugaise.

Engagé au milieu de ce combat effroyable, où soixante mille cavaliers et vingt mille fantassins arabes écrasèrent de leur masse les faibles et vaillants bataillons chrétiens, Thomas de Jésus reçut une flèche dans l'épaule, et fut fait prisonnier par un soldat maure, qui le vendit à un riche iman.

Celui-ci traita d'abord son captif avec douceur, et lui fit de grandes promesses pour l'engager à renoncer à Jésus-Christ;

[1] Ce qui précède est tiré d'Hélyot; ce qui suit est emprunté à Mme Mathilde Tarweld, dans le *Magasin catholique* de 1854.

Digitized by Google

mais voyant qu'il ne pouvait ébranler la foi du saint religieux, il le fit charger de chaînes, l'enferma dans un cachot, où chaque jour il le faisait cruellement flageller, et il ne lui donnait de nourriture qu'autant qu'il en fallait pour ne pas mourir.

Ce fut dans cette dure captivité, au milieu de ces tortures continuelles, que Thomas de Jésus composa le beau livre *des Souffrances du Sauveur*, se consolant dans son isolement avec Jésus au Jardin des Olives, supportant ses supplices avec Jésus flagellé et couronné d'épines, affrontant la mort avec Jésus en croix. Ce livre, plein d'onction et de charité, épanchement d'un cœur épris du divin Crucifié, a consolé et fortifié beaucoup d'âmes, et il a atteint le but que le saint et courageux auteur lui avait assigné.

Les Portugais cependant n'oubliaient pas leurs frères captifs; un ambassadeur, dom Francesco d'Acosta, fut envoyé à Maroc par le roi Henrique, successeur de dom Sébastien, afin de traiter du rachat des prisonniers faits à Alcazar-Kébir.

Il parvint non sans peine à retirer le P. Thomas des mains de son maître; il le fit loger chez un marchand chrétien, qui le servit avec beaucoup de zèle; mais lorsque le saint religieux eut repris quelques forces, il supplia le chérif de Maroc de l'envoyer à la Sagène, prison affreuse où deux mille captifs chrétiens de toutes les nations étaient chaque jour conviés à l'apostasie ou par l'appât des promesses, ou par les terreurs de la mort. Le P. Thomas s'employa tout entier à la consolation de ces malheureux. Quand ils revenaient de leur travail, il les assemblait au son d'une cloche pour leur faire prier Dieu et les instruire; il accordait les différends, il empêchait les désordres, et il allait demander l'aumône, afin de pouvoir soulager la misère de ses pauvres compagnons.

Parmi tant de misérables, les renégats excitaient surtout sa pitié! Ils étaient libres, quelques-uns étaient riches; mais ils avaient sacrifié le trésor qui vaut mieux que les richesses et que la liberté : la foi. Thomas allait à la recherche de ces brebis perdues; il les exhortait à revenir au Dieu de leur enfance, il évoquait tous les souvenirs de la patrie, toutes les vérités de la religion, ses espérances et ses menaces, et il réussit

Digitized by Google

à faire rentrer plusieurs de ces malheureux apostats au sein de l'Église. L'un d'eux, que les Maures appelaient Hamet, fut arrêté, mis à la torture, attaché à une croix, où il mourut en confessant le nom de Jésus-Christ, enrichissant l'Église d'Afrique d'un martyr et d'un protecteur, qu'elle doit au zèle du P. Thomas de Jésus.

Celui-ci était depuis quatre ans captif des infidèles, et pendant ce temps-là, sa sœur, la comtesse de Linarès, et ses autres parents n'avaient rien négligé pour le délivrer. Il apprit qu'on allait envoyer sa rançon, mais aussitôt il déclara que, libre ou esclave, il était résolu à mourir au service des Chrétiens prisonniers à Maroc ; qu'il exigeait qu'on employât l'argent de sa rançon à racheter quelques-uns de ses compagnons ; que, pour lui, il se croyait dans l'état où Dieu le voulait et qu'il n'avait plus qu'un désir, celui de mourir pour le salut de ses frères. Il persista dans cette résolution héroïque ; et quelques instances qu'on pût lui faire, il refusa constamment la liberté, et appliqua au rachat des autres captifs les sommes qu'on lui envoyait. Privé de tous les biens sensibles de la vie, il ne ressentait qu'une seule peine, celle que lui faisait éprouver les hommages que les musulmans eux-mêmes rendaient à sa vertu ; il eût voulu avoir part aux mauvais traitements qu'essuyaient les autres esclaves, *et accomplir* de plus en plus *en son corps ce qui manquait à la passion de Jésus-Christ.* Il suppléait à ce qui manquait aux rigueurs de sa captivité par une mortification rigoureuse et par les emplois pénibles du ministère apostolique. Mais les fatigues et les austérités dévorèrent bientôt cette belle vie : Thomas de Jésus tomba grièvement malade, et sans se faire illusion sur son état, il se prépara à la mort. Ses dernières forces furent employées à recommander les pauvres captifs à l'ambassadeur de Portugal ; et apprenant que quelques esclaves, par impatience de la servitude et désespérant de se voir rachetés, pensaient à se faire mahométans, il les fit venir, les exhorta à la persévérance, leur annonçant, par une inspiration prophétique, le jour où arriverait leur rançon. Lorsqu'ils lui eurent promis qu'ils ne renonceraient pas à Jésus-Christ, le mourant parut

Digitized by Google

satisfait; il se recueillit, et prononçant le nom de *Jésus*, il expira doucement (17 avril 1582). La rançon des esclaves arriva le jour prédit par le P. Thomas de Jésus. Un prêtre portugais, Antonio de Mendès, succéda au zèle et à la charité du saint homme envers les captifs; il eut le bonheur de souffrir le martyre dans la ville de Maroc, en même temps que sept jeunes Portugais, pages du roi Sébastien, qui, dans la fleur de leur jeunesse et de leur innocence, eurent la gloire de mourir pour Jésus-Christ.

L'Église d'Afrique jouira-t-elle du bonheur de pouvoir un jour placer sur les autels, à côté de Geronimo, Hamet, Mendès, les sept jeunes pages martyrs de la foi, et ce noble Thomas de Jésus, martyr de la charité?

LE VÉNÉRABLE HENRI HÉATH,

MARTYR.

L'Anglais Henri Héath, né d'une famille qui avait déserté la foi sous l'abominable Henri VIII, éclairé par une grâce de Dieu, voulut rentrer dans le sein de la religion catholique, qui seule ouvre les Cieux. C'était sous le règne de Charles Ier; il s'embarqua donc et passa en France.

Plusieurs de ses compatriotes qui revenaient à l'Église s'étaient établis à Douai, où ils avaient fondé un séminaire. Il s'y rendit pour étudier la théologie, et lorsqu'il se sentit assez instruit pour éclairer ses concitoyens, il résolut de retourner dans son pays.

Ayant obtenu le consentement de ses supérieurs, il fit tailler son habit de religieux à peu près en habit de matelot, partit au mois de mars 1643, s'embarqua à Dunkerque, n'emportant que quelques écrits de controverse cachés dans la doublure de son bonnet. Arrivé à Douvres, il alla nu-pieds jusqu'à Londres, où, n'ayant pas de quoi payer son gîte, il passa la première nuit sous la porte d'un bourgeois. Le bourgeois inhumain le livra au guet de la ville. Interrogé, il avoua qu'il était catholique, qu'il était prêtre, et qu'il ne venait que pour ramener ses compatriotes à la foi qu'ils avaient trahie. Il fut pour cela condamné à être pendu. Conduit à Tyburn le 17 avril, il convertit un scélé-

Digitized by Google

rat, compagnon de son supplice, parla au peuple contre l'hérésie sous le gibet, puis fut étranglé par le bourreau, ensuite écartelé. Les quatre parts de son corps furent exposées aux portes de Londres et sa tête sur le pont.

Ce généreux Martyr avait quarante-trois ans[1].

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Un marchand anglais, fervent catholique, se rendant en Portugal, avait emporté avec lui une image de la très-sainte Vierge, à laquelle il avait une grande dévotion. Le vaisseau sur lequel il était, ayant failli périr dans une tempête, le marchand se recommanda à Marie, étoile de la mer. Alors il aperçut, au milieu d'une grande lumière, l'image de la très-sainte Vierge qu'il avait emportée, et presque aussitôt le navire fut sauvé. Touché de ce miracle, il quitta le commerce, renonça au monde et se retira sur la roche d'Arabida, où il se construisit une cellule pour y passer le reste de ses jours.

Les Portugais attribuent à la protection de la très-sainte Vierge la découverte des Indes Orientales que fit Vasco de Gama, et qui donna pendant plusieurs siècles une grande puissance à leur petit pays. Il est certain que cet homme illustre ne réussit dans cette difficile entreprise que par le secours et l'invocation de Marie, qui voulait par ce moyen préparer le salut de tant de millions d'âmes converties par les travaux des missionnaires, et surtout de saint François Xavier et du Bienheureux Jean de Britto. C'est pourquoi le roi Emmanuel fit construire en reconnaissance, près de Lisbonne, sur le rivage de la mer, une église dédiée à la très-sainte Vierge, protectrice du Portugal et des Indes.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Rome, saint Anicet, pape et martyr, qui, durant la persécu-

[1] Emprunté aux *Mémoires historiques* de Jean-Noël Paquot.

[1] QUINTO DECIMO KALENDAS MAII.

Romæ, sancti Aniceti, papæ et martyris, qui in persecutione Marci Aurelii

Digitized by Google

tion de Marc-Aurèle-Antonin et Lucius-Valère, reçut la palme du martyre.

En Afrique, fête de saint Mappalique, qui obtint la couronne du martyre avec plusieurs autres, ainsi que le rapporte saint Cyprien dans sa *Lettre aux Martyrs et aux Confesseurs*.

Au même lieu, les saints martyrs Fortunat et Marcien.

A Antioche, les martyrs Pierre, diacre, et Hermogène, son serviteur.

A Cordoue, les saints martyrs Élie, prêtre, Paul et Isidore, solitaires.

A Vienne, saint Pantagathe, évêque.

A Tortone, saint Innocent, évêque et confesseur.

A Cîteaux, saint Étienne, abbé, qui habita le premier la solitude de Cîteaux et eut la consolation d'y recevoir saint Bernard avec ses compagnons. (Nous avons raconté sa vie au 28 mars, jour où il mourut.)

A la Chaise-Dieu, dans le diocèse de Clermont, saint Robert, confesseur, fondateur et premier abbé de ce monastère.

Additions des autres martyrologes.

Saint Donan, abbé en Ecosse, mort en 1040. Il y a dans la ville d'Aberdeen une église qui est sous son patronage.

Saint Élie, prêtre de Cordoue, martyrisé par les Maures dans la persécution de l'an 856. Il souffrit avec deux saints moines, nommés Paul et Isidore.

Le Bienheureux Éberhard, prévôt de Marchtal, de l'Ordre de Prémontré.

Antonini et Lucii Veri martyrii palmam accepit. — In Africa, natalis beati Mappalici, martyris, qui (ut scribit sanctus Cyprianus in *Epistola ad Martyres et Confessores*) cum aliis pluribus martyrio coronatus est. — Ibidem sanctorum martyrum Fortunati et Marciani. — Antiochiæ, sanctorum martyrum Petri diaconi, et Hermogenis ejus ministri. — Cordubæ, sanctorum martyrum Eliæ presbyteri, Pauli et Isidori monachorum. — Viennæ, sancti Pantagathi episcopi. — Terdonæ, sancti Innocentii episcopi et confessoris. — Cistercii, in Gallia, sancti Stephani abbatis, qui primus cremum Cisterciensem incoluit, et sanctum Bernardum cum sociis ad se venientem lætus excepit. — In monasterio Casæ Dei Claromontanæ diœcesis sancti Roberti confessoris, ejusdem monasterii conditoris et primi abbatis.

Digitized by Google

Saint Villicus, évêque de Metz au VI^e^ siècle. Le poète Fortunat a fait de ce prélat de grands éloges.

Saint Vandon, abbé de Fontenelle au VIII^e^ siècle. Malgré sa vie sage et sainte, il eut des ennemis qui le firent exiler par Charles-Martel. Mais Pépin le Bref, ayant reconnu son innocence, le rendit à son abbaye, où il couronna sa vie par une mort sainte en l'an 756, le 17 avril.

Le Bienheureux Archange, chanoine régulier, dont le corps est conservé dans l'église de Saint-Ambroise, à Gubio, en Ombrie.

Saint Nicéphore, martyr en Orient dans la persécution de Valérien, en 257.

Saint Iarloga ou Iarlogue, religieux qui se sanctifiait dans une petite île annexe de l'Ecosse, martyr en l'an 601, avec cinquante et un autres Chrétiens, dans une invasion d'idolâtres bandits.

Sainte Isidora, martyre à Lentini, en Sicile.

Saint Innocent, sixième évêque de Tortone, qui souffrit beaucoup sous Dioclétien, mais qui ensuite siégea en paix sous Constantin le Grand.

Sainte Néophyte, martyre à Lentini, en Sicile.

Martyrs de la dernière persécution.

Jean Decous, né à Treignac, au diocèse de Tulle, curé de Neuvic, au diocèse de Limoges, ayant refusé le serment schismatique, fut emmené à Paris et livré au tribunal révolutionnaire de cette ville, condamné à la mort le 17 avril 1794. Guillotiné le même jour.

Louise Pavet, religieuse d'un couvent d'Alençon, qui fut fermé comme tous les autres par suite de la suppression des Ordres monastiques, ayant caché quelques prêtres, fut arrêtée, transportée au Mans et condamnée à mort, pour avoir recélé des ecclésiastiques, par le tribunal criminel du département de la Sarthe, et guillotinée le 17 avril 1794.

Digitized by Google

DIX-HUITIÈME JOUR D'AVRIL.

La Bienheureuse Marie de l'Incarnation, carmélite. — Sainte Anthie et son fils, saint Éleuthère, martyrs. — Saint Apollonius, sénateur, apologiste et martyr. — Sainte Aye et saint Hidulphe, son époux. — Saint Cosme, évêque. — Saint Parfait, prêtre martyr. — Saint Jubin, évêque. — Saint Galdin de la Scala, cardinal-archevêque de Milan. — Saint Werner, enfant martyr. — Le Bienheureux François Vénimbéni, Frère-Mineur conventuel. — Le Bienheureux Jacques de Primordiis, Frère-Mineur. — Le Bienheureux André Hibernon, Frère-Mineur Alcantarin. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION,

CARMÉLITE.

L'Église et la France doivent à la Bienheureuse Marie de l'Incarnation l'établissement des religieuses Carmélites en notre pays, et à ses conseils la fondation de deux congrégations religieuses qui ont rendus de grands services à l'éducation de la jeunesse, les Ursulines et les Oratoriens du cardinal de Bérulle. L'influence de cette pieuse femme sur son siècle fut extraordinaire et vraiment toute divine; car elle aida à fermer les plaies que le protestantisme, par ses révoltes et ses longues guerres, par ses scandales et ses destructions, avait faites à la France.

Elle naquit à Paris, dans la paroisse de Saint-Merry, le 1er février 1566, lorsque toute la France était déjà remuée par les intrigues et les menées des sectaires qui l'allaient ensanglanter. Elle appartenait à une noble famille, alliée aux Nicolaï, aux Sillery, aux Molé. Son père, Nicolas Avrillot, était maître des comptes de la chambre de Paris, chancelier de la reine de Navarre. Sa mère s'appelait Marie Lhuillier. Ayant eu déjà plusieurs enfants qu'elle n'avait pu élever, elle voua celui-ci à la très-sainte Vierge, et la mit sous la protection de saint Claude, en qui elle avait une particulière confiance.

Digitized by Google

Le lendemain du jour de sa naissance, l'enfant fut portée sur les fonts du baptême, et reçut le nom de Barbe. C'était la fête de la Purification de la très-sainte Vierge, heureux présage de la bienveillance que devait lui témoigner cette grande Reine. Quand elle eut sept ans, ses parents la conduisirent à Notre-Dame-de-Liesse, en Picardie, où elle quitta son vêtement blanc, qui fut donné à une pauvre orpheline. Elle fut ensuite placée au couvent de Longchamp, près Paris, où une de ses tantes, Elisabeth Luillier, était religieuse Clarisse. C'est là qu'elle fut élevée dans la retraite et formée aux saintes habitudes de la prière, du jeûne, de la contemplation.

La Bienheureuse resta dans cette sainte solitude jusqu'à l'âge de quatorze ans; elle aurait voulu y passer toute sa vie, mais ses parents lui refusèrent constamment la permission de se faire religieuse. Elle était leur unique enfant, et jamais ils n'eurent le courage d'en faire le sacrifice au Seigneur, de qui cependant ils tenaient ce précieux don. Dieu, dont les desseins sont admirables, se servait de leur tendresse excessives pour l'accomplissement de ses vues de miséricorde. Il voulait que sa servante vécût dans le monde, pour que sa vertu s'augmentât de toutes les épreuves, de tous les chagrins qui l'y attendaient; pour qu'un grand nombre d'âmes fussent sanctifiées par ses exemples; pour qu'elle y formât comme une école de sainteté, d'où devaient sortir les trois congrégations religieuses dont nous avons parlé.

Elle rentra dans ce monde si agité, à la veille des grandes guerres de la Ligue contre le protestantisme; mais elle n'y rentra que pour le fuir avec soin, se préservant de la contagion par une vie retirée, par des habitudes austères, portant des vêtements simples, au-dessous même de sa condition, cherchant à conserver dans son cœur les divines pensées de la solitude. Ces penchants religieux, qui auraient dû faire la joie de sa famille, la désolaient cependant. Sa mère surtout ne pouvait lui pardonner la bassesse de ses vêtements; sa fille était belle, et elle eût voulu jouir de sa beauté, en la voyant éclipser par sa toilette toutes les autres femmes du monde. Mais ces vanités faisaient horreur à la Bienheureuse. Elle aimait mieux être traitée dure-

Digitized by Google

ment que de sacrifier les intérêts de son âme. Sa mère, espérant la réduire, ne lui ménageait ni les reproches ni les épreuves. Pendant un hiver rigoureux, elle ne lui permit pas même de s'approcher du feu, en sorte que ses pieds furent gelés, et qu'il fallut en extraire plusieurs os qui étaient cariés.

Ce fut son apprentissage des peines de la vie. Ses parents la marièrent ensuite, malgré ses prières et ses larmes, à un jeune gentilhomme, M. Acarie, qui était maître des comptes, seigneur de Montberrault et vicomte de Villemor. C'était une alliance convenable, suivant le monde; mais quel époux pouvait contrebalancer, dans le cœur de la Bienheureuse, l'Époux divin et immortel, le Créateur et le Rédempteur de nos âmes? Il lui en coûta beaucoup de sacrifier ainsi, comme elle le disait, le titre d'épouse de Jésus-Christ, pour n'être que sa servante dans un état inférieur; mais quand le sacrifice fut accompli, elle ne pensa plus qu'à remplir les devoirs que sa nouvelle condition lui imposait.

M. Acarie était, au reste, un homme d'une conviction religieuse très-profonde, très-généreuse, et qui ne craignit point d'exposer sa fortune, sa vie, pour sauver la foi de son pays. Il avait étudié le droit à Orléans, où il avait été témoin des ravages, disons mieux, des ruines que faisait le protestantisme partout où il dominait; et de ce jour il résolut de s'opposer de tout son pouvoir à ce fléau qui menaçait de perdre entièrement la France. Il disait son Office tous les jours, partageait ses revenus avec les pauvres. C'était une âme droite, moins éclairée que sincère, peut-être; mais il ne dépendait pas de lui d'être un homme de génie. Lorsque la Ligue se forma pour la défense du Catholicisme, il y entra de tout cœur, et quoiqu'on l'en ait surnommé le *Laquais,* comme il n'y gagna que l'exil, la perte de sa charge et de sa fortune, comme il faillit y laisser sa vie, et cela pour l'accomplissement d'un devoir qu'il regardait comme sacré, je ne vois pas trop ce qu'il peut y avoir de ridicule dans un dévouement si élevé et si désintéressé. Ce n'est pas chose si commune parmi les hommes, qu'on puisse en faire fi et la railler à son aise.

Digitized by Google

La Bienheureuse s'attacha donc bien sincèrement à un homme d'un si beau caractère ; elle l'aima comme une épouse chrétienne devait aimer, et elle sut lui en donner les preuves les plus touchantes à l'époque de ses malheurs. Le premier sacrifice qu'elle lui fit fut celui de ses goûts : elle prit pour lui plaire les vêtements de sa condition ; elle alla dans le monde, dont les hommages pouvaient lui être si funestes, car partout on vantait sa beauté ; mais pour se préserver des fumées de l'orgueil, elle allait ensuite dans les hôpitaux soigner les pauvres et les malades. C'est là qu'elle apprenait ce que vaut la vie et avec quelle facilité ses joies nous échappent pour se perdre dans la mort. Elle y conduisit ses amies, car par suite des guerres, ils étaient encombrés de blessés. Ces pieuses femmes les soignaient, les préparaient à la mort, cherchant à guérir les plaies de l'âme en même temps qu'elles pansaient celles du corps. Elle se forma ainsi ses premières disciples. Il n'y a pas de meilleure école que le spectacle de la souffrance et de la mort.

Après ses visites aux hôpitaux, elle s'occupait des pauvres, qu'elle secourait de sa fortune et de celle de ses amies ; elle quêtait pour eux. Souvent on lui envoyait des dons considérables, connaissant sa charité. Quand Henri IV fut monté sur le trône, en rentrant dans le sein de l'Église, il apprécia bientôt le cœur de M^me^ Acarie, et il aimait à la faire la dispensatrice de ses aumônes. Il ne jouait jamais sans lui réserver une part de son gain.

La charité spirituelle ne tenait pas une moins large place dans son âme ; elle était à la recherche de toutes les malheureuses qui se perdent par la misère ou par la séduction. Elle les aidait à rentrer dans le sentier de la vertu, soit par ses conseils, soit par ses largesses. Que de cœurs égarés lui ont dû leur salut ! Peu résistaient à la force de ses paroles et de ses prières. Ce qu'elle ne pouvait obtenir des hommes, elle l'obtenait de Dieu.

Ces occupations extérieures ne l'empêchaient pas de remplir tous ses devoirs de famille. Elle eut le bonheur de soigner son vieux père jusqu'à sa dernière heure, et de lui inspirer ces sentiments chrétiens qui rendent la mort si douce. Elle avait six

Digitized by Google

enfants, trois garçons et trois filles, dont elle sut faire de bons serviteurs de Dieu. Leur éducation était sa consolation, disait-elle. Elle leur apprit de bonne heure à prendre des habitudes fortes et chrétiennes, à mener une vie rude et simple, ne voulant pas que la mollesse de leurs corps affaiblît la trempe de leurs âmes. Elle les faisait lever de grand matin, les accoutumait au travail, surveillait elle-même leurs études, leurs jeux; elle ne les quittait presque jamais, et savait profiter de tout pour former dans leur esprit cette foi vive, inspirée dès l'enfance, qui vient de l'exemple, de la parole maternelle, qui se mêle aux premiers sentiments de la vie et ne saurait plus être arrachée de nos souvenirs et de notre cœur. Aussi ses trois fils devinrent-ils des hommes selon le cœur de Dieu, l'un dans le sacerdoce, l'autre à la cour et dans la magistrature, le troisième dans l'armée. Saint François de Sales les estimait et les aimait. Il écrivait d'eux à une de leurs sœurs : « J'ai eu le bien de les avoir tous revus à ce dernier voyage que j'ai fait en France, et le contentement d'avoir reconnu en leurs âmes de grandes marques du soin que le Saint-Esprit a d'eux. »

Les trois filles de la Bienheureuse furent dignes de leur mère. Toutes trois entrèrent dans l'Ordre des Carmélites; et l'aînée, après avoir passé plus de vingt années dans les exercices de la vie religieuse, disait qu'elle n'y avait rien appris de plus que ce qu'elle pratiquait dans la maison et sous les yeux de sa mère, avant d'entrer dans le cloître.

Les domestiques de cette sainte femme avaient aussi leur part dans ses soins et sa sollicitude presque maternelle; elle les dirigeait vers le bien avec une bonté qui gagnait leur cœur. Il semblait qu'ils fussent véritablement de sa famille. Aussi eut-elle le bonheur de trouver en eux des amis, et d'en faire de grands serviteurs de Dieu. Plusieurs la suivirent dans la vie religieuse, et l'un d'eux embrassa l'état ecclésiastique chez les Oratoriens. C'est aux exemples, aux enseignements et aux prières de la Bienheureuse qu'ils durent sans doute leur vocation.

Comme la vertu ne saurait parvenir à la sainteté sans les épreuves, Notre-Seigneur ménageait à sa servante des revers et

Digitized by Google

des chagrins de toute sorte. Après l'entrée de Henri IV à Paris, M. Acarie fut exilé ; il avait contracté des dettes considérables pour le services de la Ligue : ses créanciers firent saisir ses biens. Des huissiers entrèrent chez Mme Acarie pendant qu'elle était à table, et la dépouillèrent sous ses yeux de ses meubles, de son linge, de son argenterie, ne lui laissant pas même la chaise sur laquelle elle était assise. Réduite à la misère, elle n'en souffrait pas tant pour elle-même que pour ses enfants, dont elle regrettait de ne pouvoir achever l'éducation. Elle implora le secours de quelques membres de sa famille, mais elle fut repoussée durement. Pour comble d'infortune, on lui intenta, ainsi qu'à son mari, un procès criminel, où son honneur et sa vie était mis en péril.

Dans cet excès de malheur, elle ne s'abandonna pas. On lui conseillait de séparer ses biens de ceux de son mari ; elle ne voulut point renier des dettes qu'elle savait réelles, ni faire cette injure à son mari de le délaisser dans sa pauvreté. Par son mérite, par la confiance qu'elle sut inspirer, par les réformes qu'elle fit dans sa maison et le sacrifice d'une partie de sa fortune, elle conserva à sa famille une honnête aisance et un nom respecté. Elle mit ses fils au collége, ses filles au couvent de Longchamp, et donna tous ses soins au procès criminel qu'on lui intentait. A force de recherches, de démarches, elle parvint à prouver si clairement son innocence et celle de son mari qu'on abandonna l'accusation. Au milieu de ces terribles épreuves, jamais sa foi n'avait été plus entière, son humeur plus égale et plus gaie. Elle n'en parlait plus tard qu'avec une sorte de joie. « Oh ! quel temps, disait-elle, quels heureux jours ! Qu'il faisait bon alors ! Et qu'on trouve Dieu aisément en pareille circonstance ! Ce temps a été le plus heureux de ma vie. »

Elle allait visiter M. Acarie dans le lieu de son exil ; en revenant, elle fit une chute de cheval et se cassa la cuisse droite dans la partie supérieure. Elle était seule : il lui fallut attendre pendant deux heures que des paysans vinssent à passer sur le chemin ; ils la trouvèrent presque mourante, l'enveloppèrent d'un drap, l'étendirent sur une charrette et la ramenèrent ainsi

Digitized by Google

à Paris. Un élève en chirurgie lui remit la cuisse, mais si maladroitement qu'il fallut recommencer l'opération. On sait combien ces secondes opérations sont longues et douloureuses : la Bienheureuse ne jeta pas un cri, ne donna pas un seul signe de souffrance, en sorte que le chirurgien, effrayé de son silence, lui disait : « Êtes-vous morte? Je vous cause des douleurs inouïes, et vous ne criez pas ! » Elle eut plusieurs autres accidents de ce genre, qu'elle supporta avec le même courage héroïque.

Cependant Notre-Seigneur ne l'abandonnait point dans ses peines : il la consolait par sa présence, par de douces visions, par des extases, où il daignait admettre sa servante aux joies du Paradis. C'est en ce temps qu'il lui inspira la pensée d'établir en France l'Ordre des Carmélites réformées. Deux fois sainte Thérèse avait apparu à la Bienheureuse, et elle lui avait prédit qu'elle entrerait dans son Ordre en qualité de Sœur converse. Elle parla donc de cette fondation à plusieurs de ses saints amis, le P. Canfeld, M. de Bérulle, M. Gallemant, M. André Duval, l'abbé de Brétigny. Ils approuvèrent son dessein, auquel l'abbé de Brétigny pensait lui-même depuis dix-huit ans. M. de Marillac, garde des sceaux, promit de les aider de tout son crédit et de sa fortune. La duchesse de Longueville en parla à la cour, et la reine Marie de Médicis, qui avait une grande estime pour la Bienheureuse, donna son assentiment. On acheta donc le prieuré de Notre-Dame-des-Champs, entouré de vastes enclos, et qui offrait une solitude convenable au sein même de Paris. La Bienheureuse fit disposer elle-même cette maison ; pendant deux ans elle dirigea les ouvriers avec une habileté, une persévérance qui faisaient l'admiration de ses amis.

En même temps qu'elle élevait cette retraite, elle préparait de saintes âmes pour en faire bientôt les premières filles du Carmel français. Elle les réunit dans une maison de la place Sainte-Geneviève, et les forma aux habitudes de la vie religieuse. Mais un grand obstacle faillit renverser tous ses pieux desseins. Les supérieurs des Carmélites réformées refusèrent de donner à quelques religieuses espagnoles l'autorisation de se rendre en France pour établir les nouveaux couvents. Ils craignaient sans doute que la

Digitized by Google

paix ne fût pas entièrement rétablie en notre pays, et que leurs religieuses ne fussent exposées plus tard aux troubles, aux ravages qui l'avaient désolé si récemment. Cependant rien ne pouvait mieux affermir la tranquillité de la France que l'établissement d'un Ordre dont les prières et les austérités devaient achever de fléchir la colère de Dieu. Sainte Thérèse avait elle-même beaucoup prié pour ce sujet. « J'étais vivement émue, disait-elle, des troubles de la France; il me semblait que j'aurais donné mille vies pour sauver une seule des âmes qui s'y perdaient en si grand nombre. »

Le roi Henri IV, qui comprenait l'importance d'avoir de tels intercesseurs auprès de Dieu, chargea son ambassadeur d'en parler au roi d'Espagne. Il donna des lettres très-pressantes à M. de Bérulle, son aumonier, qui se rendit en ce pays, accompagné de l'abbé de Brétigny. Enfin tous les obstacles furent levés, avec l'aide du Nonce de Sa Sainteté, et l'on obtint six religieuses Carmélites espagnoles, à la tête desquelles étaient la Mère Anne de Jésus, disciple chérie de sainte Thérèse, et la Mère Anne de Saint-Barthélemy, qui avait été sa compagne assidue jusqu'à la mort. Ces saintes religieuses emportèrent avec elles le manteau de leur fondatrice et le souvenir si récent de ses vertus. Dans toutes les villes de France où elles passèrent, on les accueillit avec joie. Les couvents se disputaient l'honneur de leur donner l'hospitalité; les gentilshommes venaient au-devant d'elles, et leur offraient leurs châteaux pour y passer la nuit. Elles furent doucement étonnées, sans doute, de trouver une foi si vive dans un pays ravagé par tant de révolutions.

A Paris, on les reçut avec enthousiasme. Les plus grandes dames de la cour voulurent les voir et se recommander à leurs prières. Enfin elles prirent possession de leur couvent de Notre-Dame-des-Champs, à leur grande joie, et à la joie non moins grande de la Bienheureuse. Suivant la coutume de sainte Thérèse, elles chantèrent en entrant dans leur retraite, le psaume : *Laudate Dominum omnes gentes*. Bientôt les postulantes se présentèrent en foule. La Bienheureuse les choisissait, les dirigeait, encore qu'elle ne fît pas partie de la communauté.

Digitized by Google

Parmi elles, la Mère Anne de Saint-Barthélemy reconnut celles qui lui avaient été montrées dans une vision avant son départ pour la France. Ainsi fut établi, en 1604, l'Ordre des Carmélites françaises, dont les trois premiers supérieurs furent M. de Bérulle, M. Gallemant et M. André Duval. On remarqua que l'entrée des religieuses à Paris eut lieu le 15 octobre, jour qui devait être choisi plus tard pour célébrer dans l'Église la fête de sainte Thérèse.

Un second couvent fut fondé à Pontoise, par les soins de la Bienheureuse et la générosité de M. André Duval. Ce saint ecclésiastique donna pour cet établissement la maison qu'il avait en cette ville. C'était un des plus savants docteurs de l'ancienne Sorbonne, et il était l'ami de saint François de Sales. Il eut une grande part à toutes les pieuses entreprises de ce temps, secondant la Bienheureuse en tous ses grands desseins. Je n'ai pu me défendre de rendre cet hommage à la mémoire d'un des plus vertueux prêtres de son siècle. Ce livre lui doit plusieurs Vies des Saints dont il avait enrichi la traduction de l'ouvrage du P. Ribadéneira, qui parut à cette époque et sous ses auspices.

La Bienheureuse établit encore les Carmélites à Amiens, Rouen, Dijon, Tours, et dans quelques autres villes. Douze couvents étaient fondés lorsqu'elle mourut. Mais toutes ses disciples de la petite congrégation de Sainte-Geneviève n'étaient point entrées chez les Carmélites, soit que la vocation ou les forces manquassent pour une vie si austère. La Bienheureuse eut la pensée de les consacrer à l'éducation de la jeunesse; elle les réunit donc de nouveau sous la direction de Madeleine Lhuillier, sa cousine, veuve de M. de Sainte-Beuve, laquelle devint par son inspiration fondatrice de la congrégation des Ursulines, approuvée par le Saint-Siége le 13 juin 1612. M^me^ de Sainte-Beuve donna toute sa fortune pour cette œuvre, et mourut en odeur de sainteté, au monastère de la rue Saint-Jacques, le 29 août 1630, à l'âge de soixante-huit ans.

En 1611, M. de Bérulle, gagné par les conseils et les prières de la Bienheureuse, avait enfin fondé les Oratoriens de France, sur le modèle de ceux de saint Philippe de Néri. Quoique cette con-

Digitized by Google

grégation ait dégénéré plus tard de l'esprit de ses fondateurs, elle ne rendit pas moins d'abord de très-grands services aux Églises de France.

Enfin l'œuvre que la Bienheureuse devait faire dans le monde étant ainsi accomplie, Notre-Seigneur ne tarda pas de briser les liens qui l'attachaient encore au siècle, pour l'unir plus étroitement à lui. Le 17 septembre de l'an 1613, M. Acarie mourut avec les sentiments de foi et de piété qui avaient dirigé sa vie; il mourut en bénissant ses enfants et en priant sa femme de lui pardonner les chagrins qu'il pouvait lui avoir causés. Notre-Seigneur, qui avait averti sa servante de cette séparation prochaine, daigna aussi l'instruire pour sa consolation du moment où cette sainte âme fut reçue dans les joies éternelles. C'est à la fête de la Toussaint qu'elle eut cette heureuse vision; car malgré la ferveur des dernières années de sa vie, il avait fallu que M. Acarie expiât les souillures que l'on emporte presque toujours avec soi en sortant des boues de ce monde.

Après sa mort, la Bienheureuse se retira dans une chambre extérieure du couvent de Paris. Ses amis espéraient la conserver; mais sa résolution était prise depuis longtemps, et elle n'attendait plus que le moment favorable de l'exécuter. Ses trois filles l'avaient précédée chez les Carmélites, où elles avaient pris le voile; ses fils avaient choisi leur carrière. Elle partit donc le mercredi des Cendres de l'an 1614, et vint coucher au couvent de Pontoise, qu'elle aimait entre tous ceux qu'elle avait fondés. Le lendemain elle poursuivit son voyage vers le couvent d'Amiens, qui lui avait été assigné par ses supérieurs. En arrivant, elle se jeta aux pieds de la Mère prieure, en lui disant qu'elle venait comme pauvre lui demander miséricorde et se mettre entre les bras de la religion. Le 7 avril suivant, elle reçut le voile des mains de M. André Duval, en même temps que la fille de M. de Marillac. Après la cérémonie, elle lui dit toute joyeuse : « Nous voilà plus pauvres que ceux qui demandent l'aumône. » On recueillit avec soin les habits séculiers qu'elle venait de quitter, et plusieurs malades furent guéris en les touchant.

La Bienheureuse commença donc à exercer les fonctions de

Digitized by Google

Sœur converse, ne se croyant pas digne de devenir Sœur de chœur. Les plus basses étaient celles qui lui agréaient le plus. Elle avait coutume de dire à ce sujet : « Le seau du puits ne s'emplit pas, à moins qu'il ne s'abaisse ; et moi je reste vide, faute de m'abaisser. » Elle était pleine de reconnaissance, dit un de ses historiens, quand on la reprenait de ses défauts ; et on l'affligeait si on paraissait la ménager. Du reste, elle savait bien suppléer à ces prétendus ménagements, en s'accusant elle-même avec une grande rigueur. Tout ce qui se disait en général des manquements contre la règle, elle se l'appliquait à elle-même. A l'en croire, sa vie tout entière n'aurait pu suffire à pleurer ses péchés ; enfin elle n'avait que des accusations à former contre elle-même ; on aurait cru qu'elle avait vieilli dans le mal, qu'elle n'avait jamais pratiqué la vertu, qu'elle était la plus vile, la plus misérable des créatures. « Je suis gonflée d'orgueil, disait-elle, comme les reptiles sont gonflés de venin. »

Le 8 avril de l'an 1615, le mercredi de la semaine de la Passion, elle fit sa profession en présence de M. de Bérulle. Sa santé était si mauvaise qu'on avait été obligé de la transporter sur un lit dans une chambre qui donnait sur l'église. Elle endurait ses souffrances avec une résignation vraiment admirable, demandant à Dieu de la faire souffrir davantage. La souffrance lui semblait le plus beau privilége de la vie. « Quoi ! mourir sans souffrir ! » disait-elle. N'était-elle pas bien la disciple de cette Sainte dont la devise était : *Aut pati, aut mori ;* ou souffrir ou mourir ?

Malgré cet état de maladie et sa qualité de Sœur converse, les religieuses du couvent d'Amiens l'élurent pour Mère prieure ; mais elle s'y refusa constamment, et M. André Duval, qui connaissait les desseins de Dieu, fit procéder à une autre élection. Sa fille, cependant, fut choisie pour sous-prieure ; et quand, en l'absence de la prieure qui était à Paris, les religieuses vinrent faire entre ses mains acte de soumission et d'obéissance, la Bienheureuse se prosterna si humblement devant celle à qui elle avait donné le jour, elle l'appela sa Mère avec tant de candeur et et de respect, que les religieuses ni sa fille ne purent retenir leurs larmes.

Digitized by Google

Ses infirmités croissant toujours, ses supérieurs l'envoyèrent au couvent de Pontoise, afin qu'elle fût plus à portée de recevoir les secours des médecins de Paris. Avant de partir, elle alla demander pardon à chacune des Sœurs des scandales qu'elle leur avait donnés, et les remercier des services qu'elles lui avaient rendus. Le mercredi 7 décembre 1616, elle entra au couvent de Pontoise, et dit en se jetant aux pieds de la Mère prieure : « Ma Mère, je viens ici pour vous donner bien de la peine; car j'en donne beaucoup partout où je vais. »

Elle trouva le monastère dans un grand embarras : la maison donnée par M. André Duval n'avait bientôt plus suffi au grand nombre des religieuses, il avait fallu bâtir un nouveau couvent; bien des bâtiments nécessaires manquaient encore. La Bienheureuse se concerta avec M. de Marillac pour les faire construire, et en une année elle dépensa des sommes considérables. La Mère prieure s'inquiétait quelquefois du paiement. « Le Seigneur y pourvoira, répondait la Bienheureuse; le couvent ne sera pas longtemps à s'acquitter, et dans deux ans vous ne devrez plus rien. » Ce qui s'accomplit à la lettre.

Un peu plus d'un an après son arrivée, le 7 février de l'an 1618, qui était encore un mercredi, jour de la semaine plus spécialement consacré à honorer le grand Patriarche saint Joseph, elle tomba malade. Il serait impossible de décrire toutes les souffrances qu'elle endura dans cette dernière maladie : il semblait que Notre-Seigneur voulût combler tout d'un coup la mesure de ses mérites, pour hâter l'accomplissement de ses desseins de miséricorde sur la France. Le moment approchait où le protestantisme allait être définitivement abattu par la main vigoureuse du cardinal de Richelieu.

Pendant ces angoisses, on l'entendait s'encourager à souffrir : « C'est le bon plaisir de Dieu, se disait-elle souvent. — Ayez pitié de moi, mon Dieu, disait-elle encore; faites-moi miséricorde. Je n'en puis plus, mais prêtez-moi votre puissance. » Les démons venaient ajouter encore à ses douleurs par des apparitions épouvantables : ils voulaient se venger sans doute de la perte de tant d'âmes que ces souffrances bénies leur arrachaient. Notre-

Digitized by Google

Seigneur cependant ne délaissait pas sa servante dans ce grand combat : il la visitait par de longues extases; mais les souffrances revenaient bientôt. La Bienheureuse les accueillait alors avec un nouveau courage. — « J'ai un si grand désir de souffrir, disait-elle un jour, qu'il me fera mourir.

— Comment! reprit la prieure, vous souffrez tant, et vous appelez de nouvelles souffrances?

— Ce que je souffre n'est rien auprès de ce je voudrais souffrir encore, répondit la Bienheureuse, et pourtant je ne sais comment Dieu a pu joindre en mon cœur deux choses si opposées : le désir des souffrances et la peine qu'en éprouve la nature. »

Dans la nuit du samedi saint au jour de Pâques, elle éprouva de si vives douleurs qu'on l'entendit s'écrier : « Mon Dieu! que je souffre! Oh! quels maux! quelles douleurs! Si je pouvais marcher, la violence de mes souffrances me ferait courir les rues. O mon Dieu! ayez pitié de moi! »

La prieure lui ayant dit : « Que demanderez-vous à Dieu pour nous, quand vous serez avec lui?

— Je lui demanderai, répondit la Bienheureuse, que les desseins de Jésus-Christ, son Fils, soient accomplis pleinement sur vous toutes.

— En attendant, ma fille, reprit la Mère, donnez votre bénédiction à vos Sœurs.

— Mon Dieu, dit-elle en levant les yeux au Ciel, je vous demande pardon du mauvais exemple que je leur ai donné et de tous mes torts envers elles. »

Elle les bénit ensuite, les recommanda à Notre-Seigneur, leur promettant de prier pour elles après sa mort.

Le mercredi de la semaine de Pâques, après un long assoupissement, dans lequel elle paraissait ravie en Dieu, les convulsions la reprirent avec une si grande violence qu'on jugea bien qu'elle entrait en agonie. En ce moment, M. André Duval arrivait de Paris; il n'eut que le temps de prendre une étole pour lui donner les derniers secours de la religion. Comme il commençait les onctions, la Bienheureuse passa des peines de ce monde aux noces éternelles, à six heures du soir, le 18 avril de

Digitized by Google

l'an 1618. Elle était dans la cinquante-troisième année de son âge, la cinquième de son entrée en religion.

La nouvelle de sa mort se répandit avec rapidité dans la ville; tous les habitants accoururent à la chapelle pour voir celle qu'ils appelaient *la Sainte*. On eut grand'peine à les empêcher de renverser la grille du chœur, derrière laquelle elle était exposée. La beauté angélique dont son visage était empreint les ravissait d'admiration.

« Il y avait, dit M. l'abbé Trou, un des historiens de la Bienheureuse, quelque chose de si divin dans les traits et l'éclat de sa figure qu'on eût cru voir s'y refléter quelques-uns des rayons de l'éternelle beauté dont jouissait son âme. Elle ne paraissait pas avoir vingt-cinq ans; la fraîcheur, la grâce, une aimable douceur étaient répandues sur son visage, sans aucune ride, sans la moindre altération. Un grand-vicaire de l'Archevêque de Rouen, ravi de cet étonnant spectacle, ne put s'empêcher de s'écrier hautement : « Il y a là du miracle; tel ne peut être un corps humain après les ravages de la mort! » Et qu'on se rappelle néanmoins jusqu'à quel point la longue vie de M^me^ Acarie, et les dix semaines de convulsions et d'angoisses de sa dernière maladie avaient dû altérer ses traits.

» Le vendredi suivant, un service solennel fut célébré avec pompe par le clergé des différentes paroisses de la ville. M. Duval et le grand-vicaire de Pontoise présidaient cette cérémonie; on y remarquait les principaux habitants de la ville; l'affluence du peuple était immense. Comme les jours précédents, on se disputa ce qui avait appartenu à la défunte. Pour satisfaire les désirs des assistants, on fut obligé de couper son voile, son scapulaire et plusieurs de ses effets. Ceux qui ne purent avoir part dans ce partage faisaient toucher quelques objets à son corps vénéré. Après la cérémonie, on inhuma les glorieuses dépouilles de la Bienheureuse dans les caveaux destinés à la sépulture des religieuses Carmélites. »

Les miracles qui s'y opérèrent rendirent bientôt ce tombeau célèbre dans la chrétienté. Saint François de Sales y vint deux fois en pèlerinage; sainte Chantal, plusieurs reines de France y

Digitized by Google

voulurent prier. M. de Marillac fit élever un magnifique mausolée en marbre blanc, que Marie de Médicis enrichit d'une statue de la Bienheureuse. Sur les instances de la famille royale de France et celles du duc de Savoie, le procès de canonisation fut repris sous le règne de Pie VI, qui la béatifia le 24 mai de l'an 1791, au commencement de la Révolution. Pendant ces temps de nouveaux désastres, plus terribles encore que ceux où elle avait vécu, les reliques de la Bienheureuse furent conservées par M. le comte de Mouthiers, qui les rendit, en 1822, au couvent des Carmélites de Pontoise, où on les honore aujourd'hui. (E. DARAS.)

SAINTE ANTHIE ET SON FILS, SAINT ÉLEUTHÈRE,

MARTYRS.

Anthie, dame romaine, née vers le milieu du premier siècle de notre ère, épouse du consul Eugène, avait eu le bonheur d'être convertie à la foi chrétienne, et depuis lors elle vivait dans une grande sainteté, éloignée du commerce du monde. Elle n'avait qu'un fils, nommé Éleuthère, qu'elle prit grand soin d'élever dans la crainte de Dieu et dans l'amour de son saint nom. Éleuthère faisait toute la consolation et l'espoir de sa mère; il prouva par la suite qu'il était digne de recevoir les dons de la grâce et les bienfaits que Dieu avait daigné répandre sur lui dès sa plus tendre enfance.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, Anthie le présenta au saint Pape Anaclet, dans l'espérance qu'il voudrait bien l'admettre au nombre des serviteurs de Jésus-Christ. Saint Anaclet, ayant reconnu les belles qualités de ce jeune homme, le fit entrer dans les Ordres. Éleuthère parvint bientôt à la dignité d'évêque, et fut nommé pour porter les lumières de la foi en Illyrie. Sainte Anthie éprouva la plus grande joie en voyant ce cher fils répondre si bien à ses espérances et devenir l'un des fermes soutiens de l'Église.

Mais cette digne mère devait bientôt s'apprêter aux plus rudes combats, et souffrir pour elle-même et pour son fils les persécutions suscitées contre les enfants de l'Église naissante. Éleuthère, qui avait eu le bonheur d'attirer un grand nombre d'âmes à

Digitized by Google

Jésus-Christ, fut sommé de revenir à Rome. Il courut avec joie au devant du martyre qui l'attendait, confessa avec héroïsme le nom du Sauveur, et après avoir enduré mille tourments, reçut enfin la mort par le glaive.

Anthie soupirait après le bonheur de n'être pas séparée de son fils. Son désir fut exaucé. Elle fut étranglée auprès d'Éleuthère expirant, et monta au Ciel avec lui.

C'était dans la persécution d'Adrien.

SAINT APOLLONIUS,

SÉNATEUR, APOLOGISTE ET MARTYR.

Après la mort de l'empereur Marc-Aurèle, philosophe de la secte des stoïciens, mais persécuteur des Chrétiens, à qui pourtant il devait une victoire qui le sauva[1], son successeur fut Commode, dont on a dit tant de mal, parce qu'il n'était pas philosophe et qu'il laissa l'Église en paix. Il favorisa même les Chrétiens, que défendait son épouse Marcia, qui n'était pourtant pas chrétienne, mais qui admirait les maximes de la religion chrétienne, au point que plusieurs ont cru qu'elle était morte dans la foi. Ainsi on vit alors l'Église jouir d'un grand calme, et le nombre des Chrétiens s'augmenta prodigieusement sous ce règne. D'importants personnages s'enrôlèrent sous les bannières de Jésus-Christ.

L'Église était gouvernée alors par le saint Pape Éleuthère, qui marchait dignement sur les pas de ses saints prédécesseurs. Beaucoup de familles des plus nobles et des plus riches s'enrôlaient dans cette heureuse milice et se présentaient avec ardeur aux eaux du Baptême pour y trouver leur salut. De ces grands personnages, nous ne pouvons citer aujourdhui que saint Apollonius, qui joignit à sa qualité de sénateur romain la gloire d'apologiste de la foi et de martyr de Jésus-Christ.

Mais on n'avait pas aboli une loi de l'État qui défendait d'absoudre jamais un Chrétien mis en justice pour sa religion, s'il n'y renonçait pas. On conservait d'un autre côté une loi

[1] On sait qu'enveloppé par une immense armée dans une forêt de l'Allemagne, il fut délivré par la légion Mélitine toute composée de Chrétiens.

Digitized by Google

d'Antonin qui ordonnait de punir de mort celui qui accuserait un Chrétien à cause de sa foi.

Or un misérable esclave, que quelques-uns, après saint Jérôme, nomment Sévère, se rendit le dénonciateur d'Apollonius. Il l'accusa d'être Chrétien devant Pérennius, qui était préfet du prétoire, fonction qui l'autorisait à juger les sénateurs. Pérennius condamna sur-le-champ l'accusateur à mort; on lui cassa les jambes, après quoi on le décapita. Puis le même Pérennius exhorta vivement Apollonius à renier sa foi chrétienne devant le sénat assemblé. Apollonius aussitôt prononça une belle et savante apologie de la religion chrétienne, œuvre qui n'a pas été sauvée. Puis le sénat, non pas à l'unanimité, car plusieurs étaient émus, mais en majorité assez grande, condamna Apollonius à perdre la tête.

Eusèbe avait écrit cette histoire; il y avait fait entrer l'apologie d'Apollonius. Mais son livre *des Martyrs* s'est perdu aussi.

Saint Apollonius est honoré le 18 avril.

Un historien de Marc-Aurèle a fait une remarque qui peut se placer ici :

« Ce Commode, dont on nous donne une si mauvaise idée, le » brutal Caligula, le sanguinaire Tibère n'ont pas persécuté les » Chrétiens; mais le philosophe Trajan, le philosophe Adrien, le » philosophe Marc-Aurèle, le philosophe Julien ont été persécu- » teurs. » C'est que la corruption de l'esprit est encore plus redoutable que celle des mœurs.

SAINTE AYE ET SAINT HIDULPHE, SON ÉPOUX.

On voit dans la généalogie de sainte Valdetrude, vulgairement sainte Vaudru, que son père Walbert IV, comte de Hainaut, avait un frère cadet du nom de Brunulphe, comte d'Ardennes, qui fut père de sainte Aye; et on trouve dans le même document que Walbert III, père de Walbert IV, avait eu pour frère un autre comte Brunulphe, qui fut père de saint Hidulphe. Les deux vénérables personnages qui nous occupent en ce moment, Aye et Hidulphe, étaient donc unis entre eux par les liens d'une

Digitized by Google

parenté assez rapprochée. « On voit clairement, dit l'historien de sainte Aye, comment ils étaient issus de germains, et animés d'un même sang, qui était le sang des rois de France depuis Walbert II.

Saint Hidulphe et sainte Aye, après avoir passé leur jeunesse dans une parfaite innocence et dans la pratique des plus touchantes vertus, se donnèrent mutuellement leur foi au pied des autels, en même temps qu'ils la donnaient à Jésus-Christ, l'Époux des âmes vierges. Cette alliance, sanctifiée par toutes sortes de bonnes œuvres, renouvela, aux yeux étonnés des habitants du Hainaut, les admirables exemples qu'y avaient déjà donnés saint Walbert, sainte Bertilie et leurs dignes enfants. Comme si Dieu eût voulu offrir en leur personne un exemple de la force et de la puissance de sa grâce, il permit que, dans les liens du mariage, ils vécussent toute leur vie dans une chasteté virginale, se regardant l'un et l'autre comme consacrés à Dieu.

On ne connaît pas le détail des œuvres saintes opérées par ces deux vertueux époux ; mais tout en eux nous rappelle ces familles de prédestinés qui ont déjà figuré dans ce recueil, et qui ont tant contribué à répandre les idées évangéliques et les mœurs chrétiennes dans nos heureuses contrées. Saint Hidulphe et sainte Aye, qu'aucun intérêt temporel ne préoccupait, durent surtout travailler avec succès à cette œuvre sainte, et leurs mérites trop peu connus les rendent bien dignes de nos hommages et de nos respects. Voici, autant que la pénurie de documents permet de préciser, les quelques faits de leur vie que rapportent les auteurs.

Saint Hidulphe, après que son parent saint Mauger eut été fonder le monastère d'Hautmont, paraît avoir été d'un grand secours à sainte Vaudru, qui se disposait à suivre l'exemple de son époux. C'est à lui qu'elle s'adressa pour la construction de l'humble demeure où elle voulait se retirer à Château-Lieu (Mons). Plus tard saint Hidulphe rendit aussi d'importants services à saint Landelin, quand ce disciple pénitent de Saint-Aubert bâtit successivement les quatre monastères de Lobbes, d'Alne, de Walers et de Crespin. Folquin, dans sa *Chronique de l'abbaye de Lobbes*, rapporte que saint Hidulphe fit des démarches auprès de Pépin d'Héristal pour obtenir que saint

Digitized by Google

Ursmar, dont la vertu éminente lui était bien connue, fût placé à la tête de cette communauté.

Lui-même s'y retira plus tard pour achever, dans la prière et la méditation des choses du Ciel, une vie déjà si remplie de bonnes œuvres. C'est là qu'il s'endormit paisiblement dans la paix du Seigneur, en l'année 707, le 23 du mois de juin. Ses reliques, comme celles des autres Saints de ce monastère, furent transportées dans la ville de Binch, le 4 d'avril 1409, à cause des guerres qui menaçaient le pays. Elles y restèrent toujours depuis, et chaque année on les portait avec beaucoup de solennité dans une procession magnifique qui avait lieu au commencement du mois de juillet.

Quelques auteurs ont donné par erreur à saint Hidulphe le titre d'évêque. Ils paraissent l'avoir confondu avec saint Théodulphe, qui fut le second abbé du monastère de Lobbes, après saint Ursmar.

Au moment où saint Hidulphe se retirait au monastère de Lobbes, sa vertueuse compagne allait aussi, de son côté, terminer ses jours dans la pieuse communauté de Château-Lieu (Mons) auprès de sa parente sainte Vaudru, dont elle enviait depuis longtemps le bonheur. Après avoir participé à toutes les bonnes œuvres de son époux, et rivalisé saintement avec lui dans la pratique des vertus chrétiennes, elle recevait aussi de Dieu, dans ses dernières années, une récompense qui n'était que l'avant goût de celle qui leur était réservée dans le Ciel. Les auteurs croient que la mort de sainte Aye arriva la même année que celle de saint Hidulphe. Des guérisons et d'autres bienfaits signalés, obtenus auprès de son tombeau, inspirèrent de tout temps aux peuples une grande confiance en sa protection.

On trouve le nom de sainte Aye dans les anciennes litanies de l'Église de Sainte-Vaudru, à Mons, où elle est honorée d'un culte particulier. Ses reliques furent visitées par François Buisseret archevêque de Cambrai. En 1625, Mgr Vander-Burgh, aussi archevêque de Cambrai, approuva et rendit obligatoire pour tout son diocèse un office propre de cette Sainte, examiné et approuvé par les docteurs en théologie de l'université de Douai

Digitized by Google

Déjà, dès l'année 1617, ce prélat avait transporté les restes précieux de la Sainte dans une nouvelle châsse. On trouve aussi dans les plus anciens auteurs, qu'en l'année 1314, Pierre de Mirepoix, évêque du même siége, avait approuvé un office semi-double de sainte Aye, dont le nom se conservait précieusement dans le souvenir des populations religieuses du Hainaut. L'ordonnance par laquelle le prélat établissait cette fête se trouve à la page 270 de l'ouvrage du R. P. Coret. Elle est datée du 6 juin 1314.

La fête solennelle de sainte Aye se célébrait à Mons le 18 d'avril. Ses reliques, exposées en ce jour, attiraient un grand concours de pieux pèlerins. Dans la procession que l'on faisait dans les rues de la ville le dimanche de la Sainte-Trinité, elles étaient portées triomphalement sur un char orné, que précédait immédiatement un autre char, sur lequel étaient placés les restes vénérables de sainte Vaudru.

Il y avait aussi à Anvers des reliques de sainte Aye, dans une chapelle qui lui était dédiée, et où venaient souvent prier ceux surtout qui étaient poursuivis dans d'injustes procès. On l'invoquait pareillement à Bruxelles dans les mêmes occasions. Des traits frappants ont signalé plusieurs fois la puissance de sa protection, et les auteurs en citent quelques-uns plus remarquables arrivés dans le courant de l'année 1673.

On donne généralement à sainte Aye le titre de vierge, et c'est sous ce nom qu'elle était invoquée dans l'oraison du Propre de Mons. Jacques Coret, dans la Vie de la Sainte, cite huit écrivains, entre autres l'auteur des *Annales de Lobbes*, Molanus, Arnould Wion, Le Mire, qui avancent qu'elle vécut avec son époux dans la chasteté parfaite, à l'exemple de quelques autres Saints, et pour se conformer aux désirs pieux que le Ciel leur avait inspirés mutuellement.

Une recommandation très-importante que nous adressent souvent les Saints par leurs discours et leurs exemples, c'est celle de ne point nous attacher aux biens de ce monde et de nous considérer comme des étrangers et des voyageurs sur la terre. La vie si admirable de saint Hidulphe et de sa vénérable épouse Aye

Digitized by Google

nous montre qu'ils avaient cette pensée profondément gravé dans le cœur, et qu'ils en ont fait la règle de leur conduite. C'e cette considération, si propre à élever les âmes et à exciter leu ferveur dans le service de Dieu, qui les a rendus inaccessible aux séductions de la richesse, aux enivrements de la prospéri et de la grandeur. Puissent les puissants et les riches du siè suivre ce beau modèle! Puissent-ils se rappeler souvent cet parole du Bienheureux Pierre Damien : « Aujourd'hui que l monde vous sourit, que vous jouissez d'une santé heureuse, qu la prospérité couronne vos entreprises, pensez à ce qui doit ven bientôt. Regardez comme déjà perdus les biens passagers qu vous échapperont; considérez-les comme les pures illusion d'un songe[1]. »

SAINT COSME,

ÉVÊQUE.

Saint Cosme brillait au VIII^e^ siècle par ses vertus et so orthodoxie. Il fut élevé sur le siége épiscopal de Chalcédoine, dans la lutte contre les iconoclastes il soutint avec zèle le cul des saintes images. Il lutta courageusement pour la foi d l'Église contre Léon l'Isaurien et contre Constantin-Copronym Pour le maintien des dogmes sacrés, il fut exilé par les ic nomaques et réduit à gémir plusieurs années loin de son siég Mais enfin les ennemis de l'Église et de la foi ayant succomb le saint Évêque se retrouva à la tête de son troupeau, où il r concilia et ramena celles de ses brebis qui s'étaient égarées. mourut le 14 octobre de l'an 780, mais il est honoré le 18 avri

SAINT PARFAIT,

PRÊTRE MARTYR.

Parfait, né à Cordoue, en Espagne, dans le temps où cette vil était occupée par les mahométans, fut élevé dans la piété parm les prêtres qui desservaient l'église de Saint-Acisclе. On lui en seigna les belles-lettres, et même les sciences dont les Arab faisaient profession; mais il ne se livra pas tellement à la litt

[1] Tiré de la *Vie des Saints* de l'abbé Destombes.

Digitized by Google

rature profane qu'il négligeât l'étude de l'Écriture sainte. Son mérite et sa vertu l'ayant fait élever au sacerdoce, il instruisit avec beaucoup de succès et consola les fidèles qui gémissaient sous le joug des mahométans. Ces derniers résolurent sa mort pour venger leur faux prophète, sur la vie et la doctrine duquel le Saint s'était un jour expliqué librement. Ils se saisirent donc de sa personne lorsqu'il sortait de chez lui, et le conduisirent, comme un blasphémateur, devant le juge des Arabes. On le chargea de fers, et on le mit en prison. Les mahométans le réservèrent pour l'immoler à leur faux prophète le jour qu'ils célébraient la Pâque à leur manière.

Parfait se prépara au martyre par la prière, le jeûne et toutes sortes de bonnes œuvres. Lorsque le jour de la fête fut venu, on le conduisit sur l'échafaud, où il reçut le coup de la mort après avoir confessé de nouveau Jésus-Christ, et maudit Mahomet avec l'Alcoran. Les Chrétiens enlevèrent son corps, et l'enterrèrent dans l'église de Saint-Acisele. Son martyre arriva le 18 avril 860. Saint Parfait est nommé en ce jour dans le martyrologe romain. Son culte a passé dans les Églises de France. Le 18 avril on chantait une messe solennelle en son honneur dans la cathédrale de Paris.

SAINT JUBIN,

ÉVÊQUE.

Saint Jubin, fils de Hugon III, comte de Dijon, ayant embrassé l'état ecclésiastique, devint grand-vicaire de l'Église de Langres, puis archevêque de Lyon, après la démission de Humbert I^er^. Il s'opposa inutilement à ce choix, qui avait été fait par les Évêques réunis en Concile provincial à Autun; on le contraignit d'accepter cette dignité, qui n'était à ses yeux qu'un pesant fardeau. Arrivé à Lyon, sa piété ranima la foi et la discipline, et il gagna par sa douceur tous les esprits. Son habileté, soutenue par son zèle infatigable, produisit dans la première Église des Gaules le plus grand bien. Aussi le Pape Grégoire VII lui adressa, en 1078, une décrétale pleine d'éloges, dans laquelle il lui confirmait, ainsi qu'à ses successeurs, le titre de primat des Gaules.

Digitized by Google

Dans plusieurs autres occasions, le même Pontife lui témoigna combien il avait pour lui d'estime et de confiance dans ses lumières. Cependant telle était la modestie de saint Jubin que, dans les huit lettres qui nous restent de lui, il ne prend d'autre titre que celui d'indigne prêtre de l'Église de Lyon. Jamais il n'usa de l'influence qui lui avait été accordée que pour pacifier les troubles de plusieurs Églises et mettre fin à de fâcheuses divisions. Il assista au Concile tenu à Lyon en 1080, et y concourut à l'adoption de sages règlements. Enfin, après avoir fait plusieurs pieuses fondations, il termina, le 18 avril 1082, une vie entièrement consacrée à l'exercice de toutes les vertus chrétiennes. Ses reliques ont eu le don des miracles.

SAINT GALDIN DE LA SCALA,

CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE MILAN.

Saint Galdin, né à Milan, de l'illustre maison de la Scala, célèbre dans l'histoire d'Italie, s'attacha de bonne heure au service des autels, après s'y être préparé par l'étude de l'Écriture sainte, par une grande innocence de mœurs et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il devint successivement archidiacre et chancelier de l'Église de Milan.

Les archevêques Ribaldi et Hubert se déchargèrent sur lui d'une partie de l'administration du diosèse, qui était alors rempli de troubles et de confusion. Ce fut dans ce temps que l'empereur Barberousse se mit en marche contre la ville de Milan, qui prétendait avoir le droit exclusif de choisir ses magistrats. Il l'attaqua avec une nombreuse armée, et la réduisit à se rendre à discrétion après un siége de dix mois. Ce prince porta la vengeance aux derniers excès. La ville fut détruite, et les habitants eurent à peine la vie sauve.

Hubert, archevêque de Milan, étant mort en 1166, Galdin, quoique absent, fut élu pour lui succéder. Le Pape le sacra lui-même, le fit cardinal et le nomma légat du Saint-Siége. Galdin remplit avec exactitude tous les devoirs d'un digne pasteur; il annonçait assidûment la parole de Dieu, soulageait les malheu-

Digitized by Google

reux avec une bonté paternelle, et prévenait mêmes leurs besoins.

Il rétablit la discipline, qui avait beaucoup souffert; il étouffa toutes les semences de division; il s'occupa surtout à détruire les erreurs des Cathares, espèce de Manichéens qui avaient profité des troubles occasionés par la guerre pour s'introduire en Lombardie.

Il mourut au milieu de son clergé et de son peuple, le 18 avril 1176, après avoir fait, malgré sa faiblesse, un long sermon, qu'il débita avec beaucoup de feu. Sa mort fut généralement pleurée. Sa sainteté éclata par plusieurs miracles. Il est fêté dans les anciens bréviaires de Milan, et nommé le 18 avril dans le martyrologe romain.

SAINT WERNER,

ENFANT MARTYR.

Werner naquit en 1214, dans le diocèse de Trèves, de parents pauvres, et dès ses plus tendres années il fut si bon et si pieux qu'en le voyant tous ses voisins disaient: cet enfant sera un Saint. Par malheur, il perdit son père lorsqu'il entrait dans sa sixième année. Sa mère ayant pris un second mari, dont sans doute elle ne connaissait pas la brutalité, le pauvre enfant eut beaucoup à souffrir de ses mauvais traitements; il les subit avec patience pendant deux années. Mais enfin, voyant toujours sa vie menacée, il s'enfuit, cherchant quelque bonne âme qui voulût bien avoir compassion de lui. Un Juif d'Oberwezel l'accueillit et en fit son domestique. L'enfant, qui était très-doux et très-soumis, n'avait demandé qu'une faveur, celle d'aller à l'église les jours de fête; son maître y consentit. Mais le 18 avril 1228, qui était le jour de Pâques, Werner, s'en revenant d'un village où il était allé entendre la sainte Messe, fut attaqué par une bande de Juifs, qui l'emmenèrent dans une maison, où ils le mirent à mort. Il avait treize ans et quelques mois. De nombreux miracles obtenus à son tombeau l'ont fait honorer comme un saint Martyr dans le diocèse de Trèves.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS VÉNIMBÉNI,

FRÈRE-MINEUR CONVENTUEL

Les Conventuels célèbrent aujourd'hui la fête du Bienheureux François Vénimbéni, de Fabriano. Il avait été guéri dans son enfance par l'intercession de saint François, et il entra dans son Ordre, où il devint un éloquent prédicateur. Il avait une grande dévotion au saint Sacrifice, et une tendre compassion pour les pauvres âmes du purgatoire. Un jour qu'il disait le *Requiescant in pace* à la fin d'une messe des morts, on entendit plusieurs voix qui répondirent *Amen* avec un cri d'allégresse. Le Pape Pie VI a approuvé son culte le 1er avril 1775. Le Bienheureux était mort en 1322.

LE BIENHEUREUX JACQUES DE PRIMORDIIS,

FRÈRE MINEUR.

Une famille noble, établie à Bologne, en Italie, a donné naissance au Bienheureux Jacques, qui l'a encore illustrée par sa piété, par sa science et par toutes les vertus qui caractérisent les Saints.

Les Turcs causant de grands ravages en Europe, il fut nommé par le Pape Eugène IV au nombre des six commissaires apostoliques qui prêchèrent la croisade, et il fut chargé du même emploi quand il s'agit de donner des secours à l'empereur de Constantinople, que les infidèles opprimaient.

On conserve dans les archives du couvent de Saint-Paul-du-Mont, près de Bologne, diverses bulles que le Pape lui a adressées, et qui font voir qu'il a exercé plusieurs nonciatures, dont la plus célèbre est celle de la Palestine.

Jacques de Primordiis fut le premier vicaire général élu de la province ultramontaine. Son élection se fit au chapitre général qui se tint dans le couvent d'Aracœli, en 1449; car ses prédécesseurs, saint Bernardin de Sienne et saint Jean de Capistran, ne l'avaient été que par commission du Pape et du général de l'Ordre.

Il a occupé cette charge pendant trois années avec un applau-

Digitized by Google

dissement général, et il fut l'un des religieux qui accompagnèrent les principaux bourgeois de Bologne lorsqu'ils allèrent recevoir sainte Catherine et ses compagnes, qui venaient de Ferrare pour fonder un monastère dans leur ville. Enfin, après avoir mené une vie pure, Jacques de Primordiis mourut d'une mort précieuse, au couvent de Saint-Paul-du-Mont, en l'an 1456, et il y repose au milieu de l'église.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ HIBERNON,

FRÈRE-MINEUR ALCANTARIN.

Né au bourg d'Alcantarilla, dans l'Andalousie, en l'année 1514, André Hibernon sortait d'une famille noble, mais pauvre. Sa pieuse mère, qui avait conquis par ses douces vertus le nom de *la bonne Marie*, l'éleva doucement dans l'amour de Dieu et des Saints, de la très-sainte Vierge surtout, et ensuite de son saint patron. Dès qu'il fut en âge, elle le donna à un de ses oncles qui vivait de son travail et qui avait besoin d'un aide. Comme il était laborieux et habile, son maître lui donnait tous les mois un peu d'argent, que le jeune homme mettait en réserve pour faire une dot à sa sœur.

Lorsqu'il eut vingt ans, il vit que sa réserve avait en six années fait une petite somme, qu'il alla porter à sa sœur. Il en était séparé par cinq ou six lieues. Mais dans ce voyage, il fut dévalisé par des voleurs. Ce triste revers l'affligea ; il réfléchit sur les incertitudes et les misères de ce monde, et résolu d'en sortir, il alla s'offrir comme Frère lai à un couvent de Franciscains. Il y demeura quelque temps ; puis entendant vanter la régularité et la sainteté du monastère fondé par saint Pierre d'Alcantara, il alla se présenter dans cette maison réformée. Il y fit ses vœux et s'y conduisit avec une sainteté admirable. Quoiqu'il ne fût pas dans les Ordres, il travailla de tout son cœur à la conversion des Maures, alors nombreux en Espagne, et il en amenait plusieurs chaque année à l'Église. Ses succès l'encouragèrent, Dieu l'appuyant fréquemment par quelques miracles. Il vécut ainsi vénéré jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, et il mourut saintement le 18 avril 1602.

Digitized by Google

Le Bienheureux André Hibernon a été béatifié en 1791 par le saint Pape Pie VI.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le jeune Martyr des Juifs, que l'on honore aujourd'hui, le Bienheureux Werner, fut un modèle vivant de la foi que doivent avoir en Marie ses fidèles serviteurs. Les Juifs l'avaient déjà réduit à la dernière extrémité en lui faisant souffrir diverses tortures, lorsqu'une femme chrétienne, informée de ce qui se passait, conduisit le juge dans cette maison, afin d'empêcher ces Juifs barbares de tourmenter plus longtemps leur victime. Mais le juge, corrompu par l'argent de ces scélérats, refusa de porter aucun secours à Werner, qui lui dit en se voyant ainsi abandonné : « Puisque vous ne voulez pas me secourir, le Dieu de miséricorde et sa très-sainte Mère viendront à mon aide. »

Les Juifs entrèrent en fureur lorsqu'ils entendirent ce jeune enfant prononcer avec tant de joie le saint nom de Marie ; ils sévirent contre lui avec plus de cruauté et le firent promptement mourir.

La très-sainte Vierge, qui lui avait obtenu la palme du martyre, voulut aussi le glorifier sur la terre. Les barbares qui l'avaient mis à mort se décidèrent à le transporter par eau à Mayence, mais à peine avaient-ils fait une mille qu'il leur fut impossible d'avancer. Saisis de terreur, ils n'eurent pas le courage de jeter dans l'eau le corps de leur victime ; ils se déterminèrent à le déposer dans une urne qui leur apparut tout-à-coup dans une vallée, au milieu des broussailles et des épines. Ce fut la tombe de Werner. Elle répandit bientôt une telle lumière que les habitants transportèrent ce dépôt sacré dans l'église de Saint-Cunibert, où ils le vénéraient comme Martyr.

Dieu, pour glorifier le saint enfant, opéra en ce lieu un grand nombre de miracles.

La très-sainte Vierge accorda ainsi une grâce plus signalée à son jeune serviteur que si elle l'eût délivré des mains de ses ennemis, puisqu'elle lui procura deux couronnes glorieuses, l'une sur la terre et l'autre dans le ciel.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, saint Apollonius, sénateur qui, sous l'empereur Commode et le préfet Pérennius, ayant été dénoncé comme Chrétien par un de ses esclaves et obligé de rendre raison de sa foi, composa un excellent livre qu'il lut en plein sénat, et néanmoins, par sentence du sénat, fut décapité pour le Christ.

A Messine, fête des saints martyrs Éleuthère, évêque en Illyrie, et Anthie, sa mère. Ce Prélat, qui s'était rendu célèbre par la sainteté de sa vie et par ses miracles, ayant, sous l'empire d'Adrien, vaincu les supplices du lit de fer ardent, du gril et de la chaudière pleine d'huile et de poix-résine bouillante, ayant été aussi exposé aux lions sans en recevoir aucun mal, fut enfin égorgé avec sa mère.

Au même lieu, saint Corèbe, préfet, qui, ayant été converti par saint Éleuthère, périt par le glaive.

A Brescia, saint Calocer, martyr, que les saints Faustin et Jovite avaient attiré à la connaissance de Jésus-Christ, et qui accomplit, sous le même Adrien, le glorieux combat de sa confession.

A Cordoue, saint Parfait, prêtre et martyr, massacré par les Maures, parce qu'il avait parlé avec un zèle véhément contre la secte de Mahomet.

A Milan, saint Galdin, cardinal-évêque, qui rendit son esprit

[1] QUARTO DECIMO KALENDAS MAII.

Romæ, beati Apollonii senatoris, qui sub Commodo principe et Perennio præfecto, a servo proditus quod Christianus esset, jussus ut rationem fidei suæ redderet, insigne volumen composuit, quod in senatu legit, et nihilominus sententia senatus pro Christo capite truncatus est. — Messanæ, natalis sanctorum martyrum Eleutherii, episcopi illyrici, et Anthiæ matris ejus: qui cum esset vitæ sanctimonia et miraculorum virtute illustris, sub Hadriano principe lectum ferreum ignitum, craticulam, et sartaginem oleo pice ac resina fervente superans, leonibus quoque projectus, sed ab illis nil læsus, novissime una cum matre jugulatur. — Ibidem, sancti Correbi præfecti, qui per sanctum Eleutherium conversus ad fidem, gladio percussus est. — Brixiæ, sancti Caloceri martyris, qui a sanctis Faustino et Jovita conversus ad Christum, sub eodem Hadriano gloriosum confessionis certamen complevit. — Cordubæ, sancti Perfecti presbyteri et martyris, a Mauris, quod in Mahumetis sectam inveheretur, perempti. — Mediolani, sancti Galdini cardinalis, et ejusdem civi-

Digitized by Google

à Dieu en achevant de prêcher un sermon contre les hérétiques.

En Toscane, au mont *Senario,* le Bienheureux Amidéi, confesseur, l'un des fondateurs de l'Ordre des Servites, remarquable par son ardent amour pour Dieu.

Addition des autres martyrologes.

Saint Calocer et saint Parthène, inhumés à Rome dans le cimetière de Saint-Calliste.

Saint Eusèbe, évêque de Fano, au VI^e^ siècle.

Saint Victoric et saint Septime, martyrs à Salone, en Livadie.

Saint Nic ou Nico, solitaire au diocèse de Milan, où il est très-honoré

Saint Euthyme, évêque de Madytès, en Hellespont, dit le Thaumaturge, à cause de ses miracles.

Saint Molass (Molassus), abbé de Leklin, en Irlande, et évêque régionnaire, mort en 639.

Saint Jean l'Isaurien, ami de saint Joseph l'hymnographe, au IX^e^ siècle.

Saint Victerp, évêque d'Augsbourg au VII^e^ siècle.

Saint Naucrace, abbé du monastère de Stude, à Constantinople, mort le 18 avril 848.

Saint Idesbald ou Idesbaud, abbé de Notre-Dame-des-Dunes, en Flandre, mort saintement en 1167.

Martyrologe de la dernière persécution.

Dom Animé, Bénédictin de Nevers, condamné pour refus du serment schismatique, transporté à Nantes, mort là dans une galiotte le 18 avril 1794. Il avait soixante-dix-sept ans.

Joseph Moreau, vicaire de Saint-Laurent-de-la-Plaine, au diocèse d'Angers, envoyé à l'échafaud par la commission militaire, toujours pour refus du serment. Guillotiné le 18 avril 1794.

tatis episcopi, qui concione adversus hæreticos expleta, spiritum Deo reddidit. — Etruriæ in monte Senario, beati Amidei confessoris, ex septem fundatoribus Ordinis Servorum beatæ Mariæ virginis, flagrantissima in Deum charitate præclari.

Digitized by Google

Nicolas Daudin, prêtre du diocèse de Poitiers, pour le même refus, guillotiné à Poitiers le 18 avril 1794.

Alexis Juhel, prêtre auprès de Dinan, transporté à Nantes pour être déporté. Mort le jour du départ, 18 avril 1794.

Salles (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Montpellier, ayant refusé le serment schismatique, fut condamné à mort et exécuté le 18 avril 1794, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Jean-Baptiste Imbert, curé près de Marvejol, au diocèse de Mende, pour refus du même serment, condamné à mort, exécuté à Castres le 18 avril 1794.

Digitized by Google

DIX-NEUVIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Léon, pape. — Notice sur la vie et les erreurs de Bérenger. — Sainte Olive, vierge et martyre. — Saint Estin. — Saint Ursmer, abbé de Lobbes. — Saint Jean de Cordoue, martyr. — Saint Elphége, martyr. — Sainte Hildegonde, vierge. — Le Bienheureux Bernard, surnommé le Pénitent. — Le bienheureux Conrad d'Ascoli, Frère-Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT LÉON IX,

PAPE [1].

Brunon, qui prit le nom de Léon IX lorsqu'on l'eut élevé sur la Chaire de saint Pierre, naquit en Alsace. La maison dont il était originaire descendait en droite ligne d'Athic ou d'Aldaric, qui avait été duc de cette province au VII[e] siècle.

Hugues IV, comte du Nordgau ou de la Basse-Alsace, père de Brunon, était cousin-germain de l'empereur Conrad le Salique [2],

[1] Tiré des Actes des Conciles; de la Vie du saint Pape, écrite avec beaucoup de fidélité par Wibert, archidiacre de Toul, son ami particulier; d'une Vie composée dans le XIV[e] siècle par le cardinal d'Aragon; de l'Histoire de la dédicace de l'église de Saint-Remi de Reims, donnée par Anselme, religieux de ce monastère, sous le titre d'*Itinerarium Leonis IX*, ap. *Mabil. Annal.*, t. VIII; et surtout du troisième tome de l'Histoire de l'Église de Strasbourg (non encore imprimée) par M. l'abbé Grandidier, chanoine et prébendier du grand chœur de la cathédrale de la même ville, lequel a rassemblé, sur l'histoire du saint Pape Léon IX, tous les monuments et tous les actes qu'il a pu découvrir dans la province d'Alsace.

La Vie de saint Léon IX, écrite par Wibert, a été publiée par Sirmond, Duchesne, Henschénius, Mabillon, Eccart, Muratori, etc. M. l'abbé Grandidier en a découvert un manuscrit très-ancien dont l'écriture est du XI[e] siècle, et qui se garde dans la bibliothèque publique de Berne, num. 292. Le manuscrit finit par ces paroles : *Explicit vita beatæ memoriæ Leonis, qui et Brun dicitur; præsedit primum Leuchorum Ecclesiæ.* On voit en tête une peinture où est représenté Léon IX bénissant une église que lui présente l'abbé Warin, avec cette épigraphe : *Leo Papa, Warinus abbas.*

[2] Adélaïde, tante paternelle de Hugues IV, avait épousé Hésilon, duc de Franconie, dont elle eut l'empereur Conrad.

Digitized by Google

Heilwige sa mère, était fille unique et héritière de Louis, comte de Dagsbourg ou de Dabo. Hugues et Heilwige faisaient leur séjour ordinaire en Alsace, dans le château d'Egisheim, près de Colmar, ou dans celui de Dabo, situé dans les Vosges, sur la pointe d'un très-haut rocher. Ils n'étaient pas moins distingués par leurs connaissances et leur piété que par leur noblesse. Ils savaient l'un et l'autre la langue romane aussi parfaitement que leur langue maternelle, qui était l'allemande[1]. Ils se signalèrent aussi par leurs libéralités envers les monastères : les abbayes de Hesse, dans le diocèse de Metz, et de Woffenheim, dans celui de Bâle, les regardent comme leurs fondateurs.

Outre Brunon, Hugues et Heilwige eurent Gérard ou Gerhard[2] et Hugues, qui furent, l'un comte de la Basse-Alsace, et l'autre comte d'Egisheim et de Dabo. Ils eurent aussi cinq filles, Adélaïde, qui épousa Herman, comte des Ardennes; Bitzela, qui fut mariée à Hartvig, comte de Calb; Udile et Gebba, qui furent abbesses, l'une de Woffenheim, et l'autre de Nuitz; la cinquième, dont on ignore le nom, épousa Ernest duc d'Alsace et de Souabe.

Brunon vint au monde le 21 juin 1002; ce fut, selon les uns, au château d'Egisheim, et à Woffenheim, selon les autres. Wibert, auteur contemporain, le fait naître *aux extrémités de l'Alsace;* et comme ceci ne peut convenir aux deux endroits dont nous

[1] *Et pater ejus, natione Teutonicus, ... in patria lingua atque latina disertissimus; mater quoque latina, æque utriusque linguæ perita,* dit Wibert. Il n'est pas étonnant que cet auteur dise que Hugues était de nation allemande. L'Alsace, dont il était originaire, était alors soumise aux empereurs allemands, et la langue allemande y était particulièrement en usage. La comtesse Helwige, suivant Wibert, était *latine,* c'est-à-dire d'un pays où l'on parlait le latin corrompu ou le roman.

[2] Le comte Gérard fut tué en 1038. Les généalogistes ne lui ont donné jusqu'à présent que trois enfants, savoir : Gérard II, comte de Nordgau, mort sans postérité; Heilwige, héritière du comté d'Egisheim, qui épousa Gérard, premier comte de Vaudemont, et Spanehilde, héritière du comté de Dabo, qui fut mariée à Folmar, comte de Metz. M. l'abbé Grandidier a prouvé, d'après les mémoires de feu M. de Rivas, d'après les chartres du temps et le témoignage des auteurs contemporains, que Bérald ou Bérold, qui est incontestablement la tige de la maison de Savoie, est le même que le comte Gérard, frère aîné de saint Pape Léon IX, et qui fut le père de Humbert, comte d'Alsace et d'Aoste, et premier comte de Maurienne.

Digitized by Google

venons de parler, il est plus probable de mettre sa naissance au château de Dabo; c'est d'ailleurs la tradition constante du pays. Il y a près du château de Dabo une colline encore appelée Léongsberg, du nom de nôtre saint; on y voit aussi une petite chapelle dédiée sous son invocation, et dans laquelle on prétend qu'il fut baptisé.

Brunon fit paraître dès son enfance d'heureuses inclinations pour la vertu; il en suça l'amour avec le lait de sa mère, qui voulut elle-même le nourrir, contre l'usage ordinaire des femmes de son rang. Lorsqu'il eut atteint l'âge de cinq ans, ses parents confièrent son éducation à Berthold, évêque de Toul, qui l'éleva dans les principes de la religion et la connaissance des lettres.

Sous le gouvernement éclairé de Bertold, dit Rohrbacher, la ville de Toul était devenue une école plus florissante que jamais où affluaient les enfants des nobles, et où le jeune Brunon trouva deux de ses cousins, l'un fils du duc de Lorraine, l'autre du duc de Luxembourg. Ils s'appelaient Adalbéron tous les deux. Le premier mourut jeune encore; le second, qui devint depuis évêque de Metz, joignait à l'étude des sciences la pratique des vertus, la mortification, les jeûnes, les veilles. Il fut le précepteur particulier de son cousin Brunon, comme étant plus avancé en âge et dans les études. Unis par les liens du sang et de l'amitié, les deux cousins faisaient des progrès merveilleux. Ils étudièrent ce que l'on nommait dans ce temps le *Trivium*, qui comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique; ils se distinguèrent en prose et en vers, s'exercèrent même à plaider et à juger des causes. Ils étudièrent ensuite, avec non moins de succès, le *Quadrivium*, c'est-à-dire l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Le progrès dans les sciences n'empêchait point le progrès dans la piété. Le jeune Brunon déployait avec les années un caractère de plus en plus aimable. La grâce divine perfectionnait en lui un heureux naturel. Nonobstant son illustre naissance, ses richesses, ses avantages de corps et d'esprit, on ne voyait en lui ni orgueil ni prétention. Il était affable et prévenant envers tout le monde; il obéissait volontiers, non seulement à ses supériurs et à ses égaux, mais encore à ses inférieurs.

Digitized by Google

Un jour, après avoir terminé ses études, il se délassait dans un des châteaux de son père en Alsace. C'était pendant l'été. Comme il s'endormit le soir, un reptile venimeux lui piqua le visage. Il s'en suivit une enflure considérable, qui mit ses jours en péril; on n'attendait plus que sa mort, quand un vieillard vénérable, qu'il reconnut pour être saint Benoît, lui apparut et lui procura une prompte guérison. Brunon conçut dès lors une grande affection pour l'état monastique; il paraît même l'avoir embrassé, car il disait quelque temps avant sa mort : « J'ai vu la cellule que j'habitais étant moine changée en un vaste palais, et il me faut rentrer en ce moment dans la demeure étroite du tombeau. »

L'évêque Bertold, qui l'avait élevé, étant mort, il se soumit de même à son successeur Hériman. Il compatissait à ceux qui avaient à souffrir, particulièrement aux moines de Saint-Èvre, contre lesquels des flatteurs et des envieux avaient prévenu le nouvel Évêque. Brunon tantôt les défendait avec courage, tantôt pleurait avec eux. Il procura surtout, par son autorité, le maintien de la vie canonique dans le cloître de Saint-Étienne, qui était la cathédrale. Ses parents l'ayant mené à la cour de l'empereur Conrad, qui était de leur famille, il s'y attira la bienveillance de tout le monde; il était de si bonne mine, si plein de grâces et de prudence que, pour le distinguer des autres qui portaient le même nom que lui, on y ajoutait l'épithète de *Bon*. L'empereur et l'impératrice avaient une telle confiance en ses lumières et sa discrétion qu'ils l'admettaient dans leurs conseils les plus secrets, et ne faisaient rien sans son avis. Ils pensaient dès lors à l'élever à un des postes les plus éminents de l'Église et de l'empire. Brunon s'en aperçut; mais, tout jeune qu'il était, il promit à Dieu d'accepter avec plus de joie l'église la plus pauvre, si sa Providence l'y appelait, que le poste le plus éminent et le plus riche auquel l'empereur voudrait l'élever par affection charnelle.

Il était âgé de vingt-trois ans et diacre quand il suivit le roi Conrad dans son voyage de Lombardie. L'évêque Hériman, étant malade, le chargea de conduire les troupes de l'évêché de Toul

Digitized by Google

au service du prince. Dans cette milice séculière, Brunon déploya une sagacité et une prévoyance telles qu'on eût dit qu'il ne s'était jamais occupé d'autre chose, traçant lui-même les camps, fournissant à tous et à chacun, en temps et lieu, les subsistances nécessaires, et de telle sorte que et nobles et particuliers n'avaient à s'occuper que de leur personne. C'était en 1026.

Durant cette expédition, l'évêque Hériman vint à mourir pendant le Carême. Aussitôt le clergé et le peuple de Toul, d'une voix unanime, choisirent Brunon pour leur évêque. Ils en écrivirent deux lettres l'une au roi Conrad, l'autre à Brunon lui-même. Ils représentaient au roi les déprédations journalières, auxquelles ils étaient exposés sur les confins des trois royaumes de Lorraine, de Bourgogne et de France : le roi de Lorraine et de Germanie étant trop loin pour les défendre, tandis que les rois des Français revendiquaient leur ville par toutes les machinations possibles. Il leur fallait donc un pasteur noble et sage, capable de repousser tous les ennemis : ce pasteur n'était pas difficile à trouver, puisque le suffrage unanime du clergé et du peuple avait désigné Brunon, parent du prince, chéri de Dieu et des hommes, élevé dans cette Église, instruit dans les lettres, d'une conduite exemplaire, et qui, passant par les divers degrés, avait été canoniquement élevé au diaconat ; non-seulement les habitants de la ville et des faubourgs, mais toutes les populations du voisinage, les Évêques de la province, s'accordaient à le demander. Le roi devait donc leur accorder celui-là, ou aucun : « car nous avons cette parole du Bienheureux Pape Célestin : Chacun doit recevoir le fruit de sa milice dans l'Église où il a passé sa vie dans tous les offices; il ne doit aucunement usurper la solde ou la récompense due à un autre; que les clercs aient la faculté de résister, lorsqu'ils voient qu'on les accable; qu'ils ne craignent point de repousser ce qu'on leur impose; et, s'ils n'ont pas la récompense qui leur est due, qu'ils aient au moins le libre jugement sur celui qui doit les régir. » Saint Léon parle dans le même sens quand il dit : « Nul ne doit être ordonné pour ceux qui ne le veulent ni le demandent, de peur que la ville ne méprise ou ne haïsse un Évêque qu'elle n'a point souhaité, et qu'elle ne de-

Digitized by Google

vienne moins religieuse qu'il ne convient, si elle ne peut avoir celui qu'elle voulait. » C'est ainsi que l'Église de Toul parlait au roi Conrad, ajoutant que, si la puissance terrestre pouvait faire prévaloir la violence contre une si évidente et si canonique autorité, elle ne pourrait néanmoins jamais leur ôter leur affection pour leur élu. Enfin ils conjuraient tous le prince de considérer plutôt l'utilité de l'Église de Dieu que l'intérêt de sa parenté.

Dans la seconde lettre, ils informaient Brunon qu'ils l'avaient élu d'une voix unanime et qu'ils le demandaient au prince : par crainte et par amour de Dieu, il ne devait en aucune façon s'opposer à leur demande ; ils le conjuraient, par Celui qui s'est fait pauvre pour l'amour de nous et qui s'est humilié jusqu'à la mort, de ne point, à cause de la richesse et de la noblesse de sa famille, mépriser leur Église pauvre et humble ; cette Église, l'ayant nourri dès son enfance, avait quelque droit d'en être nourrie à son tour ; ayant eu la gloire d'élever un tel personnage, elle méritait de l'avoir pour pasteur, afin qu'il pût dire d'une manière spéciale : Je connais mes brebis et elles me connaissent. On n'ignorait pas que le roi de la terre, en considération de sa parenté et de son mérite, le destinait à quelque chose de plus grand : si donc il écoutait néanmoins leur prière, eux conjureraient le Roi du Ciel de lui accorder, et au Ciel et sur la terre, des honneurs d'autant plus magnifiques ; si au contraire il les méprisait par l'ambition terrestre d'une dignité plus éminente, la justice divine, se vengeant de ses mépris, non-seulement lui ferait manquer la dignité qu'il ambitionnait, mais encore l'empêcherait de parvenir jamais à un honneur quelconque.

Le roi Conrad et le diacre Brunon, ayant reçu ces lettres, furent dans de grandes perplexités. Le roi était charmé de voir son jeune parent ainsi loué et chéri de tout le monde ; mais il était fâché de ne pouvoir plus, comme il en avait dessein, lui procurer une dignité plus haute. Il craignait d'offenser Dieu s'il résistait à un vœu si unanime de cette Église ; il regrettait de ne pouvoir [illegible] en faire qui répondît au mérite de la personne. Dans cette [illegible]ctuation de pensées, il sollicita Brunon, par des intermédiaires, [illegible] ne pas accepter, lui représentant le ravage de cette Église, sa

Digitized by Google

pauvreté, sa position à l'extrémité de l'empire, où l'empereur ne viendrait jamais guère. Il devait songer à sa propre sûreté et à son propre repos, ainsi qu'à l'amitié du prince, et fermer l'oreille aux instances de ceux qui avaient plus à cœur leur nécessité et leur consolation à eux, que sa sûreté et son honneur à lui. Voilà ce que le roi faisait dire; mais Brunon était plus touché des lettres que lui avait écrites l'Église de Toul. Plus cette Église était pauvre, plus il se rappelait le Maître divin de l'humilité, qui s'enfuit quand on veut le faire roi, et qui vient à la Croix de lui-même; plus il se rappelait sa première résolution, d'aimer mieux servir le Christ dans l'humilité, que de se voir élevé dans le monde au péril de sa conscience. Plus donc on s'efforçait de le détacher de ce parti, plus il s'y attachait. A la fin, il présenta au roi Conrad les lettres qu'il avait reçues de l'Église de Toul. Le roi les ayant lues en fut touché jusqu'à répandre un torrent de larmes, et lui dit après quelques moments de silence : « Je vois bien, mon très-cher neveu, que mes desseins sur vous sont contrariés et vaincus par les desseins de Dieu; je n'ose ni ne dois résister, car ce serait pour le malheur de nous deux et de beaucoup d'autres. J'approuve ce que je ne puis éviter. Pour vous, content de la grâce de Dieu, qui seul vous a préélu au gouvernement de cette Église, sans aucune manière de vénalité, ne cherchez point à vous concilier la bienveillance ni de mon épouse ni d'aucun mortel que se soit, de peur de vous entacher, ne fût-ce que d'une ombre de simonie; car, sans aucun doute, ce que Dieu a commencé en vous de bien, il l'achèvera au plus tôt. Jetez vos inquiétudes en sa gratuite bonté, lui-même vous nourrira, suivant sa divine et infallible promesse. Quant à notre conseil et à notre secours, quel qu'il puisse être, comptez bien qu'il ne vous manquera point; car je m'intéresse à votre prospérité plus qu'à celle de qui que ce soit de votre Ordre, tant à cause de votre fidélité pour notre service, qu'à cause de l'affection qui m'unit à vous comme parent. Seulement, ayez soin de servir fidèlement le Tout Puissant et d'augmenter les bonnes qualités qu'on loue en vous depuis votre enfance. »

Brunon, ayant ainsi le consentement du prince, se disposait à

Digitized by Google

partir pour son diocèse. On lui représenta d'autres difficultés : c'étaient les hostilités de la Lombardie. Pour les éviter, on lui conseilla la route la plus longue, mais la plus sûre. Il répondit : « Remettons-nous-en à la divine Providence; nul ne saurait nuire à celui qu'elle protége. Si elle veut me purifier de mes fautes par le feu de la tribulation, je ne m'y refuse pas. Marchons par le grand chemin, et souffrons avec joie tout ce que le souverain Arbitre décidera de nous. » Il traversa donc la Lombardie en droiture, avec un cortége considérable. Mais comme la simplicité de la foi n'exclut point les règles de la prudence, Brunon, accompagné seulement de cinq personnes, précédait toujours d'un jour d'avance son cortége. Il traversa ainsi toutes les villes, sans que personne le reconnût ni lui dît un mot. Les ennemis, qui comptaient le trouver parmi son escorte, virent toutes leurs manœuvres déjouées. Il arriva heureusement à Toul le jour de l'Ascension, 15 mai 1026, et fut intronisé le même jour par son cousin Théodoric, évêque de Metz, frère de l'impératrice sainte Cunégonde.

Le saint Évêque de Toul était le plus bel homme de son temps. Cet extérieur était rehaussé par une merveilleuse élégance de mœurs et de caractère. Tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il disait, avait l'approbation universelle. A la prudence du serpent, il joignait la simplicité de la colombe, de telle sorte que les sages du siècle le regardaient comme le plus prudent de tous, et que les sages de Dieu le chérissaient merveilleusement pour l'innocence de son âme. Sa charité était si expansive que bien des fois, à force de distribuer tout aux autres, il se trouvait lui-même pauvre au milieu de leurs richesses. Sa vertu principale était la compassion; jamais affaire ne put l'empêcher un seul jour de servir chaque matin une foule de pauvres de ses propres mains, de leur laver les pieds, à l'exemple du Christ, et de leur donner à manger. Sa piété était si tendre qu'il ne vaquait jamais à la prière, soit en particulier, soit en public, sans que son visage et sa poitrine fussent baignés de larmes. Il excellait dans les sciences divines et humaines, spécialement dans la musique, et il composa plusieurs morceaux de chants en l'honneur du saint martyr

Digitized by Google

Cyriaque, du saint évêque Hidulphe, de la Bienheureuse vierge Odile et du Pape Grégoire, l'apôtre des Anglais. Son humilité et sa patience étaient telles que, s'il lui arrivait pour quelque faute de reprendre un de ses inférieurs, et que celui-ci, emporté par l'impatience, répondit par des injures, le Saint y répliquait non par des coups, mais par la compassion et les pleurs.

Avec cela, il était d'une constance invincible dans les épreuves. Quelques-uns des principaux du pays, envieux de son mérite et de sa renommée, essayèrent de le décrier à la cour de l'empereur. N'y ayant pu réussir, il lui suscitèrent des traverses à l'étranger. Ils excitèrent un comte des frontières de France, Eudes, comte de Champagne, à faire la guerre au saint Prélat pour le détacher de la fidélité à l'empereur. Brunon fut inébranlable : ni les violences ne purent l'abattre, ni les ruses le surprendre; sa courageuse charité non-seulement soulageait les souffrances de son peuple, mais faisait du bien à ses ennemis mêmes. Le Tout-Puissant le fit enfin triompher de tous ses envieux. Le comte, qui avait allumé cette guerre, fut tué par le duc Gozilon de Lorraine. Le saint Évêque de Toul, envoyé en ambassade auprès du roi Robert de France, se concilia si bien l'amour et la vénération de tout le monde par sa sagesse et sa sainteté, qu'il établit une paix durable, non-seulement entre ce roi et l'empereur Conrad, mais encore entre les deux Henri, leurs fils, qui leur succédèrent. Il réussit même à joindre à l'empire romain le royaume de la Bourgogne transjurane, occupé par le roi Rodolphe [1].

Brunon faisait tous les ans le pèlerinage de Rome, car il avait une extrême dévotion à saint Pierre et allait le prier tous les ans pour les brebis que Dieu lui avait confiées. Un jour qu'il y était accompagné de plus de cinq cents personnes, tant clercs que laïques, une maladie pestilentielle se mit parmi eux. Une fois attaqué, on n'espérait plus voir le lendemain. Le saint Évêque, extrêmement affligé du malheur de ses compagnons de voyage, y trouva un prompt remède. Il trempa dans du vin les reliques des Saints qu'il portait avec lui, surtout celles de saint Èvre, auquel il avait une dévotion particulière. Tout malade qui

[1] *Vita S. Leon. IX, Acta Sanct.*, 19 april.

Digitized by Google

goûtait tant soit peu de cette boisson était aussitôt guéri. Quant à lui-même, pendant tout le voyage, il célébrait presque chaque jour la sainte Messe et y exhortait d'une manière touchante les peuples qui y assistaient à se convertir, à faire pénitence et à élever leurs pensées vers le Ciel. Ces miracles et cette piété le firent vénérer et chérir, particulièrement dans la province de Rome.

Sa coutume était, quand il voulait prendre son repos la nuit, de se recommander plus dévotement aux reliques des Saints; puis, délivré de tous les soins du siècle, il délassait son âme dans une sainte contemplation, et recevait ainsi le sommeil nécessaire au corps. Une nuit qu'il s'était ainsi pieusement endormi, il lui sembla être transporté dans la principale église de Worms, où il vit une multitude infinie de personnes vêtues de blanc, parmi lesquelles il reconnut un de ses amis, l'archidiacre Bézelin, qui était mort en l'accompagnant dans un de ses pèlerinages à Rome. Lui ayant demandé ce que c'était que cette multitude, il apprit que c'étaient ceux qui avaient fini leur vie au service de saint Pierre. Pendant qu'il en était dans l'admiration, survint saint Pierre lui-même, qui annonça que toute cette multitude communierait de la main de Brunon. Et de fait, l'ayant revêtu d'habits pontificaux, le même saint Pierre et le premier martyr Étienne le conduisirent à l'autel au milieu d'une mélodie ineffable, et tous reçurent la communion de sa main. Après la communion, il lui sembla que saint Pierre lui donna à lui-même cinq calices d'or, trois à un autre qui le suivait, et un seul à un troisième. S'étant éveillé, il le raconta à ses amis et s'étonnait de ce que cela voulait dire. L'évènement le fit bien comprendre, car il fut élu Pape dans la principale église de Worms. Il occupa le Siége de saint Pierre cinq ans, son successeur Victor trois ans, et Étienne un seul.

Une autre fois, pendant le sommeil, il lui semblait qu'un personnage qui avait l'air d'une vieille femme difforme le recherchait avec importunité et s'efforçait de le joindre dans un entretien familier, mais pourtant sincère. Cette personne avait le visage si hideux, les vêtements si déchirés, les cheveux si hérissés

Digitized by Google

et si en désordre, qu'à peine y reconnaissait-on quelque chose d'une forme humaine. Épouvanté d'une si horrible laideur, il s'étudiait à éviter cette personne ; mais elle cherchait d'autant plus à s'attacher à lui. Fatigué de son importunité, l'homme de Dieu lui fit sur le visage le signe de la Croix ; elle, aussitôt tombant à terre comme morte, se releva avec une beauté toujours plus merveilleuse. Réveillé par l'effroi de cette vision, il se leva pour assister à l'office de la nuit. S'étant rendormi après, en admirant la chose, il lui sembla voir le vénérable abbé Odilon, qui venait de mourir, et il le pria de lui apprendre ce que signifiait cette vision. Odilon lui répondit avec joie : « Tu es bienheureux, et tu as délivré son âme de la mort. » Que ce récit ne soit pas une feinte, ajoute l'archidiacre Wibert, biographe contemporain du saint Pontife : nous en avons pour témoins irrécusables le doyen Walter et son compagnon intime Warneher, lesquels certifient lui avoir entendu dire ces choses en pleurant, et en s'étonnant beaucoup de ce que cela voulait dire. Au reste, conclut Wibert, personne ne doute que la vision de cette femme ne signifiât l'état déplorable de l'Église, à laquelle le saint Pontife, par l'assistance du Christ, rendit son ancienne beauté[1].

Cependant, après la mort du Pape Damase II, arrivée le 8 août 1048, l'empereur Henri III tenait une diète ou assemblée générale des Prélats et des seigneurs à Worms. Le saint évêque de Toul, Brunon, y avait été convoqué et se trouvait présent, car on ne faisait rien de grand a la cour sans son avis. Il était âgé de quarante-six ans, et en avait vingt-deux d'épiscopat, qu'il avait dignement employés. Tout d'un coup, et l'empereur, et les évêques, et les seigneurs, et les députés de Rome, en un mot tous les assistants, d'une voix unanime, l'élisent Pape. Brunon, qui n'avait pas le moindre soupçon de la chose, est épouvanté : il connaissait, par ses fréquents voyages à Rome, l'état déplorable de l'Église ; deux Papes venaient de mourir l'un sur l'autre ; il refusa donc humblement et très-longtemps. Mais plus il refusait et se déclarait indigne, plus on lui faisait d'instances. Dans cette extrémité, il demanda trois jours pour délibérer ; il les passa

[1] *Vita S. Leonis, Pap.*, lib. II, cap. I, *Acta Sanct.*, 19 april.

Digitized by Google

absolument sans boire ni manger, occupé uniquement de prières. Ensuite, comme on le pressait de nouveau dans l'assemblée, il fit une confession publique de ses péchés, croyant par là faire connaître son indignité et changer l'élection commune. Les larmes qu'il répandit en cette action en tirèrent de tous les assistants. Mais tous s'écrièrent d'une voix : « A Dieu ne plaise que le fils de tant de larmes périsse ! » Voyant donc qu'il ne pouvait échapper en aucune manière aux ordres de l'empereur et au vœu unanime de tout le monde, il accepta forcément l'office qui lui était enjoint, en présence des légats romains, mais à condition que tout le clergé et le peuple de Rome y consentiraient. « Je vais à Rome, disait-il; et là, si le clergé et le peuple, de leur plein gré, m'élisent pour Pontife, je ferai ce que vous demandez; autrement, je n'accepte aucune élection. » On applaudit avec joie à cet avis, et on approuva très-fort la condition.

Comme la fête de Noël était proche, le nouveau Pape prit congé de l'empereur et revint à Toul, accompagné de Hugues Cisa, l'un des députés romains d'Éverard, archevêque de Trèves, et des évêques Adalbéron de Metz et Théodoric de Verdun. Avec lui venait encore le jeune Hildebrand, qui devint plus tard le Pape saint Grégoire VII.

Ayant donc célébré la fête de Noël à Toul et donné ordre au gouvernement de cette Église, Brunon se mit en chemin pour Rome le 28 décembre 1048, accompagné d'Éverard, archevêque de Trèves, et d'Halinard, archevêque de Lyon. Mais au lieu de voyager avec la pompe de sa dignité nouvelle, il marchait en habit de pèlerin, s'occupant continuellement de prières pour le salut de tant d'âmes dont il était chargé. A Augsbourg, étant en oraison, il entendit une voix d'Ange, chantant avec une merveilleuse harmonie : « Voici ce que dit le Seigneur : Je pense des pensées de paix, et non d'affliction; vous m'invoquerez, et moi je vous exaucerai, je ramènerai votre captivité de tous les lieux. » Encouragé par cette révélation, il se mit en route, accompagné d'une multitude de personnes qui accouraient de toutes parts. Dans le nombre, une pieuse servante de Dieu s'étant approchée, lui dit : « Dès que vous mettrez les pieds

Digitized by Google

dans l'église du Prince des Apôtres, n'oubliez pas de vous servir de ces divines paroles : La paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent ! » Il reçut cet avis avec humilité, et s'y conforma dévotement. Il arriva ainsi jusqu'au Tibre, qui était débordé et qui l'empêcha pendant sept jours de passer outre. Le saint homme était affligé de ce contre-temps, à cause de la multitude de peuple qui s'était rassemblée autour de lui. Il invoqua le secours de Dieu, et commença la dédicace d'une église de Saint-Jean, bâtie dans le voisinage. La consécration n'était point achevée que le fleuve, rentré dans son lit ordinaire, laissa le passage libre, ce que tout le monde attribua aux mérites du saint Pontife. A l'approche de Rome, toute la ville vint au-devant de lui avec des cantiques de joie; mais lui descendit de cheval et marcha longtemps nu-pieds, priant, gémissant et versant des torrents de larmes. Après s'être ainsi longtemps immolé à Jésus-Christ sur l'autel de son cœur comme une victime vivante, sainte et agréable à Dieu, il parla au clergé et au peuple, et leur exposa le choix que l'empereur avait fait de sa personne, les priant de déclarer franchement leur volonté, quelle qu'elle fût. Il ajouta que, suivant les canons, l'élection du clergé et du peuple doit précéder tout autre suffrage; et que, comme il n'était venu que malgré lui, il s'en retournerait volontiers, à moins que son élection ne fût approuvée d'une voix unanime. On ne répondit à ce discours que par des acclamations de joie, et il reprit la parole pour exhorter les Romains à la correction des mœurs et demander leurs prières. Il fut donc intronisé le 12e jour de février 1049, qui était le premier dimanche de Carême; il prit le nom de Léon IX, et tint le Saint-Siége cinq ans.

De toutes les vertus qui brillaient en sa personne, les plus éclatantes étaient la miséricorde et la patience. Il était prompt à pardonner aux coupables, pleurait de compassion avec ceux qui confessaient leurs crimes; il faisait des aumônes jusqu'à se réduire lui-même à l'indigence. La Providence le mit plus d'une fois à l'épreuve, pour faire éclater sa confiance en Dieu. Quand il arriva à Rome, il ne trouva rien dans les coffres de la chambre apostolique, et tout ce qu'il avait apporté avec lui était consumé

Digitized by Google

tant aux frais du voyage qu'en aumônes. Il ne restait rien non plus à ceux de sa suite, et ils songeaient à vendre à perte leurs propres vêtements pour s'en retourner dans leur pays à l'insu du saint homme. Lui les exhortait à se confier en Dieu, mais il compatissait à leur affliction du fond de son âme. Le jour même qu'ils étaient tous prêts à se retirer secrètement, arrivèrent les députés des nobles de la province de Bénévent, avec des présents magnifiques pour le Pape, dont ils demandaient la bénédiction et la protection. Il les reçut avec une paternelle bienveillance, mais fit des reproches aux siens de leur peu de foi, leur montrant par cet exemple à ne se défier jamais de la Providence. De ce moment, la renommée du Pape Léon retentit jusqu'aux extrémités de la terre; partout on bénissait Dieu d'avoir donné un tel pasteur à son Église; une multitude extraordinaire de pèlerins affluaient au tombeau du Prince des Apôtres; tous étaient admis en présence du saint Pape, et recevaient sa bénédiction; ceux qui ne pouvaient absolument faire le voyage lui envoyaient des présents pour qu'il les bénît de loin. Mais de toutes les offrandes qu'on mettait à ses pieds, il n'en prenait rien pour lui ni pour les siens : tout était pour les pauvres.

Pour attirer de plus en plus les bénédictions du Ciel sur son pontificat, le saint Pape Léon fit un pèlerinage au mont Gargano, où était une célèbre église de Saint-Michel-Archange; il visita de même le monastère de Saint-Benoît, au mont Cassin. De plus, il fit le moine Hildebrand cardinal-sous-diacre et économe de l'Église romaine. Enfin, la seconde semaine après Pâques, il tint à Rome le Concile qu'il avait indiqué plusieurs mois auparavant; il s'y trouva des Évêques de divers pays, entre autres les Archevêques de Trèves et de Lyon [1].

Dans ce Concile, le Pape confirma d'abord les décrets des quatre premiers Conciles généraux, ainsi que les décrets des Pontifes romains, ses prédécesseurs, notamment ceux contre la simonie et l'incontinence des clercs; ensuite il anathématisa expressément la simonie, qui avait infecté plusieurs parties de l'univers; enfin, il déposa quelques Évêques convaincus de ce crime. Le

[1] *Acta Sanct.*, 11 april.

Digitized by Google

Seigneur daigna confirmer son autorité par un miracle. L'Évêque de Sutri, étant accusé de simonie, voulut se justifier par de faux témoignages; mais au moment même qu'il allait prononcer le serment, il fut tout d'un coup frappé de Dieu, comme un autre Ananie ; on l'emporta hors de l'assemblée, et il expira[1].

(ROHRBACHER.)

Dans un voyage qu'il fit en Allemagne dans la même année 1049, il signala tous ses pas par des actes de religion. Il tint un Concile à Reims, où il consacra l'église de l'abbaye de Saint-Remi ; de là il alla à Metz et à Mayence. Ce fut dans cette dernière ville qu'il tint, au mois d'octobre, un Concile où assistèrent quarante Évêques, en présence de l'empereur. A son retour, il passa près de trois mois en Alsace, sa patrie, et y consacra un grand nombre d'églises abbatiales et paroissiales. Étant venu à Strasbourg au mois de janvier de l'année 1050, il accorda à la cathédrale de cette ville plusieurs indulgences et des priviléges particuliers ; il y consacra aussi la nouvelle église de Saint-Pierre-le-Jeune. Il ne passa dans aucun lieu sans y laisser des marques de sa piété et de son zèle. Il fit assembler les seigneurs d'Alsace, et les engagea à recevoir et à établir dans la province *la trêve de Dieu.*

De retour à Rome, Léon y tint, en 1050, un Concile, où les erreurs de Bérenger[2] sur l'Eucharistie furent condamnées[3]. Peu de temps après, il se remit en chemin pour aller combattre les vices qui défiguraient la face de l'Eglise. Dans un nouveau Concile qui se tint à Verceil, et qui fut composé d'évêques de différents pays, il renouvela la censure des erreurs de Bérenger, et condamna au feu un écrit de Jean Scot Érigène[4]. L'année suivante, il fit un voyage à Toul par attachement pour son ancien troupeau, et accorda de grands priviléges à l'abbaye de Saint-Mansui. En 1052, il passa en Allemagne pour travailler à la réconciliation de l'empereur Henri et d'André, roi de Hongrie.

[1] *Vita S. Leonis*, lib. II, c. III, *Acta Sanct.*, 11 april.
[2] Voyez, après la Vie du Saint, la Notice de la vie et des erreurs de Bérenger.
[3] Herm. Contract., *Chron.*, ad an. 1050 ; Lanfranc, *In Bereng.*, c. IV.
[4] *Vita S. Leon.*, lib. II, c. III; *Acta Sanct.*, 11 april.

Digitized by Google

L'année suivante, Michel Cérularius, patriarche de Constantinople, et Léon, évêque d'Acride, écrivirent une lettre commune à Jean, évêque de Trani, dans la Pouille. Ils y faisaient un crime aux Latins de l'observation de quelques pratiques concernant la discipline, comme de célébrer avec du pain azyme, de jeûner les samedis de carême, de ne pas s'abstenir de manger du sang, d'omettre en Carême le chant de l'*Alleluia*[1], etc. Un schisme fondé sur de pareilles raisons était assurément bien inexcusable; le saint Pape répondit au patriarche par une exhortation touchante à la paix, et lui montra que les pratiques en question, surtout celle de consacrer avec du pain azyme, étaient d'une haute antiquité, et remontaient jusqu'à saint Pierre. Il envoya le cardinal Humbert à Constantinople pour justifier l'Église latine, et pour empêcher que les Grecs ne se séparassent de son sein. La belle apologie qu'il fit de la discipline observée parmi les Latins ne produisit pas tout l'effet qu'on devait en attendre[2]. Rien ne fut capable de toucher le patriarche; il vint même à bout, par ses intrigues, d'entraîner dans le schisme la plus grande partie des Églises orientales[3].

Cependant l'Italie était en proie aux ravages des Normands, qui s'étaient emparés du royaume de Naples, après en avoir chassé les Sarrasins et les Grecs. Léon ne pouvant plus souffrir les désordres qu'ils causaient de toutes parts, implora contre eux le secours de l'empereur Henri III, avec lequel il avait fait l'échange de Fulde, de Bamberg et de quelques terres que les Papes possédaient en Allemagne, contre la ville de Bénévent et toutes ses dépendances. Ses troupes, jointes à celles qu'il reçut de l'empereur, marchèrent contre les Normands; mais comme elles étaient mal disciplinées, elles furent vaincues et taillées en pièces. Le

[1] Lanfranc, *In Bereng.*, c. IV.

[2] Cerul., *Ep.*, et Sigeb., *De scriptor.*, c. CCCXLIX; Baronius, *Annal.*, t. IX; Léon Allatius, *De lib. Eccl. græc.*

[3] Michel Cerularius, d'un caractère remuant et brouillon, se rendit tellement odieux, que l'empereur Isaac Comnène, qui lui était particulièrement redevable du trône, résolut de le punir comme il le méritait. Sa mort, arrivée en 1058, le garantit du châtiment qui lui était destiné. Voyez Cédrénus, Zonare, Curopalate, Baronius, etc.

Digitized by Google

saint Pontife, qui s'était avancé jusqu'à Bénévent, tomba entre les mains des vainqueurs, qui le firent prisonnier. Ils le traitèrent toutefois avec beaucoup d'égards et de respect pendant l'année que dura sa captivité.

Léon sanctifia ce temps-là par des jeûnes rigoureux, de longues veilles et une prière continuelle. Il portait le cilice, et n'avait pour lit que le plancher de sa chambre couvert d'une natte, et qu'une pierre pour oreiller. A toutes ces mortifications, il joignait d'abondantes aumônes.

Étant tombé malade, il demanda qu'on le conduisît à Rome; ce qui lui fut accordé. Comme il sentait approcher sa fin, il employa ce qui lui restait encore de vie à donner à son clergé les instructions les plus touchantes. Il se fit porter dans l'église du Vatican, où il pria longtemps; après quoi il s'entretint de la résurrection sur le bord de son tombeau. Le lendemain, lorsqu'on lui eut administré le sacrement de l'Extrême-Onction, il voulut qu'on le transportât devant l'autel de Saint-Pierre : il pria prosterné pendant un heure; ayant été ensuite remis sur son lit, il entendit la Messe, reçut le saint Viatique, et rendit l'esprit peu de temps après. Sa bienheureuse mort arriva le 19 avril 1054, dans la cinquante-deuxième année de son âge, après un pontificat de cinq ans deux mois et neuf jours. Il fut enterré avec une grande solennité à Saint-Pierre, près l'autel de Saint-Grégoire, devant la porte de l'église[1]. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles opérés de son vivant et à son tombeau. Peu de temps après sa mort, il fut mis au nombre des Saints. Son culte passa bientôt d'Italie en France et en Allemagne. Ses reliques sont aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre, sous l'autel de Saint-Martial. On a longtemps conservé son bras dans l'église de Sainte-Croix de Woffenheim. Son crâne est exposé à la vénération publique dans l'église abbatiale de Lucelle, en Alsace.

Les Bénédictins mettent saint Léon IX au nombre des Saints de leur Ordre; mais il doit être plutôt regardé comme un des

[1] On grava sur son tombeau ce distique :

Victrix Roma dolet nono viduata Leone,
Ex multis talem non habitura patrem.

Digitized by Google

restaurateurs et des défenseurs de la discipline monastique que comme un religieux de Saint-Benoît. L'archidiacre Wibert, qui a remarqué très-exactement tous les faits particuliers de l'enfance et de la jeunesse de ce Saint, et qui fait valoir son zèle pour la réforme des moines, ne dit point qu'il ait embrassé l'état monastique, circonstance qu'il n'aurait point omise, si réellement le saint Pape en avait porté l'habit pendant quelque temps[1].

(GODESCARD.)

Le zèle de saint Léon contre les erreurs de Bérenger nous engage à faire connaître plus particulièrement la vie et la doctrine de cet hérétique.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ERREURS DE BÉRENGER.

Bérenger naquit à Tours au commencement du XI^e^ siècle, et y fit ses premières études dans l'école de Saint-Martin; il passa ensuite à Chartres, où il se mit au nombre des disciples du célèbre Fulbert, évêque de cette ville[2]. Étant revenu dans sa patrie

[1] Wibert, dans l'édition publiée par Mabillon, fait dire ces mots au pape Léon IX quelques heures avant sa mort : « J'ai vu changer en un très-vaste » palais la cellule où je vivais lorsque j'étais moine. Je vais présentement être » renfermé dans l'espace étroit d'un tombeau. » Mais ces mots, par lesquels on prétend prouver que le Saint a porté l'habit monastique, sont visiblement une addition au texte original. On ne les trouve point dans le manuscrit de Berne, ni dans l'édition du P. Sirmond, ni dans celle du P. Henschénius, qui a cependant été revue et corrigée sur deux manuscrits, l'un de l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, et l'autre de celle de Saint-Hubert.

[2] Fulbert a laissé divers monuments de sa doctrine, qui consistent en neuf sermons; un Pénitentiel fort abrégé, un recueil de passages de l'Écriture sur la Trinité, l'Incarnation et l'Eucharistie; des hymnes, des proses, quelques autres poésies, et cent trente-huit lettres, mais qui ne sont pas toutes de lui; il y en a d'Isembert, évêque de Poitiers, d'Hildegaire, de Guillaume, duc d'Aquitaine et de quelques autres. Les lettres de Fulbert sont de beaucoup supérieures à ses autres ouvrages, et pleines de délicatesse et d'esprit. Il y fait paraître du zèle, de la fermeté, de la justesse dans ses décisions, et une grande connaissance des dogmes et de la discipline de l'Église.

Les œuvres de Fulbert ont été recueillies par Papyre le Masson, et imprimées à Paris en 1585, in-8°. Cette édition étant fort imparfaite, Charles de Villers en publia une autre dans la même ville en 1608, chez Thomas Blaise, in-8°; mais si elle est plus ample que la première, elle n'est point exempte de fautes, que l'on n'a pas corrigées dans les bibliothèques des Pères de Cologne, de Paris et

Digitized by Google

vers l'an 1030 avec une grande connaissance de le grammaire et de la dialectique, il y exerça la fonction de *scolastique* ou de *maître d'école*. Baillet, dans ses *Jugements des savants*, a confondu mal à propos cette fonction avec celle d'*écolâtre* ou de *théologal* des cathédrales, dont l'établissement est d'une date postérieure. Voyez Ménage, *Anti-Baillet*, tome I, chap. XXXIX, p. 134.

L'école de Bérenger fut extrêmement fréquentée, et l'on en vit sortir plusieurs grands hommes. On compte parmi les principaux, Eusèbe Brunon, qui, en 1047, succéda à Hubert de Vendôme sur le siége d'Angers, et le savant Hildebert, qui fut évêque du Mans, puis archevêque de Tours.

Bérenger reçut la prêtrise vers l'an 1039, et fut nommé archidiacre d'Angers par Hubert de Vendôme. Cette dignité ne l'empêcha pas de diriger toujours l'école de Tours. Il était estimé de tout ce qu'il y avait d'hommes recommandables par leur science et leur vertu; mais la jalousie et l'ambition ternirent l'éclat des belles qualités dont il était doué, et le métamorphosèrent au point qu'il devint entièrement méconnaissable.

Piqué d'avoir été vaincu dans une dispute par Lanfranc, et encore plus chagrin de voir son école presque déserte, tandis que celle du Bec devenait de jour en jour plus nombreuse, il chercha à se distinguer par des opinions singulières, et même en attaquant la doctrine de l'Église sur l'Eucharistie. (Voyez Guitmond, *De Euchar.*, lib. I, p. 441, t. IV *Bibl. Patr.*) Eusèbe Brunon lui écrivit une lettre fort pressante pour le ramener au parti de la vérité qu'il abandonnait. Examinez votre propre cœur, lui disait-il, et voyez si vous n'agissez pas plutôt par envie de vous faire un nom que par amour pour la vérité. (Apud de Roye, p. 48.) Lanfranc, *In Bereng.*, c. IV, attribue aussi à la vanité la chute de Bérenger.

de Lyon, où l'on n'a fait que copier l'édition de Charles de Villers. — Adalman, disciple de Fulbert, relève la pureté de sa vie et la grandeur de sa charité. Jostald, dans la Vie de saint Odilon, écrite vers l'an 1049, loue aussi la sainteté de Fulbert et sa sagesse admirable. Les ouvrages de Fulbert justifient ces éloges.

Digitized by Google

Ce fut en 1074 que Bérenger commença à dogmatiser. Il publia d'abord quelques erreurs sur le mariage et sur le baptême des enfants; mais il se rétracta peu de temps après. Il combattit ensuite la doctrine catholique sur l'Eucharistie, faisant beaucoup d'usage d'un mauvais livre de Jean Scot-Érigène sur la même matière. Hugues, évêque de Langres, qui avait été son condisciple à Chartres, découvrit dans une conférence qu'il eut avec lui, qu'il ne reconnaissait ni la transubstantiation, ni la présence réelle. Il lui écrivit avant le mois d'octobre de l'année 1049 une fort belle lettre, pour tâcher de le ramener à la vérité. (In *Append. Op. Lanfr.*, p. 68.) Adelman, autre condisciple de Bérenger, et qui était évêque de Bresse, lui écrivit aussi avant l'année 1050, une excellente lettre que nous avons encore. (Ap. Marten., *Anced.*, t. I, p. 196.) Il lui disait que les Églises d'Allemagne et d'Italie avaient été fort scandalisées à l'occasion du bruit qui s'était répandu qu'il enseignait de telles impiétés. Cette façon de s'énoncer semble montrer qu'Adelman doutait encore si les bruits qui couraient étaient vrais.

Quoi qu'il en soit, Bérenger leva le masque, et ne dissimula point ses sentiments dans les lettres qu'il écrivit à Lanfranc vers le même temps. Il s'y déclarait pour les erreurs de Jean Scot-Érigène, et y condamnait la doctrine de Paschase Radbert, qui était celle de l'Église. (In *Vita Lanfr.*, c. III, et Lanfr., c. IV, not. p. 22.) Le saint Pape Léon IX, instruit de la nouvelle hérésie, la condamna dans un Concile tenu à Rome après Pâques, en 1050; mais comme Béranger n'avait point été entendu en personne, on indiqua un autre Concile à Verceil pour le mois de septembre suivant, auquel il fut cité.

Bérenger ayant appris qu'il avait été condamné à Rome, se retira en Normandie auprès du jeune duc Guillaume *le Bâtard*. Ce prince fit assembler à Brione les théologiens de ses États, et voulut assister lui-même à la conférence qu'il avait ordonnée. Bérenger fut réduit au silence, ainsi qu'un clerc de ses partisans, sur la subtilité duquel il comptait beaucoup. Il quitta donc la Normandie pour aller à Chartres, où il recommença à dogmatiser, comme nous l'apprenons de Durand, abbé de Troarn, lib.

Digitized by Google

De corpore Domini, p. 437. Voyez aussi Mabillon, *Act. Ben.*, n. 16, et *Annal.*, lib. LIX, n. 74.

Au mois de septembre, on fit l'ouverture du Concile indiqué à Verceil. Bérenger n'y parut point, quoiqu'il y eût été appelé; mais deux ecclésiastiques se présentèrent pour parler en son nom. Ils furent confondus; la doctrine de Bérenger fut condamnée, et le livre de Jean Scot-Érigène jeté au feu. Au mois d'octobre de la même année, il se tint à Paris un Concile pour le même sujet. Le roi Henri y assista. Bérenger y fut condamné d'une voix unanime avec ses partisans, et le roi le priva des revenus de son bénéfice.

Victor II, qui succéda, en 1054, au saint Pape Léon IX, tint aussi un Concile à Florence, où il confirma tous les décrets de son prédécesseur. La même année, il en fit tenir un autre à Tours par ses légats Hildebrand, sous-diacre de l'Église romaine, et le cardinal Gérard. Bérenger y comparut : il voulut d'abord défendre ses erreurs; mais à la fin il donna une rétractation solennelle, et s'engagea par serment à soutenir la doctrine de l'Église sur la présence réelle. Il souscrivit de sa main cette rétractation, et les légats le croyant converti, le reçurent dans leur communion. Lanfr., p. 234; anonym., *De multiplic. condemn. Ber.*, p. 361; Guitm., lib. III, t. XVIII *Bibl. Patr.*, p. 462; Mabillon, etc.

Mais à peine Bérenger fut-il sorti du Concile qu'il oublia son serment et se remit à dogmatiser comme auparavant, sinon en public, du moins en secret. On voit par la lettre d'Eusèbe Brunon à Bérenger, qu'il se tint un second Concile à Tours; mais on ignore ce qui s'y passa.

Maurille, archevêque de Rouen, voyant que Bérenger avait des partisans en Normandie, résolut d'y apporter un remède efficace. Il dressa une confession de foi sur l'Eucharistie, qu'il obligeait tous ses diocésains de souscrire. Plusieurs autres Évêques firent la même chose à son exemple. Voyez Mabillon, *Act.*, t. IX, p. 220, et *Annal.*, t. II, p. 460.

Nicolas II, qui monta sur la Chaire de saint Pierre après la mort d'Étienne, successeur de Victor II, signala aussi son zèle

Digitized by Google

contre Bérenger. En 1059, il tint à Rome un Concile qui fut composé de cent treize Évêques. Bérenger s'y trouva : il souscrivit une profession de foi qui lui fut présentée par le Concile ; après quoi il alluma lui-même un feu au milieu de l'assemblée ; et y jeta les livres qui contenaient son hérésie. Le Pape le reçut à la communion, et envoya sa profession de foi dans tous les pays où ses erreurs avaient fait du bruit ; mais Bérenger ne fut pas plus tôt de retour en France qu'il désavoua par sa conduite tout ce qu'il avait fait à Rome ; il parla même d'une manière fort injurieuse du Saint-Siége et du saint Pape Léon IX. Inutilement le Pape Alexandre II et Eusèbe Brunon, évêque d'Angers, lui écrivirent les lettres les plus tendres pour l'engager à faire cesser le scandale qu'il causait dans l'Église.

En 1076, Gérard, cardinal-évêque d'Ostie, proscrivit de nouveau les erreurs de Bérenger dans un Concile qu'il tint à Poitiers ; elles avaient été aussi condamnées dans un Synode tenu à Rouen en 1063, sous l'archevêque Maurille. Voyez Mabillon, *Analect.*, p. 224, 227, 514.

Hildebrand ayant succédé à Alexandre II sous le nom de Grégoire VII, appela Bérenger à Rome en 1078, et l'obligea dans un Concile de donner une profession de foi catholique. Les Évêques de Pise et de Padoue furent d'avis qu'on le retînt jusqu'à un autre Concile qui devait s'assembler le Carême suivant. Ils avaient trouvé qu'il ne s'était point expliqué assez clairement sur le mystère de l'Eucharistie ; ils suspectaient d'ailleurs sa sincérité à cause de ses rechutes. Le Concile, composé de cent cinquante Évêques, s'assembla au mois de février de l'année 1079. Bérenger y déclara que le pain et le vin étaient substantiellement changés au Corps et au Sang de Jésus-Christ ; puis s'étant prosterné, il reconnut qu'il avait été jusqu'alors dans l'erreur par rapport au mystère de l'Eucharistie. (Martène, *Anecdot.*, t. I, p. 109.) Une déclaration aussi solennelle ne l'empêcha point de retomber encore dans ses erreurs lorsqu'il fut en France.

Ce fut alors que Lanfranc, qui était archevêque de Cantorbéry depuis neuf ans, écrivit son livre *du Corps et du Sang du Seigneur*, pour réfuter Bérenger. Mabillon et Fleury ont avancé

Digitized by Google

que Lanfranc avait publié cet ouvrage lorsqu'il était encore abb de Saint-Étienne de Caen, c'est-à-dire avant l'an 1070; mais l continuateurs de l'*Histoire littéraire de la France* ont prou qu'ils s'étaient trompés. Ils tirent leurs preuves de ce qu'il e parlé dans cet ouvrage du pontificat de Grégoire VII, du Conci tenu à Rome en 1079, ainsi que de quelques autres circonstance Voyez les continuateurs de l'*Histoire littéraire de la Franc* t. VIII, p. 212.

Vers le même temps parut l'excellent traité sur le Corps d Jésus-Christ par Guitmond, disciple de Lanfranc. Le prêtre Alger scolastique de Liége, qui mourut moine de Cluny en 1130, écrivi aussi sur la même matière. Érasme faisait grand cas de c dernier. Il disait qu'il l'avait beaucoup confirmé dans la foi d l'Eucharistie. Il exhortait les sacramentaires modernes à lire le trois traités dont nous venons de parler, les préférant à tous le écrits polémiques qui avaient été publiées dans le XVI^e^ siècle. O vit encore sortir un livre *du Corps du Seigneur*, contre Bérenger de la plume de Durand, moine de Fécamp, qui fut élu abbé d Troarn vers l'an 1060. Voyez d'Achéry, in *Append. Operu Lanfr.*

Les traités de Lanfranc et de Guitmond furent les moyens don Dieu se servit pour faire ouvrir les yeux à Bérenger. Il n répliqua point, et renonça à ses erreurs. La sincérité de so repentir est attestée par le moine Clarius, qui mourut dix an après lui, et presque dans le voisinage, *Spicil.*, t. II, p. 747; pa Richard de Poitiers, moine de Cluny, ap. Marten., *Ampl. Collect.* t. V, p. 1168; par l'auteur de la *Chronique de Saint-Martin de Tours*, ap. Marten., *Anecd.*, t. III, etc.

Bérenger passa les huit dernières années de sa vie dans le exercices de la pénitence et dans la pratique de toutes sortes d bonnes œuvres. Il s'était retiré dans l'île de Saint-Côme, un pe au-dessous de la ville de Tours, laquelle appartenait alors à l'abbaye de Marmoutier. Il y mourut en 1088. Guillaume d Malmesbury rapporte qu'il fut saisi d'une crainte dans se derniers moments, et qu'il prononça les paroles suivantes « D'un côté, j'espère que le Seigneur me recevra dans sa gloir

Digitized by Google

» en vue de la pénitence qu'il m'a inspirée; mais de l'autre, je » crains sa justice, à cause de ceux que j'ai pervertis. »

Oudin, par attachement au protestantisme qu'il avait embrassé, révoque en doute la conversion de Bérenger, *De script. eccles.*, t. II, p. 635; mais son témoignage ne doit point contrebalancer celui des auteurs contemporains. Cave va plus loin encore : il dit que Bérenger avait un grand nombre de partisans. Il exagère certainement, puisqu'ils montaient tout au plus à trois cents, selon Guillaume de Malmesbury et ceux qui se plaignaient le plus vivement du mal que causaient les erreurs de Bérenger; encore n'y avait-il point de personnes de marque parmi ceux qui s'étaient laissé séduire. Cave ajoute que Bérenger n'avait que des moines pour adversaires. Est-ce qu'il regarde comme des moines, Hugues, évêque de Langres; Théoduin, évêque de Liége; Eusèbe Brunon, évêque d'Angers ; Goscelin et Adelman, tous deux scolastiques de Liége, sans parler de plusieurs autres évêques qui condamnèrent Bérenger, et de tous ceux qui réfutèrent ses erreurs?

Il nous reste plusieurs lettres de Bérenger, avec quelques fragments de ses autres ouvrages. Le style de cet auteur est dur; sa manière d'écrire est sophistique et n'a rien de cette simplicité qui caractérise les premiers prédicateurs de l'Évangile. On ne voit pas trop sur quel fondement était appuyée la réputation d'habile grammairien qu'il s'était acquise. Il s'en faut beaucoup qu'il soit comparable à Lanfranc, à Adelman et aux autres écrivains du même siècle[1]. (GODESCARD.)

[1] Nous avons encore les ouvrages de la plupart de ceux qui écrivirent contre lui. Voici les noms de leurs auteurs : Hugues, évêque de Langres; Théoduin, évêque de Liége; Eusèbe Brunon, évêque d'Angers; Lanfranc, moine du Bec, puis archevêque de Cantorbéry; Adelman, scolastique de Liége, puis évêque de Bresse; Guitmond, moine de la Croix-Saint-Leufroi, puis évêque d'Averse, près de Naples; le Bienheureux Maurille, archevêque de Rouen; Durand, abbé de Troarn, en Normandie; Wolphem, abbé de Brunvilliers, près de Cologne; Ruthard, moine de Corwey, puis abbé de Hersfield; Geoffroy, de Vendôme, dont le premier écrit fut un traité *du Corps du Seigneur*; saint Anastase, moine de Saint-Michel, puis de Cluny; Jotsald, moine de Cluny; Albéric, moine du Mont-Cassin; Ascelin, moine du Bec; Gosselin, scolastique de Liége, etc.

Digitized by Google

SAINTE OLIVE,

VIERGE ET MARTYRE.

Parmi les personnages illustres que les Apôtres convertirent en Italie, se trouva un Gaulois cisalpin, Apollonius, qui se montra si rempli de foi, de vertu et de zèle après sa conversion, qu'il fut sacré évêque de Brescia, sa patrie. Ses travaux et ses prédications, toutes de feu, amenèrent à la vraie religion une multitude d'âmes. Entre autres fruits de ses courses apostoliques, il recueillit cette belle et suave Olive, remplie de l'huile de la grâce divine, des dons du Saint-Esprit et de toutes les bénédictions du Ciel. Elle était de la même ville que le saint Évêque; son cœur, disposé d'avance par les vertus morales, et préparé à recevoir la semence de la parole sacrée par une grâce spéciale, se laissa prendre aisément aux sermons évangéliques; elle écouta, comprit et marcha dans la voie que lui traçait le Verbe divin. Elle reçut les instructions nécessaires pour vivre en la crainte et l'amour du Seigneur, et en la pratique des vertus chrétiennes, et demanda le Baptême, qui fit d'elle une enfant de Dieu.

Cette belle âme ne s'ouvrit pas seulement aux préceptes sans l'accomplissement desquels le salut est impossible, elle s'ouvrit encore aux conseils de l'Évangile, par la pratique desquels on monte à la perfection. Quand elle connut le mérite et l'excellence de la virginité, rien ne l'arrêta plus dans son essor vers Dieu : elle voulut se consacrer à lui tout entière, et réserver à lui seul la fleur de son corps et de son âme. Elle se livra désormais sans réserve aux œuvres de la mortification et de la piété chrétienne, et elle arriva dans assez peu de temps à une grande sainteté de vie. Ses exemples et ses paroles entraînèrent beaucoup de per-

Voyez l'*Histoire de Bérenger* par François de Roye, professeur en droit à Angers, imprimée en 1656, in-4°, et le P. Mabillon, *Analect.*, t. II, p. 477, et *Act. Ben.*, t. IX ; Fleury et Cellier ont suivi ce dernier auteur. Voyez surtout les continuateurs de l'*Histoire littéraire de la France*, t. VIII, p. 197. Ils ont relevé plusieurs fautes considérables dans lesquelles Cave et Oudin étaient tombés.

Digitized by Google

sonnes, et leur persuadèrent d'abandonner l'abominable culte des idoles pour adorer le seul vrai Dieu.

La pieuse Olive allait souvent prier au tombeau des saints Faustin et Jovite, que l'évêque Apollonius avait ordonnés, l'un prêtre, l'autre diacre, et qui depuis peu avaient été cruellement martyrisés. Comme elle y était un jour en oraison, elle y fut surprise par les idolâtres, qui la saisirent, la maltraitèrent brutalement et la menèrent au gouverneur Aurélien, qui la fit jeter dans une obscure prison. Le jour suivant, se l'étant fait présenter, ce persécuteur essaya de lui persuader, par promesses, par menaces, de courber le genou devant les faux dieux : il y perdit sa peine. La vierge courageuse lui répondit que jamais elle n'adorerait l'or ni l'argent, la pierre ni le bois, ni les personnes damnées qu'ils représentaient pour usurper l'encens dû à Dieu seul.

Le juge, la trouvant inébranlable dans sa résolution, commanda qu'on la pendit par les cheveux à un arbre, qu'on la dépouillât à nu, qu'on allumât sous elle un grand feu pour la rôtir vivante, et qu'on la battit de scorpions jusqu'à ce qu'elle rendît l'âme, pour apprendre au peuple à respecter les édits des divins empereurs et à ne se point moquer des dieux de l'empire. La sentence fut rigoureusement exécutée, et sous ce pressoir la sainte Olive répandit une odeur suave qui monta jusqu'au Ciel, avec son âme intrépide, le 19 avril de l'an 129. (CHAPIA.)

SAINT ESTIN.

Estin, Gestin ou Justin le Solitaire, naquit en Hibernie, au commencement du IVe siècle. Ses vertus surpassaient encore ses lumières. L'Évêque diocésain reçut avec empressement un sujet si distingué, et Gestin signala son zèle pour étendre le règne de Dieu.

Il vint en Armorique, bâtit une chapelle et un ermitage dans le pays qui adopta son nom. Cet Apôtre de la contrée vit les peuples embrasser et suivre à l'envi la religion du Sauveur.

Il fit le pèlerinage de Rome. A son retour, il trouva son trou-

Digitized by Google

peau accru d'une colonie de Saints, à la tête desquels brillait Efflam. Ce prince avait amené quelques prêtres pour la célébration des saints Mystères, dont les pieux fugitifs n'auraient pas voulu se priver. Gestin, qui lui laissa généreusement sa chapelle et sa demeure, s'établit dans le voisinage, continuant de vivre dans les austérités des anachorètes et dans l'exercice du ministère le plus charitable.

Il mourut dans un âge avancé, et s'il est représenté jeune, c'est qu'il était tel à son arrivée. Il fut enterré dans l'oratoire où il célébrait la Messe. Sa chapelle était vers le midi du bourg de Plestin, au bas de la lande Scolva. Cet édifice, maintenant en ruine, avait été rebâti vers 1687.

Saint Gestin était premier patron de la paroisse jusqu'en 994, époque de la translation des reliques de saint Efflam. Il est deuxième patron, et sa statue, transportée à l'église, le représente en habits sacerdotaux. Sa fête se célèbre le cinquième dimanche après Pâques.

SAINT URSMER,

ABBÉ DE LOBBES.

Ursmer naquit à Floyon, près d'Avènes, le 23 juillet de l'année 644. Ses parents lui apprirent de bonne heure que, n'étant fait que pour Dieu, il ne devait vivre que pour lui. Ils unissaient la prière à l'instruction, afin d'attirer les bénédictions sur cette jeune plante; ils joignaient le bon exemple aux préceptes, afin qu'Ursmer se formât plus facilement au bien en le voyant toujours pratiquer devant lui. Il répondit à une si sainte éducation, et chacun admirait sa piété profonde, dans un âge où les autres enfants savent encore à peine les premiers éléments de leur religion. De peur que l'air contagieux du monde n'infectât ce jeune cœur, ses parents le mirent, au sortir de son enfance, sous la conduite de saint Landelin, à qui l'on attribue la fondation du monastère de Lobbes.

Plus le jeune homme lisait le récit des actions des Saints qui étaient déjà arrivés à la gloire, plus il travaillait à augmenter en grâce et en piété. Il eût voulu avoir toutes les vertus et posséder

Digitized by Google

un cœur plus digne d'être offert à son Dieu ; souvent il disait comme David : Seigneur, mon désir est devant vous, et mes gémissements ne vous sont point cachés.

Saint Landelin, appréciatur de son mérite, voulut l'élever au sacerdoce et se décharger sur lui de la conduite de son monastère. Mais il trouva tant d'opposition de sa part que, pour le déterminer, il fallut employer l'autorité de Peppin, maire du palais.

Ursmer, chargé de la conduite des autres, demanda à Dieu, comme Salomon, qu'il lui donnât la sagesse. Il veillait et priait jour et nuit pour entretenir la régularité dans son monastère et y faire croître la ferveur et l'humilité. Il était le premier aux plus basses fonctions ; il pratiquait des austérités si rigoureuses que l'on croyait qu'il ne pouvait se soutenir que par un miracle. Pendant près de dix ans, il s'abstint, dit-on, de manger du pain : ce que nous ne proposons pas comme un exemple à suivre, mais pour faire voir de quoi est capable un ardent amour de Dieu et un parfait mépris de soi-même.

L'application qu'il donnait au spirituel de la communauté n'empêchait pas qu'il ne prît aussi beaucoup de soin pour affermir la maison sur ses fondements et la mettre en état de durer. Il employa pour la doter les biens qui lui étaient restés dans le monde, et qui n'avaient pas encore été distribués aux pauvres ; et il profita des libéralités de Peppin comme avait fait son prédécesseur saint Landelin. Il acheva ainsi heureusement le monastère de Lobbes, qui devint dans la suite des temps l'un des plus riches et des plus célèbres du pays. Mais il était beaucoup plus en peine d'y faire fleurir la bonne discipline et d'y faire régner les vertus.

Cependant sa charité était d'une trop grand étendue pour pouvoir se resserrer dans les bornes de son monastère. Il se sentait brûler du désir de faire connaître Jésus-Christ aux peuples des Pays-Bas, qui l'ignoraient encore. Ne désespérant pas de voir un jour ses travaux évangéliques comblés par la gloire du martyre, il alla jusqu'au fond de la Flandre chercher les infidèles qui étaient demeurés là dans les ténèbres de l'idolâtrie,

Digitized by Google

leur annonça le royaume de Dieu, et leur prêcha la pénitence.

Afin qu'il pût s'en acquitter avec plus de fruit et d'autorité, il fut ordonné évêque sans être attaché à aucun siége, comme avait été saint Amand avant de résider à Maëstricht. Il fit ainsi les fonctions des Apôtres dont il menait déjà la vie, et travailla avec une application infatigable à la conversion des peuples répandus en diverses provinces, dans les diocèses de Cambrai et d'Arras, de Tournai et de Noyon, de Therouenne, de Laon, de Metz, de Trèves, de Cologne et de Maëstricht. Mais quoique son épiscopat ne fut véritablement qu'une commission apostolique, sans être déterminé par des limites, il ne laissa pas de gouverner les environs de son abbaye de Lobbes comme s'il en eût été le pasteur particulier. Ce qui se fit peut-être à la prière, ou au moins par la permission des Évêques de Cambrai et de Maëstricht.

Ursmer eut une maladie grave, qui le fit beaucoup souffrir pendant neuf ans. Il se réjouissait à proportion que la douleur qu'il sentait devenait plus vive, dans l'espérance d'être bientôt réuni à Jésus-Christ. Le Seigneur l'exauça enfin : après l'avoir purifié comme l'or dans le creuset, il lui donna la récompense due à sa persévérance dans les bonnes œuvres.

Ce grand Saint mourut dans la nuit du 18 au 19 avril de l'an 713, âgé de soixante-neuf ans. Son corps fut enterré dans l'église qu'il avait fait bâtir sur le haut de la montagne au pied de laquelle était son monastère : et ce lieu devint célèbre depuis par les miracles dont Dieu avait commencé d'honorer déjà le Saint de son vivant. Son corps fut élevé de terre cent dix ans après, pour être plus décemment exposé à la vénération publique.

SAINT JEAN DE CORDOUE,

MARTYR.

Jean était marchand dans la ville de Cordoue au temps du règne d'Abdéramie. Les Maures ou Sarrasins dominaient alors dans l'Espagne. On accusa Jean d'avoir mal parlé de Mahomet et d'exciter ceux qui venaient acheter chez lui à se retirer de la secte du faux prophète. Le cadi le fit arrêter, et après l'avoir fait accabler de coups de fouets, il le somma de renoncer à Jésus-

Digitized by Google

Christ. Le marchand, qui avait une foi vive, ne se laissa pas abattre. Il reçut alors cinq cents coups de fouets, après quoi on le mit à rebours sur un âne, lié par de lourdes chaînes, et on le promena par la ville jusqu'à la prison dont on lui ouvrait les portes. Mais en y mettant le pied il expira, bénissant Dieu, le 19 avril 850. On fête ce Martyr en Espagne le jour de son triomphe.

SAINT ELPHÉGE,

MARTYR.

Elphége naquit en Angleterre, vers l'an 955, de parents vertueux, qui lui procurèrent une éducation conforme aux engagements du Christianisme. Pour faire fructifier ces premiers soins, il quitta le monde dès sa jeunesse. Persuadé qu'il est plus facile de se passer des biens du siècle que de n'en pas abuser quand on les possède, il aima mieux s'en priver volontairement que de s'exposer à se perdre en s'y attachant.

Il fut élevé, en 1006, sur le siége de Cantorbéry. Pendant qu'il travaillait à faire des règlements utiles pour étendre le règne de la foi, des pirates danois ravageaient l'Angleterre, qui n'était pas en état de leur résister. Le Saint n'avait pas d'autres armes que la prière; il s'efforçait d'arrêter les barbares par ses exhortations, et même de les convertir. Il rachetait les captifs et nourrissait le peuple réduit à la famine.

Les Danois attaquèrent la ville de Cantorbéry, la prirent et la pillèrent. Tout passa par le fer et le feu; les femmes et les enfants même ne furent pas épargnés. Elphége, s'échappant alors des mains de son clergé, qui le retenait dans l'église, accourut au milieu des corps morts, et se présentant aux ennemis, il s'écria : Épargnez ces innocents, il n'y a pas de gloire à les massacrer; tournez plutôt votre colère contre moi, qui vous ai si souvent reproché vos crimes, qui ai nourri, vêtu et racheté ceux que vous teniez captifs. — Les Danois ne lui en laissèrent pas dire davantage : ils le prirent, lui serrèrent la gorge, afin qu'il ne pût continuer à leur faire de si justes reproches, et après lui avoir lié les mains, ils lui déchirèrent le visage de leurs ongles, et lui don-

Digitized by Google

nèrent dans les côtés des coups de pied et des coups de poing. Ils brûlèrent l'église; ils passèrent le clergé et le peuple au fil de l'épée, ne laissant la vie qu'à la dixième partie des habitants, en sorte qu'il ne resta à Cantorbéry que quatre moines et quatre-vingts bourgeois.

Les barbares tinrent Elphége sept mois dans une étroite prison. Mais la maladie se jeta parmi leurs troupes; en peu de temps elle leur enleva deux milles hommes. Les Chrétiens leur firent connaître que c'était Dieu qui les punissait. Touchés de leurs pertes plutôt que de leurs crimes, ils vinrent demander pardon à l'Archevêque et le tirèrent de son cachot. Elphége leur dit :

« Quoique vous ne méritez point de grâce, nous devons suivre l'exemple du Seigneur, qui lava les pieds au disciple même qui allait le trahir, et pria pour ceux qui l'avaient crucifié. »

Ayant ainsi parlé, il bénit du pain, dont il leur donna à manger à tous, et ils furent delivrés de la calamité épidémique qui les frappait. Alors ils lui envoyèrent quatre de leurs chefs, qui le remercièrent, mais en ajoutant que s'il voulait jouir de la liberté et de la vie, il fallait qu'il leur payât trois mille marcs d'or. Comme il s'y refusa, ne le pouvant pas, ils le lièrent de nouveau, lui donnèrent la question et le reconduisirent dans son cachot.

Ils l'en tirèrent le samedi suivant. L'ayant mis sur un cheval, ils le menèrent, sous une forte escorte, devant les commandants de la flotte danoise, qui lui dirent : « Paie-nous l'or que nous demandons, si tu ne veux pas être aujourd'hui donné en spectacle au monde.

— Je ne puis vous offrir, répondit-il, que l'or de la sagesse, qui est de quitter vos superstitions et de vous convertir au vrai Dieu. »

Alors ils se jetèrent sur lui et le frappèrent du dos de leurs haches ; après quoi ils le lapidèrent.

Le Saint s'était mis à genoux et priait pour eux, en recommandant son Église au bon Pasteur. Enfin un Danois qu'il avait confirmé la veille, touché d'une compassion peu éclairée, lui donna un grand coup de hache sur la tête, pour l'empêcher de languir, et le délivra de ses souffrances, le 19 avril de l'an 1012.

Digitized by Google

SAINTE HILDEGONDE,

VIERGE.

Un gentilhomme de la petite ville de Nuytz, située à peu de distance de Cologne, avait deux filles jumelles nommées Hildegonde et Agnès. Ces deux enfants étaient le fruit des prières de leurs parents, qui, pour les obtenir de Dieu, avaient formé le vœu de visiter la Terre sainte et de consacrer au Seigneur les enfants qui leur naîtraient. En conséquence, les deux jumelles furent élevées dans un couvent de Nuytz, pour y prendre le voile sacré aussitôt qu'elles auraient atteint l'âge marqué par la coutume.

Elles sortaient à peine de l'enfance lorsque leur mère, qui se préparait, ainsi que son époux, à faire le voyage de la Terre sainte, vint presque subitement à mourir. Elle expira avec le regret de n'avoir pu remplir son vœu, et elle pressa son mari d'accomplir le sien au plus tôt. Le gentilhomme, après avoir rendu les derniers devoirs à son épouse, fit les préparatifs de son départ; et voulant emmener une de ses filles à la place de leur mère, il choisit Hildegonde, et se hâta de faire donner le voile à Agnès.

Craignant que la pudeur d'Hildegonde n'eût quelque chose à souffrir en l'exposant aux dangers d'un long voyage dans la compagnie des hommes, il l'habilla en garçon, lui fit couper les cheveux, et lui donna le nom de Joseph.

Enfin le père et la fille quittèrent leur pays, accompagnés seulement d'un domestique qui semblait leur être dévoué. Comme ils possédaient de grandes richesses, ils emportèrent beaucoup d'argent et d'effets précieux pour fournir aux frais du voyage et pour distribuer des aumônes. Ils traversèrent heureusement la France et s'embarquèrent à Marseille, en 1147, avec les croisés français.

Au milieu de la traversée, le vieux gentilhomme fut attaqué d'une violente maladie. Se voyant bientôt réduit à l'extrémité, il donna ses dernières instructions à sa fille, lui recommanda surtout de continuer à cacher son sexe, pria Dieu de la prendre sous sa protection, et nomma son valet, en qui il avait la plus

Digitized by Google

grande confiance, tuteur de son fils Joseph (car cet homme ignorait aussi le secret d'Hildegonde); il lui remit tous les biens qu'il avait emportés, et le conjura de prendre soin de ce cher enfant et de ne jamais l'abandonner. Après quoi il ne s'occupa que de son salut, reçut les derniers Sacrements, et expira saintement peu de jours avant que le vaisseau eût abordé à la ville d'Acre.

La jeune Hildegonde pleura amèrement la perte de ce père chéri, qui la laissait seule dans le monde, éloignée de son pays natal et privé d'appui et de consolation. Elle acheva tristement son voyage, se rendit à Jérusalem, visita le saint Sépulcre et les autres lieux consacrés par la présence du Sauveur, et après avoir distribué les offrandes de ses parents, Hildegonde revint à Acre, toujours accompagnée de son guide, pour y attendre une occasion favorable de retourner à Cologne.

Elle était là depuis quelques jours lorsqu'un matin, à son réveil, elle apprit que l'homme de confiance avait disparu, emportant tout l'argent et les effets qu'elle possédait. Ce vol la laissa dans le plus entier dénûment, sans guide, sans ressources, exposée à des périls qui menaçaient non-seulement sa vie, mais son honneur, qui lui était infiniment plus cher. Effrayée de sa situation, Hildegonde s'abandonna à la douleur. Mais bientôt elle s'adressa à Dieu comme à son véritable père, qui connaissait ses dangers, et qui pouvait seul l'en préserver par sa toute-puissance et sa bonté infinie. Elle sentit alors son courage et ses espérances se ranimer, et elle eut lieu de reconnaître que ses prières avaient été entendues, car dès le même jour un étranger s'étant intéressé au sort de celle qu'il prenait pour un malheureux orphelin, en prit soin, lui donna des consolations et la ramena à Jérusalem, en pourvoyant à tous ses besoins.

Hildegonde fut sensible, comme elle le devait, à la générosité de cet étranger; mais pour n'être pas plus longtemps à charge à son bienfaiteur, elle entra chez les Templiers, qui se faisaient un devoir de secourir les pauvres pèlerins et de leur procurer un asile et des subsistances. Là, Hildegonde attendit ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner sur elle, priant sans cesse, et visitant de nouveau les saints Lieux avec plus de ferveur et d'exactitude que la

Digitized by Google

première fois. Au bout d'un an, on vit entrer dans le temple un inconnu, qui, disait-il, venait de Cologne et cherchait des nouvelles d'un gentilhomme de Nuytz, son parent et son ami. On lui indiqua le jeune Joseph comme étant celui qui pouvait satisfaire à ses demandes. Hildegonde déclara à cet ami de son père qu'elle était le gentilhomme qu'il cherchait; elle lui raconta comment elle avait perdu son père et de quelle manière elle avait été trahie et volée par son domestique.

L'étranger, qui se rappelait avoir entendu dire que son ami avait effectivement emmené un de ses enfants avec lui, ajouta foi à ce récit, et ramena le jeune homme en Europe. Mais les fatigues du voyage ayant abrégé les jours de ce gentilhomme, il mourut après une courte maladie, lorsqu'il était sur le point de revoir son pays, laissant à Joseph tout son argent et ses effets par son testament.

Hildegonde se voyant de nouveau sans appui, ne jugea pas à propos de se faire reconnaître en entrant à Cologne; elle garda ses habits d'homme et vécut dans la ville en qualité d'étranger. Un chanoine de la cathédrale l'ayant pris en amitié, lui offrit si obligeamment un logement dans sa maison, qu'Hildegonde ne put se refuser à ses instances, et alla demeurer chez lui. Ce chanoine avait une sœur religieuse Bénédictine, qui fut élue abbesse. Sa nomination ayant été contestée, le chanoine se crut obligé d'en appeler au Saint-Siége, et se prépara à faire le voyage de Rome. Il désira emmener avec lui le jeune Joseph, pour qui il se sentait une vive affection, et qui paraissait fort instruit, ayant fait de longs voyages et parlant facilement plusieurs langues. Hildegonde refusa d'abord, ne voulant point s'exposer à de nouveaux dangers, et craignant par là d'offenser Dieu, qui avait permis qu'elle revînt heureusement dans son pays. Mais elle fut enfin obligée de céder aux importunités du chanoine. Ils partirent ensemble, traversèrent heureusement une partie de l'Allemagne, et s'avancèrent jusqu'à Augsbourg. Voulant éviter d'entrer dans la ville, ils couchèrent dans un bourg distant de deux lieues.

Comme ils n'avaient qu'un cheval pour faire le voyage, ils

Digitized by Google

faisaient tour-à-tour une partie du chemin à pied. Le lendemain, le chanoine, en montant à cheval, remit à Joseph une canne dans laquelle étaient renfermées les lettres qu'il portait à Rome, et partit le premier, laissant son jeune compagnon à quelque distance. Hildegonde, restée seule sur la route, traversa un bois où elle fit la rencontre d'un homme qui la pria de garder un moment son sac, qu'il lui donna, et qui s'éloigna à grands pas, promettant de revenir à l'instant. Hildegonde s'étant assise pour attendre cet homme, vit aussitôt paraître une troupe d'archers qui cherchaient un voleur; ils se saisirent du sac, qui se trouva renfermer le vol, et arrêtèrent Hildegonde, qu'ils prenaient pour le voleur.

Ils la conduisirent au bourg dont elle était sortie le matin, et on lui fit son procès. Elle fut condamnée à mort sur-le-champ. Voyant qu'on la conduisait au supplice, elle demanda un prêtre; ce qu'elle obtint avec beaucoup de peine. Le prêtre ayant entendu sa confession, fit suspendre l'exécution. On revint sur la précipitation du jugement, et on envoya à la recherche de l'homme qu'Hildegonde désignait, et que l'on reconnut pour avoir déjà commis quelques crimes; cet homme fut arrêté dans le moment où il se croyait hors de danger.

On le confronta avec le jeune étranger, mais il s'obstina à tout nier. Alors, suivant l'usage du temps, on les soumit à l'épreuve du fer brûlant, pour discerner l'innocent d'avec le coupable : c'était ce qu'on appelait le jugement de Dieu. Hildegonde subit l'épreuve sans en ressentir aucun dommage, tandis que le voleur ne put prendre le fer chaud sans en avoir la main brûlée. Cette preuve parut suffisante, et on livra le coupable à la justice. On rendit au jeune voyageur sa liberté et ses lettres, et il partit pour rejoindre le chanoine.

Mais en entrant dans le bois où elle avait rencontré la première fois le voleur, Hildegonde fut arrêtée par les parents du criminel, qui, pour venger sa mort, la pendirent à un arbre, et se retirèrent en la laissant pour morte. Quelques bergers l'ayant aperçue, coupèrent la corde ; ils se disposaient à la mettre en terre lorsqu'ils reconnurent qu'elle vivait encore. Ils la ranimèrent

Digitized by Google

et lui prodiguèrent tous les secours dont ils étaient capables. Hildegonde, rendue à la vie, remercia Dieu d'une protection si visible, témoigna sa reconnaissance à ses bienfaiteurs, et se trouvant, peu de temps après, parfaitement guérie, continua son voyage et retrouva le chanoine, qui croyait l'avoir perdue pour toujours. Ils allèrent ensemble à Vérone, et de là à Rome, où le Pape Urbain III leur désigna l'Évêque de Spire pour juger leur affaire. Les voyageurs prirent aussitôt le chemin de Spire, où ils se fixèrent quelque temps. Le chanoine retourna à Cologne, et Hildegonde, qui venait d'apprendre la mort de sa sœur, résolut de ne plus songer qu'à s'occuper de son salut et de chercher une retraite. Elle se retira dans l'abbaye de Schonauge, au diocèse de Worms, où elle mourut peu de temps après, consumée par la mortification, les peines et les exercices d'une piété ardente. On ne découvrit son sexe qu'après sa mort, qui eut lieu en 1188, et l'Église l'a mise au rang des Bienheureuses.

LE BIENHEUREUX BERNARD [1],

SURNOMMÉ LE PÉNITENT.

La fausse délicatesse du siècle s'est plus d'une fois récriée contre les austérités et les mortifications extraordinaires de quelques Saints. Elle n'a pas voulu comprendre que ces exemples, si capables de confondre notre mollesse et notre lâcheté dans le service de Dieu, sont inspirés par ce Dieu lui-même à des âmes héroïques, afin de nous montrer ce que peut sa grâce dans les cœurs et de nous porter à faire quelque violence à nos passions et à nos vices, en voyant les Saints leur livrer une guerre si acharnée. C'est là une grande instruction qu'il veut que nous retirions de ces exemples plus admirables qu'imitables. C'est le fruit que nous devons recueillir en particulier de la vie du Bienheureux Bernard le Pénitent.

Il naquit en Provence, dans le diocèse de Maguelone, dont le siége fut plus tard transféré à Montpellier. On ne connaît ni sa famille, ni l'éducation qu'il reçut, ni même les fautes pour lesquelles il se soumit à une pénitence si longue et si rigoureuse.

[1] Bolland., 19 april.

Digitized by Google

La lettre qu'il demanda à son Évêque avant de la commencer n'entre dans aucun détail; voici en quels termes elle est conçue : « Jean, par la grâce de Dieu, évêque de Maguelone, à tous les pasteurs et tous les fidèles de l'Église catholique, salut éternel dans le Seigneur. Qu'il soit connu à vous tous, qu'en expiation des crimes horribles par lui commis, nous avons infligé à Bernard, le porteur de ces présentes lettres, la pénitence ici mentionnée : qu'il marche pieds nus pendant sept ans, qu'il ne porte point de chemise tous les jours de sa vie, qu'il jeûne, comme en Carême, durant les quarante jours qui précèdent la naissance du Sauveur, qu'il s'abstienne de viande ou de graisse le mercredi de chaque semaine et ne prenne le vendredi qu'un peu de pain et de vin. Quant aux vendredis de Carême et des quatre-temps, qu'il ne boive que de l'eau, et que tous les samedis, excepté aux jours solennels ou bien quand sa santé l'exigera, il s'abstienne de viande et de graisse. C'est pourquoi nous conjurons avec prière votre clémence en Jésus-Christ que, pour la rédemption de vos âmes et dans un esprit de miséricorde, vous donniez à ce très-pauvre pénitent les vêtements et les aliments nécessaires, que vous l'aidiez de vos prières, et que vous relâchiez quelque chose de sa pénitence, si vous le jugez bon. Donné à Maguelone l'an de l'incarnation du Seigneur 1170, au mois d'octobre. A valoir pour sept ans seulement. »

Cette lettre, comme on le voit, n'explique point quels sont les crimes pour lesquels Bernard demanda une si rigoureuse pénitence. Peut-être n'était-il coupable que des fautes assez ordinaires aux jeunes gens de son âge, et que ce fut par une inspiration du Ciel qu'il embrassa cette vie de travaux et d'austérités pour l'édification des peuples. Peut-être aussi avait-il commis un meurtre dans une sédition, comme quelques auteurs semblent le croire. L'historien contemporain de sa vie partage cette opinion. « Pour moi, dit-il, je crois que le Bienheureux Bernard, à l'exemple d'autres pénitents, crut qu'il lui était bon de quitter son pays par amour pour Dieu, et qu'il demanda lui-même que ses péchés, toujours horribles aux yeux des Saints, fussent déclarés tels aux yeux du monde entier. J'ai cherché, ajoute-t-il, à connaître la

Digitized by Google

vérité sur ce fait ; j'ai interrogé des personnes qui connaissaient son père et sa mère, et je n'ai jamais pu savoir qu'on lui eût reproché d'autre crime, sinon d'avoir, dans une sédition à laquelle il prit part avec plusieurs personnes considérables, assassiné un gouverneur qui s'était rendu odieux par ses exactions et les tributs excessifs qu'il imposait. »

Muni de la lettre de son Évêque et le corps chargé de cercles de fer, selon la coutume des grands pénitents de cette époque, le Bienheureux Bernard commença sa vie de pèlerinages, de fatigues et de pénitences extraordinaires. Trois fois il alla à Jérusalem répandre des larmes auprès du tombeau du Sauveur. De là il se transporta dans les Indes, pour y demander la protection de saint Thomas, Apôtre, qui le premier prêcha la foi dans ces immenses contrées. On le voit encore paraître successivement dans d'autres pays, laissant partout sur son passage la bonne odeur des vertus de Jésus-Christ. Qui pourrait exprimer tout ce qu'il eut à souffrir de la faim, de la soif, du froid et de la nudité durant ces voyages?

L'illustre pénitent étant arrivé à Saint-Omer, comprit par une lumière intérieure qu'il devait s'arrêter dans cette ville et s'y fixer. Il accepta donc la petite maison que lui offrit un vertueux habitant appelé Guillaume. Cette demeure était voisine de l'abbaye de Saint-Bertin, et elle donnait à Bernard le moyen d'aller rendre à Dieu ses hommages presque à toutes les heures du jour et de la nuit. Toujours il arrivait l'un des premiers aux matines que chantaient les religieux du monastère durant la nuit ; de là il se rendait à la basilique de Saint-Omer, où commençait alors l'office, et enfin à l'église de la paroisse, vers les premières heures du jour. Il avait les pieds et les jambes nus, même dans les froids les plus rigoureux. « J'ai appris, continue le biographe du Saint, par le témoignage d'hommes et de femmes remplis de religion, que souvent, dans les plus durs hivers, il se tenait debout, les pieds nus sur la terre nue et froide, pendant un temps considérable. Il laissait quelquefois la peau de ses pieds attachée à la terre par la gelée. Et comme le froid excessif faisait dans ses pieds de grandes crevasses, il y

Digitized by Google

apportait remède lui-même de cette manière : il se retirait la nuit dans un coin de son étroite demeure, brûlait avec une torche les déchirures de la chair et y faisait couler un peu de cire. »

Ces austérités extraordinaires ne pouvaient encore suffire à l'esprit de pénitence qui animait le Bienheureux Bernard. Il en était tellement avide qu'il savait en rencontrer partout et pour toutes les heures du jour et de la nuit. Après quelques instants de sommeil sur une couverture qui cachait de grosses pierres, il se levait pour la prière. Aussitôt qu'elle était terminée, le pénitent se livrait à toutes sortes d'œuvres de charité et de religion. Il prenait soin des malades et des malheureux, veillait à la propreté des églises, non-seulement à l'intérieur mais aussi à l'extérieur, ramassant les pierres qu'il rencontrait autour de la maison de Dieu et les portant plus loin ou quelquefois sous sa couche. Pauvre et dénué de tout, il recevait du monastère de Saint-Bertin les choses nécessaires à la vie, et les partageait aussitôt avec les pauvres, pour lesquels il était rempli de la plus affectueuse compassion.

Au milieu de ces mortifications effrayantes, le visage du Bienheureux Bernard était toujours rayonnant de joie et de bonheur, et il suffisait de le voir pour reconnaître que la grâce de Jésus-Christ surabondait dans son âme. Aussi ce nom sacré était-il sans cesse sur ses lèvres, et souvent il le faisait retentir aux oreilles de ceux qu'il rencontrait. Une parole qui lui était aussi très-familière, et qu'il adressait à la plupart des personnes qui l'arrêtaient, est celle-ci : « Que Dieu nous accorde une bonne fin ! »

Ce saint homme, qui avait déjà fait tant de choses pour Dieu, demanda plus tard à l'abbé de Saint-Bertin l'habit de son Ordre et l'entrée dans son monastère. Tous les religieux se réjouirent à la pensée d'avoir pour Frère un homme dont la sainteté faisait l'édification de tout le pays, et par les prières duquel on obtenait du Ciel des miracles. En effet, même avant sa mort, Bernard le Pénitent opérait des prodiges, que malgré toute son humilité il ne pouvait dérober à la connaissance du public. Un incendie

Digitized by Google

violent éteint par un signe de Croix, une grande plaie à la jambe guérie de la même manière, une enfant noyée retrouvant la vie entre ses mains quand il l'eut placée sur un autel, et beaucoup d'autres faits semblables lui sont attribués par les historiens du temps.

L'esprit de prophétie se manifesta aussi en lui dans plusieurs circonstances et surtout dans les derniers jours de sa vie. Étant sur son lit de mort, au milieu de ses Frères réunis, il guérit encore en le touchant un petit enfant qu'on lui apporta dans un état désespéré. L'admirable pénitent remit quelques moments après sa belle âme à son Créateur, et alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses mortifications et de toutes ses autres bonnes œuvres.

A peine sa mort fut-elle connue que, de toutes parts, on accourut auprès de sa dépouille mortelle pour voir encore une fois ce saint personnage, qui avait fait l'édification et l'admiration de toute la contrée pendant bien des années. Tous à l'envi demandaient ou plutôt enlevaient un morceau de ses habits ou quelque objet qui eût été à son usage. Les religieux, au milieu de cette foule, qui se renouvelait sans cesse, ne pouvaient ni remplir leurs fonctions, ni procéder à la cérémonie des funérailles. Quelques guérisons extraordinaires opérées dans ce moment vinrent encore ajouter à l'enthousiasme du peuple, qui ne pouvait se lasser de contempler ce pénitent devenu un grand Saint et l'un de ses patrons dans le Ciel. Les religieux de Saint-Bertin ne purent inhumer le corps de l'homme de Dieu qu'avec peine, à cause de la foule que l'on ne savait comment contenir. Ils ôtèrent les instruments de pénitence qui étaient sur son corps, le cilice, la cuirasse de fer et les chaînes; puis, après avoir lavé avec respect ses membres, qui exhalaient une odeur suave, ils l'ensevelirent dans le monastère.

L'historien de la vie du Bienheureux Bernard, qui est témoin oculaire de presque tous les faits qu'il rapporte, cite avec détail un grand nombre de guérisons miraculeuses qui eurent lieu après sa mort. Plusieurs aveugles et beaucoup de malades à Saint-Omer, un hydropique et une aveugle de Fauquemberg, à

Digitized by Google

Bergues un enfant infirme, à Cassel une petite fille aveugle et un estropié appelé Gérard, à Arque une femme infirme, à Furnes un homme malade depuis deux ans, à Bourbourg une femme qui souffrait horriblement dans les oreilles à cause d'un insecte qui y avait pénétré, furent guéris en se recommandant aux prières du nouveau patron de la Morinie.

D'autres guérisons, également attestées par des témoins oculaires et rapportées avec détail, eurent lieu aussi dans les localités suivantes : Drinckam, Terdeghem, Saint-Pol, Blaringhem, près de Cassel, Vissant, au nord de Boulogne, Helchy, près de cette même ville, Calais, Bailleul, Aire, Furnes, Messines, Fecamp, en Normandie, et Utrecht, en Hollande.

On faisait autrefois, dans l'abbaye de Saint-Bertin, un office propre du Bienheureux Bernard le 19 avril, jour anniversaire de sa mort. Son nom se trouve dans presque tous les martyrologes, et plusieurs lui donnent la qualité de Saint. Son corps, levé de terre en 1208, fut déposé dans un monument, sur lequel avaient été gravés ces deux vers léonins :

Formam virtutis tegit hic lapis atque salutis :
Virtus Bernardi redolet cunctis vice nardi.

« Cette pierre cache un modèle de vertu et de sanctification : la vertu de Bernard est pour tous comme un parfum. »

« Si nous avons échappé au naufrage, dit Tertullien, ne nous exposons plus au danger. Quand les navigateurs ont fait naufrage sur la mer, ils disent presque toujours adieu à leur vaisseau et à la mer, et se souvenant du péril auquel ils ont été exposés, ils ne cessent de remercier le Seigneur du grand bienfait de leur délivrance et du salut qu'il leur a accordé. Ah! combien je loue la crainte, combien j'estime la timide modestie de ceux qui agissent ainsi et qui redoutent d'abuser de la miséricorde de Dieu envers eux. Cette sage prudence leur fait éviter de retomber dans un péril qu'ils ont appris à craindre[1]. » Tous les saints pénitents ont mis en pratique cet avis salutaire ; ils ont fui avec horreur ce qui avait été pour eux une occasion de

[1] Tertull. *Op., De pœnitentia.*

Digitized by Google

péché, afin d'éviter un nouveau naufrage, qui est souvent presque irréparable[1].

LE BIENHEUREUX CONRAD D'ASCOLI,

FRÈRE-MINEUR.

Conrad, né à Ascoli, dans la Marche d'Ancône, vit le jour en l'an 1234. Élevé saintement, il voulut se consacrer à Dieu dans la vie religieuse, et après avoir achevé ses études avec éclat dans l'université de Pérouse, il reçut l'Ordre de prêtrise et entra chez les Franciscains, qui commençaient à produire partout des fruits de salut. On l'envoya prêcher la foi chez les Maures d'Afrique, dont il convertit quelques milliers. Mais épuisé par ses travaux, il lui fallut revenir en Italie pour refaire sa santé. Dès qu'il eut recouvré ses forces, il partit de Rome avec son général, et vint à Paris, où ses prédications lui firent une réputation telle que l'Université de Paris le chargea de professer la théologie. Dans les instants que lui laissait ses leçons, il allait dans les hôpitaux consoler les malades, ou bien il prêchait dans les paroisses pauvres.

Son général ayant été élu Pape sous le nom de Nicolas IV, le rappela à Rome, où il avait besoin de son aide. Conrad se hâta de revenir. Mais en passant par Ascoli, sa ville natale, il tomba subitement malade. Il y mourut en odeur de sainteté, à l'âge de cinquante-cinq ans, le 29 avril 1289, et Dieu l'honora de plusieurs miracles. Son culte fut autorisé par Pie IV.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

André, général des troupes de l'empereur Basile le Macédonien, étant chargé de repousser les Sarrasins qui attaquaient l'empire, reçut du chef des Sarrasins une lettre insolente, où il lui écrivait : « Nous verrons si le Fils de Marie et son Père te » seront d'un grand secours quand je marcherai contre toi avec » mon armée. » André, qui était un homme pieux, attacha cette

[1] Cette Vie est empruntée au savant abbé Destombes, dans ses *Vies des Saints de l'archidiocèse de Cambrai*.

Digitized by Google

lettre aux pieds d'une sainte image de Marie, et lui dit : « Voyez, ô Mère de Dieu, et vous, ô son Fils qui êtes Dieu, voyez les injures que vous dit avec tant d'orgueil cet insolent barbare. » Il rassembla ses troupes et marcha sur-le-champ à l'ennemi. Il remporta une victoire complète, où l'auteur de la lettre fut tué. Peu de Sarrasins purent se sauver à Tarse, où était le reste de leur armée.

André s'en retourna chargé de dépouilles. Cette bataille eut lieu en 886.

L'empereur Basile reconnaissant fit construire aussitôt, sur le marché de Constantinople, une belle église dédiée à la très-sainte Vierge.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Fête de saint Timon, l'un des sept premiers diacres, qui fut d'abord docteur à Bérée, et ensuite, continuant à répandre la parole de Dieu, vint à Corinthe, où, selon la tradition, il fut, par les Juifs et les Grecs, jeté dans le feu; mais n'en ayant reçu aucune atteinte, il fut attaché à une croix, où il accomplit son martyre.

A Mélitine, en Arménie, les saints martyrs Hermogène, Caïus, Expédit, Aristonique, Rufus et Galatas, qui furent tous couronnés le même jour.

A Collioure, en Catalogne, saint Vincent, martyr.

Le même jour, les saints martyrs Socrate et Denis, qui furent percés de coups de lances.

A Jérusalem, saint Paphnuce, martyr.

A Cantorbéry, en Angleterre, saint Elphége, évêque et martyr.

[1] TERTIO DECIMO KALENDAS MAII.

Natalis sancti Timoni diaconi de septem primis, qui primo apud Beræam doctor resedit, ac deinde verbum Domini disseminans, venit Corinthum, ibique a Judæis et Græcis (ut traditur) flammis injectus, sed nihil læsus, demum cruci affixus martyrium suum implevit. — Melitinæ, in Armenia, sanctorum martyrum Hermogenis, Caii, Expediti, Aristonici, Rufi et Galatæ una die coronatorum. — Caucoliberi, in Hispania Tarraconensi, passio sancti Vincentii martyris. — Eodem die, sanctorum martyrum Socratis et Dionysii, qui lanceis confossi sunt. — Jerosolymis, sancti Paphnutii martyris. — Cantuariæ, in An-

Digitized by Google

A Antioche de Pisidie, saint Georges, évêque, qui mourut exilé pour le culte des saintes images.

A Rome, le saint Pape Léon IX, célèbre par l'éclat de ses vertus et de ses miracles.

Au monastère de Lobbes, saint Ursmar, évêque.

A Florence, saint Crescent, confesseur, disciple de saint Zénobe, évêque.

Additions des autres martyrologes.

Saint Garnier, martyrisé par les Juifs à l'âge de treize ans, à Oberwezel sur le Rhin, près de Coblentz, au diocèse de Trèves.

Le Vénérable Gabriel de Veny d'Arbouse, évêque de Clermont.

Saint Vincent, martyr à Acqs-sur-l'Adour, apôtre de ce pays.

Saint Gérold, ermite, et ses fils, les Bienheureux Uldalric et Cunon, de l'Ordre de Saint-Benoît, honorés en Suisse.

Saint Georges, évêque d'Antioche de Pisidie, exilé par les iconoclastes du VIII^e^ siècle et mort dans cet exil.

Saint Jean le Paléolaurite, moine de la laure de Saint-Cariton, près de Jérusalem.

Saint Juste, honoré à Volterra, en Italie.

Saint Martial, l'un des dix-huit Martyrs de Saragosse, honoré spécialement en ce jour.

Le Bienheureux Latron, évêque de Laon, nommé comme saint par Flodoar.

Sainte Lassie, vierge en Irlande.

Saint Théophane, de Civita-Vecchia, loué par saint Grégoire le Grand.

Saint Séricien, martyr en Afrique avec plusieurs autres.

Saint Tryphon, patriarche de Constantinople, mort en 945.

alia, sancti Elphegi episcopi et martyris. — Antiochiæ Pisidiæ, sancti Georgii episcopi, qui ob cultum sanctarum imaginum exul occubuit. — Romæ, sancti Leonis Papæ noni, virtutum et miraculorum laude insignis. — In cœnobio Laubiensi, sancti Ursmari episcopi. — Florentiæ, sancti Crescentii confessoris, discipuli beati Zenobii episcopi.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Louis James, né à Saint-Céré, au diocèse de Cahors, prêtre dans la paroisse de Belmont, expulsé de là pour refus de serment, rentré dans sa famille à Saint-Céré, arrêté, emprisonné à Cahors et condamné par le tribunal criminel de cette ville, guillotiné le 19 avril 1794.

Saint-Spré (prénoms inconnus), prêtre du diocèse d'Angers, refusa le serment schismatique, fut mis en reclusion, puis conduit à Nantes, où on l'enferma dans le fond de cale de la galiote hollandaise, où on le retrouva mort de faim, de froid et de la peste le 19 avril 1794.

Digitized by Google

VINGTIÈME JOUR D'AVRIL.

Sainte Agnès de Montépulciano, vierge dominicaine. — Saint Marcelin, premier évêque d'Embrun. — Saint Théotime le Philosophe, évêque de Tomes, en Scythie. — Saint Mamertin, abbé. — Saint Cadvaladyr, pénitent. — Saint Hugues, prieur d'Ancy-le-Duc. — Le Bienheureux Walbodon, évêque de Liége. — La Vénérable Osanne, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — La Vénérable Agathe de la Croix, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Le Bienheureux Jacques Oldi, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Le Bienheureux Gritton, Frère-Mineur, patriarche des Maronites. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE AGNÈS DE MONTÉPULCIANO,

VIERGE DOMINICAINE.

Agnès naquit en 1274, dans la ville de Montépulciano, en Toscane, de parents fort riches. Elle avait à peine atteint l'âge où l'on sait discerner le bien d'avec le mal qu'elle montra beaucoup de mépris pour toutes les vanités de ce monde. Elle n'avait de goût que pour les pieux exercices, et elle leur consacrait un temps considérable. Ses parents, qui admiraient sa sainte ardeur, la mirent, à l'âge de neuf ans, chez des religieuses appelées *sacchines*, à cause de leur scapulaire, qui était de la grosse toile avec laquelle on fait les sacs. La jeune fille ne fut pas effrayée des mortifications qu'elle vit pratiquer là; elle s'y assujétit avec joie et devint bientôt elle-même un modèle de toutes les vertus.

Elle résolut de renoncer pour toujours au monde, afin de préserver son innocence des dangers qui s'y rencontrent. Les religieuses, dont elle faisait l'admiration par son humilité, son obéissance et son assiduité à la prière, la nommèrent, à l'âge de quatorze ans, cellérière de la maison, à cause de la prudence singulière qu'on remarquait dans sa conduite. Cet emploi ne servit qu'à faire éclater davantage les dons de sagesse et d'intelligence que Dieu avait mis en elle.

Digitized by Google

L'année suivante, Agnès alla avec la Sœur Marguerite, sous la conduite de qui on l'avait placée dès son enfance, dans un couvent de Dominicaines que l'on venait de fonder à Procéno, dans le comté d'Orviéto. Marguerite y entra en qualité de supérieure, et partagea avec sa jeune élève le gouvernement de la maison, jusqu'au moment où le monastère ayant été érigé en abbaye, les grandes vertus et la sainteté d'Agnès firent qu'on l'éleva au rang d'abbesse.

Agnès, qui n'avait alors guère plus de quinze ans, ne se crut mise à la tête des autres que pour marcher devant elles et pour leur porter le flambeau dans le chemin du salut. La place où elle se trouvait ne lui parut qu'une obligation d'être plus humble, plus mortifiée et plus exacte. Son zèle pour la perfection redoubla.

Elle coucha longtemps sur la terre nue, n'ayant qu'une pierre pour oreiller. Elle jeûna presque continuellement au pain et à l'eau, et elle eût continué de vivre dans ces austérités le reste de sa vie sans une maladie très-facheuse, qui porta son directeur à lui défendre expressément de les continuer. Cette maladie, dont elle ne fut jamais guérie parfaitement, contribua à sa sanctification par la patience et la soumission aux volontés divines qu'elle y fit paraître, et ce fut pour ses Sœurs un nouvel exemple de vertu. Cependant, la réputation de sa sainteté devint si grande que ses compatriotes mirent tout en œuvre pour la rappeler à Montépulciano.

Agnès, cédant aux vives instances de ses parents, consentit enfin à leur rendre une visite. Arrivée dans sa patrie, elle témoigna le désir, qu'elle avait conçu dès son enfance, de voir établir un monastère de pénitence à la place d'une maison de débauche située sur la montagne qui donnait le nom à la ville. Les habitants, voulant retenir Agnès parmi eux, firent aussitôt abolir la maison de prostitution, bâtirent à la place un couvent, et en offrirent la conduite à la Sainte, qui ne crut pas devoir résister à un engagement que la Providence divine avait disposé d'une manière si visible. Ayant obtenu du Saint-Siége la confirmation de ce nouvel établissement et sa translation de Procéno, Agnès vint

Digitized by Google

prendre possession du monastère de Montépulciano. Elle y fut suivie d'un grand nombre de vierges, à qui elle donna la règle de Saint-Dominique.

Elle ne s'occupa plus qu'à consolider l'édifice spirituel qu'on venait d'élever à Dieu, et elle sacrifia son repos et sa santé pour le porter à sa perfection. Dieu la fortifia dans ses travaux et la consola dans ses souffrances par une effusion continuelle de grâces intérieures, auxquelles il en ajouta aussi d'extérieures, comme la vertu des miracles et le don de prophétie, dont il l'honora devant les hommes. Après l'avoir purifiée par de longues infirmités, il l'appela à lui pour récompenser sa fidélité et lui donner la couronne préparée aux chastes épouses de Jésus-Christ. Sainte Agnès mourut le 20 avril 1314, dans la quarantième année de son âge. Dieu continua après sa mort d'opérer des miracles en sa faveur, pour laisser aux hommes des preuves de la sainteté de sa servante et leur donner des marques de la gloire dont il la faisait jouir au Ciel. Son corps fut déposé dans l'église de son monastère, qui prit depuis le nom de Sainte-Agnès. Il se forma tous les ans à son tombeau une fête de dévotion.

En 1435, ses reliques furent portées chez les Dominicains d'Orvieto, où elles se trouvent encore. Clément VIII approuva un office fait en l'honneur de sainte Agnès, et inséra son nom dans le Martyrologe romain. Benoît XIII la canonisa solennellement en 1726[1].

SAINT MARCELIN,

PREMIER ÉVÊQUE D'EMBRUN.

Saint Marcelin, que l'on croit avoir été le premier évêque de la ville d'Embrun, dans les Gaules, était né en Afrique, de famille honnête, et touché du désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ, il avait passé la mer pour annoncer son Évangile dans les Alpes.

[1] On honore à Orviéto le corps de sainte Agnès de Montépulciano. Entre tous les miracles qu'il a opérés, on cite celui-ci spécialement. Sainte Catherine de Sienne vint visiter la Sainte dans son tombeau, et s'inclina pour lui baiser les pieds. On ajoute que le pied droit de la Bienheureuse s'éleva un peu à la bouche de Catherine et qu'il a conservé cette position.

Digitized by Google

S'étant arrêté dans la province qne nous appellons maintenant le Dauphiné, il y trouva une ample moisson à faire, et Dieu, bénissant son travail, l'y rendit puissant en œuvres et en paroles, et prépara les cœurs de la plupart des habitants du pays à recevoir la semence de vie qu'il leur portait. Le fruit que firent ses prédications le rendit bientôt recommendable aux Évêques voisins de l'Italie et des Gaules, qui louèrent Dieu avec actions de grâces, pour la miséricorde qu'il exerçait sur des peuples dont le salut avait paru abandonné jusque-là. Saint Eusèbe, évêque de Verceil, entre les autres, réjoui d'apprendre le succès avec lequel ce nouvel ouvrier de l'Évangile travaillait dans des lieux presque inaccessibles et dépourvus de prêtres et de ministres, en écrivit à Émelien ou Camelien, évêque de Valence, sur le Rhône. Ils prirent ensemble la résolution de communiquer toute leur autorité à Marcelin, afin qu'il pût pourvoir à tous les besoins des nouveaux fidèles; et s'étant assemblés pour lui imposer les mains, ils l'établirent évêque d'Embrun, malgré la résistance qu'il fit pour n'être point élevé à un rang dont il ne se croyait pas digne. Marcelin, ainsi revêtu du caractère de Pasteur, avec la grâce de l'apostolat, qu'il avait déjà reçue auparavant, travailla avec plus d'efficace à l'ouvrage du Seigneur; et se regardant comme renfermé dans les bornes d'un diocèse particulier depuis son ordination, il détacha de sa compagnie quelques coopérateurs de sa mission, qu'il avait amenés d'Afrique, entre autres Vincent et Domnin, et les envoya à Digne et en d'autres endroits, où il aurait souhaité pouvoir aller lui-même. Il se trouva parmi les idolâtres de la ville d'Embrun dans la situation que Jésus-Christ avait prédite à ses disciples, en les envoyant comme des brebis au milieu des loups, afin que ces loups devinssent des agneaux par leur ministère. Ce fut par sa patience et son courage qu'il vainquit la dureté de ces infidèles. Offrant la nuit ses prières et ses larmes à Dieu pour en obtenir leur conversion, il passait presque toutes les journées à converser familièrement avec eux, et leur insinuer avec douceur les vérités qu'il leur voulait apprendre. Il se faisait ainsi tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, recevant également leur rebuts et leurs caresses,

Digitized by Google

et faisant paraître dans toute sa conduite beaucoup de douceur, de simplicité et de modestie, jointes avec beaucoup de sagesse et de discrétion.

Il avait reçu, suivant la promesse de Jésus-Christ à ses disciples, la vertu des miracles, avec le don de la parole et les autres grâces nécessaires aux fonctions apostoliques, afin de pouvoir confirmer la doctrine qu'il annonçait aux païens par des signes ou des preuves incontestables. Par ces secours divins, la ville d'Embrun était déjà devenue presque toute chrétienne, lorsqu'un jour il reçut, dit-on, l'unique païen qui y restait à sa table, où se trouvaient beaucoup de gens nouvellement convertis. Il lui dit agréablement que, comme il n'était pas permis à des Chrétiens de communiquer ni de manger avec des gentils, il avait un préjugé favorable de l'honneur qu'il leur faisait. Il ajouta dans la suite de l'entretien qu'il était étonné qu'étant demeuré le seul de tous les habitants de la ville qui n'eût pas embrassé la foi de Jésus-Christ, il eût pu se résoudre à se faire distinguer ainsi de tous les autres, en portant le peau de loup au milieu d'un troupeau de brebis. Le païen témoigna en effet quelque confusion de se voir seul; il dit qu'il avait bien ouï parler de diverses merveilles qu'on publiait qu'il avait opérées par la ville contre le cours ordinaire de la nature, mais qu'il n'avait été témoin d'aucune; et que, quand cela serait, il n'en aurait pas moins bonne opinion d'Apollon, qui était sa divinité favorite. Comme il parlait de la sorte, celui qui lui présentait à boire laissa tomber le verre par inadvertance, et le cassa en plusieurs morceaux. Le païen dit au Saint, comme pour plaisanter : « Voici l'occasion de me faire croire ce qu'on publie de » vous : rejoignez les morceaux du verre, et rétablissez-le en » son entier; alors je vous donne les mains. » Le Saint, quoique persuadé de sa mauvaise opinion, s'adressa à Dieu par une courte prière, le conjurant de ne pas rejeter ce moyen de guérir le cœur de l'infidèle. Au nom de Jésus-Christ le verre se rétablit sous les yeux du païen, qui, frappé de la nouveauté du prodige, renonça sur l'heure à son Apollon et à ses autres divinités, et demanda le Baptême au saint Évêque. Il le lui conféra le lende-

Digitized by Google

main au grand contentement des fidèles, dont la foi se trouva tout nouvellement confirmée par un miracle si éclatant, et cette conversion fut comme le sceau du Christianisme de la ville d'Embrun.

Le Saint fit encore d'autres prodiges pour appuyer la doctrine qu'il enseignait ; mais l'exemple de sa vertu n'avait guère moins d'efficace pour faire juger de la sainteté de la religion qu'il prêchait. Il donna une grande marque de son humilité, lorsqu'étant un jour dans les champs, où il récitait des psaumes, il fut arrêté par des muletiers qui passaient sur la chaussée qui conduisait à Embrun. L'un d'eux, voyant sa jument abattue sous le faix et hors d'état de pouvoir marcher, et apercevant le Saint, qu'il semblait ne point connaître pour ce qu'il était, l'appela comme il aurait fait un valet ; et le saint Évêque ne fit point de difficulté de venir. Le muletier aussitôt, assisté de ses compagnons, lui mit la charge de sa jument sur les épaules, et l'obligea de marcher ainsi jusqu'à la ville. Le Saint, sans murmurer, porta le fardeau comme il put, et ne laissa point de faire le long du chemin des instructions à ces rustiques, leur disant que ce fardeau était léger auprès de celui de nos péchés, que Jésus-Christ avait bien voulu porter pour nous en décharger. Lorsqu'ils furent arrivés dans la ville, ils eurent l'insolence de vouloir encore insulter à son humilité. Mais on leur fit bientôt reconnaître leur faute. S'étant tous jetés à ses pieds dans les rues, ils obtinrent facilement leur pardon ; mais ils ne purent l'obliger à recevoir le présent qu'ils voulurent lui faire. Le Saint vécut ainsi dans l'exercice continuel des vertus chrétiennes et de la prédication de l'Évangile, travaillant à éclairer de la lumière de la foi les gens de la campagne dans son diocèse, jusqu'au fond des vallées les plus écartées, comme il avait fait dans la ville d'Embrun avec tant de succès. Il mourut comblé de mérites peu de temps avant l'année 374, selon la conjecture la plus vraisemblable. Car il n'y a nulle apparence à dire qu'après avoir beaucoup souffert pour la défense de la foi catholique contre les ariens, il finit ses jours dans le lieu de son exil, où l'empereur Constance l'avait relégué. On rapporte que sa mort arriva le 13 avril ; mais que les Évêques voi-

Digitized by Google

sins ayant voulu se trouver à ses funérailles, on fut obligé d'en différer la cérémonie jusqu'au 20 suivant. C'est le jour qu'on a choisi pour célébrer sa fête ; c'est aussi celui auquel les martyrologes, depuis ceux du IX^e^ siècle jusqu'au martyrologe romain, ont fait mention de lui. Longtemps avant saint Grégoire de Tours on avait fait son éloge et rapporté quelques miracles obtenus à son baptistère et à son sépulcre. Usuard, et principalement Adon, évêque de Vienne, qui était assez voisin de son Église, rendent témoignage public aux miracles que Dieu continuait encore de leur temps par son intercession. Le culte de saint Marcelin s'est étendu particulièrement dans le pays qui est renfermé entre les Alpes et le Rhône, c'est-à-dire dans le Dauphiné, la Savoie et la Provence. Sa tête fut transportée dans la suite des temps à Ligne, où reposaient les corps de ses compagnons, saint Vincent et saint Domnin ; et le célèbre philosophe Gassendi composa les leçons de son office dans le temps qu'il était prévôt de cette Église.

SAINT THÉOTIME LE PHILOSOPHE,

ÉVÊQUE DE TOMES, EN SCYTHIE

Saint Théotime, élevé parmi les Grecs, s'était rendu habile dans les sciences, surtout dans la philosophie, dont il suivait les maximes et la profession, rehaussée en lui par l'humilité et les autres vertus chrétiennes. Il traitait son corps avec rigueur ; et sans s'assujétir à des heures réglées pour ses repas, il ne mangeait que lorsque la faim et la soif le poussaient à bout, et ne donnait rien qu'à la nécessité indispensable.

Il fut fait évêque de la ville de Tomes, métropole de la Petite-Scythie, entre la Thrace, le Danube et le Pont-Euxin. C'était au temps des empereurs Théodose et Arcade. Mais son zèle, ne se renfermant pas dans ces bornes, lui fit passer le Danube pour aller porter la lumière de l'Évangile aux Huns, qui occupaient alors une partie du pays des Daces et des Gètes.

Ces barbares, voyant les miracles qu'il faisait pour établir la foi en Jésus-Christ parmi eux, et convaincus que ces prodiges ne pouvaient être que les effets d'une puissance divine, l'appelaient

Digitized by Google

ordinairement *le Dieu des Romains*. Ils avaient une vénération profonde pour sa vertu, quoique naturellement cruels et de mœurs farouches. Mais par la sagesse de sa conduite il parvint à les rendre humains et sociables.

Leur ayant gagné le cœur, il sut tellement conquérir leur esprit qu'il arrêta les courses fréquentes qu'ils faisaient sur les Scythes, soumis à l'empire romain.

Comme il leur faisait de temps en temps de petits présents pour les disposer à recevoir plus volontiers ses instructions, un d'eux, aveuglé par son avarice, le crut riche, et lui tendit un piége pour le surprendre et lui voler ce qu'il avait. Il levait la main pour le lier à son bouclier; aussitôt ce bras lui demeura comme attaché en l'air sans aucun mouvement, et il ne put rompre ces liens invisibles qu'il n'eût reconnu sa faute, et que ses compagnons et lui n'eussent eu recours à la clémence du Saint pour demander à Dieu sa délivrance.

Il était uni de sentiments et d'amitié avec saint Jean Chrysostome, évêque de Constantinople, et il prit courageusement son parti contre Théophile d'Alexandrie et les autres, qui sollicitaient la condamnation d'Origène et de ses écrits, sans souffrir qu'on discernât ce qui méritait d'être condamné d'avec ce qui ne le méritait pas.

Théotime se trouva au Synode de Constantinople, que saint Épiphane, évêque de Salamine, en Chypre, entreprit d'assembler sur ce sujet sans la participation de saint Chrysostome même, à qui appartenait le droit de le faire. Persuadé de la droiture du cœur et de la sincérité des intentions de ce saint Évêque il prit son parti contre la procédure de saint Épiphane, dont le zèle ne paraissait pas réglé selon les canons de l'Église. Il ne se contenta point de ne pas souscrir au décret qui avait condamné les livres d'Origène, et que saint Épiphane voulait faire signer aux Évêques, après en avoir fait la lecture dans son assemblée; il déclara encore à ce Saint qu'il ne pouvait se résoudre à déshonorer la mémoire d'un homme mort depuis longtemps; qu'il n'était pas assez hardi pour oser condamner des livres que leurs prédécesseurs n'avait pas condamnés, et où lui-même n'avait

Digitized by Google

rien trouvé qui méritât de l'être, au moins en ce qu'il en avait lu. Aussitôt il fit apporter un de ces livres d'Origène, le lut à l'assemblée, montra que les explications que l'auteur faisait de l'Écriture étaient très-conformes à la doctrine de l'Église catholique, et ajouta qu'on ne pouvait attaquer ces livres sans faire injure aux vérités qu'ils traitaient.

Le Saint ne prétendait pas défendre généralemeut tous les ouvrages d'Origène; mais, répondant seulement de ceux qu'il avait vus, où il n'avait trouvé rien à reprendre, il souhaitait que saint Épiphane et les autres adversaires des origénistes se rendissent équitables. Ce sont les sentiments qu'avaient eus avant lui saint Athanase et saint Grégoire de Nysse, et c'est ce que pensèrent aussi après lui saint Augustin et les hommes les plus éclairés et les plus sincères de l'Église. Il disait judicieusement que, comme la bonne doctrine qui se trouvait dans les écrits d'Origène ne pouvait rendre recevable la mauvaise qu'on y remarquait, il n'était pas juste aussi de rejeter tout ce qu'il y avait fait de bon et d'utile, sous prétexte de ce qu'il pouvait y avoir de mauvais.

L'histoire ne nous a pas appris autre chose de saint Théotime, et on ne sait pas s'il a survécu à saint Chrysostome. Son nom se trouve avec son éloge dans le martyrologe romain du 20 avril.

SAINT MAMERTIN,

ABBÉ.

Les historiens rapportent qu'un homme des environs d'Auxerre nommé Mamertin, et fort attaché au culte des idoles, éprouva la charité et le pouvoir de saint Germain, évêque de cette ville. Affligé d'une grave indisposition à un œil et d'une tumeur à la main, infirmités qui l'empêchaient de se livrer au travail, il était en chemin pour demander à ses dieux la guérison des maux qu'il souffrait. Il rencontra un clerc de saint Germain, nommé Savin, qui, ayant appris le but de sa démarche, lui parla de la vanité des idoles et de la sainteté du Christianisme, dont Germain était alors un si digne ministre. Mamertin, qui avait senti l'impuis-

Digitized by Google

sance de ses divinités, touché par la grâce, résolut de se convertir, et prit aussitôt la route d'Auxerre pour aller trouver saint Germain. Un orage étant éclaté, il fut obligé de se mettre à l'abri de la pluie, et entra dans un oratoire construit sur le tombeau de saint Corcodème. Là le Seigneur le favorisa d'une vision miraculeuse, qui acheva de le détromper. A peine put-il attendre le lendemain pour se rendre auprès du bienheureux Prélat et lui faire part de sa résolution. Le saint Évêque, qui était alors dans son monastère, le reçut avec une touchante bonté, et ayant appris tout ce qui s'était passé, il le rassura, l'instruisit et le baptisa. Après lui avoir conféré le sacrement de la régénération il frotta le bras et l'œil de Mamertin avec de l'huile qu'il avait bénite, et le guérit. La vue de ce miracle fit une impression si vive sur Mamertin que, voulant en témoigner sa reconnaissance au Seigneur, il demanda à saint Germain d'être reçu dans son monastère, ce que le Prélat lui accorda. Bientôt il laissa derrière lui les plus fervents religieux de cette maison, et parvint à une grande perfection. Il mérita de succéder à saint Alodius dans le gouvernement de l'abbaye, et l'édifia longtemps par sa conduite exemplaire. Ses vertus parurent si frappantes qu'on le surnommait le saint abbé. Il mourut de la mort des justes le 20 avril dans le v^e^ siècle. L'année de sa mort est incertaine. Ce fut lui même qui écrivit la relation de sa conversion et de sa guérison miraculeuse. (M^gr^ DONEY.)

SAINT CADVALADYR,

PÉNITENT.

Fils de Cadvalon, Cadvaladyr lui succéda au gouvernement des Bretons insulaires en 660.

La fièvre jaune commença dans l'île en 664, et emporta la plupart des habitants. Ceux qui échappèrent au fléau se réfugièrent dans les Gaules. Cadvaladyr ou Cadvalastre, leur roi, s'embarqua avec eux et se retira en Armorique, où son père avait autrefois trouvé une tendre hospitalité chez saint Salomon. Audrain se montra aussi généreux. La contagion dura onze ans, et décima les nouveaux maîtres du pays.

Digitized by Google

Dès que le Saint apprit que le mal avait cessé, il obtint du secours d'Alain. Tandis qu'on équipait une flotte pour le reconduire dans ses États, un Ange, dit-on, lui commanda de se désister de son entreprise et d'aller à Rome, trouver le Pape Sergius Ier; c'était au VIIe siècle.

Le prince consulta son pieux ami, qui lui conseilla d'obéir à Dieu, et d'envoyer dans l'île son fils Inor, avec Ini, son neveu. Le vertueux monarque se rendit à Rome, où, atteint d'un mal violent, il mourut le 20 avril 689, à l'âge de trente ans.

D'après Geoffroy de Monmout et le Vénérable Bède, saint Cadvaladyr est le même que saint Cadval.

Une paroisse du Finistère porte le nom de Saint-Segal. On y célèbre, le dimanche le plus près du 18 octobre, une fête d'antique institution. C'est celle de saint Segal, qui n'est autre que saint Cadval. Sa retraite en Bretagne explique pourquoi son culte s'y est établi.

Deux églises d'Irlande sont dédiées à saint Cadvaladyr.

SAINT HUGUES,

PRIEUR D'ANCY-LE-DUC.

Hugues, né en Poitou, de parents nobles et riches, et surtout chrétiens, fut consacré à Dieu dès l'âge de sept ans; élevé dans l'abbaye de Saint-Savin, il devint très habile dans les sciences, mais il avança plus encore dans la piété. Ses vertus et sa science le firent admettre aux Ordres sacrés.

Charles le Chauve, roi des Français, ayant établi la paix dans ses États, s'occupa, avec Richilde, son épouse, à rétablir les églises et les maisons religieuses qui avaient été ruinées par les guerres. Ils avaient à leur cour le comte Badilon, qui, sous un extérieur de courtisan, menait la vie d'un moine. Il était riche, et il secondait de tous ses moyens les pieux desseins du roi et de la reine. Il demanda au roi le monastère de Saint-Martin d'Autun, qui avait été bâti par la reine Brunehaut, et il promit que, quand il serait rétabli, lui-même il s'y ferait moine; il obtint ce qu'il demandait, rétablit les bâtiments de cette maison de prières, et fit

Digitized by Google

venir de Saint-Savin, qui était un couvent exemplaire, dix-huit moines; Hugues était de ce nombre.

Cette nouvelle colonie répandit bientôt de tous côtés la bonne odeur de Jésus-Christ. Arnould, qui en était abbé, se servit très-utilement des conseils de Hugues, qui cependant vivait toujours dans une profonde humilité et dans une obéissance parfaite. Le comte Badilon accomplit sa promesse, et renonçant au monde, devint un humble disciple de Jésus-Christ.

La régularité se rétablit alors dans beaucoup de monastères. Lebaud ou Lebald, homme riche du diocèse d'Autun, et Altasie, sa femme, ayant tous deux beaucoup de piété, donnèrent alors tous leurs biens aux moines de Saint-Martin, pour bâtir à Ancy un autre monastère. Hugues en fut chargé. Mais en élevant ce nouveau monastère, c'était en quelque sorte un hôpital qu'il bâtissait, puisqu'il l'ouvrait à tous les pauvres. Il eut un si grand désir d'établir la régularité qu'on l'appelait Hugues le Régulier. Tout le monde courait à Ancy pour avoir la consolation de le connaître. Les uns recevaient ses aumônes; il donnait aux autres d'utiles conseils. Dans la contrée on ne faisait rien sans le consulter; les prêtres et les abbés n'entreprenaient rien sans ses avis.

Cependant les années s'écoulaient, et Hugues parvint à une longue vieillesse. Il attendait avec confiance la mort, à laquelle il s'était préparé toute sa vie; à mesure que ses derniers jours approchaient, il redoublait ses soins, et il exhortait ses Frères à vivre dans l'humilité, dans la charité, dans la pratique exacte de leur règle, les assurant que rien ne leur manquerait, tant qu'ils seraient fidèles à remplir leurs devoirs.

Il était Prieur du monastère d'Ancy.

Il passa les trois dernières années de sa vie dans une entière retraite, uniquement occupé des biens éternels, et il mourut vers l'an 939, probablement le 20 avril, jour où on honore sa mémoire.

LE BIENHEUREUX WALBODON,

ÉVÊQUE DE LIÉGE.

Le Bienheureux Walbodon, de la maison des comtes de Flandre, descendait par sa mère de Baudoin le Jeune, qui avait

Digitized by Google

épousé Godefroid, fils de Regnier III, comte de Hainaut. Walbodon, entré dans les Ordres sacrés, déjà doyen de Saint-Martin d'Utrecht, chapelain de l'empereur Henri II et chancelier de l'empire, fut élevé par l'empereur sur le siége de Liége, où il succéda à Balderic en l'an 1008. Il était le quarante-huitième Prélat de ce grand siége.

Walbodon fut l'un des plus vertueux Évêques qui ont gouverné l'Église de Liége. Gilles d'Orval dit de lui : « Il avait la docilité d'un enfant avec les vieillards, la sollicitude d'un père avec les jeunes gens, la tendresse d'un frère avec ceux de son âge. Il était de grande taille, possédait une vaste érudition et montrait en tout un esprit pénétrant. Sa piété était ardente. Il passait les nuits dans la pénitence. Dans les plus grands froids, il allait pieds nus à l'église, et s'agenouillait si souvent que ses genoux en étaient devenus calleux. Il ne se nourrissait que de pain, d'eau pure et d'aliments grossiers. Il avait copié tout le Psautier et ajouté à chaque psaume une oraison.

Il bâtit le monastère de Saint-Jacques, et laissa, pour achever également celui de Saint-Laurent, toute sa fortune, qui, très-réduite par ses aumônes, ne consistait plus qu'en trois cents marcs d'argent.

Il se démit de son évêché en l'an 1018, et se retira dans une grotte, qu'il ne quitta que pour monter au Ciel, le 21 avril de l'an 1021.

LA VÉNÉRABLE OSANNE,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Née en Esclavonie, près de la ville de Cattaro, de parents catholiques, Osanne montra dès son enfance une grande inclination pour la piété; elle aima de bonne heure à mater sa chair par les privations, les jeûnes et les austérités. Elle fut en sa jeunesse occupée à conduire aux champs et à garder un troupeau de brebis, qui était à ses parents, et dans cette occupation, seule au sein des campagnes, elle priait le bon Dieu comme sa mère le lui avait appris, et méditant comme elle pouvait sur les œuvres du Tout-Puissant, élevait souvent son cœur vers le Ciel

Digitized by Google

par des aspirations pleines d'amour. Sa mère, bonne chrétienne, quoique simple et assez ignorante, avait pu cependant lui faire connaître Dieu, le Créateur de toutes choses, et Jésus, le Sauveur des hommes par la Croix. Mais la pieuse enfant aspirait à mieux savoir les mystères de notre foi : elle brûlait du désir de connaître ce divin Sauveur, qui nous a tant aimés et qui est mort pour nous. Elle poussa tant de soupirs vers lui, elle versa tant de larmes de regrets et de désirs, que Notre-Seigneur daigna lui apparaître deux fois : d'abord il s'offrit à elle sous les traits d'un enfant aimable et rayonnant de beauté, lui souriant d'un sourire divin, qui pénétra son âme de flèches enflammées; l'autre fois il se montra aux yeux de sa servante cloué à la Croix et couvert de plaies des pieds à la tête : ce qui la pénétra d'une ineffable douleur.

Ce double glaive de la douleur et de l'amour fit au cœur de la jeune bergère une telle blessure qu'elle en fut, le reste de sa vie, pénétrée dans toutes les puissances de son être. Elle voulut connaître mieux encore le Dieu de son âme, et s'attacher plus intimement à lui, et pour cela elle désirait venir en un lieu où elle pût s'instruire de sa religion. Elle finit par obtenir de sa mère de la laisser aller, et elle vint à Cattaro, où elle trouva une retraite dans la maison d'un noble et pieux Chrétien, et où elle put respirer à l'aise l'air de la vie spirituelle. Après quelque temps, elle y prit l'habit du Tiers-Ordre de la pénitence de Saint-Dominique, et fit profession d'en garder les observances.

Dès lors elle résolut de ne manger plus jamais d'aucune viande, se contentant d'un peu de pain bis et d'eau pour sa nourriture. Elle se mit à jeûner pendant sept mois de l'année, et les jours où elle avait le bonheur de communier, elle ne prenait absolument que les saintes Espèces. Elle endossa un cilice, qu'elle ne quitta plus jusqu'à la mort, et ceignit ses reins avec un cercle de fer. Elle prenait son sommeil couchée sur une petite échelle à cinq échelons, avec un morceau de bois pour traversin : aussi passait-elle ses nuits à prier bien plus qu'à dormir. Sa sainteté la mit bientôt en grande réputation, et lui attira beaucoup d'aumônes; elle les recevait pour avoir l'humiliation de

Digitized by Google

les recevoir, mais elle ne les gardait point : elle les distribuait aux indigents. Son travail, outre le temps nécessaire à se procurer le peu qu'il lui fallait pour vivre, était employé à l'ornement des autels du Seigneur.

Ayant passé quelques années dans la maison qui l'avait accueillie d'abord, Osanne se sentit un vif désir de se retirer seule en une petite cabane, pour y vivre de la vie anachorétique, entièrement séparée du monde, et méditer dans un silence absolu la Passion et les souffrances du divin Sauveur. Elle obtint de l'Évêque du lieu une maisonnette, en dehors de la ville, où elle s'enferma et où elle demeura sept ans. Puis les gens de piété, désireux d'avoir plus près d'eux cette merveille de la solitude et de profiter plus aisément de ses exemples et de ses leçons, lui en procurèrent une autre dans la ville même, près du monastère de Saint-Paul, où elle passa trente ans dans l'exercice des vertus les plus consommées. Elle y fut vexée et tourmentée par les démons ; mais elle déjoua toutes leurs ruses, et leur enleva une multitude innombrable des victimes de leur séduction. Après une vie de pénitence, qui alla jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, cette admirable vierge mourut pleine de mérites le 20 avril 1565.

(CHAPIA.)

LA VÉNÉRABLE AGATHE DE LA CROIX,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Ce joyau de la couronne virginale de l'Église prit naissance en Espagne, aux environs de Tolède. Le Ciel la prévint de ses bénédictions les plus abondantes dès sa plus tendre enfance. Dès l'âge de six ans, elle jouit de sa raison et comprit le bonheur qu'il y a d'être au bon Dieu, de le servir et de l'aimer ; elle sentait qu'un enfant doit aimer le meilleur des pères. Ses jeunes sœurs, qui étaient dissipées et volages, condamnaient son recueillement et sa dévotion, mais en vain elles la persécutèrent pour la déterminer à se conduire comme elles. La petite Agathe n'aimait pas seulement le bon Dieu, mais aussi les pauvres, pour qui elle éprouvait la plus tendre compassion. Ce fut une autre source de tribulations pour elle : on l'accusa de donner tout ce

Digitized by Google

qui était à la maison, et on la maltraita fort pour l'en corriger. La très-sainte Vierge lui ménagea une ineffable consolation : elle se présenta un jour à la petite servante de Jésus, déguisée en mendiante, tenant son Enfant divin en ses bras, et lui demanda l'aumône. Elle qui n'avait rien autre chose à lui donner, détacha son voile, et le lui présenta pour qu'elle en couvrît sa tête, dépouillée de coiffure.

A cet âge, elle connut le prix de la mortification, par un instinct tout céleste : elle matait en secret son petit corps innocent, en couchant sur des cailloux, en se déchirant par de rudes disciplines, en se refusant les choses même nécessaires, ce qui mit bien en courroux ses parents, quand ils s'en aperçurent, et ce qui lui prépara cependant, de la part du petit Jésus, une magnifique récompense. Elle avait huit ans quand il lui apparut, en présence de sa Mère et de plusieurs de ses Saints, et la choisit pour devenir son épouse ; elle fit dès lors un vœu de virginité perpétuelle. A l'âge de douze ans, ce divin Sauveur lui apparut de nouveau, couronné d'épines sanglantes, et lui imprima au cœur le désir des souffrances pour son amour : ce qui lui fut bientôt accordé. Son père, à qui toutes ses dévotions déplaisaient, parce que, croyait-il, elles étaient poussées trop loin, voulut l'en punir, pour essayer de l'en dissuader. Il l'envoya donc en une de ses métairies, garder les troupeaux. Elle y fut grandement exposée, au milieu de misérables valets, à perdre sa piété et même sa pudeur ; mais le Seigneur la garda, et la bonne Vierge la couvrit de son voile, et l'environna d'une ceinture qui l'affranchit de toute tentation sensuelle.

A dix ans, Agathe eut le bonheur de recevoir dans son cœur le Dieu de son amour, en participant à la sainte Communion, qui lui laissa un tel goût et un tel désir, que désormais la sainte Eucharistie devint toutes ses délices. Elle vécut dans une piété et dans une ferveur toujours croissante, malgré tous les obstacles. Il devait s'en présenter bientôt un formidable. Son père voulut lui choisir un époux terrestre ; elle ne tergiversa point : elle refusa nettement, en lui disant, avec un profond respect, qu'elle était depuis longtemps fiancée au Fils de Dieu,

Digitized by Google

à qui elle avait voué la fleur de sa virginité. Après quoi la Vierge des vierges, qui la regardait comme sa fille, lui apprit à lire et à écrire, car on l'avait laissée dans l'ignorance. Elle lui remit aussi un bras et une jambe, qu'elle s'était brisés en sautant d'un char pour se soustraire aux violences d'un mauvais rustaud. Comme ses parents ne cessaient point de la harceler et que leur conduite était loin d'être assez chrétienne, elle se mit à prier le Seigneur de les appauvrir sur la terre, pour les enrichir des biens célestes : ce que le Ciel lui accorda. Ils essuyèrent des pertes temporelles, qui les ramenèrent à Dieu et à la pratique de la vertu.

Elle, après ces évènements, se retira chez des filles dévotes, à Alcala, pour y vivre avec plus de recueillement ; sa mère essaya de l'en détourner, mais elle s'enfuit secrètement pendant la nuit. La pauvre fille se trouva trompée dans son attente : elle eut beaucoup à endurer de ses maîtresses, qui l'occupaient constamment, de manière à lui laisser à peine le temps de dire quelques prières. Elle n'y resta qn'un instant ; sa mère étant tombée malade, Agathe, pressée par le sentiment de l'amour filial, vint à son secours, et ne la quitta qu'après qu'elle fut entièrement guérie. Alors elle retourna vers ses maîtresses d'Alcala, pour avoir occasion de se mortifier et de souffrir près d'elles : ce qui ne lui manqua point.

Cependant, ayant cru que Dieu l'appelait dans une maison religieuse, elle y entra ; mais après y être restée un an, les supérieures, on ne sait par quel motif, refusèrent de l'admettre à la profession. La pauvre fille, sans se troubler de ce refus, se jugeant elle-même indigne d'une telle faveur, retourna de nouveau chez ses dévotes d'Alcala, qui la redemandèrent : c'était là sans doute que Dieu voulait la sanctifier par l'exercice d'une patience continuelle. Là, elle eut le bonheur de tomber aux mains d'un confesseur habile, le P. Cardesès, provincial des Jésuites, qui distingua bien vite en elle un trésor précieux de grâces et de vertus, et qui la jugea digne de la communion quotidienne. Elle fit sous sa direction des progrès rapides dans les voies de la perfection chrétienne. Ayant pris l'habit du Tiers-

Digitized by Google

Ordre de Saint-Dominique à vingt-quatre ans, elle sortit de chez ses maîtresses, où elle avait eu à endurer de rudes épreuves, à cause des grâces extraordinaires que Dieu lui avait faites. Elle reçut les stigmates sacrés de la Passion du Sauveur, tomba en butte à d'effroyables calomnies, fut traînée au tribunal de l'Inquisition, mais en sortit couverte d'une gloire qui la rendit toute confuse.

Agathe alla demeurer chez M^me^ de Léon, qui la demanda près d'elle ; puis revint dans Alcala, où elle se mit à instruire de petites filles et à les dresser à la vertu. Elle suivit plus tard, à Madrid, Léonore Mascarenas, nourrice de l'infant, depuis Philippe II, puis M^me^ des Branches, gouvernante des infantes d'Espagne. Elle fit à Madrid des œuvres de charité sans fin, et y opéra des miracles. Ayant appris la mort de ses deux sœurs, elle quitta tout pour aller assister leurs enfants orphelins, qui ne pouvaient trouver appui qu'en elle, leur servit de mère véritable, arrangea leurs affaires, les établit dans la paix ; puis elle gagna Guadalaxara, où elle fit l'éducation de trois jeunes filles, sœurs d'un vénérable prêtre, qui lui avait offert une maison de retraite.

Une foi à toute épreuve, une charité brûlante, une humilité sans fond, une soif intarissable de mortifications, furent les vertus qui brillèrent dans cette âme sainte depuis son enfance jusqu'à son dernier souffle de vie. Mais il est deux choses qui méritent en particulier d'être remarquées en elle : c'est son incomparable charité envers les âmes du purgatoire, pour lesquelles elle fit des pénitences étranges, et pour lesquelles le Sauveur lui apprit lui-même des oraisons ; c'est surtout son immense compassion pour les âmes tombées en péché mortel, déchues de l'état de grâce et privées de l'amitié de Dieu ; elle se fit pour elles, comme saint Paul, anathème devant le souverain Juge, et elle en sauva une multitude des flammes de l'abîme éternel. Chargée des mérites d'une longue vie, si pleine de travaux pieux, Agathe succomba sous le poids de ses pénitences le 20 avril 1621. Dieu honora son tombeau de beaucoup de grâces et de faveurs. (CHAPIA.)

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX JACQUES OLDI,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Le Bienheureux Jacques avait passé sa jeunesse dans les vanités du siècle, lorsque la considération du tombeau d'un de ses amis mort récemment l'en retira; cette vue le frappa si sensiblement, et il fut si touché de la misère de l'homme, qui porte son ambition si loin et qui se trouve réduit à n'occuper qu'un si petit espace après son trépas, qu'il crut ne devoir plus s'occuper que de l'éternité.

Pour régler sa conduite dans la vie pénitente, Jacques fit profession du Tiers-Ordre de Saint-François, et devint un exact observateur des pieuses pratiques qu'il prescrit. Excitées par son exemple, sa mère et sa femme embrassèrent le même Ordre, et dans la suite Jacques obtint de son épouse, dont il avait eu trois enfants, qu'elle prît le voile, pour lui laisser la liberté de se consacrer d'une manière plus spéciale au service de Dieu. Alors, comme il avait fait toutes ses études, il reçut les Ordres sacrés.

Ce fut dans ce nouvel état qu'il déploya toutes les vertus dont les germes étaient dans son cœur, et que les illusions du monde l'empêchaient de faire paraître. Il se vêtit d'un cilice, s'abstint de toute espèce de viande, ainsi que de vin, et pour ajouter à ce régime rigoureux, il mêlait quelquefois de l'absinthe à l'eau qu'il buvait. Dans la pratique de ces mortifications, il parvint à un si haut degré de ferveur qu'il semblait embrasé de l'amour des Anges quand il priait.

S'apercevant que plus il maltraitait son corps, plus son âme, dégagée des liens terrestres, s'élevait vers son Dieu, il se priva d'aliments pendant quelques semaines, et sa santé en fut très-affaiblie. On lui fit là-dessus les plus sérieuses remontrances, mais il fallut que l'Évêque de Lodi, dont il était diocésain, usât de son autorité et lui ordonnât de cesser de tels essais, qui tentaient Dieu et que Dieu condamnait.

Depuis qu'il avait reçu les saints Ordres, il s'était appliqué à la prédication, et l'onction qu'il mettait dans ses discours ramena un grand nombre de pécheurs. Une femme illustre de la maison

Digitized by Google

de La Mirandole, l'ayant entendu parler sur le mépris du monde, en fut si touchée qu'elle résolut d'abandonner tout ce qui tient à la terre pour acquérir l'héritage céleste. Elle et ses filles prirent l'habit de Sainte-Claire au monastère de Sainte-Ursule, à Milan, et se distinguèrent par leurs vertus dans cette profession.

La vie innocente et pure de Jacques lui mérita plusieurs faveurs du Ciel : il prédit les guerres qui devaient désoler le Milanais, et plusieurs de ceux qui rejetèrent ses avis furent les victimes de leur obstination, car ils furent prisonniers des ennemis. Jacques, instruit de leur malheur, se transporta aux lieux où ils étaient détenus, et leur rendit tous les services qui étaient en son pouvoir.

Jacques annonça la mort de son compagnon, qui fut en effet emporté au bout de quatre jours de maladie. Il prédit aussi le temps de la sienne; puis il fut attaqué d'une fièvre lente qui le conduisit peu à peu à son dernier terme. Enfin, le 20 avril de l'an 1404, il rendit paisiblement son âme à son Créateur, en prononçant d'un air joyeux ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, vous avez rompu mes liens! »

La réputation de sa sainteté avait attiré dans sa chambre plusieurs personnes, qui versaient des larmes d'attendrissement et qui furent bientôt ravies d'admiration par l'éclat qu'eut son visage après sa mort. On l'enterra dans l'église de Saint-Julien de Lodi, près du grand autel, où il avait fondé deux prébendes.

Sept ans après, son corps ayant été déterré et trouvé sans corruption, Flordimina, sa mère, le fit placer dans un tombeau au côté droit de l'autel, et les miracles qu'on lui a attribués durant sa vie et après sa mort ayant été examinés, un Synode du diocèse de Lodi le nomma saint dans ses Actes.

On le représente ordinairement avec une couronne rayonnante qui est l'attribut des Bienheureux, et pour répondre à la confiance que les fidèles ont en ses mérites, l'Évêque dont relève aujourd'hui Lodi (qui n'est pas l'ancienne ville de ce nom, laquelle a été détruite), ordonna, en 1621, que les reliques du Bienheureux Jacques fussent tirées de son tombeau et placées dans une châsse

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX GRITTON,

FRÈRE-MINEUR, PATRIARCHE DES MARONITES.

Le Bienheureux Gritton, de l'Université de Paris, où il avait enseigné sept années, alla en pèlerinage à Rome et à Assise. La régularité des Frères-Mineurs Observantins le frappa, et il quitta les Conventuels pour embrasser l'étroite observance. Son dessein était de vivre inconnu, et il le fut en effet plusieurs années. Mais comme il assistait à un exercice public à Mantoue, il s'aperçut que la saine doctrine était mal défendue, et il ne put s'empêcher de la soutenir : alors la justesse de son esprit et sa vaste érudition parurent dans tout leur jour, et le mirent dans une si haute estime qu'il fut obligé de changer de demeure pour éviter l'importunité des visites.

Peu après, il entreprit le voyage de la Terre sainte. L'ignorance où il trouva les Orientaux excita sa compassion et l'engagea dans l'étude pénible des langues grecque, arabe et chaldaïque. Après qu'il eut employé sept ans à ce travail, il se vit en état de parler en public, et commença à catéchiser en secret, et quelquefois même publiquement dans la ville de Jérusalem. Il y fit plusieurs prosélytes.

Ces premiers succès augmentant son zèle, il alla visiter les Maronites, qui occupaient le mont Liban. Le Christianisme parmi eux était défiguré par plusieurs erreurs, et il y subsistait encore bien des abus dans l'usage des Sacrements et des cérémonies de l'Église. Gritton, accompagné de François de Barcelone, religieux aussi de Saint-François, savant dans les langues orientales, commença à instruire les Maronites l'an 1450. Leurs prédications eurent tout le succès qu'ils pouvaient espérer d'un zèle pur et de leurs vues droites : ils corrigèrent plusieurs erreurs, réformèrent les rituels de ces peuples et firent réparer leur église.

Le Patriarche des Maronites ne vit pas cette réformation avec plaisir, soit qu'elle contrariât ses intérêts ou ses sentiments, et il s'y opposa vigoureusement jusqu'à ce qu'un miracle le força de céder.

Digitized by Google

Le jour de l'Assomption, sur le soir, Gritton, qui avait prêch avec beaucoup de ferveur la doctrine qu'il enseignait, entra chez le Patriarche. Les rayons du soleil pénétraient alors dans la maison par la fenêtre percée à l'occident; on les vit darder aussitôt du côté opposé, c'est-à-dire à l'orient. Ce prodige si marqué et opéré à la vue d'un grand nombre de personnes, frappa tellement l'esprit des Maronites, qu'ils crurent avec une entière soumission tout ce que les religieux leur enseignaient; et ils ont consacré la mémoire de cet évènement par une fête annuelle.

Gritton demeura vingt-cinq ans parmi eux, et travailla avec zèle à leur réunion à l'Église romaine : il fit même deux voyages auprès du Pape pour la consommer. Calixte III le fit évêque et patriarche de cette nation, et lui assigna des suffragants.

Vers les derniers temps de son séjour au mont Liban, Gritton admit dans l'Ordre de Saint-François deux jeunes Maronites, qu'il envoya en Europe pour étudier, et qui devinrent de si excellents sujets qu'il méritèrent dans la suite d'être élevés à l'épiscopat. Ils rendirent de grands services à la religion dans leur patrie.

Quand le pieux Patriarche vit la foi bien établie dans son nombreux troupeau, il résolut de passer en Chine, sans égard à sa dignité ni à son grand âge. Mais une maladie qui lui survint étant en mer déconcerta ses projets, et le força de relâcher dans l'île de Chypre, à Famagouste; et c'est là que le Seigneur, satisfait de sa bonne volonté, le retira de cette vie pour le faire passer à une meilleure.

Il a laissé quelques ouvrages, entre autres l'*Itinéraire de la Terre sainte,* et il a traduit plusieurs de ses livres en syriaque.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Première victoire de l'empereur Héraclius, et délivrance de la ville de Constantinople, remportée sur les Perses et les Sarrasins, par la protection de la très-sainte Vierge, l'an 622.

Chosroës, roi des Perses, ayant déjà ravagé la Syrie, l'Égypte et plusieurs autres royaumes de l'empire romain, enflé d'orgueil

Digitized by Google

de ses victoires, ne voulut point accorder la paix à Héraclius, empereur romain, qui la lui avait demandée pour la deuxième fois. Héraclius, s'étant muni des images de Jésus-Christ et de la très-sainte Vierge, jura et protesta à toute son armée qu'avec de telles armes son dessein était de combattre généreusement jusqu'à la mort. Il sortit de Constantinople, et s'embarqua pour l'orient vers la Perse. Mais en quittant Constantinople, il parla ainsi à Sergius, patriarche de cette ville : « Je laisse cette ville » et mon fils entre les mains de Dieu, de sa très-sainte Mère et » des vôtres. » Il passa ensuite en Arménie avec son armée, à qui il parla en ces termes : « Voyez, mes frères et mes enfants, comment les ennemis de Dieu ont bouleversé tout notre pays : ils ont ruiné nos villes, brûlé les autels ; ils ont souillé les églises par leurs homicides et leurs infâmes voluptés. » Ensuite, avec une nombreuse armée, il tailla en pièces celle de Chosroës par la protection de la très-sainte Vierge, dont il porta toujours l'image à la tête de son armée, aussi bien que l'image de Jésus-Christ. Héraclius remporta cette victoire sur les Perses la dixième année de son empire, l'an 622 de Jésus-Christ, après la fête de Pâques. Cet empereur vainquit toujours dans la suite ses ennemis par le même secours. Voici ce qu'on attribue à Héraclius :

Veni ego, vidi ego ; vicisti tu, maxima Virgo :
Tu nostri semper pectoris ægis eras.

« Je suis venu au combat, j'ai vu le danger ; mais c'est vous qui avez vaincu l'ennemi, ô Vierge puissante : vous fûtes toujours notre bouclier et notre défenseur. »

Confirmation des indulgences accordées à l'Ordre du Mont-Carmel, l'an 1504.

Ce fut le Pape Jules II qui, en ce jour, confirma les indulgences accordées à l'Ordre des Carmes par la bulle *Dum sacrum Ordinem*.

Le 20 avril 1578, nouvelle confirmation de l'Ordre des Servites de Marie, par le Pape Grégoire XIII.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, les saints martyrs Sulpice et Servilien, qui, ayant été convertis à la foi de Jésus-Christ par les exhortations et les miracles de sainte Domitille, vierge, et refusant de sacrifier aux idoles, eurent, par l'ordre d'Adrien, préfet de la ville, la tête tranchée, durant la persécution de Trajan.

Le même jour, les saints martyrs Victor, Zotique, Zénon, Acyndine, Césaire, Sévérien, Chrysophore, Théonas et Antonin, qui, après avoir souffert diverses épreuves, accomplirent leur martyre sous Dioclétien.

A Tomes, en Scythie, saint Théotime, évêque, que même les barbares infidèles vénérèrent à cause de son insigne sainteté et de ses miracles.

A Embrun, saint Marcelin, premier évêque de cette ville, qui, par inspiration divine, étant venu d'Afrique avec ses deux compagnons, saint Vincent et saint Domnin, instruisit la plus grande partie des Alpes maritimes, et les convertit à la foi de Jésus-Christ tant par la force de sa parole que par la vertu de ses miracles, qui continuent encore aujourd'hui.

A Auxerre, saint Marien, prêtre.

Le même jour, saint Théodore, confesseur, surnommé Trichinas, à cause du rude cilice dont il était revêtu, qui fut célèb

1 DUODECIMO KALENDAS MAII.

Romæ, sanctorum martyrum Sulpicii et Serviliani, qui prædicatione miraculis beatæ Domitillæ virginis ad Christi fidem conversi, cum nolle idolis immolare, in persecutione Trajani a præfecto urbis Aniano capite ce sunt. — Eodem die, sanctorum martyrum Victoris, Zotici, Zenonis, Acindy Cæsarii, Severiani, Chrysophori, Theonæ et Antonini, qui sub Diocletia varie tentati, martyrium compleverunt. — Tomis, in Scythia, sancti Theot episcopi, quem ob insignem ejus sanctitatem atque miracula etiam infid barbari venerati sunt. — Ebreduni, in Galliis, sancti Marcellini primi ejusd urbis episcopi, qui Dei monitu cum sanctis sociis Vincentio et Domnino Africa veniens, maximam partem Alpium maritimarum verbo et signis adi randis, quibus usque hodie refulget, ad fidem Christi convertit. — Antisiod sancti Marciani presbyteri. — Eodem die, sancti Theodori confessoris, ab asp cilicii veste qua tegebatur, cognomento Trichinas, qui multis virtutibus, pr sertim adversus dæmones, claruit : ex cujus corpore unguentum scaturie ægrotis sanitatem impertit. — In monte Politiano, beatæ Agnetis virginis Ord nis sancti Dominici, miraculis claræ.

Digitized by Google

par divers miracles, surtout contre les démons; il découle de son corps un baume qui rend la santé aux malades.

A Montépulciano, la Bienheureuse Agnès, vierge de l'Ordre de Saint-Dominique, célèbre par ses miracles.

Additions des autres martyrologes.

La Bienheureuse Ode, prieure de l'Ordre de Prémontré.

Le Bienheureux Dominique Vernagale, de l'Ordre des Camaldules.

Le Bienheureux Simon de Todi, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin.

Saint Astier ou Astère (Asterius), confesseur au Périgord.

Sainte Gemme, martyre en Afrique, avec plusieurs autres.

Saint Marien, prêtre d'Auxerre au v^e^ siècle.

Le vénérable Dominique Léonèse, de l'Ordre des Frères-Mineurs

Saint Vihon, premier évêque d'Osnabruck, au vii^e^ siècle.

Sainte Héliène, vierge, ensevelie dans l'ancienne ville de Pœsum.

Saint Agolin ou Agulin (Aquilinus), honoré en Auvergne et en Saintonge.

Martyrologe de la dernière persécution.

Gilbert d'Aubigny, chanoine de Bourges, condamné à la déportation pour refus du serment schismatique, mort à l'hôpital de Rochefort le 20 avril 1794.

Sicarius Dartensec, jeune prêtre du diocèse de Périgueux, après avoir fait, puis rétracté les serments que l'Église condamne, mourut le même jour à l'hôpital de Rochefort. Il avait trente et un ans.

Léonard Barnon, chanoine au diocèse de Limoges, condamné à la déportation pour refus de serment, mort à l'hôpital de Rochefort ce même jour, 20 avril 1794.

Antoine-Jean de Clinchamp, pour la même cause, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Nantes, exécuté le 20 avril 1793.

Digitized by Google

VINGT-UNIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, docteur de l'Église. — Saint Alexandra, impératrice, et ses compagnons, martyrs. — Saint Siméon, évêque de Séleucie, et ses compagnons, martyrs. — Sainte Mélanie l'Ancienne. — Saint Anastase, patriarche d'Antioche. — Saint Anastase le Sinaïte. — Saint Léonce l'Ancien, évêque de Bordeaux. — Saint Harduin, solitaire. — Le Bienheureux Marc de Bologne, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Fastrède ou Fastrades, abbé de Cîteaux. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ANSELME,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, DOCTEUR DE L'ÉGLISE[1].

Si les ducs de Normandie privèrent l'Angleterre de sa liberté et de plusieurs avantages temporels, ils l'en dédommagèrent en quelque sorte par cette foule de grands hommes dans l'Église et dans l'État qu'ils y attirèrent de leur pays. On compte parmi ces hommes célèbres Anselme et Lanfranc.

Anselme, fils de Gondulphe et d'Ermengarde, tous deux d'une famille noble, naquit vers l'an 1033, dans la ville d'Aoste, en Piémont. Sa mère se chargea du soin de lui former le cœur à la vertu, et il n'oublia jamais les premières instructions qu'il avait reçues d'elle; on lui donna ensuite des maîtres, sous la conduite desquels il fit de rapides progrès dans les sciences. Il résolut, à l'âge de quinze ans, d'embrasser l'état monastique; mais l'abbé auquel il s'adressa ne voulut point l'admettre dans sa communauté, parce qu'il craignait d'encourir l'indignation de Gondulphe.

[1] Tiré de sa Vie, écrite par Éadmer, son disciple; de l'*Histoire des Nouveaux d'Angleterre*, depuis l'an 1066 jusqu'à l'an 1112, composée par le même auteur, d'un poème *Sur les Miracles de saint Anselme*, qu'on croit être aussi l'ouvrage d'Éadmer, et qui a été publié par le P. Martène, *Ampliss. collect.*, t. V, p. 988, 987. Voyez l'édition des Œuvres du Saint, donnée par les Bénédictins; le *Gallia christ. nova*, t. XI, p. 223; Ceillier, t. XXI, p. 267.

Digitized by Google

Ces premiers mouvements de ferveur ne furent pas de longue durée. Anselme, ayant négligé ses exercices de piété et perdu sa pieuse mère, tomba insensiblement dans la tiédeur. Il ne s'en tint pas là; il laissa prendre l'empire à ses passions, et marcha dans les voies corrompues du siècle. Bientôt il perdit l'amour de l'étude, tant sont grands les maux que produit le relâchement auquel on néglige d'abord de s'opposer. Anselme ne cessa, depuis sa conversion, de gémir sur les égarements de sa jeunesse. Il les peint dans ses *Méditations* avec les couleurs les plus vives, et il en parle comme un pénitent qui les déplorait dans toute l'amertume de son âme.

Cependant l'aversion que son père avait conçue contre lui ne faisait qu'augmenter de jour en jour; souvent même il en était maltraité. Il employa divers moyens pour le fléchir, mais il furent tous inutiles. Il crut donc devoir quitter la maison paternelle et s'éloigner de sa patrie. Il passa en Bourgogne, où il reprit ses études avec ardeur. Trois ans après, il vint en Normandie, où Lanfranc, prieur du Bec, enseignait avec beaucoup de réputation. Cet habile maître sut le distinguer de ses autres disciples, et il l'aima à proportion des grandes espérances qu'il conçut de lui.

Après la mort de son père, Anselme pensa sérieusement à choisir un état de vie. Tantôt il était d'avis de rester dans le monde, et d'employer ses biens à faire de bonnes œuvres; tantôt il inclinait pour la solitude, persuadé qu'on y trouvait plus de moyens pour se sanctifier. Il pria Lanfranc de l'aider à fixer ses perplexités; mais celui-ci, craignant d'agir par les mouvements d'une inclination naturelle, le renvoya à Maurille, archevêque de Rouen. Le Prélat, très-versé dans les voies de la vie intérieure, lui conseilla d'abandonner le siècle et d'entrer dans l'Ordre de Saint-Benoît. Anselme ne balança plus; il prit l'habit au Bec, sous l'abbé Herluin, et fit profession en 1060. Il était alors âgé de vingt-sept ans.

Lanfranc ayant été fait abbé de Saint-Étienne de Caen en 1063, Anselme fut élu prieur du Bec. Sa jeunesse excita les murmures des moines; mais par sa douceur et sa patience il vint à bout de gagner l'affection de toute la communauté. Il eut

Digitized by Google

aussi le bonheur, par de sages condescendances, de retirer du dérèglement un jeune religieux nommé Osbern, et de le faire entrer dans les voies de la perfection. La connaissance qu'il avait du cœur humain et des passions qui le remuent lui était d'un grand usage dans la conduite des âmes. On eût dit qu'il lisait dans l'intérieur de chacun, pour lui donner les instructions relatives à son état. La douceur et la charité tempéraient toujours la rigueur des remèdes qu'il lui fallait quelquefois employer. Il condamnait une sévérité excessive, surtout par rapport aux jeunes gens. Un abbé du voisinage, qui pensait différemment sur cet article, ne l'eut pas plus tôt entretenu qu'il résolut de l'imiter, et l'expérience lui prouva qu'il avait agi très-sagement[1].

Malgré les occupations attachées à la place de prieur, Anselme sut encore trouver du temps pour s'appliquer à l'étude de la théologie. L'Écriture et la tradition furent les guides qu'il suivit dans cette importante étude. Il fit part au public des rares connaissances qu'il avait acquises, en composant plusieurs ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous. Sa réputation pénétra dans tous les royaumes voisins, et attira un grand nombre de personnes à l'abbaye du Bec.

Herluin étant mort en 1078, Anselme fut élu pour lui succéder dans le gouvernement du monastère. On fut quelque temps sans pouvoir obtenir son consentement; mais il fut obligé à la fin d'acquiescer à son élection. Il se déchargea sur quelques religieux intelligents de l'administration des choses extérieures, afin de s'occuper uniquement de la conduite des âmes. Il ne put néanmoins se dispenser de prendre quelquefois connaissance du temporel, afin de s'assurer si l'on agissait conformément à ses pieuses intentions.

L'abbaye du Bec ayant quelques possessions en Angleterre, sa présence y devenait nécessaire de temps en temps : il y fit donc plusieurs voyages. Il en profita pour resserrer de plus en plus les liens de l'amitié qui l'avait toujours uni avec Lanfranc, alors archevêque de Cantorbéry. Tous les ordres de l'État s'empres-

[1] Voyez la Vie du Saint, par Eadmer, n. 30.

Digitized by Google

saient de lui témoigner leur vénération, et se disputaient l'avantage de lui rendre quelques services. Le roi lui-même, qui était si redoutable et si inaccessible aux Anglais, s'humanisait avec l'abbé du Bec, et semblait être tout autre en sa présence. Anselme, de son côté, tâchait de se faire *tout à tous*. Sa charité ingénieuse lui suggérait ce qu'il devait dire à chacun en particulier. Ses instructions étaient d'autant plus efficaces qu'il ne prenait jamais le ton de maître. Il parlait toujours d'une manière familière, et souvent il lui arrivait de se servir de voies indirectes pour faire goûter plus sûrement la vérité.

Hugues, comte de Chester, était un de ceux qui avaient conçu le plus de vénération pour le saint abbé. Il en donna des preuves dans une maladie dangereuse dont il fut attaqué en 1092. Il lui envoya trois courriers pour le prier de la manière la plus pressante de passer en Angleterre. Il voulait mourir entre ses bras, et le consulter sur la fondation d'un monastère qu'il faisait bâtir à Chester. Anselme fut quelque temps indécis sur le parti qu'il prendrait, à cause d'un bruit qui s'était répandu, qu'on pensait à le faire archevêque de Cantorbéry. Il partit cependant, afin de procurer à un ancien ami tous les secours qui dépendraient de lui. A son arrivée, il trouva Hugues guéri; mais il resta cinq mois en Angleterre, tant pour les affaires de son abbaye que pour celles du monastère que le comte fondait à Chester.

L'Angleterre avait alors pour roi Guillaume le Roux, qui avait succédé, en 1087, à Guillaume le Conquérant, son père. Ce prince, par une injustice criante, usurpa les biens ecclésiastiques. s'appropria les revenus des siéges vacants, et afin d'en jouir plus longtemps, il défendit d'élire des Évêques à la place de ceux qui étaient morts. Ce fut ainsi qu'après Lanfranc, l'Église de Cantorbéry resta cinq ans sans pasteur. Le roi en saisit tous les revenus, à l'exception de ce qui était absolument nécessaire pour la subsistance des moines; encore ceux-ci se voyaient-ils continuellement en butte aux vexations et aux mauvais traitements des officiers royaux. En vain les personnes les plus qualifiées conjurèrent Guillaume de donner un pasteur à l'Église de Can-

Digitized by Google

torbéry ; toutes les raisons qu'ils purent alléguer ne produisirent aucun effet ; il jura même par ce qu'il y avait de plus sacré que ce siége ne serait point rempli tant qu'il vivrait. Quelque temps après, il tomba malade à Glocester, et fut en peu de jours réduit à l'extrémité. La crainte des jugements de Dieu le fit rentrer en lui-même. Il promit, en cas qu'il revînt en santé, de réparer tous les maux qu'il avait faits, de gouverner conformément aux lois, de punir l'injustice et de rendre la liberté aux Églises. Il commença par nommer Anselme à l'archevêché de Cantorbéry, et cette nomination fut universellement approuvée. Il n'y eut que le Saint qui s'y opposa. Les raisons qu'il apporta pour justifier son refus étaient tirées de son grand âge, du mauvais état de sa santé et du peu de capacité qu'il prétendait avoir pour les affaires ecclésiastiques et civiles dans lesquelles un Archevêque de Cantorbéry était obligé d'entrer.

Le roi, que cette opposition invincible inquiétait beaucoup, le pressa de se rendre aux vœux de la nation. « Pourquoi, lui disait-il, voulez-vous me perdre dans l'autre monde? Mon salut est entre vos mains, et je suis convaincu que Dieu ne me fera point miséricorde si le siége de Cantorbéry n'est rempli avant ma mort. » Les Évêques et tous ceux qui étaient présents se joignirent à Guillaume. « Votre refus, lui dirent-ils, nous scandalise, et si vous y persistez, vous serez responsable devant Dieu de tous les maux qui tomberont sur l'Église et sur le peuple d'Angleterre. » Ils le forcèrent ensuite de prendre la crosse en présence du roi, puis ils le portèrent à l'église, où ils chantèrent le *Te Deum*. Tout ceci arriva le 6 mars 1093. Cependant Anselme ne se rendit point encore : il ne voulut acquiescer à sa nomination que quand le prince lui eut promis de rendre au siége de Cantorbéry tous les biens qu'il possédait du temps de Lanfranc, et de reconnaître Urbain II pour Pape légitime [1]. Les choses étant ainsi arrangées, il ne fit plus de résistance, et se laissa sacrer le 4 décembre 1093.

Guillaume n'eut pas plus tôt été guéri de sa maladie, qu'il oublia les beaux sentiments qu'il avait fait paraître. Ayant formé

[1] Contre l'antipape Guibert, dit Clément III, qui maintenait le schisme depuis treize ans.

Digitized by Google

le projet de dépouiller son frère Robert du duché de Normandie, il exigea de ses sujets de nouveaux subsides. Anselme lui offrit cinq cents livres d'argent, ce qui était une somme considérable dans ces temps-là. Le roi parut d'abord content ; mais quelques-uns de ses flatteurs lui persuadèrent que cette somme était trop modique, et qu'il devait faire valoir son droit sur les revenus de l'archevêché de Cantorbéry. Il demanda donc encore à Anselme mille livres d'argent. Le Saint répondit qu'il ne pouvait payer cette seconde somme, parce qu'il n'était pas maître du bien des pauvres. Il parla même au roi sur cet acticle avec une généreuse liberté ; il l'exhorta ensuite à donner des supérieurs aux abbayes vacantes, et à permettre aux Évêques de tenir des Conciles, comme cela s'était toujours pratiqué, afin de remédier aux abus et aux désordres qui ne faisaient que se multiplier de jour en jour. Ses exhortations furent inutiles, et le prince dit avec colère qu'il ne se dessaisirait pas plus des abbayes que de sa couronne [1].

Le roi d'Angleterre, extrêmement irrité contre le Saint, cherchait tous les moyens possibles de le dépouiller de son siége. Il défendit à plusieurs Prélats, entièrement dévoués à la cour, de le regarder comme archevêque, et de lui obéir comme primat. Il alléguait pour raison de cette défense qu'Anselme avait été soumis durant le schisme au Pape Urbain, qui n'était point reconnu en Angleterre. Lorsqu'il se fut assuré d'un assez grand nombre d'Évêques, il essaya de gagner la noblesse et de la détacher du Saint ; mais il trouva plus d'opposition qu'il ne s'y était attendu. La plupart des seigneurs répondirent qu'Anselme étant archevêque de Cantorbéry et primat du royaume, ils lui obéiraient dans tout ce qui concernait la religion ; que ce qu'on exigeait d'eux était contraire à leur conscience ; qu'ils ne pouvaient se soustraire à une autorite légitime, vu surtout que celui qui en était revêtu n'avait été convaincu d'aucun crime.

Guillaume voyant que toutes ses mesures ne lui avaient point réussi, envoya un ambassadeur à Rome. Il reconnut Urbain

[1] Ce prince, dit Eadmer à cette occasion, p. 28, croyait qu'il ne serait roi qu'autant qu'il unirait la mitre au diadème, et qu'il possèderait la juridiction spirituelle comme la temporelle.

Digitized by Google

pour Pape, mais uniquement par politique, et afin de le porter à se réunir à lui contre l'Archevêque de Cantorbéry ; il lui fit en même temps promettre une pension annuelle sur l'Angleterre, s'il voulait déposer Anselme. Les choses ne tournèrent pas comme le roi se l'était imaginé. Le légat qui vint en Angleterre, lui déclara que le Pape ne pouvait faire ce qu'il avait demandé. Anselme n'avait rien su de tout ce qui s'était tramé contre lui. Le légat lui ayant remis le *pallium* dont il était porteur, il écrivit au Pape pour l'en remercier. Il se plaignait encore dans sa lettre de la pesanteur du fardeau dont on l'avait chargé, et témoignait une vive douleur d'avoir été tiré de sa solitude[1].

Cependant le roi cherchait toujours l'occasion d'opprimer l'Église de Cantorbéry et d'en usurper les revenus. Le saint Archevêque, qui les regardait comme le patrimoine des pauvres, faisait des représentations inutiles. On ne voulait point l'écouter ; ce qui ne l'empêcha pourtant pas de contribuer pour sa part aux charges publiques de l'État. Enfin, désespérant de pouvoir remédier aux abus, il demanda avec instance la permission de sortir d'Angleterre. Son but était d'aller trouver le Pape, pour implorer le secours de ses conseils et de sa protection. Le roi lui refusa deux fois la permission qu'il demandait, et comme Anselme redoublait ses instances, il lui déclara que s'il sortait du royaume, il saisirait tous les revenus de son archevêché, et qu'on ne le reconnaîtrait plus pour primat. Le Saint, vivement affligé de l'oppression de son Église, qu'il lui était impossible d'empêcher, ne crut pas devoir rester plus longtemps en Angleterre ; il partit, déguisé en pèlerin, au mois d'octobre de l'année 1097. Il s'embarqua à Douvres, avec deux moines, dont un était Eadmer, qui depuis écrivit sa Vie.

Arrivé en France, il alla passer quelque temps avec saint Hugues, abbé de Cluny ; de là il se rendit à Lyon, où l'Archevêque, qui se nommait aussi Hugues, le reçut avec de grandes démonstrations de joie et de respect. S'il fut parti sur-le-champ de cette ville, il serait tombé dans les embûches que l'antipape Guibert lui avait dressées sur la route, à la nouvelle de son

[1] Lib. III, ep. XXXVII.

Digitized by Google

voyage d'Italie. Peu de temps après, sa santé se trouva considérablement dérangée, ce qui prolongea encore son séjour à Lyon : il ne put partir pour Rome qu'au mois de mars de l'année suivante. Le Pape le reçut de la manière la plus honorable, et le fit loger dans son palais. Ayant appris de lui-même ce qui s'était passé à son sujet, il l'assura de sa protection, et écrivit fortement au roi d'Angleterre pour l'engager à rétablir l'Archevêque de Cantorbéry dans tous les droits dont avaient joui ses prédécesseurs. Le Saint écrivit aussi au roi en même temps, afin de tâcher de le fléchir.

Comme l'air de Rome était contraire à la santé d'Anselme, il ne resta que dix jours dans cette ville. Il se retira au monastère de Saint-Sauveur, dans la Calabre, où il acheva celui de ses ouvrages qui est intitulé : *Pourquoi Dieu s'est-il fait homme?* Charmé des douceurs de la retraite, sans espoir d'ailleurs de faire aucun bien à Cantorbéry, il pria le Pape d'accepter sa démission ; mais Urbain lui ordonna de rester dans l'état où la Providence l'avait placé. « Un homme courageux, lui dit-il, ne doit point ainsi abandonner son poste. Vous n'avez eu d'ailleurs à essuyer que des menaces et des hauteurs. » Anselme répondit qu'il ne craignait point les souffrances, qu'il ferait même volontiers le sacrifice de sa vie pour la cause de Dieu, mais qu'il lui serait impossible de faire aucun bien dans un pays où l'on foulait aux pieds toutes les lois de la justice. Il se soumit pourtant aux ordres du Souverain-Pontife, et resta dans sa solitude. Il fixa sa demeure à Selanie, lieu situé sur une montagne voisine du monastère de Saint-Sauveur ; et afin d'avoir le mérite de l'obéissance dans toutes ses actions, il demanda au Pape pour supérieur Ædmer, son compagnon inséparable.

Au mois d'octobre de la même année, Urbain assembla à Bari un Concile de cent vingt-trois Évêques, pour travailler à la réunion des Grecs ; il voulut qu'Anselme y assistât. Les Grecs ayant proposé leurs difficultés sur la procession du Saint-Esprit, embrouillaient la question par des longueurs interminables. Le Pape, pour mettre fin aux disputes, dit à haute voix : « Anselme, notre père et notre maître, où êtes-vous? » Il le fit as-

Digitized by Google

seoir auprès de lui, et lui représenta la nécessité où il était d'employer ses talents pour venger l'Église de ses ennemis; il ajouta que Dieu avait ménagé à dessein une semblable circonstance. Le saint Archevêque de Cantorbéry prit aussitôt la parole, et s'exprima avec tant de force et de solidité qu'il réduisit les Grecs au silence. Il n'eut pas plus tôt fini que tous ceux qui étaient présents dirent anathème à quiconque nierait que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. On entama ensuite l'affaire du roi d'Angleterre; on parla fort au long de ses menées simoniaques, des vexations qu'il faisait souffrir à l'Église, des persécutions qu'il suscitait à l'Archevêque de Cantorbéry, et de son opiniâtreté incorrigible dans le mal, après de fréquentes monitions. Le Concile fut d'avis qu'on usât de la plus grande sévérité à son égard; et le Pape allait prononcer contre lui une sentence d'excommunication. Jusque-là le Saint avait gardé le silence; mais quand il entendit parler d'excommunication, il se jeta aux pieds du Souverain-Pontife, et le conjura de ne point porter de censure. Des dispositions aussi pacifiques et aussi chrétiennes envers un prince qui n'avait gardé aucun ménagement, attirèrent au saint Archevêque l'admiration de tout le Concile, et on lui accorda ce qu'il avait demandé.

Le Pape ne laissa pas de menacer le roi d'Angleterre de l'excommunier dans un Concile qui devait bientôt se tenir à Rome, s'il ne réparait le scandale qu'il avait causé; mais Guillaume trouva le moyen, par son ambassadeur, de gagner du temps pour ne pas faire ce qu'on lui demandait.

Anselme, qui était revenu à Rome avec Urbain, y était traité avec la plus grande distinction. Il recevait des marques d'affection et de respect des personnes de tous les états; les schismatiques mêmes ne pouvaient refuser leurs hommages à sa vertu et à son mérite. Il assista au Concile qui se tint à Rome après Pâques de l'année 1099, et s'y fit beaucoup d'honneur; après quoi il reprit la route de Lyon, où l'archevêque Hugues l'attendait avec une grande impatience. Il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il ne pourrait recouvrer son siége tant que le roi d'Angleterre vivrait. Au reste, le séjour qu'il fit à Lyon fut utilement

Digitized by Google

employé : il y composa son livre *de la Conception de la très-sainte Vierge et du Péché originel.* Hugues lui céda l'honneur d'officier dans son église; il le pria encore d'exercer toutes les fonctions épiscopales, comme s'il eût été dans son propre diocèse. Urbain étant mort au mois de juillet de la même année, il écrivit à Pascal II, son successeur, afin de le mettre au fait de son affaire.

Il était dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, lorsqu'il apprit la fin tragique de Guillaume le Roux. Ce malheureux prince avait été tué à la chasse, sans avoir eu le temps de rentrer en lui-même et de recevoir les Sacrements de l'Église. Anselme pleura sa mort, dont les circonstances étaient si terribles aux yeux de la foi [1].

Henri Ier, successeur de Guillaume, l'ayant rappelé en Angleterre, il partit sans délai, et débarqua à Douvres le 23 septembre 1100. Son retour causa une grande joie dans le royaume. Lorsqu'il se fut un peu remis des fatigues du voyage, il alla trouver Henri, qui le reçut avec une grande bonté. Ceux qui crurent d'abord la paix rétablie, virent bientôt qu'elle ne serait pas de longue durée. Le roi exigea qu'Anselme lui demandât de nouveau l'investiture de sa dignité, et qu'il lui rendît hommage pour son siége. Le Saint allégua, pour s'en dispenser, l'autorité du dernier Concile de Rome, qui avait porté la peine de l'excommunication contre les laïques qui s'arrogeraient le droit de donner l'investiture des abbayes et des évêchés, ainsi que contre les personnes qui la recevraient d'eux. Le roi ne voulut point reconnaître cette autorité. On convint pourtant de consulter le Pape à ce sujet.

Sur ces entrefaites, la cour se vit plongée dans de vives inquiétudes. Robert, duc de Normandie, ne fut pas plus tôt revenu de la Terre sainte qu'il se plaignit amèrement de ce qu'on lui avait préféré Henri, son frère, lorsqu'il avait été question de donner un successeur à Guillaume le Roux. Résolu de faire valoir ses droits, il leva une puissante armée, et vint débarquer à Portsmouth. Plusieurs seigneurs du royaume se joignirent à

[1] Guillaume le Roux mourut le 2 août 1100.

Digitized by Google

lui, quoiqu'ils eussent auparavant juré à Henri une inviolable fidélité.

Le roi, qui était en grand danger de perdre la couronne, fit de magnifiques promesses à l'Archevêque de Cantorbéry : il lui protesta qu'il lui abandonnerait désormais le soin de tout ce qui concernait la religion ; qu'il se gouvernerait en tout par ses conseils, et qu'il aurait une parfaite déférence pour le Saint-Siége.

Anselme resta fidèle au roi, et mit tout en usage pour prévenir les suites d'une révolte naissante. Non content de contribuer aux frais de la guerre, il représenta fortement aux seigneurs dont les dispositions paraissaient douteuses toute l'énormité du crime de rébellion ; il ajouta qu'ayant reconnu Henri pour roi, ils ne pouvaient plus balancer dans le parti qu'ils avaient à prendre, et qu'ils devaient faire le sacrifice de leurs vie plutôt que de manquer par un parjure à la sainteté de leurs serments ; il publia en même temps une sentence d'excommunication contre le duc de Normandie, qui était regardé comme un usurpateur. Les choses prirent alors une nouvelle face. Robert fit un accommodement avec Henri, et abandonna l'Angleterre. Ce fut ainsi que l'Archevêque de Cantorbéry ramena la paix dans le royaume, et assura la couronne chancelante sur la tête de Henri.

Le danger passé, le roi oublia toutes les promesses qu'il avait faites de rendre la liberté à l'Église britannique. Il continua de s'arroger le droit de donner l'investiture des bénéfices. Anselme, de son côté, ne voulut rien relâcher de sa fermeté, et refusa constamment de sacrer les Évêques qui avaient été nommés par le roi Henri sans égard aux formes canoniques. En 1102, il assembla un Concile national dans l'église de Saint-Pierre, à Westminster, tant pour corriger divers abus que pour rétablir la discipline dans sa première vigueur.

Cependant la querelle des investitures devenait plus vive de jour en jour, et il ne paraissait pas qu'elle dût être si tôt terminée. On convint pourtant à la fin qu'Anselme irait en personne consulter le Pape sur cette matière. Il s'embarqua le 27 avril 1103. Le roi fit aussi partir un ambassadeur pour Rome. La décision du Souverain-Pontife, qui était Pascal II, ne fut point

Digitized by Google

favorable à Henri; la peine d'excommunication fut même portée contre ceux qui recevraient de lui l'investiture des dignités ecclésiastiques.

La présence d'Anselme n'étant plus nécessaire à Rome, il repartit pour l'Angleterre; mais lorsqu'il fut à Lyon, Henri lui fit défendre de rentrer dans son royaume jusqu'à ce qu'il eût pris la résolution de se conformer à ses volontés. Il resta donc à Lyon, où l'archevêque Hugues, son ancien ami, tâcha de le consoler par toutes sortes de bons traitements; il se retira ensuite à l'abbaye du Bec. Ce fut là que le Pape lui envoya une commission pour juger l'affaire de l'Archevêque de Rouen, accusé de plusieurs crimes. Pascal lui permit aussi d'admettre à la communion ceux qui avaient reçu du roi l'investiture de leurs bénéfices.

Cette condescendance du Pape produisit les plus heureux effets. Le roi en fut si charmé que sur-le-champ il envoya inviter le saint Archevêque à passer en Angleterre; mais Anselme ne put partir du Bec, parce qu'il était dangereusement malade. Henri étant venu en Normandie pour faire la guerre au duc son frère, les choses s'arrangèrent à la satisfaction des deux parties. On arrêta les articles de l'accommodement, qui furent ratifiés au Bec en 1106, et bientôt après confirmées par le Pape. L'Archevêque de Cantorbéry retourna en Angleterre, où il fut reçu comme en triomphe par la reine Mathilde et par tous les ordres du royaume.

Il passa les dernières années de sa vie dans une langueur continuelle. Six mois avant sa mort, il tomba dans une faiblesse extrême. Cela n'empêchait pas qu'il ne se fît porter tous les jours à l'Église pour y entendre la messe. Il mourut le 21 avril 1109, dans la soixante-seizième année de son âge, et fut enterré dans la cathédrale de Cantorbéry. Il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. Il est honoré parmi les docteurs de l'Église, en vertu d'un décret donné par Clément XI en 1720[1].

Saint Anselme mérita, par la vivacité de sa foi et la pureté de son cœur, la grâce de découvrir de grands mystères dans les

[1] *Bullar. rom.*, t. I, p. 441, et Clément XI, *Oper.*, t. II, p. 1215.

Digitized by Google

divines Écritures, et de les expliquer avec une merveilleuse sa gacité. L'espérance des biens éternels agissait si fortement en lu qu'il n'avait que du mépris pour toutes les choses créées, et qu'i eût pu dire comme l'Apôtre : *Je suis crucifié au monde* et à tou ses désirs. La pratique de la mortification lui était si familièr qu'il semblait dans ses repas avoir perdu le sens du goût. Ferm lorqu'il s'agissait de son devoir, rien n'était capable de lui fair trahir sa conscience. Sa charité pour le prochain n'avait point d bornes. On eût dit qu'il vivait moins pour lui que pour le autres. La loi de Dieu était le sujet continuel de ses méditations il aimait surtout à s'occuper du souvenir de la Passion de Jésus Christ. Il s'approchait du Fils par une tendre dévotion envers l Mère [1]. Il avait un amour ardent pour Dieu, et conséquemmen une vive horreur des moindres péchés. En un mot, le ton d piété qui règne dans ses ouvrages ascétiques prouve qu'il possé dait toutes les vertus chrétiennes dans un degré supérieur. I n'y a qu'un grand Saint qui puisse s'exprimer comme lui.

(GODESCARD.)

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT ANSELME.

1° Le *Monologue,* ainsi intitulé parce que le Saint y parle seul composé avant l'an 1078. C'est un traité qui contient les preuve métaphysiques de l'existence et de la nature de Dieu.

2° Le *Prologue,* ainsi intitulé parce que l'auteur s'y entretien ou avec lui-même, ou avec Dieu, de l'existence et des attribut de l'Être suprême. Les méditations connues sous le nom d *Manuel de saint Augustin,* sont principalement tirées de ce ouvrage. Gannilon, moine de Marmoutier, l'ayant critiqué, sain Anselme fit une réponse solide.

3° Le traité *de la Foi, de la Trinité et de l'Incarnation,* com posé en 1093 ou 1094. C'est une réfutation des erreurs avancée par Roscelin, qui étant venu à Compiègne, au diocèse de Soissons en fut fait chanoine, et chargé des leçons publiques. Ce Roscelin

[1] On garde encore au Bec l'image de la très-sainte Vierge devant laquell saint Anselme allait prier tous les jours lorsqu'il était dans cette abbaye.

Digitized by Google

qui était plus versé dans la dialectique que dans la théologie, perdit la foi en voulant soumettre la profondeur de nos Mystères aux faibles lumières de sa raison.

4° Le traité *de la Procession du Saint-Esprit,* contre les Grecs, composé vers l'an 1100. Il est divisé en vingt-neuf chapitres, sans compter le prologue et l'épilogue.

5° Le livre *de la Chute du Diable,* en forme de dialogue, fut écrit par saint Anselme lorsqu'il était prieur du Bec. Il y est traité de la nature et de l'origine du mal.

6° Les deux livres intitulés : *Pourquoi Dieu s'est-il fait homme?* cet ouvrage est écrit en forme de dialogue.

7° Le traité *de la Conception virginale et du Péché originel,* composé à la prière du moine Boson, comme le précédent.

8° Les traités *de la Vérité, de la Volonté et du libre Arbitre.* La liberté de l'homme est solidement établie dans le troisième.

9° Le traité *de la Concorde, de la Prescience et de la Prédestination.* Il y est prouvé : 1° que la prescience de Dieu ne nuit point au libre arbitre de l'homme; 2° que la prédestination ne répugne point à la liberté; 3° que la liberté est compatible avec l'efficacité de la grâce.

10° Le traité *du Pain azyme et du Pain levé,* où l'on trouve la réfutation de ce que les Grecs objectaient aux Latins.

11° Le traité *des Clercs concubinaires,* où il est décidé, conformément aux anciens canons, que les prêtres dont l'incontinence est devenue publique doivent être privés pour toujours des fonctions de leur ordre.

12° Le traité des *Mariages entre parents,* que saint Anselme dit être défendus jusqu'au sixième degré.

13° Le traité *du Grammairien,* qui est une introduction à la dialectique ou à l'art de raisonner juste.

14° Le livre *de la Volonté de Dieu.* Le saint Docteur distingue en Dieu diverses sortes de volontés sous divers rapports. Les traités dont nous venons de parler composent la première partie des ouvrages de saint Anselme; viennent ensuite les ouvrages parénétiques ou exhortatoires, moraux et ascétiques, dont voici le détail :

Digitized by Google

1° Des *Homélies,* qui sont au nombre de seize.

2° Une *Exhortation au mépris des choses temporelles.*

3° Un *Avertissement à un moribond* effrayé à la vue de ses péchés.

4° Un *Poème du mépris du monde.* Il n'est point de saint Anselme, mais de Roger de Caen, moine du Bec. Voyez Mabillon, *Annal.*, lib. LXV, n. 41, pag. 134.

5° Des *Méditations,* au nombre de vingt et une. On croit qu'elles ne sont pas toutes de saint Anselme. Le but de ces méditations est d'exciter les lecteurs à aimer et à craindre Dieu, et de les aider à se bien connaître eux-mêmes.

6° Des *Oraisons* ou prières, au nombre de soixante-quatorze. On y remarque un grand esprit de piété et de componction.

7° Des *Hymnes en l'honneur de la très-sainte Vierge,* pour toutes les heures du jour et de la nuit, et un *Psautier,* composé de trois parties, et chaque partie de plusieurs strophes, chacune de quatre vers iambes. Plusieurs auteurs doutent que ce Psautier soit de saint Anselme.

La troisième partie des œuvres de saint Anselme contient ses lettres, divisées en quatre livres. Dans le premier livre sont celles qu'il écrivit avant d'être abbé; dans le second, celles qu'il écrivit étant abbé; dans le troisième et le quatrième, celles qu'il écrivit étant Archevêque de Cantorbéry. Ces lettres sont au nombre de 426 dans l'édition du P. Gerberon; le P. d'Achéry, *Spicil.*, t. IX, Baluze, *Misc.*, t. IV et V, et Ussérius, in *Epist. Hibern.*, en ont publié plusieurs que le P. Gerberon n'avait pas connues.

On a faussement attribué à saint Anselme l'*Elucidarium,* le discours *Sur la Conception de la très-sainte Vierge,* un *Commentaire sur les Épîtres de saint Paul,* les *Actes des Martyrs d'Irlande,* le *Dialogue sur la Passion,* le traité *de la Mesure de la Croix,* le traité *de la Stabilité,* etc.

On remarque dans les écrits de saint Anselme une connaissance profonde de la philosophie, de la métaphysique et de la théologie. La précision et la clarté s'y trouvent réunies à l'élévation des pensées et à la solidité des raisonnements. Quoique saint Anselme eût beaucoup lu les Pères, et surtout saint Augustin, il fait rare-

Digitized by Google

ment usage de leur autorité. Il établit presque toujours les vérités révélées par les preuves que fournit la raison, ce qui l'a fait regarder comme le père de la théologie scolastique. Son but en cela était de montrer qu'on peut, par des raisonnements fondés sur les lumières naturelles, rendre croyables les vérités que Dieu a révélées. Quant à ses ouvrages ascétiques, ils sont instructifs, édifiants, pleins d'onction et d'une certaine tendresse l'amour pour Dieu, qui échauffe les cœurs les plus insensibles. Un style simple, naturel, clair et concis fait le principal mérite de ses lettres[1]. (GODESCARD.)

[1] Les œuvres de saint Anselme ont été imprimées plusieurs fois. La meilleure édition que nous en ayons est celle que le P. Gerberon, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, donna à Paris en 1675, in-folio. Elle parut dans la même ville en 1721. D. Joseph Saenz, plus connu sous le nom de *cardinal d'Aguirre*, a donné *la Théologie de saint Anselme*, c'est-à-dire un commentaire sur les ouvrages dogmatiques de ce Père, qui fut imprimé à Salamanque en 1679, 1681, 1685, 3 vol. in-fol. Il fut réimprimé à Rome en 1688, 1689 et 1690, avec des additions et des corrections. Voyez Ceillier, t. XXI, p. 282 et suiv.

Comme le P. Gerberon a donné dans son édition des œuvres de saint Anselme les ouvrages du moine Eadmer, nous en dirons ici quelque chose. Eadmer était Anglais de naissance. Il fut d'abord moine du Bec, puis de Cantorbéry. Il devint l'ami et le confident de saint Anselme, qu'il accompagna dans son exil. On lui offrit l'évêché de Saint-André, en Écosse. Les uns disent qu'il le refusa, les autres prétendent qu'il l'accepta. S'il est vrai qu'il ait été évêque, il faut qu'il ait abdiqué l'épiscopat, car il mourut prieur de Cantorbéry en 1137. Il ne faut pas le confondre avec Eadmer ou Ealmer, prieur de Saint-Alban, mort en 980, auquel on attribue des lettres, des homélies et cinq livres d'exercices spirituels. (Voyez Fabricius, *Biblioth. lat.*, t. II, pag. 214.) Celui dont nous parlons a composé : 1° une *Vie de saint Anselme*, divisée en deux livres. On la trouve dans les éditions des œuvres de saint Anselme, ainsi que dans Surius et Bollandus. 2° L'*Histoire des Nouveautés*, c'est-à-dire de ce qui s'est passé de plus considérable dans l'Église britannique depuis l'an 1066 jusqu'à l'an 1122; elle est divisée en six livres. Gerberon a publié cette histoire avec les notes de Jean Selden. 3° Le *Livre de l'Excellence de la très-sainte Vierge*. 4° Le traité *des quatre Vertus* (la justice, la prudence, la force et la tempérance) *qui ont été dans Marie*. 5° Le traité *de la Béatitude*, composé après ce qu'Eadmer avait entendu dire à saint Anselme sur l'état des Bienheureux dans le Ciel. 6° Le traité *des Similitudes*. Le fond est aussi de saint Anselme. Il fut rédigé par un de ses disciples, qu'on croit être Eadmer. 7° Les *Vies de plusieurs Saints d'Angleterre*. Il y a encore d'autres ouvrages d'Eadmer qui n'ont point été imprimés (voyez Warthon, *Præf.* in t. II *Angl. sacr.*). Les écrits d'Eadmer sont estimés pour l'ordre et l'exactitude; le style en est facile et naturel. Voyez Ceillier, t. XXI, p. 349.

Digitized by Google

SAINTE ALEXANDRA,
IMPÉRATRICE,
ET SES COMPAGNONS,
MARTYRS.

Sainte Alexandra était une princesse grecque d'une grand beauté, que l'empereur Dioclétien avait épousée après la mo de l'impératrice sainte Sérène. Elle était païenne ; mais les mi racles de saint Georges la convertirent à Jésus-Christ.

Lorsque le saint Martyr eut ressuscité un mort en présenc de l'empereur, le peuple s'émut, et les sénateurs de Nicomédi prièrent Dioclétien d'en finir au plus vite. L'empereur, assis su son tribunal, devant le temple d'Apollon, se fit amener sain Georges, et lui parla avec la plus grande bonté. « Ne te semble t-il pas, Georges, lui dit-il, que je doive avoir une véritabl affection pour toi, puisque je n'ai point encore voulu prononce ta sentence ? Les dieux me sont témoins, en effet, que je regrett sincèrement ta jeunesse, cette fleur de beauté que j'admire, t prudence si grave, ta force d'âme, enfin. Et certes, si tu revenai à de meilleurs sentiments, mon plus cher désir serait de t'avoi avec moi dans mon palais, de te donner le second rang dan l'empire. Voyons, dis-nous ce que tu penses de tout ceci.

— Il fallait donc, répondit saint Georges, me montrer plu tôt cette bienveillance, au lieu de me faire souffrir si cruelle ment. »

Ces paroles encouragèrent l'empereur, qui ajouta : « Si voulais m'aimer comme un père, je saurais compenser par plus grands honneurs les tourments que tu as endurés.

— Eh bien ! dit saint Georges, entrons dans le temple, voyons les dieux que vous adorez. »

Dioclétien se leva transporté de joie, et sur-le-champ il donner par un crieur, au sénat et au peuple, l'ordre de se rend avec lui dans le temple. Pendant le trajet, la foule acclam l'empereur, et faisait honneur à ses dieux de cette victoi Quand le peuple fut entré et le sacrifice préparé, il se fit un pr

Digitized by Google

fond silence : tous les regards étaient dirigés vers le Martyr, qu'on ne doutait point de voir sacrifier.

Saint Georges, s'approchant de la statue d'Apollon, étendit la main, et dit : « Est-ce que tu veux que je t'offre ce sacrifice, comme si tu étais Dieu ? » Et en même temps il fit le signe de la Croix.

Le démon, qui habitait la statue, répondit : « Je ne suis pas dieu; non, nous ne le sommes pas, ni moi, ni aucun de ceux qui me ressemblent. Il n'y a qu'un seul Dieu, qui est celui que tu prêches. Nous autres, nous étions du nombre des Anges qui le servaient ; mais, devenus rebelles, nous trompons les hommes par envie de leur bonheur.

— Comment avez-vous donc l'audace, dit saint Georges, de rester ici, en présence d'un serviteur du vrai Dieu ? »

On entendit aussitôt sortir des statues une espèce de bruit, de frémissement semblable à une plainte ; puis toutes à la fois tombèrent sur le pavé du temple, brisées ou plutôt broyées. Alors quelques hommes du peuple, qui paraissaient furieux, excités par les prêtres des idoles, se jetèrent sur le Saint, le lièrent, et tout en le battant, ils criaient : « Détruis ce magicien ! empereur; détruis-le, avant que la vie ne nous soit trop amère ! »

Le tumulte était à son comble. Le bruit s'en répandit rapidement dans la ville. L'impératrice Alexandra, ne pouvant plus résister à la foi qui l'entraînait, se hâta d'accourir au milieu du peuple. Comme la foule l'empêchait d'approcher de saint Georges, qu'elle voyait de loin enchaîné, elle se mit à crier : « Dieu de Georges, venez à mon aide, car vous êtes le seul Dieu tout-puissant ! » Le tumulte s'étant un peu calmé, Dioclétien se fit amener le Martyr. Il était comme un homme égaré. « Est-ce ainsi, cria-t-il, que tu réponds à mes bontés, mauvaise tête infâme ? Est-ce ainsi que tu as coutume de sacrifier aux dieux ?

— Oui, précisément, empereur insensé, répondit le Martyr : c'est ainsi que j'ai appris à sacrifier; c'est comme cela que j'honore tes dieux. Rougis, à l'avenir, d'attribuer tes prospérités à des êtres pareils, qui ne peuvent ni se secourir eux-mêmes, ni soutenir la présence des serviteurs de Jésus-Christ. »

Digitized by Google

Pendant qu'il parlait, l'impératrice était parvenue à percer la foule. Arrivée devant l'empereur, elle répéta courageusement sa profession de foi; puis, se prosternant aux pieds de saint Georges, elle flétrissait la démence du tyran, maudissait les dieux, détestait le culte des idoles. L'empereur, voulant la faire retirer, lui dit : « Que t'arrive-t-il, Alexandra, pour t'attacher impudemment à ce magicien, à cet enchanteur, et pour abandonner nos dieux? » Mais elle le repoussa rudement, et ne daigna même pas lui répondre.

Ce fut le dernier coup pour Dioclétien. Il ne s'inquiéta pas de continuer l'interrogatoire : il ne songea plus qu'à se venger. Il prononça cette sentence contre le Saint et contre l'impératrice : « Que le pervers Georges, qui se dit Galiléen, qui m'a insulté, qui a outragé les dieux, et s'est permis contre eux des opérations magiques; qui a, par ses maléfices, séduit l'impératrice Alexandra, coupable d'une pareille folie et de semblables blasphèmes, ait, avec elle, la tête tranchée par le glaive. »

Les gardes se saisirent aussitôt du Saint, et le menèrent hors de la ville. On conduisait également l'impératrice. Cette noble femme priait dans son cœur avec un air radieux; on voyait remuer ses lèvres, et ses yeux se levaient continuellement vers le Ciel. Quand on fut arrivé à un certain endroit, elle demanda de s'arrêter un peu. Les gardes y ayant consenti, elle s'assit sur son manteau, pencha sa tête sur ses genoux et rendit son âme à Dieu [1].

Trois serviteurs de l'impératrice Alexandra, Codratus, Apollo, Isacius, touchés de ce que leur maîtresse méprisait l'empire de la terre pour celui du Ciel, embrassèrent la foi. Ils reprochèrent à Dioclétien de n'avoir point eu pitié de sa propre femme et de souiller sa couche de sang. Tous trois partagèrent la couronne de celle qu'ils servaient, le premier par le fer, les deux autres par la faim. (E. DARAS.)

[1] On l'honore le 21 avril.

Digitized by Google

SAINT SIMÉON,

ÉVÊQUE DE SÉLEUCIE,

ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

On croit que le Christianisme s'introduisit dans la Perse à la faveur du commerce que les Osroeniens et les Arméniens faisaient dans le pays. Les hommes apostoliques, qui par ce moyen y eurent entrée, engagèrent insensiblement ces peuples, soit par les conférences qu'ils eurent avec eux, soit par l'édification qu'ils leur donnèrent, à embrasser la religion chrétienne; mais lorsque le nombre des fidèles vint à augmenter, qu'ils commencèrent à avoir des églises, des prêtres et des diacres, et que la foi se fut répandue de tous côtés dans ce grand royaume, ces progrès alarmèrent les mages. C'est une espèce de race sacerdotale qui subsiste depuis l'établissement de la religion des Perses, les pères faisant passer leur dignité à leurs enfants. Les Juifs, d'un autre côté, n'en furent ni moins surpris, ni moins irrités : cette envieuse nation est naturellement ennemie des Chrétiens. Ils s'unissent donc avec les mages, et se rendent parties contre Siméon, archevêque de Séleucie[1] et de Ctésiphon, deux villes considérables des Perses. Ils l'accusent auprès de Sapor, qui y régnait alors, d'être l'espion secret des Romains, et de leur donner des avis préjudiciables à l'État.

Sapor, croyant aisément cette calomnie, commença par charger d'impôts les Chrétiens, et il en commit la levée à des hommes cruels et inexorables. Il avait remarqué que la plupart des fidèles se dépouillaient de leurs biens en faveur des pauvres, et embrassaient eux-mêmes une pauvreté volontaire. Il jugea donc que, se sentant pressés de payer les tributs qu'on exigeait d'eux avec une sévérité insupportable, et ne pouvant y satisfaire à cause de l'indigence où ils s'étaient réduits, ils seraient enfin

[1] Babylone était autrefois la capitale de l'Assyrie; c'est Séleucie, sur le Tigre, qui l'est aujourd'hui. Ctésiphon est un gros bourg, qui n'en est pas éloigné; les rois des Parthes y passaient d'ordinaire l'hiver. Strabon, liv. XVI de sa *Géographie*.

Digitized by Google

contraints de renoncer à leur religion, pour se délivrer de cette vexation, car c'était là sa plus forte passion. Mais il n'en demeura pas là ; car il donna, en 345, des ordres pour faire mourir les prêtres et les autres ministres de l'autel, pour abattre les églises et pour confisquer, au profit de son épargne, les vases sacrés qui s'y trouveraient. Et à l'égard de Siméon, il voulut qu'on lui fît son procès et qu'il fut condamné comme traître à son roi et à la religion de son pays.

Ces ordres furent ponctuellement exécutés ; les mages, à l'aide des Juifs, renversèrent en un moment les églises ; et Siméon, chargé de chaînes, fut présenté au roi. La présence de ce prince ne lui fit rien perdre de sa fermeté, et il parut toujours en lui une force d'esprit à l'épreuve de tout ce qui a coutume de l'affaiblir dans les âmes du commun. Car Sapor lui ayant fait voir, pour l'intimider, les instruments de divers supplices qui lui étaient préparés, il n'en témoigna pas la moindre crainte. Il fit plus, et il porta si loin l'intrépidité et la grandeur d'âme qu'il ne salua pas même le roi. Cette fière indifférence piqua extrêmement Sapor, qui, ne pouvant dissimuler son dépit, lui dit : « D'où vient que vous ne vous prosternez pas devant moi, comme vous aviez coutume de faire lorsque je vous faisais l'honneur de vous admettre en ma présence ? — C'est qu'alors, répondit Siméon, j'étais libre et sans chaînes, et que vous ne prétendiez point me contraindre à renoncer le Dieu que j'adore, et à trahir ses intérêts et sa gloire. Je ne croyais pas devoir refuser à la majesté royale l'honneur qui lui est dû ; mais il n'en est pas de même aujourd'hui, et il ne m'est plus permis d'honorer un prince contre lequel je viens combattre pour la foi et la religion de Jésus-Christ. »

Le roi lui commanda d'adorer le soleil, lui promettant des dignités, des pensions et tous les avantages qui accompagnent d'ordinaire la faveur des princes, s'il obéissait ; mais le menaçant en même temps de le faire mourir avec tous les Chrétiens de son royaume, s'il refusait d'obéir. Tout cela fut inutile : Siméon n'eut que du mépris pour les menaces de Sapor, et il ne put être ébranlé par ses promesses. Il protesta toujours qu'il

Digitized by Google

n'adorerait jamais le soleil ; en sorte que le roi, qui ne perdait pas l'espérance de le ramener, l'envoya en prison.

Comme on l'y conduisait, Ustazade, vieil eunuque qui avait été gouverneur du roi, et qui était grand-maître de sa maison, se trouvant par hasard assis à la porte du palais, se leva pour saluer ce saint Evêque ; mais Siméon lui fit de sanglants reproches, et animé d'une sainte colère, il lui lança deux ou trois regards qui marquaient son indignation ; puis il passa. Ce qui l'obligeait à en user ainsi, était qu'Ustazade, quoique Chrétien, avait depuis peu adoré le soleil, n'ayant résisté que faiblement à la violence qu'on lui avait faite. L'eunuque sentit vivement tout ce que ce procédé de Siméon avait d'outrageant et de dur ; il en fut si touché que, se dépouillant sur l'heure d'une robe blanche qu'il avait, il en prit une noire, et jetant des cris horribles, entrecoupés de sanglots et mêlés de pleurs, il demeurait couché sur la terre, vis-à-vis le grand portail du palais. « Malheur à moi, disait-il ! Quelle espérance me peut-il rester de trouver favorable le Dieu que j'ai abandonné, que j'ai renoncé, lorsque l'un de mes meilleurs amis, Siméon, le saint homme Siméon, ne daigne pas seulement me regarder, qu'il me fuit, qu'il m'a en horreur à cause de cette infidélité ? »

Sapor, ayant été bientôt informé de ce qui se passait, se fit amener Ustazade, et lui ayant demandé le sujet de l'extrême affliction où il le voyait et si quelque malheur domestique en était la cause, Ustazade répondit : « Non, seigneur, non, ma famille n'a aucune part à mes regrets, et je ne pleure aucune disgrâce domestique. Hélas ! plût à Dieu que je n'eusse à me plaindre que de la fortune ! Plût à Dieu que tous les autres malheurs qui peuvent rendre une vie infortunée fussent tombés sur moi ! mes larmes cesseraient bientôt de couler. Je pleure, non une vie malheureuse, mais une vie criminelle. Je pleure, parce que je vis encore, lorsque je devrais être mort de regret mille fois. Je vois encore le soleil, après que j'ai eu la lâche complaisance de l'adorer, contre mon sentiment, malgré toute ma répugnance. Ainsi je mérite la mort, pour avoir commis deux crimes ; l'un contre Jésus-Christ, que j'ai trahi, et l'autre

Digitized by Google

contre mon roi, que j'ai trompé. Mais enfin je proteste hautement, et je jure par le Créateur du ciel et de la terre que rien au monde ne sera capable à l'avenir de m'arracher des complaisances si criminelles. »

Ce changement si prompt et si peu attendu de l'eunuque envenima encore davantage contre les Chrétiens l'esprit du roi. Il ne doutait point qu'ils ne l'eussent procuré par leurs enchantements. Cependant un reste d'affection qu'il conservait pour un homme qui avait élevé son enfance le faisait pencher tantôt vers la douceur et tantôt vers l'extrême rigueur, et suivant les mouvements de l'une et de l'autre, il employait tour-à-tour les promesses et le menaces. Mais le saint vieillard, assurant toujours avec serment qu'il n'adorerait jamais la créature au préjudice du Créateur, le roi le condamna à avoir la tête tranchée. Comme on le menait à la mort, il pria ceux qui le conduisaient de s'arrêter un moment, ayant disait-il, quelque chose d'important à faire savoir au roi. Puis, appellant un de ses eunuques qui lui avait toujours été très-fidèle, il lui ordonna d'aller dire de sa part à ce prince ces propres paroles : « Je ne crois pas, seigneur, qu'il soit nécessaire de chercher d'autres témoins que vous-même du zèle infatigable que j'ai toute ma vie fait paraître pour toute votre maison, et de quelle manière je me suis dévoué dès mes premières années au service de Votre Majesté et du feu roi votre père. Si mes soins, si l'attachement inviolable que j'ai eu pour vos personnes royales vous ont été agréables, seigneur, je n'en demande point d'autre récompense que la permisson de faire connaître publiquement mon innocence. Que ceux qui me verront conduire au supplice, et qui ignorent la cause de ma condamnation, ne croient pas que vous m'y envoyez pour avoir été convaincu d'infidélité envers mon roi ou pour avoir été surpris en quelque autre crime ; mais qu'un crieur public me précède, et apprenne à tous ceux qui assisteront à ma mort qu'Ustazade, toujours fidèle à son maître et à la patrie, meurt parce qu'il est Chrétien, et que toute la puissance du roi de Perse n'a pu lui faire renoncer son Dieu. »

L'eunuque s'acquitta ponctuellement de sa commission, et

Digitized by Google

Sapor, ne pouvant refuser à son gouverneur une demande si juste, commanda qu'on fît avancer un crieur public. Il pouvait même entrer en cela de la politique : il se persuadait que tout ce qu'il y avait de Chrétiens dans la Perse abandonneraient leur religion dès qu'ils apprendraient que le roi n'avait pas même épargné son propre gouverneur, vénérable d'ailleurs par sa vieillesse, et qu'une fidélité éprouvée devait rendre encore plus recommandable à ce prince. Mais Ustazade avait bien eu une autre pensée, lorsqu'il avait demandé qu'un crieur public annonçât la véritable cause de sa mort. Il jugeait avec raison que plusieurs fidèles avaient pu être ébranlés en le voyant adorer le soleil, et il ne doutait point que cette action, où la crainte n'avait que trop paru, n'eût amolli le courage de ses Frères et ne leur eût communiqué sa faiblesse ; mais que, lorsqu'ils viendraient à savoir que, reprenant des sentiments plus nobles et plus généreux, il allait perdre la vie pour la religion de Jésus-Christ, ces mêmes fidèles, reprenant aussi une nouvelle générosité, ne devinssent les imitateurs de la sienne. Ce fut dans ces sentiments qu'Ustazade reçut la mort. La nouvelle en fut portée dans la prison à Siméon, qui en rendit à Dieu mille actions de grâces.

Le lendemain, (c'était le vendredi saint) le roi condamna le bienheureux Évêque à perdre aussi la tête. Car, ayant été pour la seconde fois conduit en sa présence, il avait persisté à confesser Jésus-Christ, parlé longtemps en termes forts et magnifiques de la religion chrétienne, et résisté avec une fermeté inébranlable à la proposition impie qui lui avait été faite plus d'une fois d'adorer Sapor et le soleil. Le même jour on condamna à la mort cent Chrétiens qu'on tenait prisonniers. Le roi voulut que Siméon ne fût exécuté que le dernier et qu'après avoir vu égorger ses Frères. Tous étaient ministres de l'Église, les uns Évêques, les autres prêtres, et le reste dans les ordres inférieurs. Comme on les conduisait au supplice, le prince des mages s'avança vers cette sainte troupe, et la faisant arrêter, il demanda aux Martyrs s'ils seraient fachés qu'on leur sauvât la vie ; il ajouta qu'il ne tenait qu'à eux, qu'il ne fallait pour cela qu'embrasser la religion du prince et adorer le soleil. Mais la con-

Digitized by Google

dition ayant été rejetée de tous unanimement, on commença l'exécution. Les bourreaux, à force d'abattre des têtes, étaient tout trempés de sueur. Siméon exhortait ses compagnons, il les encourageait par ses paroles, il les fortifiait par son exemple. Il leur mettait devant les yeux la sainteté de la religion, pour la défense de laquelle ils mouraient, la brièveté de leurs souffrances, la gloire de leur résurrection, l'éternité de leur bonheur. Il se servait de l'Écriture pour les convaincre de ces vérités. « C'est vivre, mes chers Frères, leur disait-il, que de mourir en confessant Jésus-Christ; mais c'est véritablement perdre la vie que de la vouloir conserver en le renonçant. Après tout, de combien d'années augmenterions-nous le cours de la nôtre? Mourir est une destinée commune à tout ce qui naît, et il n'est pas moins selon la nature de sortir du monde que d'y entrer. La seule différence qui se trouvera entre les hommes après leur mort se prendra de la manière dont ils auront passé et fini leur vie. Leurs actions seront mises dans une balance : une félicité éternelle sera la récompense des bonnes, et des peines qui ne finiront jamais seront la juste punition des mauvaises. Mais entre les bonnes œuvres qui méritent cette récompense, verser son sang pour le nom du Seigneur est de toutes la plus excellente et la plus héroïque. » Ces paroles de Siméon étaient reçues avec avidité de tous les Martyrs : ils en sentaient redoubler leur ardeur, et on les voyait courir à la mort avec une joie qui leur était inspirée par ces paroles toutes de feu. Après que cent eurent passé par le tranchant de l'épée, les bourreaux vinrent enfin à Siméon. Deux vieillards, Abdecalas et Ananie, tous deux prêtres de son Église, et qui avaient été arrêtés avec lui, le suivirent immédiatement sur l'échafaud.

Pusicès, surintendant des manufactures royales, étaient présent. Comme il vit qu'Ananie semblait marquer quelque crainte, et qu'il se troublait sur le point qu'on lui allait couper la tête : « Courage, ô bon vieillard, lui cria-t-il, fermez les yeux, et un moment après vous verrez la lumière de Jésus-Christ. » A peine eut-il achevé ce peu de mots qu'on se jeta sur lui; on le mène au roi; il confesse hautement qu'il est Chrétien, et discourant

Digitized by Google

avec une liberté digne d'un apôtre, de la doctrine des Chrétiens et du bonheur de ceux qui perdent la vie pour cette doctrine, il est condamné comme traître à son prince à périr par un genre de supplice qui n'est pas moins cruel qu'il est nouveau. Car les bourreaux lui ayant percé le derrière de la tête, ils lui arrachèrent la langue par cette ouverture. Sa fille, jeune vierge consacrée à Dieu, fut arrêtée et finit sa vie en même temps que son père. (DROUET DE MAUPERTUY.)

LA VÉNÉRABLE MÉLANIE L'ANCIENNE.

La Vénérable Mélanie, mère d'Albine et aïeule de sainte Mélanie la Jeune, était originaire d'Espagne et de l'illustre maison des Antoine : ainsi elle ne cédait en noblesse à aucune des dames romaines. Sa famille, établie à Rome, y possédait les charges les plus honorables et des richesses immenses. On marque sa naissance dans cette ville en 342 ou 343, environ deux ans après le consulat de Marcellin, dont elle était la petite-fille, et de Pinien. Saint Paulin, qui lui donne de magnifiques éloges, reconnaît qu'il lui était aussi proche par le sang que saint Sulpice-Sévère l'était par la foi, et on sait quel rang la maison de saint Paulin tenait dans le monde.

Mélanie fut mariée à un personnage qui était dans les dignités, mais on ne nous a point appris son nom. En entrant dans ce nouvel état, qui paraissait lui promettre un heureux avenir selon le goût du siècle, elle se trouva bientôt engagée dans une carrière de tribulations. Elle devint d'abord la mère de trois enfants; mais outre plusieurs fausses couches, elle eut le malheur de perdre son mari hors de Rome, qui la laissa veuve lorsqu'elle était au plus vingt-trois ans. Peu de temps après, Dieu lui enleva encore deux de ses enfants, et il ne lui resta que le plus jeune, qu'on appelait Publicola, et qu'il semble que le Seigneur lui conserva moins pour la consoler, que pour augmenter sa douleur, parce qu'en le voyant elle rappelait la perte qu'elle avait faite de son mari et des autres.

Saint Jérôme nous apprend quelles furent les dispositions de

Digitized by Google

Mélanie dans de si grands sujets d'affliction, et la propose à sainte Paule pour exemple, en la consolant de la mort de sa fille Blésille. « La vertueuse Mélanie, dit-il, qui, par sa piété et sa naissance, tient aujourd'hui un rang si distingué parmi les Chrétiens, et avec qui je prie le Seigneur de nous joindre vous et moi au jour du jugement, cette vertueuse dame, dis-je, n'avait pas encore rendu les derniers devoirs à son mari qui venait d'expirer, que la mort lui enleva deux de ses enfants. Qui n'eût pensé que, dans une conjoncture si affligeante, elle ne se livrât aux plus violents transports de la douleurs? Cependant elle ne répandit pas une seule larme; elle soutint avec une fermeté inébranlable tout le poids d'une si cruelle disgrâce; et se jetant aux pieds de Jésus-Christ, elle lui dit avec un air plutôt gai que triste comme si elle l'eût tenu entre ses bras : « Puisque vous m'avez déchargée, Seigneur, de tant de soins et d'un fardeau si pesant, je serai plus libre maintenant pour vous servir. »

Mélanie ne se démentit point après cette résolution; mais étant revenue à Rome avec les trois corps de son mari et de ses enfants, où, dit saint Paulin, la pompe de tant de funérailles fut le trophée de son malheur, elle se détermina à partir pour les saints Lieux, dans l'intention de s'y consacrer entièrement à Dieu par les pratiques de la vie religieuse. Le démon, jaloux d'un si généreux dessein, suscita pour le traverser toute la puissance et le crédit de ses parents; mais elle donna un tuteur à son fils sous l'autorité du préteur de la ville, et partit sans rien dire à personne, quoique ce fût au commencement de l'hiver, prenant sa route vers l'Orient. Elle vint d'abord à Alexandrie, suivie de plusieurs serviteurs et servantes qu'elle avait amenés, et portant quantité de meubles qu'elle vendit pour en distribuer l'argent aux monastères et aux pauvres. Rufin, prêtre d'Aquilée, était avec elle, soit qu'il se fût embarqué en sa compagnie au port d'Ostie, soit qu'elle l'eût trouvé à Alexandrie; mais il n'est pas certain qu'elle y ait vu saint Athanase, parce que quelques auteurs croient qu'elle n'y vint que vers l'an 373, et que d'autres mettent la mort de ce saint Évêque en 371. Elle y vit pourtant d'autres grands personnages, surtout le prêtre Isidore l'Hospitalier

Digitized by Google

r, connu à Rome, où il avait accompagné saint Athanase la
me année que son grand-père Marcellin était consul, et le cé-
re Didyme, qui était aveugle depuis l'âge de quatre ans, et
pourtant s'était acquis une grande réputation pour son éru-
ion. Nous avons dit ailleurs qu'elle alla faire visite à la
rge Alexandre, qui s'était renfermée dans un tombeau auprès
la ville, où elle unissait les travaux de la pénitence aux dou-
rs de la vie contemplative.

Comme Isidore avait été élevé parmi les solitaires de la mon-
ne de Nitrie, il en parla à Mélanie avec tant d'éloges qu'elle
ira les aller voir. Il y a même apparence qu'elle n'était venue
lexandrie que pour s'édifier auprès des solitaires des déserts
sins, indépendamment de ce qu'Isidore lui en dit. Nous
répétons pas ici ce que nous avons dit à son sujet dans la
de saint Pambon et des autres Saints, dont elle parcourut
cellules pour recevoir leurs instructions et leur béné-
ion.

aint Athanase étant mort, les ariens, protégés par l'empe-
r Valens, excitèrent une cruelle persécution contre les Catho-
es. Grand nombre d'Évêques, de prêtres et de solitaires
nt dispersés ou menés en exil. Nous avons raconté ce que
derniers eurent à souffrir de la part du faux évêque Luce,
gne arien, soutenu de Pallade, préfet d'Égypte et païen,
lu comte Magnus, commandant des troupes qui com-
nt d'étranges cruautés dans ces déserts. Dans cette triste
onjoncture, Dieu, qui veille toujours pour le secours des défen-
s de la vérité, suscita Mélanie pour assister ses serviteurs
toutes les industries que la charité la plus généreuse peut
irer.

int Paulin nous en apprend ces circonstances dans sa lettre
nt Sulpice-Sévère : « Tandis que la fureur des ariens, dit-il,
l'empereur Valens pour ministre, et que sous son autorité
persécutait l'Église du Dieu vivant, Mélanie était toujours la
ière à combattre pour la foi, ou prenait part aux combats
utres. Elle recevait ceux qui fuyaient, et accompagnait ceux
taient pris. Mais quand elle eut retiré en secret ceux que

Digitized by Google

les ariens poursuivaient avec plus d'animosité pour leur con
stance inébranlable dans la foi et leur réputation plus insign
il s'éleva contre elle une sédition excitée par l'artifice du démon
de sorte qu'on l'arrêta pour l'emmener prisonnière, avec me
nace, si elle ne découvrait ceux qu'elle avait cachés, de lui fair
subir les mêmes peines qui étaient ordonnées contre eux, comm
ayant été désobéissante aux lois publiques. Bien loin de témoi
gner la moindre crainte ou de penser à se dérober à leur fureu
elle n'attendit pas qu'on la traînât en justice, mais elle prévi
les archers qui la voulaient mener, pénétrée de joie de l'injur
qu'elle souffrait publiquement et du désir de donner même s
vie pour la gloire de Jésus-Christ. Elle se présenta devant le juge
avec une intrépidité qui l'étonna et le rendit confus. Il fut tou
ché de vénération pour une dame d'une vertu si respectable,
la passion que lui inspirait son erreur se changea en admirati
de la magnanimité de sa foi.

« En ce même temps, ajoute saint Paulin, elle nourrit dura
trois jours cinq mille solitaires qui étaient cachés, sans que
crainte d'être surprise l'empêchât de leur rendre ces offices
charité, bien que les magistrats eussent fait là-dessus
grandes défenses. Quoiqu'elle redoutât peu leur colère, elle a
rait souhaité que la gloire de ses bonnes œuvres ne parût qu'a
yeux de Dieu ; plus ses aumônes étaient grandes, moins el
pouvaient demeurer cachées aux yeux des hommes, en aya
autant de témoins qu'elle faisait vivre de serviteurs de Dieu.

Plusieurs des solitaires qu'on persécuta alors furent exilés
Diocésarée, en Palestine, où on avait aussi relégué divers Évêq
d'Égypte ; de sorte qu'il s'y trouva jusqu'à cent vingt-six co
fesseurs, Évêques, prêtres ou autres ecclésiastiques et solitair
Mélanie les y suivit et leur fournit généreusement de son bi
tout ce qui leur était nécessaire. Ceux qui étaient commis à le
garde empêchant que les personnes de considération ne les vi
tassent, elle s'habilla comme une simple servante et leur port
ainsi le soir tout ce dont ils avaient besoin. Le gouverneur de
Palestine en eut avis, et espérant de l'épouvanter par des m
naces et d'en tirer quelque grosse somme d'argent, il la fit ar

Digitized by Google

et mettre en prison, ne sachant pas quelle était la grandeur
sa naissance.

Mélanie, qui avait montré en Égypte tant de joie de souffrir
e injure publique pour Jésus-Christ, crut qu'il était de la gloire
ce divin Maître de réprimer en cette rencontre la témérité du
verneur, en faisant valoir les droits de sa condition, comme
it fait saint Paul, lorsqu'il se déclara citoyen romain pour ar-
er les violences des magistrats païens. Elle le lui fit donc savoir
ses termes : « Je suis fille d'un tel, et j'ai été femme d'un tel,
ont été tous les deux très-élevés dans le monde; maintenant
uis une humble servante de Jésus-Christ; ne pensez pas me
priser, parce que je suis mal vêtue, puisqu'il ne tient qu'à moi
voir des habits magnifiques; ne croyez pas non plus de me
ubler par vos menaces, ni de prendre quoi que ce soit de mon
u, ayant assez de crédit pour vous en empêcher. J'ai bien
lu vous donner cet avis, de peur que par ignorance vous ne
s engagiez à commettre une telle faute. »

Cette déclaration fit bientôt rentrer le gouverneur en lui-même.
ui fit de grandes excuses, lui rendit tous les honneurs dus à
naissance et à son mérite, et donna ordre qu'on lui permît de
ter tant qu'il lui plairait les saints confesseurs.

eux-ci ayant été rappelés d'exil, Mélanie fonda un monastère
rusalem, où elle assembla cinquante religieuses et y passa
gt-sept ans. Elle eut pendant tout ce temps Rufin pour guide
s la vie spirituelle, et continua ses œuvres de charité avec
s de profusion que jamais.

Le temps me manquerait, dit Pallade, si j'entreprenais
rire tout ce que je sais d'elle sur ce sujet, et je crois qu'à
ne un grand feu pourrait consumer autant de bien que le feu
on ardente et toute céleste charité en a consumé pour assis-
les pauvres et les malheureux. Aussi n'est-ce pas à moi à en
er : c'est à ceux qui habitent la Perse, la Grande-Bretagne,
es les îles, puisque l'orient et l'occident, le septentrion et le
i, se sont ressentis de ses libéralités. »

n effet, il venait de tous les pays du monde un nombre incon-
ble de pèlerins à Jérusalem pour y visiter les saints Lieux.

Digitized by Google

C'étaient des personnes de tous les états et de toutes les condi tions, des Évêques, des prêtres, des moines, des vierges, des ger mariés, des gens de qualité et du peuple, et Mélanie se porta avec une charité inexprimable à leur donner tous les secou dont ils avaient besoin.

« Durant trente-sept ans, ajoute Pallade, qu'elle passa hors d son pays, ses charités entretinrent les églises, les monastères, l hôpitaux, les prisons, et pour tout dire en un mot, personne n jamais eu recours à son assistance sans l'avoir reçue, son fils, s proches et ceux qui avaient soin de ses affaires lui envoya tous les ans de grandes sommes d'argent, qui étaient comm de l'huile qu'ils fournissaient à cette lampe ardente de sa ch rité. »

Saint Jérôme dit que les vertus qu'elle pratiqua à Jérusalem, principalement son humilité, y parurent si merveilleuses, qu' lui donna le surnom de Thècle; et écrivant à Aselle, il met sain Paule et Mélanie au même degré de vertu, et justifie par u éloge commun à toutes les deux leur insigne piété contre censure du monde, dont elles condamnaient les maximes pern cieuses par leur détachement, leur humilité et leur pénitence.

Saint Paulin nous apprend aussi combien sa conduite ét sainte et ses exercices laborieux. « Voyez, dit-il, quelle est force de Dieu dans cette parfaite colombe. Sa nourriture est jeûne, ses délices l'oraison, son banquet la parole de Dieu, s habits une étoffe grossière, son lit un cilice mis sur la terre, a une couverture de plusieurs laines et de pièces ramassées. Ce si dur par lui-même, lui devient doux par les lectures sain auxquelles elle emploie une partie de la nuit, et son âme repose lorsqu'elle veille au Seigneur. »

Telle était la piété de Mélanie, soit à Rome, lorsqu'elle dévoua toute à Dieu, soit en Orient et particulièrement à Jer salem. Nous ne nous sommes pas contenté du témoignage Pallade, qui pourrait paraître suspect, mais nous y avons ajo ceux de saint Jérôme et de saint Paulin, qu'on ne saurait accu en ceci de partialité ni de flatterie.

Elle fit encore un voyage à Nitrie, où elle assista à la mort

Digitized by Google

aint Pambon, comme nous l'avons dit dans la Vie de ce Saint, et eçut de lui une corbeille qu'elle emporta comme un trésor pré-ieux, comptant de la garder jusqu'à la fin de sa vie. Tillemont it qu'elle fit ce voyage vers l'an 385, et que saint Jérôme, étant enu à Bethléem avec sainte Paule dès l'an 386, demeura uni vec Rufin, son directeur, jusque vers l'an 393. Ce fut alors que aint Jérôme, ayant reconnu que Rufin donnait dans les erreurs 'Origène, se brouilla fortement avec lui, et qu'ils devinrent aussi nnemis l'un de l'autre qu'ils s'étaient aimés auparavant.

Comme Mélanie parut avoir toujours conservé la même estime our Rufin, saint Jérôme, qui jusqu'alors en avait fait de si eaux éloges, commença à en parler autrement, et c'est ce qui a orté préjudice à la mémoire de cette illustre veuve; mais soit ue l'affaire des origénistes ne fût pas encore alors pleinement laircie, ce qui semblait l'excuser, soit que, par sa liaison avec ufin, s'étant rendue suspecte d'erreur, elle y ait ensuite re-oncé entièrement, comme on a plus lieu de le croire, on l'a tou-urs regardée comme une grande servante de Dieu; à quoi nous ouvons ajouter qu'elle avait réconcilié Rufin avec saint Jérôme n 397, bien que cela dura peu de temps à l'égard de Rufin, ce qui ontre l'estime qu'elle conservait pour saint Jérôme. C'est donc ec juste raison que, dans le *Recueil des lettres de saint Paulin*, a mis à la tête de la dixième, où il lui donne de grandes uanges, que ce Saint ignorait que Mélanie était alors imbue s erreurs d'Origène; mais qu'il y a toute apparence qu'elle revint, et qu'elle mourut dans la pureté de la foi catholique, uisque saint Augustin et saint Paulin ont continué à la louer ème après sa mort; et nous voyons que saint Jérôme, peu d'an-es après son décès, écrivant à saint Augustin, lui faisait les mpliments de Mélanie la Jeune, sa petite-fille, d'Albine, sa lle-fille, et de Pinien, mari de la jeune Mélanie; d'où l'on doit nclure que, vivant en grande union avec cette famille, il avait angé de sentiment envers l'aïeule, parce qu'il avait pu ap-endre qu'elle n'était point morte sans avoir changé aussi de ntiment sur les erreurs dont elle s'était rendue suspecte. Ce-ndant ceci doit nous faire comprendre combien la foi est une

Digitized by Google

vertu délicate, et quelle est l'exactitude de l'Église dans ses jugements. Mélanie a fait des œuvres héroïques de vertu, elle a reçu des plus grands Saints des éloges magnifiques : tout cela n'a pourtant pas suffi pour la proposer à la vénération des fidèles par un culte public ; ce qui est contre les hérétiques et les libres-penseurs de notre temps une preuve sensible de la circonspection du Saint-Siége dans la canonisation des Saints, et ce qui doit servir de leçon à tous les fidèles de marcher exactement dans la voie d'une foi pure et entière, et de ne se confier jamais à des Rufins, quelque apparence d'érudition et de piété qu'ils aient, car il y en a eu dans tous les siècles, au préjudice d'un grand nombre d'âmes.

Mais reprenons l'histoire de Mélanie. Pallade remarque que dans tout le temps qu'elle demeura en Orient, elle n'y voulut jamais acheter un pouce de terre, et que le désir de voir son fils ne put jamais arracher de son cœur l'amour de la solitude, ni sa tendresse pour lui refroidir sa charité pour Jésus-Christ; cependant ce que l'envie de voir sa famille n'avait pu lui faire faire le désir de la consacrer entièrement au Seigneur le lui fit entreprendre avec courage.

Son fils Publicola, qu'elle avait abandonné, en partant de Rome, à la Providence avec un foi vive, y avait été plus conservé par les mérites de ses prières que par les soins du préfet et du tuteur qu'elle lui avait donné. Il était devenu l'un des savants hommes de son siècle, il éclatait par toutes sortes de vertus, était dans les grands honneurs, et ayant épousé Albine, d'une famille illustre, Dieu avait béni son mariage par la naissance de sainte Mélanie la Jeune et d'un fils qu'on nomma Publicola. Tout ceci s'était passé durant le séjour de notre pieuse veuve en Orient. La jeune Mélanie, née en 382, fut mariée vers l'an 395 à Pinien, et Dieu leur ayant enlevé les deux enfants qu'ils avaient eus de leur mariage, ils résolurent d'un commun accord d'embrasser la continence et de renoncer à toutes les choses de la terre, pour ne s'attacher qu'aux exercices de piété.

Mélanie l'Aïeule ayant appris leur résolution, la sienne fut

Digitized by Google

quoique âgée de soixante ans, de faire le voyage de Romë, tant pour les confirmer dans leurs bons sentiments que pour empêcher, dit Pallade, qu'ils ne se laissassent surprendre à quelque mauvaise doctrine. Elle s'embarqua à Césarée, et vint à Naples, où sa famille s'était rendue pour la recevoir. Le désir de voir Saint Paulin ne lui permit pas de différer de se rendre à Nole. Ce Saint, écrivant à Sulpice-Sévère, lui fait l'histoire de cette visite; e détail qu'il en donne mérite que nous le rapportions tout au ong, parce qu'il est très-propre à nous inspirer une haute estime le la simplicité chrétienne, préférablement aux vaines grandeurs lu monde.

« Elle se hâta, dit-il, de nous venir visiter, étant accompagnée lu faste et de l'éclat de ses enfants. Nous vîmes le triomphe de la loire du Seigneur dans la différence de l'équipage avec lesquels a mère et les filles (Albine et la jeune Mélanie) faisaient le ième voyage. La mère était montée sur une bête plus maigre et lus vile que des ânes, et elle était suivie par des sénateurs qui narchaient avec toute la pompe dont la splendeur de leur ondition et leur opulence étaient capables. La voie Appia était ouverte, pour ne pas dire chargée, et toute reluisante de chars uspendus, de chevaux superbement enharnachés, de carrosses orés, d'un grand nombre de chars; mais la beauté de l'humilité hrétienne brillait davantage que tout cet éclat de la vanité. Les iches admiraient celle qui était pauvre, mais sainte, et elle se noquait de leurs richesses. Nous vîmes là une humiliation du raud monde, laquelle était digne de Dieu, puique nous y vîmes pourpre, la soie et les habits brodés d'or s'abaisser devant de la erge noire et usée. Nous bénîmes le Seigneur, qui rend sages eux qui sont humbles, et devant qui l'humilité véritable est une olide élévation, qui remplit de ses biens et rassasie de ses mets acrés ceux qui ont faim de sa grâce et de sa justice, et laisse les ches dans leur indigence. »

Saint Paulin reçut donc toute cette troupe et de Saints et de ches qui accompagnaient Mélanie, et qui se glorifiaient davange de la pauvreté volontaire de cette illustre veuve que de ur faste et de la magnificence de leurs équipages. Sa vertu leur

Digitized by Google

était une leçon de modestie chrétienne, et une crainte religieuse les tenait dans le respect, et faisait taire, dit le même Saint, tout le tumulte qui suit les gens du monde. Ils chantaient en quelque façon par leur silence les louanges du Seigneur, tandis que Mélanie le faisait dans l'église en la compagnie des vierges qui s'occupaient à la sainte psalmodie.

Saint Paulin lui fit lire la Vie de saint Martin, écrite par Sulpice-Sévère, et elle, de son côté, lui fit présent d'un morceau de la vraie Croix, qu'elle avait reçu de Jean de Jérusalem, dont il mit une partie dans l'autel de l'église de Saint-Félix de Nole, et envoya l'autre à Sulpice-Sévère, avec une tunique de laine qu'elle lui avait donnée.

Enfin elle arriva à Rome, où, selon la pensée de saint Paulin, on admira en elle une femme qui, dans les ombres obscures de l'humilité, vivait dans la clarté de la justice, et qui, consolant d'une part les pauvres par ses libéralités, animait de l'autre les riches par les exemples de sa foi vive et de toutes les vertus.

La première conquête qu'elle y fit à Jésus-Christ fut celle d'Apronien, qui avait épousé sa nièce, nommée Avite. Apronien était l'un des plus considérables de Rome, mais il était païen. Elle l'instruisit, elle le convertit à la foi, et, ce qui est encore plus admirable, elle le porta à pratiquer la perfection évangélique; elle y confirma aussi dans leurs bons desseins, Mélanie, sa petite-fille, avec Pinien, son mari, et instruisit dans la crainte et le service de Dieu Albine, sa belle-fille.

Elle fit un voyage en Afrique, et dans ce temps-là Publicola mourut, vers la fin de l'an 407. Elle perdit en lui son fils unique; mais sa vertu soutint ce coup avec cette résignation parfaite qui la mettait au-dessus de tous les évènements, pour l'assujétir entièrement à Dieu. Quoiqu'elle ne pût refuser quelques larmes à la tendresse maternelle, elle retint son affliction dans le silence et si elle donna d'abord quelque marque de douleur, entrant bientôt dans des sentiments élevés au-dessus de la chair et du sang, elle ne témoigna que du regret de ce que la mort l'avait prévenu lorsqu'il était encore dans sa condition séculière, au lieu qu'elle eût désiré qu'avant que de sortir du monde il eût, à

Digitized by Google

son exemple, embrassé une vie entièrement séparée du siècle.

Après ce voyage d'Afrique, elle revint à Rome, et ayant confirmé de nouveau sa famille dans la crainte de Dieu, elle leur *persuada* à tous de vendre ce qu'ils avaient, comme elle fit aussi de ce qui lui restait, et les fit sortir de Rome pour les mener en Sicile. On vit bientôt que c'était l'Esprit de Dieu qui lui avait inspiré ce dessein ; car la même année les Goths, sous la conduite de leur roi Alaric, vinrent mettre le siége devant Rome, la prirent, la pillèrent, la saccagèrent. Ainsi, dit Pallade, en les faisant sortir de Rome, elle les retira comme du milieu de la tempête pour les mener dans un port et passer le reste de leur vie en repos et en assurance. Et ce fut alors que ceux qui avaient ajouté foi à ses paroles et à ses instructions rendirent grâces à Dieu.

Après qu'elle eut conduit sa famille en Sicile, Mélanie retourna à Jérusalem, où elle distribua aux pauvres l'argent des terres qu'elle avait vendues. Elle mourut au mois d'avril, quarante jours après son arrivée, laissant, dit Pallade, une réputation que la grandeur de ses aumônes rendit précieuse et vénérée.

(MARIN.)

SAINT ANASTASE,

PATRIARCHE D'ANTIOCHE.

Nous ne savons rien du pays, de la naissance, de l'éducation ni des emplois de saint Anastase jusqu'au temps de son épiscopat. Il fut élevé sur le siége patriarcal d'Antioche l'an 561, après la mort de Domnus II, dit autrement Domnin. Il avait une connaissance profonde des saintes Écritures, et s'était rendu habile dans les sciences ecclésiastiques. Il joignait à son savoir une grande intégrité de mœurs et beaucoup de vertu. Exact dans toute la conduite de sa vie, loin de manquer à aucun des devoirs importants, il ne négligeait pas mêmes les convenances les plus légères. Il s'était réglé de manière qu'on ne pût pas dire qu'il était d'un accès trop facile à ceux qui auraient voulu lui faire perdre son temps à des visites inutiles, ni, d'un autre côté, qu'il se rendait peu accessible à ceux qui avaient nécessairement besoin de lui parler. Sa douceur le portait à la complaisance, mais

Digitized by Google

il savait la tempérer. Il avait toujours les oreilles ouvertes à ceux qui voulaient lui exposer leurs besoins ou leur peines, et il se trouvait à toute heure disposé à les soulager.

L'empereur Justinien étant tombé dans l'erreur de ceux qui croyaient que Jésus-Christ, même avant sa résurrection, avait eu une chair incorruptible et incapable de souffrance, et voulant y engager les Prélats de l'Église les plus considérables, après avoir banni saint Eutyque, patriarche de Constantinople, qui n'avait pas voulu accepter son hérésie, s'adressa à saint Anastase, espérant qu'il le trouverait plus facile. Mais le Saint s'éleva courageusement au-dessus du prince, pour rabattre son orgueil et rendre ses efforts inutiles. Il lui envoya un écrit où il combattait ouvertement son opinion, et où il prouvait par des arguments clairs et invincibles que le Corps de Jésus-Christ sur la terre a eu toutes les propriétés naturelles des autres corps humains; qu'il a été sujet à la corruption, et que ç'a été la doctrine constante des Apôtres et des saints Pères.

Il écrivit la même chose aux solitaires et aux religieux de la Première et de la Seconde Syrie, qui l'avaient consulté à ce sujet, affermissant les fidèles dans la résolution de défendre la vérité. Il les préparait au combat pour le temps où on pourrait attaquer la pureté de leur foi, répétant chaque jour dans l'Église ces paroles de saint Paul : « Si un Ange du Ciel vous annonçait un Évangile différent de celui que nous vous annonçons, qu'il soit anathème. »

Ses instructions et ses remontrances furent écoutées avec respect, et suivies presque généralement de tout le monde.

Ayant appris que l'empereur avait dessein de l'envoyer en exil, il prépara un discours pour prendre congé des habitants d'Antioche. Rien, dit-on, n'était plus vif et plus touchant; mais ce discours si estimé est du nombre des ouvrages du Saint que nous avons perdus. Toutefois l'édit que Justinien avait dressé pour condamner le saint patriarche au bannissement ne fut pas publié, parce qu'il plût à Dieu de changer l'état des affaires de l'empire par la mort de ce prince, qui fut frappé d'une manière inconnue, mais terrible, dans le temps où il préparait l'expulsion de saint Anastase et des prêtres qui servaient l'Église d'Antioche.

Digitized by Google

Justin II, neveu de Justinien, prit la pourpre avant même que le décès de son oncle fût connu, et le premier édit qu'il publia obligea les Évêques à retourner dans leurs diocèses et à faire leurs fonctions en liberté, sans apporter aucun changement à la foi de l'Église. Cet édit fut reçu généralement de tout le monde, et les catholiques reconnurent que la doctrine qu'il contenait était saine. Mais il ne fit réunir à l'Église aucun des hérétiques qui s'en étaient séparés, parce qu'il contenait que l'empereur ne désirait faire aucun changement à l'état des affaires ecclésiastiques, non plus qu'à la foi.

Et un peu plus tard il chassa saint Anastase de son siége, l'accusant de lui avoir dit des injures du vivant de l'empereur Justinien, et d'avoir fait un mauvais usage des revenus de l'Église d'Antioche.

Le motif secret de la haine dont cet empereur était animé contre Anastase venait de ce que ce Prélat lui avait refusé l'argent qu'il lui avait demandé, lorsqu'il fut élevé sur le siége de l'Église d'Antioche.

Anastase fut rappelé à Antioche en 593, après un exil de vingt-trois ans, et gouverna de nouveau son Église jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 598.

SAINT ANASTASE LE SINAÏTE.

On ne sait si saint Anastase naquit en Syrie ou en Palestine. On lui apprit dès l'enfance, avec les premiers éléments de la doctrine chrétienne, à adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ avec un profond respect, comme le Dieu tout-puissant, le créateur de l'univers et la splendeur du Père céleste. Quand il lisait ou entendait lire l'Évangile, c'était avec la même foi que s'il eût entendu la voix de ce divin Sauveur. Il recevait son Corps dans la communion avec les mêmes sentiments que s'il l'eût tenu dans ses bras, et il contemplait ses saintes images comme s'il l'eût vu lui-même.

Ces excellentes dispositions le portèrent à embrasser la vie religieuse. Il entra dans un monastère pour s'y consacrer avec plus

Digitized by Google

de liberté et de perfection au service de Jésus-Christ, et il y remplit si fidèlement tous les devoirs de la vie cénobitique que sa piété en reçut de merveilleux accroissements. Sa ferveur le porta ensuite à aller visiter les saints Lieux de Jérusalem : ce qui prouve que son monastère n'était pas dans le voisinage de cette ville, puisque ce fut comme un pèlerinage qu'il y vint faire ; et de là, pressé du désir d'une vie plus austère que celle qu'il avait menée jusqu'alors, quoiqu'elle le fût déjà beaucoup, il passa en Arabie, chez les solitaires du mont Sinaï, dont les vertus ravirent son cœur et le fixèrent dans leur solitude.

Il s'appliqua principalement à une obéissance aveugle et à servir tous les Frères : ce qu'il faisait avec tant d'humilité que les religieux attribuèrent depuis à ces saintes pratiques les dons merveilleux de science et de sagesse qu'il reçut de Dieu avec abondance, et qui furent pour les autres une source d'instruction et d'édification.

En effet, l'Esprit de Dieu qui résidait en lui, et qui le destinait à confirmer ses Frères dans la foi, dans un temps où les Églises d'Orient étaient troublées par les hérétiques, ne le laissa pas oisif. Anastase devint par ses conseils particuliers, par ses vives exhortations et ses discussions publiques, et par sa plume, comme le fléau de l'erreur, le flambeau de la vérité, le ferme appui des orthodoxes et la consolation de l'Église affligée.

Le caractère de prêtre, dont il fut alors revêtu, lui donna encore plus d'autorité et de crédit pour la défendre contre les acéphales, hérétiques venus des eutychiens et divisés en différentes sectes, et qui s'étaient répandus dans la Palestine, la Syrie, l'Arabie et l'Égypte, où ils causaient de grands désordres et pervertissaient beaucoup d'âmes. Il fit pour les combattre plusieurs voyages dans ces provinces, et surtout à Alexandrie, où il fut appelé par saint Euloge, patriarche de ce siége.

Comme il avait une profonde connaissance des divines Écritures et des ouvrages des saints Pères, et que d'ailleurs il n'ignorait aucun des artifices des hérétiques, il ne les attaquait jamais qu'avec avantage, et aucun ne pouvait résister à la force de son zèle et de ses raisonnements. La première règle qu'il observait,

Digitized by Google

et qu'il recommande aussi à tous ceux qui veulent réussir dans la dispute contre les ennemis de la foi, était de se conserver dans une vie pure et innocente, afin que son cœur servît de demeure au Saint-Esprit, et qu'il l'éclairât de ses lumières. Ensuite, ayant à disputer avec eux, il expliquait, par des définitions claires et distinctes, le sens des termes qu'il devait employer pour éviter toute équivoque, et convenait avec eux de ce qu'il pouvait leur accorder sans toucher à la foi, afin de se fixer uniquement au sujet de la controverse, et pour qu'ils n'éludassent pas la force de ses raisons par des subtilités et des défaites, comme ils faisaient ordinairement quand ils ne pouvaient pas répondre; il les tenait fortement dans le point de la question, sans souffrir qu'ils se jetassent sur d'autres jusqu'à ce que celui-là fût pleinement vidé. Souvent il exigeait d'eux des aveux sur des points de doctrine, qu'ils ne pouvaient lui refuser sans trop manifester l'impiété de leurs dogmes; il les obligeait de les souscrire avec lui, et partant ensuite de là, il les poussait peu à peu et comme par degrés, et les menait si subtilement et si habilement qu'il les faisait tomber en contradiction, les accablait de passages de l'Écriture et des Pères, les déroutait et les réduisait à ne pouvoir plus répliquer.

On voit sa méthode expliquée au long dans le livre qu'il a composé sur la manière de disputer contre les hérétiques, qui a pour titre : *Hodegos* ou *le Guide*, et il y marque combien elle lui réussit dans les différentes conférences qu'il eut avec eux. Il en eut plusieurs dans Alexandrie, tantôt en particulier et tantôt en public, en présence du Patriarche, de tout le clergé, des personnages les plus qualifiés de la ville et de tout le peuple. Les acéphales, les sévériens et les théodosiens, tous suppôts de l'hérésie d'Eutychès, mais divisés entre eux sur quelques points, se réunirent contre lui, et lui opposèrent ce qu'ils avaient dans leur secte de plus savant et de plus habile pour la dispute : entre autres un certain Grégoire et un moine nommé Jean Zyga, qu'ils regardaient comme leurs Achilles; mais il les confondit avec tant d'éclat que le peuple, indigné de leurs erreurs par lesquelles ils avaient voulu le séduire, ajouta à la confusion qu'ils

Digitized by Google

avaient de se voir vaincus celle de les charger d'injures, et pensa les lapider.

Il nous apprend à ce sujet une anecdote des eutychiens, qui dut les couvrir de honte et indigner contre eux toutes les personnes qui avaient quelque sentiment de probité. C'est qu'après la mort du patriarche saint Euloge, il vint à Alexandrie un préfet augustal de la secte des sévériens, qui amena et entretint longtemps chez lui quatorze écrivains ou copistes des plus habiles qu'il put avoir, pour falsifier les manuscrits des saints Pères, et principalement ceux de saint Cyrille; de sorte que le Saint ayant voulu ensuite se servir d'un de ces manuscrits pour l'opposer aux hérétiques, il eut la douleur de voir qu'on l'avait corrompu mais l'imposture fut bientôt découverte, en le confrontant avec l'exemplaire qu'on gardait chez le patriarche, et que les hérétiques n'avaient pu avoir pour le corrompre comme les autres car étant produit par Isidore, préfet de la bibliothèque, on y reconnut les véritables sentiments de saint Cyrille, que les hérétiques voulaient se rendre favorable aux yeux du peuple, à la faveur de ces altérations.

On voit là jusqu'où va la malice des hérétiques, et combien leur aveuglement est volontaire et déplorable en même temps Car que pouvaient-ils prétendre en altérant ainsi le texte des saints Pères? Ou ces saints Docteurs avaient véritablement pensé comme eux, et dans ce cas pourquoi toucher à leurs écrits? Il n'avaient qu'à les produire tels qu'ils étaient. Ou ils avaient pensé autrement qu'eux, et alors les changements qu'ils faisaient malicieusement dans leurs écrits les accusaient eux-mêmes devant Dieu et dans le tribunal de leur propre conscience, et leur reprochaient encore plus hautement l'impiété de leurs dogmes qu'ils ne pouvaient soutenir qu'en se dépouillant de tout sentiment de probité et d'honneur. Nous remarquons ceci expressément, parce que ce n'est pas dans cette seule occasion que les hérétiques ont mis ces moyens diaboliques en usage. Ils ont dans tous les temps procédé par les mêmes voies pour attaquer la vérité; et que peut-on attendre de ceux qui sont appelés les fils aînés du père de mensonge, que des déguisements et des impostures?

Digitized by Google

Pour revenir à saint Anastase, les hérétiques, se voyant vaincus, appelèrent à leurs secours quelques Évêques de leur secte, qu'ils avaient en Égypte, et qu'ils croyaient être encore plus habiles que ceux qu'ils lui avaient déjà opposés. Cette ressource ne leur réussit pas mieux. Les Évêques hérétiques se rendant aussitôt à Alexandrie, ils s'adressent au préfet pour conférer avec Anastase. Ce gouverneur cite le Saint, et lui dit l'intention des Prélats. On s'assemble, et le début des hérétiques est d'accuser le Saint devant le préfet de ne causer que du trouble dans la ville, parmi le peuple et dans leurs Églises. Anastase ne fut point ému de ces déclamations; il leur dit avec beaucoup de douceur : « Mes vénérables Pères, vous ne m'aviez pas encore vu; je n'ai jamais eu avec vous d'entretien particulier; vous n'avez pas appris mes sentiments et ma doctrine par ma bouche : pouvez-vous en disconvenir? — Cela est vrai, dirent les Évêques. — Faites-moi donc la grâce de m'entendre, ajouta-t-il, après quoi je me flatte que vos accusations cesseront, et que vous me rendrez plus de justice que vous n'avez fait. »

Après ce prélude, il demanda du papier et une plume aux notaires qui étaient auprès du préfet, et écrivit ces paroles : *Moi, Anastase, moine de la sainte montagne de Sinaï, confesse que le Verbe de Dieu, engendré du Père avant tous les siècles, a été crucifié et enseveli, qu'il a souffert et qu'il est ressuscité.* « Je ne parlerai, dit-il dans cette formule, ni de la chair que le Verbe avait prise, ni de sa descente et de sa conversation parmi les hommes, ni en un mot de son Incarnation, mais seulement de sa divinité, et je le fis à dessein, pour les obliger à manifester l'impiété qu'ils cachaient dans leur âme avec tous ceux de leur secte. Je leur présentai ensuite le papier, et l'ayant lu, ils le louèrent comme très-bon. Mais, leur dis-je, si vous convenez qu'il est dans les règles, il ne reste qu'à le souscrire, et nous voilà d'accord; nous communiquerons avec vous sans peine. Ils le souscrivirent aussitôt. Je repris le papier, et m'adressant à celui d'entre eux qui passait pour le plus habile et le plus sage, je lui dis : « Souvenez-vous du moins *que le Christ a souffert dans la chair,* comme le dit l'Apôtre saint Pierre, et non pas dans sa

Digitized by Google

divinité, sans quoi vous tombez dans l'impiété de Sévère, si vous avez souscrit le papier que je vous ai présenté en le prenant dans le sens que la divinité a souffert en elle-même : et c'est pour cela que dans cet écrit je n'ai point fait mention de tout ce qui concerne l'Incarnation, n'ayant eu en vue par cette omission que de vous obliger à montrer votre impiété en vous déclarant sévérien, ou d'entendre ma proposition dans le sens que le Verbe a souffert dans la chair et non pas en lui-même, et que par conséquent il y a deux natures en Jésus-Christ, comme la foi orthodoxe nous l'enseigne. »

« A ces paroles, ajoute-t-il, les hérétiques, étonnés comme des hommes qui reviennent à eux après une longue ivresse, firent tout ce qu'ils purent afin que je leur rendisse l'écrit qu'ils avaient signé ; mais ce fut inutilement. Je leurs répondis qu'ils ne l'auraient jamais, et que je leur opposerais au jugement universel, en présence de Jésus-Christ[1].

[1] Les eutychiens n'admettaient qu'une nature en Jésus-Christ, qui était la nature divine, dans laquelle ils disaient que la nature humaine s'était confondue et perdue, et ils se servaient pour le faire entendre de la comparaison d'une goutte de vinaigre qu'on jetterait dans la mer. Comme ils étaient embarrassés pour expliquer et rendre plausible cette erreur, ils étaient divisés entre eux en plusieurs sectes. Les principales qui faisaient du bruit à Alexandrie, et contre lesquelles saint Anastase eut à disputer, furent celles des sévériens, sectateurs d'un eutychien appelé Sévère, et des théodosiens, ainsi appelés de Théodose, leur chef. Les sévériens, appelés aussi fantasiastes et incorruptibles, tenaient que Jésus-Christ avait été incorruptible, de peur qu'en le disant corruptible ils n'eussent été obligés d'admettre de la distinction entre le corps de Jésus-Christ et le Verbe de Dieu, et par conséquent deux natures en Jésus-Christ. Les théodosiens, au contraire, disaient que le corps de Jésus-Christ était corruptible, sans quoi on aurait pu sauver la vérité de la Passion. Ils s'accordaient pourtant les uns et les autres à n'admettre, avec Eutychès, qu'une nature en Jésus-Christ ; mais ils étaient opposés entre eux sur la manière d'expliquer cette confusion de nature en une seule, et de sauver en même temps la Passion de Jésus-Christ. Les Évêques hérétiques contre qui saint Anastase disputait ici, étaient de la secte des théodosiens, voilà pourquoi, après leur avoir fait souscrire la proposition qu'il leur présenta, qu'on peut entendre dans un sens catholique par la communication des idiomes, il les mit dans la nécessité ou de se déclarer catholique, en la prenant dans le sens orthodoxe qu'il voulait défendre, ou de reconnaître qu'en le prenant dans un autre sens ils tombaient dans l'impiété de Sévère, et c'est ce qui les déconcerta si fort, qu'ils eussent voulu retirer le papier qu'ils avaient signé, et qui resta entre les mains du Saint une pièce triomphante contre eux.

Digitized by Google

Il ne borna pas là ses victoires contre eux : il continua à les combattre par d'autres raisonnements puissants ; et on peut dire que ces hérétiques eurent en lui un des plus redoutables adversaires, qui ne leur laissa aucun repos, et qui les poursuivit non-seulement pendant sa vie, mais encore par les mémoires qu'il laissa après sa mort pour fournir des armes contre eux aux catholiques. Nous ne savons rien de plus du reste de sa vie, ni en quelle année il mourut et combien de temps il a vécu ; mais il est établi par son explication du sixième psaume qu'il était déjà né sous le règne de l'empereur Maurice, c'est-à-dire au plus tard en 602, qui fut la dernière année de ce prince ; et dans son *Hodegos,* il parle de Jean, qui fut patriarche d'Alexandrie pour les théodosiens depuis 677 jusqu'en 686 ; ainsi il a vécu au-delà de soixante-dix ans, et peut-être au-delà de quatre-vingts.

Ce grand Saint mit à profit les riches dons qu'il avait reçus de Dieu, non-seulement pour la défense de l'Église, mais aussi pour l'édification des fidèles. Il ne se contenta pas de les garantir de l'erreur et de les confirmer dans la foi orthodoxe ; il leur donna de saintes maximes pour régler leurs mœurs et nourrir leur piété : ce qu'il fit par des exemples et par des exhortations très-vives et très-élégantes.

Nous n'avons pas tous ses ouvrages ; plusieurs se sont perdus par l'injure du temps, et parmi ceux-ci nous avons sujet de regretter les *Vies des saints Pères* qu'il avait écrites, c'est-à-dire de plusieurs saints solitaires du mont Sinaï et des déserts voisins. Cet ouvrage nous aurait conservé de grands exemples de vertus, qui sont demeurés ensevelis dans les ténèbres.

Le principal de ceux qui nous restent est son *Hodegos,* ou *le Guide du vrai Chemin.* Nous n'en dirons rien ici, parce qu'il ne traite que du dogme, ce qui n'entre point dans notre plan.

On doit pourtant remarquer que la première règle qu'il donne à ceux qui combattent les hérétiques, est de mener une vie pure et innocente, et de se rendre dignes de recevoir les lumières du Saint-Esprit, et d'en devenir l'organe pour défendre plus puissamment la vérité ; car, quoique la science soit nécessaire et

Digitized by Google

qu'il ne soit pas permis de s'engager à disputer avec les ennemis de la foi sans être bien instruit des matières de controverse, et sans être en état de soutenir le dogme et de combattre l'erreur, il est certain que la piété et l'innocence de la vie attirent de grandes lumières et de puissants secours pour confondre les hérétiques et même pour les convertir; et cela paraît assez par les bénédictions que Dieu a répandues dans tous les temps sur le ministère des Saints qu'il a employés à la conversion des âmes, comme on l'a vu en particulier dans saint Dominique, saint François Xavier, saint François de Sales et saint Vincent de Paul, sans parler de tant d'hommes apostoliques dans les siècles antérieurs, qui ont étendu le royaume de Jésus-Christ autant par la piété que par les lumières de leur zèle.

Nous avons encore de saint Anastase des considérations sur l'*Hexaméron*, ou l'ouvrage de six jours de la création; mais il n'y a rien non plus de particulier qui serve à notre dessein. C'est une exposition des paroles de Moïse sur la création du monde, qu'il fait dans un sens mystique et allégorique, sans toutefois prétendre détruire le sens littéral, ni contredire les explications littérales que les Pères en ont données.

Nous avons aussi de lui un discours qui fut prêché le cinquième dimanche de Carême, et qui a pour titre : *De la sacrée Sinaxe*. Ce discours est plein d'excellentes instructions. Il le commence par un éloge des Psaumes de David qu'on chantait tous les jours dans les assemblées des fidèles. Il dit que, dans ce cantique, le Prophète royal nous montre d'un côté ce que nous devons croire, et de l'autre ce que nous devons pratiquer; qu'il nous apprend la tempérance; qu'il nous excite à la crainte du Seigneur par la considération de la sévérité de sa justice; qu'il nous inspire des sentiments de componction, de pénitence, de patience, de douceur, de chasteté, de mortification, de charité et d'amour de Dieu.

Saint Anastase parle ensuite des dispositions avec lesquelles on doit assister au saint Sacrifice, et surtout de l'attention et du recueillement qu'il y faut avoir. Nous négligeons volontiers, dit-il, tous nos devoirs pour courir à des amusements frivoles

Digitized by Google

ou criminels, et nous y passons des journées entières sans nous y ennuyer; mais quand il faut aller à l'église, nous ne pouvons y rester une seule heure dans la prière ou la lecture; nous pensons aussitôt d'en sortir, et avec le même empressement que si nous étions au milieu des flammes.

Si la leçon de l'Évangile est plus longue qu'à l'ordinaire, si le prêtre prolonge ses prières, s'il célèbre les divins Mystères un peu trop lentement, on s'ennuie, on s'assoupit, on bâille, on laisse égarer ses yeux de côté et d'autre. Les uns, au lieu de purifier leur conscience par le regret sincère de leurs fautes, ne songent qu'à parer leur corps de riches habits; les autres s'informent avant que d'entrer dans l'église si le moment de la communion approche, de peur d'y être trop de temps, et en sortent aussitôt qu'ils ont, pour ainsi dire, enlevé ce Pain mystique. La plupart des femmes y viennent bien moins pour prier que pour être vues et pour séduire les simples.

Mais que peut-on concevoir encore de plus mauvais que d'approcher, comme plusieurs ne le font que trop pour leur malheur, et de recevoir ce Corps sacré et ce Sang adorable qui a été répandu pour le salut du monde, de le recevoir, dis-je, avec un cœur souillé de péchés, et de se contenter pour toute purification de laver ses mains avec un peu d'eau, comme si cela suffisait, tandis qu'on a la conscience couverte des ordures du péché. Ignore-t-on que Judas, après avoir reçu indignement le Corps de Jésus-Christ, devint coupable de sacrilége, et donna encore plus entrée au démon dans son âme? Comment ose-t-on approcher des saints Mystères avec la conscience si chargée? A quoi pense-t-on? Que se propose-t-on? Que prétend-on en y participant, tandis que la conscience reproche intérieurement les péchés dont on est coupable? Oserait-on toucher les habits du roi, ni même les siens propres, avec des mains pleines d'ordures? Cependant on ne craint pas de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ dans un cœur enfoncé dans le bourbier du péché : comment après cela présume-t-on d'obtenir de Dieu le pardon de ses fautes?

Suffit-il pour cela d'entrer dans l'église, d'y révérer les saintes

Digitized by Google

images, de baiser les croix, de laver ses mains? Il faut laver ses fautes dans la confession et dans les larmes; il faut fuir le péché; il faut s'humilier et s'exciter à des sentiments de contrition, et n'approcher des saints Mystères qu'après qu'on s'est mis dans ces saintes dispositions.

Mais, me direz-vous, il n'est pas à mon pouvoir d'avoir ces larmes et de pleurer mes péchés. Savez-vous d'où cela vient? C'est que vous ne faites rien pour les obtenir de Dieu, ces larmes; c'est que vous n'êtes pas touché, que même vous ne pensez jamais à ce terrible jour où Dieu nous jugera. Mais si vous ne pouvez pleurer, gémissez du moins dans le fond de votre cœur; excitez-vous à une salutaire tristesse; retranchez votre rire, baissez les yeux vers la terre, humiliez votre esprit et votre cœur, confessez que vous êtes pécheur, et présentez-vous ainsi devant Dieu tout pénétré de douleur de vos fautes et de respect pour sa redoutable Majesté. Voyez avec quelle gravité, quelle décence, quel respect les courtisans s'approchent de l'empereur de la terre, qui quelquefois est un prince impie: ils ont tous les yeux tournés vers lui; ils n'auraient garde de montrer la moindre légèreté en sa présence, de laisser égarer leur vue, ni de faire le moindre geste, le moindre mouvement qui fût indécent; et nous, au contraire, nous agissons dans l'église comme nous ferions au théâtre ou au bain : nous y rions, nous y badinons, nous y causons, nous ne pensons pas même que nous sommes dans le temple du Seigneur.

Ignorez-vous que l'église est pour votre âme comme une salle de médicaments et un port? Si vous n'y prenez pas les remèdes dont vous avez besoin pour vous guérir de vos maux, en trouverez-vous ailleurs? Et si dans ce port de salut vous êtes agités par la tempête, où trouverez-vous le calme? Je vous conjure donc, mes frères, de vous y tenir dans un grand respect.

Laissez-vous pénétrer d'une sainte frayeur dans le temps des sacrés Mystères. Pensez qu'en vous présentant devant Dieu l'offrande que vous lui faites de vous-mêmes sera reçue selon les dispositions où vous vous trouverez. Assistez au Sacrifice avec un cœur touché de regret. Confessez vos péchés à Jésus-Christ

Digitized by Google

par le ministère des prêtres. Condamnez-vous, et ne rougissez pas de vous reconnaître pécheurs. Condamnez-vous devant les hommes, afin que le souverain Juge vous justifie en présence de ses Anges et de tout le monde. Demandez miséricorde, demandez pardon, demandez la rémission de vos péchés passés et la grâce de n'en plus commettre à l'avenir, afin que vous puissiez participer dignement aux Sacrements, et qu'en recevant le Corps et le Sang de Jésus-Christ avec une conscience pure, ce ne soit pas pour votre condamnation, mais plutôt pour votre sanctification. Vous savez ce que dit saint Paul, qu'il faut s'éprouver soi-même, et que celui qui mange ce pain et qui boit ce calice indignement, mange et boit sa condamnation, et que plusieurs étaient morts pour s'en être approchés dans de mauvaises dispositions.

Mais, vous me direz peut-être encore : Qui est-ce qui est digne d'en approcher ? — J'en connais qui le sont, et vous le deviendrez vous-même pourvu que vous le veuilliez bien ; pour cela reconnaissez humblement que vous êtes pécheur, quittez le péché, étouffez dans votre cœur tout sentiment de malice et de haine, faites des œuvres de pénitence, pratiquez la tempérance, la douceur, la bonté, des actes de justice et de charité ; ayez compassion des pauvres et soyez libéral envers eux, et vous serez digne d'approcher de Jésus-Christ. Répandez aussi votre cœur devant lui avec contrition, et il exaucera vos prières ; mais si vous agissez autrement, c'est inutilement que vous venez à l'église : vous y perdez votre temps. — Quoi donc, me direz-vous, faut-il que je cesse d'aller à l'église et de prier, parce que je suis lié par mes péchés. — Je ne prétends point vous dire cela : vous prenez mal ma pensée. Je vous avertis seulement des dispositions que vous devez y apporter.

Saint Anastase rapporte après cela une partie des prières que le prêtre disait alors à haute voix pour porter le peuple à s'unir à lui en esprit dans l'oblation des saints Mystères, et il s'en sert pour exhorter les fidèles à le faire avec les sentiments convenables.

Le prêtre, dit-il, étant médiateur entre Dieu et les hommes, et priant pour les péchés du peuple, considérez ce que vous devez

Digitized by Google

faire de votre côté, et que c'est comme s'il vous disait : Puisque dans cette table mystique j'ai été choisi pour être médiateur entre Dieu et vous, je vous avertis et je vous conjure en même temps d'y apporter l'attention, le respect et la ferveur que vous devez. Rejetez loin de votre esprit toute pensée du monde ; bannissez-en toute sollicitude des choses de la terre. Ce n'est pas le temps de vous occuper des choses vaines, mais de prier avec application et avec dévotion. Écoutez ce que dit le diacre : *Soyons dans un grand respect ; soyons pénétrés d'une respectueuse crainte ; donnons toute notre attention à l'Oblation sainte ; baissons la tête et humilions-nous.*

Faisons donc taire notre esprit et notre langue, et que notre âme, prenant un saint effort, comme si on lui avait donné des ailes, s'élève en haut et monte jusqu'au Ciel. Passons les chœurs des Anges, passons les chœurs des Chérubins, et pénétrons jusqu'au trône de Dieu ; là, prosternés devant Jésus-Christ, embrassons ses pieds sacrés ; arrosons-les de nos larmes et implorons sa miséricorde. C'est à quoi le prêtre nous exhorte quand il nous dit : *Élevons nos cœurs en haut ;* et que lui répondons-nous? *Nous l'avons élevé au Seigneur.* Mais que dites-vous, ô homme ! et que faites-vous quand vous lui répondez ainsi ? Ne craignez-vous pas de mentir ? Le prêtre offre le Sacrifice non sanglant pour vous, et vous n'y faites pas réflexion. Il est en sollicitude pour vous, il est devant l'autel comme s'il était présent au tribunal de Dieu, il prie, il presse, il sollicite votre grâce, il tâche par ses supplications de l'attirer sur votre âme, et de votre côté vous ne pensez pas seulement à la mériter. Votre esprit dans ce temps-là n'est rempli que de vaines idées, que de pensées des richesses, des plaisirs, des affaires séculières, et cependant vous répondez *que vous avez votre cœur élevé vers Dieu.* Ah ! prenez donc garde, je vous en prie, à ce que vous dites : ce n'est pas vers Dieu que votre cœur est élevé ; il est au contraire tout incliné vers la terre, tout tourné vers les vanités et livré à tout ce que le démon lui inspire.

Renoncez à cette mauvaise disposition ; unissez-vous au prêtre d'esprit et de cœur, joignez votre prière à la sienne, puisque

Digitized by Google

c'est pour vous, autant que pour lui-même, qu'il crie vers le Seigneur. Agissez de concert avec lui, puisque c'est pour vous qu'il traite avec Dieu de vos besoins. Intéressez-vous pour votre propre salut, car, comme dit saint Jacques, *la prière que le juste fait avec attention et avec ferveur est puissante auprès de Dieu.* Elle le sera pour vous si vous savez bien vous unir au prêtre, et vous en ressentirez les effets ; mais si dans cette divine collecte vous mentez à Jésus-Christ, en faisant toute autre chose que ce que vous répondez au prêtre, on pourra vous appliquer ce qui est dit dans l'Écriture : *Quand l'un détruit ce que l'autre bâtit, le travail de celui-ci devient inutile.*

Après ces pieuses instructions, saint Anastase parle de ceux qui conservent dans le cœur le ressentiment contre leurs frères, et s'élève contre eux avec un zèle véhément. Qu'y a-t-il de plus condamnable, dit-il, que d'assister à la collecte, et de conserver le souvenir des injures et la haine dans son cœur, et d'oser dire en même temps à Dieu : *Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons aux autres ?* Comment, ô homme, avez-vous l'audace de parler ainsi à Dieu? Vous avez le cœur plein de fiel contre votre frère, vous vous préparez à la vengeance, vous tramez de mauvais desseins, et vous osez crier au Seigneur qu'il vous pardonne comme vous pardonnez? Venez-vous donc à l'église pour le prier ou pour lui mentir? Y venez-vous pour obtenir sa grâce ou pour exciter sa juste colère? Y venez-vous pour mériter le pardon de vos péchés ou pour en augmenter le nombre? Enfin, venez-vous pour votre salut ou pour votre condamnation? Ne voyez-vous pas que dans le temps de ces redoutables mystères, nous nous donnons mutuellement le baiser de paix, afin que, rejetant par là toute injustice et toute dureté de notre cœur, nous le présentions à Dieu avec la pureté qu'il doit avoir pour approcher dignement de lui.

Tandis que les saints Anges remplissent leur ministère, couvrent la table mystique de leurs ailes ; tandis que les Chérubins l'environnent, que les Séraphins chantent ; tandis que le prêtre, profondément incliné avec un saint respect, prie pour fléchir la miséricorde de Dieu et pour vous réconcilier avec lui, et

Digitized by Google

que les ministres qui l'assistent tâchent de s'en acquitter avec une crainte respectueuse; tandis que l'Agneau sans tache est immolé, que le Saint-Esprit descend sur cette sainte Victime, et que les Esprits bienheureux, rangés autour des fidèles, observent invisiblement tous ceux qui sont invités dans ces divins Mystères, vous n'êtes frappé d'aucune crainte, et imitant la trahison de Judas, vous osez présenter le baiser de paix à votre frère et avoir en même temps du ressentiment contre lui! Comment n'êtes-vous pas saisi de terreur quand vous considérez que le venin de ce serpent que vous gardez en votre âme, ne saurait être caché à un Dieu qui en voit les plus secrets replis à découvert? Comment ne mourez-vous pas de frayeur en lui disant : Pardonnez-moi comme je pardonne à mon frère? Cette prière n'est-elle pas une imprécation contre vous-même, par laquelle vous vous dévouez à sa redoutable vengeance? Ne portez-vous pas vous-même la sentence contre vous? N'est-ce pas comme si vous lui disiez : Si je pardonne, pardonnez-moi; si je fais miséricorde, faites-la-moi; si j'ai pitié de mon frère, ayez pitié de moi; mais aussi si j'ai du ressentiment de ce qu'il m'a fait, traitez-moi de même; si je suis en colère contre lui, soyez-le contre moi; si le baiser de paix que je lui donne extérieurement n'est qu'une réconciliation feinte, agissez-en de même envers moi; traitez-moi en tout comme je le traite; je veux, Seigneur, prononcer moi-même la sentence contre moi?

Le Saint, continuant ses instructions sur les autres parties du Sacrifice, dit : Nous prions donc souvent Jésus-Christ qu'il nous pardonne comme nous pardonnons à nos frères, et nous le faisons principalement dans la célébration de nos saints et redoutables Mystères. Ainsi, après que le prêtre a prononcé les paroles de la consécration, il élève en haut ce Pain de vie et le montre à tous les assistants; ensuite le diacre dit tout haut : « *Soyez attentifs*, c'est-à-dire, faites attention, mes frères, sur vous-mêmes. » Vous avez dit, il n'y a qu'un moment : *Nous avons nos cœurs au Seigneur*, ensuite vous avez ajouté : *Pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, et en signe de réconciliation vous vous êtes embrassés mutuelle-

Digitized by Google

ment; mais comme je suis homme, et que j'ignore ce qui se passe dans votre intérieur, je n'entreprends point de vous juger, et ne sachant pas qui sont ceux d'entre vous qui sont dignes de participer aux saints Mystères, ou ceux qui en sont indignes, je vous avertis d'être attentifs sur vous-mêmes, et de considérer quel est Celui devant qui vous allez vous présenter.

Après que le diacre vous a donné cet avertissement, le prêtre ajoute : Les choses saintes sont pour les Saints. Pourquoi dit-il cela, mes très-chers frères? C'est afin que vous examiniez dans quelles dispositions vous approchez des divins Mystères, de crainte que quelqu'un d'entre vous, en y participant, n'entende dans le fond de sa conscience ces terribles paroles : *Ne me touchez pas; retirez-vous de moi, ouvrier d'iniquité,* qui conservez le souvenir des injures, et qui ne voulez pas pardonner. *Laissez auparavant votre don devant l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère.*

Vous ne devez donc juger personne, et encore moins le prêtre, sur des fautes secrètes et incertaines dont on vous aura dit qu'il est coupable. Ne dites pas qu'il doit être jugé. Oui, il doit l'être; mais ce n'est pas par vous qu'il doit être examiné et jugé : c'est Dieu qui doit le juger ou son Évêque. Pourquoi, vous qui n'êtes qu'au rang des brebis, oseriez-vous juger le pasteur? Pourquoi, à l'exemple des Pharisiens, vous attribuez-vous un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu[1]?

Enfin, saint Anastase termine son discours par une histoire fort édifiante et très-appropriée à son sujet. Il y avait, dit-il, dans un monastère un religieux qui vivait dans son état avec beaucoup de tiédeur et de négligence. Étant tombé malade de la maladie dont il mourut, il n'en fut point effrayé; au contraire, il en rendait grâces à Dieu et envisageait d'un air riant le moment où il allait sortir du monde. » C'était l'usage, dans ce monastère, que quand quelqu'un des Frères se trouvait près de la mort, tous les autres, avec le supérieur, s'assemblaient autour de lui pour

[1] Je n'ai pas cru devoir retrancher cette analyse si remarquable du discours de saint Anastase sur le saint Sacrifice et les dispositions qu'on doit y apporter.

Digitized by Google

l'assister dans ses derniers moments, et ne le quittaient point jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme. La sécurité du moribond étonna particulièrement un des Pères qui étaient présents. Il s'approcha de lui, et lui dit avec confiance : « Mon Frère, nous ne nous sommes jamais aperçus que vous ayez rempli vos devoirs avec beaucoup d'exactitude; au contraire, nous n'avons vu dans vous qu'une grande négligence; dites-nous donc, je vous en prie, pourquoi vous êtes si tranquille, et que, bien loin de craindre dans ce redoutable passage, vous ne témoignez au contraire que de la joie? Faites-nous connaître, pour la gloire du Seigneur, quelle grâce il vous a faite qui vous donne cette sécurité? »

Alors le malade, se levant doucement, autant que ses forces le lui permettaient, dit à l'assemblée : « Mes vénérables Pères, je ne saurais dissimuler les négligences de ma vie passée, et à cette heure les Anges de Dieu m'ont présenté et ont lu devant moi un mémoire qui contenait tous les péchés que j'ai commis depuis que j'ai abandonné le siècle, et ils m'ont ensuite demandé si je les avouais. Je leur ai répondu que oui et que je n'en pouvais pas disconvenir; mais je leur ait dit en même temps que depuis que j'avais le bonheur d'être moine je n'avais jamais jugé personne, ni conservé le souvenir des injures que j'avais reçues, et qu'ainsi je conjurais Notre-Seigneur de me faire ressentir en me pardonnant l'effet de la promesse qu'il nous a faite quand il a dit : *Ne jugez point, et vous ne serez point jugé; pardonnez, et il vous sera pardonné*[1]. A peine ai-je dit ces paroles que les Anges ont déchiré le mémorial de mes péchés : ce qui m'a ôté toute sollicitude sur ma vie passée; voilà donc que j'espère d'aller à Dieu avec cette joie dont vous êtes témoins. » Après qu'il eut parlé ainsi, il rendit en paix le dernier soupir, laissant à ses Frères un exemple également utile et édifiant. (MARIN.)

SAINT LÉONCE L'ANCIEN,

ÉVÊQUE DE BORDEAUX.

Léonce, surnommé l'Ancien pour le distinguer de saint Léonce le Jeune, qui fut son successeur, était le neuvième évêque de

[1] Matth., VII.

Digitized by Google

Bordeaux. Il consacra à Jésus-Christ tout ce qu'il possédait, ne donnant ses biens sans réserve à l'Église et aux pauvres, et vécut dans une grande sainteté. L'église, que son prédécesseur, Amélius, avait fait construire étant devenue trop petite, il en fit bâtir une plus grande, qu'il fallut encore augmenter; il assista, en 541, au quatrième Concile d'Orléans, où souscrivirent trente-huit Évêques et treize prêtres ou abbés pour les Prélats absents.

SAINT HARDUIN,

SOLITAIRE.

Saint Harduin entra, en l'an 749, dans l'abbaye de Fontenelle, où se sont formés tant de Saints. Il y passa plusieurs années dans l'observance de la règle et dans la pratique des plus difficiles vertus. Mais le désir de vivre plus détaché de tout lui fit solliciter la faveur de se retirer dans une grotte voisine du monastère. Ce fut là qu'il passa sa vie; il mourut saintement en l'an 811, ayant plus de quatre-vingts ans. Il fut enterré dans l'église de son monastère.

LE BIENHEUREUX MARC DE BOLOGNE,

FRÈRE-MINEUR.

Une famille distinguée par sa noblesse et établie à Bologne, en Italie, ou dans les environs de cette ville, donna naissance au Bienheureux Marc, qui embrassa l'Ordre de Saint-François étant encore jeune, et s'y distingua par d'éminentes vertus. Son amour pour la pauvreté recommandée par le saint fondateur, son zèle pour le maintien de l'exacte discipline, joints à une érudition peu commune dans son siècle et à beaucoup de justesse d'esprit, lui méritèrent d'être élu trois fois vicaire général de l'Observance ultramontaine. Il s'acquitta de ses fonctions à l'avantage de ses frères, et cependant s'occupa de son propre salut avec tant de persévérance qu'il fut regardé par ses contemporains comme un excellent religieux, qui, par des pratiques de pénitence qu'il sanctifiait par la méditation et la prière, était parvenu à un sublime degré de sainteté.

Le Pape Callixte III s'en reposa sur ses lumières et sur son zèle

Digitized by Google

pour prêcher, en 1455, la croisade contre les Turcs, avec d'autres religieux d'un mérite éprouvé.

Du temps de notre Bienheureux, l'Observance, affaiblie par des dissensions intestines et décriée par ses ennemis, se trouvait sur le point d'être détruite. Marc la soutint en présence de Sixte IV contre ceux qui osaient l'attaquer, et fit voir par d'invincibles raisons que cette institution n'avait besoin, pour reprendre son ancien lustre, que d'être ramenée aux principes du bienheureux fondateur. Il triompha par sa constance et par la supériorité de son esprit de tous ceux qui osèrent le combattre sur ce point; et après avoir convaincu le Souverain-Pontife de la faiblesse des raisonnements de ses adversaires, il s'appliqua par ses discours, et surtout par ses exemples, à rétablir dans son Ordre une régularité qui le mettrait hors d'atteinte de tout reproche. Dans ces controverses, Marc ne s'écarta jamais de cet esprit de charité qui fait voir que celui qui parle est exempt de toute passion, de tout préjugé même, et qu'il n'a que le bien pour objet.

Après une vie assez longue, passée dans les mortifications et la pratique des maximes évangéliques, Marc mourut à Plaisance en 1479; il fut inhumé, comme il l'avait demandé, dans l'église des religieux de Saint-François de Sainte-Marie-de-Nazareth; mais dans la suite, comme on fut obligé de démolir cette église, de crainte que sa sépulture ne fût profanée, on le transporta avec la permission de Clément VII, en 1527, dans l'église des religieuses de Sainte-Madeleine, de la même ville, où il repose encore aujourd'hui et où il est en grande vénération.

LE BIENHEUREUX FASTRÈDE OU FASTRADES,

ABBÉ DE CÎTEAUX [1].

Fastrède ou Fastrades naquit dans le Hainaut, de la noble famille des Gaviaumer. Dès l'âge de quinze ans, il parut doué d'une si haute vertu que l'on « s'étonnait, dit l'auteur de sa Vie, de trouver tant de modestie dans un jeune homme, d'humanité dans un seigneur et d'humilité dans un riche. » Il aima dès lors la solitude et l'austérité, et mit son bonheur dans la con-

[1] Emprunté à M. l'abbé Péquégnot.

Digitized by Google

templation des choses saintes. Il entra peu après dans l'abbaye de Clairvaux, où saint Bernard acheva ce que la grâce avait commencé, et le prépara à servir de modèle à ses Frères. Il le chargea de fonder et de gouverner l'abbaye de Campron, en Hainaut, l'une des innombrables filles de Clairvaux.

Fastrède, élevé sur le siége abbatial, ne se distingua de ses Frères que par une humilité plus profonde et un plus grand amour pour la sainte pauvreté. En voici un exemple naïvement raconté par son biographe : « Un jour, dit-il, que le religieux chargé du vestiaire avait préparé au très-digne abbé une tunique plus belle qu'à l'ordinaire, Fastrède affligé lui dit : Pourquoi, mon Frère bien-aimé, voulez-vous me séparer de la communion de mes Frères ? En recevant le titre d'abbé, ai-je donc cessé d'être religieux ? Suis-je établi le ministre et le serviteur des autres pour être plus délicatement nourri et plus richement vêtu ? Ah ! si vous m'aimez, si vous désirez ma tranquillité, si vous ne dédaignez pas d'obéir à mes ordres, je vous prie et vous ordonne de ne plus agir ainsi... Depuis que je suis chargé de la conduite des âmes, ce que je redoute le plus c'est de perdre la récompense que Dieu promet à la pauvreté. »

Belles et nobles paroles, bien propres à lui concilier l'estime et l'amour de tous les religieux de son ordre ! Aussi, après la mort de Robert, deuxième abbé de Clairvaux, fut-il élu d'une voix unanime pour lui succéder. A cette nouvelle, l'humble Frastrède, saisi de frayeur, s'enfuit à la Chartreuse du Val-Saint-Pierre, et y resta caché pendant plusieurs jours. Il fallut une vision céleste pour le déterminer à recevoir la nouvelle charge qu'on lui imposait. « L'Impératrice du Ciel, dit le Ménologe de Cîteaux, la Vierge-Mère daigna lui apparaître environnée d'une gloire merveilleuse et tenant son divin Fils entre ses bras. A cette vue, Fastrède se jette à ses pieds, en la conjurant d'avoir pitié de lui. La sainte Vierge le rassure, et dépose le divin Enfant entre les bras de cet autre Siméon. *Recevez mon Fils*, lui dit-elle, et *gardez-le-moi*. Puis elle disparaît. Fastrède, revenu de sa frayeur, comprend qu'en recevant le Chef il doit recevoir aussi les membres, et ne pas refuser cet autre dépôt que la Providence

Digitized by Google

lui confie. N'osant plus résister à la volonté de Dieu, il se rend à Clairvaux, où il exerce sa nouvelle charge avec autant d'édification qu'à Campron. »

L'an 1161, il fut élu abbé général[1]. Là encore il acquit à l'Ordre entier une gloire immortelle par son admirable sainteté. La grâce du Saint-Esprit rayonnait avec tant d'éclat sur son visage angélique que les fidèles ne pouvaient se rassasier de le voir. Alexandre III étant venu à Paris pendant le Carême de l'année 1163, Fastrède y alla pour demander la canonisation de saint Bernard. Mais il tomba malade en cette ville, et fut bientôt à l'extrémité. Toute la cour du Souverain-Pontife entoura son lit de mort. Alexandre lui-même compâtit à ses souffrances avec une tendre affection; il lui donna l'Extrême-Onction, bénit son dernier soupir, et célébra ses vertus après lui avoir fermé les yeux. Le pieux roi Louis VII honora aussi de sa présence les derniers moments de l'humble cénobite; il le regretta comme un père bien-aimé, et répandit sur lui d'abondantes larmes. La mort de Fastrède fut précédée et suivie de révélations qui annoncèrent combien elle était précieuse aux yeux du Seigneur. Tous les monuments de Cîteaux lui donnent le titre de Bienheureux. Son corps, transporté à Cîteaux, fut enseveli dans le tombeau du Bienheureux Albéric.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

On vénérait à Valenciennes, dans l'église de Saint-Pierre, une image de la très-sainte Vierge rapportée de Milan au moyen âge, et qu'on appelait *Notre-Dame de Milan*. Elle était célèbre par ses miracles. Une femme de Valenciennes, nommée Marie Lebrun, était affligée depuis un an d'une paralysie complète des deux jambes. Les médecins n'ayant pu la soulager, on lui conseilla de s'adresser à Notre-Dame de Milan; elle s'y fit porter le 21 avril 1481, et s'en retourna complètement guérie; ce qui fit

[1] La duchesse Mathilde avait donné à Cîteaux une maison située à Dijon. Eudes, son fils, duc de Bourgogne, confirma cette donation, en présence de Fastrède, l'an 1162.

Digitized by Google

que l'on construisit dès lors une chapelle dédiée à l'auguste image dans l'église de Saint-Pierre, qui était sur la place publique de Valenciennes. Ce fut Jean de Tournai qui la fit commencer, et elle fut achevée par les aumônes des fidèles.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Cantorbéry, en Angleterre, saint Anselme, évêque, illustre par sa sainteté et par sa science.

En Perse, la fête de saint Siméon, évêque de Séleucie et de Ctésiphonte, qui, ayant été arrêté par l'ordre de Sapor, roi de Perse, fut chargés de fers et traduit devant les tribunaux d'iniquité, où, refusant d'adorer le soleil et rendant témoignage à Jésus-Christ d'une voix libre et assurée, il fut d'abord enfermé dans une étroite prison, et y demeura longtemps, avec cent autres Chrétiens, parmi lesquels il y avait des Évêques, des prêtres et des clercs de divers ordres. Ensuite Ustazade, père nourricier du roi, qui autrefois avait renié la foi, et qui depuis avait été ramené à la pénitence par saint Siméon, ayant souffert le martyre avec courage, et le lendemain, jour du vendredi saint tous les compagnons de ce saint Évêque ayant été égorgés en sa présence, pendant qu'il exhortait chacun d'eux, il fut enfin lui-même décapité. Avec lui souffrirent Abdecalas et Ananie, ses prêtres, hommes distingués. Pusicès aussi, surintendant des ouvriers du roi, pour avoir relevé le courage d'Ananie,

[1] UNDECIMO KALENDAS MAII.

Cantuariæ, in Anglia, sancti Anselmi episcopi, sanctitate et doctrina conspicui. — In Perside, natalis sancti Simeonis episcopi Seleuciæ et Ctesiphontis : qui, jubente Sapore Persarum rege, comprehensus, ferroque onustus, iniquis tribunalibus exhibitus, cum solem ipsum adorare nollet, et de Jesu Christo voce libera et constantissima testaretur, primum carcerali ergastulo cum aliis plurimum (ex quibus alii Episcopi, alii erant presbyteri, alii diversorum ordinum clerici) longo tempore maceratus est ; deinde cum Ustazades regis nutritius, qui ante jam lapsus a fide, sed per eum ad pœnitentiam fuerat revocatus, martyrium constanter subiisset ; postridie, qui erat annuus dominicæ Passionis dies, omnibus ante Simeonis oculos, qui unumquemque eorum strenue exhortabatur, gladio jugulatis, novissime et ipse decollatus est. Passi sunt etiam cum eo clarissimi viri Abdecalas et Ananias ejus presbyteri ; Pusicius quoque

Digitized by Google

qui paraissait chanceler, ayant eu le cou percé vers le tendon, et la langue arrachée par cette ouverture, mourut d'une cruelle mort. Après lui, sa fille, qui était une vierge consacrée à Dieu, fut aussi mise à mort.

A Alexandrie, les saints martyrs Arator, prêtre, Fortunat, Félix, Silvin et Vital, qui moururent en prison.

Le même jour, les saints Apollon, Isacace et Crotate, qui souffrirent sous Dioclétien.

A Antioche, saint Anastase le Sinaïte, évêque.

Additions des autres martyrologes.

Le Bienheureux Barthélemy Cervier, de Savigliano, Frère-Prêcheur et martyr.

Saint Maximien, archevêque de Constantinople.

Saint Amphélic, martyr en Sicile.

Saint Cyprien, évêque de Brescia, en Lombardie, mort en 552. Son corps est conservé dans l'église collégiale de Saint-Pierre d'Olivéto.

Le Bienheureux Jean ou Joagnole, du Tiers-Ordre de Saint-François.

Saint Susnée, honoré comme martyr chez les Coptes et chez les Éthiopiens.

Sainte Libéra, vierge, honorée à Vérone.

A Paris, le saint enfant Guillaume, massacré par les Juifs le jeudi saint de l'an 1177.

Martyrologe de la dernière persécution.

Dom Bonaventure Froment, prêtre et religieux de l'Ordre de Saint-Bruno, n'ayant pas fait le serment, fut arrêté à Nîmes avec sa sœur, condamné à mort et guillotiné le lundi de Pâques 21 avril 1794.

præfectus regis artificum, eo quod Ananiam titubantem corroborasset, colli circa tendinem perforato, et lingua exinde extracta, crudeli morte occubuit; post quem et filia ejus, quæ erat sacra virgo, necata est. — Alexandriæ, sanctorum martyrum Aratoris presbyteri, Fortunati, Felicis, Silvi et Vitalis, qui in carcere quieverunt. — Item, sanctorum Appollinis, Isacii et Crotatis, qui sub Diocletiano passi sunt. — Antiochiæ, sancti Anastasii Sinaitæ episcopi.

Digitized by Google

Augustin-Théophile de Ruelle, prêtre et religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, homme de grand savoir et d'éminente vertu dans la célèbre abbaye de Saint-Waast, à Arras, arrêté pour refus de serment, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire d'Arras, exécuté le lundi de Pâques 21 avril 1794.

Digitized by Google

VINGT-DEUXIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Soter, pape et martyr. — Saint Caius, pape et martyr. — Saint Nathanaël, disciple de Notre-Seigneur. — Saint Alexandre et saint Épipode, martyrs à Lyon — Saint Léonide, père d'Origène, martyr. — Notice de la vie et des écrits d'Origène. — Saint Azade, saint Milles, évêque, et plusieurs autres martyrs de Perse. — Saint Maréas et saint Bicor, martyrs en Perse. — Saint Acepsimas, évêque d'Honite, saint Joseph, prêtre, et saint Althilahas, diacre, martyrs en Perse. — Saint Théodore le Sicéote, évêque d'Anastasiopolis, en Galatie. — Saint Frou, solitaire. — Sainte Opportune, vierge et abbesse. — Saint Sénorina, abbesse. — Le Bienheureux Guillaume, abbé de Cîteaux. — Le Bienheureux François de Fabriano, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Jean de Massaccio, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Philippe de Carpone, Frère-Mineur. — La Vénérable Marie Cauchois. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT SOTER,

PAPE ET MARTYR.

Le 14 mai 173, saint Soter, natif de Fondi, en Campanie, fut élevé à la Chaire de saint Pierre. Il succédait à saint Anicet. Pendant son pontificat de quatre ans moins neuf jours, il envoya des aumônes considérables à l'Église de Corinthe, pour secourir les Chrétiens persécutés. Denis, évêque de cette ville, a rendu un beau témoignage à la charité de ce Pape et de Romains.

Le démon, qui avait en vain attaqué l'Église par les doctrines et les mœurs déréglées des nicolaïtes, des gnostiques, des adamites, cherchait alors à la surprendre par l'austérité apparentes et la sainteté hypocrite de la secte des montanistes, dans laquelle Tertullien, l'un des plus grands hommes de l'antiquité chrétienne, eut le malheur de tomber. Les femmes exerçaient quelques fonctions ecclésiastiques dans cette secte, saint Soter défendit aux diaconesses de toucher la pale qui couvre le calice et d'offrir de l'encens dans l'Église.

Saint Soter, en 163, avait remplacé le saint Pape Anicet.

Digitized by Google

vait dû se réfugier dans les catacombes, pendant les fureurs de
persécutions, qui ne sévissait pas seulement à Rome, mais
ns tout l'empire. Le saint évêque de Smyrne, Polycarpe, devait
ıssi donner son sang pour l'Évangile. Il fut condamné à être
rûlé vif, et comme les flammes l'épargnaient, à la grande stu-
ur des assistants, le bourreau le tua à coups de poignard.
autres Martyrs l'avaient précédé dans sa ville, d'autres le
ivirent. En ce même temps, on décapitait à Rome un citoyen
nment, nommé Ptolémée, coupable d'avoir converti à la foi une
mme idolâtre, et avec lui un autre Romain, nommé Lucius,
ıi témoignait de l'indignation contre de telles horreurs. A
thènes, saint Publius, évêque de cette ville, était pareillement
ıs à mort pour la foi. Nous ne citons que quelques noms.

Or, en l'an 174, un évènement imprévu amena un adoucis-
ment dans les rigueurs de Marc-Aurèle. Cet empereur était en
uerre, pour la troisième ou la quatrième fois, avec les Quades,
s Sarmates et les Marcomans, peuplades féroces qui, des contrées
ıi sont aujourd'hui la Pologne, la Lithuanie, la Bavière et la
oscovie, s'élançaient à la conquête de l'empire romain. Un jour
ırmée impériale, commandée par Marc-Aurèle lui-même, se
ouva investie de toutes parts dans une clairière de la Bohême,
ıfermée de forêts et de montagnes. Les Romains, entourés de
ıasses ennemies, sans provisions et sans eau, épuisés de fatigue,
voyaient perdus. Mais il y avait dans leurs rangs une légion
ıretienne. Elle se mit à genoux tout entière, implorant l'assis-
nce divine. Les barbares qui cernaient l'armée impériale s'éton-
ıient de ce mouvement, quand tout-à-coup de grands nuages
ıvahirent le ciel, et avant que la légion des fidèles se fut relevée
ne pluie extraordinaire tomba sur le camp. Les soldats romains,
ıe la soif torturait, recevaient dans leurs casques cette eau mi-
.culeuse, s'en désaltéraient et faisaient boire leurs chevaux. Tout
ranima aussitôt, et on s'apprêta à combattre pour la délivrance.
qui surprit davantage, c'est qu'au lieu de cette eau bienfai-
nte, les ennemis ne recevaient que de la grêle, des éclairs et
s coups de tonnerre.

La bataille se livra dans ces circonstances; elle fut complète-

Digitized by Google

ment gagnée, et les Romains poussèrent des cris de triomphe autour de leur empereur. La légion dont les prières avaient obtenu ce prodige fut appelée dès lors la Légion fulminante. Marc-Aurèle, frappé du miracle, suspendit les persécutions; il fit honneur de sa victoire au Dieu des Chrétiens, et, dans la lettre qu'il écrivit aux gouverneurs, il reconnaît que la pluie qui a sauvé l'armée fut due aux prières des soldats de cette religion. Il défendit qu'on accusât désormais des hommes dont il reconnaissait l'innocence et la vertu. Il ordonna, en même temps qu'on punît leurs dénonciateurs. Mais, par une inconséquence de philosophe, pour complaire à Lucius Verus, son collègue, implacable ennemi de l'Église, il accorda qu'on punît également les accusés. Les persécutions ne tardèrent donc pas à reparaître.

Saint Soter mourut en l'an 177. Il n'est pas tout-à-fait certain qu'il ait subi le martyre, mais ses travaux et ses peines l'ont placé aussi parmi les témoins du Seigneur; et les récits anciens, où l'on voit qu'il donna son sang pour la vérité, peuvent bien n'être pas dans l'erreur; car, malgré les promesses, la persécution avait repris son œuvre avec ardeur en cette même année 177, surtout dans les Gaules. Le 1er juin de cette même année-là, eut lieu le martyre de saint Pothin, évêque de Lyon, et avec lui les supplices de saint Sanctus, de saint Biblis, de saint Mature, de saint Attale, de saint Alexandre et de l'héroïque sainte Blandine. Saint Soter fut enterré au Vatican, près de saint Pierre.

SAINT CAIUS,

PAPE ET MARTYR.

Le saint Pape Caius, qui succédait à saint Eutychien, avait été porté au Saint-Siége le 17 décembre 283. Il était parent de Dioclétien, né comme lui en Dalmatie, et Dioclétien fut proclamé et reconnu empereur l'année suivante, après la mort de Numérien.

Aussitôt qu'il se vit le maître, le 29 août de cette année 284, il publia un impitoyable édit contre les Chrétiens, dont plusieurs déjà lui devaient la couronne du martyre. La persécution s'étendit partout. L'année suivante, il s'associa Maximilien-Hercule qui activa encore les poursuites contre les Chrétiens. Alors souf

Digitized by Google

irent à Rome sainte Zoé, saint Nicostrate, les saints prêtres arc et Marcellin, saint Claude, saint Castor, saint Victorin, saint ranquillin et bien d'autres; à Tibériade, saint Joseph de Pales- ne, dit le comte Joseph; à Nomento, saint Prime et saint Féli- en; saint Genès, le comédien, à Rome encore, et en présence de ioclétien; aux champs d'Agaune, dans la contrée qu'on appelle ujourd'hui le Valais, Maximien-Hercule fit massacrer une lé- ion tout entière, une légion de plus de 6,000 hommes tous chré- ens; on l'appelait la Légion thébéenne; elle avait pour chef saint aurice. Il fit mourir en d'autres lieux de la Gaule des multi- udes en masse. Il disait quelquefois qu'en moins de dix ans il rait disparaître de la terre le nom chrétien, et il ne voyait pas à mesure que les Chrétiens témoignaient par leur sang, le ombre du bercail sacré s'augmentait.

L'an 287 vit souffrir, au diocèse de Reims, sainte Macre; au ocèse de Chartres, saint Yon; au diocèse de Soissons, saint uffin et saint Valère, saint Crépin et saint Crépinien, saint ientin; au diocèse d'Amiens, saint Firmin; sainte Foi et saint prais, en Aquitaine; saint Piat, à Tournai; saint Alban, en An- leterre. L'année d'après, l'illustre saint Sébastien, par ordre écial de Dioclétien; saint Lucien, à Beauvais, et beaucoup utres dans les Gaules, où commandait Maximien-Hercule. int Rieul, évêque de Senlis, suivit de près saint Lucien.

Les années suivantes virent le martyre héroïque de saint Vic- à Marseille, de saint Maximilien en Numidie, de sainte Su- ine, vierge, nièce du saint Pape Caius. Le vénérable Pontife, les soins des Chrétiens, qui le cachaient depuis douze ans, uit pu se soustraire aux bourreaux, non pas qu'il craignît la rt, mais pour encourager ses enfants au martyre. Enfin il fut s lui-même et mis à mort le 22 avril 296. Neuf jours après, il it remplacé par saint Marcellin, d'une noble famille de Rome. a veille du jour de sa fête, le 21 avril de l'an 1622, sous le ne de Grégoire XV, on découvrit le tombeau de saint Caius ns les catacombes de Saint-Callixte, autrement de Saint-Séba- n. Sur le pierre qui fermait le sépulcre étaient gravés la palme, blème du martyre, et le monogramme du Christ, Notre-Sei-

Digitized by Google

gneur, avec ces mots : CAIO PP. Au milieu des ossements, on trouva son anneau et quelques pièces de monnaie du temps de Dioclétien. Malheureusement l'église de Saint-Caius étant alors tombée en ruines, Grégoire XV, le 31 juillet suivant, donna les reliques de son prédécesseur à l'Archevêque de Rhodes, Alphonse de Gonzague, qui les fit transporter dans une terre de sa famille, à Novelara. Urbain VIII fut plus généreux envers cette gloire de la Papauté. Il releva, en 1631, l'église de Saint-Caius, où il plaça de ses reliques, afin qu'une si grande mémoire ne périt pas entièrement dans Rome.

SAINT NATHANAËL,

DISCIPLE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Nathanaël était de la petite ville de Cana, en Galilée, où Jésus-Christ fit le premier de ses miracles. Ce divin Sauveur, sorti du désert où il s'était retiré aussitôt après son baptême, revint en Galilée, et ayant rencontré Philippe, il lui dit de le suivre. Il n'avait point encore alors de disciple que saint André, qui n'avait quitté saint Jean-Baptiste pour le suivre que depuis deux ou trois jours, et qui lui avait amené son frère Simon-Pierre pour lui procurer le même bonheur. Philippe de son côté amena Nathanaël à Jésus-Christ. Il l'avait rencontré au retour d'avec le divin Sauveur, et lui avait dit: « Nous avons trouvé Celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les Prophètes. C'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. » Nathanaël, qui devait savoir ce que c'était que Nazareth, qui n'était qu'à deux lieues de Cana, dit à Philippe : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth. » Philippe lui répondit : « Venez et voyez. » Jésus, voyant Nathanaël qui venait le trouver, dit de lui : « Voici un vrai Israélite, sans déguisement et sans artifice. » Nathanaël lui dit : « D'où me connaissez-vous? » Jésus lui répondit : « Je vous ai vu avant que Philippe vous eût appelé, lorsque vous étiez sous le figuier. » Nathanaël lui dit : « Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. » Jésus lui répondit : « Vous croyez, parce que je vous ai dit que je vous ai vu sous le figuier : vous verrez bien de plus grandes choses. » Puis

Digitized by Google

ajouta : « En vérité je vous le dis, vous verrez désormais le Ciel ouvert, et les Anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme. » Trois jours après il se fit des noces à Cana, lieu de la naissance ou de la demeure de Nathanaël. La Mère de Jésus y était. Jésus lui-même y fut convié avec ses disciples, et ne refusa point de s'y trouver. Nous ne savons si Nathanaël en était; mais nous sommes porté à le croire, car le nombre de ses disciples ne se montait peut-être encore qu'à quatre, dont il en était un. Ce fut là que Notre-Seigneur fit son premier miracle par le changement de l'eau en vin.

Après saint Jean-Baptiste, personne n'a reçu de la bouche du Sauveur un si bel éloge que Nathanaël. Cet illustre témoignage que la Vérité éternelle a rendu à sa vertu a reçu dans l'Église tout l'éclat qu'il devait avoir. Les saints Pères surtout n'ont pas oublié de le faire valoir, et l'on peut voir entre les autres avec combien d'éloquence saint Chrysostome l'a relevé dans une de ses homéliés sur l'Évangile de saint Jean. Après un si glorieux témoignage, Nathanaël semblait ne mériter pas moins que le premier rang parmi les Apôtres de Jésus-Christ. Cependant il ne fut pas même de leur nombre, si l'on en croit saint Augustin et les autres Pères, qui estiment que la science de Nathanaël pouvait avoir été un obstacle à l'apostolat où Jésus-Christ ne voulait employer que des gens sans lettres, visiblement incapables par eux-mêmes de ce ministère, afin qu'on n'attribuât point les progrès de l'Évangile à des moyens humains. Ces raisons n'ont pourtant pas empêché les Grecs de dire ensuite que Nathanaël n'était autre que saint Barthélemy ou saint Simon, ou quelque autre du nombre des douze. Quelques Latins se sont aussi déclarés pour la première opinion, et ont cru que Barthélemy, qui veut dire fils de Tolmaï ou de Ptolémée, n'était qu'un surnom de Nathanaël. Leurs raisons sont spécieuses sans doute, mais nous en voudrions de convaincantes contre l'autorité de saint Augustin et de saint Grégoire le Grand, ou plutôt contre le silence de l'Écriture. Saint Épiphane a cru qu'il était ce disciple qui accompagnait Cléophas à Emmaüs le jour de la Résurrection. Ce qu'il y a de certain est que Nathanaël demeura toujours fidè-

Digitized by Google

lement attaché à Jésus-Christ. On le juge ainsi sur ce qu'après la Résurrection, s'étant trouvé avec saint Pierre et quelques autres Apôtres pour pêcher dans la mer de Tibériade, il eut l'honneur de dîner comme eux avec Jésus-Christ. C'est tout ce que l'Écriture et l'histoire de l'Église nous apprennent de lui. Les Grecs honorent sa mémoire le 22 avril, et lui donnent le titre d'Apôtre. Mais son nom ne se trouve point dans les martyrologes des Latins.

Ce qu'on vient de lire est emprunté à Baillet, qui suivit en ceci le sentiment de Baronius; mais Feller cite des autorités contraires.

Plusieurs écrivains, dit-il, ont soutenu que saint Barthélemy était le même que Nathanaël. Le P. Roberti, jésuite, Alphonse Tostat, Cornélius à Lapide, Henri Hammon, Gavantus, Fabricio Pignatelli et le P. Stilting, dans les *Acta Sanctorum,* ont adopté ce sentiment. Saint Jean ne nomme jamais Barthélemy parmi les Apôtres, et on ne trouve pas le nom de Nathanaël dans les trois autres Évangélistes. Ceux-ci joignent toujours ensemble Philippe et Barthélemy, et saint Jean Philippe et Nathanaël. Il en conclut que Nathanaël et Barthélemy ne sont qu'un. Barthélmy veut dire fils de Tolémée.

SAINT ALEXANDRE ET SAINT ÉPIPODE,

MARTYRS DE LYON.

Si l'histoire prend soin de conserver la mémoire des hommes illustres et de consacrer par des éloges les actions généreuses de ceux qui ont donné leur vie ou pour défendre leur liberté, ou pour l'intérêt de leur patrie, ou seulement pour acquérir une gloire vaine et stérile; si leurs vertus, quoique fausses et purement naturelles, ont été laissées à la postérité pour lui servir d'exemple, de quelles louanges ne doit-on pas relever la mort des Martyrs, puisqu'elle renferme comme en abrégé des exemples admirables d'une foi vive et d'une piété sincère, et que leur sang est un germe précieux d'où l'on voit éclore la sainteté et la vie? Ils ont combattu, non pour un roi de la terre et pour un prince mortel, mais pour le Roi du Ciel, et pour un Prince dont la

Digitized by Google

puissance est infinie et la durée éternelle. Si on les a vus courir au trépas, ce n'est pas en faveur d'une patrie où l'on reçoit une vie qu'on perd aussitôt, mais pour la patrie céleste, pour la veritable patrie, dont les Saints sont les fondateurs, et dont les habitants sont immortels; où l'on jouit d'une liberté que l'enfer avec toute sa violence ne peut jamais ravir, où l'on est comblé d'une gloire toute divine. Mais quoiqu'on ne puisse avoir qu'une idée grossière de celle dont Dieu récompense les travaux des Martyrs, parce qu'il n'est pas moins impossible de la comprendre que de la mériter, il n'est rien toutefois qui soit plus digne de passer jusqu'aux siècles à venir que les combats et les triomphes des Saints; rien qui soit plus propre à faire naître dans le cœur des fidèles une noble ardeur, qui les porte à embrasser une vie pure et qui soit une imitation du martyre par une continuelle mortification des passions et des sens. C'est dans ce dessein que nous avons entrepris de rapporter la glorieuse victoire que les Bienheureux Épipode et Alexandre ont obtenue sous les auspices de Jésus-Christ et par le secours de sa grâce, afin que leur exemple augmente, fortifie et anime la foi des Chrétiens.

Il y avait dix-sept ans que Lucius-Verus et Marc-Aurèle étaient assis sur le trône des Césars, lorsque la fureur des gentils se répandit comme un torrent impétueux dans toutes les provinces de l'empire contre l'Église. Mais ce fut particulièrement dans la province de Lyon qu'elle causa de plus grands ravages, et les traces qu'elle y laissa furent d'autant plus funestes et en plus grand nombre qu'elle la trouva peuplée d'un plus grand nombre de fidèles. Les magistrats et les officiers d'armée, les soldats et le peuple travaillaient de concert, et avec une égale animosité, à détruire la religion, en employant contre elle toute sorte de tourments, et persécutant sans relâche tout ce qui portait le nom de Chrétien, sans faire de distinction ni d'âge ni de sexe. Les noms de quelques-uns ont été conservés avec les circonstances de leur mort; mais il y en a beaucoup plus qui, pour avoir fini leurs jours dans les chaînes et dans l'obscurité d'une prison, ou ayant péri dans quelque émeute populaire, ont

Digitized by Google

été confondus dans la foule, et ne sont écrits que dans le Livre de la vie bienheureuse. Car, après cet horrible carnage des Chrétiens, dont le sang remplit la ville de Lyon et fit changer de couleur aux eaux du Rhône (ainsi qu'on le peut voir dans la lettre que les très-illustres Églises de Vienne et de Lyon écrivirent sur ce sujet aux Églises d'Asie et de Phrygie), les païens crurent avoir entièrement éteint le nom de la religion de Jésus-Christ. Ce fut alors qu'Épipode et Alexandre, qui en faisaient une profession secrète, furent dénoncés au gouverneur par leurs propres domestiques. Ce magistrat, en colère de ce que deux Chrétiens avaient échappé à l'exacte recherche qu'il croyait en avoir faite, donna des ordres très-précis de les arrêter, s'imaginant pouvoir enfin achever d'abolir en leur personne une religion qui lui était si odieuse.

Mais avant que de venir aux particularités de la mort de ces Saints, il faut dire un mot de leur vie. Alexandre était Grec. Épipode était natif de Lyon, tous deux unis dès leur plus tendre enfance par les mêmes études et les mêmes exercices, mais plus unis encore dans la suite par les liens d'une véritable charité. Leur amitié croissait avec leurs lumières, et augmentait à mesure qu'ils faisaient de nouveaux progrès dans les sciences. Leur union devint si intime et leurs sentiments se trouvèrent si conformes en toutes choses que, quoiqu'ils eussent reçu de ceux qui leur avaient donné la naissance[1] une éducation très-sainte, ils ne cessaient cependant de s'exciter l'un et l'autre par de réciproques et de continuelles exhortations à tendre à une plus haute perfection. Ils y réussirent si bien que, s'exerçant avec une attention toute particulière à la tempérance, à la pauvreté, à la foi, à la chasteté, aux œuvres de miséricorde, et généralement à toutes les vertus les plus excellentes du Christianisme, ils se rendirent des victimes dignes d'être immolées à Dieu; et ils eurent, par une heureuse anticipation, tout le mérite du martyre avant que d'en souffrir la peine. Ils étaient dans la fleur de leur jeunesse, et ils n'avaient point voulu engager leur liberté ni se charger du joug du mariage. Dès qu'ils eurent

[1] Ils portaient le titre de clarissimes.

Digitized by Google

aperçu les premiers feux de la persécution, ils songèrent à suivre le conseil de l'Évangile ; car, ne pouvant pas fuir de ville en ville, ils se contentèrent de chercher une retraite où ils pussent demeurer cachés et y servir Dieu en secret. Ils la trouvèrent dans un faubourg de Lyon, proche Pierre-Scise, et ce fut le petit logis d'une veuve chrétienne et d'une singulière piété qui les mit d'abord à couvert de la première enquête des persécuteurs. Ils y furent quelque temps inconnus, par la fidélité que leur garda leur sainte hôtesse et par le peu d'apparence qu'avait leur asile. Mais enfin ils furent découverts, et ils ne purent échapper à l'importune et trop curieuse recherche d'un officier du président. Ils furent arrêtés au passage étroit d'une petite chambre dans le moment qu'ils se sauvaient, et ils demeurèrent si éperdus lorsqu'ils se virent entre les mains cruelles des gardes du gouverneur, qu'Épipode perdit un de ses souliers, que sa charitable hôtesse trouva et qu'elle conserva comme un riche trésor.

Ils furent d'abord mis en prison, et avant même que d'avoir été interrogés[1], le seul nom de Chrétien portant alors avec soi une conviction manifeste des plus grands crimes. Trois jours après ils furent conduits, ayant les mains attachées derrière le dos, au pied du tribunal du gouverneur. Cet homme cruel leur demanda leur nom et quelle était leur profession ; une multitude innombrable de peuple remplissait l'audience, et l'on voyait sur le visage de chacun la haine peinte avec les plus noires couleurs. Les accusés dirent leur nom, et confessèrent naïvement qu'ils étaient Chrétiens. A cet aveu, et le juge et l'assemblée se récrient, s'emportent, frémissent de rage. Tout une ville est en mouvement pour perdre deux innocents. « Quoi ! dit le gouverneur d'un ton que la fureur rendait terrible, deux jeunes téméraires oseront braver les immortels ! Les saintes ordonnances de nos princes seront foulées aux pieds ! A quoi ont donc servi tant de supplices ! C'est donc en vain qu'on a dressé des croix, qu'on a mis en usage le fer et le feu ; en vain les bêtes se sont rassasiées des corps de ces impies : où sont les chevalets, les

[1] Contre les règles de la jurisprudence romaine.

Digitized by Google

lames de cuivre ardentes ? Où sont les tourments les plus affreux, prolongés même jusqu'au-delà du trépas ? Quoi ! tout cela a été inutile : les hommes ne sont plus, leurs os ont été reduits en cendre, à peine trouve-t-on la place où furent leurs tombeaux, et le nom du Christ retentit encore à nos oreilles ; des bouches sacriléges font encore entendre ce nom odieux à la vue des autels, devant les images sacrées des Césars ? Non, non, n'attendez pas que cette audace criminelle demeure impunie. Le Ciel et la terre demandent votre supplice, il est juste de les satisfaire. Mais de crainte qu'ils ne s'encouragent l'un l'autre, et qu'ils ne s'animent à souffrir par des paroles ou par des signes, comme on sait assez que c'est la coutume de ces gens-ci, qu'on les sépare ; qu'on fasse retirer Alexandre, qui paraît le plus vigoureux, et qu'on applique Épipode à la question. »

Le gouverneur crut qu'il pourrait tirer quelque avantage de la conjoncture où se trouvait ce pauvre jeune homme, privé du secours de son ami, abandonné à sa propre faiblesse, et laissant présumer que dans une si grande jeunesse on ne devait pas craindre une résistance trop opiniâtre. Suivant donc les traces de l'ancien serpent, il commença par employer la douce persuasion, et à faire glisser dans son âme le poison mortel de la flatterie. « Ah ! c'est dommage, lui dit-il, qu'un si aimable jeune homme périsse pour la défense d'une mauvaise cause ; je sais que vous avez de la piété, que votre âme est remplie de tendres sentiments de religion : mais nous croyez-vous des impies ? N'avons-nous pas une religion et des dieux, et la piété est-elle bannie de nos temples ? Toute la terre adore les mêmes divinités que nous, et nos augustes princes sont les premiers à leur rendre leurs hommages. Au reste, nos dieux aiment la joie : c'est au milieu des banquets somptueux qu'on leur adresse des prières, et les vœux qu'on leur fait ne sont jamais mieux exaucés que lorsqu'on les accompagne de jeux, de danses et de charmants concerts. Que vous dirai-je enfin : l'amour et les plaisirs, la bonne chère et les vins délicieux, la magnificence des spectacles, les agréables intrigues du théâtre, en un mot, les plus doux passe-temps de la vie font la plus grande partie de leur

Digitized by Google

culte. Mais pour vous, vous avez une religion sombre et chagrine : vous adorez un Homme qui a été cloué à une Croix, qui ne peut souffrir qu'on jouisse de tous ces plaisirs, qui condamne la joie, qui se plaît à avoir des adorateurs exténués par les jeûnes, enfin qui conseille une chasteté triste et inféconde. Mais après tout, quel appui peut-on attendre de ce Dieu, quel bien peut-il faire à ceux qui s'attachent à son service, lui qui n'a pu garantir sa vie de l'attentat formé contre elle par les derniers des hommes? J'ai bien voulu vous représenter toutes ces choses, afin que, renonçant à cette religion farouche et sauvage, vous ne songiez plus qu'à passer votre jeunesse parmi les doux et tendres amusements de cet âge destiné par la nature à la jouissance de tous les contentements que le monde offre à ceux qui en savent faire un bon usage. »

Le Bienheureux Épipode répondit au gouverneur en ces termes : « La grâce de Jésus-Christ, mon Maître, et la foi catholique que je professe, ne me laisseront jamais surprendre à la douceur empoisonnée de vos paroles. Vous feignez d'être sensible aux maux que je me prépare; mais sachez que je ne regarde cette fausse compassion que comme une véritable cruauté. La vie que vous me proposez est pour moi une éternelle mort; et la mort dont vous me menacez n'est qu'un passage à une vie qui ne finira jamais; il est glorieux de mourir d'une main comme la vôtre; accoutumée à répandre le sang de ceux qui refusent d'abandonner le parti de la vertu. Au reste, ce Dieu que nous adorons, ce souverain Seigneur de tout l'univers, en un mot, ce Jésus que vous dites avoir souffert le supplice de la Croix, savez-vous qu'il est ressuscité; qu'Homme et Dieu tout ensemble il s'est élevé dans le Ciel par sa propre vertu, traçant lui-même à ses serviteurs un chemin à l'immortalité, et leur préparant là-haut des trônes tout brillants de gloire. Mais je n'aperçois que ces choses sont trop relevées pour vous; je veux bien me rabaisser en votre faveur, et vous parler le langage des hommes. Les ténèbres dont votre esprit est couvert sont-elles si épaisses qu'elles ne vous laissent pas voir que tout homme est composé de deux différentes substances, l'âme et le corps? Chez

Digitized by Google

nous l'âme commande, et le corps obéit; ces plaisirs infâmes que vous me vantez tant, et qui plaisent si fort à vos dieux, flattent agréablement le corps, mais ils donnent la mort à l'âme. Pour nous, nous prenons le parti de notre âme contre notre corps, et nous la défendons des vices qui l'attaquent. Ne nous vantez point tant votre piété envers vos dieux immortels : le premier et le plus grand de vos dieux, c'est votre ventre; vous lui sacrifiez la plus noble partie de vous-mêmes; et vous rabaissant jusqu'à la nature des bêtes, après avoir vécu comme elles, vous n'attendez qu'une fin pareille à la leur. Mais lorsque nous périssons par vos ordres, que font vos tourments, sinon de nous faire passer du temps à l'éternité, et des misères d'une vie mortelle au bonheur d'une vie qui n'est plus sujette à la mort? »

Le gouverneur ne put refuser son admiration à un discours si rempli de sagesse et de générosité, il en fut touché; mais ce sentiment ne dura pas longtemps, et la honte, le dépit et la rage lui succédèrent bientôt avec toutes les horreurs qui les accompagnent. Ne pouvant donc résister à ces trois furies, il commanda qu'on frappât à coups de poing cette bouche qui avait parlé avec tant d'éloquence. La douleur que ressentit le saint Martyr ne fit qu'affermir sa constance, et malgré le sang qui sortait de sa bouche avec une partie de ses dents, il ne laissa pas de proférer ces paroles : « Je confesse que Jésus-Christ est un seul Dieu, avec le Père et le Saint-Esprit, il est juste que je lui rende une âme qui est sortie de ses mains et qu'il a rachetée de son sang. Ainsi la vie ne m'est point ôtée : elle n'est que changée en une plus heureuse, et il m'importe peu de quelle manière ce corps cesse de vivre, pourvu que l'esprit qui l'anime retourne à Celui qui lui a donné l'être. » A peine saint Épipode eût fini ces derniers mots que le juge le fit élever sur le chevalet, et placer des bourreaux à droite et à gauche, qui lui déchirèrent les côtés avec des ongles de fer. Mais voilà que tout-à-coup on entend un bruit effroyable : tout le peuple demande le Martyr; il veut qu'on le lui abandonne. Les uns ramassent des pierres pour l'en accabler, les autres, plus furieux, s'offrent à le mettre en pièces; tous enfin trouvent la cruauté du gouverneur trop lente à leur gré.

Digitized by Google

n'est pas lui-même en sûreté. Surpris de cette violence
ıopinée, il craint qu'on ne viole le respect dû à son caractère, et
ésirant assoupir dès sa naissance ce commencement de sédition,
fait enlever le Martyr, et sans donner le temps aux mutins de
ɔursuivre leur attentat, il le fait tuer d'un coup d'épée. Ainsi,
ır une disposition favorable de la Providence, l'emportement
ɛs ennemis de saint Épipode ne fit que hâter la fin de son
ıartyre, Jésus-Christ se hâtant lui-même de couronner son
ɪrviteur.

Cependant le gouverneur brûlait d'impatience de tremper
ıns le sang d'Alexandre ses mains encore fumantes de celui
ɜ son cher Épipode. Il l'avait laissé un jour en prison, et
ımettant son interrogatoire au jour suivant, il se le fit amener
ıns le dessein de pouvoir par son supplice rassasier sa fureur
celle de tout le peuple. Il fit toutefois un effort sur lui-même,
retenant avec peine les mouvements impétueux d'un courroux
ɹeugle, il voulut bien tenter la voie de la douceur avant que
ɜ prendre celle des tourments. « Vous voilà, lui dit-il, encore le
ıaître de votre destinée; profitez du délai qu'on vous donne et
ɜ l'exemple de ceux qu'un fol entêtement a fait périr. Grâces
ıx dieux immortels, nous avons fait une si bonne guerre aux
ɛtateurs du Christ, que vous êtes presque le seul qui soit resté
ɜ ces misérables : car enfin apprenez que le compagnon de
ɔtre impiété ne vit plus ; cessez donc de vous promettre
ımpunité si vous persévérez dans votre crime; ayez pitié de
ɔus-même, et venez remercier les dieux d'une vie qu'ils ont la
ɔnté de vous conserver. »

« C'est à mon Dieu que je dois toute ma reconnaissance, ré-
ɔndit Alexandre, que son Nom adorable soit béni à jamais.
ɔus croyez m'épouvanter par le souvenir que vous rappelez
ıns ma mémoire des tourments que tant de Martyrs ont en-
ırés; mais sachez que vous ne faites qu'enflammer davantage
ɪrdeur que j'ai de les suivre en retraçant à mes yeux leurs
ɔmphes. Pensez-vous avoir fait périr ces âmes bienheureuses
ɛ vous avez chassées de leurs corps à force de supplices?
ısabusez-vous : elles sont dans le Ciel où elles règnent; mais, le

Digitized by Google

croirez-vous? ce sont les persécuteurs eux-mêmes qui ont péri en cette rencontre. Que j'ai pitié de l'erreur où je vous vois; ce nom sacré, que vous vous imaginez pouvoir éteindre dans les flots de sang que vous versez, n'en est que plus éclatant. Cette religion que vous prétendez renverser par vos faibles efforts, c'est Dieu qui en a jeté les fondements : ils sont inébranlables; la vie pure et sainte des Chrétiens soutient l'édifice, et leur mort précieuse l'augmente et l'embellit. C'est ce même Dieu qui a fait le Ciel, il est le maître de la terre, et il règne par sa justice dans les enfers. Apprenez que les âmes auxquelles vous croyez donner la mort s'échappent de vos mains, et prennent leur essor vers le Ciel, où un royaume les attend; au lieu que vous descendrez dans l'enfer avec vos dieux. En faisant mourir mon cher frère, vous avez assuré son bonheur, et je meurs d'impatience de le partager avec lui. Qu'attendez-vous donc? Je suis Chrétien, je l'ai toujours été, je ne cesserai jamais de l'être. Vous pouvez cependant tourmenter ce corps, qui, étant formé de terre, est sujet aux puissances de la terre ; mais mon âme, d'une nature toute céleste, ne reconnaît point votre pouvoir ; et Celui qui l'a créée saura bien la garantir de votre cruauté. »

Ce discours ne fit qu'augmenter dans l'âme du gouverneur la honte et la colère. Il fit étendre le saint Martyr les jambes écartées, et trois bourreaux le frappaient sans relâche. Ce tourment ne diminua rien de la sainte fierté de ce généreux athlète, et il ne s'adressa jamais qu'à Dieu pour implorer son secours. Comme son courage ne se démentait point et qu'il commençait à lasser les bourreaux, qui s'étaient déjà relayés plusieurs fois, le gouverneur lui demanda s'il persistait toujours dans sa première confession. « Oui, répondit-il d'un ton d'autorité, et qui témoignait la grandeur de sa foi : car vos dieux ne sont que de mauvais démons; mais le Dieu que j'adore, et qui seul est tout puissant et éternel, me donnera la force de le confesser jusqu'au dernier soupir; il sera le conservateur et le gardien de ma foi. Le gouverneur dit alors : « Je vois la pensée de ces misérables : leur fureur insensée est montée à un tel point qu'ils mettent toute leur gloire dans la durée de leurs souffrances, et ils croient

Digitized by Google

ar là avoir remporté une victoire signalée sur ceux qu'ils
omment leurs persécuteurs ; mais il faut les guérir de cette
résomption. » Puis, s'efforçant de prendre un ton plus grave
plus moderé, il prononça cette sentence : « Étant une chose
ntraire au bon exemple, et au respect dû à la religion des
eux, et à la dignité de notre siége, de souffrir plus longtemps
piniâtreté impie du nommé Alexandre, convaincu de Christia-
isme, et comme ce serait en quelque sorte s'en rendre complice
ıe d'en différer la punition, nous ordonnons qu'il sera attaché
une croix pour y expier son crime par sa mort. » Les bour-
aux prirent aussitôt le Saint, et le lièrent à ce bois qui est
venu le signe de notre salut. Il n'y demeura pas beaucoup
ns y expirer ; car son corps avait été si fort déchiré dans cette
uelle flagellation que les côtes décharnées laissaient voir à dé-
uvert les entrailles. Ayant donc son âme unie à Jésus-Christ,
la lui rendit en invoquant son saint Nom.

Le tombeau réunit deux amis que la mort seule avait pu sé-
ırer durant quelques moments ; les fidèles, ayant enlevé secrè-
ment leurs corps, allèrent cacher ce pieux larçin dans un
ıdroit inconnu aux infidèles. Il y avait, sur le penchant d'une
s collines de la ville, un enfoncement couvert d'arbres épais ;
, parmi des broussailles, on trouvait une espèce de grotte ; la
ute des eaux l'avait insensiblement creusée, et leur humidité
onde avait fait naître à l'entour des ronces et des épines, qui
dérobaient la vue à ceux que le hasard conduisait en ces lieux
artés. Ce fut cette caverne qui fut choisie pour être la déposi-
re des saintes dépouilles de nos Martyrs, et qui les mit à cou-
rt d'une seconde persécution des païens, qui, par une inhu-
nité inconnue aux peuples les plus barbares, refusaient aux
rts le repos de la sépulture. Ce lieu est devenu dans la suite
lèbre par les miracles qui s'y opèrent tous les jours, et qui y
irent la dévotion du peuple. Et voici ce qui commença à le
ttre en réputation.

Une maladie contagieuse ravageant toute la ville de Lyon, un
ne homme de condition, consumé des ardeurs d'une fièvre
ligne, fut averti en songe d'avoir recours aux remèdes que

Digitized by Google

lui donnerait une certaine femme qui lui fut nommée. C'était celle-là même qui avait le soulier de saint Épipode. Elle fut fort surprise de la prière qu'on lui faisait de vouloir s'employer à la guérison de ce jeune gentilhomme; elle dit ingénûment qu'elle n'avait aucune connaissance de la médecine; qu'à la vérité elle avait guéri plusieurs maladies par le moyen du soulier qui avait servi à un saint Martyr, et que Dieu avait fait tomber entre ses mains pour la récompenser de l'hospitalité qu'elle avait exercée envers ses serviteurs. En même temps Lucie (c'est ainsi que se nommait cette charitable veuve) fit la bénédiction sur un verre d'eau qu'elle présenta au malade; il ne l'eut pas plus tôt pris que le feu de sa fièvre s'éteignit, non par un effet naturel, mais par un miracle de la toute-puissance divine. Le bruit de cette merveille se répand par toute la ville; la foi chrétienne est exaltée, le pouvoir des Saints est reconnu. Une multitude de peuple court en foule au tombeau des Martyrs, demande la santé, la reçoit, et avec la santé la grâce du Ciel et la lumière de l'Évangile : on ne cherche que la guérison du corps, et on obtient encore celle de l'âme. Les miracles se multiplient; et à l'aspect de cette sainte caverne, les démons sortent des corps, les maladies prennent la fuite, tous les maux disparaissent, et il s'y passe de si grandes choses que l'incrédulité est obligée de se rendre malgré elle à l'évidence des faits. Gardons-nous donc d'être incrédules; la puissance de Dieu aime à se découvrir aux esprits dociles : elle les favorise, elle les aime; mais elle se réserve pour ceux qui doutent, et elle ne daigne rien opérer en leur faveur.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT LÉONIDE,

PÈRE D'ORIGÈNE, MARTYR[1].

L'an de Jésus-Christ 202, et le dixième du règne de l'empereur Sévère, il s'alluma une cruelle persécution qui fit couler dans tout l'empire, et surtout en Égypte, le sang d'une multitude de Chrétiens. Parmi ceux dont le triomphe illustra le ville d'Alexan-

[1] Voyez Eusèbe, *Hist.*, lib. VI, c. XII; et *Chron.*, ad ann. 10; Severi, et saint Jérôme, *Cat.*, c. LIV.

Digitized by Google

rie, on compte Léonide, père du grand Origène. C'était un hilosophe chrétien, également versé dans les sciences sacrées et rofanes; il avait sept fils, dont Origène était l'aîné. Ayant remarqué en lui de très-heureuses dispositions, il l'éleva avec un oin tout particulier. Charmé des progrès rapides qu'il lui voyait ire dans les sciences et dans la vertu, il l'aimait tendrement, et e cessait de remercier Dieu de lui avoir donné un tel fils. Souent il s'approchait de son lit lorsqu'il était endormi, et lui découvrant la poitrine, il la baisait avec respect, comme un sanctuaire où résidait l'Esprit de Dieu.

Pendant que la persécution ravageait l'Église d'Alexandrie, éonide fut arrêté et mis en prison par l'ordre de Lætus, gouverneur d'Égypte. Origène, qui n'avait alors que dix-sept ans, ortait une sainte envie à son père, et brûlait d'un ardent désir e verser son sang pour Jésus-Christ. Sa mère le conjurait inutiment de ne point l'abandonner. Comme elle avait tout lieu de raindre qu'il n'allât se livrer aux persécuteurs, elle prit le parti e cacher ses habits, afin qu'il ne pût sortir de la maison. Le une Origène ne pouvant faire autre chose, écrivit à son père ne lettre fort touchante pour l'exhorter à mourir avec courage avec joie. « Prenez garde à vous, lui disait-il, et n'allez pas, à use de nous, changer de résolution. » Léonide persista généusement dans la foi, et fut décapité dans l'année 202. La conscation de ses biens réduisit sa famille à une extrême pauvreté; ais la Providence sut la consoler et pourvoir à ses besoins.

Quant à Origène, il se rendit depuis si célèbre que nous oyons devoir le faire connaître plus particulièrement, en donant un précis de sa vie et de ses écrits, après la Vie de saint éonide.

Suidas dit que saint Léonide fut honoré du caractère épiscopal. . Vincent de la Rue est du même sentiment, et le prouve par autorité de deux copies manuscrites du *Catalogue des hommes lustres* de saint Jérôme, qui se gardent dans la bibliothèque du atican.

(GODESCARD.)

Digitized by Google

NOTICE DE LA VIE ET DES ÉCRITS D'ORIGÈNE.

Origène, surnommé *Adamance*, naquit à Alexandrie l'an 18[illegible]. Le surnom d'*Adamance*, qui vient d'*adamas*, *diamant* ou *indomptable*, lui fut donné à cause de son assiduité infatigable au travail. Il profita beaucoup sous le célèbre Clément, chargé du soin de faire les catéchèses; il prit aussi les leçons du fameux Ammonius Saccas, qui, avec les plus habiles philosophes de son temps, suivait principalement la doctrine de Platon. Ce n'était pas qu'il méprisât Aristote; au contraire, il le suivait aussi en bien des choses, et par-là il était venu à bout d'assoupir les querelles qui avaient si longtemps divisé les écoles de ces deux philosophes de l'ancienne Grèce. Origène eut pour condisciples, sous Ammonius, Plotin, le critique Longin, et plusieurs autres personnages recommandables pour leur érudition.

Comme il joignait un désir insatiable d'apprendre à des dispositions extraordinaires, il fit de très-grands progrès dans toutes les sciences. Il acquit, selon Suidas et saint Jérôme, une connaissance profonde de la dialectique, de la géométrie, de l'arithmétique, de la musique et de la rhétorique; il perça les ténèbres de l'ancienne philosophie, afin de démêler quels avaient été les sentiments de chaque philosophe; il s'appliqua aussi à l'étude de la langue hébraïque, pour mieux pénétrer les mystérieuses obscurités de l'Écriture.

La mort de son père l'ayant réduit à une grande pauvreté, il trouvait de quoi subsister dans les libéralités d'une femme d'Alexandrie extrêmement riche, qui le retira chez elle. Cette femme logeait aussi un certain hérétique nommé Paul, qu'elle considérait beaucoup. Origène était par conséquent forcé de le voir; mais il ne voulut jamais communiquer avec lui dans la prière. On ne sait s'il perdit par-là les bonnes grâces de sa bienfaitrice; quoi qu'il en soit, il ouvrit à Alexandrie une école de grammaire, qui le mit en état de se passer des secours d'autrui. L'année suivante, c'est-à-dire en 203, il instruisit quelques catéchumènes qui s'étaient adressés à lui.

Digitized by Google

L'évêque Démétrius, connaissant son rare mérite, le chargea
e l'école des catéchèses à Alexandrie, quoiqu'il n'eût que dix-huit
ıs. C'était pour Origène une distinction bien glorieuse, puisque
tte place ne se donnait ordinairement qu'à des personnes avan-
es en âge; aussi était-il déjà un savant formé dans un âge où
s autres hommes sont à peine capables d'études sérieuses. La
ıpériorité de son génie le fit universellement admirer et res-
ter; on venait le consulter de toutes parts, et il se vit en peu
temps à la tête d'un grand nombre de disciples. Ceux qui
aient écouté les plus habiles maîtres venaient se perfectionner
us lui. Les païens allaient l'entendre comme les autres. Ori-
ne les recevait avec bonté, et il saisissait adroitement toutes
s occasions qui se présentaient de leur faire goûter la doctrine
Christianisme. Voici un trait qui prouve mieux que tout ce
ıe nous pourrions dire la haute idée que l'on avait conçue de
i. Étant un jour entré par hasard dans l'école de Plotin, ce
ilosophe, tout habile qu'il était, fut déconcerté en le voyant; il
ırrêta tout court, et refusa de continuer. Il reprit à la fin son
scours sur les instances réitérées qui lui en furent faites, et
profita de cette occasion pour donner à Origène des louanges
il y avait autant d'esprit que de vérité. Ce trait est rapporté
r Porphyre dans la Vie de Plotin.

Il n'en était pas d'Origène comme de ces maîtres ordinaires,
ıi sont obligés, par la sphère étroite de leurs connaissances, de
borner à un genre particulier; il enseignait toutes les sciences
ec autant de succès que la théologie.

Malgré les fatigues inséparables de son emploi, il était encore
état d'occuper sept scribes; et ce qu'il y a de plus admirable,
st que la fécondité de son génie ne l'empêchait point de mettre
aque idée à sa place, de lui donner le jour qui lui convenait,
rendre en un mot toutes ses pensées avec une énergie et une
ilité qui feront l'admiration de tous les siècles. Son application
'étude n'était presque jamais interrompue; la variété dans les
jets de son travail était l'unique délassement qu'il se permît. Il
ait étudier jusque dans ses voyages, afin d'augmenter de plus
plus l'étendue de ses connaissances; partout il était environné

Digitized by Google

de disciples, et il n'y avait aucun lieu où il ne laissât des trace de son immense érudition. A peine connaissait-il les intervalle de repos marqués par la nature ; la nuit et le jour étaient égale ment pour lui un temps d'étude.

On vit sortir de son école un grand nombre de docteurs et d prêtres qui éclairèrent l'Église par leur science et l'édifièrent pa leurs vertus. Ce fut aussi dans ses leçons que plusieurs Chrétien puisèrent le désir du martyre. Parmi ceux de ses disciples qu versèrent leur sang pour Jésus-Christ, on compte saint Plutarque saint Sérénus, saint Héraclide, etc.

La fonction de catéchiste obligeant Origène à converser ave les femmes aussi bien qu'avec les hommes, il s'avisa d'un moye extraordinaire pour se mettre à l'abri de toute tentation : il s fit eunuque. Cette action, dont le motif était louable, venait sans doute d'un zèle indiscret; aussi Origène la condamna-t-il lu même dans la suite, t. XV *In Matth.*, p. 369, édit. Huet.

Lorsqu'Origène cessa d'enseigner la grammaire, il vendit tou ce qu'il avait de livres de littérature profane, et se contenta d quatre oboles par jour que lui donnait celui qui les avait achetés Il vécut de la sorte plusieurs années. Son amour pour la pen tence lui faisait pratiquer toutes sortes d'austérités. Il allait nu pieds, et s'abstenait de l'usage de la viande. Une extrême faiblesse d'estomac fut seule capable de le déterminer à se per mettre un peu de vin. Il couchait toujours sur la terre nue, jeû nait et veillait beaucoup. Il pratiquait dans un degré éminent pauvreté volontaire, et refusait constamment les offres de secou que lui faisaient plusieurs personnes. A l'entendre cependant, était encore bien éloigné de ce parfait dégagement de toutes le choses créées ; aussi s'écriait-il, à l'occasion du précepte que Jésu Christ (*Luc.*, XIV, 33) donne aux hommes, et plus particulièreme aux prêtres, de renoncer à tout ce qu'ils possèdent pour devenir ses disciples : « Je tremble en proférant ces paroles ; c'est me » même que j'accuse le premier ; c'est ma propre condamnatio » que je prononce... Au moins, puisque nous connaissons notre » devoir, tâchons de le remplir. Hâtons-nous de cesser d'être le » prêtres de Pharaon, dont les possessions étaient sur la terre

Digitized by Google

afin de mériter d'être comptés parmi les prêtres du Seigneur, comme Paul, Pierre et Jean, qui n'avaient ni or, ni argent, mais qui possédaient des richesses que tous les biens visibles ne peuvent procurer. » *Hom.* XVI *in Gen.*, p. 104.

Origène fit un voyage à Rome sous le pontificat de saint Zéphirin, afin de satisfaire le désir qu'il avait de voir *une Église aussi ancienne* que celle de cette ville. Son séjour n'y fut pas long. Etant retourné à Alexandrie, il y reprit ses catéchèses, à la sollicitation de l'évêque Démétrius. Ce fut vers ce temps-là qu'il convertit à la foi catholique plusieurs personnes qui avaient embrassé les erreurs de Marcion et de Valentin.

Ambroise, que l'Église a depuis honoré comme saint, était du nombre de ceux que convertit Origène. Il était d'Alexandrie, et en naissait de grands biens à une naissance illustre. Avant sa conversion, il parut avec éclat à la cour des empereurs. Il avait épousé Marcelle, femme de beaucoup de mérite, et en avait eu plusieurs enfants. Un désir ardent de s'appliquer à la recherche de la vérité lui inspira l'amour d'une vie retirée. Malheureusement il ne fut point assez précautionné dans le choix de ses lectures, et il tomba dans les erreurs des valentiniens. Quelques entretiens qu'il eut avec Origène lui ouvrirent les yeux, et dissipèrent tous ses préjugés. Il s'attacha depuis fortement à celui qui avait retiré de l'erreur; il le pria aussi d'être son guide et de lui donner l'intelligence des Écritures. Comme Origène vivait dans une grande pauvreté, il lui fournit des copistes et tout ce dont il avait besoin pour son travail. Nous lisons dans saint Jérôme que l'occupation d'Ambroise, tant le jour que la nuit, était de faire succéder la lecture à la prière, et la prière à la lecture. C'est à ses soins et à ses libéralités, ajoute le même Père, que nous sommes redevables des Commentaires d'Origène sur l'Écriture, lesquels lui sont presque tous dédiés.

La science et la vertu d'Ambroise lui méritèrent l'honneur d'être élevé au diaconat. La fureur des païens lui fournit plusieurs fois l'occasion de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Ayant été arrêté durant la persécution de Maximin, il fut traité avec ignominie et dépouillé de ses biens. On le conduisit en Ger-

Digitized by Google

manie, où l'empereur faisait la guerre; mais la Providence lui sauva la vie, ainsi qu'à Prototecte, qui avait été arrêté avec lui. De retour à Alexandrie, il engagea Origène à réfuter Celse, philosophe épicurien, qui avait attaqué la religion chrétienne. Saint Ambroise mourut vers l'an 251. L'Église l'honore le 17 mars, avec le titre de confesseur. Mais il est temps de revenir à Origène.

L'empereur Héliogabale étant venu à Antioche en 218, fit dans cette ville un assez long séjour. Il mena avec lui Mammée, sa tante et mère d'Alexandre, qui fut depuis empereur. Cette princesse, qui était sage, vertueuse et instruite, eut envie de voir Origène, dont on lui avait raconté tant de merveilles. Elle le fit donc venir à Antioche, où elle le reçut avec honneur, et le retint quelque temps. S'il est vrai qu'elle ait embrassé le Christianisme, comme on n'en peut guère douter, on lui fut principalement redevable de la paix dont jouit l'Église sous le règne d'Alexandre, son fils. On lit dans Origène, lib. III *Contra Cels.*, que les fidèles jouirent d'une plus grande liberté sous Héliogabale. Ceci est généralement attribué au crédit que Mammée avait à la cour; et si Origène ne nous dit point qu'il y eut beaucoup de part, c'est par un motif d'humilité.

Lorsque sa présence ne fut plus nécessaire à Antioche, il reprit la route d'Alexandrie. Il y composa ses ouvrages sur l'Écriture sainte, dans le temps qui s'écoula depuis l'an 219 jusqu'à l'an 228.

Il partit d'Alexandrie en 230, pour aller au secours des Églises d'Achaïe que troublaient divers hérétiques. Démétrius, son évêque, lui donna en partant une lettre *ecclésiastique* ou de communion. Ayant pris sa route par Césarée, en Palestine, Théoctiste, évêque de cette ville, l'ordonna prêtre avec l'approbation de saint Alexandre de Jérusalem et de plusieurs autres Prélats de la province. Cette ordination occasionna de grands troubles. Démétrius porta les choses aux derniers excès : il déposa Origène dans deux Conciles, et l'excommunia. Il alléguait pour raison de sa conduite : 1° qu'Origène s'était fait eunuque (ce que l'Église mit effectivement dans la suite au nombre des irrégularités);

Digitized by Google

2° qu'il avait été ordonné sans le contentement de son propre Évêque; 3° qu'il avait enseigné plusieurs erreurs touchant la doctrine, et entre autres choses, que le démon serait enfin sauvé et délivré des peines de l'enfer.

Origène, pour céder à l'orage qui fondait sur lui, prit la fuite en 231, et se retira en Palestine; de là il écrivit à ses amis d'Alexandrie, ap. S. Hieron., lib. II *Contra Rufin.*, p. 413, pour se justifier des erreurs dont on l'accusait. Il s'expliquait d'une manière orthodoxe sur les peines des démons, et déclarait qu'on ne devait point le rendre responsable de ce que les hérétiques avaient corrompu ses écrits. Une déclaration aussi expresse devrait naturellement être regardée comme une preuve décisive en faveur de la catholicité d'Origène; mais nous croyons, sans vouloir noircir la réputation de ce grand homme, qu'il est difficile de le justifier en tout. On voit, par les livres *des Principes*, qu'il tomba pour quelque temps dans des erreurs, et même dans des extravagances. En applaudissant donc au motif qui a porté Halloix, Tillemont et Ceillier à prendre sa défense, nous pensons qu'ils ont été trop loin, et qu'ils n'ont point assez pesé les raisons par lesquelles on prouve qu'il a été dans l'erreur; il paraît au reste qu'il n'y persista pas longtemps. En effet, les plus savants et les plus saints Évêques de Palestine le traitèrent toujours avec honneur, et ne se séparèrent jamais de sa communion. Saint Grégoire le Thaumaturge prononça son panégyrique, et donna les plus grandes louanges à son savoir et à ses vertus. Saint Pamphile fit son apologie : il y citait la lettre d'Origène dont nous avons parlé plus haut, et y prouvait que ses écrits avaient été corrompus par les hérétiques.

Les origénistes, dont la principale erreur était de nier l'éternité des peines, s'appuyaient fortement de l'autorité d'Origène. Ce fut pour cela que quelques anciens écrivirent contre ce grand homme avec tant d'amertume. Leur but était d'affaiblir son autorité, afin que ceux qui se disaient ses disciples ne s'en prévalussent point. Il paraît pourtant qu'Origène n'avait pas nié crûment l'éternité des peines des démons, et qu'il avait seulement avancé que les démons seraient sauvés s'ils se repentaient;

Digitized by Google

il l'assure lui-même dans ses écrits, cités par saint Pamphile et par saint Jérôme. Le témoignage de ce dernier a d'autant plus de force qu'il le rendit dans un temps où, par zèle contre l'origénisme, il se montrait ennemi déclaré de celui qui en était regardé comme le père.

Le cinquième Concile général condamna les écrits et le nom d'Origène, pour mettre fin à toutes les contestations qui troublaient l'Église. Au reste ce Père mourut dans la communion de l'Église et ne soutint jamais ses erreurs, tant sur l'éternité des peines que sur les âmes humaines et sur les Anges, avec cette opiniâtreté qui fait les hérétiques. (Voyez M. Huet, *Origeniana*, lib. II, cap. III, n. 19, et D. Charles-Vincent de la Rue, *Not. in Huetii Origenian.*) Le P. Peteau et M. Huet ont aussi accusé Origène de n'avoir pas pensé d'une manière orthodoxe sur la consubstantialité du Verbe et sur la Trinité ; mais il a été justifié de cette accusation par D. Maran, *De divin. Christ.*, lib. IV, cap. XIV, XV et XVI; par Bull, *Defens. fidei. nic.*, cap. IX; par Witasse, Tournély, et par D. Charles-Vincent de la Rue, *Not. in Huetii Orig.*, lib. II, c. II, p. 107, et p. 139, t. IV, part. II. Le dernier prouve encore qu'Origène n'a point enseigné les erreurs reprochées aux pélagiens. *Ibid.*, lib. II, p. 192.

Après ces discussions, qui nous ont paru nécessaires, nous allons reprendre le fil de la vie d'Origène.

Bérille, évêque de Bostra, en Arabie, étant tombé dans plusieurs erreurs par rapport à la divinité de Jésus-Christ, Origène, qui était toujours à Césarée, alla le trouver en 238; il eut des conférences avec lui, et vint à bout de le ramener à la doctrine de l'Église. Bérille conserva toujours une vive reconnaissance du service que lui avait rendu Origène, et lui écrivit diverses lettres pour le remercier de ce qu'il avait bien voulu le détromper.

Origène se retira en Cappadoce durant la persécution de Maximin, et à Tyr durant celle de Dèce. Il fut arrêté dans cette dernière ville, y resta longtemps en prison, et y souffrit différentes tortures; il fut pourtant élargi à la mort de l'empereur Dèce. On lit dans quelques auteurs qu'il céda à la violence des tourments; mais c'est une calomnie, qui a été solidement réfutée

Digitized by Google

par Baronius, par Halloix, *Orig. defens.*, lib. IV, q. III, et *Not.*, p. 36; par Raynaud, *Hopop.*, sect. 2; par Henri de Vallois, *In Euseb. hist.*, lib. VI, cap. XXX; par Huet, *Orig.*, lib. I, cap. IV; par D. Charles-Vincent de la Rue, *Not. in Huet. Orig.*, p. 102, etc. Origène mourut à Tyr en 253, dans la soixante-neuvième année de son âge. On l'enterra dans la cathédrale, auprès du grand autel, et l'on mit son épitaphe sur un pilier de marbre qui a subsisté fort longtemps. Voyez D. Charles-Vincent de la Rue, *Not. in Huet. Orig.*, part. II, p. 103.

ÉCRITS D'ORIGÈNE.

1° Les *Hexaples*, où l'on voyait sous six colonnes correspondantes le texte hébreu de l'Écriture écrit en caractères hébraïques, le même texte hébreu écrit en caractères grecs, la version d'Aquila, celle de Symmaque, celle des Septante, celle de Théodotion. Le même recueil fut appelé *Octaples* à cause des deux autres versions grecques qu'y ajouta Origène; ce qui faisait huit colonnes dans le livre des Psaumes, dans celui d'Habacuc, et peut-être encore de quelques autres Prophètes. La cinquième version avait été trouvée à Jéricho, et la sixième à Nicopolis, en Épire. Les *Tétraples* ne contenaient que les versions d'Aquila, de Symmaque, des Septante et de Théodotion, placées aussi vis-à-vis l'une de l'autre. Comme il y avait beaucoup de fautes et de variantes dans les copies des Septante, qui étaient entre les mains de tout le monde, Origène révisa cette version sur l'hébreu; il choisit en même temps dans les autres versions la leçon la plus conforme au texte original, comme étant la véritable leçon des Septante; mais parce qu'il ne voulait rien changer, ni ôter de considérable, il marqua par des obèles ce qui ne se trouvait point dans l'hébreu, et par des étoiles ce qu'il avait emprunté des autres versions.

Il ne nous reste plus aujourd'hui que des fragments des *Hexaples* d'Origène. D. de Montfaucon recueillit tout ce qu'il put en trouver, et le fit imprimer à Paris en 1713, 2 vol. in-fol. Le savant éditeur tira de grands secours pour rétablir le texte grec des Septante d'un manuscrit du Pentateuque et de deux

Digitized by Google

manuscrits des Prophètes, qui sont tous trois fort anciens. Le premier, qui est du VII^e^ siècle, se garde à la bibliothèque du roi, à Paris : c'est dommage qu'il soit imparfait. Les deux autres sont du VII^e^ ou du VIII^e^ siècle; ils sont très-beaux, et il n'y manque rien. L'un était dans la bibliothèque du prince Chigi, à Rome, et l'autre dans celle du collége des Jésuites de Louis-le-Grand. Ils contiennent tous deux l'ancienne version de Daniel, dite *des Septante*, qui n'a jamais été imprimée dans les Bibles grecques, celle qui s'y trouve étant, de l'aveu de tous les critiques, la version de Théodotion. Il est fâcheux que D. de Montfaucon n'ait pu profiter autant qu'il aurait voulu du manuscrit des Jésuites; mais il n'eut pas la liberté de s'en servir assez longtemps pour en extraire avec soin toutes les variantes.

L'ouvrage original d'Origène, que ce Père avait déposé lui-même avec ses autres écrits dans la bibliothèque de Césarée, a subsisté longtemps. On croit qu'il périt lorsque la ville de Césarée fut détruite par les Sarrasins en 653, après un siége de sept ans. Voyez le *Lexicon* de Hoffman; de Montfaucon, *Prælim. in Hexapla,* p. 76, et M. Kennicot, diss. II, p. 392.

2° Des *Commentaires* sur l'Écriture. M. Huet a publié, avec des dissertations, ceux dont on a encore le texte grec. Dom Charles de la Rue a redonné ces mêmes Commentaires avec des additions, ainsi que ceux dont nous n'avons plus qu'une traduction latine.

3° Le *Périarchon* (écrit avant l'an 231) ou les quatre livres *des Principes*. Le but d'Origène était d'y établir des principes qui fixassent ce qu'il faut croire en matière de religion. Il ne nous reste plus qu'une traduction latine de cet ouvrage. Rufin, qui en est l'auteur, dit qu'il a corrigé les erreurs que les hérétiques y avaient insérées. Cela n'empêche pas qu'on n'y trouve encore des opinions dangereuses sur la préexistence des âmes, sur la pluralité des mondes, sur la nature des astres, sur l'éternité des peines, sur le salut des mauvais anges, etc. On a reproché à Origène d'avoir voulu allier ensemble les principes de la religion avec ceux de plusieurs sectes philosophiques; il est vrai pourtant qu'il ne prend point le ton affirmatif, et qu'il

Digitized by Google

abandonne ses opinions au jugement des lecteurs. Il dit même, dans son prologue, qu'on ne doit admettre comme article de foi que ce qui s'accorde avec la tradition de l'Église et avec la doctrine prêchée par les Apôtres.

4° Un *Traité de la prière*, écrit entre les années 231 et 240. Origène, après y avoir établi la nécessité de la prière et marqué les dispositions avec lesquelles on doit s'acquitter de ce saint exercice, passe à l'explication de l'Oraison dominicale. Guillaume Réading donna à Londres, en 1729, une bonne édition de cet ouvrage, que D. de la Rue a fait réimprimer, t. I *Operum Orig.*, p. 195.

5° Le livre *du Martyre*, écrit vers l'an 235. C'est une exhortation des plus touchantes adressée à des Chrétiens qui étaient détenus en prison pour le nom de Jésus-Christ. D. de la Rue a enrichi de notes fort judicieuses l'édition qu'il a donnée de cet ouvrage.

6° Les huit livres *Contre Celse*, écrits vers l'an 249. C'est le plus accompli et le plus précieux de tous les ouvrages d'Origène. D. de la Rue en a donné une bonne édition, qu'il a accompagnée de savantes notes. On estime aussi beaucoup celle de Spencer, qui parut à Cambridge en 1658. Le traité contre Celse a été traduit en français par Elie Bouhérau et imprimé à Amsterdam en 1700, in-4°. Le traducteur a rendu assez bien l'original ; mais il s'est quelquefois donné trop de liberté.

Celse, qu'Origène entreprit de réfuter, était un philosophe épicurien qui vivait sous le règne de l'empereur Adrien, et qu'on ne doit point confondre avec un autre Celse, aussi philosophe, qui vivait du temps de Néron. La religion chrétienne n'avait point encore eu d'adversaire si formidable, ni qui l'eût attaquée avec tant de subtilité. On ne peut comparer à Celse ceux qui écrivirent après lui contre le Christianisme.

Le philosophe Porphyre, qui écrivait vers l'an 270, essaya de montrer de prétendues contradictions dans l'Ancien et le Nouveau Testament, afin d'anéantir l'autorité de l'un et de l'autre; mais il raisonnait d'une manière si pitoyable et avec si peu de bon sens qu'il ne pouvait faire illusion qu'à ceux qui voulaient être

Digitized by Google

trompés. Voyez Eusèbe, *De præp. evang.*, lib. I, V, X; saint Jérôme, *Præf. Comm. in Gal.*, etc.

Hiéroclès, qui en qualité de juge persécuta cruellement les Chrétiens à Nicomédie et à Alexandrie, sous le règne de Dioclétien, publia contre les disciples de Jésus-Christ un livre intitulé *Philaléthès*. C'était une misérable rapsodie de ce qu'avaient dit Celse et Porphyre. Il y ajouta du sien un parallèle des miracles de Jésus-Christ et des prétendus prodiges d'Apollonius de Thyane, qu'il avait tirés de la Vie de ce fameux imposteur par Philostrate, Vie qu'on sait n'être qu'un tissu de fables puériles et ridicules. Eusèbe réfuta le *Philaléthès*, et fit très-bien sentir l'indécence et l'absurdité du parallèle.

Julien l'Apostat prit aussi la plume contre la religion chrétienne. Il connaissait mieux que ses devanciers la doctrine qu'il attaquait; il savait d'ailleurs tout ce qu'avaient dit les païens et les juifs; mais il ne réussit pas mieux que les autres; tout ce qu'il put faire, fut de rajeunir des objections surannées et déjà réfutées plusieurs fois. Saint Grégoire de Nazianze et saint Cyrille d'Alexandrie ne laissèrent pas de lui répondre, de peur qu'il ne s'applaudît d'un vain triomphe. Il est heureux pour le Christianime que les objections de Julien soient parvenues jusqu'à nous. On conclut, en les lisant, que ce prince a mal défendu une mauvaise cause, et que son apostasie a été inexcusable.

Pour revenir à Celse, il employa contre la religion chrétienne toutes les armes que peut fournir la subtilité jointe à beaucoup d'artifice. Il trouvait dans la fécondité de son esprit, exercé à la dispute, une foule d'objections qu'il savait rendre plausibles, et présenter sous un jour séduisant. Il avait d'ailleurs ce style tranchant et ce ton décisif qui en imposent toujours à la multitude; il possédait aussi le talent de railler avec finesse, et de ridiculiser ses adversaires.

Voilà l'homme contre lequel Origène eut à combattre. Il l'attaqua avec cette supériorité de forces que donnent, surtout dans une bonne cause, un génie vaste, une érudition immense, un jugement solide, un esprit juste et conséquent. Il le suit pas à pas, et ramène tous ses raisonnements à leurs vrais principes.

Digitized by Google

tantôt il lui démontre qu'il altère les faits, tantôt il éclaircit ce qu'il avait embrouillé à dessein; il établit ensuite la vérité du Christianisme par l'évidence qui résulte des preuves historiques. C'est ce qui a fait dire à Eusèbe, lib. I *Ad Hieroclem,* et à saint Jérôme, *Ep. adv. Magn.,* qu'on trouve dans l'ouvrage d'Origène le quoi réfuter toutes les objections qui ont été ou qui peuvent être faites contre notre religion.

Origène montre dans son premier livre contre Celse, que les assemblées ou agapes des Chrétiens ne sont point contraires aux lois; que leur doctrine l'emporte infiniment sur celle des Grecs; que la divinité de cette doctrine est incontestablement prouvée *par les effets sensibles de l'esprit et de la puissance de Dieu,* c'est-à-dire par les prophéties et les miracles, par les prodiges qui s'opéraient encore tous les jours, et par la victoire que le Christianisme avait remportée sur le monde entier; que c'est une calomnie d'accuser les Chrétiens d'agir par la vertu des démons, eux qui les mettent en fuite par la seule invocation du Nom de Jésus; qu'il y a beaucoup d'injustice à vouloir faire passer leur doctrine pour *une doctrine cachée,* puisqu'elle est plus connue dans le monde que celle des philosophes; que leurs dogmes doivent être reçus sans examen, puisqu'ils ont été révélés de Dieu, et que cette révélation a tous les caractères possibles de vérité; qu'il n'est point indifférent de donner à Dieu tel ou tel nom, et que ceux qu'il a lui appartiennent par des raisons secrètes et mystérieuses; que Platon lui-même s'est fait admirer par son respect extrême pour les noms des dieux. Il fait voir ensuite que Moïse n'a point appris la magie aux Juifs, et réfute diverses objections tirées de quelques passages de l'Écriture; il prouve la conception miraculeuse de Jésus-Christ, par la célèbre prophétie d'Isaïe : *Voilà qu'une Vierge,* etc., et montre qu'il est le seul en qui se soient accomplies toutes les prophéties touchant le Messie. Il justifie le Sauveur sur le choix qu'il a fait de gens sans lettres pour prêcher l'Évangile, et en conclut, avec la dernière évidence, que l'établissement du Christianisme est divin. Il le justifie encore sur sa fuite en Egypte; puis venant à ses miracles, il démontre qu'on ne peut les attribuer à la magie.

Digitized by Google

Dans le second livre, Origène apporte les raisons pour lesquelles les Juifs ont rejeté le Messie, et établit qu'il y a deux natures en Jésus-Christ. Les Prophètes, ajoute-t-il, avaient prédit tout ce qui est arrivé à Jésus; il a fait lui-même des prédictions qui ont eu leur accomplissement, comme les païens et Phlégon, entre autres, l'ont reconnu. Il a été nécessaire qu'il opérât des miracles pour autoriser sa mission, et pour que le monde reçût son Évangile. On ne peut dire sans absurdité qu'il les a opérés par la vertu des démons, puisque leur effet a été de détruire le culte des démons. Quant à sa résurrection, elle a été accompagnée de circonstances qui ne permettent pas de la révoquer en doute. Ce fut en conséquence de la certitude de sa résurrection que ses disciples prêchèrent aux dépens de leur propre vie la doctrine qu'il avait enseignée. La merveilleuse propagation de cette doctrine est encore une preuve incontestable de sa divinité.

Origène répond, dans son troisième livre, à quelques objections tirées de la manière dont le Christianisme s'était d'abord établi parmi les Juifs, et les différentes sectes qu'il y avait eu parmi les Chrétiens. Il revient encore aux miracles, dont il prouve de nouveau l'authenticité; il en cite plusieurs dont il avait été lui-même témoin oculaire; il montre ensuite que la doctrine des Chrétiens s'accorde parfaitement avec les premières idées de la raison. Après avoir réfuté Celse, qui accusait les Chrétiens de ne recevoir dans leur religion que des fous et des ignorants, il parle des précautions que l'on employait à l'égard des catéchumènes, et donne une idée de la morale évangélique. Il conclut par dire que la miséricorde divine s'étend à tous ceux qui pleurent sincèrement leurs fautes, et qui ont un vrai désir de changer de vie.

Il est prouvé dans le quatrième livre que la nature divine n'a souffert aucun changement par l'Incarnation. L'indécence de quelques comparaisons de Celse y est fortement relevée. Origène y justifie encore plusieurs histoires de l'Ancien Testament, et montre que certaines expressions de l'Écriture doivent s'entendre dans un sens allégorique.

Dans le cinquième livre, il renvoie Celse, qui ne croyait pas

Digitized by Google

qu'un Dieu fût descendu sur la terre, aux prophéties qui marquent la venue du Messie et à ce que les Chrétiens disaient de l'Auteur de leur religion. Il justifie la loi judaïque, accusée de permettre l'adoration du Ciel, des Anges, du soleil, de la lune, etc. Il examine ensuite cette maxime de Celse : *Il faut suivre les coutumes de son pays.* Il y a deux lois, dit-il à ce sujet, la loi de nature, dont Dieu est l'auteur, et la loi écrite, par laquelle les sociétés politiques se gouvernent. Si la première ordonne des choses contraires à la seconde, on doit lui donner la préférence, puisque la raison dicte qu'il faut obéir à Dieu.

Le sixième livre contient un parallèle des écrits de Platon avec ceux des Prophètes et des Apôtres. Si les écrivains sacrés, dit Origène, n'ont point employé un style fleuri et étudié, c'est qu'ils ont voulu se mettre à la portée de tous les esprits. Il n'est pas vrai, ajoute-t-il, que les Chrétiens exigent une foi sans examen de ceux qui veulent se convertir; au contraire, ils leur fournissent des démonstrations capables de convaincre ceux qui sont en état de réfléchir. Origène, après avoir caractérisé la modestie et l'humilité dont les Chrétiens font profession, réfute Celse, qui prétendait que Jésus-Christ avait puisé divers points de sa doctrine dans les écrits de Platon; il répond ensuite aux objections que faisait son adversaire contre le récit de Moïse touchant la création du monde, la propagation du genre humain, etc.

Le septième livre est employé à montrer la supériorité des Prophètes du vrai Dieu sur les prétendues prophétesses du paganisme, et à lever les contradictions apparentes que Celse trouvait entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Il y est prouvé, par l'autorité des Écritures, que le séjour des Bienheureux est dans le Ciel, et que nos corps, étant ressuscités, jouiront de l'incorruptibilité et de l'immortalité. Quant au reproche que l'on faisait aux Chrétiens de n'avoir ni temples, ni autels, ni idoles, Origène les justifiait en montrant qu'ils ne pouvaient adorer que le vrai Dieu, pour la cause duquel ils étaient dans la disposition de sacrifier leur propre vie. Eh! comment, ajoute-t-il, adoreraient-ils les démons, puisqu'ils les chassent des hommes, et quelquefois des animaux.

Digitized by Google

Origène montre, dans le huitième livre, que les Chrétiens adoraient un seul Dieu, le Père et le Fils, qui n'étaient réputés deux choses que relativement à leur personne; que les fêtes des disciples de Jésus-Christ l'emportaient infiniment sur les fêtes païennes; que leur refus de manger des viandes immolées aux idoles venait de ce qu'ils ne pouvaient faire une telle action sans crime. Il réfute dans le reste de ce livre quelques objections de Celse, qui étaient très-faibles, ou qui n'étaient même que des redites.

Quelques auteurs modernes, qui font consister la force d'esprit à combattre la révélation, affectent de regretter la perte des ouvrages de Celse, de Porphyre et de Julien. Nous verrions, disent-ils, que la cause qu'ils défendaient n'était pas méprisable, si leurs écrits fussent parvenus jusqu'à nous. Il y a dans cette façon de penser et de parler beaucoup d'ignorance ou de malignité. En effet, saint Cyrille nous a conservé la plus grande partie des trois livres de Julien contre le Christianisme, sans rien changer aux expressions de ce prince; il n'en a retranché que quelques blasphèmes qui ne faisaient rien à la question. Eh bien! qu'y trouve-t-on? Des objections pitoyables, des sophismes qui ne peuvent tromper que ceux qui veulent l'être. Celui qui les propose, décelle partout son embarras, et tente inutilement de donner un air de vérité à la cause dont il est le défenseur. Porphyre n'était pas plus redoutable aux Chrétiens. Enthousiaste jusqu'à l'extravagance, il se perdait dans un chaos de chimères dont son imagination déréglée se repaissait. Quant à Celse, Origène rapporte toutes ses objections, et y donne des réponses qui satisferont certainement tout homme sensé.

Si le Christianisme avait eu quelque endroit faible, ses premiers ennemis l'auraient sans doute découvert. On sait de quoi est capable la haine, soutenue par tous les moyens que peuvent fournir l'autorité des lois, l'habileté et l'artifice.

D'ailleurs, il s'agissait de faits encore tout récents, et dont il suffisait de montrer la fausseté. Si ces faits n'avaient été appuyés que sur des impostures, il était aisé d'en donner la preuve. Quel avantage n'aurait-on pas tiré de l'aveu des Chrétiens apostats, que

Digitized by Google

ien n'empêchait plus de parler? Le Christianisme ayant résisté de pareilles épreuves, on en doit nécessairement conclure que on origine est divine. Nous finirons cet article par les deux réexions suivantes. 1° Les premiers incrédules n'ont jamais pu épliquer aux apologistes de la religion chrétienne : donc leurs bjections avaient été solidement réfutées. Cette conséquence araîtra juste à tous ceux qui connaissent la trempe de l'esprit umain, et qui savent que, dans les disputes où il est question de hoses importantes, on ne cède le terrain que quand on ne peut lus le défendre. 2° Les premiers adversaires de notre religion 'ont point contesté la vérité des miracles opérés par Jésus-Christ : par les Apôtres; ils les ont seulement attribués à la magie. Ces iracles étaient donc des faits que l'on ne pouvait révoquer en oute, des faits dont la certitude était inébranlable. Voyez les moignages de Celse, dans Origène, liv. I et II; des Juifs, dans ertullien, *Contra Judæos,* cap. IX, p. 48; de Julien l'Apostat, ans saint Cyrille, liv. VI, p. 191, t. VI, part. II; de Porphyre, ans saint Jérôme, liv. *Contra Vigilant.,* etc.

Quant au témoignage d'Origène concernant les miracles erés de son temps, voici ce qu'en dit Jortin, t. II, p. 249 : Origène parle des miracles qui s'opéraient de son temps, comme de malades guéris et de démons chassés par l'invocation du Nom de Jésus. Il rapporte que plusieurs embrassèrent le Christianisme en conséquence de visions et de révélations. Il s'exprime sur quelques-unes de ces choses comme un homme bien instruit, et il prend Dieu à témoin que ce qu'il dit est vrai. Un tel homme est incapable d'en imposer, et de donner comme vrais des faits qu'il eût su ou même soupçonné être faux. »

7° Outre les ouvrages d'Origène dont nous avons parlé, il nous ste encore de lui deux lettres, l'une adressée à Jules Africain, l'autre à saint Grégoire le Thaumaturge. Il en avait écrit un is grand nombre; mais elles sont perdues, et nous n'avons is que des fragments de quelques-unes. Origène, dans sa tre à Jules Africain, prouve la vérité de l'histoire de Suzanne. Le style d'Origène n'est point assez serré; on y trouve souvent

Digitized by Google

des longueurs. Ses Commentaires sur l'Écriture sont trop remplis d'allégories tirées de loin, et quelquefois arbitraires. Son style est plus châtié dans ses ouvrages de controverse. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze estimaient beaucoup les écrits d'Origène; ils en recueillirent un grand nombre d'extraits que nous avons encore sous le nom de *Philocalie*. Les ennemis de ce Père ont tâché inutilement de le déprimer. Les lecteurs non prévenus admireront toujours en lui une vaste érudition jointe à la profondeur du génie et aux plus brillantes qualités de l'esprit[1].

(GODESCARD.)

SAINT AZADE, SAINT MILLES,
ÉVÊQUE,
ET PLUSIEURS AUTRES MARTYRS DE PERSE.

Le jour même que le saint archevêque de Perse, Siméon, remporta la couronne du martyre avec ses compagnons, savoir le vendredi saint 341, le roi Sapor publia un sanglant édit, qui condamnait à mort tous les Chrétiens qui ne renonceraient pas à leur religion. On ne voyait de toutes parts que des instruments de supplices. Les fidèles, loin de trahir leur foi, volaient généreusement à la mort, et les bourreaux fatigués s'avouèrent plus d'une fois vaincus par la patience de leurs victimes. La Croix, dit saint Maruthas, germa sur les ruisseaux de sang. La vue de ce signe salutaire fit tressaillir de joie la sainte troupe des fidèles; elle les remplit d'un nouveau courage, qu'ils inspirèrent aux autres. Enivrés des eaux fécondes du divin amour, ils enfantèrent une race spirituelle digne de leur succéder. On ne cessa de massacrer des Chrétiens depuis la sixième heure du vendredi saint jusqu'au premier dimanche après Pâques.

La nouvelle de l'édit ne se fut pas plus tôt répandue dans les provinces éloignées que les gouverneurs emprisonnèrent ceux

[1] L'édition des Œuvres d'Origène par les *Bénédictins* est la plus complète que nous ayons; elle a été commencée par D. Charles de la Rue, qui a publié les deux premiers volumes. Le troisième, qu'il avait préparé, parut en 17[illegible] par les soins de D. Charles-Vincent de la Rue, son neveu. Ce dernier donna en 1795 un quatrième volume, avec des notes fort judicieuses sur plusieurs endroits des *Origeniana* de M. Huet.

Digitized by Google

qui adoraient le vrai Dieu, dans le dessein de les mettre à mort lès que les ordres du prince seraient parvenus jusqu'à eux. A eine les eurent-ils reçus que, sans autre forme de procès, tous eux qui se dirent Chrétiens furent inhumainement égorgés. 'armi les fidèles dont le sang coula pour Jésus-Christ, était un unuque chéri du roi, et qui se nommait Azade. Sapor fut si vi- ement touché de sa mort qu'il publia un autre édit, par lequel l restreignait la persécution aux Évêques, aux prêtres, aux noines et aux religieuses. Il y eut en cette occasion une multi- ude innombrable de Martyrs de tout sexe et de tout âge, dont n ne sait pas les noms. Sozomène en compte seize mille; mais n ancien écrivain persan en porte le nombre jusqu'à deux cent ille[1].

Sur ces entrefaites, la reine de Perse tomba dangereusement nalade. Les Juifs, qui avaient toute sa confiance, lui persuadèrent ue sa maladie venait d'un sortilége employé par les sœurs du ienheureux Siméon pour venger la mort de leur frère. On se aisit aussitôt de la vierge Tharba, nom qui signifie Crescence, t de sa sœur, qui, étant devenue veuve, s'était engagée par vœu passer le reste de sa vie dans la continence. La servante de harba, qui était vierge aussi, fut également arrêtée. On les con- uisit toutes les trois devant les juges, où elles furent accusées 'avoir rendu la reine malade par leurs enchantements. « A quoi on, répondit Tharba, nous accuser de choses qui n'ont aucun apport avec la sainteté de notre profession? car rien n'est plus loigné de la religion chrétienne que le crime dont vous parlez. ue si vous avez soif de notre sang, contentez votre soif. Si c'est otre plaisir de mettre nos corps en pièces, comme vous faites haque jour aux Chrétiens, nous sommes Chrétiennes, nous mour- ons Chrétiennes, et jamais nous ne cesserons de professer la reli- ion chrétienne; car il nous est prescrit d'adorer un seul Dieu, le ne lui rien égaler de ce qu'il y a au Ciel et sur la terre, et, uant aux enchanteurs, de les punir de mort par l'autorité ublique.» Et comme l'on disait que c'était un moyen employé ar la vengeance, la Sainte ajouta: « Quelle raison pouvions-nous

[1] *Acta Mart. orient.*, p. 42 et seq.

Digitized by Google

avoir d'offenser Dieu aussi grièvement, pour venger la mort de notre frère, car on ne lui a rien fait qui doive nous affliger. Vous, vous l'avez tué par haine et par envie, mais lui ne cesse pas de vivre, ayant obtenu la vie immortelle dans le royaume céleste, qui perdra le vôtre, si ferme qu'il soit, et vous renversera de votre domination. » Après cet interrogatoire, les trois Saintes furent menées en prison.

Comme Tharba était d'une rare beauté, ses trois juges avaient conçu pour elle, dès le premier aspect, une passion violente. Chacun, à l'insu des autres, songait au moyen de la gagner. Le président lui fit dire le lendemain qu'il lui obtiendrait du roi la liberté, ainsi que celle de ses sœurs, pourvu qu'elle lui promît de l'épouser. « Misérable ! tais-toi ! répondit la vierge avec horreur. je suis l'épouse du Christ, je lui ai consacré ma virginité et je la lui garderai sans tache. Loin de craindre la mort, je la regarde comme la fin de mes maux. En me faisant disparaître de ce monde, elle me réunira à mon frère dans le repos éternel. » Ses deux autres juges lui ayant fait les mêmes propositions, ils en reçurent la même réponse.

Alors ils les condamnèrent toutes les trois comme coupable de sortilége. Ils portèrent l'affaire au roi, et lui dirent que le crime était prouvé. Mais le prince n'en voulut rien croire; il ordonna même qu'on leur laissât la vie et qu'on les mît en liberté si elles consentaient à adorer le soleil. Elles s'y refusèrent en disant : « Non, jamais nous ne rendrons à la créature l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu. » Les mages s'écrièrent alors tout d'une voix : « Périssent ces malheureuses, dont les enchantements ont ravi la santé à la reine ! »

Le roi permit alors aux mages de les condamner au supplice qu'ils jugeraient à propos. Ils ordonnèrent qu'on sciât leur corps en deux et qu'on les rangeât ensuite sur deux lignes, afin que la reine pût passer au milieu, ajoutant que par là elle recouvrerait la santé. Lorsque cette sentence eut été prononcée, le principal juge, qui avait proposé à Tharba de l'épouser, revint encore à la charge, et lui fit promettre la liberté avec la vie, en cas qu'elle voulût se rendre à ses désirs. Mais la chaste vierge, saisie d'in-

Digitized by Google

ignation, ne put s'empêcher de lui répondre : « O le plus impu-
ent des hommes ! jusqu'à quand vous occuperez-vous d'une telle
ensée ! Mourir courageusement est pour moi une vraie vie ;
ais une vie achetée par l'infamie me serait mille fois plus in-
pportable que la mort. »

Quand les Saintes furent arrivées au lieu du supplice, on les
ttacha à deux poteaux, puis on les scia par le milieu du corps.
n coupa ensuite chaque moitié en six, et l'on jeta tous les
orceaux en autant de paniers, qui furent suspendus à des pieux
ir deux rangs. La reine, conduite par les mages, passa au
ilieu de ces lambeaux sanglants et après elle toute l'armée[1].
'était le 5 mai 341.

L'évêque de Suse, saint Milles, qui continuait à faire des
iracles et des conversions dans son pays natal, fut lui-même
rrêté par Hormisda, gouverneur de la province. Ses deux dis-
ples, le prêtre Ambrosime et le diacre Sina, eurent le même
ort. On les chargea de chaînes tous trois, et on les conduisit
ans la capitale de la satrapie. Ils souffrirent deux fois une
uelle flagellation, et rendirent inutiles par leur constance tous
s moyens qu'on employa pour les faire sacrifier au soleil. Les
ints confesseurs ne cessaient de louer le Seigneur dans leur
rison.

Au commencement de l'année (les Chaldéens la commencent
ncore aujourd'hui le 1er octobre), Hormisda faisait des prépara-
fs pour une grande chasse de bêtes fauves. Comme il s'en réjouis-
it beaucoup, il se fit amener les trois Martyrs enchaînés pour
ur faire leur procès. Il était d'un naturel hautain et superbe.
adressant donc à saint Milles : « Qui es-tu, toi ? demanda-t-il en
anant, un dieu ou un homme ? quelle est ta religion, quels
nt ses dogmes ? Développe-nous la sagesse de ton âme, pour
e nous devenions tes disciples ; autrement, si tu continues à
us cacher ta secte, sois bien sûr que tu seras tué sur-le-champ
mme ces bêtes. » Le Saint, qui ne méconnaissait pas l'intention
ces paroles, répondit tranquillement : « Je suis homme et non
s dieu ; du reste, je ne mêlerai certainement pas à vos badi-

[1] *Acta Mart. orient.*, p. 51.

Digitized by Google

nages les Mystères de la vraie religion. Cependant je vous dirai avec franchise : Malheur à toi, tyran impie ! malheur à toi et à tes semblables, qui repoussez la religion et Dieu ! car Dieu vous jugera dans le siècle à venir, et, vous condamnant aux feux et aux ténèbres, qui vous attendent, il changera votre orgueil en pleurs éternels, parce que, comblés de ses bienfaits, vous vous élevez contre lui avec insolence, au lieu de vous montrer reconnaissants. » A ces mots, le gouverneur s'élance de son siége, et lui enfonce un poignard dans le côté ; Narsès, frère d'Hormisda, lui perce aussi d'un coup de poignard le côté opposé. Le saint Évêque mourut peu de temps après, en leur prédisant que le lendemain ils se tueraient eux-mêmes l'un l'autre. Ambrosime et Sina furent conduits sur le haut de deux collines qui se regardaient, et les soldats les lapidèrent. Le lendemain, les deux frères, qui étaient excellents chasseurs, poursuivant de deux côtés opposés un cerf qui venait d'échapper, lui décochèrent au passage leurs flèches, qui les atteignirent eux-mêmes et les tuèrent tous les deux à l'heure même où la veille ils avaient tué saint Milles. Leurs corps restèrent sur la place jusqu'à ce que les bêtes et les oiseaux de proie en eussent dévoré les chairs. Car c'est ainsi que les anciens Perses ensevelissaient leurs morts. Les Perses chrétiens enterraient les leurs comme les Chrétiens des autres pays. Les corps des trois Martyrs qui souffrirent le 5 de novembre furent portés au château de Malcan et déposés dans un tombeau qu'on leur avait préparé. Les habitants du pays se crurent redevables à leur protection de ce qu'ils ne furent plus exposés dans la suite aux incursions des Arabes sabéens [1].

Vers le même temps où le saint Évêque de Suse remporta la couronne du martyre, on dénonça Barsabias, abbé d'un monastère en Perse. Il était accusé de vouloir abolir la religion des mages. On l'arrêta donc, ainsi que les dix moines qu'il gouvernait. Ils furent tous chargés de chaînes et conduits dans la ville d'Astrahara, près des ruines de Persépolis, où le gouverneur faisait sa résidence. Ce juge inhumain inventa les supplices les plus cruels pour les tourmenter. Il leur fit écraser les genoux, casser

[1] *Acta Mart. orient.*, p. 92.

Digitized by Google

les jambes, couper les bras, les côtés et les oreilles; on les frappa ensuite rudement sur les yeux et sur le visage. Enfin le gouverneur, furieux de se voir vaincu par leur courage, les condamna à être décapités. Les Martyrs allèrent avec joie au lieu de l'exécution, en chantant des hymnes et des psaumes à la gloire du Seigneur. Ils étaient environnés d'une troupe de soldats et de bourreaux; une multitude innombrable de peuple les suivait aussi.

Le saint abbé demandait à Dieu de voir aller dans le Ciel avant lui les âmes qui avaient été confiées à ses soins, et sa prière fut exaucée. Lorsqu'on commençait l'exécution, un mage qui passait avec sa femme, ses deux enfants et plusieurs domestiques, s'arrêta en voyant le peuple attroupé. Il fend la presse, et s'avance pour être instruit de ce qui se passait. Il aperçoit le saint abbé qui paraissait rempli de joie, qui chantait les louanges de Dieu et qui prenait chacun de ses moines par la main comme pour les présenter au bourreau. Il lui semble voir une Croix lumineuse sur les corps des Martyrs déja consommés. Frappé de ce prodige et changé soudain, il descend de cheval, change d'habit avec le domestique qui l'avait suivi; puis, s'approchant de Barsabias, il lui raconte tout et le prie de le recevoir au nombre de ses disciples. L'abbé y consent; il le prend par la main, après le neuvième, et le présente au bourreau, qui lui coupe la tête sans le connaître. Barsabias, le père de tous ces Martyrs, fut décapité le dernier. Les corps de ces douze Saints furent abandonnés à la voracité des bêtes et des oiseaux de proie; mais on porta leurs têtes dans la ville, et on les suspendit dans le temple de Nahitis ou de Vénus; car, quoique les mages eussent en horreur toutes les idoles, il y avait cependant plusieurs sectes d'idolâtres en différentes contrées de la Perse. L'exemple du mage converti toucha vivement sa famille, et elle se fit chrétienne, ainsi qu'un grand nombre d'autres personnes. Ces Martyrs souffrirent le 3 de juin 342 [1].

(ROHRBACHER.)

[1] *Acta Mart. orient.*, p. 92.

Digitized by Google

SAINT MARÉAS ET SAINT BICOR,

MARTYRS EN PERSE.

Un an après les cruels supplices de saint Siméon de Séleucie et de ses nombreux compagnons, les ennemis de la foi chrétienne amenèrent au roi Sapor II vingt et un Évêques, un grand nombre de prêtres, de diacres et de moines, et aussi une troupe de vierges fidèles. Cette phalange vénérable avait pour chefs saint Maréas et saint Bicor. On somma tous ces pieux Chrétiens d'adorer le soleil. Ils répondirent que le soleil et les astres n'étaient que des créatures inférieures à la race humaine, car elles n'avaient pas la liberté. Aucun effort ne put amener les serviteurs de Dieu à hésiter dans leur foi. Tous ces témoins du Seigneur, les Évêques et les vierges, comme les prêtres et les diacres, furent mis à mort, et on vénère leur mémoire le 22 avril.

SAINT ACEPSIMAS,

ÉVÊQUE D'HONITE,

SAINT JOSEPH, PRÊTRE, ET SAINT AÏTHILAHAS, DIACRE,

MARTYRS EN PERSE.

C'est par les actes de ces bienheureux soldats de Jésus-Christ que saint Maruthas termine son histoire de la persécution du roi Sapor, qui ravagea l'Église de Perse pendant quarante ans. Il nous assure que, vivant dans le voisinage du lieu où ils avaient été martyrisés, il s'était exactement informé des principales circonstances de leurs combats, et qu'il n'a rien dit qu'il n'eût appris de témoins oculaires. Il entre en matière par les paroles suivantes :

« Soyez-moi propice, Seigneur, je vous en conjure par les prières de ces Martyrs..... Assisté de la grâce de Dieu et muni de votre protection, ô généreux athlètes ! j'entreprendrai de décrire les tourments incroyables que vous eûtes à souffrir. Je ne peux y penser sans me sentir couvert de confusion, et sans verser des larmes amères à la vue de mes péchés..... O vous qui lisez ce récit, comptez les jours et les heures d'un espace de trois ans et demi que ces bienheureux Martyrs passèrent dans une affreuse

Digitized by Google

prison, et rappelez-vous que, durant tout ce temps-là, il n'y a pas eu de mois où ils n'aient été plusieurs fois appliqués à la torture, pas de jours où ils n'aient eu à combattre contre leurs persécuteurs, pas d'heure où ils n'aient été menacés d'une mort certaine. Les jours de fêtes n'étaient pour eux que des jours de souffrances. »

La trente-septième année de la persécution du roi Sapor, il parut un nouvel édit, par lequel ce prince ordonnait aux magistrats et aux gouverneurs de provinces de sévir contre les Chrétiens avec une nouvelle rigueur, et de leur faire subir tous les genres de supplices imaginables. Ce n'était pas qu'ils eussent commis des crimes : on ne pouvait leur en reprocher aucun; « mais, disaient les Perses, ces gens-là abolissent notre doctrine; ils apprennent aux hommes à n'adorer qu'un seul Dieu; ils condamnent le culte du soleil et du feu; ils détournent du mariage; ils défendent de servir dans les armées du prince et de frapper qui que ce soit; ils permettent de tuer toutes sortes d'animaux et d'enterrer les morts; ils disent enfin que Dieu, et non le diable, est le créateur des serpents et des scorpions. »

L'édit n'eut pas plus tôt été publié que l'on arrêta Acepsimas, évêque d'Honite, en Assyrie. C'était un vénérable vieillard, âgé de plus de quatre-vingts ans, mais d'une complexion forte et robuste. On le conduisit, chargé de chaînes, devant le gouverneur de la province, qui alors était à Arbelle[1]. Le juge lui dit, en le voyant, qu'il ne concevait pas comment il pouvait nier la divinité du soleil, à laquelle tout l'Orient rendait hommage. Acepsimas lui répondit qu'il ne pouvait comprendre, de son côté, comment des hommes raisonnables préféraient la créature au Créateur, et que pour lui il se donnerait bien de garde de déshonorer sa vieillesse par une semblable préférence. A peine eut-il cessé de parler que le gouverneur ordonna qu'on lui liât les pieds avec de grosses chaînes, et qu'on le couchât par terre; il le fit en suite flageller d'une manière si cruelle que son corps tout ensanglanté ne paraissait plus être qu'une seule plaie. On le mit en prison après cette horrible torture.

[1] Ville que la dernière défaite de Darius par Alexandre a rendue célèbre.

Digitized by Google

On arrêta dans le même temps Joseph, prêtre de Beth-Catuba, et Aïthilahas, diacre de Beth-Nuhadra, célèbre par son savoir, son éloquence et la sainteté de sa vie. Ils furent aussi menés tous deux devant le gouverneur, qui, s'adressant à Joseph, lui demanda s'il adorait le soleil. « Pourriez-vous croire, répondit le Saint, que je voulusse adorer le soleil, moi qui ai enseigné aux autres à le regarder comme une créature inanimée, et qui n'a rien de divin? Il paraît que vous connaissez peu les Chrétiens. » Le juge, irrité de cette réponse, le fit coucher par terre, et le condamna aussi à une cruelle flagellation. Le Martyr passa par les mains de dix bourreaux, qui le frappèrent successivement. Son corps était dans un état si affreux qu'on crût qu'il allait expirer. Il levait cependant les yeux au Ciel, et, ranimant ses forces épuisées, il disait à haute voix : « Je vous rends les plus grandes actions de grâces, ô Jésus, Fils de Dieu! de ce que, par votre miséricorde, vous m'avez lavé dans mon sang dans un second baptême, pour me purifier de mes péchés. » Les bourreaux, qui se crurent insultés par ces paroles, le tourmentèrent avec une nouvelle fureur; ils le chargèrent ensuite de chaînes, et le mirent dans la prison où était Acepsimas.

On fit venir ensuite Aïthilahas. Lorsqu'il fut arrivé, le gouverneur lui dit : « Il n'est pas question d'employer beaucoup de paroles. Adore le soleil, qui est une divinité, mange du sang, marie-toi, obéis au roi, et je te laisse la vie.

— » J'aime mieux mourir pour vivre éternellement, répondit le Saint, que de vivre aux conditions que vous me proposez, pour être ensuite condamné à une mort qui ne finira jamais. » Le gouverneur ordonna aussitôt qu'on lui liât les mains sous les genoux, et qu'on le mît ensuite sous une grosse poutre, dont on fit presser les deux extrémités par douze hommes. Le Saint souffrit de plus une longue flagellation. On ne cessa de le tourmenter que quand ses os furent disloqués et sa chair en lambeaux. Cette question le réduisit dans un tel état de faiblesse qu'il ne pouvait plus faire usage de ses membres. On fut donc obligé de le porter en prison.

Le lendemain les saints Martyrs furent ramenés devant le

Digitized by Google

ıge. On essaya encore de les épouvanter par des menaces, mais ıujours avec aussi peu de succès qu'auparavant. Rien ne fut ıpable d'ébranler leur constance. On les étendit donc par terre, t on leur lia les côtes, les jambes et les cuisses avec des cordes ue l'on serrait si violemment qu'on entendait le bruit que faiıient leurs os en se brisant. Pendant ce temps-là, les officiers ui présidaient à la question exhortaient les Martyrs à se conforıer à l'édit du roi; mais ils n'en tirèrent que cette réponse : Nous mettons toute notre confiance en Dieu, et nous n'obéirons oint. »

Leur invincible fermeté aigrissait de plus en plus les idolâtres, t si on ne les condamna pas à mort sur-le-champ, ce fut pour leur ıire souffrir chaque jour tout ce que la cruauté la plus raffinée eut imaginer de supplices. Ils restèrent trois ans en prison, rivés de tout secours de la part des hommes, et abandonnés à 'inhumanité des bourreaux les plus impitoyables.

Cependant le roi arriva en Médie. Les Martyrs furent tirés de ›rison et conduits devant Adarsapor, le premier des gouverıeurs des provinces de l'Orient. Il n'y avait plus en eux ue quelques traces de figure humaine. Ils étaient dans un état i triste que les Perses eux-mêmes ne purent s'empêcher d'être ttendris et de verser des larmes. Lorsqu'ils furent en présence l'Adarsapor, qui était environné d'un grand nombre de satrapes t de gouverneurs, il leur demanda s'ils professaient la religion hrétienne. « Oui, répondirent-ils, et nous n'adorons qu'un Dieu, créateur et souverain maître de toutes choses. »

Comme le juge les pressait d'obéir à l'édit du prince, Acepsimas prit la parole, et dit : « Votre espérance est vaine, si vous comptez nous porter à abjurer notre foi. Condamnez nous aux supplices, et cessez de nous faire languir; jamais nous ne nous laisserons intimider par vos menaces. Nous avons appris à ne pas redouter la mort.

— » C'est le propre des criminels de la souhaiter, reprit le uge; ils se trouvent par là délivrés des peines qu'ils méritent. Vos désirs ne seront donc pas accomplis. Vous vivrez, mais je vous rendrai la vie aussi insupportable qu'une mort continuelle.

Digitized by Google

Je veux que vous serviez d'exemple à tous ceux de votre secte.

— » A quoi bon toutes ces menaces, répliqua le Saint? Dieu, en qui nous mettons notre confiance, saura nous donner de la force et du courage. »

A ces mots, les yeux d'Adarsapor étincelèrent de rage; il jura par la fortune du roi son maître, que si les Martyrs n'obéissaient à l'instant, il rougirait leurs cheveux blancs de leur propre sang, qu'il détruirait leurs corps, et qu'il ferait réduire en poudre les moindres parties de leurs cadavres.

— « Nous vous abandonnons nos corps, dit Acepsimas; quant à nos âmes, elles appartiennent à notre Dieu ; exécutez donc vos menaces : vous mettrez par là le comble à nos désirs. »

Adarsapor, ne se possédant plus, ordonna que le saint vieillard fût étendu par terre, et écartelé par trente hommes, dont quinze tiraient de chaque côté les cordes attachées aux différents membres de son corps. Deux licteurs le frappaient encore pendant ce temps-là avec des courroies. Acepsimas expira au milieu de cet affreux supplice. On mit des gardes auprès de son corps pour empêcher les Chrétiens de l'enlever; mais ceux-ci trouvèrent au bout de trois jours le moyen de l'emporter secrètement. Il fut enterré par les soins d'une fille du roi d'Arménie, laquelle était alors en ôtage chez les Perses.

Joseph et Aïthilahas subirent la même question ; mais ils n'y perdirent pas la vie. Le dernier disait au juge, dans le plus fort de ses tourments : « Vos tortures sont trop douces, vous pouvez les augmenter tant qu'il vous plaira. »

Adarsapor, saisi d'étonnement, s'écria : « Quoi! ces hommes désirent les supplices et la mort, et vont à l'un et à l'autre comme ils iraient à un festin!

— » Ne vous en étonnez pas, dirent quelques Perses qui étaient présents : ceci est une suite de leur religion, qui leur promet dans une autre vie un royaume que les yeux du corps ne sauraient voir. »

Adarsapor ordonna qu'ils fussent tourmentés de nouveau, jusqu'à ce qu'on eût mis en pièces les différentes parties de leurs corps, et qu'on eût presque détaché leurs bras des épaules;

Digitized by Google

Il ajouta que, s'ils survivaient à cette seconde question, on les transporterait dans leur pays pour y être exécutés à mort.

Les deux Martyrs survécurent effectivement à leur supplice. On les transporta donc à Arbelle sur des bêtes de charge. Ils souffrirent beaucoup sur la route, tant de la posture gênante où ils étaient que de la barbarie de leurs gardes. Aussitôt après leur arrivée, une dame de la ville d'Arbelle, nommée Jazdundocte, obtint du gouverneur, au moyen d'une grosse somme d'argent, la permission de les garder quelque temps dans sa maison; elle pansa leurs plaies, arrosa leurs corps de ses larmes, et puisa dans leurs instructions de puissants motifs de s'attacher de plus en plus au service de Jésus-Christ.

Peu de temps après, les bienheureux Martyrs furent tirés de la maison de Jazdundocte pour être conduits en prison. On les y laissa languir pendant plus de six mois, dans une privation presque générale de tout secours. Sur ces entrefaites arriva un nouveau gouverneur, qui surpassait tous ses prédécesseurs en cruauté; il apportait un édit du roi, par lequel il était ordonné que tous les Chrétiens condamnés à mort fussent lapidés par ceux qui professaient la même religion. Les fidèles prirent la fuite, et se retirèrent dans les bois et les déserts pour n'être pas forcés à tremper leurs mains dans le sang des Martyrs. On les fit poursuivre par des soldats, qui en arrêtèrent plusieurs.

En même temps le nouveau gouverneur fit comparaître les deux Saints devant son tribunal. Joseph fut suspendu la tête en bas par les doigts des pieds, et cruellement flagellé pendant deux heures. Comme il parlait de la résurrection future promise aux Chrétiens, le juge qui l'entendait lui dit :

— « Comment, lorsque tu seras ressuscité, te proposes-tu de me punir?

— » On nous a appris, répondit Joseph, à être doux, à rendre le bien pour le mal et à prier pour nos ennemis.

— » Quoi! s'écria le juge, tu me feras du bien pour le mal que je te fais aujourd'hui?

— » Il n'y aura alors plus de faveur à espérer, ni de grâces à obtenir, répondit Joseph. Je prierai donc mon Dieu de vous

Digitized by Google

amener à la connaissance de son Nom, tandis que vous êtes encore en cette vie.

— » Tu penseras à ces choses, répliqua le juge, dans le monde où je vais t'envoyer; mais obéis au roi dans celui-ci.

— » La mort dont vous me menacez ne m'effraie point, dit Joseph; elle est l'objet de mes plus ardents désirs. »

Le gouverneur interrogea ensuite Aïthilahas; l'ayant trouvé dans les mêmes sentiments que Joseph, il le fit aussi suspendre la tête en bas. Il ordonna pourtant à la fin qu'on le détachât, dans l'espérance qu'il se laisserait toucher par l'exemple d'un manichéen qu'on avait amené. Cet hérétique venait d'abjurer sa religion pour se délivrer des tourments, et faisait, pour prouver la sincérité de son abjuration, des choses que ceux de sa secte regardaient comme illicites ; mais le Saint protesta qu'il n'imiterait jamais ce misérable, et qu'il mettait une grande différence entre sa religion et celle des manichéens. Ceux-ci, ajouta-t-il, n'adorent pas comme moi le véritable Dieu, et n'ont point par conséquent les mêmes espérances. Ces dernières paroles irritèrent tellement le gouverneur qu'il condamna le Saint à une cruelle fustigation; les bourreaux le frappèrent si longtemps, et avec tant de barbarie, qu'il perdit toute connaissance. Un mage qui l'aperçut dans le lieu où il avait été jeté sans aucun mouvement, s'approcha de lui par pitié, et jeta un manteau sur son corps pour couvrir ses plaies et sa nudité. Le gouverneur, en ayant été informé, fit donner deux cents coups au mage, qui perdit lui même connaissance.

Cinq jours après, Thamsapor arriva au château de Beth-Thabala, qui n'était pas éloigné d'Arbelle. Le gouverneur lui envoya les saints Martyrs. On leur promit la liberté et la vie, s'ils voulaient manger du sang des animaux; mais ils refusèrent de faire ce qu'on exigeait d'eux. On leur offrit ensuite de prendre au moins le jus de quelques raisins, pour faire croire au peuple qu'ils avaient pris du sang. « Loin de nous un tel crime, s'écrièrent-ils. Non, jamais nous n'userons de dissimulation : elle est incompatible avec notre foi [1]. »

[1] Nous avons déjà remarqué que les Chrétiens observaient encore en plu-

Digitized by Google

Enfin, Thamsapor et le gouverneur, après avoir délibéré elque temps, condamnèrent les bienheureux Martyrs à être ıidés par les Chrétiens. Joseph fut exécuté à Arbelle. On avait nassé cinq cents Chrétiens pour son supplice. Parmi eux était zdundocte, dont nous avons parlé plus haut. On exigea d'elle 'elle piquât seulement le Saint avec une plume, afin de pa- ître au moins obéir aux ordres du roi; mais il ne fut pas pos- ıle de l'y déterminer, et les païens eux-mêmes furent forcés ıdmirer sa généreuse résistance. Les autres Chrétiens eurent faiblesse de lapider le Saint, qu'on avait enterré jusqu'au cou. ı laissa des gardes auprès de son corps, pour empêcher les èles de l'enlever; mais ceux-ci profitèrent d'un ouragan qui rvint la nuit du troisième jour pour l'emporter secrètement. int Aïthilahas fut lapidé dans la province de Beth-Nuhadra. Saint Maruthas ajoute qu'il s'opéra plusieurs miracles à l'en- oit où saint Aïthilahas avait été martyrisé, et qu'on y entendit ı concert des Esprits célestes. Nos Saints souffrirent l'an de sus-Christ 380, le 70e du règne de Sapor et le 40e de la persécu- ın. Sozomène parle d'eux dans son *Histoire*[1], et leurs noms se ouvent dans le martyrologe romain sous le 22 d'avril.

(GODESCARD.)

SAINT THÉODORE LE SICÉOTE,

ÉVÊQUE D'ANASTASIOPOLIS, EN GALATIE.

Ce Saint a été surnommé le *Sicéote*, de la ville de Sicée, en ılatie, où il était né. Il avait dès son enfance tant d'amour our la prière qu'il allait souvent passer à l'église le temps stiné à prendre ses repas. Pendant ses heures de loisir, ou il iait, ou il lisait dans des livres de piété. Il s'enferma, étant core fort jeune, dans une cellule, chez sa mère, puis dans une otte pratiquée sous une chapelle retirée; il en sortit quelque mps après pour aller sur une montagne déserte. Son dessein ait d'y vivre entièrement inconnu aux hommes.

urs endroits la loi portée par les Apôtres touchant l'abstinence du sang des imaux. *Act.*, XV, 29.

[1] *Hist.*, lib. II, cap. XIII.

Digitized by Google

L'Évêque d'Anastasiopolis ayant eu occasion de connaître son éminente sainteté, l'éleva à la dignité du sacerdoce. Théodore, après avoir visité les Lieux saints, à Jérusalem, et les plus célèbres monastères de la Palestine, retourna dans son pays pour y reprendre son premier genre de vie. Il lui vint des disciples de toutes parts, et il fut obligé, pour les loger, de bâtir une espèce de monastère. Il choisit l'emplacement auprès d'une ancienne chapelle dédiée à saint Georges, pour lequel il avait beaucoup de dévotion. Dans un second pèlerinage qu'il fit à Jérusalem, il obtint par ses prières une pluie abondante à la Palestine, affligée d'une grande sècheresse. Il bâtit dans la suite un vaste monastère à Sicée, où il forma ses disciples à la perfection.

Le comte Maurice, général des armées de l'empereur Tibère revenant victorieux de Perse, passa par la Galatie. Il fit une visite au Saint, qui lui prédit son élévation. Lorsqu'il eut été placé sur le trône impérial, en 582, il lui écrivit pour se recommander à ses prières.

Après la mort de Timothée, évêque d'Anastasiopolis, Théodore fut élu d'une voix unanime pour lui succéder. Il ne consentit à son sacre qu'avec beaucoup de peine. Il gouverna pendant dix ans son diocèse avec une grande édification, après quoi il voulut faire la démission de son siége entre les mains de l'Archevêque d'Ancyre, son métropolitain. Celui-ci ayant refusé de la recevoir, Théodore mit dans ses intérêts Cyriaque, patriarche de Constantinople, et l'empereur Maurice. Il les détermina à écrire au métropolitain, qui ne put plus refuser ce que le Saint lui demandait.

Théodore, rendu à lui-même, retourna à Sicée; mais bientôt il fut obligé de faire un voyage à Constantinople, où il avait été mandé pour donner sa bénédiction à la famille impériale et au sénat. Il guérit de la lèpre un des fils de l'empereur, et mourut au monastère de Sicée en 613, le 22 avril, jour auquel il est nommé dans le martyrologe romain.

Digitized by Google

SAINT FROU (FRODULPHUS),

SOLITAIRE.

Ce serviteur de Dieu vivait dans la seconde moitié du e siècle, en une cellule près de Barjon et de Grancey-le-âtel, dans la partie de la Champagne qui se rapproche de ngres. Mais il s'en absentait quelquefois pour de pieux lerinages; et en visitant le monastère, alors célèbre, de Saint-rtin d'Autun, qui renfermait cinquante-quatre religieux, il y la connaissance de saint Merry, qui en était l'abbé. Il se lia ec lui d'une pieuse amitié, et il fut retenu quelques mois dans monastère.

Comme ces deux Saints avaient surtout l'amour de la solitude, sortirent un jour de la communauté. Saint Merry et saint ou s'installèrent alors dans un ermitage qu'on leur accorda aritablement aux portes de Paris. Ils s'y fixèrent en 697.

Mais saint Merry, que l'on fête le 29 août, mourut en l'an 700, dès lors, nous ignorons ce que fit saint Frou. Il est probable l'il demeura dans l'ermitage qu'on appelait la Celle-Saint-erry, car ses reliques étaient conservées à Paris dans l'église nt saint Merry est le patron.

SAINTE OPPORTUNE,

VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Opportune était d'une illustre maison du pays Hyesmes[1]. La noblesse et l'éclat de sa famille, les richesses ses parents et les excellentes qualités qu'elle avait reçues de nature la firent rechercher en mariage par plusieurs entilshommes; mais elle ne voulut point d'autre époux que sus-Christ, et résolut de servir Dieu le reste de ses jours dans tat de virginité.

Le monde n'étant pas un lieu propre à courir la sainte carrière elle cherchait à entrer, Opportune demanda à ses parents la ermission de fuir le siècle, et l'ayant obtenue, elle se retira dans

[1] Ce pays avait alors beaucoup d'étendue ; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui pays d'Auge, en Normandie.

Digitized by Google

le monastère de Montreuil, situé au bord de la forêt d'Auge, près d'Almenesche, à trois lieues de la ville de Séez. Ayant reçu le voile et la bénédiction de l'Évêque, elle avança dans les voies de la perfection avec tant d'ardeur et de succès qu'elle devint en peu de temps le modèle des religieuses, dans la pratique de l'humilité, de l'obéissance et de la mortification.

Ses rares vertus déterminèrent la communauté à la choisir pour abbesse, et sa conduite prouva qu'elle était digne de cette place. Persuadée qu'une supérieure devait l'exemple à ses Sœurs, elle redoubla de ferveur dans tous ses exercices. Souvent elle passait toute la nuit en prières. Elle portait le même habit en hiver et en été, sans jamais quitter le cilice. Ses jeûnes étaient très-rigoureux; elle ne faisait qu'un repas sur le soir, encore ne mangeait-elle que du pain d'orge et des légumes. Elle ne buvait jamais que de l'eau.

Mais quelque excessives que fussent ces austérités, elles ne lui rendaient ni l'esprit chagrin ni l'humeur farouche. Toutes les Sœurs trouvaient en elle une mère tendre et compatissante. Elle s'intéressait aussi à ce qui regardait les pauvres et les malades, et non contente de pourvoir abondamment à leurs besoins, elle allait souvent les servir dans l'hôpital. Sa conduite était uniforme; jamais on ne la vit dans des mouvements de colère. Si quelque Sœur s'écartait de son devoir, elle la reprenait avec douceur, et demandait à Dieu la conversion de celles qui ne se rendaient pas d'abord à ses remontrances.

Sainte Opportune avait un frère nommé Chrodegang, qui était Évêque de Séez. Ce Prélat quitta son Église par esprit de pénitence, et fut en pèlerinage à Rome, visiter les tombeaux des saints Apôtres. Il confia le soin de son troupeau à un ami nommé Chrodobert, qui n'avait aucune des qualités requises dans un pasteur. Opportune, voyant le désordre où se trouvait l'Église de Séez, ne cessait de prier pour sa délivrance et pour le retour de son frère. Elle le revit enfin, au bout de sept ans; mais sa consolation fut de peu de durée : Chrodegang fut assassiné par la lâche perfidie de Chrodobert. Opportune, dans la douleur que lui causa la perte d'un frère, alla chercher son corps à

Digitized by Google

lonnant et le fit enterrer à Montreuil. Ses regrets ne purent 'adoucir que par le souvenir de la sainteté où son frère avait écu, par l'espérance de l'aller rejoindre au Ciel, et par la satis- ıction de voir qu'on l'honorait comme Martyr sur la terre.

Opportune continua à se sanctifier dans les exercices de la rière, de la pénitence et de la charité, jusqu'à ce qu'il plût à lieu de combler sa mesure et de l'attirer à lui pour la couronner. Elle mourut le 22 avril 770, et fut enterrée dans l'église de son ouvent, auprès de son frère. Cette Sainte est honorée dans lusieurs diocèses.

SAINTE SÉNORINA,

ABBESSE.

Sainte Sénorina vit le jour en 924 dans la ville de Braga, en 'ortugal. Elle sortait d'une honnête famille, qui la voua à Dieu t qui la fit élever dans le monastère de Vicéra, dont la pieuse odina, sa tante, était abbesse. Elle grandit, et se trouva si ieureuse dans cette sainte retraite, qu'un jeune comte sollicitant a main, elle se hâta de demander le voile. Elle n'avait que seize ns.

Elle fit ses vœux avec bonheur, et quelque temps après, sa ante ayant gagné le Ciel, elle fut élue unanimement pour la emplacer, malgré sa jeunesse. Mais elle remplit ce poste au ontentement de toutes les Sœurs, dont elle était le modèle.

Elle était nièce de saint Rozeinde, évêque de Dume, près de Braga, et ses historiens disent qu'elle apprit sa mort par révé- ation en l'an 977. Elle mourut cinq ans après, le 22 avril 982, t une église du diocèse de Braga est sous son patronage.

LE BIENHEUREUX GUILLAUME,

ABBÉ DE CÎTEAUX.

Guillaume, d'abord abbé de la Ferté-sur-Grône, fut élu abbé de Cîteaux après la mort d'Alexandre, l'an 1175, et peut-être plus ard, selon les savants auteurs de la *Gaule chrétienne*. La *Chro- ique d'Auxerre* donne de grands éloges à sa charité pour les auvres. Pendant la famine qui désola le royaume en 1176,

Digitized by Google

Guillaume, après avoir épuisé toutes les ressources de son monastère, mit en gage les vases sacrés pour subvenir aux besoins des membres souffrants de Jésus-Christ.

Il fut en relation avec le docte évêque de Lisieux, Arnould, qui lui écrivit pour lui demander part aux suffrages ou prières de l'Ordre, et pour le consulter sur le projet qu'il avait formé de se retirer à Mortemart, afin de s'y préparer à la mort.

Guillaume s'y disposa lui-même par la pratique de toutes les vertus qui conviennent à un saint religieux. Il mourut à Cîteaux le 11 janvier, vers l'an 1180. Cependant les calendriers des Bénédictins et de Cîteaux, qui le nomment *Bienheureux,* en font mémoire le 22 avril. Chrysostome Henriquez cite deux vers dans lesquels Guillaume est comparé à l'abeille, qui donne son miel aux bons, et n'a pour les méchants qu'un dard empoisonné.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE FABRIANO,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux François, né à Fabriano, ville d'Italie, dans la Marche d'Ancône et dépendant de l'État ecclésiastique, le 2 septembre 1251, donna de bonne heure des marques d'une grande piété. Ses parents, d'une condition honnête, avaient beaucoup de respect et d'amour pour la religion; et, trouvant dans leur fils d'heureuses dispositions, ils lui firent commencer ses études avant qu'il eût atteint l'âge de dix ans, ce qui n'était pas d'usage en ce temps-là.

Quelques années après, François tomba dangereusement malade, et l'on craignit pour sa vie. Alors sa mère fit vœu de le porter à Assise, au tombeau de saint François; et comme elle y allait, le Bienheureux Ange Tancrède l'ayant rencontrée, et ayant considéré l'enfant, dit à la mère qu'il serait un jour son compagnon.

En effet, un jour, qui était le 30 août 1267, François étant occupé à étudier une leçon dans son cabinet, entendit une voix qui lui répéta trois fois ces paroles : « Vas trouver Frère Gratius, de l'Ordre de Saint-François, et fais ce qu'il te dira. » Ce Frère

Digitized by Google

ratius était pour lors gardien du couvent de Fabriano, et eut
1 même temps révélation de l'arrivée du jeune homme et du
ıjet de sa visite. Il le reçut donc avec une joie sincère, et après
n pieux entretien, s'étant mutuellement expliqué les ordres
ɔçus du Ciel, le religieux conseilla à François de ne point résister
une vocation si marquée. Celui-ci le crut, et reçut l'habit des
ains de Monald de Saint-Elpide, provincial de la Marche
Ancône.

François eut pour maître en matière de religion ce même
ratius, et un excellent religieux, appelé Raynier, qui avait été
isciple du saint Fondateur. Il reçut aussi beaucoup d'instruc-
ons de la part de Sylvestre d'Ormo, homme vénérable, qui
rma la congrégation appelée de son nom *Sylvestrine*.

Avec de pareils secours, le jeune novice, qui d'ailleurs avait
ə bons principes, fit en peu de temps de grands progrès dans
ı vertu. Il était encore novice quand il alla à Notre-Dames-des-
nges, pour y gagner la fameuse indulgence obtenue par
int François. Ce fut là qu'il apprit, de la bouche même de
éon, qui avait été tout à la fois confesseur et sécrétaire du
aint Patriarche, les détails des stigmates et de cette indulgence,
ont il a laissé un traité.

Après son noviciat, François étudia en philosophie et en théo-
ɔgie, et devint un prédicateur distingué. Il était fort actif, et
uoiqu'il donnât beaucoup de temps à l'oraison, cela ne l'empêcha
as de s'appliquer avec succès aux sciences. Pour seconder ses
ues, son père lui fournit les meilleurs ouvrages composés par
es anciens Pères, par les théologiens, les philosophes et les
nathématiciens, ce qui suppose une sorte d'opulence, car alors
es livres étaient une chose fort chère. On conserve encore
ujourd'hui le catalogue de cette bibliothèque au couvent de
'abriano.

Les entretiens de notre Bienheureux étaient si efficaces qu'ils
léterminèrent trois de ses neveux à quitter le monde, qui leur
ffrait beaucoup d'avantages, pour embrasser la pénitence. Tous
rois entrèrent dans l'Ordre et s'y distinguèrent par d'éminentes
ertus : leurs noms étaient Antoine, Petruccio et Dominique, et

Digitized by Google

celui-ci s'est rendu recommandable par les ouvrages qu'il a composés.

Les talents que possédait François, quoiqu'ils lui méritassent bien des éloges de la part de ses supérieurs, et surtout de ceux qui assistaient à ses prédications, ne lui firent jamais rien perdre de l'humilité et de la modestie si convenables à un religieux. Il se méfiait de ses propres lumières, et même, dans ses exercices de piété, il prenait un soin particulier d'éviter tout ce qui n'était pas suffisamment autorisé; cette vigilance sur lui-même fit qu'il eut une doctrine très-saine, qu'il rendait aimable à ses auditeurs par les grâces et par l'onction du discours.

Il avait une dévotion tendre et affectueuse au sacrifice de la Messe, et l'on rapporte que, célébrant un jour celle des morts, comme il disait en la finissant le verset *Requiescant in pace*, l'on entendit plusieurs voix qui répondirent, avec un cri d'allégresse, *Amen*.

Comblé de bonnes œuvres, François mourut de la mort des justes, à Fabriano, où il fut inhumé le 27 avril 1322, dans la soixante-onzième année de son âge et la cinquante-cinquième de sa vocation. Il a opéré plusieurs miracles; et les regrets que saint Bonaventure a donné à sa mort quand il l'apprit, font l'éloge de ses vertus et de ses talents, qui furent également précieux à l'Église et à son Ordre.

On honore le Bienheureux François de Fabriano le 22 avril, qui est le jour de sa mort.

LE BIENHEUREUX JEAN DE MASACCIO,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Le Bienheureux Jean naquit à Masaccio, dans la Marche d'Ancône, de parents pauvres et hérétiques; cependant il fut instruit dans la religion catholique par quelques-uns de ses proches. On lui avait donné peu de lumières sur cet important objet; mais il savait mettre à profit le peu qu'on lui avait enseigné. Il récitait continuellement l'Oraison dominicale, et invitait les enfants de son âge à la répéter avec lui.

Ce qui suppléait en lui à la science, c'est qu'il éprouvait un

Digitized by Google

laisir infini à méditer sur les vérités divines. Dieu fut satisfait e la bonne volonté de son serviteur, et le témoigna par un proige. Il survint une si grande sècheresse dans le territoire de lasaccio que les hommes et les animaux périssaient : une source bondante sortit de terre à la prière de Jean, et par ce moyen il auva la vie à ses compatriotes. Cette source subsiste encore auourd'hui, et s'appelle *la Fontaine-des-Chèvres-de-Frère-Jean.*

Dans un âge plus avancé, Jean quitta la garde des troupeaux, t se retira, du consentement de sa mère, qu'il avait convertie, ans une caverne profonde, à l'entrée de laquelle il attacha une lochette, qu'elle sonnait lorsqu'elle lui apportait du pain, de eau et des légumes, qui composaient toute sa nourriture. Le émon, jaloux de la vertu de notre ermite, cassa la clochette; a mère en remit une seconde, qui eut le même sort, puis une roisième, que le malin esprit respecta, et que l'on conserve à lasaccio.

Jean ayant perdu sa mère fut obligé de quitter sa retraite, et a conversation qu'il eut avec quelques Frères-Mineurs le déermina à prendre l'habit du Tiers-Ordre de saint François. Il le orta durant quelques années, qu'il passa dans la pratique des onnes œuvres, puis tomba malade, et mourut dans un lieu olitaire qu'il habitait. Le trépas du serviteur de Dieu fut anoncé par les cloches de l'abbaye de Masaccio, de l'Ordre des Camaldules, qui sonnèrent d'elles-mêmes. Ce prodige excitant l'attention, on courut à la caverne de Frère Jean, que l'on trouva à genoux, les mains jointes, les yeux élevés vers le Ciel, mais privé de la vie. Le 22e jour d'avril 1399, on porta solennellement son corps dans l'église des Camaldules, où il fut inhumé. Il s'y fit incontinent un si grand nombre de miracles que les habitants de Masaccio prirent le Bienheureux Jean pour leur patron, et quoiqu'il ne soit pas mis canoniquement au nombre des Saints, ils en célèbrent la fête tous les ans avec beaucoup de pompe.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX PHILIPPE DE CARPONÉTO,

FRÈRE-MINEUR.

L'histoire de cet excellent religieux, composée par Frère Bernardin de la Fosse, nous apprend qu'il avait embrassé la règle de saint François avec de si heureuses dispositions que les obligations qu'elle impose, loin de lui paraître un joug, faisaient ses plus chères délices.

La pureté de cœur de Philippe se manifestait par la douceur de ses regards, par la modestie de son maintien, et il inspirait la piété à tous ceux qui le voyaient. Dévoué, par son état de frère lai, à des occupations souvent pénibles et quelquefois disgracieuses, et exposé à essuyer des contradictions de la part de ceux auxquels il était soumis, son âme ne fut néanmoins jamais agitée d'aucun trouble. Dans quelque situation qu'ils se trouvât, il conservait, sans efforts, cet air joyeux et grave qui annonce une parfaite tranquilité.

Également jaloux de remplir ses devoirs claustraux et d'avancer le grand ouvrage de son salut, il ne se permettait pas de perdre un seul instant en inutilités. Il parlait peu et toujours avec une grande discrétion, et tout le temps qu'il n'employait pas à remplir les fonctions dont il était chargé, il le consacrait à la prière et à la méditation. L'esprit de ferveur et de componction qu'il apportait dans ses exercices de piété lui faisait verser des torrents de larmes; mais il y puisait en même temps d'abondantes consolations.

Philippe se trouvant au couvent de Saint-Bernardin, proche d'Aquila, ville du royaume de Naples, fut frappé de la peste. Il souffrit les angoisses de cette cruelle maladie avec une parfaite résignation, et reçut le coup de la mort avec la douceur d'un agneau, le 22 avril 1490.

Aussitôt qu'il eut rendu l'âme, son corps parut si beau aux yeux d'une foule de spectateurs que sa réputation de sainteté avait attirés, qu'ils ne le purent voir sans être attendris et pénétrés d'admiration, en sorte qu'ils mêlaient aux larmes qu'ils

Digitized by Google

lonnaient à sa mort les louanges dues au Dieu tout-puissant, ui faisait éclater la gloire de son serviteur.

L'historien de Philippe de Carponéto ne parle point de ses niracles; mais en observant qu'il ne se trouvait absolument rien lans sa conduite qui fût susceptible de répréhension, il nous eprésente la vie entière de ce saint religieux comme un prodige ontinuel.

LA VÉNÉRABLE MARIE CAUCHOIS.

Marie-Françoise-Eulalie Cauchois était une pieuse fille qui idifiait la ville de Dieppe par sa conduite toute chrétienne. Elle acha dans sa maison un prêtre dont les persécuteurs avaient nis la tête à prix, et qui n'avait point d'autre refuge. Sa domes- ique, qui l'avait secondée dans sa généreuse action, fut arrêtée vec elle, et toutes deux, condamnées à la peine de mort comme ecéleuses de prêtres réfractaires, s'estimèrent heureuses de lonner leur vie pour une action aussi sainte. Leur martyre ut lieu le 22 avril 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame de Bétharam, au diocèse de Lescar, dans les Basses-Pyrénées, est l'image sainte découverte le 22 avril 1503 par des bergers que guidait une lumière mystérieuse. On bâtit à cette sainte image un oratoire, qui devint pour cette contrée un pèlerinage, illustré par plusieurs miracles et un très-grand nombre d'autres grâces.

A Milan, fondation de l'église et de la congrégation des Chanoines réguliers de Sainte-Marie-de-la-Passion ou de la Pitié en l'an 1485.

Saint Étienne de Grandmont avait dans la très-sainte Mère de Dieu une confiance sans bornes. Dans ses besoins et dans ses calamités, il recourait à elle. On lit dans sa Vie, recueillie par les Bollandistes, que ses religieux lui racontèrent un jour en pleurant qu'un bienfaiteur de leur maison venait d'être pris par deux bandits au moment où il leur apportait des vivres, et que les

Digitized by Google

brigands le retenaient prisonnier pour lui faire payer rançon.

Le serviteur de Marie répondit aux moines : Je le sais. Allons donc pieds nus à l'église, et implorons l'assistance de la Mère de Dieu; cet homme de bien qui souffre est un de ses serviteurs, et il n'y a pas de cachots dont elle ne puisse le tirer.

Les religieux se rendirent aussitôt à l'église pour invoquer Marie, et le lendemain, au point du jour, on entendit frapper à la porte du monastère. On ouvrit, et on vit entrer le bienfaiteur de la maison, suivi des deux bandits, qu'il amenait enchaînés. Le portier courut avertir saint Étienne de Grandmont, qui à ce moment faisait au chapitre une exhortation à ses disciples. Le serviteur de Dieu, contenant sa joie, poursuivit tranquillement son instruction, reconnaissant la protection de Marie dans ce prodige. Après qu'il eut parlé, il descendit à la porte, ôta aux criminels leurs fers, et les renvoya avec bonté, leur promettant qu'ils ne seraient point inquiétés; puis il conduisit à l'église le bienfaiteur du couvent, qui rendit grâce à Marie de la miraculeuse protection qu'elle lui avait accordée.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Rome, sur la voie Appienne, la fête de saint Soter, pape et martyr.

Au même lieu, saint Caius, pape, qui reçut la couronne du martyre sous l'empereur Dioclétien.

A Smyrne, les saints Apelle et Lucius, deux d'entre les premiers disciples de Jésus-Christ.

Le même jour, plusieurs saints Martyrs, qui, un an après la mort de saint Siméon, le propre jour du vendredi saint, furent, sous le roi Sapor, massacrés dans toutes les provinces de la Perse, pour le nom de Jésus-Christ. Dans ce combat de la foi,

[1] DECIMO KALENDAS MAII. LUNA.

Romæ, via Appia, natalis sancti Soteris papæ et martyris. — Ibidem, sancti Caii papæ, qui, sub Diocletiano principe, martyrio coronatus est. — Smyrnæ, sanctorum Apellis et Lucii ex primis Christi discipulis. — Eodem die, sanctorum plurimorum Martyrum, qui sequenti anno post obitum Simeonis, annum item die quo Passionis dominicæ memoria celebrabatur, per totam Persidi-

Digitized by Google

noururent l'eunuque Azade, l'un des favoris du roi; Milles, évêque illustre par sa sainteté et par ses miracles; Acepsimas, évêque, son prêtre Jacques; Aïthala et Joseph, deux autres prêtres; Azadane et Abdièse, diacres, et plusieurs autres clercs; ainsi que les évêques Maréas et Bicor, avec vingt autres Évêques, et près de deux cent cinquante personnes de leur clergé, quantité de moines et de vierges consacrées à Dieu, deux desquelles, savoir : Tharba, sœur de l'évêque saint Siméon, et sa suivante, furent attachées à des poteaux, sciées en deux et mises à mort avec une cruauté barbare.

En Perse encore, les saints Parmène, Héliménas et Chrysotèle, prêtres; Luc et Mucius, diacres, dont le martyre triomphant est décrit dans les actes des saints Abdon et Sennen.

A Alexandrie, la fête de saint Léonide, qui souffrit sous Sévère.

A Lyon, saint Épipode, qui, ayant été pris avec saint Alexandre, son collègue, durant la persécution d'Antonin-Vère, souffrit de cruels tourments, et acheva son martyre en ayant la tête tranchée.

A Sens, saint Léon, évêque et confesseur.

A Anastasiopolis, saint Théodore, évêque, célèbre par ses miracles.

regionem pro Christi nomine sub rege Sapore gladio cædi jussi sunt. — In quo fidei certamine passus est Azades eunuchus regi charissimus, Milles episcopus, sanctitate et miraculorum gloria insignis, Acepsimas episcopus, cum presbytero suo Jacobo, item Aithala et Josepho presbyteris, Azadane et Abdieso diaconis, et compluribus aliis clericis; Mareas quoque et Bicor episcopi, cum aliis viginti Episcopis, et clericis fere ducentis quinquaginta, monachis etiam et sacris virginibus plurimis; inter quas et sancti Simeonis episcopi soror nomine Tarbula, cum pedissequa sua, quæ stipitibus alligatæ, seraque scissæ, crudelissime necatæ sunt. — Item in Persia, sanctorum Parmenii, Helimenæ et Chrysoteli presbyterorum, Lucæ et Mucii diaconorum, quorum triumphus martyrii in passione sanctorum Abdon et Sennen habetur. — Alexandriæ, natalis sancti Leonidis martyris, qui sub Severo passus est. — Lugduni, sancti Epipodii, qui in persecutione Antonini Veri cum Alexandro collega tentus, post dira tormenta martyrium capitis abscissione complevit. — Apud Senonas, sancti Leonis episcopi et confessoris. — Anastasiopoli, sancti Theodori episcopi, miraculis clari.

Digitized by Google

Additions des autres martyrologes.

Saint Apelles, l'un des premiers disciples de Jésus-Christ, cité par saint Paul dans son Épitre aux Romains, fut, dit-on, évêque de Smyrne. Il est nommé en ce jour au martyrologe romain avec saint Lucius, que les Grecs disent avoir été évêque de Laodicée.

Translation des reliques de saint Mélaine et de saint Robin, évêque de Troyes.

Saint Théoger, évêque de Metz.

Saint Betz (Betesus), honoré comme confesseur à Saint-Denis, près Paris.

Saint François de Libra, mort en 1322, patron d'une église dans la Marche d'Ancône.

Le Bienheureux Adelbert, fondateur de l'abbaye de Denain, près de Valenciennes.

Saint Daniel, martyr, honoré à Lodi.

Saint Clément, évêque de Sardes, au I^er^ siècle.

Saint Julien, évêque de Vienne, en Dauphiné, au VI^e^ siècle.

Saint Volphelme, abbé de Brunviller, dans le voisinage de Cologne; il était noble, savant et pieux; il combattit l'hérésie de Bérenger. Mort saintement en 1091.

Saint Stanislas d'Operove, l'un des patrons de la Pologne, mort le 22 avril 1525.

Saint Néarque, martyr en Orient, honoré chez les Grecs, ami de saint Polyeucte.

Martyrologe de la dernière persécution.

Clément Briche, prêtre du diocèse de Rouen, condamné à mort comme prêtre réfractaire, guillotiné le 22 avril 1794.

Joseph Marin, prêtre du diocèse du Puy, en Vélay, condamné à mort pareillement, guillotiné le 22 avril 1794.

Jean-Baptiste Huguet, curé au diocèse de Poitiers, arrêté pour refus de serment, embarqué pour les plages lointaines et mort le 22 avril 1794.

Digitized by Google

VINGT-TROISIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Georges, martyr. — Saint Félix, saint Fortunat et saint Achillée, martyrs. — Sainte Pusinne, vierge. — Saint Yvor ou Ybar, abbé en Irlande. — Saint Paul de Crète, martyr. — Saint Adalbert, évêque de Prague, martyr. — Saint Arnoul le Martyr. — Saint Gérard, évêque de Toul. — Le Bienheureux Égide ou Gilles de Pérouse, disciple de Saint-François. — Le Bienheureux Alexandre Sauli, général des Barnabites, évêque d'Aléria et de Pavie. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GEORGES,

MARTYR.

Le saint Martyr que l'Église révère aujourd'hui a été mis par les Grecs au nombre de ceux qu'ils appellent grands Martyrs. Il était né en Cappadoce, de parents nobles et riches, qui lui donnèrent une éducation chrétienne, et lui firent embrasser de bonne heure le parti des armes. Quoique jeune, il sut allier une ardente piété à un courage intrépide. Il le montra dans les actions périlleuses où il se trouva exposé.

La réputation de vaillance qu'il s'acquit rapidement le fit monter vite aux premiers grades militaires. Il fut élevé à la charge de tribun (ou colonel) dans l'armée de l'empereur Dioclétien. Ce prince le connaissait; il avait pour lui grande estime et lui confiait l'exécution des entreprises importantes. Mais en même temps ennemi déclaré du nom de Jésus-Christ, Dioclétien, comme on le sait trop, avait pour les Chrétiens une horreur extrême. Lorsqu'il exposa à son conseil le dessein qu'il avait formé de les exterminer, tous applaudirent; Georges seul, dit-on, prit la parole pour faire voir l'iniquité de la persécution méditée. Il la combattit comme une chose injuste et contraire au service de Dieu, dont il avait l'amour et la religion si vivement imprimés dans son cœur qu'il était prêt de perdre la vie plutôt que de s'en départir. L'empereur reconnut aux paroles de saint Georges

Digitized by Google

qu'il était chrétien. Les sénateurs tâchèrent de le détourner de sa résolution, lui rappelant les bienfaits qu'il avait reçus de l'empereur, les avantages qu'il pouvait espérer, au lieu de la disgrâce qu'il encourrait en lui désobéissant.

Le champion de Jésus-Christ ne s'émut aucunement; au contraire, se tournant vers l'empereur, il lui dit: « Il vaudrait mieux, ô Dioclétien, que vous connussiez et adorassiez le vrai Dieu, et lui offrissiez un sacrifice de louanges; car il vous donnerait un plus excellent empire que celui dont vous jouissez à présent, qui est fragile et finit en un instant; tout y est périssable de sa nature, et ne peut servir à celui qui le possède. Pour moi, qui ai la vraie lumière, n'espérez pas, ô empereur, de me persuader que je renonce au vrai Dieu : car ni vos promesses ne me sauraient fléchir, ni vos menaces m'épouvanter. »

Il ne peut se dire dans quelle fureur l'empereur entra en entendant ce discours; il le fit prendre et mettre en prison, où il fut chargé de chaînes, et on roula sur son corps une grosse pierre. Le lendemain on l'amena devant l'empereur, où après plusieurs demandes il le fit tourmenter dans une roue, qui était armée tout autour de pointes tranchantes comme des rasoirs, lesquelles déchiquetaient la chair du Saint. Il fut consolé dans ce tourment par une voix du Ciel, qui lui dit : *Georges, ne crains point, car je suis avec toi,* et par un homme resplendissant, qui lui apparut vêtu d'une robe blanche, et lui tendant la main, l'embrassa et l'encouragea.

Quelques païens furent convertis à la foi de Jésus-Christ par la constance de saint Georges : entre autres deux préteurs, qui se nommaient Anatole et Prétole, et qui furent décapités pour l'amour de Jésus-Christ. Plus on redoublait les tourments du Saint, plus sa patience et sa confiance s'augmentaient en son martyre. Enfin l'empereur eut recours aux promesses, et l'exhorta de ne se pas obstiner à perdre ses bonnes grâces.

Le Saint, désirant manifester encore davantage la vertu de Dieu, lui dit : *S'il vous plaît, ô empereur, allons au temple, et nous verrons les dieux que vous adorez.* L'empereur, croyant que Georges avait changé, fit assembler le sénat et le peuple pour

Digitized by Google

e trouver au temple et être présents au sacrifice qu'il croyait que eorges devait offrir. Étant tous venus au temple, le Saint s'aprocha de l'idole d'Apollon qui était là, auquel il demanda, en tendant la main : *Veux-tu que je te fasse un sacrifice comme à lieu?* et il fit le signe de la Croix. Alors le diable qui était dans statue, répondit : *Je ne suis pas dieu, et il n'y a point d'autre lieu que celui que tu prêches.*

Le Saint lui répliqua : *Comment oses-tu donc demeurer ici en a présence, puisque je connais et adore le vrai Dieu?* A ces aroles, on entendit des cris et des gémissements lamentables qui ortaient comme de la bouche des idoles, lesquelles tombèrent en orceaux.

Les prêtres voyant cela, excitèrent le peuple à mettre la main ir le Saint, disant à l'empereur qu'il fallait prendre ce magicien t lui faire trancher la tête. Le Saint fut mené au lieu du supplice, et pria les bourreaux de lui donner un peu de loisir pour ire son oraison ; ce qui lui ayant été accordé, il leva les yeux et s mains au Ciel, et d'une voix qui sortait du cœur, il pria ainsi :

« Seigneur mon Dieu, qui êtes avant tous les siècles, vous l'avez élu dès mon enfance ; vous êtes l'unique et la vraie espéance des Chrétiens, le refuge assuré de vos serviteurs, l'inépuiable trésor de tous ceux qui ont confiance en vous. Seigneur ui gratifiez ceux qui vous aiment, même avant qu'ils ouvrent a bouche pour vous demander quelque chose, écoutez-moi, uisqu'il a plu à votre miséricorde de me donner la patience t la force d'endurer les tourments, et de confesser votre Nom ; ecevez maintenant mon âme, et la mettez parmi vos élus dans a gloire éternelle. Pardonnez à ces gens ce qu'ils ont fait contre noi et contre vos autres serviteurs ; donnez-leur la lumière par aquelle ils se puissent reconnaître, et puisque vous désirez que ous les hommes soient sauvés, donnez la main à tous ceux qui ous invoquent et implorent votre faveur avec une sainte rainte et une charité enflammée, afin que, vous aimant paressus toutes choses, ils suivent la trace des Saints, pour jouir vec eux de vous, à qui est le royaume, la gloire et toute la élicité. »

Digitized by Google

Son oraison étant achevée, il se mit à genoux, tendit le cou au bourreau, et mourut en Notre-Seigneur le 23 d'avril, sous l'empire de Dioclétien.

Le martyre de saint Georges fut fort célébré par toutes les Églises l'Orient et d'Occident. Saint Germain, évêque de Paris, revenant du pèlerinage qu'il fit à Jérusalem, apporta le bras de saint Georges, que l'empereur Justinien lui donna comme un très-précieux trésor. Il le mit à Paris dans l'église Saint-Vincent, à présent nommée Saint-Germain-des-Prés. On garde à Rome le chef de saint Georges dans une église qui porte son nom. L'autre bras du Saint fut porté à Cologne, et Dieu fit par lui de grands miracles, comme il est rapporté dans les *Actes de saint Amand*.

(RIBADENEIRA.)

On voit par saint Grégoire de Tours[1] que le saint Martyr était fort célèbre en France dans le VI^e^ siècle. Saint Grégoire le Grand ordonna de réparer une ancienne église bâtie en son honneur, qui était sur le point de tomber en ruines[2]. On trouve son office dans le Sacramentaire de ce saint Pape et dans plusieurs autres[3]. Sainte Clotilde, femme du roi Clovis, dressa des autels sous son nom, et voulut que l'église du monastère de Chelles, dont elle était fondatrice, fût aussi dédiée sous son invocation. Fortunat de Poitiers a composé une pièce de vers sur une église du même Saint qui était à Mayence. Il résulte de toutes ces autorités que le culte de saint Georges est fort ancien dans l'Occident, et surtout en France.

Les gens de guerre avaient beaucoup de dévotion pour saint Georges; ils l'invoquaient surtout dans les batailles, comme on le voit par les auteurs de la *Byzantine*. Cette dévotion était principalement fondée sur ce que l'on disait que le Saint avait été lui-même un grand guerrier. Il est présentement premier patron de la république de Gênes. Les Anglais, sous leurs rois normands, rapportèrent des croisades une grande dévotion à saint Georges, et l'invoquèrent comme patron dans la guerre. Le Concile national tenu à Oxford en 1222 ordonna que sa fête fût

[1] Lib. *De glor. Mart.*, c. CI. — [2] Lib. XIX, *Ep.* LXXIII, p. 1173, ed Bened. — [3] *Not. Menardi in Sacram. S. Greg.*

Digitized by Google

a précepte dans toute l'Angleterre[1]. Ce fut sous sa protection
l'Édouard III mit l'ordre de la Jarretière, qu'il institua en 1130[2].
Quelques auteurs ont conjecturé que saint Georges était le
ême que ce jeune homme qui, au rapport d'Eusèbe et de
actance, dans son livre *de la Mort des Persécuteurs*, mit en
èces les édits qui avaient été affichés à Nicomédie[3].
La dévotion des gens de guerre pour saint Georges était prin-
palement fondée sur la ressemblance de profession; elle l'était
ussi sur l'autorité d'une relation, dont l'auteur assurait que le
int était apparu à l'armée des Chrétiens croisés avant la bataille
Antioche, et que les infidèles avaient été défaits par sa protec-
on. On disait encore que le même Saint était apparu à Ri-
ard Ier, roi d'Angleterre, lorsqu'il marchait contre les Sarrasins,
que les troupes de ce prince en ayant été instruites, se
ntirent animées d'un nouveau courage, et taillèrent l'ennemi
pièces. Toutes ces histoires contribuèrent beaucoup à rendre
nom de saint Georges fameux parmi les militaires.
Ce Saint est ordinairement représenté à cheval et ayant un
ragon sous ses pieds, pour marquer qu'il a vaincu par sa foi le
émon, désigné dans l'Apocalypse sous le nom de dragon.

(GODESCARD.)

[1] *Conc.*, t. XI, p. 275.

[2] Il est composé de vingt-cinq chevaliers, sans compter le roi. Il a cinquante
ns d'ancienneté de plus que l'ordre de Saint-Michel, institué en France par
ouis XI; quatre-vingts ans de plus que celui de la Toison-d'Or, institué par
hilippe le Bon, duc de Bourgogne, et cent quatre-vingt-dix ans de plus que
elui de Saint-André, établi en Ecosse par le roi Jacques V. L'empereur Fré-
éric IV institua, en 1470, un ordre de chevaliers en l'honneur de saint
eorges. Il y a aussi un ordre militaire à Venise qui porte le nom du même
int. Voyez le P. Honoré de Sainte-Marie, *Histoire des ordres de chevalerie*;
himole, *Histoire de l'ordre de la Jarretière*; Pott, sur les *Antiquités de*
indsor, et l'*Histoire de cet ordre*, in-4°, 1749, avec les notes manuscrites du
cteur Baswel, chanoine de Westminster.

[3] Voyez les preuves de cette conjecture dans le P. Papebrock, t. III,
ril., p. 107. Eusèbe dit que le jeune homme en question, qu'il ne nomme
int, fut le premier Chrétien arrêté à Nicomédie, et cela aux approches de
ques, qui tombait cette année-là le 18 avril. S'il veut parler de saint Georges,
e M. Assémani montre avoir souffert le 23 du même mois, ce Martyr aura
arrêté le vendredi saint, et exécuté le vendredi de la semaine suivante. On
a ensuite porté son corps près de la Propontide, puis à Joppé, en Palestine,

Digitized by Google

SAINT FÉLIX, SAINT FORTUNAT ET SAINT ACHILLÉE, MARTYRS.

Le prêtre Félix avait été envoyé par saint Irénée dans la ville de Valence, avec Fortunat et le diacre Achillée, pour y prêcher l'Évangile. Beaucoup de gentils avaient été par eux convertis à la foi, car Dieu faisait éclater en eux la puissance des miracles d'une manière merveilleuse; ils guérissaient les possédés que tourmentait l'esprit de malice, et les malheureux affligés de quelques difformités monstrueuses, et ceux que les maladies de tout genre condamnaient à une mort prématurée; armés du secours d'en haut, ils rendaient aux âmes leur ancienne vigueur, aux corps leurs forces premières. Tous ces miracles, répandus au loin et par l'éclat qui les accompagnait, et par la reconnaissance et les éloges qu'ils excitaient, ne pourraient être suffisamment racontés dans un récit aussi abrégé que celui dans lequel nous nous renfermons. D'ailleurs il est plus digne de l'écrivain de proposer à la foi des hommes des faits incontestables et dont il a été le témoin, que d'accueillir des évènements douteux sur les bruits de la multitude.

Arrivés à ce degré de sainteté, les trois Apôtres cherchaient encore une voie plus parfaite. Non loin de Valence, du côté de l'orient, d'où la voix de Dieu les avaient appelés, ils se choisirent une petite chaumière, avec laquelle ils espéraient acheter le palais du Ciel; ce fut là la pauvre retraite de ces hommes avides d'humilité, mais dont le cœur était en même temps rempli du plus sublime dévouement. Là, ayant pour armes le chant des psaumes, qu'ils répétaient sans cesse, pour défense les fatigues des veilles, pour nourriture les longues privations des jeûnes, mais surtout fortifiés par la puissance du Seigneur, ils attiraient à la grâce du baptême la multitude des gentils, sur lesquels ils exerçaient une sainte violence par leurs exhortations et leur foi.

Ils vivaient ainsi depuis quelque temps, lorsque le Bienheureux Félix, pendant qu'il accordait un peu de repos à ses membres fatigués par de longues veilles, eut une vision qui lui montrait

Digitized by Google

l'avance ce que le Ciel lui réservait à lui et à ses frères. Il la ur raconta en ces termes : « J'ai vu un lieu tout brillant de la plendeur des astres ; mille fleurs variées d'une ineffable beauté 'y développaient ; l'air y était embaumé des parfums les plus xquis ; même on y voyait de royales demeures tout étincelantes 'or et de pierreries. Sous ces demeures, cinq agneaux plus lancs que la neige paissaient les blanches fleurs du lis, dont la iche couleur du safran relevait l'éclat ; délicieuse pâture qui les nvitait et redoublait leur joie. J'admirais dans les sentiments à a fois de la crainte et du bonheur la grandeur de ce lieu et la ertu céleste qui l'embellissait, quand j'entendis une voix divine : Courage, disait-elle, serviteurs dont la foi a été éprouvée par le sacrifice ; disciples de mon serviteur Irénée, vous avez fait fructifier au centuple le talent qui vous avait été confié ; entrez dans la joie de votre Maître ; il veut vous faire jouir, dans la société de vos frères, des délices de l'éternel bonheur. » A ce récit plein de charmes, Fortunat et Achillée, embrasés tout-i-coup de l'Esprit saint, s'écrièrent : « Gloire soit à vous, ô Dieu, dont les mains ont façonné les Cieux et créé le monde ; vous promettez à tous les dons ineffables de votre bonté ; mais ujourd'hui, malgré notre indignité et nos misères, vous nous nontrez, par votre serviteur Félix, les secrets de vos trésors célestes ; votre voix nous enflamme ; ces grandes récompenses que vous mettez sous nos yeux nous fortifient. Accordez-nous, contre les attaques de l'ennemi cruel qui nous menace, le secours de votre protection, afin que nous puissions mépriser les traits de sa fureur, et mériter, avec l'appui de votre bras, qui triomphera pour nous, de parvenir à la couronne d'un glorieux martyre ; car c'est vous qui donnez à l'homme d'oser entreprendre de vaincre dans les combats de la religion, et cependant vous récompensez, comme son œuvre, les luttes qu'il a soutenues. »

Comme ils finissaient cette prière, un Frère arriva avec des lettres de saint Ferréol et de saint Ferrution, que le bienheureux évêque Irénée, dont nous avons parlé, avait envoyés dans la ville de Besançon pour y fonder une Église. Cette lettre était

Digitized by Google

ainsi conçue : « A nos très-pieux maîtres et frères en Jésus-Christ Félix, Fortunat et Achillée, Ferréol et Ferrution, salut dans le Seigneur. Le Modérateur des siècles, le Rédempteur de nos âmes, Celui dont l'abondante largesse récompense ses confesseurs, a daigné me manifester, à moi, son serviteur, les secrets de ses conseils, dans une vision que je m'empresse de faire connaître à votre sainte fraternité. Après les saintes veilles de la nuit, je reposais dans le sommeil mes membres fatigués, quand j'ai vu la voûte des Cieux s'ouvrir, des Anges portaient l'étendard de la Croix, et d'autres, derrière eux, tenaient en leurs mains cinq couronnes, toutes brillantes d'or et de pierreries. En même temps j'entendis une voix qui me saisit d'une frayeur soudaine, et cependant me laissa une douce joie, par les promesses qu'elle me permettait d'ambitionner : « Disciples d'Irénée, disait-elle, » qui avez reçu avec un généreux dévouement la mission que » vous a confiée votre maître, recevez en récompense le royaume » de la céleste gloire que je vous ai promis. » C'est pourquoi, très-saints Frères, j'ai cru que le miracle de cette vision vous appelait au triomphe du martyre. Et parce que l'âme la plus courageuse doit toujours se préparer, même quand elle attend du secours divin le succès d'un combat plus terrible, fortifions-nous les uns les autres par des exhortations saintes, afin qu'au jour des épreuves, quand sévira la persécution qui nous menace, notre foi soit prête à affronter les supplices, si nous voulons jouir des triomphes de la victoire. »

A cette lettre, saint Félix répondit en faisant part aux Bienheureux Ferréol et Ferrution de la vision que lui-même avait eue, et qu'il avait déjà fidèlement racontée à ses Frères Fortunat et Achillée.

Les Saints alors, enflammés par les récompenses que le Ciel leur manifestait, se préparèrent à conquérir les trophées d'un si glorieux triomphe par le chant non interrompu des psaumes et des hymnes. C'était sous le règne de l'empereur Aurélius-Caracalla; la persécution sévissait avec fureur. Cornélius, officier de l'armée, fut envoyé à Valence. Fier de l'étendue de sa puissance et terrible par les prétentions de son orgueil, il s'avançait en-

Digitized by Google

ouré de la foule du peuple, lorsqu'il entendit les saints Félix, 'ortunat et Achillée répéter dans leurs chants leur prière accou- umée. La douceur de leur voix charmait tous ceux qui les en- endaient. On eût dit que les Chœurs des Anges s'étaient unis à ux, et que des instruments célestes les accompagnaient avec ne délicieuse harmonie. Or, le passage du psaume qu'ils chan- aient était celui-ci : « Que toute la terre vous adore, ô Dieu, et u'elle vous chante ; qu'elle dise un psaume à votre nom ; vous tes le Très-Haut : Alleluia. » A ses paroles, Cornélius est saisi 'étonnement et de stupeur. Dans les transports de son aveugle olère, il s'écrie : « Quel est ce son étrange qui a frappé mes reilles? Après le massacre rigoureux, mais louable, des habi- ants de Lyon par l'empereur Sévère, est-ce qu'il reste encore en es lieux quelques traces de ces Chrétiens, qui jettent un mépris acrilége sur nos dieux, et foulent aux pieds les décrets de nos rinces? » Les soldats qui marchaient devant lui, lui répondirent : Il y a ici trois hommes, séducteurs effrontés et habiles ; par entraînement de leurs prédications continuelles, ils ont amené u culte du Christ presque le tiers de la cité ; et par le secours 'une puissance sacrilége, ils ont renversé les temples de nos ieux, que nos ancêtres avaient élevés avec magnificence, et que a sainteté de nos cérémonies avait consacrés. »

Cornélius aussitôt, possédé d'une rage diabolique, ordonna u'on enfermât les trois Saints dans les hautes murailles de la rison. Lorsqu'il revint quelque temps après, les gardes lui pré- entèrent leurs prisonniers, auxquels il tint ce discours : « Vous n'êtes point effrayés par l'exemple de ceux qui mettaient leur loire dans les superstitions de la religion chrétienne, et qui saient adorer comme Dieu un homme, tout le monde le sait, né l'une famille juive, poursuivi par la juste indignation de ses con- itoyens, flagellé et attaché à une potence, et qui, après être mort victime de cette condamnation infamante, a été enseveli selon la ommune condition des hommes. Et vous dédaignez encore, par vos pratiques sacriléges, la puissance auguste de nos dieux ; vous méprisez avec une audace criminelle les décrets de nos princes invincibles ; et ce peuple, jusqu'ici attaché aux antiques

Digitized by Google

cérémonies de nos temples, vous l'entraînez à sa ruine par les séductions d'une erreur nouvelle. »

Félix, fort de la puissance du Nom qu'il allait confesser, répondit avec une foi vive et généreuse : « Les âmes livrées à une doctrine impie, et pour cela réservées à une affreuse damnation, sont ensevelies dans les ténèbres d'une profonde ignorance, parce qu'elles ne veulent pas recevoir les trésors des mystères célestes, et qu'elles n'ont pas même pour lumière un rayon de vérité. C'est donc aux splendeurs de la foi qu'il faut que les âmes s'éclairent, plutôt que de rechercher la lumière matérielle ; car il faut comprendre, que ces faux dieux, dont tu exaltes les louanges avec tant d'assurance, ne peuvent pas être appelés dieux, puisqu'ils sont, comme on le sait, les ouvrages de vos mains. Dis-moi quel secours, quel remède ils pourront accorder aux supplications de ceux à qui tu ne peux nier qu'ils doivent leur origine? Si ceux qui leur ont donné l'être succombent sous les coups incessants de la mort, comment eux-mêmes trouveront-ils l'éternité dans leur divinité empruntée? Dieu, en effet, c'est l'Être tout-puissant qui a donné au passé l'existence, dirige le présent et dispose l'avenir. Après avoir créé l'homme à son image et à sa ressemblance, il lui a donné pour loi de le servir. C'est pourquoi il est indigne qu'une créature, se faisant l'esclave d'une autre créature, ignore son Auteur. Que si tu reçois avec foi ce Dieu que je t'annonce, cessant d'honorer des dieux à qui tu ne dois que le mépris, alors tu pourras facilement mériter les récompenses de la vie éternelle, et parvenir aux joies ineffables de la demeure céleste. »

Mais Cornélius, obstiné à sa damnation, dit aux bienheureux Martyrs : « Il vous serait plus salutaire de suivre le conseil que je vous donne; vous recevrez de ma libéralité de l'or et de l'argent, en même temps que vous assurerez votre salut, plutôt que de vous souiller par un crime affreux, qui attirera sur vous la mort dans d'horribles tourments. N'exposez point vos corps à la honte d'une sépulture vulgaire. » Félix, Fortunat et Achillée répondirent : « Ceux qui, par une trahison damnable, renient la puissance du Christ, périront victimes de la mort éternelle. Pour

Digitized by Google

nous, les promesses de ta générosité trop crédule ne nous tentent pas, et les menaces de tes longues tortures ne sauraient nous effrayer; car Dieu donne toujours à ses serviteurs le courage de la foi devant les tribunaux, la force dans le combat, et la victoire dans la consommation du sacrifice. Il est plus glorieux d'obtenir une vie éternelle que de succomber par une crédulité funeste aux erreurs d'une séduction diabolique; et quiconque, au milieu d'une navigation bien commencée, abandonne le gouvernail, a mérité de faire naufrage et de se briser contre les rochers. »

Cornélius, enflammé de colère, ordonna aux licteurs de les soumettre à une dure flagellation, à coups de nerfs de bœufs. Mais les Martyrs, heureux au milieu de ces supplices, chantaient la prière du Prophète : « Que les orgueilleux soient confondus, parce qu'ils ont dirigé contre nous les œuvres de l'iniquité; pour nous, nous serons éprouvés dans la pratique de vos commandements. » Cornélius leur dit : « Voilà que nos dieux, dont vous avez refusé d'adorer la puissance avec un mépris sacrilége, préparent contre vous les supplices de leur juste vengeance. Où est maintenant votre Christ? Sa force ne vous a point secourus dans la souffrance, et son bras puissant ne vous a point arrachés de nos mains. » Félix répondit : « Si l'aveuglement d'une erreur mortelle n'était pas comme un voile sur ton âme, tu verrais que nos corps ne portent pas même la trace des fouets dont tu les as crois déchirés. » Cornélius, étonné et confondu de cette vertu divine qui assistait les Martyrs, leur dit : « Puisque, malgré le supplice d'une longue flagellation, vous continuez à injurier nos invincibles dieux, vous allez être enfermés dans un noir cachot, en attendant que j'aie trouvé, pour satisfaire à leur vengeance, un genre de mort plus cruel. »

Les bienheureux Martyrs furent donc jetés dans les ténèbres d'une sombre prison, et là, comme toujours, ils nourrissaient leur courage par le chant des divins cantiques, lorsque, vers le milieu de la nuit, un Ange descendit vers eux, au grand effroi de leurs gardiens; il brisa les lourdes barres qui fermaient les portes, et par l'éclat céleste d'une vive lumière, dissipant l'affreuse obscurité de ces lieux, il dit aux saints Martyrs : « Allez maintenant, fidèles

Digitized by Google

confesseurs de Dieu ; vous avez pour défense, non le casque ou le bouclier d'un bras de chair, mais la confiance en la vertu divine, qui vous revêt comme d'une armure. Détruisez donc promptement, renversez et brisez, par l'énergie et la sincérité de votre foi, ces simulacres muets qu'un art de perdition a façonnés. Aussitôt, pleins d'une ardeur généreuse, ils s'empressent d'accomplir les préceptes du Ciel ; ils sortent de la prison, parcourent la ville, et, ouvrant les portes des temples, ils réduisent en poussière, à coups de marteau, la statue de Jupiter, formée d'un ambre riche et brillant, et brisent de même les idoles de Mercure et de Saturne.

A cette nouvelle, la fureur de Cornélius ne connut plus de bornes ; il donna l'ordre d'arrêter de nouveau ces soldats du Christ et d'épuiser sur eux tous les genres de tourments. Quand on les eut amenés devant lui, il leur parla en ces termes : « Dites-moi, quelle est donc la puissance de votre Christ, pour que vous ayez mis en lui une si aveugle confiance, au point d'oser briser nos dieux ? » Les Martyrs de Dieu répondirent tout d'une voix : « Quoique tu sois indigne d'entendre le mystère de la Divinité, cependant, à cause du peuple fidèle qui attend avec respect la prédication de Dieu, nous te parlerons du Christ, qui est la Vérité. Le Christ est le Fils de Dieu, la Vertu de Dieu, la Sagesse de Dieu ; par lui tout a été fait, et rien n'a été fait sans lui. Et la perte d'une de ses brebis l'a affligé ; il l'a cherchée dans les déserts, et quand il l'a eu trouvée, il l'a prise sur ses épaules et l'a reportée au troupeau ; et plein de joie il a dit à ses amis et à ses voisins : « Félicitez-moi, parce que j'ai retrouvé la brebis que j'avais perdue. » Toi aussi, si tu veux croire en lui, tu apprendras à connaître sa puissance. Elle est si grande qu'il a rappelé à la vie Lazare, dont le corps depuis quatre jours était livré à la corruption du tombeau ; il a marché sur les eaux à pied sec ; avec cinq pains et deux poissons, il a nourri cinq mille hommes, et les a renvoyés rassasiés des mets immortels qu'en même temps il leur donnait ; à sa parole, qui commande avec calme et sérénité, les vents et les tempêtes furieuses ont été enchaînés. C'est donc avec justice qu'on adore l'Auteur de ces admirables prodiges ; il

Digitized by Google

rendu l'ouïe aux oreilles que la damnation fermait comme d'un mur épais; aux yeux voilés par les nuages de l'endurcissement, il a de même rendu la jouissance d'une nouvelle lumière; par le secours de sa divine miséricorde, il a redressé les pas que la faiblesse avait égarés; il a fait revivre avec tout l'éclat de leur première jeunesse des corps envahis par la lèpre, et que cette hideuse maladie couvrait comme d'écailles putrides. C'est là Celui auquel nous croyons comme au seul Dieu, avec une foi telle que la demandent sa divinité et sa majesté; nous l'aimons de toutes les affections de notre cœur, de toutes les forces de notre corps, et nous tremblons devant sa puissance, qu'attestent les plus grands miracles. »

Cornélius, vaincu par cet enchaînement invincible de la vérité, n'en devint que plus furieux. Il ordonna qu'après leur avoir lié les mains derrière le dos, on leur brisât les jambes et les reins, et qu'on les attachât à des cercles de roues, les forçant dans cette position à respirer au milieu des torrents d'une amère fumée; enfin qu'on les laissât un jour et une nuit étendus sur le chevalet. Les licteurs, excités eux-mêmes par leur aveugle cruauté, mêlaient les insultes aux tourments, et leur disaient : « Ceux qui ont la téméraire audace de briser les dieux méritent de perdre dans de pareils supplices leur criminelle vie. Si pourtant ce Christ est Dieu, comme vous le dites, en exaltant son Nom avec tant d'orgueil, que sa puissance vous délivre, qu'il vous arrache aux tourments, qu'il brise vos liens. »

Le lendemain Cornélius les fit délier de leurs chaînes, et, leur laissant un moment de relâche, il leur dit : « Sacrifiez aux dieux que vous avez audacieusement profanés en les brisant; peut-être obtiendrez-vous de leur indulgence de recouvrer vos forces premières, avec le secours des médecins. » Mais les Saints répondirent : « Si dans ces dieux il y avait quelque chose, ils se seraient donnés à eux-mêmes le secours dont ils avaient besoin pour se défendre; et l'on aurait pu les croire d'une grande vertu pour guérir des hommes, si on les avait vus se sauver eux-mêmes de la mort. C'est pourquoi nous préférons mourir en confessant la foi de notre Dieu, et acheter à ce prix les récompenses de l'éter-

Digitized by Google

nelle vie, plutôt que de nous asservir aux damnables cérémonies de votre culte. »

Le moment de terminer un glorieux combat par un noble triomphe était donc arrivé pour eux. Cornélius ordonna qu'on leur tranchât la tête d'un coup d'épée; et les bourreaux, obéissant aux ordres du gouverneur, les conduisirent hors de la ville. Les Saints cependant continuaient à enseigner la multitude qui les entourait; mais, arrivés au lieu de la prière qu'ils s'étaient construit autrefois et que la fureur sacrilége de leurs persécuteurs avait détruit, ils consommèrent leur martyre et méritèrent le prix de leur victoire. Au milieu de la nuit, la foi et le zèle des Chrétiens donna à leur sépulture l'éclat que réclamaient tant de vertus; et Dieu, comme un témoignage des récompenses qu'il leur a déjà accordées, multiplie chaque jour les miracles à leur tombeau. Puissions-nous nous-mêmes y obtenir, par nos prières et par nos larmes, qu'ils attirent sur notre ville les secours d'en haut, qu'ils assistent et fortifient tous les malheureux qui ont besoin de miséricorde, et brisent les chaînes des nombreux péchés du peuple, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est l'honneur, la puissance et la vertu, avec le Père et l'Esprit saint, dans la Trinité parfaite, pour les siècles des siècles. Amen.

(Bénédictins de Solesmes.)

SAINTE PUSINNE,

VIERGE.

Pusinne naquit vers le milieu du v^e^ siècle, dans la contrée de la Champagne qu'on appelait le Perthois et qui fait partie aujourd'hui du département de la Marne. Elle était sœur de sainte Hou, de sainte Lindru et de sainte Ménehou. Elle fut élevée saintement et vécut très-retirée dans la maison de son père, ne voyant que sa mère et ses sœurs, continuellement appliquée à la prière, à la lecture des Livres saints, au travail et aux autres exercices convenables à une vierge qui s'était consacrée au Seigneur.

Après la mort de son père, Pusinne quitta son pays et sa famille, et se retira dans une retraite solitaire, qui par la suite fut jointe à l'abbaye de Corbie. Elle y vécut dans une réclusion perpétuelle.

Digitized by Google

a réputation de ses grandes vertus et de sa sagesse attira uprès d'elle plusieurs jeunes filles qui désiraient vivre sous sa irection. Pusinne se contenta de leur donner des instructions t de les former à la piété par ses exemples; mais elle ne les etint pas en communauté dans le lieu même de sa retraite, ar on ne voit pas qu'elle ait fondé aucun monastère.

Après qu'elle eut édifié tout le pays par sa profonde humilité, a douceur, ses mortifications et sa dévotion ardente, elle eut me longue maladie, qui acheva de la sanctifier en exerçant toute a patience. Lorsqu'elle se vit près de mourir, elle fit venir sa œur sainte Lindru, et mourut saintement entre ses bras.

SAINT YVOR OU YBAR,

ABBÉ EN IRLANDE.

Yvor était le beau-frère de Kormac, roi de Leinster, en Irlande, equel avait épousé sa sœur Mella, et il était l'oncle du Bienheu-eux Abban, fils de Kormac. Saint Patrice, qui s'était occupé de on éducation, l'avait admis dans les Ordres sacrés; et il fit tant le progrès dans les études et la piété que le saint Apôtre le fit prêtre. Aussitôt il se consacra au bonheur d'amener dans l'Église ceux des Irlandais qui ne connaissaient pas encore la lumière de l'Évangile. Il fonda ensuite dans l'île de Beg-Érine ou Petite-Irlande un monastère où il pût réunir un assez grand nombre de ceux qu'il avait convertis. On raconte qu'il fut en peu de temps à la tête de cent cinquante moines.

A sa mort, qui eut lieu dans la première moitié du VI^e^ siècle, il fut remplacé par saint Abban, son neveu.

Saint Yvor ou Ybar est honoré le 23 avril.

SAINT PAUL DE CRÈTE,

MARTYR.

Paul, abbé d'un monastère dans l'île de Crète, vivait du temps de l'empereur Constantin-Copronyme. Ce prince ayant déclaré la guerre au culte des saintes images, Paul, que l'on voyait opposé à l'édit de l'empereur, fut arrêté et conduit au gouverneur de l'île. On mit à terre devant lui, d'un côté l'image de

Digitized by Google

Notre-Seigneur Jésus-Christ en Croix, et de l'autre l'instrument de supplice qu'on nommait *cataplète,* machine qui étranglait ou broyait le patient. Puis il dit au saint abbé de marcher sur l'auguste image, s'il ne voulait pas subir la torture qu'il voyait préparée. Le Saint déclara qu'il n'outragerait pas l'image du Sauveur, et qu'il préférait le supplice. Aussitôt le gouverneur livra Paul aux bourreaux, qui le dépouillèrent de tous ses vêtements, l'étendirent sur le cataplète. Le Martyr se sentit en un instant serré entre deux ais depuis le cou jusqu'aux talons, et attachés là par des clous qui entraient partout dans ses chairs. Alors les exécuteurs le pendirent la tête en bas au-dessus d'un grand feu, qui hâta le terme de sa vie.

L'Église honore sa mémoire le 23 avril, jour que l'on croit être celui de son martyre en l'an 767.

SAINT ADALBERT,

ÈVÊQUE DE PRAGUE, MARTYR.

Saint Adalbert naquit en Bohême, d'une famille noble, vers le milieu du x^e^ siècle. Son père, nommé Slaving, seigneur d'un grand nombre de terres, l'envoya étudier à Magdebourg, à peu près en l'année 973, et le confia aux soins de l'archevêque Adalbert, qui gouvernait cette Église, et qui lui donna son nom d'Adalbert. L'école où le Saint entra était sous la direction du moine Ochtric, et les jeunes gens qui la composaient donnaient l'exemple de l'application à l'étude et de la régularité des mœurs.

Adalbert y demeura neuf ans. Il y fit de grands progrès dans les sciences humaines, et de plus grands dans la science des Saints, employant en prières le temps que les autres donnaient à leur récréation, et s'occupant de plus à visiter les pauvres et à consoler les malades. Il rassembla quantité d'écrits des saints Pères, des Docteurs de l'Église, et s'en forma une bibliothèque qu'il rapporta en Bohême. Il prit place parmi le clergé de Prague. Dithmar, évêque de cette ville, s'attacha au jeune ecclésiastique, et mourut peu de temps après l'avoir ordonné sous-diacre. On procéda au choix d'un nouvel évêque, et le peuple, d'accord avec le duc de Bohême et les grands de la ville,

Digitized by Google

urent Adalbert. Le Saint refusa d'accepter cette charge, allé-uant son indignité et surtout sa jeunesse; mais on n'admit pas s excuses, et il lui fallut obéir. L'empereur même confirma n élection, et le fit sacrer par Villegise, archevêque de ayence. Saint Adalbert, de retour à Prague, fut de suite in-onisé, aux acclamations de tout le peuple. Sa piété éclata bien-t dans le gouvernement de son Église. Il distribuait tous les urs de grandes aumônes, et les jours de fête il donnait à anger à douze pauvres. Il dormait à terre ou sur un cilice, et assait une bonne partie de la nuit en oraison. Il prêchait con-nuellement, visitait souvent les prisonniers et les infirmes; il e s'appliquait enfin qu'à opérer la gloire de Dieu et le bien du rochain.

Cependant son peuple, qui d'abord l'avait accueilli avec tant allégresse, ne profitait guère de ses exhortations; la plupart ême semblaient prendre plaisir à faire tout le contraire de ce u'il leur enseignait. Adalbert résolut alors d'abandonner son ége; mais il voulut auparavant prendre conseil du Pape an XV, qui l'approuva. Adalbert se préparait à faire à pied le èlerinage de la Terre sainte; mais passant au mont Cassin, abbé et ses religieux le décidèrent à embrasser leur règle et à ster parmi eux. Au bout de quelque temps, s'apercevant qu'il tait reconnu, il se rendit à Rome, où, par le conseil du Pape, il ntra au monastère de Saint-Alexis, l'an 990, et y vécut tran-uillement pendant trois ans et demi. Mais le duc de Bohême, oyant les troubles de l'Église de Prague, qui avaient eu lieu près le départ de son Évêque, s'en plaignit au Pape, et le sup-lia d'obliger Adalbert à reprendre son siége; ce que le Pape ui accorda.

A son retour à Prague, le peuple promit d'être plus soumis, t néanmoins les désordres continuèrent, ce qui porta le Saint quitter Prague une seconde fois, pour aller travailler à la onversion des Hongrois, qui alors étaient encore idolâtres. Il eut peu de succès; et ses ouailles de Bohême ne se corrigeant as, il s'en revint à son monastère de Rome; mais le Pape obligea de nouveau de retourner à Prague. Il obéit; hélas! il

Digitized by Google

apprit avant d'y rentrer que les Bohémiens, par haine contre lui, avaient tué ses frères. Nonobstant cela, il les fit sonder par le duc de Pologne, pour savoir s'ils étaient disposés à recevoir leur Évêque; ils répondirent : *Nous sommes des pécheurs, nous ne pouvons vivre d'accord avec un Saint.* D'après cette déclaration, Adalbert, se regardant comme entièrement dégagé du soin de son Eglise, entreprit de convertir les Prussiens à la foi. Il eut beaucoup à souffrir parmi ces infidèles. Un jour, s'étant attroupés, ils vinrent lui demander avec fureur quel motif l'avait engagé à se rendre dans leur pays. Le Saint répondit qu'il était venu pour leur salut, et les exhorta à abandonner leurs idoles et à reconnaître le vrai Dieu, s'ils voulaient se sauver. Ces barbares prirent ses exhortations en mauvaise part, et un de leurs prêtres, nommé Siggo, l'ayant percé d'un dard, ils achevèrent de le massacrer, pendant que le Saint, les mains levées au Ciel, ne cessait de prier pour eux. Après sa mort, ils mirent sa tête au bout d'un pieu, et s'en retournèrent avec de grands cris de joie. Son martyre arriva le 23 avril de l'année 997. Le Seigneur a depuis honoré ce Saint par un grand nombre de miracles[1].

On lit dans un autre hagiographe que saint Adalbert, épuisé de si grandes fatigues dans ses efforts pour adoucir les farouches Prussiens de ce temps-là, s'arrêta quelques moments pour prendre un peu de repos. Les infidèles, s'en étant aperçus, accoururent vers lui, se saisirent de sa personne, ainsi que de celle de ses deux compagnons, et les chargèrent de chaînes tous les trois. Adalbert offrit sa vie à Dieu par une prière fervente, dans laquelle il demanda le pardon et le salut de ses ennemis. Le prêtre des idoles le perça de sa lance, en lui disant par dérision : « Vous devez vous réjouir présentement, puisque, à vous entendre, vous ne désiriez rien tant que de mourir pour votre Christ. » Six autres païens lui portèrent aussi chacun un coup de lance. Ce fut ainsi qu'il consomma son glorieux martyre, le 23 avril 997. Ses bourreaux lui coupèrent en-

[1] Emprunté à saint Alphonse de Liguori.

Digitized by Google

ite la tête, qu'ils attachèrent au haut d'un pieu. Benoît et audence furent emmenés en captivité.

Boleslas, qui fut depuis duc de Pologne, racheta le corps du int, qu'on déposa dans l'abbaye de Tremezno; on le porta nnée suivante dans la cathédrale de Gnesne, où il est exposé la vénération des fidèles. Dieu a glorifié son serviteur par un rand nombre de miracles.

SAINT ARNOUL LE MARTYR.

Arnoul était fils de Hugues, comte de Chaumont, et il descen- it par son père de saint Arnoul, évêque de Metz, qui brilla au e siècle. Il devait à la comtesse Ève, sa mère, sa piété vive et n ardeur à retirer les pécheurs de leurs mauvaises voies. mme il s'efforçait, dans les tristes jours du x^e^ siècle, de rame- r les pécheurs, il s'attira la haine d'une bande de scélérats qu'il ait voulu convertir, et qui le massacrèrent dans le Bassigny, ntrée de la Champagne qui fait partie du département de la aute-Marne, à quelques lieues de Chaumont. La comtesse Ève, mère, recueillit son corps et le fit ensevelir dans l'abbaye de int-Arnoul de Metz, où Dieu l'illustra par des miracles.

Ses reliques furent transportées plus tard dans l'église de l'ab- ye de Mouzon. Saint Arnoul le Martyr est fêté le 23 avril.

SAINT GÉRARD,

ÉVÊQUE DE TOUL.

Gérard naquit à Cologne, de parents distingués par leur nais- nce. Il se consacra de bonne heure aux exercices de la piété et la pénitence; il entra ensuite dans la communauté des clercs i desservaient la cathédrale de Cologne, et qui suivaient la gle des Chanoines réguliers. Ayant été chargé de l'emploi de lerier, il s'en acquitta avec beaucoup de sagesse. Il était sin- lièrement estimé à la cour de l'empereur, tant à cause de son érite que de ses rares vertus.

Après la mort de Gauzelin, évêque de Toul, arrivée au com- encement de l'année 963, Gérard fut élu pour lui succéder

Digitized by Google

par Brunon, archevêque de Cologne, duc de Lorraine et premier ministre de l'empereur Othon, son frère. Il accepta cette dignité par obéissance à ses supérieurs ; mais il ne diminua rien de sa première ferveur. Chaque jour il récitait treize heures canoniales, joignant l'office des moines à celui des chanoines, par une dévotion assez ordinaire dans ces temps-là. Après l'Écriture sainte, il n'y avait point de livres qu'il lût avec plus de plaisir que les Vies des Saints ; il employait une partie de la nuit à méditer sur ses lectures, afin d'en retirer plus de fruit. Il faisait valoir le rare talent que Dieu lui avait donné pour la prédication en instruisant son peuple avec une grande assiduité ; il s'associait aussi des ecclésiastiques zélés, qu'il envoyait faire des missions dans les campagnes.

Il montra toujours beaucoup de zèle pour la décence du culte extérieur, qui est une partie essentielle de la religion. Il fit rebâtir la cathédrale de Toul, et l'enrichit considérablement. Il donna aussi de grands biens au monastère de Saint-Èvre et à celui que son prédécesseur avait fondé sous l'invocation de saint Mansuy ou Mansuet, premier Apôtre du pays. Le monastère de Saint-Martin, bâti sur la Meuse, ressentit également les effets de sa libéralité. Il fonda dans la ville de Toul un hôpital et l'église de Saint-Gengou. Il attira dans son diocèse des moines grecs et écossais, universellement estimés pour leurs vertus et leur savoir. Les uns et les autres ouvrirent des écoles, d'où l'on vit sortir plusieurs grands hommes. La protection que saint Gauzelin et saint Gérard accordèrent aux savants ranima les bonnes études, qui fleurirent en Lorraine, plus que partout ailleurs, durant l'espace de soixante ans. Comme ces études avaient principalement la religion pour objet, elles influèrent sur les mœurs, et la piété devint d'autant plus solide qu'elle était plus éclairée.

Saint Gérard n'estimait la science qu'autant qu'elle était réunie à l'humilité et aux autres vertus. Il avait donc soin que ceux qui étaient destinés à l'état ecclésiastique fussent principalement exercés dans toutes les pratiques de la vie intérieure. L'expérience lui avait appris combien il était important d'agir de la sorte.

Digitized by Google

Il fit un pèlerinage à Rome en 981. L'année suivante lui urnit l'occasion de donner des preuves de sa charité. Son ocèse ayant été affligé de la famine et de la peste, il se dévoua ı service des malheureux ; il prit à leur égard les sentiments un père, et pourvut à tous leurs besoins, tant spirituels que ɔrporels.

Malgré la multiplicité des occupations inséparables de l'épis- ɔpat, surtout lorsqu'on en remplit dignement les devoirs, ce int Évêque trouvait encore du temps pour vaquer aux exer- ces de la vie contemplative. Il macérait son corps par des aus- ɛrités secrètes, et employait tous les moyens propres à s'entre- ınir dans la ferveur et le recueillement. Il mourut le 22 ou le 3 avril 994, dans la trente-unième année de son épiscopat. Le int Pape Léon IX le canonisa solennellement dans un Concile ɛnu à Rome en 1050. Se trouvant à Toul, dont il avait été ʌvêque, il ordonna que le corps du Saint fût levé de terre et éposé dans une châsse, le 30 octobre de la même année.

LE BIENHEUREUX ÉGIDE OU GILLES DE PÉROUSE,

DISCIPLE DE SAINT-FRANÇOIS.

Il y avait deux ans que le séraphique Père saint François avait quitté le monde pour se donner à Notre-Seigneur, lorsqu'un riche citoyen d'Assise, nommé Bernard, touché de son abnégation, de sa patience, de son amour de la pauvreté, vendit tous ses biens et les distribua aux pauvres, afin de se réunir à lui. Pierre de Catane suivit cet exemple, et huit jours après le Bienheureux Égide entra à son tour dans l'Ordre de Saint-François.

C'était en 1209, le jour de la fête de saint Georges. Déjà ébranlé par la généreuse conduite de Bernard et de Pierre de Catane, Égide était entré dans l'église du Saint, dont on célébrait la fête, et pendant qu'il y faisait sa prière, il se sentit embrasé d'un vif désir de voir le pauvre de Jésus-Christ. Il se dirigea aussitôt vers l'hôpital des lépreux, auprès duquel se trouvait la cabane qu'habitaient saint François et ses deux premiers compagnons. Arrivé dans un endroit où se coupaient plusieurs chemins, il pria Notre-

Digitized by Google

Seigneur de le conduire lui-même, et parvint bientôt à la pauvre demeure des Frères.

Saint François venait de prier dens un petit bois, où il se retirait souvent pour se livrer avec plus de recueillement à la contemplation. Comme il sortait, il aperçut le Bienheureux et alla au devant de lui.

— Mon Frère, lui dit-il, quelle cause vous amène?

Le Bienheureux se jeta à ses pieds. Je demande, répondit-il humblement, la faveur d'être admis en votre compagnie.

— Mon bien-aimé Frère, reprit saint François, Dieu vous a fait une grâce d'un prix inestimable. Si l'empereur venait à Assise et qu'il voulût y choisir un de ses habitants pour en faire son chevalier et son favori, celui qui aurait fixé son choix ne devrait-il pas en éprouver une grande joie? Mais vous, mon bien-aimé Frère, combien plus ne devez-vous pas vous réjouir lorsque Dieu vous a choisi pour son chevalier, son serviteur chéri, et qu'il vous admet à la parfaite observance de son Évangile? Soyez donc constant dans la noble vocation où la divine Bonté vous appelle.

Il le prit alors par la main, le releva, le conduisit à la cabane, où il le présenta à Frère Bernard, son premier disciple.

— Voici un bon Frère que Dieu nous envoie, dit le saint Patriarche; réjouissons-nous dans le Seigneur, et prenons ensemble notre repas dans l'union de la charité.

Ils firent une légère collation, après laquelle saint François conduisit le Bienheureux à Assise, pour qu'il achetât un habit semblable à celui qu'il portait. Sur le chemin, une pauvre femme leur demanda l'aumône. Le Saint regarda Frère Égide avec un visage angélique, et lui dit : Mon cher Frère, si nous donnions à cette pauvre femme, pour l'amour de Dieu, le manteau que vous portez? Le Bienheureux s'en dépouilla aussitôt avec joie, et comme il le donnait, il lui sembla que son aumône s'élevait jusqu'au Ciel. Ce fut la première récompense de sa charité.

Ils achetèrent des habits à Assise, et revinrent ensemble à la pauvre cabane, où les attendaient Frère Bernard et Frère Pierre

Digitized by Google

le Catane. Ils y menèrent une vie de pauvreté et de prière, qui levait faire l'admiration des Anges. Peu après, saint François onduisit Frère Égide dans la marche d'Ancône. Le séraphique 'atriarche disait à tout ceux qu'il rencontrait par les chemins : imez et craignez Dieu, et faites pénitence de vos fautes.

— Oui, pratiquez ce que vous recommande mon Père spiriuel, ajoutait Frère Égide, car c'est Dieu qui vous parle par sa ouche.

Souvent ils allégeaient les ennuis du voyage en chantant les antiques que saint François composait. Ils s'adressaient à toute a nature, et l'invitaient à rendre hommage à son Créateur. C'est ans ce voyage que le séraphique Patriarche dit à son comagnon ces prophétiques paroles : « Mon fils, notre Ordre sera emblable à un pêcheur qui jette ses filets dans les eaux, et qui n retire une multitude de poissons, dont il retient les plus gros n laissant échapper les petits. » Saint François n'avait alors ue trois disciples : mais Dieu, sans doute, lui avait montré les nnombrables enfants qu'il devait engendrer à la vraie vie, dès e temps et dans la suite des siècles.

Le Bienheureux Frère Égide fit ensuite plusieurs pèlerinages : l alla d'abord à Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, où le éraphique Père saint François avait aussi voulu prier. Dans ce oyage, il eut beaucoup à souffrir de la disette qui régnait en ce ays. Un soir, après une longue journée de marche, il ne trouva pour souper que quelques fèves ramassées dans la grange où il couchait. Mais le bonheur de souffrir pour Dieu suppléait à tout, et il disait n'avoir jamais fait un si bon repas en toute sa vie. Le lendemain un pauvre lui ayant demandé l'aumône, le Bienheureux cherchait avec anxiété ce qu'il lui pourrait donner; enfin il avisa le capuce de son habit, et tout joyeux il le coupa, et demeura vingt jours avec son vêtement ainsi déchiré.

Il partit ensuite pour visiter le saint Sépulcre. Il lui fallut attendre quelques jours, au port de Brindes, le vaisseau qui devait le porter en Orient. Il acheta une grande cruche, et parcourant les rues de la ville, il vendait de l'eau pour gagner sa subsistance et celle de son compagnon. A son retour, s'étant

Digitized by Google

arrêté à Ancône, il vivait, comme autrefois les Pères du désert, des corbeilles de jonc qu'il faisait de ses mains. Il revint enfin à Assise, demandant l'aumône sur son chemin.

Il habita Rome pendant quelques années. Un Cardinal voulut bien lui donner l'hospitalité ; mais dans le palais de son hôte, le bienheureux Frère trouvait sans doute qu'il vivait trop dans l'abondance et le tumulte du monde. Il lui dit donc aux approches du Carême : Mon Père, je désire passer ce temps de pénitence dans un lieu solitaire : mon âme a besoin de repos. Si donc vous nous le permettez, mon compagnon et moi nous allons vous quitter.

— Eh ! mon cher Frère, répondit le Cardinal, où voulez-vous donc aller ? La disette est extrême, et vous êtes encore étranger dans le pays ; restez ici, ce sera un bonheur pour moi de vous procurer, pour l'amour de Dieu, tout ce qui vous sera nécessaire.

Le Bienheureux insista cependant, et partit. Il connaissait une haute montagne aux environs de Rome, sur laquelle il avait remarqué un vieux château et une église abandonnée : c'est là qu'il avait médité de se retirer. Il s'y rendit donc avec son compagnon, et tous deux s'enfermèrent dans cette église, qui était dédiée à saint Laurent. Ils y vaquaient en paix à la prière et à la contemplation ; mais inconnus dans le pays, on les laissait souvent manquer de tout. Il vint une grande neige, qui couvrit toute la montagne, effaça les chemins et rompit toute communication avec les villages voisins. Les pieux ermites restèrent trois jours sans prendre aucune nourriture, ne sachant comment ils pourraient sortir de cette peine, car ils étaient comme ensevelis dans la neige. — Mon Frère, dit le Bienheureux, il n'y a que Dieu qui puisse nous tirer de cette misère ; prions-le de venir à notre secours. Ils se mirent à genoux et le prièrent avec ferveur.

En ce moment-là même un habitant de la plaine voisine regardait la montagne, et se disait : « Si quelqu'un s'était retiré dans cette église, maintenant que la neige en a fermé toutes les issues, il faudrait qu'il y mourût de faim. » Alors, inspiré par l'Esprit saint, il se dit encore : « Eh bien ! je veux aller voir moi-même ce qu'il en est. » Il prit une provision de pain et de vin et se dirigea

Digitized by Google

ers la montagne. Ce ne fut pas sans peine qu'il gagna l'église. l y parvint enfin, et trouva les deux Frères plus morts que vifs. a faim les avait tellement exténués qu'ils ressemblaient moins des hommes qu'à des cadavres. Ce bon paysan se hâta de leur aire prendre un peu de nourriture ; et les ayant ranimés, il re- int raconter à ses voisins la découverte qu'il avait faite. De ce our, les deux ermites ne manquèrent plus de rien : les paysans eur portaient à tour de rôle des provisions pour plusieurs jours.)ieu les récompensa de cette charité. Quelques-uns quittèrent le nonde pour se donner à Dieu, et les autres suivirent dans le siècle es saints et austères sentiers de la pénitence.

Après le Carême, le Bienheureux revint à Rome, où un couvent e Frères-Mineurs fut fondé. Voici la vie qu'il y menait : le ma- in il entendait la messe, et il partait pour un bois éloigné de près le trois lieues. Il y faisait une ramée et la rapportait sur ses paules ; puis il la vendait pour acheter du pain. Une femme oulut un jour la lui payer au-delà du prix dont elle était conve- ue : « Non, non, dit le Bienheureux, il ne faut pas laisser entrée l'avarice ; » et il ne prit que ce qu'il avait demandé.

Tout pauvre qu'il était, il trouvait moyen de faire l'aumône. Il encontra un jour un homme qui cherchait un ouvrier pour battre ses noix. Le Bienheureux s'offrit et fut accepté. Il monta ur l'arbre, non sans trembler un peu, et accomplit sa besogne. Le naître du noyer remplit sa tunique de noix, qu'il revint tout oyeux distribuer à ses chers pauvres. Dans le temps de la mois- on il glanait pour eux.

Il aimait à rendre service à tout le monde, mais surtout aux eligieux. Un jour qu'il était allé chercher de l'eau pour des moines à la fontaine de Saint-Sixte, un passant lui demande à oire. « Comment voulez-vous, dit le Bienheureux, que je porte votre reste aux moines ? »

Cet homme irrité l'accabla d'injures ; mais le Frère ne l'enten- lait plus. Il avait couru en hâte au couvent, d'où il avait rapporté un vase, qu'il remplit d'eau pour le donner à cet homme. « Mon ami, lui dit-il, prenez maintenant, et ne vous fâchez plus. »

Ce parfait disciple de saint François était parvenu à cette admi-

Digitized by Google

rable simplicité que recommandait tant Notre-Seigneur. Il avait retrouvé la naïveté, la grâce, la bonté, l'abandon de l'enfance. Aussi Dieu l'aimait-il avec tendresse, et le comblait de ses dons. Tous les premiers disciples de saint François ont eu ce caractère, qui était celui de leur Père, et auquel il faut attribuer les prodigieux succès de son Ordre. Notre-Seigneur ne désire qu'une seule chose de nous : c'est que nous soyons de véritables enfants vis-à-vis de lui. Quand nous sommes parvenus à la simplicité et à l'abandon de l'enfance, il se charge du reste; il agit en père, et fait nos affaires mieux que nous n'aurions pu avec notre propre esprit. Nous ne sommes rien par nous-mêmes ; nous n'avons d'autre valeur que d'être les enfants de Dieu; c'est à cet état d'enfance qu'il faut nous ramener sans cesse, si nous ne voulons tomber dans les filets de l'orgueil.

La simplicité du Bienheureux ne venait point, au reste, de la faiblesse de son esprit, mais de la bonté de son cœur. On rapporte de lui des paroles et des enseignements très-remarquables, et qui montrent bien l'élévation de son âme. En voici quelques-uns, que nous empruntons aux Fioretti de saint François[1] :

« Un Frère était en prière dans sa cellule, lorsque le gardien lui ordonna, par la sainte obéissance, d'aller demander l'aumône. Aussitôt il va trouver Frère Égide, et lui dit : — Mon Père, j'étais à prier, et voici que le gardien m'envoie mendier; il me semble pourtant qu'il serait mieux de continuer ma prière.

— » Mon fils, répondit Frère Égide, vous n'avez donc pas encore compris ce que c'est que prier? La véritable prière, c'est de faire la volonté de son supérieur; et celui qui, pour faire sa volonté propre, cherche à échapper au joug de la sainte obéissance auquel il s'est soumis, témoigne par là de l'orgueil excessif qui le domine. Oui, toujours il se trompe, quelque légitimes que paraissent les raisons sur lesquelles il s'appuie. Le religieux parfaitement obéissant, c'est un cavalier monté sur un cheval vigoureux; on le voit s'avancer avec assurance, et rien n'est capable de l'arrêter. Au contraire, le religieux désobéissant, raisonneur, ou qui n'obéit que malgré lui, c'est un homme

[1] Traduction de M. l'abbé Riche.

Digitized by Google

monté sur un cheval maigre, malade et vicieux; à la moindre fatigue il succombe ou se laisse prendre par l'ennemi. Je vous le dis, alors même que vous seriez si élevé dans la perfection qu'il vous serait donné de vous entretenir avec les Anges, vous devriez les quitter et obéir aussitôt, si votre gardien venait à vous appeler.

» Un religieux disait un jour à Frère Égide : Père, je suis souvent tourmenté par une tentation mauvaise; j'ai beaucoup prié Dieu pour qu'il daignât m'en délivrer, et mes prières n'ont pas été exaucées. Dites-moi, mon Père, que dois-je faire?

» Le Bienheureux lui fit cette gracieuse réponse : Mon Frère, plus les armes qu'un prince donne à ses chevaliers sont belles et fortes, plus il a droit d'attendre que la résistance qu'ils vont opposer à ses ennemis sera constante et vigoureuse.

» Un autre Frère lui demandait : Père, que dois-je faire pour aller à l'oraison plus volontiers et avec plus de ferveur? Jusqu'à présent, je m'y suis trouvé sec, aride, négligent et sans piété.

» Frère Égide lui répondit : Un roi a deux serviteurs : l'un est armé de pied en cap, l'autre est sans défense, et tous deux doivent entrer dans la lutte et combattre pour lui. Celui qui est armé se présente avec assurance; mais l'autre dit à son prince : « Maître, vous le voyez, je suis nu et sans armes; cependant, pour vous prouver mon attachement, je marcherai au combat et lutterai tel que je suis. » Alors le bon roi, voyant le dévouement de son fidèle sujet, dit à ses ministres : « Allez avec ce zélé serviteur; donnez-lui toutes les armes nécessaires pour qu'il puisse en sûreté s'avancer au combat. Et puis je veux qu'il soit reconnu comme un de mes braves chevaliers; c'est pourquoi j'ordonne que mon sceau royal soit imprimé sur ses armes. » Voilà ce que nous éprouvons souvent lorsque nous nous rendons à l'oraison; nous nous trouvons dépouillés de tout, sans piété, indolents et arides. Efforçons-nous cependant, pour l'amour de Notre-Seigneur, d'entrer dans la lutte de la prière; alors notre Roi bienfaisant, voyant les efforts de ses chevaliers, leur donnera, par les mains des Anges, ses ministres, la dévotion, la ferveur et la bonne volonté.

Digitized by Google

» Un religieux demandait encore à Frère Égide : Père, comment donc se fait-il que l'esprit soit tenté, combattu et travaille avec plus de violence pendant l'oraison qu'en tout autre temps?

» Le Bienheureux répondit : Quand nous avons quelque affaire à plaider devant un juge, nous allons d'abord lui exposer nos raisons, lui demander ses avis et son assistance; mais notre adversaire s'en aperçoit, et il arrive aussitôt à son tour pour nous contredire et s'opposer à ce que nous réclamons. C'est ainsi que, quand nous sommes en prière, où nous demandons aide et secours à Dieu dans notre cause, aussitôt le démon, notre adversaire, arrive avec ses tentations pour nous résister et nous contredire. Il emploie la force, la ruse, l'insinuation, pour nous détourner de notre prière, pour l'empêcher de devenir agréable devant Dieu et de nous attirer le mérite et la consolation. Il ne pense guère à nous tenter, quand nous nous entretenons des choses du siècle; allons à l'oraison, et aussitôt les tentations arriveront en foule. »

Le Bienheureux disait aussi à un Frère qui se plaignait de n'avoir point le don des larmes, d'être sec et aride : « On ne recueille les fruits de la terre qu'après de longs travaux; la moisson ne suit pas immédiatement le temps des semailles. Appliquez-vous donc humblement à la prière : quand le temps de la récolte sera venu, Dieu, comme un bon père, vous accordera des fruits abondants de consolation. »

Un religieux rappelait avec envie que saint Bernard récita une fois les sept psaumes de la Pénitence avec un si grand calme d'esprit et une telle dévotion qu'il n'eut pas la moindre distraction.

— « Mon Frère, répondit le Bienheureux, je suppose deux hommes, dont l'un est à la garde d'un château qu'il défend contre les assauts de l'ennemi, en combattant avec valeur; tandis que l'autre se tient en paix, sans que rien vienne le troubler. Eh bien! j'estime qu'il y a plus de mérite dans le premier que dans le second. »

Un séculier demandait à Frère Égide : Père, que me conseillez-vous de faire? dois-je entrer en religion, ou demeurer dans le siècle, en y faisant des bonnes œuvres?

Digitized by Google

— « Mon Frère, répondit le Bienheureux, si un homme dans le besoin savait qu'il y a un trésor caché dans un champ commun, il ne demanderait pas s'il ferait bien de le déterrer et de l'emporter chez lui; combien donc ne devons-nous pas nous empresser davantage d'aller chercher le trésor céleste qui se trouve dans la sainte religion et dans les congrégations pieuses? »

A cette réponse, le séculier partit pour distribuer aux pauvres les biens qu'il possédait, et ainsi dépouillé de tout, il entra dans la sainte religion.

Le Bienheureux disait quelquefois : « Voulez-vous bien aimer? haïssez-vous vous-même. Voulez-vous bien vivre ? mortifiez-vous. Voulez-vous amasser de grands biens et devenir riche? perdez ce que vous possédez, devenez pauvre. Voulez-vous bien jouir et vous reposer? affligez-vous, tenez-vous dans la crainte, défiez-vous de vous-même. Voulez-vous être exalté et recevoir de grands honneurs? sachez vous humilier. Voulez-vous qu'on vous respecte, méprisez-vous vous-même, et honorez ceux qui vous couvrent de mépris et de honte. Voulez-vous avoir toujours le bien en partage? supportez le mal. Voulez-vous être béni? souhaitez que l'on vous maudisse et que l'on dise du mal de vous. Voulez-vous posséder le repos véritable et éternel? souhaitez que toutes les afflictions temporelles tombent sur vous. Oh! la haute sagesse que celle qui conduit à la pratique de tous ces conseils! Mais, parce que ce sont là des vertus supérieures et sublimes, peu d'âmes seulement en sont favorisées de Dieu. Et pourtant, je vous le dis, tout est là; celui qui s'appliquerait à mettre ces avis en pratique n'aurait plus besoin d'aller à Bologne ou à Paris apprendre une autre théologie. »

Voilà quelle céleste doctrine on enseignait à l'école de Saint-François; est-il étonnant que ses premiers disciples aient été des hommes tout divins et qu'ils aient changé la face du monde ?

Le Bienheureux Frère Égide passa les dernières années de sa vie au couvent de Pérouse. C'est là qu'il reçut la visite de saint Louis, qui appartenait au Tiers-Ordre de Saint-François. On raconte ainsi leur touchante entrevue :

« Dans le temps où saint Louis, roi de France, visitait en pèle-

Digitized by Google

rin les sanctuaires les plus vénérés, ayant entendu parler de la haute sainteté de Frère Égide, il résolut de se rendre à Pérouse, où il se trouvait. Arrivé à la porte de son couvent comme un pauvre pèlerin et un inconnu, suivi seulement de quelques-uns de ses gens, il le fit demander par le portier, sans lui faire connaître qui il était. Celui-ci alla aussitôt avertir le Frère qu'un étranger désirait lui parler. A l'instant une vision intérieure révéla à Frère Égide que ce pèlerin n'était autre que le roi de France; il quitte sa cellude et va au devant de lui. Dès qu'il se voient, quoique ce soit pour la première fois, ils se jettent à genoux tous deux en même temps, et s'embrassant tendrement, ils demeurèrent appuyés sur le cœur l'un de l'autre, confondus dans ce baiser d'amour et d'effusion, sans échanger une seule parole. Après être restés ainsi embrassés pendant très-longtemps, toujours à genoux et dans un profond silence, ils se détachent l'un de l'autre, se lèvent et se quittent, le roi pour continuer sa route, et le Frère pour rentrer à sa cellule.

» Après le départ du roi, un Frère demanda à l'un de ses compagnons s'il connaissait l'étranger qui s'était tenu si étroitement embrassé avec Frère Égide; celui-ci répondit que c'était Louis, roi de France, qui était venu le visiter. Cette nouvelle se répandit bientôt parmi les autres religieux, qui furent très-fâchés de ce que Frère Égide n'avait adressé aucune parole au roi; ils allèrent lui en faire des reproches. « O Frère Égide! lui dirent-ils, pouvez-vous être si grossier, lorsqu'un saint roi vient de France exprès pour vous voir, que de ne pas lui dire un seul mot? »

« Mes Frères bien-aimés, répondit-il, ne vous étonnez pas si ni moi ni lui nous n'avons pu nous parler; car, dès que nous nous sommes embrassés, la lumière de la divine Sagesse m'a révélé tout son cœur et lui a révélé le mien; et ainsi, en nous regardant dans nos deux cœurs, nous nous connaissions bien autrement que si nous nous étions parlé, et avec une bien autre consolation que si nous avions voulu rendre par des paroles ce que nous sentions, tant la langue humaine est incapable d'exprimer les secrets mystères de Dieu! Sachez donc que le roi m'a quitté satisfait et le cœur rempli de consolation. »

Digitized by Google

Après cinquante-deux années passées dans la religion, le Bienheureux Frère Égide fut enfin appelé par Notre-Seigneur à jouir de la gloire qu'il avait si bien méritée. Comme il était entré dans l'Ordre le jour de la fête de saint Georges, Dieu voulut que ce fût aussi le jour de son entrée dans la céleste patrie. Au moment de sa mort, un serviteur de Dieu qui était en prières vit son âme sortir du purgatoire, entraînant à sa suite une multitude d'autres âmes qu'elle menait vers les Cieux. Notre-Seigneur daigna venir à sa rencontre, accompagné de ses Anges, et tous ensemble firent leur entrée triomphante dans le Paradis.

Ce jour-là même, un religieux Dominicain mourut aussi. Pendant sa maladie, il avait promis à un autre Frère-Prêcheur de lui faire quel serait son sort, et Dieu permit qu'il lui apparût pour accomplir sa promesse. — « Eh bien! qu'est-il advenu de vous? demanda son ami avec anxiété.

— » Je suis heureux, répondit le Dominicain; car je suis mort le même jour qu'un saint Frère-Mineur nommé Égide, auquel Notre-Seigneur, en récompense de sa grande sainteté, accorda la faveur d'introduire avec lui au Paradis toutes les âmes qui se trouvaient alors en purgatoire. J'étais du nombre de ceux qui souffraient dans ce lieu d'expiation; mais j'en suis délivré par les mérites de ce saint Frère. »

Le Bienheureux Égide fut inhumé dans son couvent de Pérouse, et de nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau. Le séraphique docteur saint Bonaventure avait en son intercession une très-grande confiance; il disait souvent que Dieu accordait des grâces spéciales à tous ceux qui lui recommandaient le salut de leur âme. (E. DARAS.)

LE BIENHEUREUX ALEXANDRE SAULI,

GÉNÉRAL DES BARNABITES, ÉVÊQUE D'ALÉRIA ET DE PAVIE.

La famille dont sortait Alexandre Sauli était une des plus illustres de la Lombardie. Elle a produit plusieurs grands hommes, entre autres des Évêques et des Cardinaux qui se sont distingués par leurs talents et leur piété; on en voit encore les armes sur des hôpitaux et des églises magnifiques.

Digitized by Google

Alexandre naquit à Milan l'année même que fut fondée la congrégation des Clercs réguliers, dits *Barnabites*. Il parut dès son enfance prévenu des plus abondantes bénédictions du Ciel. Ses parents lui donnèrent des maîtres habiles, sous la conduite desquels il fit de rapides progrès. Il étudia surtout la science des Saints à l'école de l'Esprit de Dieu, dont il écoutait les leçons avec une grande docilité.

Il se sentait de bonne heure pénétré d'une grande horreur pour les divertissements profanes du siècle. Un jour que le peuple était assemblé autour d'une troupe de comédiens, il s'avança un Crucifix à la main, et fit un discours si pathétique que les comédiens prirent la fuite. Le peuple entra dans les sentiments d'une vive componction, et se retira les larmes aux yeux.

Quelque temps après, il se consacra sans réserve au service de Dieu dans la congrégation des Barnabites. Il endurcit son corps à la fatigue par les travaux et les veilles, se livrant avec zèle au ministère de la parole et de la réconciliation. Il avait un talent singulier pour toucher et convertir les pécheurs. Il continua d'exercer les mêmes fonctions, lorsqu'il eut été chargé d'enseigner la philosophie et la théologie dans l'université de Pavie. On vit des communautés entières se mettre sous sa conduite, afin d'apprendre de lui les moyens de parvenir à la perfection de leur état. Ayant été invité à prêcher dans la cathédrale de Milan, ses sermons produisirent des fruits merveilleux. Saint Charles Borromée félicita l'Église d'avoir un pareil ministre, et versa des larmes de joie à la vue des succès de son zèle apostolique.

Alexandre n'avait encore que trente-deux ans lorsqu'il fut élu supérieur général de son Ordre. Il remplit cette place avec une capacité qui donna un nouvel éclat à sa Congrégation; mais Dieu ne l'avait pas destiné à vivre renfermé dans la retraite: l'île de Corse était le théâtre où devaient briller ses éminentes vertus.

Cette île avait été anciennement convertie à la foi par des missionnaires venus de Rome. L'Église d'Aléria paraît être une des plus anciennes de celles qui y furent fondées. On connaît

Digitized by Google

rincipalement un de ses Évêques, nommé Pierre. Il vivait du emps de saint Grégoire le Grand, qui lui écrivit des lettres. lais cette Église était depuis longtemps réduite à l'état le lus déplorable; il n'y avait plus de piété ni de discipline quand lexandre Sauli en fut nommé évêque, en 1571, par le saint Pape ie V.

Le nouvel Évêque, ayant été sacré par saint Charles Borromée, artit sans délai avec trois prêtres de son Ordre. La situation ttendrissante de son illustre père, qui touchait au dernier oment de sa vie, ne fut point capable de le retenir; il n'enten- ait que les gémissements de son Église désolée. Il ne fut point on plus arrêté par la vue de l'esclavage qu'il avait à craindre e la part des corsaires mahométans qui infestaient toutes les ôtes de l'île de Corse; il s'embarqua plein de confiance en Dieu, t la navigation fut heureuse. Il ressentit une vive douleur en oyant que Dieu était partout méconnu. Aléria n'était plus que e titre d'une Église. A peine y avait-il dans toute l'étendue du iocèse un lieu où l'on pût faire décemment l'office divin. Les ourgades, à l'exception de trois ou quatre, étaient inhabitées. es peuples étaient dispersés dans les bois et sur les montagnes. longés dans une grossière ignorance, ils ne savaient pas les remiers éléments de la religion. Le clergé n'avait pas moins esoin d'être instruit que le peuple.

Le saint Évêque, sans église et même sans maison, fixa l'abord sa demeure à Talone. C'était une espèce de bourgade située à quatre lieues des ruines d'Aléria. Il y tint un Synode sur le modèle de ceux qui se tenaient à Milan sous saint Charles Borromée, et fit de sages règlements pour commencer à remé- dier aux abus; il entreprit ensuite la visite de tout son diocèse. Il alla dans les hameaux les plus écartés, et pénétra jusqu'aux endroits les plus inaccessibles. La vue d'un pasteur si charitable attendrissait les plus sauvages; ils venaient tous se jeter à ses pieds, bien résolus de lui obéir, même avant de l'avoir entendu. Ses paroles portaient la lumière de la foi dans les esprits et le feu de la charité dans les cœurs. Partout il lui fallut réformer d'anciens abus, abolir des coutumes scandaleuses, fonder des

Digitized by Google

églises, ou relever celles qui étaient ruinées, et pourvoir à la décence du culte du Seigneur. Il établit des colléges et des séminaires où l'on pût former la jeunesse.

Les coopérateurs qu'il avait amenés avec lui étant morts de fatigue sous ses yeux, il se trouva dans un très-grand embarras; il ne se découragea cependant point : il redoubla ses travaux sans craindre d'épuiser sa santé. La continuité de ses occupations ne l'empêcha point non plus de s'assujétir à des jeûnes continuels et à une rigoureuse abstinence. Quoiqu'il eût très-peu de revenus, il ne laissait pas de faire des aumônes abondantes. Les déprédations des corsaires l'obligèrent souvent de changer de demeure. On le vit transporter son séminaire et son clergé de Talone, situé sur la côte orientale de l'île, à Algagliola, qui était sur la côte occidentale, et de cette ville à Corte, dans le centre de l'île, puis à Cervione. Ce fut dans cette dernière ville qu'il bâtit sa cathédrale et qu'il fonda un chapitre de chanoines. Il avait un rare talent pour réunir les esprits et les cœurs divisés; aussi lui donna-t-on dans toute la Corse le surnom d'*Ange de paix*.

Le Bienheureux Alexandre Sauli adressa de sages *Avertissements* à son clergé. Il s'y proposait d'instruire les ministres tant sur la conduite qu'ils devaient tenir que sur la manière dont ils devaient diriger les âmes confiées à leurs soins; il composa aussi des *Entretiens*, dans lesquels il expliqua la doctrine de l'Église avec beaucoup de précision et de netteté. Saint François de Sales estimait singulièrement cet ouvrage, et disait que la matière y était épuisée.

Le saint Prélat allait de temps en temps à Rome, ainsi que les autres Évêques d'Italie; mais il y allait comme au centre de l'Apostolat, et avec tant de dévotion qu'il y éprouvait en lui-même ce que dit saint Chrysostome, que l'esprit apostolique y vit toujours, et que des tombeaux des Apôtres et de leurs cendres, tout inanimées qu'elles sont, sortent encore des étincelles du feu sacré dont ils embrasèrent la terre. Tous ses voyages furent comme autant de missions par les grands fruits que produisirent partout ses prédications, ses conseils et ses exemples. C'est de quoi les villes de Gènes, de Milan et de Rome ont plusieurs fois fourni des

Digitized by Google

moignages, qui ont été confirmés par quatre Souverains-Pon-fes. Grégoire XIII, l'un d'eux, fut extrêmement frappé lorsqu'il ntendit prêcher. Saint Philippe de Néri l'honorait aussi beau-up à cause de ses talents et de son éminente sainteté. Les nemis de la religion eux-mêmes ne pouvaient résister à la force à l'onction de ses discours. Ayant eu une conférence avec un lviniste de Genève, qui était venu dogmatiser en Corse, il lui t ouvrir les yeux à la vérité, et le ramena dans le sein de Église. A Rome, un seul de ses sermons enleva à la synagogue es Juifs quatre de ses plus fermes soutiens.

La vénération où était le saint Apôtre de la Corse porta les illes de Tortone et de Gênes à le demander pour pasteur; mais ne voulut point quitter sa première épouse, à laquelle il était ndrement attaché. Ce ne fut que par obéissance aux ordres du ape Grégoire XIV qu'il accepta l'évêché de Pavie, en 1591. Il ne it pas plus tôt arrivé dans son nouveau diocèse qu'il entreprit 'en faire la visite. Toutes les fêtes solennelles il revenait à 'avie. Étant à Calozzo, dans le comté d'Asti, il fut attaqué de la aladie qui l'enleva de ce monde. Il mourut le 23 avril 1592. Sa ainteté fut attestée par plusieurs miracles. La cérémonie de sa éatification se fit à Rome en 1742. (GODESCARD.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A Los, près de Lille, on vénère une auguste image de la très-ainte Vierge, saluée sous le nom de Notre-Dame-de-Grâce. Cette ainte image était placée autrefois dans un vieux chêne sur le hemin de Lille à Béthune. En 1581, le 23 avril, Jacques Buscon, atif de Lille, qui était sujet à de fréquentes attaques d'apo-lexie, se voyant en péril de mort, invoqua Notre-Dame-de-Grâce, et depuis il en fut pour toujours délivré. Ce fut, dit-on, e premier miracle de cette sainte image, qui en a opéré depuis un grand nombre d'autres.

Notre-Dame-de-l'Ormette. — Il existait avant la Révolution dans le diocèse de Toulouse, à un kilomètre de Rieumes, un lieu de pèlerinage célèbre dans toute la contrée que limitent les

Digitized by Google

cantons de Rieumes, Saint-Lys, Muret, Samatan. C'était une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-l'Ormette, que des documents authentiques, des livres de piété imprimés au XVI^e^ siècle, des pièces de monnaie trouvées dernièrement dans les fouilles que l'on vient de faire, font remonter aux premiers siècles du Christianisme. Une statue de la très-sainte Vierge, grossièrement sculptée et placée dans le tronc d'un orme au milieu d'un carrefour des forêts de Rieumes, statue que l'on conserve encore, avait été l'origine de cette dévotion. Les biens spirituels octroyés par les Souverains-Pontifes, les dons volontaires des fidèles avaient rendu ce sanctuaire célèbre. Les paroisses voisines s'y rendaient en procession à des époques déterminées.

Pendant la Révolution, la chapelle tomba sous la hache des démolisseurs. Depuis cette époque, le vœu unanime de tout le pays demandait la restauration de l'ancien édifice et du culte de Notre-Dame-de-l'Ormette.

Les habitants de Rieumes viennent d'y mettre la première main à l'issue d'une mission. Grâce à l'institution de M. Lavedan, curé-doyen de Rieumes, grâce au concours du conseil municipal, grâce à une quête dont le produit a dépassé toutes les espérances, une statue monumentale de la très-sainte Vierge a été inaugurée à l'Ormette le 23 avril 1862, au milieu d'une grande affluence de prêtres et de plus de 6,000 personnes accourues des villages voisins.

Cette statue a été portée par soixante hommes au milieu des rues de la ville, magnifiquement vêtue et embellie. Le soir, une illumination générale, des feux de joie, le chant des cantiques ont clôturé la fête, qui rend à la très-sainte Vierge et aux fidèles le sanctuaire de l'Ormette, autrefois si renommé.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Fête du martyr saint Georges, dont l'Église honore le glorieux martyre entre ceux des autres Saints qui ont souffert la mort pour la foi.

[1] NONO KALENDAS MAII. LUNA.

Natalis sancti Georgii martyris, cujus illustre martyrium inter coronas Mar-

Digitized by Google

A Valence, en Dauphiné, la fête des saints martyrs Félix, ètre, Fortunat et Achillée, diacres, qui, ayant été envoyés par int Irénée, évêque de Lyon, pour prêcher la parole de Dieu, ayant converti à la foi de Jésus-Christ la plus grande partie : la ville, furent mis en prison par Corneille, général, puis ubirent une longue flagellation, eurent les jambes brisées, rent attachés à des roues qu'on faisait tourner avec violence, ispendus sur le chevalet au milieu d'une épaisse fumée, enfin is à mort par le glaive.

En Prusse, la fête de saint Adalbert, évêque de Prague, et artyr, qui prêcha l'Évangile aux Polonais et aux Hongrois.

A Milan, saint Marole, évêque et confesseur.

A Toul, en France, saint Gérard, évêque de cette ville.

Addition des autres martyrologes.

Saint Georges, évêque en Sardaigne.

Saint Diogénien, troisième évêque d'Albi; il florissait dans s premiers siècles, et saint Grégoire de Tours le cite comme l'un es plus dignes Évêques de son temps.

La Bienheureuse Hélène, veuve qui brilla par sa sainteté au v[e] siècle, à Udine, sa patrie, dans le Frioul.

Le Vénérable Gilles de Tyr, évêque de Tyr, en Phénicie, légat e la croisade de saint Louis bénie par Urbain IV.

Saint Pistaur, ascète, honoré chez les Éthiopiens.

Saint Mèle (Mélius), fêté chez les mêmes.

Saint Théodore, martyr en Afrique, avec plusieurs autres.

Saint Gaudence, frère de saint Adalbert.

rum Ecclesia Dei veneratur. — Valentiæ, in Gallia, passio sanctorum martyum Felicis presbyteri, Fortunati et Achillei diaconorum : qui a beato Irenæo ugdunensi episcopo ad prædicandum verbum Dei missi, cum maximam artem illius civitatis ad fidem Christi convertissent, a Cornelio duce in carcem trusi sunt, deinde diutissime verberati, cruribusque confractis, circa rotaum vertiginem stricti, fumum quoque in equulei suspensione perpessi, ad ltremum gladio consummati sunt. — In Prussia, natalis sancti Adalberti ragensis episcopi et martyris, qui Polonis et Hungaris Evangelium prædicavit. Mediolani, sancti Maroli episcopi et confessoris. — Tulli, in Gallia, sancti erardi ejusdem civitatis episcopi.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Baptiste-Hippolyte Billorque, prêtre de la collégiale de Saint-Hilaire de Poitiers, condamné pour refus de serment à être déporté à la Guyane, mort sur le navire le 23 avril 1794, à l'âge de 31 ans.

Guistain Lefèvre, prêtre religieux Bénédictin à Verdun, arrêté dans cette ville et emmené à Paris avec quatre autres ecclésiastiques, condamnés tous les cinq par le tribunal révolutionnaire comme ennemis de la révolution, le 23 avril 1794, et guillotinés.

Digitized by Google

VINGT-QUATRIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Fidèle de Sigmaringen, martyr. — Saint Sabas le Romain, martyr. — Saint Longin et ses frères, martyrs. — Saint Georges le Thébéen et ses compagnons, martyrs. — Saint Grégoire, évêque d'Elvire. — Saint Dyé. — Saint Mellit, évêque de Londres, puis archevêque de Cantorbéry. — Saint Egbert, prêtre missionnaire. — Sainte Beuve et sainte Dode, abbesses. — Saint Guillaume Firmat. — Saint Léger, prêtre du Perthois. — Le Vénérable Arnoulf, abbé de Saint-Martin. — Les Vénérables Henri-Michel Buch et Gaston de Renti, instituteurs des Frères Cordonniers et Tailleurs. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT FIDÈLE DE SIGMARINGEN,

MARTYR.

En la ville de Sigmaringen, dans la principauté de Hohenzollern, naquit saint Fidèle, l'an de Notre-Seigneur 1577. Son père, nommé Jean Rey, et sa mère, Geneviève de Rosemberg, étaient tous deux catholiques, et plus recommandables encore par leur vertu que par leur noblesse. Il reçut au baptême le nom de Marc. Dieu, dès sa naissance, fit un prodige en sa faveur. Sa mère ne le mit au monde qu'après avoir fait craindre qu'elle mourrait dans les douleurs de l'enfantement; mais sa piété lui ayant inspiré de demander à Dieu plutôt sa mort que de permettre que le fruit qu'elle portait fût privé du saint Baptême, le Seigneur, touché de son sacrifice, apaisa à l'instant les douleurs qu'elle ressentait, et la délivra heureusement de ce danger.

La Sagesse divine s'empare d'abord du cœur de Marc. On ne vit rien de puéril en son enfance. La dévotion semblait née avec lui. Un goût décidé pour Dieu, un esprit vif, un caractère doux, prévenant, le distinguaient déjà. A mesure qu'il croissait, on voyait se développer en lui les perfections du corps et les plus aimables qualités de l'âme. Dès qu'il put s'appliquer aux sciences,

Digitized by Google

on le mit aux études, et il fit dès lors des progrès qui permirent de juger de ce qu'il serait dans la suite.

Quand il eut achevé ses humanités, ses parents l'envoyèrent à l'université de Fribourg, pour y étudier la philosophie et y prendre ses degrés. Il s'y fit distinguer par sa sagesse, sa conduite très-régulière, si bien qu'on lui donnait le surnom de Philosophe chrétien. Son esprit pénétrant, son cœur généreux, son âme désintéressée lui gagnèrent les écoliers et les maîtres, et à la grande joie de tous on le choisit pour remplir les fonctions de professeur de philosophie. Il prit ses degrés, et fut ensuite reçu docteur en l'un et l'autre droit.

Sa réputation augmentait chaque jour, mais avec elle s'accroissait sa modestie. La modestie et la continence étaient ses vertus favorites. Il était d'une société douce, aimable; une heureuse timidité paraissait sur son visage, et répandait dans ses conversations un charme qui le faisait estimer, aimer et respecter. Une politesse noble et aisée, mais pleine de retenue avec les femmes, lui faisait concilier les bienséances du monde avec les devoirs de la religion. Il les évitait autant qu'il pouvait, semblait avoir fait un pacte perpétuel avec ses yeux, ne laissait jamais échapper un mot dont il pût rougir, ne buvait point de vin, portait le cilice sur sa chair, pratiquait de grandes austérités : il surmonta ainsi les premières tempêtes de la jeunesse, et gagna l'amitié et la confiance de toute la ville.

Ce furent ses grands talents et ses rares vertus qui déterminèrent trois jeunes gentilshommes des premières familles du pays à prier le jeune Marc de les accompagner dans le voyage qu'ils avaient projeté de faire pour visiter les différents royaumes de l'Europe, se perfectionner dans les sciences, dans la connaissance du gouvernement et des mœurs des peuples. Le Saint y consentit, se réservant seulement le temps de remplir ses exercices de piété, et demandant qu'on le regardât comme un père et un ami, plutôt que comme un gouverneur. Ces conditions furent acceptées avec joie, et ils partirent tous ensemble de la ville de Fribourg, en l'an 1604.

Que de belles maximes ne leur donna pas ce savant et sage

Digitized by Google

conducteur ! Tantôt il leur inspirait du mépris pour les vaines parures. « Un jeune homme, leur disait-il, qui aime à s'ajuster comme une femme, est indigne de la gloire ; elle n'est due qu'à un cœur qui sait souffrir la peine et fouler aux pieds les plaisirs. » Tantôt il leur inspirait de l'horreur pour la mollesse. Malheur à celui qui laisse entrer dans son cœur la mollesse et la volupté ! la mort est moins affreuse que l'amour des plaisirs qui s'empare d'un cœur et qui attaque la vertu. Tantôt il leur apprenait à se faire aimer et craindre de leurs sujets. « Souvenez-vous, leur disait-il, qu'ils sont hommes comme vous, et que vous êtes faibles, pauvres et souffrants comme eux ; prenez donc plaisir à les soulager ; aimez-les ; comprenez enfin que vous ne serez jamais en état de leur commander, si vous n'êtes modérés et courageux à vaincre vos passions. »

Un de ces trois jeunes seigneurs lui répondit un jour qu'on ne pouvait être obligé de faire du bien à des ingrats qui se servaient des bienfaits pour vous nuire.

— Il faut toujours, reprit le Saint, compter sur l'ingratitude des hommes, sans se lasser pour cela de leur faire du bien. On est obligé de les servir, moins pour l'amour d'eux que pour l'amour de Dieu, qui l'ordonne. Ce bien n'est jamais perdu : si les hommes l'oublient, Dieu s'en souvient et le récompense.

Pendant les six années que dura leur voyage, ces jeunes gentilshommes assurèrent que jamais Marc ne s'était dérangé de ses devoirs ; que partout où ils passèrent, il donna de grands exemples de vertu ; qu'il ne manqua aucune fête de l'année à s'approcher des saints Mystères ; que son plus grand plaisir, dans les villes où ils arrivaient, était d'aller exhorter et soulager les malades dans les hôpitaux, de visiter les églises, d'y passer plusieurs heures prosterné devant le très-saint Sacrement des autels, et de faire des charités aux pauvres, jusqu'à leur donner ses propres habits.

Aussi avait-il gagné leurs cœurs par tant d'aimables vertus, et la peine qu'ils marquèrent de le quitter à leur retour est une preuve de l'amitié qu'ils lui portaient. Ils employèrent pour le retenir tout ce que l'intérêt a de plus fort : le plus tendre empresse-

Digitized by Google

ment, les promesses les plus avantageuses, mais ils ne le purent fléchir. « Souvenez-vous, leur dit-il en les quittant, que la vraie noblesse ne se soutient que par la vertu. Ayez toujours présente la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse. Gardez fidèlement sa sainte loi, elle vous protègera partout. » Ces salutaires conseils terminèrent leur adieu, et le Saint se rendit à Dillingen, où l'université de Fribourg avait été transférée par l'ordre de l'empereur. Là il fréquenta le barreau, et s'étant perfectionné dans la science des lois, il se retira dans la ville de Colmar, en Alsace, pour y exercer la profession d'avocat.

Les différentes langues qu'il avait apprises dans son voyage lui attirèrent bientôt la confiance de tous les étrangers, qui le choisirent pour prendre soin de leurs affaires ; ils s'attachèrent à lui, et en peu de temps il devint très-célèbre. Comme il n'envisageait point ses intérêts et que la religion réglait toutes ses démarches, le riche et le pauvre, le puissant et le faible lui étaient indifférents. La seule justice l'animait dans ses avis, et il ne multipliait ses pièces d'écriture que lorsqu'il était absolument nécessaire de mettre dans un plus grand jour l'équité de la cause qu'il défendait. Il n'employait dans ses plaidoyers nulle invective, nulle médisance, ni aucune recherche préjudiciable à l'honneur de sa partie adverse, pour relever la bonté de sa cause. Il ne cherchait point dans les cendres des ancêtres de quoi affaiblir la probité de leurs neveux ; tous ces moyens, qui prouvent la malignité et l'habileté de l'orateur plutôt que le bon droit, lui paraissaient indignes du barreau. Aussi, quand il devait parler en public, on venait l'entendre, moins pour admirer ses grâces naturelles et ses tours d'éloquence que pour applaudir à la solidité de ses raisonnements, à la justesse de ses conclusions, presque toujours admises et suivies par les juges, tant ils avaient de confiance en ses décisions.

Une probité si universellement reconnue déplut bientôt à quelques-uns de ses confrères intéressés. L'un d'eux, qui n'avait pu rien répliquer à la force de ses raisons, lui dit en colère au sortir de l'audience : « A quoi pensez-vous donc, maître Rey, de citer d'abord tout ce que vous avez de plus convaincant pour la

Digitized by Google

éfense de votre cause! Vous ne ferez jamais fortune. Il n'y a oint d'affaire si épineuse que vous ne terminiez à la première ance. Vos preuves sont fortes, il est vrai, mais les deviez-vous roduire si tôt? Il fallait prendre son temps et faire acheter aux rties leur bon droit. Notre art demande une prudente dissi- ulation, sans quoi nous ne tirerions aucun parti de nos eurs et de nos veilles. N'est-il pas juste que chacun vive de n travail? Vous êtes jeune : il faut espérer que l'âge vous odèrera, vous donnera de l'expérience, et vous fera régler ieux ce zèle ardent pour la justice.

— J'avais cru jusqu'ici, répondit le Saint, que tous les frais utiles, les dépenses occasionnées par la seule négligence de avocat, étaient autant de dettes qu'il contractait avec sa partie, le temps ni l'expérience ne me feront point sortir de ce ntiment. Il est de la noblesse de notre profession de protéger innocent, de défendre la veuve et l'orphelin opprimés, dépouillés ar la violence et la ruse. Notre étude n'est point un travail ercenaire; c'est notre gloire de l'employer à faire respecter les is : quiconque penserait autrement serait indigne d'exercer un noble ministère. »

Cette ferme réponse ne pouvait ni changer ni éclairer les mes vénales : leur dureté, leurs mauvais offices ne contri- uèrent pas peu à le dégoûter de sa profession, où il avait cquis déjà la réputation d'être l'avocat et le père des pauvres. a crainte de commettre des injustices le détermina à changer 'état. O monde malheureux! se disait-il, que tu es dangereux! usqu'où va la corruption de tes pernicieuses maximes, et qu'il st difficile d'être en même temps un riche avocat et un bon hrétien!

La grâce venant confirmer cette crainte et ces dégoûts, le aint résolut de se consacrer tout à Dieu, qui ne trompe pas, et 'abandonner le monde pour vivre dans la solitude.

Trois Ordres qu'il aimait et respectait, se présentèrent à son hoix : ceux des Chartreux, des Jésuites et des Capucins. Il trou- ait dans le premier des hommes angéliques, vivant dans le ilence et le repos de la contemplation; dans le second, des esprits

Digitized by Google

rares, actifs, voués à la direction des âmes et aux missions; mais il rencontrait chez les derniers ces deux mérites réunis de la vie active et contemplative. Il se rendit donc à Fribourg, chez le provincial des Capucins, qui connaissait déjà son rare mérite. Il lui ouvrit son cœur, et lui fit part de son dessein; mais il lui dit qu'avant d'entrer dans un monastère, il désirait recevoir tous les Ordres sacrés, afin de pouvoir offrir chaque jour au Père éternel le sacrifice de son cher Fils, et d'unir au sien celui qu'il voulait faire de sa volonté et de tout lui-même.

Le sage supérieur applaudit à sa résolution et le laissa libre de fixer le temps de son entrée. Ce fervent prosélyte quitta aussitôt ses habits de séculier et en prit d'ecclésiastiques; ensuite il écrivit à Rome, et obtint une permission de recevoir tous les Ordres sacrés en très-peu de temps. Étant ordonné prêtre, il se rendit au couvent des Capucins le 4 octobre 1612, jour de la fête du séraphique Patriarche saint François; il avait choisi ce jour préférablement à toute autre pour célébrer sa première messe.

Toute la ville, surprise d'une vocation en apparence si subite, se rendit à l'église autant par curiosité que par estime pour le nouveau ministre du Seigneur. Aussitôt après qu'il eut achevé le saint sacrifice de la Messe, il se prosterna au pied des saints autels, et reçut l'habit de novice des mains du Père gardien, qui lui donna le nom de *Fidèle,* et lui fit une exhortation touchante sur les devoirs que semblait exiger de sa fidélité un si beau nom. Le texte en était : *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie ;* paroles prophétiques, que le Saint devait réaliser un jour, en restant fidèle à son Dieu jusqu'à répandre pour lui tout son sang.

Dès les premiers jours de son entrée en religion, il se montra comme un religieux consommé dans la pratique des plus éminentes vertus. Les humiliations, les austérités, les jeûnes faisaient ses chères délices. Rien ne pouvait ralentir sa ferveur. Les observances les plus pénibles lui paraissaient douces et aimables. Son obéissance aveugle lui donnait de l'amour pour tout ce qu'on lui prescrivait, et il n'était affligé que lorsqu'on entreprenait de modérer son zèle ou de l'arrêter dans les pénitences.

Digitized by Google

qu'il s'imposait. Aussi marchait-il à pas de géant dans la voie de la perfection.

Il ne fut pourtant pas inaccessible à la tentation. Il éprouva que, pour être hors des occasions du monde, on n'est pas à l'abri des suggestions de l'ennemi du salut; que les solitudes les plus reculées, les antres les plus horribles, les rochers les plus escarpés ne sont pas toujours de sûrs remparts à la vertu; que l'homme porte partout avec lui un fond de passions qu'on ne peut détruire que par une attention continuelle sur soi-même, une fidèle correspondance à la grâce, avec laquelle on est toujours victorieux, quand on le veut sincèrement.

L'ennemi du salut entreprit donc de s'emparer de son esprit : il lui fit naître des doutes sur le bien qu'il aurait pu faire en restant dans le monde; il lui représenta qu'il aurait continué d'être le zélé défenseur des lois, le protecteur de la veuve et de l'orphelin, le père des pauvres, et qu'il aurait ainsi donné plus de secours à son prochain qu'il ne pourrait faire en menant une vie privée et cachée dans la solitude, et que son salut aurait été aussi bien assuré dans le siècle que dans la religion.

Cette tentation si habile ne laissa pas d'ébranler un moment la fermeté du Saint. Ses passions enchaînées depuis longtemps commencèrent à vouloir se licencier. Ses talents, ses commodités, ses aises, la perte de sa fortune, sa réputation, tous ces avantages ensevelis sous l'habit religieux le faisaient pencher tantôt vers la religion et tantôt vers le monde. Il alla trouver le père maître des novices, qui lui fit comprendre que ses doutes venaient de l'esprit des ténèbres, et qu'il fallait s'adresser au Seigneur pour connaître sa volonté. « O mon adorable Sauveur! s'écria le zélé novice, rendez-moi cette joie salutaire et cette sérénité d'esprit dont je goutais les douceurs dans les heureux commencements de ma vocation; faites, ô mon Dieu, en me découvrant votre volonté, que je triomphe de mon ennemi et de mes passions! »

Cette prière fut si agréable à Dieu qu'il rendit à son serviteur la paix et la force. Il vit clairement la source de ses incertitudes, et cette vue lui redonna un nouveau courage, une nouvelle

Digitized by Google

ardeur pour ses exercices spirituels, un nouvel attachement pour Dieu. Il voulut rompre à jamais avec le monde. Avec la permission du supérieur, il envoya chercher un notaire, fit de ses biens une fondation au séminaire, en faveur de plusieurs jeunes ecclésiastiques, afin de leur faciliter les moyens de continuer leurs études; il leur légua en commun sa bibliothèque, afin qu'ils pussent en profiter tous ensemble, et ainsi dépouillé, il se disposa à entrer à jamais dans l'heureuse pauvreté des enfants de saint François.

Le supérieur assembla le Chapitre pour délibérer sur sa réception, et d'une voix unanime on l'admit à la profession. Toute la ville, riches et pauvres, nobles et gens du peuple, se rendirent à l'église pour être témoins de son engagement. Il paraissait tant de joie et de grandeur d'âme sur son visage que les assistants fondaient en larmes, et que plusieurs jeunes gens résolurent de quitter le monde pour se consacrer à Dieu.

On pourra, du reste, juger des sentiments de son âme par l'acte testamentaire qu'il composa quelques jours avant sa profession. Le voici tel qu'il est écrit de sa main :

« Ayant eu, dit-il, par une singulière inspiration du Père des miracles, le bonheur de découvrir le champ de l'Évangile, et l'ayant, par une mûre et sérieuse délibération pendant l'année de probation et d'épreuves, reconnu très-propre pour servir fidèlement mon Dieu ; comme l'Évangile et ma règle m'ordonnent de vendre tous mes biens et de les distribuer aux pauvres, j'ai résolu, conclu et arrêté de donner ce que je possède aux pauvres, et de me consacrer moi-même, par une profession solennelle, éternelle, irrévocable, à Jésus-Christ, qui est le vrai trésor, la voie assurée, la vérité infaillible et la vie éternelle. Et, afin d'imiter parfaitement mon Sauveur, qui, pour nous racheter et nous montrer la voie du salut, a bien voulu descendre dans cette vallée de misères, où il a passé sa vie dans une extrême disette, dans les souffrances et dans les persécutions, dans la soumission et l'obéissance, jusqu'à la cruelle mort de la Croix, je me propose, avec l'aide du Seigneur, de vivre constamment dans une pareille extrême pauvreté, charité et obéissance, dans le-

Digitized by Google

souffrances et dans les persécutions, dans une austère pénitence, dans une profonde humilité, dans un sincère amour, tout le reste de ma vie. Enfin, pour me conformer à cette parfaite résignation et charité, par laquelle Jésus-Christ notre Rédempteur, suant le sang et l'eau dans le jardin des Oliviers, et enfin mourant sur l'arbre de la Croix, s'est résigné, recommandé et offert à son Père, de même j'offre et consacre, par cette mienne dernière volonté et disposition, mon corps et mon âme, comme un sacrifice vivant et éternel d'un cœur contrit, au service perpétuel de la divine Majesté et de la très-sainte Vierge immaculée, et du séraphique Père saint François; et comme je suis sorti nu du sein de ma mère, de même, dépouillé de toutes les choses de la terre, je m'abandonne nu entre les bras de Jésus-Christ mon Sauveur. »

Dès lors il ne pensa plus qu'à mériter le trésor attaché à un si grand dépouillement. « Hélas! s'écriait-il souvent, quel échange plus avantageux que celui que j'ai fait avec Dieu! Je lui ai donné les biens de la terre, et il me donne le royaume du Ciel : que je suis donc devenu riche en m'appauvrissant de la sorte! »

Il avait le cœur si pénétré de l'étendue de son vœu de pauvreté que jamais on ne le vit s'attacher à rien. Ses meubles prouvaient qu'il ne s'en servait que parce qu'il ne pouvait absolument s'en passer : les plus simples et les plus incommodes lui paraissaient encore trop bons. Les habits les plus pauvres et les plus rapiécés lui semblaient de riches vêtements. Les austérités les plus rudes étaient les fidèles compagnes de son amour pour la pauvreté. Il disait souvent ces belles paroles : « Puisque vous avez enduré la mort, ô mon Dieu, pour nous ressusciter tous à la vie spirituelle, je n'y dois prétendre que par les rigoureux exercices d'une vie mortifiée! Il faut que je souffre pour vous, si je veux être glorifié avec vous. Puisque les plaisirs ineffables dont vous devez nous rassasier dans la gloire seront éternels, par conséquent mes souffrances doivent durer toujours. »

Il se rappelait aussi, pour s'animer, les tourments qu'avaient endurés les glorieux et généreux Martyrs : de là, les haires, les cilices, les ceintures armées de pointes de fer et les disciplines

Digitized by Google

étaient autant d'instruments dont il se servait pour mater son corps et le réduire en servitude. Il ne prenait de nourriture que ce qu'il lui en fallait pour ne pas mourir d'inanition. Ses jeûnes étaient presque continuels, et il faisait exactement les carêmes observés par saint François. Il passait l'Avent et le Carême sans manger rien de cuit; il se contentait alors d'un peu de pain et d'eau, et de quelques fruits secs. Il gardait ce régime la veille des fêtes de la très-sainte Vierge et des saints Apôtres. Quelque altéré qu'il fût pendant tout ce temps, il ne buvait jamais qu'aux heures de ses repas. Aussi, le P. Jean-Baptiste de Pologne, qui avait été son professeur de théologie, et dont les héroïques vertus font espérer qu'il pourra être un jour béatifié, disait-il de lui : « Le P. Fidèle, pendant tout le cours de ses études, a mené une vie telle que notre Père saint François pouvait la souhaiter. »

Une grande ferveur soutenait cette austère pénitence. Pendant les saints Offices, on l'eût pris pour un Ange, s'il n'eût été revêtu d'un corps mortel : toute sa modestie et son recueillement paraissaient admirables. Sa posture respectueuse, son air content inspirait à tous ceux qui le regardaient des sentiments de piété. Il semblait que sa bouche et ses lèvres ne s'ouvraient que pour exhaler les douces odeurs de son amour. Semblable aux Saints dans le Ciel, il était absorbé en Dieu; aucune créature ne l'occupait : Dieu le possédait, et il possédait Dieu.

Sa vie était une oraison perpétuelle, un saint recueillement brillait dans toutes ses démarches, et la douceur de son caractère se répandait dans toutes ses paroles. Il était aimé de tous ses Frères, et il les aimait tous. Les yeux des autres étaient fixés sur lui, et il ne fixait les siens que sur ses devoirs.

Il appréhendait si fort de tomber dans la tiédeur, que la moindre négligence lui paraissait une faute considérable. Ne serais-je pas bien ingrat, disait-il, bien aveugle, si, m'étant engagé dans un état si saint, je devenais sensuel, lâche, paresseux, immortifié, et si je combattais mollement à la vue d'un Chef couronné d'épines!

Il avait une humilité profonde, et il se regardait comme le

Digitized by Google

ernier de ses Frères. Les occupations les plus basses aux yeux
» la chair partageaient ses moments. Quand on voulait le dé-
urner de ces travaux si pénibles et si honteux, il avait coutume
» répondre aux jeunes religieux qui lui faisaient ces reproches :
Ne m'empêchez pas de réparer mes fautes passées. Il y a une
rande différence entre vous et moi. Vous êtes entrés dans la
eligion avec votre innocence, et moi je n'y ai apporté que les
estes misérables d'une vie toute mondaine. Il est juste qu'après
voir suivi si longtemps les superbes maximes du monde, je
renne le dernier rang partout, selon les humbles maximes de
on Sauveur, qui me promet de n'élever un jour que ceux qui
» seront volontairement abaissés pour son amour. » Il croyait
nfin que les emplois les plus vils étaient encore trop honorables
our lui.

Il regardait la dévotion envers la très-sainte Vierge comme
» moyen le plus propre à s'avancer dans la vertu, et lui deman-
ait de ne jamais tomber dans la tiédeur et dans le relâchement.
a lecture des ouvrages des Pères composés en l'honneur de
ésus-Christ et de sa très-sainte Mère était celle qui lui plaisait
avantage. Il en était pénétré, et répétait souvent leurs expres-
ions dans ses prières. Il lui disait souvent : « Vierge sainte, vous
tes après Jésus-Christ mon espérance, et rien n'est comparable à
otre autorité dans le Ciel. » Il attribuait sa vocation à la confiance
u'il avait mise en elle dès son enfance, dévotion qu'il regardait
omme un des plus solides fondements de la vraie piété. On lui
ntendait dire fréquemment : « Heureux celui qui, dans ses pres-
ants besoins, se souvient de vous, ô Vierge incomparable ! Com-
ment, en méditant vos vertus, ne se sentirait-on pas puissam-
ment engagé à les imiter ! Qui peut mener une vie voluptueuse
n vous considérant comme la Reine de la virginité ? Pourrait-on
e pas aimer une vertu qui a fixé les yeux de Dieu sur vous, et
ans laquelle vous n'eussiez jamais eu le bonheur de devenir sa
Mère ? »

Aussi appelait-il la chasteté la principale vertu qui caractérise
les Saints. Ses yeux ne s'ouvraient qu'aux objets qu'il lui était
permis de désirer, et il les fermait à tout autre. Quand on lui

Digitized by Google

demandait pourquoi il marchait toujours la vue baissée, il répondait que celui qui porte son Dieu dans le cœur méprise aisément les créatures.

Les grands emplois auxquels la Providence destinait le P. Fidèle n'exigeaient pas en lui de moindres vertus que celles que nous venons d'admirer. Aussitôt qu'il eut achevé son cours de théologie, pendant lequel il avait donné des preuves de son érudition et de sa capacité, on lui confia d'abord, quoique ce ne fût pas la coutume, le ministère redoutable de la confession et de la prédication, et on le fit supérieur du couvent de Weltkirchen. Son goût pour annoncer la parole sainte au peuple lui en fit supporter avec courage toutes les fatigues. Il sentait combien il lui serait glorieux d'être une victime de la charité pour le salut de ses frères.

Dans cette pensée, on le vit parcourir les villes et les bourgades, pour y prêcher la pénitence. Il ne montait point en chaire qu'il n'eût médité pendant une heure, prosterné devant le très-saint Sacrement, afin de se pénétrer bien lui-même des grandes vérités qu'il allait annoncer. Ses discours, moins éloquents que pathétiques, captivaient l'attention de ses auditeurs, et faisaient de si fortes impressions sur leur cœur qu'ils en étaient à la fois troublés, touchés et convertis. Les quatre fins dernières de l'homme lui servaient ordinairement de sujets. Il invectivait hardiment et sans aucun respect humain, contre les désordres de toutes les conditions, et il le faisait avec tant force que, prêchant un jour sur le luxe des femmes et l'injustice des magistrats qui oppriment le peuple, on se plaignit de son indiscrétion et de son zèle imprudent, encore qu'il eût gardé tous les ménagements convenables. Le Père, prévenu par ses amis, ne s'en troubla pas. Il savait que la vie des hommes de Dieu est sujette à ces sortes d'épreuves. Il se contenta de prier pour ceux qui lui voulaient du mal, et sans craindre les peines dont il était menacé, il se présenta hardiment au sénat assemblé, lui représenta le tort que causaient ces désordres monstrueux de luxe et de débauches, et proposa des règlements remplis de sagesse pour en arrêter le cours et les abolir totalement. Le sénat, étonné de cette noble

Digitized by Google

hardiesse, touché de tant de zèle, approuva la prudence de ses avis, promit d'agir en conséquence, et l'anima à continuer de s'élever contre ces abus.

Il recommença donc avec plus de fermeté que jamais, et il eut la consolation de voir le succès de ses travaux. Chacun vint se jeter entre ses bras pour se décharger du fardeau de ses péchés, et il les recevait avec douceur et avec bonté. Quelque grands pécheurs qu'ils fussent, il avait pour eux une plus grande tendresse. Pauvres et riches, il les traitait également; il ignorait ces ménagements, ces politesses, ces empressements qui flattent les grands, enchaînent le ministre du Seigneur, les perdent et le perdent avec eux.

Il refusait comme une insulte tous les présents qu'on lui offrait en conséquence de la confession. Son zèle éclatait hautement contre ces pécheurs endurcis qui, pour sauver les apparences, exigent d'un ministre lâche et ignorant l'absolution de leurs crimes. Il ne se contentait pas de laver la superficie de la lèpre, il en nettoyait la corruption jusque dans sa source, et l'on ne sortait de ses mains que lorsqu'on était parfaitement guéri.

Par les travaux de cet homme de Dieu, la ville de Weltkirchen se renouvela et changea tout-à-coup de face. On eût dit, à la vue d'un changement si subit, que l'on vivait encore dans ces heureux jours où les premiers fidèles exprimaient en leurs personnes les dons que leur avaient transmis les Apôtres. Mais le P. Fidèle, craignant que les désordres ne recommençassent, alla une seconde fois demander au sénat de faire publier les règlements qu'il leur avait laissés et qu'ils avaient approuvés, les pressant de punir sévèrement ceux qui y contreviendraient. Le sénat lui accorda sa demande. Le Saint obtint encore un édit qui supprimait tous les libelles enfantés par l'hérésie contre la religion catholique. Il se transporta lui-même chez les libraires, et partout où il trouvait de ces pernicieux écrits, il les jetait au feu, après avoir fait trouver bon sa sainte hardiesse.

Une dame engagée dans l'hérésie avait osé l'interrompre un jour qu'il prêchait sur le purgatoire, et se moquer publiquement de ses discours. Il se rendit chez elle, essaya de la gagner

Digitized by Google

par sa douceur et la force de ses raisons; mais la trouvant opiniâtre dans son erreur, tremblant qu'elle ne perdît les âmes par sa hardiesse à dogmatiser, il la fit exiler hors de la ville. Certes, ce n'était ni colère, ni ressentiment de l'affront qu'elle lui avait fait, car il priait Dieu jour et nuit avec larmes d'éclairer son esprit, et il eut le bonheur d'obtenir sa conversion.

Ce zèle du salut des âmes ne lui faisait point perdre de vue le soin de son propre avancement. Il voulut s'enfermer dans la retraite et reprendre les saints exercices du cloître, afin de se retremper dans les vertus qui font l'homme de Dieu. Il se retira donc au milieu de ses bons religieux, les édifiant par son humilité, sa douceur, sa modestie, son amour du silence et de la solitude, par les austérités de sa vie et les services qu'il cherchait en tout à leur rendre. Il semblait moins leur supérieur que le serviteur de tous. Aussi l'aimaient-ils comme un ami, en le respectant comme leur père.

En ce temps-là, l'armée de l'empereur se trouvait en garnison à Weltkirchen, et cantonnée dans les environs. Une maladie contagieuse se déclara parmi les troupes qu'elle décimait, et se communiqua bientôt dans les familles de la ville. A la vue de tant de misères, le Saint sortit de sa retraite et courut partout sans craindre le danger. Jour et nuit il était sur pied, visitait les maisons infectées et allait à tous les hôpitaux. Il servait les malades, les embrassait tendrement, ranimait leur courage par la guérison qu'il leur promettait, s'ils avaient une parfaite confiance en Dieu, souverain médecin de l'âme et du corps. Il administrait les uns et consolait les autres. Il se transporta aussi dans les prisons, et quand il savait des malades hors d'état de se procurer les remèdes nécessaires, il allait quêter chez les personnes riches, chez les officiers, et trouvait moyen de fournir à tous leurs besoins.

Dieu daigna seconder la charité de son serviteur par quelques effets de sa puissance. Un jour qu'il était auprès d'une dame malade à l'extrémité, il lui déclara que dans peu elle recouvrerait une santé parfaite; et après s'être mis en prière pour obtenir de Dieu cette grâce, sa prédiction se trouva vérifiée.

Digitized by Google

contre l'attente de tous les médecins : car aussitôt cette dame se leva, s'habilla elle-même, et reconnut qu'elle tenait sa guérison de la protection du serviteur de Dieu.

Un autre jour, il passait auprès d'un cavalier qu'il n'avait jamais vu : « Mon frère, lui dit-il, souffrez que je vous donne un avis salutaire : vous blasphémez toujours le saint Nom de Dieu, malgré toutes les remontrances, tous les discours que vous avez entendus. Voici la dernière fois que Dieu vous parle : si vous ne vous corrigez, vous recevrez dans peu un coup d'épée dont vous serez tué sur-le-champ, perdant à la fois la vie du corps et celle de l'âme. » Le soldat se mit à rire, ne croyant guère à la prophétie du Saint; mais quelques jours après il se prit de querelle et fut tué d'un coup d'épée, sans avoir le temps de se reconnaître.

L'hérésie, cependant, continuait ses ravages dans une grande partie de la Suisse, et notamment chez les Grisons. La Congrégation de la Propagande, désirant en arrêter le cours, demanda au provincial des Capucins de zélés missionnaires, qui pussent raffermir la foi chez les catholiques de ce pays et s'opposer aux efforts des ministres protestants. La réputation de sainteté que s'était acquise dans son Ordre le P. Fidèle, son zèle et sa charité le firent choisir pour être préfet de cette mission. Il accepta cette charge difficile et si dangereuse avec un vif désir d'y gagner la couronne du martyre. On ne saurait douter que Dieu ne lui eût révélé le sort glorieux qui l'attendait chez ces peuples grossiers et farouches, car en faisant ses adieux aux habitants de Weltkirchen, il leur dit qu'ils ne le reverraient plus, que Dieu l'appelait à donner sa vie pour Notre-Seigneur, et qu'il partait pour obéir à ses ordres.

Il dit encore au sénat de la ville : « Je me présente pour la dernière fois devant vous. Le temps de ma mort approche; je vous laisse entre les mains le dépôt de la foi ; c'est à vous à le conserver précieusement. Je vous recommande, par les entrailles de Jésus-Christ, de défendre de tout votre pouvoir la religion de vos pères contre les hérétiques, et de vous opposer avec fermeté aux erreurs qui se sont déjà glissées dans plusieurs familles,

Digitized by Google

Soyez les protecteurs de la vertu, les ennemis du vice; maintenez la paix parmi les citoyens, et ne laissez impuni aucun scandale. Servez-vous de la justice pour soutenir la veuve et l'orphelin; soyez leur père, et défendez l'honneur de votre ville. »

Il donna ensuite en pleurant la bénédiction aux religieux qu'il laissait dans son couvent, et s'arrachant de leurs bras, il dit à ses compagnons : « Allons, Frères, où la grâce de Dieu nous appelle; la moisson presse. »

A l'instant ils se mettent en marche. Partout sur son passage, le saint Martyr prêchait aux Catholiques et aux protestants. Sa première conquête fut un gentilhomme nommé Adolphe de Salis; il avait été élevé dans le protestantisme, et était un des plus savants défenseurs de cette secte. Il vint trouver le P. Fidèle après l'avoir entendu prêcher. Le Père n'eut pas de peine à lui inspirer des doutes sur la vérité de sa croyance, et à lui faire prendre le parti de s'instruire plus à fond sur ce point. Il prêcha une seconde fois devant lui. Le gentilhomme revint encore le trouver, mais cette fois il s'avoua vaincu. Le serviteur de Dieu l'embrasse avec transport; il achève de dissiper tous ses doutes, le prépare au banquet sacré et l'admet à la Table sainte en présence de tous les habitants, qu'il exhorte à suivre un si bel exemple. « S'il y en a, dit-il, qui soient touchés d'une action si chrétienne, et qui veuillent prendre part au bonheur d'une conversion si admirable, qu'ils le montrent ! »

A l'instant une multitude de voix s'élevèrent, demandant avec instance d'abjurer aussi leurs erreurs. Le Père applaudit à leurs saints désirs, et après les avoir suffisamment instruits, il eut la consolation de les voir rentrer dans le sein de l'Église romaine.

Un autre gentilhomme, qui avait provoqué le Saint à une discussion publique avec les ministres protestants, eut aussi le bonheur de reconnaître la vérité; mais ces heureux succès ne pouvaient détourner le Saint de la pensée du martyre. « Je demande à Dieu instamment, disait-il à l'un de ses compagnons, sur le chemin de Mayenfeld, deux grandes grâces : la première, de passer toute ma vie sans avoir le malheur de l'offenser; la seconde, de répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang

Digitized by Google

ur son amour et notre sainte foi. Tous les jours, pendant que célèbre les saints Mystères, je me sens embrasé de ce désir, j'ose me promettre de la miséricorde de mon Dieu qu'il m'accordera cette faveur, par l'intercession de sa très-sainte Mère, e j'invoque continuellement pour l'obtenir. »

Il n'ignorait pas au reste que Dieu avait exaucé sa prière, car disait à un officier de ses amis, nommé Louis Wictz : « Je suis posé à la mort, et je m'y attends ; je sais que Dieu me prépare couronne du martyre, quoique j'en sois très-indigne. »

Au commencement de l'année 1622, il entra dans une partie pays des Grisons, dont l'Autriche s'était emparée en 1576. Le ır de l'Épiphanie, il monta en chaire pour leur annoncer la rité. La sainteté qui était répandue sur son visage, l'onction este avec laquelle il parlait, le zèle et la douceur qui brillaient ns ses yeux, la fermeté de sa voix, la noblesse de ses discours, tout charmait les peuples devant qui il prêchait. On courait de tous les pays voisins pour entendre ses saintes structions. Les Catholiques se réjouissaient des progrès qu'il sait sur l'hérésie, mais les protestants s'irritaient de ce qu'il inait entièrement leur secte. Les ministres alarmés s'assemrent, et résolurent d'arrêter, à quelque prix que ce fut, les omphes du serviteur de Dieu, dût-on se défaire de lui en le sant mourir.

Tout ce qui les inquiétait le plus était la crainte de soulever ntre eux l'empereur, qui était le zélé défenseur de la foi et de glise romaine. Ils convinrent enfin que le plus sûr moyen ait d'exciter une sédition parmi les peuples, et de leur faire tendre la nécessité de se soustraire à la dure domination de maison d'Autriche ; que par là ils n'auraient plus à craindre voir dans leur pays des missionnaires qui osassent prêcher ntre leur secte. Ce pernicieux projet demandait du temps ant que de l'exécuter, mais ils commencèrent à s'y préparer, l'exécutèrent peu après.

Cependant le Saint continuait ses conquêtes ; il mettait les ıs fameux ministres au défi ; après chacun de ses sermons, il nonçait le point qu'il se proposait de traiter le lendemain,

Digitized by Google

afin qu'on pût lui répondre. Chaque jour il donnait à la religion de nouveaux enfants. Plusieurs ministres même abjurèrent l'hérésie.

La sainteté du prédicateur contribuait autant que son éloquence à ces grands succès. On le voyait marcher pieds nus allant de village en village catéchiser les enfants. Souvent il trouvait des chemins si mauvais dans ces montagnes, qu'il était obligé de rompre la glace pour s'ouvrir un passage. Tantôt on le voyait grimper à des rochers escarpés; tantôt il montait par de hauts sentiers étroits, glissants et bordés de précipices, pour se rendre aux lieux où il devait annoncer la parole sainte. Les ministres eux-mêmes en étaient si étonnés qu'ils ne pouvaient quelquefois lui refuser des louanges; mais ils ne se convertissaient pas et demeuraient dans leur aveuglement. Et voilà ce qui attendrissait le serviteur de Dieu, et ce qui lui faisait verser des larmes sur leur triste état. Il passait la plus grande partie de la nuit à lever les mains au Ciel pour obtenir leur conversion et à demander miséricorde pour eux. Malgré tant d'occupations et tant de pratiques, il ne manqua jamais chaque jour à réciter ses Offices et à dire le Rosaire de la très-sainte Vierge.

Cette éminente sainteté lui attirait la confiance des peuples, et le faisait respecter de tous ceux qui n'étaient pas entièrement plongés dans l'hérésie. Sa réputation n'était pas seulement établie chez les peuples : les lettres remplies d'éloges que le Nonce du Pape, les Évêques de Coire et de Constance, et l'empereur lui écrivirent, prouvent combien il en était considéré et aimé. Tous le félicitaient de la conversion de tant d'hérétiques, et rendaient grâces à Dieu des heureux succès de sa mission. L'Évêque de Coire, comme évêque de la capitale de ce pays des Grisons, croit devoir remercier la Congrégation de la Propagande de lui avoir envoyé un missionnaire à qui une partie de son diocèse devait sa conversion, et il fit signer cette lettre par plusieurs de ses chanoines, témoins des travaux de cet homme apostolique.

Cependant les hérétiques se préparaient sourdement au projet qu'ils avaient formé de secouer le joug de la maison d'Autriche. Ces peuples naturellement braves, forts et belliqueux, mais d'un

Digitized by Google

caractère inconstant, libre, séditieux et cruel, n'aspiraient qu'après leur liberté. L'empereur, qui avait déjà remporté sur eux plusieurs victoires, avait disposé ses troupes dans des postes avantageux, pour arrêter leur révolte. Malgré cette sage précaution, ces mutins faisaient continuellement des assemblées pour s'opposer aux progrès de la mission.

Le Saint eut une révélation divine de leur projet de révolte, et il avertit les principaux du pays des malheurs qui allaient fondre sur eux. « Pensez-y, leur dit-il; vous êtes menacés des derniers malheurs si vous vous soulevez. A peine aurez-vous levé l'étendard de la rébellion, qu'une armée nombreuse envahira votre pays et le ruinera par le fer et par le feu. Profitez de cet avertissement, je vous en conjure : votre sort est encore dans vos mains. »

Il fit prévenir ensuite un officier de l'empereur. « Les Grisons, lui dit-il, se soulèveront dans peu; si vous vous laissez surprendre, ils feront main basse sur vous et pendront vos soldats. »

La prédiction du saint Martyr ne tarda pas à se vérifier : les Grisons se révoltèrent, taillèrent en pièces les troupes impériales, s'emparèrent des postes de défense, saccagèrent et profanèrent les églises, inquiétèrent tous les catholiques, maltraitèrent les prêtres, et se signalèrent par tous les excès qu'inspire l'hérésie.

Pendant ces jours de deuil, le Bienheureux ne pensait plus qu'à se disposer à la mort. Il passait les nuits entières prosterné devant le très-saint Sacrement, ou devant le Crucifix; il y faisait de ferventes prières pour ceux qui allaient bientôt l'immoler. Comme il avait toujours été dévot à la très-sainte Vierge, dont la protection est décisive dans cette extrémité, il la conjurait de ne pas l'abandonner, et de lui obtenir des grâces qui le fortifiassent dans les combats qu'il avait à soutenir. A la fin de ses prières, il paraissait tout enflammé d'amour pour son Dieu; son visage était calme et marquait assez la paix et la tranquillité dont son âme était remplie.

Enfin, le jour de son triomphe étant arrivé, il courut chercher ses ennemis sans craindre la mort. Le 24 avril de l'an 1622, il entra à Gruch, gros bourg où les Grisons s'étaient retranchés

Digitized by Google

contre les troupes impériales qui commençaient à envahir leur pays. D'abord il se confessa à son compagnon, avec une effusion de cœur qui exprimait la plus vive douleur de ses péchés. Il célébra ensuite les saints Mystères et monta en chaire. Il prononça son discours avec tant de force et d'éloquence, il employa des expressions si énergiques, des preuves si convaincantes, que les Catholiques avouèrent ne l'avoir jamais entendu parler ainsi. A la fin de son discours, son visage pâlit, sa voix s'affaiblit, la parole lui manqua, son corps devint immobile et en extase, et, à l'exception de ses yeux étincelants et levés vers le Ciel, de son corps qui demeurait ferme sur ses pieds, on l'eût pris pour un homme mort. C'était à la vérité une extase, pendant laquelle Dieu venait de lui révéler que ce jour-là même il couronnerait sa vie.

Cette révélation ranima son zèle, lui rendit la voix, fortifia son courage. Après être descendu de chaire, il engagea son compagnon à rester à Gruch, pour achever d'y entendre les confessions des fidèles, et en l'embrassant il lui dit : « Je m'en vais prêcher à Sévis, où vous savez que les Catholiques m'attendent, quoique je n'ignore pas ce qui doit m'y arriver. Adieu, priez pour moi ; » et il partit aussitôt.

Dans son chemin, il rencontra un Catholique, qui, touché de tendresse pour lui, l'arrêta et lui demanda où il allait avec tant de précipitation. « Si les hérétiques vous attaquent, lui dit-il, que ferez-vous ?

— » Je ferai, répondit l'homme de Dieu, ce qu'ont fait tous les Martyrs. Comme eux j'accepterai la mort avec joie, pour l'amour de Notre-Seigneur, et je la regarderai comme une grande grâce pour moi : il me sera aussi avantageux qu'honorable de mourir en vrai soldat de Jésus-Christ, l'épée de son saint Évangile à la main. »

Il poursuivit sa route et arriva à Sévis. Sur-le-champ il assemble au son des cloches les Catholiques, qui accourent en foule, il monte en chaire et les exhorte à n'avoir qu'un Seigneur, qu'une Foi, qu'un Baptême ; il les engage à rester fidèles à leurs promesses, et leur recommande de prier pour lui. Vers la fin

Digitized by Google

du sermon on entend crier aux armes : c'étaient les troupes de l'empereur qui venaient pour forcer les Grisons dans leurs postes. Ceux-ci crurent que le Père les avait appelés, et ils prirent cette occasion de le maltraiter. Un d'entre eux tira un coup de fusil sur lui comme il était encore dans l'église, mais il n'en fut pas blessé. Le serviteur de Dieu comprit que l'heure était venue, et voulut sortir sur la place. Un Catholique le retint, en lui disant d'attendre que la colère des rebelles fût un peu calmée.

— Je vous remercie de votre charité, répondit le Saint, mais ne vous inquiétez pas à mon sujet ; je ne crains pas la mort : il y a longtemps que j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie. Allons à sa sainte garde, et sous la protection de sa sainte Mère.

Après cette généreuse réponse, il sortit de l'église avec une noble hardiesse, et passa au milieu des soldats sans en être insulté. Dieu, ce semble, leur inspirait de la crainte et du respect, à la vue de l'intrépidité de son serviteur. Mais leur fureur ne se ralentit pas longtemps ; comme il reprenait le chemin de Gruch, où il avait laissé son compagnon, il aperçut une vingtaine de soldats hérétiques qui venaient à lui avec précipitation, ayant à leur tête un de leurs ministres. Lorsqu'ils furent arrivés près de lui, un d'entre eux lui cria : « C'est donc toi, malheureux fanatique, qui veux faire le prophète. Dis que tu as menti, ou tu vas périr de ma main.

— » Je ne vous ai enseigné que la vérité éternelle, répondit avec une douce et sainte fierté le bienheureux Martyr ; c'est la foi de vos pères, et je donnerais volontiers ma vie pour que vous la reconnaissiez.

— » Nous ne sommes pas ici pour raisonner, reprit un soldat ; veux-tu, ou ne veux-tu pas embrasser notre religion ?

— » J'ai été envoyé au milieu de vous pour vous éclairer et non pour embrasser vos erreurs.

— » Rends-toi notre prisonnier, dit un troisième, autrement il va t'en coûter la vie.

— » Je ne crains pas la mort ; je défends la vérité qu'ont soutenue les Martyrs ; ma cause est la leur, et leur sort sera le mien. »

A l'instant un de ses furieux lui donna un coup de sabre sur

Digitized by Google

la tête dont il fut terrassé; mais il se releva aussitôt avec un généreux effort; il se mit à genoux, et élevant sa faible voix, regardant le Ciel et étendant ses bras en croix, il s'écria, à l'exemple du Sauveur : *Pardonnez, ô mon Dieu! pardonnez à mes ennemis, que la passion aveugle; ils ne savent ce qu'ils font. Seigneur Jésus, ayez pitié de moi! Marie, Mère de Jésus, assistez-moi.*

Ce furent ses dernières paroles. Il reçut un autre coup de sabre, et en même temps un violent coup de massue lui ouvrit le crâne. Il tomba étendu à terre et baigné dans son sang. Les hérétiques, craignant qu'il ne fût pas encore mort, le percèrent de plusieurs coups d'épées, et lui tailladèrent la jambe gauche, pour le punir, disaient-ils, de toutes les courses qu'il avait entreprises pour leur conversion.

Cependant une pauvre femme catholique du village de Sévis était accourue au lieu de son supplice; la crainte s'empara d'elle à la vue des soldats; elle s'était cachée dans l'espoir de recueillir les derniers soupirs du Saint ou de le secourir après le départ des soldats, s'il n'était pas encore mort. Quand ils se furent éloignés, elle s'approcha, mais elle n'eut la consolation que de l'admirer; le Saint quoique mort avait les yeux fixés vers le Ciel, où son âme s'était enlevée.

Ainsi mourut glorieusement le bienheureux Martyr saint Fidèle, le 24 avril de l'an 1621, dans la quarante-cinquième année de son âge, la dixième de son entrée dans l'Ordre des Capucins[1].

Pendant toute cette journée du 24, le corps resta exposé aux insultes des hérétiques; ils venaient en foule contempler leur victime, s'applaudissant de s'être enfin délivré de celui qu'ils regardaient comme leur capital ennemi. Ils y conduisirent les officiers impériaux qu'ils avaient faits prisonniers, voulant qu'ils vissent de leurs yeux de quelle manière ils savaient se venger. Il semblait qu'en tuant ce pauvre Capucin, ils avaient remporté une grande victoire, et que tout dût céder désormais à l'effort de leurs armes. Après ce triomphe, ayant trouvé dans Sévis le com-

[1] Nous avons emprunté tout ce récit à la Vie de saint Fidèle publiée en 1745 par le P. Théodore de Paris, de l'Ordre des Capucins.

Digitized by Google

pagnon du saint Martyr, ils le percèrent de coups d'épée; mais, à son regret, ses blessures ne furent point mortelles, et il pleurait de n'avoir point été jugé digne de mourir avec son cher maître.

Bientôt la rage des hérétiques ne connut plus de bornes; l'Ordre des Capucins leur était surtout odieux, et ils menaçaient la ville de Weltkirchen de la mettre au pillage, pour détruire en même temps le couvent qui s'y trouvait. Tous les Catholiques tremblaient devant ces forcenés, lorsque les armées impériales reprirent l'offensive. La veille de la bataille, le comte Louis de Sultz, qui les commandait, hésitait un peu devant la position formidable occupée par les rebelles. Cependant ayant invoqué le saint Martyr, il se sentit inspiré de livrer combat, et il remporta une victoire complète. Les insurgés furent taillés en pièces, poursuivis, battus, dispersés partout. En quelques jours le pays se trouva soumis. Cette prompte défaite eut un caractère si extraordinaire que le ministre qui avait assisté à la mort du saint Martyr, en ayant su les circonstances, se convertit aussitôt, gagné sans doute par la dernière prière de sa miséricordieuse victime. Beaucoup de protestants suivirent son exemple, et la mort de l'homme de Dieu fut plus féconde encore que ne l'avait été sa vie. C'est ainsi qu'en tous les siècles le sang des Martyrs a été une semence de vie. *Si le grain ne meurt,* disait notre divin Maître, *il ne portera point de fruits; mais s'il meurt, il rendra beaucoup.*

Quand la paix eut été rétablie par les armes catholiques, les Capucins de Weltkirchen vinrent à Sévis réclamer le corps de leur ancien gardien. Il avait été inhumé dans l'église du village, le lendemain de son martyre, par les soins d'un gentilhomme du pays. On ouvrit le tombeau le 13 octobre de cette même année 1622. Le corps se trouva frais et sans la plus légère atteinte de la corruption, encore qu'il y eût près de six mois qu'il fût enterré. La tête et un des bras étaient presque séparés du corps. Les Capucins les déposèrent dans de riches reliquaires, et les emportèrent à Weltkirchen, où le peuple les reçut avec joie et comme un précieux trésor.

Quelque temps après, l'Évêque de Coire demanda à faire transporter dans sa cathédrale ce qui restait à Sévis du saint Martyr.

Digitized by Google

Le comte Louis de Sultz voulut que ses troupes accompagnassent en triomphe celui à qui il se reconnaissait redevable de sa victoire. Le premier jour, on déposa le corps à Mayenfeld. Pendant la nuit, un violent incendie éclata dans la ville ; toutes les maisons qui environnent celle où étaient les reliques furent brûlées; celle-là seule fut préservée miraculeusement. Cependant le feu menaçait de gagner la citadelle, où se trouvaient quarante barils de poudre. Dans un si pressant danger, le comte Louis eut encore recours au Martyr; il l'invoqua avec cette foi qui lui avait fait gagner des batailles : le feu s'éteignit à l'instant, au grand étonnement et à la joie plus grande de la ville entière. Quand on entra dans le magasin à poudre de la citadelle, on remarqua avec une admiration mêlée d'effroi que de gros charbons étaient tombés au milieu de la poudre sans l'enflammer. Le comte et tous les témoins de ce prodige en déposèrent avec serment dans le procès de canonisation.

Le 18 novembre, le saint corps fut reçu avec une pompe extraordinaire par l'Évêque et le clergé de la ville de Coire. Après un glorieux panégyrique, il fut inhumé sous le grand autel de la cathédrale. Dieu attesta bientôt la puissance de son serviteur par de nombreux miracles; et, le 24 avril de l'an 1745, le Pape Benoît XIV l'inscrivit solennellement au catalogue des Saints.

(E. Daras.)

SAINT SABAS LE ROMAIN,

MARTYR.

Sabas était officier dans les armées de l'empereur Aurélien. Cet empereur était lui-même un soldat parvenu si haut par sa bravoure intrépide. Il avait vaincu tous ses ennemis, et ses historiens rapportent qu'il avait dans ses batailles sans nombre tué de sa main neuf cents combattants. Avec cette férocité, il était hostile aux Chrétiens, et sous son règne, qui dura de l'an 270 à 275, où il fut tué à son tour, il y eut beaucoup de Martyrs.

Sabas, dévoué à son Dieu, visitait dans leurs prisons les Chrétiens qui devaient témoigner; il leur portait des secours, les encourageait et les affermissait. Il fut arrêté au printemps de

Digitized by Google

l'an 272, et conduit au juge; il confessa généreusement sa foi. Le juge ne négligea rien pour le ramener au culte des idoles, mais il ne put l'ébranler. Alors on lui brûla les flancs avec des torches ardentes; et comme dans ce supplice il bénissait Jésus-Christ, on le plongea dans une cuve pleine de poix bouillante. Il en sortit frais et intact, miracle qui convertit soixante-dix témoins de ces barbaries, qui se proclamèrent Chrétiens. Tous eurent la tête tranchée; et le généreux Sabas, à qui on attacha une pierre au cou, fut jeté dans le Tibre, qui fut pour lui le chemin du Ciel. Ce grand Martyr est honoré le 24 avril.

SAINT LONGIN ET SES FRÈRES,

MARTYRS.

Longin, enlevé pour la guerre, selon l'usage des Romains, servait avec ses dix frères, qui, comme lui, étaient Chrétiens. Arrivés à Satalès, en Arménie, les onze frères refusèrent de sacrifier aux dieux. Ils dirent qu'ils ne les connaissaient pas, et qu'il n'y avait qu'un Dieu, qu'ils adoraient fidèlement. Maximien, qui était là, les punit de leur désobéissance, leur arracha les insignes d'honneur qu'ils avaient conquis par leur bravoure, et les exila en des lieux où l'on dit qu'ils moururent de fatigue et de misère. C'était aux premiers jours du IV^e^ siècle.

SAINT GEORGES LE THÉBÉEN ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Saint Georges, soldat de la Légion thébéenne; saint Maurice, soldat aussi de la même Légion, qu'il ne faut pas confondre avec leur illustre chef; saint Tiberne et saint Maxime, leurs amis, trouvèrent le moyen de s'échapper pendant qu'on massacrait leurs camarades; Georges et Tibère, arrivés à Pignerol, en Piémont, y furent massacrés par les soldats idolâtres que Maximien avait envoyés à leur poursuite; Maurice, qui les accompagnait, eut le même sort, et Maxime, réfugié à Milan, fut aussi mis à mort.

Longtemps après, saint Charles Borromée mit les reliques de ce dernier dans une châsse, qui est toujours vénérée.

Digitized by Google

SAINT GRÉGOIRE,

ÉVÊQUE D'ELVIRE.

Grégoire, de qui nous ignorons l'origine et les débuts dans la vie, fut élevé au IVe siècle sur le siége épiscopal d'Elvire, cité d'une partie de la Bétique qui a eu autrefois ses splendeurs, et qui est depuis longtemps si complètement ruinée qu'on ne sait pas même où elle était assise.

Le zèle de saint Grégoire pour la pureté de la doctrine le lia avec tous les défenseurs de la vérité, avec saint Athanase d'Alexandrie, avec saint Hilaire de Poitiers, avec saint Eusèbe de Verceil, avec saint Paulin de Trèves, avec Lucifer de Cagliari, en Sardaigne. Il fut l'un des plus solides soutiens de la foi catholique contre les ariens. Il refusa de souscrire à la formule de Rimini.

Il était lié d'amitié avec Lucifer de Cagliari. Mais ce Prélat ayant refusé de se réconcilier avec les Évêques qui, égarés un moment, avaient signé la formule de Rimini, puis éclairés étaient rentrés dans l'unité et se repentaient courageusement, Grégoire, comme tous les autres fidèles, se sépara de cet opiniâtre, qui faisait schisme.

Ce Prélat, révéré de tous, mourut dans le dernier tiers du IVe siècle. On l'honore le 24 avril.

SAINT DYÉ (DEODATUS).

Au commencement du VIe siècle, nous voyons apparaître un des premiers anachorètes du pays blésois. Saint Dyé se bâtit une cellule sur le bord de la Loire : sa réputation de sainteté lui attira un assez grand nombre de disciples. Telle est l'origine de l'église et du bourg qui portent son nom. Dans le même siècle, plusieurs villages se formèrent ainsi aux environs de Blois. Il ne faut pas s'en étonner. Aux exercices intérieurs de la vie contemplative, ces pieuses personnes joignaient la culture des saintes lettres, le travail des mains, la prédication et le ministère évangélique ; tour-à-tour ascètes studieux et missionnaires actifs.

Digitized by Google

rêtres dévoués et laboureurs infatigables, sentinelles avancées le la science et rudes pionniers de l'agriculture, c'étaient des ommes vraiment universels. Ils eurent bientôt conquis une alutaire influence sur des populations à demi-sauvages; ils douciront l'âpreté des mœurs gallo-franques, déracinèrent les estes hideux d'un paganisme grossier, et s'appliquèrent, par eurs exemples plus encore que par leurs discours, à faire aimer a religion chrétienne, ses dogmes consolants, sa morale sublime.

Blois était alors avantageusement placé entre deux pépinières le Saints, tous doués d'une admirable puissance d'initiative. Micy, du côté de l'Orléanais, Marmoutier, du côté de la Touraine, ui envoyaient des Apôtres zélés. Ces centres édifiants rayonièrent sur notre pays pour y propager à la fois les lumières, la iété et le travail chrétien.

Envisagée à un autre point de vue, l'existence de nos anachoètes du VI^e^ siècle se mêle aux grands évènements de notre histoire nationale. Ils fuient le monde; mais les potentats de la terre, attirés par leurs vertus, que la solitude ne peut cacher ntièrement, les découvrent, accourent auprès d'eux, les consultent et les implorent. Les rois même recherchent avec bonheur les inspirations du désert, embaumé du parfum de la sainteté. Telles furent les communications touchantes, les entrevues pieuses dont nous allons parler.

Clovis, marchant contre les Goths, arrive à Chartres, et se dispose à son expédition en invoquant le Dieu des armées, qu'il s'applaudit enfin de connaître et de servir. L'évêque saint Solenne ui prédit la victoire et l'engage à visiter saint Dyé, dans sa etraite du Blésois. Le monarque ému vient, en effet, s'agenouiller aux pieds du saint ermite et recommander à ses bonnes rières le succès d'une guerre entreprise pour la ruine de l'ariaisme et pour le triomphe de la foi catholique. Le solitaire, ivinement inspiré, comme le Pontife de Chartres, promet à lovis le secours du Ciel. La bataille de Vouillé (près de Poitiers) stifia cette prédiction de nos deux Saints. Le roi, par reconaissance, combla de libéralités saint Dyé et ses frères en Jésushrist; grâce à ses augustes bienfaits, leur maison prit un

Digitized by Google

développement rapide, et groupa dans le voisinage un nombre toujours croissant de fidèles. Ici, comme ailleurs, la paroisse était fondée autour du monastère et grandissait sous sa protection.

En 531, Childebert, fils de Clovis et roi de Paris, quitte sa capitale pour aller combattre les Visigoths ariens. A l'instar de son père, il vient, en passant aux environs de Blois, visiter saint Dyé, et reçoit de sa bouche des exhortations encourageantes. Le saint abbé mourut peu de temps après, et fut inhumé dans le lieu de sa retraite. Des miracles s'accomplirent à son tombeau. Les habitants, frappés de ces prodiges, commencèrent à bâtir une belle église sur cet emplacement béni ; ils purent l'achever au moyen des secours que leur procura l'affluence des pèlerins et à l'aide d'un péage établi sur les marchandises transportées par la Loire.

Les reliques de saint Dyé furent odieusement pillées en 1518 : le roi Louis XI avait donné, pour les renfermer, une châsse d'argent massif, qui tenta la cupidité des malfaiteurs.

Ce saint patron est honoré le 24 avril.

SAINT MELLIT,

ÉVÊQUE DE LONDRES, PUIS ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Mellit, moine d'Italie, fut d'abord abbé d'un monastère à Rome. En 601, saint Grégoire le Grand le mit à la tête d'une seconde colonie de missionnaires qu'il envoyait à saint Augustin en Angleterre. Il fut le premier Évêque de Londres ou des Saxons orientaux. Il baptisa le roi Sébert avec une grande partie de ses sujets. Ce fut avec le secours des libéralités de ce prince qu'il jeta les fondements de l'église de Saint-Paul à Londres, et du monastère de Saint-Pierre à Thorney, lequel est aujourd'hui connu sous le nom de *Westminster*.

Sébert, qui mourut vers l'an 616, laissa ses Etats à ses trois fils, Sexerd, Séward et Sigebert. Ces princes n'avaient jamais renoncé à l'idolâtrie, mais ils avaient caché leurs sentiments du vivant de leur père. Lorsqu'ils le virent mort, ils professèrent publiquement le paganisme, et permirent à leurs sujets de re-

Digitized by Google

ourner au culte des idoles. Cela ne les empêchait pas d'assister quelquefois à la célébration de nos Mystères; ils voulurent même ngager le saint Évêque à leur donner de ce *beau pain* dont leur ère avait mangé si souvent. Ils entendaient par ce pain la di- ine Eucharistie. Mellit leur déclara qu'il ne pouvait leur accorder e qu'ils demandaient, à moins qu'ils ne fussent baptisés. Ils re- ardèrent ce refus comme un outrage, et chassèrent le Saint de on Église et de leurs États.

Les trois princes furent tués, après un règne de six ans, dans ne bataille qu'ils livrèrent aux Saxons occidentaux; mais le ulte des idoles ne cessa pas aussitôt dans leurs États; ce ne fut u'en 628, selon l'auteur des *Annales saxonnes*, que le peuple eprit la profession du Christianisme.

Saint Mellit, chassé de son Église, avait passé en France; mais l revint en Angleterre quelque temps après. En 619 il succéda à aint Laurent sur le siége de Cantorbéry. Il arrêta par la vertu le ses prières un incendie qui avait déjà réduit en cendres une grande partie de cette ville. Il mourut le 24 avril 624.

SAINT EGBERT,

PRÊTRE MISSIONNAIRE.

Egbert était anglais de naissance et sortait d'une noble race; ers le milieu du VII^e^ siècle, âgé de douze à quinze ans, il assa en Irlande, qui semblait alors aux Anglais la première cole publique pour la piété et les lettres. Il y était conduit par aint Wigbert et saint Willibrord. Il entra dans un monastère, où l se perfectionna dans la science des Saints. Mais la peste affli- gea ce pays; et lui-même, s'en trouvant atteint, promit à Dieu de ne s'occuper que de son service, s'il lui conservait la vie. Sa rière fut exaucée; aussitôt il demanda la permission d'aller vangéliser la Frise, qui était encore plongée dans l'idolâtrie. Saint Wigbert y était déjà, et saint Willibrord se disposait à cette mission avec saint Switbert et dix autres prêtres dévoués. Mais saint Boisil, prieur de Mailrose, lui apparut, et lui dit que Dieu ne demandait pas de lui qu'il allât si loin, mais qu'il devait éclairer les moines des îles qui tiennent à l'Ecosse et à l'Irlande,

Digitized by Google

et retirer ces solitaires de quelques erreurs où ils couraient risque de se perdre.

Malgré cet avertisement, Egbert s'obtina dans son désir d'aller en Frise, et il s'embarqua dans ce but. Mais au bout de deux jours de navigation une tempête s'éleva et repoussa son vaisseau sur les îles que lui avait recommandées saint Boisil. Il alla donc trouver ces moines, qui lui étaient désignés parce qu'ils fêtaient mal la Pâques. Ils la célébraient le 14 de la lune de mars, lorsqu'elle tombait un dimanche, au lieu que dans le rite romain on ne la fêtait comme à présent que le dimanche d'après.

Egbert, par sa douce persuasion, ramena ces religieux à l'unité, en l'an 716

Résolu alors de passer le reste de ses jours avec eux, il ne les instruisit pas moins par les exemples de sa rare vertu que par l'excellence de ses conseils. Il vécut là treize ans encore; et mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, le 24 avril de l'an 729.

SAINTE BEUVE ET SAINTE DODE[1],

ABBESSES.

Sainte Beuve, qu'on a appelée aussi sainte Bonne, sortait d'une race si illustre qu'on la croyait du sang royal et parente de Dagobert. On ne sait exactement ni le lieu ni l'année de sa naissance.

Elle avait un frère nommé Balderic, dont on a fait Baudry; ce frère, après avoir fondé le monastère de Monfaucon dans le diocèse de Reims, vint jeter les fondements, vers l'an 627, d'un monastère de vierges dans un faubourg de cette ville. Il l'élevait surtout pour sa sœur, dont il connaissait l'ardent désir de se consacrer à Dieu. Il la fit entrer là toute jeune et toute heureuse; elle y fut élevée sous la direction d'une sage abbesse, avec plusieurs autres jeunes filles. Mais au lieu de songer à prendre sur elles aucun avantage ou pour sa naissance ou pour sa qualité de bienfaitrice, elle se fit la plus humble de la maison par sa douceur et sa soumission.

[1] Bova et Doda.

Digitized by Google

Bientôt toutes les Sœurs témoignèrent le désir de l'avoir pour bbesse. Beuve, sachant qu'il est plus avantageux d'obéir que e commander, résista de toute sa force à leurs instances, jusqu'à e qu'elle fût convaincue par l'autorité de son frère, qui, bien u'il fût édifié de son humilité, crut néanmoins qu'il était avan- ageux pour la nouvelle communauté qu'elle en prît la conduite. e changement de rang n'en apporta aucun dans sa personne et ans sa manière de vivre, si ce n'est qu'elle en parut encore plus umble, plus mortifiée et plus détachée des choses de la terre u'auparavant, et qu'elle augmenta ses jeûnes, son oraison et es veilles. Elle gouverna sa communauté avec beaucoup de sa- esse et de régularité, donnant à ses Sœurs, par ses propres ctions, l'exemple des vertus dont elle leur recommandait la ratique. Elle les portait à l'amour de l'humiliation, de la pau- reté et des mortifications.

Elle avait auprès d'elle une nièce, nommée Dode, qu'elle éle- ait avec un soin particulier. Elle lui inspira l'amour de la irginité, quoique ses parents l'eussent promise, dès son enfance, un grand seigneur de la cour d'Austrasie. Ce seigneur, ayant ppris que son épouse ne voulait plus sortir du cloître, forma le lessein de l'enlever ; mais étant tombé de cheval sur le chemin le Metz à Reims, il se blessa si dangereusement qu'il en mourut uelques jours après.

Saint Baudry, qui résidait ordinairement en son monastère le Monfaucon, dont on prétend même qu'il avait la conduite, tait venu à Reims rendre visite à sa sœur et à sa nièce ; il y fut rrêté par une maladie dont il mourut. Sainte Beuve le fit nterrer dans une église du faubourg, dédiée à la très-sainte Vierge. Elle le suivit bientôt dans l'autre monde, après avoir erminé heureusement une carrière où elle n'avait travaillé qu'à e sanctifier avec ses religieuses.

On élut alors unanimement la Bienheureuse Dode, sa nièce, pour lui succéder comme abbesse. Elle marcha dignement sur les traces de sa tante, dont les vertus et les instructions lui tinrent lieu d'une excellente règle.

Elle mourut saintement vers la fin du VII^e^ siècle, et fut

Digitized by Google

enterrée auprès de sa tante, dans l'abbaye de Saint-Pierre de Reims. — Ces deux Saintes sont fêtées le 24 avril.

L'abbaye où se sont sanctifiées les deux Saintes a été détruite en 1792. Mais les dames de la Congrégation du Bienheureux Pierre Fourier se sont retirées du monde dans la partie des bâtiments de cette abbaye qui étaient restés debout, et elles ont conservé précieusement les reliques des deux Saintes.

SAINT GUILLAUME FIRMAT.

Il naquit à Tours au commencement du XI^e^ siècle, reçut une éducation soignée, et pratiqua les vertus qui rendent tous les âges vénérables. Chanoine de Saint-Venant, à la demande du chapitre, il rivalisa de régularité avec ses plus vertueux confrères.

Quelques temps après, la milice et l'art médical l'occupèrent, sans l'empêcher de remplir ses premières obligations. Ayant acquis d'immenses richesses, il eut la sagesse de les distribuer aux pauvres, du consentement de sa mère, avec laquelle il se retira dans un bois près Les-Ermites, à cinq lieues de Tours. A la mort de la pieuse veuve, fuyant des visites importunes, il se cacha dans la forêt de Concise. Des méchants chargèrent une courtisane de le corrompre ; elle implora l'hospitalité du saint ermite, qui lui donna à manger. Mais dès qu'il vit le piége, le repoussant avec horreur, il se brûla le bras ; repentante, elle se prosterna. Les suborneurs, qui du dehors voyaient ce qui se passait, se jetèrent aux pieds du Saint, se frappant la poitrine. L'homme de Dieu pria pour assurer leur retour, et les renvoya absous. Ils publièrent le beau trait de Firmat, qui, se dérobant aux admirateurs, partit pour Jérusalem. Des cachots et des supplices y répondaient à son envie du martyre, quand le Tout-Puissant l'en délivra. Après avoir arrosé de larmes les traces du Sauveur, il revint par Rome, pour prier aux tombeaux des Apôtres. On prétend qu'élu évêque à Constance, ne voulant pas recevoir l'investiture de l'empereur, il s'enfuit avant d'être sacré.

La Providence dirigeant ses pas, il vint jusqu'en Bretagne, et

Digitized by Google

demeura quelque temps au territoire de Vitré. A Dourdain, il fit jaillir la fontaine qui porte son nom. Pour éviter les honneurs que lui attirait ce prodige, il se rendit seul à Gahard et ensuite à Savigné. Il établit dans ces deux endroits deux premières habitations, et bientôt il se fixa à Mantilli, menant une vie très-mortifiée, avec Aubert, son serviteur, et distribuant aux indigents ce que lui donnaient ceux pour qui il chantait la messe. Son serviteur ayant été maltraité, le Saint se retira avec lui dans une île du Rhône, et y revint d'un second voyage à Jérusalem.

La guerre et la famine affligeant Mantilli depuis le départ du saint, pressé d'y revenir, il céda pour bannir les fléaux. Il y fit une foule de miracles, alla souvent prier à Mortain, et mourut saintement le 24 avril vers 1095.

On dit dans sa prose :

Mira refulget pietas tua, fides et charitas,
Dum quod agas vel facias, fit ut semper proficias :
Ægros sanas et languores, ignis restinguis ardores ;
Blandus captivos liberas, cunctisque bona procuras.

SAINT LÉGER,

PRÊTRE DU PERTHOIS.

Le Perthois était une petite province fondue aujourd'hui dans les limites des départements de la Marne et de la Haute-Marne ; elle avait sa petite capitale, qui s'appelait Perthes. Mais dans les invasions qui troublèrent les Gaules au x^e^ siècle, Perthes fut tellement ruinée qu'il n'en est resté qu'un village.

Or, dans les derniers temps du vi^e^ siècle, l'évêque de Châlons, Æudomère, confia au saint prêtre Léger le gouvernement alors important de l'Église de Perthes. Il remplit ses fonctions avec zèle et avec succès ; il menait une vie toute sainte ; et recommandable par sa foi, par son zèle, par son humilité, il se rendit cher à la ville de Perthes, et gagna les cœurs de tous les habitants par son affabilité et sa douceur. On rapporte qu'il délivra un possédé en priant sur lui et le garantissant par le signe de la Croix ; on ajoute qu'il rendit l'usage de ses membres à un homme entièrement perclus. Il mourut dans un âge avancé à

Digitized by Google

la fin du XVI^e^ siècle, et fut enterré dans son église, qui devin pour la contrée un pèlerinage. On leva son corps en l'an 947, e en 1115 on le mit dans une châsse honorable. Il est fêté l 24 avril.

LE VÉNÉRABLE ARNOULF,

ABBÉ DE SAINT-MARTIN.

Le comte Badilon ayant rétabli, vers l'an 870, le monastèr de Saint-Martin-lès-Autun, détruit dans le siècle précédent pa les barbares, avait amené de Saint-Savin de Poitiers dix-hu religieux. Ils élurent unanimement pour abbé le moine Arnoulf C'était un homme d'une vertu éprouvée[1], chéri de Dieu et très considéré par ses Frères. Badilon confirma ce choix, et le Ciel s chargea de le bénir. En effet, tant qu'il vécut, Arnoulf rendit sa communauté les plus éclatants services. Par sa science dan les voies de Dieu et son habileté dans les affaires, il en dirige avec un égal succès le spirituel et le temporel; et par la ten dresse de son cœur, il se montra toujours comme un bon pèr à l'égard de ses enfants bien-aimés.

Qu'on se représente un champ fertile, couvert d'une abon dante moisson, et l'on aura l'idée de ce monastère dans la fa veur de son institution. Dieu lui-même cultivait cette ter chérie; elle produisit au centuple. L'amour de la solitude, la clô ture la plus stricte, le silence absolu, la rigueur des abstinence et des jeûnes, la profusion des aumônes, la pratique d'une cor diale hospitalité envers les voyageurs, et le soin de tous le malheureux, furent comme les fruits précieux que le Seigneu y recueillit. Leurs actions, leurs démarches, leurs discour étaient de glorieux témoignages rendus à la puissance de l grâce; et personne ne pouvait voir leur modestie, leur gravit

[1] Nos manuscrits disent que le Bienheureux Hugues, qui fut depuis prie d'Anzy, refusa cet honneur par humilité, et se servit du crédit que sa sain teté lui avait acquis sur l'esprit de ses Frères pour les porter à un aut choix.

[2] Extrait d'une légende du XI^e^ siècle, traduite en entier par M. l'abl Piégay, dans son Histoire manuscrite de l'abbaye royale de Saint-Martin-lè Autun.

Digitized by Google

la retenue de leurs paroles, sans être convaincu que l'Esprit de Dieu les animait. Aussi, bientôt l'éclat d'une telle sainteté se répandit au loin. On parlait de tous côtés de ce monastère, et les peuples attendris étaient avides d'apprendre les prodiges que l'on en racontait.

Le monastère qui retraçait si bien la ferveur de sa primitive institution, devait jouir encore des priviléges que les Pontifes et les rois lui avaient accordés dans ses commencements, et dont le Pape saint Grégoire fait mention. Aussi, les rois de France et d'Austrasie, et les grands seigneurs des Gaules, pleins de vénération pour l'abbaye de Saint-Martin, la prirent sous leur protection, et déclarèrent coupables de lèse-majesté et de sacrilége quiconque en attaquerait les droits. De plus, ils lui firent restituer les biens qu'elle possédait autrefois dans les deux royaumes en-deçà de la Saône et au-delà de la Loire, et dans les pays placés entre ces deux fleuves [1].

Nous ne savons pas à quelle époque le pieux Arnoulf alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses vertus. Mais les monuments nous apprennent que son élection eut lieu le 24 avril. En mémoire de cette élection, le chapitre général s'assemblait ce jour-là, sous le gouvernement de l'abbé Petit-Jean au XV^e^ siècle. (PÉQUÉGNOT.)

LES VÉNÉRABLES HENRI-MICHEL BUCH ET GASTON DE RENTI,

INSTITUTEURS DES FRÈRES CORDONNIERS ET TAILLEURS.

Il serait à souhaiter que dans tous les corps de métiers il y eût plusieurs communautés pareilles à celles des Frères Cordonniers et Tailleurs, où ceux de chacun de ces métiers qui voudraient servir Dieu sans s'engager à la vie religieuse, pussent se retirer pour éviter les débauches, l'avarice et l'ambition (qui font la perte de tant de bons artisans), et y apprendre à se sanctifier par les bons exemples que leur donneraient leurs confrères. Les communautés des Frères Cordonniers et Tailleurs établies

[1] L'empereur Louis le Bègue et Charles le Gros sont cités comme bienfaiteurs insignes du monastère de Saint-Martin. Le nécrologe en fait mémoire le 10 avril pour le premier, et le 1^er^ janvier pour le second.

Digitized by Google

dans plusieurs villes de France prirent naissance à Paris par le moyen de Michel Buch, maître cordonnier, qui en est reconnu pour fondateur. Ses parents étaient de pauvres artisans et demeuraient à Erlon, ville du duché de Luxembourg, dans le diocèse de Trèves. Dès son enfance on reconnut en lui une inclination particulière à la piété, avec une solidité et une vivacité d'esprit si extraordinaires que l'on jugea que ces qualités le distingueraient un jour du commun.

Étant un peu plus avancé en âge, il apprit le métier de cordonnier, et unissant la piété avec le travail, il satisfit aux devoirs de son apprentissage à l'égard de son maître, et aux obligations du Christianisme à l'égard de Dieu, auquel il tâchait de se rendre agréable par la pratique des vertus dont il faisait son étude principale. Tout son plaisir, les fêtes et les dimanches, était de visiter les églises, d'assister au service divin et d'entendre la prédication et le catéchisme. Il aimait la prière, s'appliquait à la connaissance de soi-même, à mortifier la chair et à la soumettre à l'esprit, de sorte qu'en peu de temps il arriva à une haute perfection. Il acquit tant de réputation qu'on lui donna le nom de *Bon Henri,* qui lui est toujours demeuré, n'ayant jamais dégénéré de sa première ferveur.

Comme il était jeune et qu'il avait besoin de quelque exemple sur lequel il pût régler ses actions tant à l'égard de Dieu qu'à l'égard de son prochain, il choisit pour modèles saint Crépin et saint Crépinien, patrons des cordonniers. Le premier honneur qu'il leur rendit fut de les imiter, en détachant comme eux son affection des biens de la terre, en renonçant à soi-même, et allant de ville en ville, afin de gagner des âmes à Dieu par le moyen de son travail, à l'exemple de ces deux grands Saints, qui, étant nobles, s'abaissèrent à faire le métier de cordonnier, pour convertir plus facilement les païens ; à la faveur de ce métier, assez incompatible avec la science, ils ôtaient aux ennemis de Jésus-Christ le soupçon de ce qu'ils entreprenaient pour la gloire de son saint Nom, qu'ils prêchaient à ceux qui les recherchaient pour leurs ouvrages. Des modèles si accomplis de l'amour de Dieu et de la charité du prochain firent dans Henri tout l'effet

Digitized by Google

qu'on pouvait en attendre ; car il s'appliqua avec courage à procurer les biens spirituels et temporels aux garçons et compagnons cordonniers, dont la plupart, quoique Chrétiens, avaient besoin qu'on leur annonçât les vérités du salut. Il les allait chercher dans les cabarets, dans les boutiques et dans les chambres, et s'insinuant dans leur esprit avec douceur, il les entretenait de saints discours, se servant de paroles si enflammées du feu de l'amour divin qu'elles pénétraient du même feu les cœurs de ceux qui l'écoutaient. S'il s'en trouvait qui fussent dans un mauvais état, il ne les quittait point qu'ils ne lui eussent promis de faire une confession générale, et les conduisait au confesseur ; il les instruisait, les portait à fuir les mauvaises compagnies et les occasions du péché, à s'approcher des Sacrements, à s'appliquer à l'oraison, et à se rendre assidus à l'office divin et à la prédication les dimanches et les fêtes, à chercher les compagnies des gens de bien, à lire les bons livres, et principalement à ne manquer jamais de faire à genoux quelques prières, et à s'examiner soir et matin, en s'efforçant de produire des actes de contrition, d'actions de grâces et autres, leur en apprenant la manière. Ainsi, dans les pays voisins de l'Allemagne, où il était alors et où tout était rempli d'hérétiques et de Catholiques grossiers, presque abandonnés de leurs propres pasteurs, Dieu se servait d'un simple artisan pour les éclairer et les mettre dans la voie du salut, pour les consoler dans leurs peines, les retirer de leurs vices, et les faire entrer dans la pratique des vertus chrétiennes.

Dieu avait si abondamment répandu dans le cœur de ce bon artisan son esprit et sa charité, qu'il semblait qu'il l'eût établi dans le monde comme un père au milieu de sa famille, pour écouter les plaintes, examiner les misères et soulager les peines de tous les pauvres et de tous les affligés. Il donnait souvent ses habits, et même jusqu'à sa chemise pour les revêtir, et il était quelquefois si mal habillé qu'il faisait compassion à ceux qui le voyaient. Il retranchait tout ce qui lui paraissait superflu, et il se contentait de pain et d'eau, afin d'épargner de quoi soulager son prochain. Mais ses épargnes étant trop petites pour égaler la

Digitized by Google

grandeur et l'étendue de sa charité, quoiqu'elles fussent assez considérables, parce qu'il faisait lui seul autant de besogne que deux autres, il résolut d'ajouter la nuit au jour, afin de trouver par un travail continuel de quoi les mieux assister ; et quand il se voyait hors d'état de leur rien donner, il persuadait à de jeunes cordonniers, ses compagnons, de suppléer à son impuissance.

Le zèle qu'il avait pour la gloire de Dieu et pour le salut de son prochain ne pouvant se borner dans les provinces du Luxembourg et du pays Messin, la Providence, qui le destinait à de plus grandes choses, le conduisit à Paris, où ayant trouvé de quoi exercer sa charité, il y continua ce qu'il avait commencé dans le lieu de sa naissance et dans les villes voisines, et s'y appliqua à connaître les garçons cordonniers pour les instruire et les porter à la vertu. Il y avait près de quarante-cinq ans qu'il vivait dans la bassesse et l'obscurité, ne sachant ce que c'était de fréquenter les riches et les nobles. Mais Dieu, pour l'exécution des desseins de sa sagesse infinie, permit qu'il eût la connaissance de quelques personnes de qualité. Le baron de Renti, qui s'est rendu encore plus illustre par la sainteté de sa vie que par sa noblesse, fut le premier qui lui donna son amitié. Ce seigneur, ayant entendu parler du bon Henri et de sa conduite, voulut le voir, et il fut si charmé de sa conversation qu'il le traita depuis cette première entrevue comme son propre frère, n'ayant point plus de joie et de consolation que lorsqu'il l'avait pour compagnon de ses bonnes œuvres, nonobstant l'inégalité de leurs conditions. Elle tenait le bon Henri dans un si grand respect pour ce saint gentilhomme, qu'il ne pouvait dissimuler la confusion où le mettait l'honneur de cette amitié et de cette union, qui fut si agréable à Dieu qu'il la combla de ses bénédictions.

Ces deux saints personnages se regardaient réciproquement comme des instruments dont Dieu voulait se servir pour l'exécution des ouvrages de sa toute-puissance, l'un par rapport à ses richesses et au crédit que lui donnaient ses illustres alliances, l'autre par rapport aux inspirations qu'il recevait du Ciel : en

Digitized by Google

sorte qu'ils ne se cachaient rien de ce qui se passait dans leur cœur; mais principalement M. de Renti, qui, trouvant dans le bon Henri un fond de lumières pour le discernement des choses les plus saintes et les plus intérieures, et une force capable d'encourager à l'exécution les plus timides, n'avait rien de réservé pour lui.

Il est marqué dans la *Vie de M. de Renti* que ce fut lui qui, touché de l'ignorance de la plupart des pauvres passants, qui sont reçus pendant trois nuits dans l'hôpital de Saint-Gervais, à Paris, et dont on négligeait les besoins spirituels, sous prétexte qu'ils y arrivent le soir et en sortent de grand matin, entreprit le premier de nourrir leur âme de la parole de Dieu, en leur faisant de petites exhortations et en leur enseignant le catéchisme. Cette sainte pratique fut continuée par plusieurs ecclésiastiques et d'autres personnes de piété, qui, à son exemple, s'y rendaient avec exactitude; mais principalement par le bon Henri, qui, voyant les fruits qu'il y avait à faire dans cet hôpital, où venaient des enfants prodigues, des soldats et des gens d'une vie scandaleuse, s'y trouvait le soir à l'arrivée des pauvres, particulièrement les fêtes et dimanches, qu'il n'était point occupé de son travail. Il les instruisait des principaux Mystères de la foi; il les encourageait à bien entendre l'exhortation ; il tâchait de les disposer à la confession et à la communion, qu'il recevait souvent avec eux, témoignant ressentir une consolation particulière de se voir à la table de Jésus-Christ au milieu de ces pauvres et de ces pénitents. S'il s'y rencontrait des hérétiques ou des pécheurs endurcis, il s'efforçait de vaincre leur obstination et d'amollir la dureté de leur cœur par la ferveur de ses discours. S'il y voyait des enfants de famille (ce qui était assez fréquent), des apprentis ou des serviteurs débauchés et fugitifs, il les ramenait à leurs parents ou à leurs maîtres, dont il apaisait le ressentiment, les exhortant à la paix et à une bonne intelligence.

Quelques personnes de distinction et de piété se joignirent à M. de Renti, afin d'obliger le bon Henri à se faire passer maître cordonnier, à quoi ils contribuèrent par leurs aumônes, afin qu'ayant la permission de prendre plusieurs apprentis et com-

Digitized by Google

pagnons, il pût, en apprenant sa profession aux premiers, les élever à la piété et à la vertu, et en faisant gagner la vie aux autres, leur enseigner la science du salut, en les exhortant de l'accompagner dans ses bonnes œuvres les fêtes et dimanches, de vivre dans le célibat, de s'attacher au service de Dieu et de travailler à leur avancement dans la vie spirituelle : ce qu'il exécuta avec zèle dès qu'il eut obtenu permission d'ouvrir boutique. Il y avait parmi les compagnons artisans de chaque métier certaines maximes exécrables et sacriléges qu'on appelait vulgairement le *compagnonnage*, d'autant plus dangereuses qu'elles étaient cachées sous le voile d'une piété apparente et qu'on pouvait les embrasser avec une entière assurance d'impunité, parce qu'elles étaient ignorées des juges ecclésiastiques; mais en ayant été informés par le serviteur de Dieu, qui n'avait pu les détruire par ses charitables remontrances, ils les condamnèrent à sa sollicitation, et défendirent sous peine d'excommunication les assemblées pernicieuses de ces compagnons. Ils les avaient transportées dans le Temple, au Marais, comme dans un lieu exempt de la juridiction de l'Archevêque; mais ils en furent chassés par sentence du bailli du Temple, à la requête du bon Henri, qui obtint aussi une sentence d'excommunication de l'Archevêque de Toulouse contre ceux de son diocèse qui se laissaient aller dans ces excès de libertinage; et il eut enfin la consolation de voir le compagnonnage entièrement aboli, malgré toutes les oppositions qu'il trouva dans cette sainte entreprise.

Ce fut pendant le temps qu'il s'employait si utilement à détruire ces abominables assemblées, que M. de Renti et plusieurs personnes de piété lui conseillèrent d'établir une sainte société de gens de sa profession, qui, en gagnant leur vie du travail de leurs mains, servissent Dieu en observant certaines pratiques de dévotion qui leur fussent communes. Le bon Henri avait déjà sept garçons qui l'accompagnaient dans toutes ses œuvres de piété, et demeuraient continuellement avec lui sans autre intention que celle de s'animer réciproquement à la pratique des vertus; mais son humilité ne lui permettait pas de songer à cet

Digitized by Google

établissement, jusqu'à ce que Dieu, voulant se servir de lui et de ses compagnons pour en attirer d'autres à son service, lui donna de si fortes inspirations de l'entreprendre, principalement dans le temps de ses oraisons, qu'il se résolut d'obéir à la voix du Seigneur. Il consulta néanmoins son directeur et plusieurs personnes de science et de probité, qui tous d'un commun consentement, après avoir examiné son dessein, l'approuvèrent et jugèrent que c'était la volonté de Dieu et qu'il devait s'y soumettre. Il le fit enfin, ayant demandé par de ferventes prières les secours du Ciel pour réussir dans cette sainte entreprise, qui commença de la manière suivante.

M. de Renti, qui priait aussi jour et nuit pour ce sujet, vint prendre le bon Henri et ses compagnons le jour de la Purification de la très-sainte Vierge de l'an 1645; il les mena chez le curé de Saint-Paul, qui, avec son vicaire, tous deux docteurs en théologie, les ayant interrogés en présence de M. de Renti et de quelques autres personnes de piété et de condition, déclarèrent que leur vocation venait de Dieu, qui voulait être honoré et servi par cette sainte société que les sollicitations de tant de gens de bien les engageaient à former, afin que, suivant les maximes de l'Évangile, ils pussent renouveler l'esprit des premiers Chrétiens par la sainteté et l'innocence de leur vie. Ainsi, cette société fut résolue et formée l'an 1645, le jour de la Purification de Notre-Dame, et ils mirent en pratique la même année les règlements qui leur furent prescrits par le curé de Saint-Paul. On leur donna pour protecteur M. de Renti, que chacun regardait comme l'homme le plus digne et le plus propre pour les œuvres de Dieu, et comme l'instituteur et le fondateur de cette société conjointement avec le bon Henri. Ce pieux gentilhomme s'employa avec beaucoup de zèle à étendre cet institut, auquel il procura trois communautés dans Paris; mais étant mort peu de temps après, il ne lui fit pas tout le bien qu'il aurait désiré.

L'archevêque de Paris, Jean-François de Gondi, après avoir appris et considéré les fruits que cette société produisait, principalement à l'égard des artisans de son diocèse, où elle avait pris naissance, et qu'elle s'étendait dans d'autres, l'approuva et con-

Digitized by Google

firma les règlements qu'on lui avait donnés; mais voyant que ces Frères, qui n'avaient pas encore de maison à eux, étaient exposés à changer de directeurs selon qu'ils changeaient de paroisse, il leur donna pour directeur spirituel un abbé dont la vertu, la science et la capacité étaient connues, et qui, les suivant partout où ils allaient demeurer, pût les maintenir toujours dans une parfaite union d'esprit et sous une même règle. Ce même Prélat approuva le choix qu'ils avaient fait de M. de Mesme, président à mortier au parlement de Paris, pour leur protecteur.

La société étant ainsi formée, le directeur, le protecteur et les Frères déclarèrent d'une commune voix pour supérieur le bon Henri, qui, accoutumé à regarder ses garçons comme ses frères, continua à les traiter de même que s'il n'eût point eu cette qualité, les considérant plutôt comme ses maîtres que comme ses égaux. On ne peut s'imaginer avec quel soin et quelle charité il les servait. Il achetait tout lui-même, il préparait à manger, il lavait les écuelles, il balayait la maison, et il n'y avait rien de pénible à quoi il ne se crût obligé le premier. Il faisait toujours l'office d'infirmier, et sa tendresse était admirable dans le soulagement des malades. Nonobstant toutes ses charitables occupations et ses sorties fréquentes pour faire des achats, communiquer ses affaires au protecteur, consulter le directeur sur les grâces et les inspirations qu'il recevait du Ciel et sur ce qui regardait l'état de sa conscience, il ne laissait pas de travailler encore plus que pas un des Frères, comme ils l'ont eux-mêmes reconnu. Plusieurs garçons demandèrent d'être admis dans sa communauté, la considérant dans ses exercices comme une image de la primitive Église, et comme une idée de la vie monastique, par la régularité qu'on y garde, sans sortir de l'état laïque, et d'autres demandèrent seulement à y entrer, afin qu'en travaillant de leur métier ils apprissent à se sauver. Ce succès donnait tant de joie au bon Henri qu'il ne pensait plus qu'à jouir du fruit de ses travaux, lorsque Dieu, qui ne voulait point qu'on si bon ouvrier demeurât oisif dans sa vigne, et qu'un si généreux serviteur fût inutile dans son Église, lui

Digitized by Google

présenta une occasion nouvelle de travailler pour sa gloire par l'établissement d'une communauté de Tailleurs, semblable à celle des Cordonniers, ce qui arriva de la sorte.

Deux ans après l'établissement de la communauté des Frères Cordonniers, deux maîtres tailleurs des plus pieux de Paris, charmés de la piété et de la vie exemplaire de ces Frères Cordonniers, résolurent d'en établir une semblable pour les garçons de leur métier. Ils en choisirent quelques-uns qu'ils connaissaient propres pour cela, et allèrent tous ensemble, le dernier jour du carnaval de l'an 1647, chez le bon Henri, qu'ils trouvèrent occupé à son travail avec ses Frères, qui tous ensemble chantaient les louanges de Dieu, passant ainsi ce temps de débauche et de déréglement dans des occupations si agréables à sa Majesté divine. Une conduite si chrétienne confirma les tailleurs dans la pensée que cette assemblée était une œuvre du Ciel ; ils se sentirent enflammés d'un nouveau désir d'entreprendre l'exécution de leur projet, qu'ils communiquèrent à ce saint homme, avec lequel ils conclurent que lui, M. de Renti et les deux maîtres tailleurs, iraient consulter le curé de Saint-Paul et son vicaire : ce qui fut exécuté. Ces deux docteurs ayant été d'avis que ces garçons tailleurs vécussent à la manière des Frères Cordonniers, et se missent en communauté, elle commença, comme l'autre, par sept personnes, le jour de sainte Pudentienne de l'an 1647, et le bon Henri leur ayant fait avoir les mêmes observances et les mêmes règlements, les unit par les liens de la charité chrétienne avec les cordonniers, dans une même maison, où ils pratiquaient les mêmes exercices; mais jugeant dans la suite qu'il était plus à propos, pour éviter l'embarras, que ces deux communautés fussent séparées, il s'appliqua à former celle des Tailleurs, qui répondirent si fidèlement à sa charité, à ses ordres et à ses conseils, qu'il les mit en état de se conduire eux-mêmes : ce qui fit qu'ils le regardèrent toujours comme leur père, l'appelèrent dans leurs affaires importantes, et demandèrent tous ensemble sa bénédiction au dernier moment de sa vie.

Il se forma aussi en peu de temps de pareilles communautés de Cordonniers et de Tailleurs à Toulouse et à Soissons, qui cau-

Digitized by Google

sèrent de nouvelles fatigues au bon Henri; car, quoiqu'il fû dans un âge fort avancé et sujet à des infirmités qui auraient d l'obliger à prendre du repos, il entreprit à pied deux cents lieue de chemin pour se rendre à Toulouse, où l'appelait une affair importante de la communauté que les Frères avaient dans cett ville, et fit encore deux ou trois fois à pied le voyage de Soisson pour l'établissement d'une autre communauté. Enfin, après avoi ainsi travaillé pour la gloire de Dieu, il fut attaqué d'une maladi de poumon, qui dura deux ou trois ans, mais dont il fut s violemment tourmenté pendant les six derniers mois de sa vi qu'il était contraint jour et nuit de se tenir assis dans son lit, o il souffrait pendant tout ce temps-là des peines intérieures qu lui étaient plus insupportables que son mal, et dont il ne fu délivré que quelques jours avant sa mort. Elle arriva le 9 jui 1666, après avoir reçu le Sacrements l'Église et donné la béné diction à ses Frères, qui ne supportèrent qu'avec beaucoup d peine la perte de leur père. Ce fut dans la communauté de Frères Cordonniers qu'il mourut, et il fut enterré le lendemain dans le cimetière de Saint-Gervais, sa paroisse.

Il y a présentement, dit Hélyot, de ces communautés dan plusieurs villes du royaume, mais particulièrement à Paris, où i y en a deux de Frères Cordonniers et une de Tailleurs; les un et les autres ont le même habillement, qui consiste en un justau corps, un manteau de serge de couleur tannée et un rabat. Leur exercices sont aussi communs : ils se lèvent le matin à cinq heures ; ils font d'abord la prière en commun et vont ensuite au travail, pendant lequel, lorsque l'horloge sonne, le supérieur prononce tout haut en langue vulgaire une oraison courte et propre à l'heure. Ils vont entendre la Messe selon l'ordre du supérieur, font leurs exercices spirituels sans cesser de travailler, récitent le chapelet, chantent des cantiques spirituels et gardent le silence de temps en temps, ne le rompant qu'à voix basse et pour la nécessité. Un peu avant le dîner, ils font l'oraison mentale. Pendant le repas il y a lecture spirituelle, et tous les ans ils font une retraite de quelques jours. Ils ont souvent des conférences spirituelles. Les fêtes et dimanches, ils sont assidus

Digitized by Google

aux offices divins à l'église, visitent souvent les hôpitaux, les prisons et les pauvres malades dans leurs maisons. Voilà de quelle manière ils passent la journée jusqu'à neuf heures du soir, qu'ils vont se coucher, après avoir fait la prière en commun.

Comme on a aussi donné à M. de Renti le titre de fondateur de ces communautés, avant de terminer, nous dirons un mot de ce grand serviteur de Dieu. Il naquit au château de Beni, du diocèse de Bayeux, en Normandie, l'an 1611, et fut fils unique de Charles, baron de Renti, de l'illustre maison de Croy, si distinguée par son ancienneté et ses grandes alliances, et dont sa mère, Madeleine de Pastoureau, était aussi sortie du côté maternel. Comme la Providence divine destinait le jeune baron de Renti pour être le protecteur et le père des pauvres, elle permit que ses parents le fissent tenir sur les fonds de baptême par deux pauvres : il y reçut le nom de Gaston, auquel il ajouta celui de Jean-Baptiste, lorsqu'il reçut le sacrement de la Confirmation. Mme de Renti, sa mère, le mena à Paris à l'âge de six à sept ans, et elle eut soin de son éducation jusqu'à ce qu'il entrât au collége de Navarre, d'où il fut ensuite envoyé à Caen, dans celui des Jésuites, sous la conduite d'un précepteur ecclésiastique et d'un gouverneur, qui malheureusement, étant hérétique, aurait pu corrompre sa foi et ses mœurs, si Dieu ne l'eût préservé de ce péril. A dix-sept ans il fut tiré des études pour être envoyé à Paris, à l'Académie, où il se rendit très-habile dans tous les exercices de la noblesse. Il s'appliqua particulièrement aux mathématiques, qu'il apprit si parfaitement qu'il en composa des traités.

La lecture du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ,* à laquelle il s'occupait souvent, le toucha si fort que, pour ne s'appliquer à l'avenir qu'aux affaires de son salut, il résolut d'abandonner le monde et de se faire Chartreux. Pour cet effet, il quitta secrètement sa mère et sortit de Paris à pied, l'an 1630, pour aller à Notre-Dame-des-Ardilliers, où il ne put néanmoins arriver; car sa mère ayant envoyé après lui, on le trouva à Amboise. On eut assez de peine à le reconnaître, parce qu'il avait changé son habit avec celui d'un pauvre. Il fut ramené au château de Beni, où son

Digitized by Google

père lui fit apprendre les exercices convenables à sa naissance, lui fit épouser, à l'âge de vingt-deux ans, Élisabeth de Balza fille du comte de Graville, de la maison d'Entragues. Il se signa ensuite dans les armées, et il mérita par ses belles manièr l'estime du roi Louis XIII. Mais à l'âge de vingt-sept ans, las des vanités et des intrigues de la cour, il la quitta pour se co sacrer entièrement au service de Dieu et du prochain. Il s'appl qua à l'exercice de l'oraison, il disait tous les jours le grand Offi de l'Église, et se levait la nuit pour dire Matines, après quoi faisait une heure de méditation; de sorte que toutes les nuits demeurait deux ou trois heures en prières, même dans la plu grande rigueur de l'hiver. Il n'y avait point de bonn œuvres publiques auxquelles il n'eût part, ni d'entreprise qu regardât la gloire de Dieu et le salut du prochain dont il n fût l'auteur ou le promoteur, ou qu'il n'exécutât. Il était d toutes les assemblées de piété, dont il était comme l'âme et l premier mobile en plusieurs endroits, et il avait des correspon dances par tout le royaume pour toutes les œuvres de charit qu'on voulait faire, principalement pour l'établissement o l'avancement des hôpitaux, des séminaires, des lieux de dévo tion et des compagnies de personnes vertueuses. Il s'appliqua aux besoins des Anglais catholiques, des Irlandais, des captifs d Barbarie et des missions du Levant. Son zèle et sa charit n'avaient point de bornes et s'étendaient sur toutes sortes d personnes. Ses austérités et ses mortifications étaient surpre nantes; aussi avancèrent-elles tellement ses jours qu'il mouru le 24 avril de l'an 1649, n'étant que dans sa trente-septièm année. Son corps fut porté au village de Citri, du diocèse d Soissons, et enterré dans l'église de ce lieu, dont il était seigneur. La réputation de sa sainteté et les assistances surnaturelles que plusieurs personnes reçurent par son intercession à son tombeau, obligèrent Mme de Renti, sa veuve, de prier l'Évêque de Soissons de faire faire l'ouverture de son cercueil, pour le placer ensuite plus honorablement dans la même église; ce qui ayant été exécuté le 15 septembre 1658, le corps de ce saint homme fut trouvé aussi frais et aussi entier que s'il venait de mourir. (HÉLYOT.)

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le jour même où l'on ensevelit le corps de saint Robert de la Chaise-Dieu, c'est-à-dire le 24 avril de l'an 1068, un de ses disciples se retira dans un lieu écarté, et accablé par la tristesse, il s'endormit. Pendant son sommeil il eut une vision où il lui sembla voir une femme d'une grande beauté qui descendait du Ciel par une route lumineuse; son visage et ses vêtements étaient empreints d'une telle majesté qu'on ne pouvait douter que ce ne fût une reine. Cette femme s'approcha du cercueil de saint Robert, prit le mort par la main, le fit lever et se dirigea avec lui vers le Ciel.

Lorsque le Bienheureux Robert approcha des portes de la Cité sainte, une main qui sortait de ce séjour des élus l'aida à y entrer.

Sans aucun doute, cette reine majestueuse était Marie, la Reine des vierges, pour laquelle saint Robert avait toujours eu une très-grande dévotion. Il portait gravé dans son cœur l'image de cette tendre Mère, et dans les transports de son amour il l'appelait la Porte du ciel, l'Étoile de la mer, le Réfuge des malheureux, le Lis de la chasteté. Lorsqu'il parlait de Marie, ses paroles avaient une force prodigieuse et émouvaient tous les cœurs[1].

MARTYROLOGE ROMAIN[2].

A Sévis, au pays des Grisons, saint Fidèle de Sigmaringen, de l'Ordre des Capucins, qui, envoyé dans ce lieu pour y prêcher la foi, fut massacré par les hérétiques. Le Pape Benoît XIV l'a mis au nombre des saints Martyrs.

[1] Muzzarelli, extrait des Bollandistes.

[2] OCTAVO KALENDAS MAII.

Sevisii, in Rhetia, sancti Fidelis a Sigmaringa, Ordinis Minorum Capucinorum, qui illuc ad prædicandum catholicam fidem missus, ab hæreticis interemptus martyrium consummavit, et a Benedicto decimo quarto Pontifice Maximo inter sanctos Martyres relatus est. — Romæ, sancti Sabæ ductoris militum, qui

Digitized by Google

A Rome, saint Sabas, chef de milice, étant accusé de visite les Chrétiens qu'on avait mis en prison, confessa librement l nom de Jésus-Christ devant le juge, qui le fit brûler avec d torches ardentes, puis jeter dans une chaudière pleine de poi bouillante, d'où étant sorti sain et sauf, il convertit par ce mirac soixante-dix personnes, qui, ayant persisté à confesser la foi ave une constance inébranlable, passèrent par le tranchant du glaiv Enfin lui-même, ayant été jeté dans le fleuve, y consomma so martyre.

A Lyon, la fête de saint Alexandre, martyr, qui, durant l persécution d'Antonin-Vère, après avoir souffert la prison, fu d'abord tellement déchiré par la cruauté de ceux qui le frap paient que, les jointures de ses côtes étant rompues et ses en trailles découvertes, on lui voyait jusqu'aux intestins; enfin fut attaché à une croix, où, épuisé de vie, il rendit son bienheu reux esprit. Trente-quatre autres, dont on célèbre la mémoire des jours différents, souffrirent avec lui.

Le même jour, les saints Eusèbe, Néon, Léonce, Longin e quatre autres, qui, après avoir été cruellement tourmentés, pé rirent par le glaive, durant la persécution de Dioclétien.

En Angleterre, décès de saint Mellit, évêque, qui, ayant ét envoyé en cette île par saint Grégoire, convertit à la foi le Saxons orientaux avec leur roi.

A Elvire, en Espagne, saint Grégoire, évêque et confesseur.

accusatus quod Christianos in carcere detentos visitaret, coram judice Chri tum libere confessus est : a quo facibus adustus, et in lebetem picis fervent injectus, cum evasisset illæsus, eo miraculo septuaginta viros ad Christu convertit; qui omnes in confessione fidei constanter permanentes, gladio cæ sunt; postremo ipse demersus in flumen martyrium consummavit. — Lugdun in Gallia, natalis sancti Alexandri martyris, qui in persecutione Antonini Ve post carceris custodiam primo ita laniatus est crudelitate verberantium, crate soluta costarum, patefactis visceribus, interiora corporis panderentur deinde crucis affixus patibulo, beatum spiritum examinatus emisit. Passi sun cum eo et alii numero triginta quatuor, quorum memoria aliis diebus agitur — Eodem die, sanctorum martyrum Eusebii, Neonis, Leontii, Longini, e aliorum quatuor, qui in persecutione Diocletiani post diros cruciatus gladi percussi sunt. — In Anglia, depositio sancti Melliti episcopi, qui a sancto Gregorio in Angliam missus, orientales Saxones et regem ipsorum ad fidem convertit. — Illiberi, in Hispania, sancti Gregorii episcopi et confessoris. —

Digitized by Google

A Brescia, saint Honoré, évêque.

En Irlande, saint Egbert, prêtre et moine, d'une humilité et d'une continence admirables.

A Reims, les saintes vierges Beuve et Dode.

Additions des autres martyrologes.

Saint Ariste, originaire de Béryte, en Syrie, honoré chez les Éthiopiens.

Saint Céré, premier évêque d'Eauze, ville autrefois épiscopale, département du Gers.

Saint Daniel, martyr en Espagne, honoré à Girone, où l'on a ses reliques.

Saint Polycarpe, prêtre persan, honoré le 24 avril.

Sainte Nicé, martyre en Orient, honorée chez les Grecs.

Sainte Elisabeth, vierge vénérée à Constantinople, où ses nombreux miracles l'ont fait appeler la Thaumaturge.

Saint Flanne (Flannanus), abbé en Irlande.

Saint Anselme de Mugnon, confesseur en Toscane.

La Bienheureuse Gemma, veuve honorée à Sulmone, au pays de Naples.

Sainte Venture, honorée à Saint-André, près de Villeneuve-d'Avignon.

Sainte Théodeste, martyre en Afrique, avec plusieurs autres.

Saint Hulbrit, solitaire en Irlande.

Saint Wilfrid, premier évêque d'Yorck, honoré autrefois en ce jour, mais maintenant le 12 octobre, où l'on trouvera sa vie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Marie Collot ou Colloz, religieux, prêtre de l'Ordre de Saint-Benoît à Verdun, emmené à Paris comme coupable d'avoir désiré l'entrée des ennemis à Verdun, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, guillotiné le 24 avril 1794.

Jean Gossin, prêtre-chanoine de Verdun, condamné à mort

Brixiæ, sancti Honorii episcopi. — In Hibernia, sancti Egberti presbyteri et monachi, admirandæ humilitatis et continentiæ viri. — Rhemis, sanctarum virginum Bonæ et Dodæ.

Digitized by Google

avec d'autres, coupable comme Jean-Marie Collot, exécuté l même jour, 24 avril 1794.

Alexandre-Elisabeth de la Corbière, vicaire général du diocès de Verdun, n'ayant pas prêté le serment schismatique, fu condamné à mort et exécuté le 24 avril 1794.

Christophe Herbillon, curé de Saint-Médard à Verdun, con damné à mort pareillement à Paris, où on l'avait transporté, e guillotiné à l'âge de soixante-seize ans, le 24 avril 1794.

Philippe de Cornette, curé de Dorat, au diocèse de Limoge déporté pour refus de serment, et mort de misère sur le navir le 24 avril 1794.

Marin Rey, prêtre du diocèse de Belley, ayant refusé le ser ment schismatique, fut arrêté et conduit dans les prisons d Bourg-en-Bresse, condamné à la peine de mort et guillotiné l 24 avril 1794.

Jacques-Philippe Laignel, abbé du monastère du Mont-Saint Éloi, près d'Arras, condamné à mort pour son dévouemen à l'Eglise catholique, guillotiné à Arras le 24 avril 1794.

Digitized by Google

VINGT-CINQUIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Marc, évangéliste. — Saint Anien, patriarche d'Alexandrie. — Saint Phébade, évêque d'Agen. — Saint Étienne, patriarche d'Antioche, martyr. — Saint Macull ou Maugold, évêque. — Saint Macédone, patriarche de Constantinople. — Saint Rustique, évêque de Lyon. — Saint Floribert, évêque de Liége. — Saint Ives de Ramsey, évêque. — Saint Ermin ou Erme, évêque et abbé de Lobbes. — Saint Héribald, évêque d'Auxerre. — Le Bienheureux Hermann, moine de Cluny. — Sainte Franche, vierge. — Le Bienheureux Philippe Castillan, Frère-Mineur. — La Vénérable Pétronille de Chemillé, première abbesse de Fontevraud. — La Vénérable Madeleine Angélique, vierge Dominicaine. — Le Vénérable Dom Jean de la Barrière, réformateur de l'Ordre de Cîteaux, instituteur des Feuillants. — La Vénérable Mère Antoinette d'Orléans, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame-du-Calvaire. — Le Vénérable Frère Pierre de Bétancourt de Saint-Joseph, fondateur des Religieux hospitaliers Bethléemites. — La Vénérable Mère Colette de Saint-François, Capucine. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MARC,

ÉVANGÉLISTE.

Saint Marc était Juif d'extraction; son style, rempli d'hébraïsmes, ne permet pas d'en douter. Ses actes lui donnent la Cyrénaïque pour patrie. Le Vénérable Bède, qui les suit, ajoute qu'il sortait de la race d'Aaron. Selon plusieurs anciens auteurs, il fut converti par les Apôtres après la résurrection de Jésus-Christ. Saint Irénée l'appelle *disciple et interprète de saint Pierre*. Origène et saint Jérôme prétendent que c'est lui que saint Pierre appelle son fils, mais son fils spirituel, parce qu'il l'avait engendré à Jésus-Christ.

Les auteurs sont partagés sur le titre d'*interprète* de saint Pierre donné à saint Marc. Selon les uns, on doit entendre par là qu'il retouchait le style des Épîtres de l'Apôtre. La fonction d'interprète consistait, selon les autres, à rendre en grec ou en latin ce que saint Pierre disait en sa propre langue.

Digitized by Google

Saint Jérôme et d'autres écrivains ecclésiastiques pensent qu'on ne doit pas distinguer le saint Évangéliste de Jean-Marc, cousin de saint Barnabé; mais le sentiment le plus commun est que c'étaient deux personnes différentes, et que le dernier était avec saint Paul en Orient, tandis que le premier était à Rome ou à Alexandrie.

Papias et Clément d'Alexandrie rapportent que saint Marc composa son Évangile à la prière des fidèles de Rome, qui désiraient avoir par écrit ce que saint Pierre leur avait enseigné de vive voix. Il recueillit tout ce qu'il avait entendu dire à l'Apôtre, et en forma son ouvrage.

Saint Pierre fut charmé du zèle que les Chrétiens marquaient pour la parole de vérité; il approuva l'Évangile de saint Marc, et lui imprima le sceau de son autorité pour qu'il fût lu dans les assemblées des fidèles : c'est pour cette raison qu'il lui a été attribué à lui-même par quelques auteurs.

Saint Marc, dans son Évangile, n'a fait qu'abréger celui de saint Matthieu. Il y rapporte les mêmes choses, et se sert souvent des mêmes expressions. Il ajoute pourtant des particularités qui ne sont pas dans saint Matthieu ; il change aussi l'ordre de la narration dans les faits, et en cela il s'accorde mieux avec saint Luc et saint Jean. Il raconte des traits dont saint Matthieu n'avait point parlé, comme l'éloge que fait Jésus-Christ de cette pauvre veuve qui mit deux petites pièces dans le tronc du temple, et l'apparition du Sauveur ressuscité aux deux disciples qui allaient à Emmaüs.

Sa manière de narrer est concise; elle intéresse singulièrement le lecteur par les charmes d'une élégante simplicité. Il ne rapporte pas ce que le Sauveur dit à l'avantage de saint Pierre, lorsqu'il l'eut reconnu pour le Christ et le Fils de Dieu; il ne rapporte pas non plus qu'il ait marché sur les eaux, mais il raconte son renoncement avec beaucoup d'étendue, et en marque toutes les circonstances. Il servait en cela l'humilité du saint Apôtre, qui supprimait tout ce qui aurait été capable de le faire estimer des hommes, et qui publiait avec les sentiments d'une vive componction le crime qu'il avait commis en reniant

Digitized by Google

son divin Maître. Saint Marc était en Italie lorsqu'il écrivit son Évangile, et il paraît que ce fut avant l'an 49 de Jésus-Christ.

Pendant le séjour que saint Pierre fit en Italie, il chargea plusieurs de ses disciples d'aller prêcher l'Évangile dans différentes contrées. Quelques modernes ont prétendu que saint Marc avait été prêcher à Aquilée, et qu'il en avait fondé l'Église. Quoi qu'il en soit de cette opinion, on ne peut au moins douter que saint Pierre n'ait envoyé saint Marc en Égypte, et qu'il ne l'ait établi évêque d'Alexandrie, qui était, après Rome, la plus célèbre ville de l'univers.

Saint Pierre partit de Rome pour aller en Orient la neuvième année de l'empereur Claude, qui était la quarante-neuvième de Jésus-Christ. Ce fut vers le même temps, selon les Grecs, que saint Marc alla pour la première fois en Égypte. La *Chronique orientale*[1] ne met son arrivée à Alexandrie qu'en la septième année de Néron, qui répond à la soixantième de Jésus-Christ. Tout ceci s'accorde avec les actes du martyre de saint Marc, qui sont très-anciens[2]. On y lit que saint Marc prit terre à Cyrène, dans la Pentapole[3]; qu'il convertit une multitude innombrable de païens, et qu'il démolit plusieurs temples d'idoles. Son Évangile, qu'il avait apporté avec lui, se répandit dans la Lybie, dans la Thébaïde et dans les autres provinces de l'Égypte.

Il n'y avait point dans tout l'univers de pays plus livré que l'Égypte aux superstitions du paganisme : mais les temps de bénédiction prédits par les Prophètes étaient enfin arrivés, et saint Marc fut l'instrument dont Dieu se servit pour vérifier les prédictions de ses serviteurs. Il prêcha douze ans dans diverses contrées de l'Égypte; après quoi il vint à Alexandrie, où il forma en peu de temps une Église fort nombreuse. Quelques auteurs ont cru que les Juifs convertis en faisaient alors la plus grande

[1] Elle a été publiée par Abraham Ecchellensis.

[2] Les Bollandistes ont donné ces actes, qui paraissent avoir été connus en Égypte dans le IVe et le Ve siècles. Bède et l'auteur de la *Chronique orientale* en ont fait usage.

[3] On comprenait sous le nom de *Pentapole* cette partie de la Lybie qui confinait à l'Égypte.

Digitized by Google

partie. Ces Juifs, au rapport d'Eusèbe et de saint Jérôme, étaient les *Thérapeutes,* dont parle Philon dans son livre *de la Vie contemplative,* et qui les premiers introduisirent en Égypte la vie ascétique[1].

Les progrès étonnants que le Christianisme faisait dans la ville d'Alexandrie firent entrer les païens dans une grande fureur. Saint Marc ayant ordonné saint Anien évêque, sortit de cette ville la huitième année de Néron, et la soixante-deuxième de Jésus-Christ. De retour dans la Pentapole, il y prêcha deux ans; il visita ensuite l'Église d'Alexandrie, qui de jour en jour devenait plus nombreuse et plus florissante. Il encouragea les fidèles à persévérer, et se retira à Rome, selon l'auteur de la *Chronique orientale.*

Il revint encore à Alexandrie. Les païens, témoins de ses miracles, le traitèrent de magicien et résolurent sa mort; mais il trouva le moyen de se dérober à leur fureur pour quelque temps. Il fut à la fin découvert lorsqu'il offrait à Dieu *la prière,* c'est-à-dire lorsqu'il célébrait les divins Mystères. Les plus animés d'entre les païens se saisirent de lui, le lièrent avec des cordes, et le traînèrent par les rues, en criant qu'il fallait mener ce bœuf à Bucoles, qui était un lieu près de la mer rempli de roches et de précipices. Ceci arriva le 24 avril, l'an 68 de Jésus-Christ, et le 14e du règne de Néron.

Le Saint fut traîné en effet pendant tout le jour. La terre et

[1] Hélyot, Montfaucon, etc., se sont déclarés pour cette opinion. D'autres savants ont prétendu qu'originairement les *Thérapeutes* n'étaient qu'une secte rigide d'esséniens, si connus parmi les Juifs. Au rapport de Philon, ces *Thérapeutes* étaient répandus par toute l'Égypte; ils vivaient éloignés du monde, disposaient de leurs biens en faveur de leurs parents, lisaient l'Écriture sainte, donnaient beaucoup de temps à la méditation, ne prenaient leur repas qu'après le coucher du soleil, et pratiquaient diverses austérités. Quelques-unes de leurs femmes vivaient perpétuellement dans la virginité par motif de religion. Mais, sans vouloir examiner si les *Thérapeutes* dont parle Philon étaient ou n'étaient pas disciples de saint Marc, nous dirons qu'il est au moins certain que du temps de ce saint Apôtre il y avait plusieurs Chrétiens qui, par un grand désir de la perfection, vivaient retirés à la campagne aux environs d'Alexandrie. Ils vaquaient à la prière et à la méditation de l'Écriture *sainte;* ils travaillaient des mains, et ne mangeaient point avant le coucher du soleil.

Digitized by Google

les pierres furent teintes de son sang, et l'on voyait partout des lambeaux de sa chair. Tandis qu'on le traitait de la sorte, il ne cessait de bénir Dieu et de le remercier de ce qu'il l'avait jugé digne de souffrir pour la gloire de son Nom. Le soir étant venu, les païens le jetèrent dans une prison. Il y fut consolé par deux visions que Bède rapporte dans son véritable martyrologe. Le lendemain matin, on le traîna comme le jour précédent; et il expira dans ce supplice.

Les Chrétiens ramassèrent les restes de son corps, et les enterrèrent à Bucoles dans le lieu où ils avaient coutume de s'assembler pour la prière. En 310, on bâtit une église en cet endroit. Nous lisons dans Pallade que le saint prêtre Philorome y fit un pèlerinage vers la fin du IVe siècle. Les reliques de saint Marc furent transférées de Bucoles à Alexandrie, et elles y étaient encore dans le VIIIe siècle. On rapporte qu'on les transporta à Venise vers l'an 815. On lit effectivement dans Bernard, moine français, qui, en 870, fit un voyage en Orient, que le corps de saint Marc n'était plus à Alexandrie, parce que les Vénitiens l'avaient emporté dans leurs îles. On dit qu'il est dans la magnifique chapelle du doge, mais dans un lieu secret, afin que personne ne puisse l'enlever. La république de Venise a choisi le saint Évangéliste pour son principal patron. Les églises d'Orient et d'Occident l'honorent le 25 avril.

On chante en ce jour la grande litanie, afin de fléchir la justice de Dieu, irritée par les péchés des hommes. L'origine de cette coutume est communément attribuée à saint Grégoire le Grand, qui, ayant ordonné à Rome une procession générale où l'on chanta la litanie, obtint de Dieu la cessation d'une peste cruelle[1]. C'est le sentiment de saint Grégoire de Tours, qui

[1] *Litanie* est un mot grec qui signifie *supplication*. Il se trouve dans saint Basile; *Ep.* LXIII, p. 97, t. III, pour exprimer les *supplications publiques* que l'on faisait à Dieu, afin d'implorer le secours de sa miséricorde. Les Latins ont retenu le *Kyrie, eleison* des Grecs. Saint Grégoire ajouta le *Christe, eleison*. L'invocation des Saints fut ajoutée peu de temps après saint Grégoire, comme on le voit par les martyrologes de ce siècle, qui portent le nom de saint Jérôme. Voyez Florentin, *Admonit.* VIII, præv. p. 39, 40; Thomassin, *Hist. des fêtes mob.*, part. II, p. 173, etc.

Digitized by Google

n'écrivit que d'après le récit d'un diacre qui était alors à Rome, et qui avait assisté à la cérémonie. On fit station à Sainte-Marie-Majeure[1]. Saint Grégoire parle d'une semblable procession ou litanie qui se fit treize ans après, le 29 août 603, l'église de Sainte-Sabine étant le lieu de la station. De là on a inféré que saint Grégoire ne manquait point chaque année à cette cérémonie, qui a été fixée au 25 avril à la fin du VII^e^ siècle. Elle fut reçue en France, et même ordonnée, comme nous le voyons par le Concile d'Aix-la-Chapelle tenu en 836, et par les Capitulaires de Charles le Chauve. Du temps de saint Grégoire le Grand, la grande litanie était accompagnée d'un jeûne strict. Il n'y a aujourd'hui qu'abstinence dans plusieurs diocèses à cause du temps pascal. On garde encore dans quelques-uns le jeûne *des stations,* qui finit à none.

Rien de plus touchant que ce qu'ont dit les Conciles, les Pères et les saints pasteurs sur la manière d'assister aux supplications publiques et aux processions. Le premier Concile d'Orléans voulait que les maîtres dispensassent ces jours-là leurs domestiques du travail ordinaire, afin que tous les fidèles étant assemblés, ils pussent unir leurs vœux et leurs prières. Le Concile de Mayence ordonna que tous assistassent à la cérémonie en habit de pénitence, ce qui fut observé quelque temps. Saint Charles Borromée mit tout en œuvre pour ranimer la piété des fidèles aux jours de la grande litanie et des rogations. Conformément aux pieux règlements qu'il fit, les processions commençaient au point du jour, et duraient jusqu'après midi. Le saint Archevêque de Milan jeûnait ces jours-là, et prêchait plusieurs fois pour exhorter son peuple à la pénitence. On retirera toujours de grands fruits de ces processions, si l'on y assiste avec de vifs sentiments de religion, si l'on y implore avec ardeur le secours de la grâce pour connaître, pour aimer et pratiquer le bien ; si l'on y demande enfin, avec une humble confiance, la rémission de ses péchés et la conservation des fruits de la terre.

[1] Cette procession se fit en 590.

Digitized by Google

SAINT ANIEN,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

Anien ou Annien, que les Juifs et les Égyptiens appelaient *Ananie*, fut le premier des disciples que reçut l'Évangeliste saint Marc, lorsqu'il vint annoncer la foi de Jésus-Christ dans la ville d'Alexandrie. Anien était un cordonnier à qui le saint Évangeliste avait donné à raccommoder son soulier, qui s'était rompu en entrant dans la ville. Le cordonnier s'étant blessé la main de son alène, s'écria de douleur : *Unique Dieu!* Car, selon la remarque de Tertullien, l'idolâtrie n'a jamais pu empêcher que dans les occasions où les mouvements naturels se découvrent, l'âme des païens mêmes ne parût chrétienne en reconnaissant un seul Dieu et ne s'adressant uniquement qu'à lui. Saint Marc profita de cette exclamation pour faire reconnaître à Anien cet unique Dieu qu'il invoquait sans y songer, et il lui fit espérer qu'il l'assisterait. Il adressa lui-même sa prière à Dieu; puis appliquant un peu de boue sur sa plaie, il le guérit à l'instant.

Anien touché de ce miracle et de l'air grave de saint Marc, le pressa d'entrer chez lui et d'y prendre sa réfection avec ceux de sa compagnie. Il se fit instruire alors de la vérité par les questions qu'il proposa à son hôte; il fut baptisé avec toute sa maison, et beaucoup d'autres personnes que les instructions et les miracles de saint Marc avaient aussi converties.

Anien fit de si grands progrès dans la connaissance et dans la pratique des vérités chrétiennes, que saint Marc ne craignit pas de l'établir évêque d'Alexandrie en sa place au bout de deux ans de conversion, quoiqu'il eût amené avec lui des disciples capables de gouverner cette Église en son absence.

L'historien Eusèbe rend ce témoignage à saint Anien, que c'était un homme de grande piété, aimé de Dieu et admirable dans toute sa conduite. Il voit en lui le premier évêque d'Alexandrie. Aussi saint Marc a été plutôt un Apôtre, et c'est le titre que plusieurs lui ont donné. Ce qui n'a pas empêché que le siége d'Alexandrie n'ait toujours passé pour le siége de saint Marc, parce qu'il en a été le fondateur, et que l'on n'ait eu raison

Digitized by Google

de dire, avec Eusèbe même et plusieurs auteurs, qu'Anien a été le premier évêque de cette ville après lui.

Il gouverna cette Église l'espace de vingt-deux ans : quatre ans sous saint Marc et dix-huit après sa mort. Il mourut le dimanche 26 novembre de l'an 86. Cependant le martyrologe romain marque sa fête au 25 d'avril, comme celle de saint Marc, son maître ; d'autres la mettent au 1er ou au 2e jour d'octobre.

Saint Épiphane remarque que de son temps il y avait une église de son nom dans la ville d'Alexandrie.

SAINT PHÉBADE,

ÉVÊQUE D'AGEN.

Phœbadius, que le vulgaire nomme saint *Fiari*, fut l'un des saints et des illustres prélats des Gaules qui défendirent l'Église du IVe siècle contre les ariens et ses autres ennemis. Il était né dans l'Aquitaine, où il commença et finit le cours de sa vie.

Il fut fait évêque d'Agen, ville de la seconde Aquitaine, vers le milieu du IVe siècle, et il eut pour diocésain et pour disciple pendant quelque temps le célèbre Sulpice-Sévère. Les intérêts de la vérité orthodoxe l'avaient uni avec saint Hilaire de Poitiers, évêque de la même province, qu'on pouvait compter alors pour le plus grand ornement de l'Église des Gaules. Ce digne Prélat ayant été exilé par la violence des ariens, avec quelques autres Évêques catholiques, ceux qui restèrent, demeurant toujours étroitement attachés à lui, soutinrent généreusement les attaques des ariens et furent assez heureux pour garantir leurs troupeaux de l'hérésie. Ils rejetèrent la communion de Saturnin d'Arles, évêque arien, auteur de l'exil de saint Hilaire ; et lorsqu'on leur eut envoyé la seconde formule de Sirmium, ils ne se contentèrent pas de la rejeter, mais ils s'assemblèrent encore pour la condamner expressément.

Cette formule, qu'on appelle la seconde, fut dressée l'an 357, dans le troisième Concile de Sirmium, en Pannonie, par un évêque de Lisbonne nommé Potamius, avec la participation d'Ursace de Singidon et de Valence de Murse, les deux grands boute-feux de l'hérésie dans l'occident et le septentrion. Elle était visiblement

Digitized by Google

arienne, et quoique la plupart des termes en fussent captieux, elle condamnait très-nettement le terme de *consubstantiel*. Le grand Osius de Cordoue, après avoir longtemps souffert pour la défense de la vérité orthodoxe, enfin abattu, avait eu la faiblesse de signer cette formule. Les Évêques des Gaules furent presque les seuls, avec saint Athanase, qui tinrent ferme contre l'hérésie, armée de toute la puissance de l'empire.

Phébade, qui éclatait parmi eux en savoir, en sainteté et en vigueur, ne se contenta pas de condamner cette formule, comme ses confrères, lorsqu'elle fut envoyée de Sirmium dans les Gaules pour y être signée; il entreprit encore de la réfuter par un écrit qu'il composa, et que nous avons dans la bibliothèque des Pères. Le Saint y déclare d'abord qu'il n'écrit que par la nécessité de défendre la foi contre l'hérésie qui en usurpait le nom et se donnait même le titre d'orthodoxe et de catholique. Il examine ensuite tous les termes de la formule de Sirmium, et montre que ce qu'elle semblait même avoir de bon y était mis artificieusement pour pouvoir être détourné dans un mauvais sens. Il la réfute de point en point avec des raisons fortes et solides, et il y explique doctement la foi catholique.

Il finit son traité par un excellent préservatif contre le triste exemple du pauvre Osius, et il fait voir que le préjugé de son autorité ne devait avoir nulle force dans sa chute, parce que cette autorité se détruisait d'elle-même.

L'année suivante se tint le fameux Concile de Rimini, en Italie, dans la Romagne. Il était convoqué pour tout l'Occident par l'empereur Constance, comme celui de Séleucie l'était dans le même temps pour tout l'Orient. Il s'y trouva plus de quatre cents évêques, dont le quart à peine étaient ariens. Aussi les commencements y furent beaux. La seconde formule de Sirmium, présentée par Ursace et Valens, y fut rejetée, et le Concile n'en voulut pas recevoir d'autre que celle de Nicée. On en fit une définition solennelle, qui fut signée de tous les Évêques, et on y joignit des anathèmes contre l'erreur d'Arius. Il n'y eut qu'un petit nombre d'ariens qui refusèrent d'y acquiescer, et qui furent condamnés pour ce sujet.

Digitized by Google

Le Concile ayant ainsi terminé toutes choses à l'avantage d la foi catholique, les Évêques envoyèrent des députés à l'empe reur Constance, avec des lettres où ils lui rendaient compte d ce qu'ils avaient fait.

Les députés des catholiques qui portèrent ces lettres étaien de jeunes hommes qui manquaient d'expérience, au lieu qu les ariens en envoyèrent qui avaient vieilli dans l'usage de affaires, qui étaient habiles et rusés, et qui avaient à leur tê Ursace et Valens. Ceux-ci eurent l'adresse de prévenir l'empe reur contre le Concile, à qui ce prince répondit froidement pou s'excuser de n'avoir pu donner audience à ses députés. On le conduisit alors à Andrinople, en Thrace, pour attendre là se ordres au retour d'une expédition qu'il entreprenait contre le Perses.

Cependant les ariens, appuyés de son crédit, firent indiquer une assemblée à Nice ou Nicée, petite ville de Thrace, voisine d'Andrinople, où l'on fit aller les députés du Concile de Rimini malgré eux. Les ariens y séduisirent les plus simples, intimidèrent les autres, et firent signer à tous une formule de foi semblable à celle de Sirmium, qu'on avait rejetée à Rimini. Ils eurent la malice de la faire passer pour la profession de foi de Nicée, en Bithynie, à la faveur de l'équivoque du nom : car c'était dans le dessein d'y tromper les Chrétiens qu'ils avaient affecté ce lieu. Les députés ayant souscrit de la sorte eurent la liberté de retourner à Rimini, où les Pères du Concile attendaient toujours la permission de se séparer et de retourner à leurs Églises.

Le préfet du prétoire, Taurus, qui avait assisté là de la part du prince, avec ordre de ne pas laisser aller les Évêques qu'ils ne convinssent d'une même foi, et cela avec promesse du consulat s'il réussissait, Taurus les avait retenus dans la ville durant ce long séjour. Mais ils demeuraient là aux frais de l'empereur, excepté les Évêques des Gaules et de Bretagne, dont les principaux étaient Phébade d'Agen et Servais de Tongres, qui aimèrent mieux vivre à leurs dépens que de profiter de la libéralité du prince; ils voulaient conserver la liberté de leurs suffrages.

Digitized by Google

L'empereur manda au préfet Taurus de ne pas souffrir que le Concile se séparât jusqu'à ce que tous les Évêques eussent souscrit cette formule de Nice, en Thrace, qu'Ursace, Valens et leurs associés portaient à Rimini. Les Prélats catholiques qui y étaient refusèrent d'abord de communiquer avec leurs députés revenus avec ceux des ariens, quoiqu'ils s'excusassent sur la violence qui leur avait été faite. Mais quand ils apprirent les ordres que l'empereur avait donnés de faire souscrire la formule de Nice, pire que celle de Sirmium, avec commandement au préfet de bannir ceux qui refuseraient dès qu'ils ne passeraient pas le nombre de quinze, ils commencèrent à se troubler et à se désunir. Plusieurs se laissèrent insensiblement vaincre, les uns par faiblesse, les autres par l'ennui d'un séjour éloigné de leur pays; le parti égaré, qui avait pris le dessus et qui avait de son côté l'autorité et la faveur, se grossit jusqu'à ce que celui des Catholiques, réduit au nombre de vingt, commença à faire une résistance à laquelle on ne s'attendait presque plus. Ils paraissaient d'autant plus fermes qu'ils étaient peu nombreux, et ils avaient à leur tête Phébade, évêque d'Agen, accompagné de Servais, évêque de Tongres. Le préfet Taurus, voyant que ces deux Prélats ne cédaient pas aux menaces et qu'ils ne paraissaient susceptibles d'aucune terreur, les attaqua par les prières, les conjurant avec larmes de relâcher quelque chose en faveur de la paix de l'Église et d'écouter des voies d'accommodement.

« Il y a sept mois, leur disait-il, que les Évêques sont enfermés dans la ville, pressés par les rigueurs de l'hiver et par la pauvreté, sans savoir encore s'ils pourront jamais retourner chez eux. N'y aura-t-il donc jamais de fin à tout cela; que ne suivez-vous l'exemple des autres et l'autorité du plus grand nombre! »

Phébade, avec la fermeté qu'il avait fait paraître depuis le premier jour du Concile, déclara au préfet qu'il était prêt à souffrir l'exil et tous les supplices qu'on voudrait lui imposer, mais qu'il ne recevrait jamais la formule de foi dressée par les ariens.

Quelques jours se passèrent dans cette contestation, où l'on ne

Digitized by Google

voyait aucune apparence de paix. Phébade semblait en être la cause, et il ne faut pas douter que sa constance ne fût déjà blâmée par de faibles et lâches confrères, comme un entêtement et une cruauté qui leur faisait souffrir les misères d'une vraie prison dans Rimini, et qui privait l'Église de son repos et de la jouissance de ses pasteurs. Ces considérations l'attendrirent plus que tout le reste : il se relâcha peu à peu de sa première fermeté et se rendit enfin à une proposition que lui firent ceux de l'autre parti. Ursace et Valens lui remontrèrent qu'on ne pouvait sans crime rejeter une profession de foi qui était catholique, disaient ils, et d'ailleurs proposée par les Orientaux, de l'autorité de l'empereur; que jamais les disputes ne finiraient, si ce qui était approuvé de l'Orient était rejeté de l'Occident; qu'enfin, si la formule de foi dont il s'agissait ne lui paraissait pas assez ample ou assez claire, lui et les autres Prélats catholiques de son parti pourraient y ajouter ce qu'ils voudraient, et qu'eux de leur part leur promettaient d'y consentir.

Une proposition si plausible fut reçue favorablement de tout le monde, et les Catholiques, qui cherchaient à terminer l'affaire de quelque manière que ce fût, n'osèrent pas s'y opposer. Phébade et Servais dressèrent pour eux des déclarations dans lesquelles ils condamnaient Arius et sa doctrine impie, reconnaissant que le Fils est semblable au Père, et qu'il n'est pas une créature. Mais Valens de Murse, après avoir protesté devant le préfet Taurus qu'il n'était pas arien et qu'il détestait les blasphèmes d'Arius, fit glisser malicieusement dans la déclaration que le Fils n'était pas une créature comme les autres; et cachant le venin sous ce terme, il trompa les Catholiques, qui ne s'en aperçurent qu'après coup. Phébade et Servais, croyant avoir pris des mesures suffisantes contre l'erreur et avoir mis en sûreté le sens catholique, signèrent comme les autres. Les Évêques s'en retournèrent avec joie dans leurs diocèses; et quoiqu'il semblât que personne n'était sorti de Rimini victorieux ni vaincu, parce que si le formulaire favorisait les ariens, les déclarations et les anathèmes qu'on y avait joints étaient pour les Catholiques, néanmoins Ursace, Valens et leurs adhérents publièrent partout

Digitized by Google

qu'ils avaient eu à Rimini tout ce qu'ils souhaitaient, et que Phébade et ses confrères y avaient été dupés.

C'est ce qui fit ouvrir les yeux à ces bons Prélats, qui, selon saint Ambroise, avaient eu la simplicité de la colombe, sans avoir pu y joindre l'adresse et la prudence du serpent. Ils détestèrent ce qui s'était passé à Rimini, protestant contre la surprise qui leur avait été faite dans un Concile, dont la fin avait été aussi honteuse que les commencements en avaient été louables. Saint Phébade fut des premiers et des plus prompts à se relever de cette chute.

Il assista depuis au Concile de Valence, l'an 375, pour des règlements de discipline, et l'an 380 à celui de Saragosse, contre les priscillianistes. Nous voyons même que saint Ambroise lui écrivait quelquefois. Il vécut jusqu'à la fin du IVe siècle, comme il paraît par le témoignage de saint Jérôme, qui témoigne qu'il était parvenu à une extrême vieillesse lorsqu'il écrivait son livre des hommes illustres, c'est-à-dire en 392. Il assure qu'outre le traité de la foi contre la seconde formule de Sirmium, saint Phébade avait composé encore divers autres ouvrages qui ne lui étaient pas tombés entre les mains. On ne sait précisément en quelle année il mourut; on croit que ce fut le 25 avril, parce que c'est le jour que l'on a choisi pour célébrer sa fête principale : car on en fait une seconde en son honneur au commencement du Carême.

Il y avait autrefois une église de son nom à Agen, mais sa ruine n'a rien diminué de son culte, qui a même augmenté dans la cathédrale depuis l'an 1653, que la ville affligée de la peste eut recours à son intercession pour en être délivrée.

SAINT ÉTIENNE,

PATRIARCHE D'ANTIOCHE.

Pierre Knaphée, dit aussi le Foullon, hérétique eutychien dont les mœurs étaient plus corrompues encore que la doctrine, avait envahi le siége épiscopal d'Antioche sur le patriarche Martyre, à la faveur de Zénon, comte d'Orient, gendre de l'empereur Léon. Mais ce prince, ayant été informé de cette violence et des troubles que l'usurpateur excitait dans l'Église d'Antioche, donna

Digitized by Google

ordre de l'en chasser et de rétablir l'Évêque légitime. Martyr revint ainsi avec l'autorité de l'empereur pour remonter sur so siége.

Mais ayant trouvé le peuple d'Antioche dans la division et l désordre, et voyant que Zénon favorisait ses adversaires, i renonça publiquement à son évêché, mal satisfait du clergé e du peuple, qu'il trouvait également corrompus.

Les Catholiques élurent à sa place Étienne, homme de saint vie, à qui les hérétiques furent grandement hostiles, soutenu par les cabales secrètes de Pierre le Foullon, qui demeurait cach dans la ville, et qui attendait l'occasion de s'emparer une second fois de cette Église.

Après la mort de l'empereur Léon et celle de son petit-fils leur successeur Zénon, quoique fauteur secret des hérétiques ne jugea pas à propos de chagriner les Catholiques d'Antioche car il avait intérêt à se bien mettre dans l'esprit de tout l monde. Mais le tyran Basilisque, frère de sa belle-mère Vérine l'ayant détrôné, obligea le patriarche Étienne à se retirer, et i remit Pierre le Foullon sur le siége d'Antioche. Zénon, revenu au bout de vingt mois avec une puissante armée, se rendi maître de l'empire et du tyran Basilisque, qu'il relégua en Cap padoce; il ôta l'évêché d'Antioche à Pierre le Foullon pour l punir d'avoir favorisé son ennemi, et n'ayant pu y maintenir l nommé Jean, à qui il l'avait voulu donner, il le fit rendre à sain Étienne, qui se servit de cette favorable conjoncture pour tâcher de purifier son Église.

Mais le calme que lui procura la politique de cet empereur, qui dissimulait encore son hérésie et ses mauvaises intentions, ne fut pas de longue durée. Pierre le Foullon était toujours demeuré dans Antioche, quelque instance que le Pape Simplice eût faite à Zénon pour l'en faire chasser. Sa cabale contre les Catholiques devint si forte, que les eutychiens, dont elle était composée, entrèrent un jour en fureur dans l'église pour y massacrer le patriarche Étienne, après avoir inutilement travaillé auprès de l'empereur et des évêques assemblés à Laodicée pour le faire déposer comme nestorien. Ils l'attaquèrent à l'autel, le tuèrent à

Digitized by Google

coups de plumes. Ce genre de mort paraîtrait assez singulier, si on ne savait qu'avant les plumes d'oies, dont l'usage ne remonte qu'au VII^e^ siècle, nos pères n'avaient pour écrire, outre le stylet, que des plumes de fer, sans doute plus grandes et plus fortes que les nôtres.

Après qu'on lui eût donné la mort, les eutychiens jetèrent son corps dans l'Oronte, qui l'emporta à la mer; il arriva ainsi à Venise, hérissé encore de quelques-uns des instruments de son supplice. Et il est honoré dans cette ville, avec ce qui lui est resté des plumes qui lui ont fait donner la couronne du martyre.

SAINT MACULL OU MAUGOLD,

ÉVÊQUE.

Macull, qu'on nomme aussi Maugold, était un chef de ces pirates qui venaient avec leurs flottilles désoler les petites îles détachées de l'Écosse et de l'Irlande. Saint Patrice prêchait alors la foi dans ces parages. Il avait sacré saint Germain l'Écossais évêque régionnaire, et ce Saint venait d'élever une église dans l'île de Man, qui l'honore comme son Apôtre. Après sa mort, saint Patrice avait envoyé là deux missionnaires appelés Coindrius et Romulus, qui ne sont connus que sous ces noms latins. Ils venaient de mourir, lorsque le pirate Macull fit une invasion subite dans cette île de Man. Heureusement, saint Patrice s'y trouvait. Il alla au-devant de l'ennemi. Le pirate, par une grâce de Dieu, écouta le Saint avec grande révérence; il demanda le Baptême, et après qu'il l'eût reçu, il se sentit un homme nouveau. Dans la crainte de retomber dans le péché, il abandonna le monde et vécut, solitaire et pénitent, dans une humble retraite. C'était une grotte dans une montagne qu'on a appelée depuis le mont Saint-Maugold.

On rapporte qu'il en fut tiré par tous les habitants de l'île de Man, qui le voulaient pour leur évêque, qu'il fut sacré en l'an 498, qu'il y siégea assez longtemps, et qu'à sa mort il fut reconnu saint. On a conservé ses reliques dans une église dont il est le patron, et sa châsse y fut révérée jusqu'aux jours où la réforme supprima le culte des Saints.

Digitized by Google

SAINT MACÉDONE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

L'empereur Anastase, surnommé le Silenciaire, parce qu'il fu tiré du corps des officiers chargés de faire garder le silence dan le palais, était un Illyrien de famille obscure. Il fut mis sur l trône par Ariadne, veuve de l'empereur Zénon; et le peupl s'en réjouit, parce que son hypocrisie promettait un règn paisible et doux. Mais aussitôt qu'il eut le trône, il leva l masque, se déclara contre les Catholiques et envoya dans l'exi le patriarche Euphémius. Il mit à sa place le prêtre Macédone dont il fit confirmer l'élection. Il comptait sur son aide, parce que gardien des vases sacrés de la grande église, il faisait peu d bruit, mais il avait été élevé dans la piété par le saint patriarch Gennade, dont on croit qu'il était le neveu. Le peuple l'estimait tout en désapprouvant qu'il prît la place d'Euphémius, injuste ment déposé.

Anastase comptait sur lui, et croyait qu'il disposerait de lu plus facilement qu'il n'avait fait d'Euphémius. Il reconnut bientô qu'il s'était trompé. Macédone était timide, mais catholique. Dè qu'Anastase l'eut reconnu, il chercha à traverser toutes se résolutions et il ne négligea rien pour l'empêcher d'être en com munion avec le Saint-Siége. Il dut s'arrêter dans cette résolutio pour aller repousser les Perses et les autres ennemis de l'empir qui le menaçaient. Mais il n'eut pas plutôt pacifié ses frontière qu'il voulut de nouveau tourner ses armes contre l'Église. I attaqua d'abord les pasteurs, persuadé que leur dissipation serai bientôt suivie de la perte du troupeau. Indigné surtout de s voir trompé dans l'espérance qu'il avait eue que Macédone se déclarerait contre le Concile de Chalcédoine, il résolut de l perdre secrètement, et lui suscita des ennemis. Ceux-ci, moins scrupuleux que le prince, à qui ils voulaient faire leur cour, apostèrent un assassin nommé Euchole, pour se défaire du Pa triarche. L'assassin fut surpris et arrêté tirant le poignard pour le plonger dans le sein de Macédone, qui non content de le faire relâcher, le combla de présents; et ce fut toujours par des effets

Digitized by Google

d'une bonté semblable que, comme un véritable disciple de Jésus-Christ, il chercha à se venger de tous ses autres ennemis, comme il parut principalement à l'égard de ceux qui pillèrent sa maison et son église. Mais plus il marquait de douceur et de charité dans le pardon des injures et dans le bien qu'il s'étudiait à rendre pour le mal, plus il faisait éclater sa vigueur épiscopale dans la défense de la foi catholique et dans la résistance qu'il faisait aux violentes entreprises de l'empereur Anastase. Non-seulement il rejeta sa communion et celle des Évêques ses adhérents et ses flatteurs; il déclara encore ennemis de Jésus-Christ et de l'Église tous ceux qui refusaient de recevoir le Concile de Chalcédoine. Cette fermeté fut cause qu'il se forma deux puissants partis dans Constantinople. Anastase, craignant que les défenseurs du Concile de Chalcédoine ne fissent quelque sédition dans Constantinople, ordonna au préfet de la ville d'accompagner tous les jours, sur le soir, ceux qui chantaient des litanies par les rues. Il créa des défenseurs de l'Église, c'est ainsi qu'il les faisait appeler, et les choisit tous de la secte des eutychiens, et principalement de la branche des acéphales, à qui il faisait jurer l'hénotique de Zénon. Il prit les mêmes précautions pour ceux qui gardaient le palais, croyant par là pourvoir à sa sûreté : car il n'était pas moins timide que violent et malicieux. Il semblait faire connaître par toute cette conduite que Macédone lui était redoutable, quoiqu'il ne lui opposât que l'autorité épiscopale et la force de la vérité. Cependant la ville se trouvait divisée au sujet du Patriarche : le peuple orthodoxe le soutenait, et les hérétiques, appuyés de l'empereur, le persécutaient sans cesse. Plusieurs Catholiques qui cherchaient à plaire au prince ne se souciaient pas de se joindre à ceux qui affligeaient le juste, pourvu que leur complaisance ne leur fût pas inutile.

Ce fut alors qu'on vit arriver de Syrie à Constantinople deux cents moines, ayant à leur tête l'hérésiarque Sévère, depuis évêque d'Antioche, pour attaquer le patriarche Macédone et faire condamner le Concile de Chalcédoine. L'empereur les reçut avec honneur, parce qu'ils se déclaraient ennemis de son Évêque et du Concile; et comme ils avaient déjà mis tout l'Orient en com-

Digitized by Google

bustion, il espérait qu'ils en feraient autant à Constantinople pour perdre la religion catholique. En même temps Jean Machiote, patriarche d'Alexandrie, envoya des députés à l'empereur, et lui promit deux cents livres d'or, s'il procurait l'entière abrogation et l'anéantissement du Concile de Chalcédoine. Ce prince fit son possible pour obliger Macédone de communiquer avec ces députés. Mais le Saint protesta qu'il ne pouvait accorder sa communion qu'à ceux qui faisaient profession de recevoir le Concile de Chalcédoine, ajoutant que l'on n'y pouvait retoucher que dans un autre Concile qui fût universel et qui eût l'Évêque de Rome à sa tête. Macédone était uni de communion avec saint Élie, patriarche de Jérusalem; mais regardant Flavien d'Antioche comme l'un des ennemis du Concile de Chalcédoine, il ne fit point difficulté de l'anathématiser, et il refusa audience à ses députés, qui l'étaient venu trouver pour quelques affaires. Flavien rentra depuis dans la communion de l'Église catholique; et ayant souffert l'exil avec Élie pour le Concile de Chalcédoine, il a mérité d'être mis avec lui dans les martyrologes. Cependant quelques moines orthodoxes de Palestine ayant appris le voyage de ceux de Syrie conduits par Sévère à Constantinople, se mirent en chemin pour s'opposer à leur dessein et pour défendre la cause de saint Macédone, qui était celle de la foi catholique. Mais ils se trouvèrent trop faibles contre le parti hérétique, renforcé de toute la puissance séculière.

Anastase lâcha les plus effrontés d'entre les moines hérétiques contre notre saint Patriarche, et lui fit faire insulte en toutes manières jusqu'au pied des autels. Le peuple défendait son pasteur; les enfants et les femmes criaient par les rues : « Voici le temps » du martyre, Chrétiens; que personne n'abandonne son Père. » On ne pouvait même les empêcher de charger l'empereur d'injures, et ils l'appelaient tout haut manichéen. Ces émotions lui firent peur, et ce jour-là il fit redoubler les gardes de son palais et préparer des vaisseaux pour s'enfuir. Pour arrêter la suite de ces tumultes, il manda le lendemain le Patriarche, comme s'il eût eu dessein d'entrer en accommodement avec lui, et il voulut bien oublier le serment qu'il avait fait de ne le jamais voir.

Digitized by Google

Macédone lui parla en évêque, et le traita comme un ennemi de l'Église. L'empereur, qui craignait que cette hardiesse du Patriarche ne fût soutenue par quelque conspiration des Catholiques, crut devoir user de dissimulation ; et feignant de n'avoir que des sentiments orthodoxes, il trompa si bien le Patriarche que le bruit se répandit par la ville qu'il lui avait fait abandonner la défense du Concile de Chalcédoine, et reprendre celle de l'hénotique de Zénon. Macédone, revenu chez lui, ouvrit les yeux sur la surprise que cet artificieux prince lui avait faite ; et voyant que sa foi devenait suspecte à quelques Catholiques, et surtout aux plus zélés d'entre les ecclésiastiques et les religieux, il se crut obligé à une justification publique. Il voulut la faire dans le monastère de Saint-Dalmace ; et étant monté en chaire, il déclara hautement qu'il recevait le Concile de Chalcédoine, et tenait pour hérétiques ceux qui ne le recevaient pas. L'empereur, furieux de cette conduite, eut recours à d'autres calomnies humiliantes pour le décrier et le perdre, et il fit attaquer la pureté des mœurs du Patriarche, voyant qu'il ne pouvait donner atteinte à celle de sa foi. Il suborna des jeunes gens pour l'accuser d'une impudicité commise avec eux. Mais la fausseté de cette accusation devint toute publique, lorsque le Patriarche eut été obligé, quoique malgré lui, de faire connaître qu'il était eunuque ; et toute la confusion en retourna sur l'empereur, qui se résolut enfin d'emporter par la violence ce qu'il n'avait pu obtenir par l'artifice.

Il commença par faire arrêter les ecclésiastiques qui étaient particulièrement unis avec le Patriarche, et bientôt les prisons se trouvèrent remplies de Catholiques. Plusieurs prirent la fuite, et se réfugièrent les uns à Rome, les autres en Phénicie ou en Palestine. L'empereur envoya forcer le chartrier ou le trésor de l'Église de Constantinople pour en ôter et déchirer l'original du Concile de Chalcédoine. Le patriarche Macédone, protestant inutilement contre cet attentat, ne put faire autre chose pour le sauver que de le sceller et le remettre sur l'autel, où l'eunuque Calépode, économe de la grande église, eut la hardiesse de le prendre et de le porter à l'empereur. Peu de jours après, Anastase, résolu de faire enlever le Patriarche la nuit, pour éviter

Digitized by Google

les embarras du peuple, qui s'acharnait à la défense de son pasteur, envoya sur le soir dans sa maison des soldats qui se saisirent de lui, et le menèrent premièrement à Chalcédoine, et de là à Euchaïtes, suivant les ordres de l'empereur. Dès le lendemain il fit mettre à sa place un prêtre nommé Timothée, qui ne pouvait lui être agréable que par son hérésie; car son incontinence publique l'avait rendu infâme, et lui avait fait donner des noms sales et honteux par le peuple. Ce faux patriarche, avant que d'entrer dans l'église, en fit ôter les images de Macédone; et pour le faire soupçonner de n'avoir pas reçu le Symbole de Nicée, il le fit réciter tous les dimanches, au lieu qu'auparavant on ne le disait publiquement qu'une fois l'an, avant que de baptiser les catéchumènes. Il écrivit en même temps des lettres circulaires aux Évêques d'Orient, pour leur demander leur communion et les engager à souscrire à la déposition de Macédone. Ces Prélats en usèrent diversement à cet égard. Les plus généreux refusèrent l'un et l'autre à Timothée; d'autres moins fermes et ceux qui ignoraient les vices de ce méchant homme voulurent bien communiquer avec lui, mais sans approuver ce que l'on avait fait contre son prédécesseur. C'est le parti que prirent Élie et Flavien, patriarches l'un de Jérusalem, l'autre d'Antioche. Ils blâmèrent la violence que l'on avait exercée contre saint Macédone; mais ils ne firent point difficulté de communiquer avec Timothée, le croyant orthodoxe. Élie en avait déjà usé de même avec saint Macédone, lorsqu'on chassa injustement son prédécesseur Euphème; et l'on ne peut nier qu'il n'y ait eu de la bizarrerie, ou plutôt de la faiblesse et de l'inconstance dans sa conduite, comme dans celle de Flavien, jusqu'à ce que l'un et l'autre eussent enfin embrassé le Concile de Chalcédoine, et souffert l'exil pour sa défense. Mais il y avait cette différence, que Macédone avait toujours été catholique et de vie exemplaire, au lieu que Timothée était un homme scandaleux, sans honneur et sans religion, se jouant de la foi, et trompant tout le monde, selon la diversité de ses intérêts.

L'affliction qu'eurent les Catholiques du bannissement de saint Macédone devint publique dans la ville de Constantinople;

Digitized by Google

mais l'éclat qu'elle fit fut funeste à plusieurs. Car l'empereur suscita aux uns de fausses accusations, sur lesquelles il les dépouilla de leurs biens, et il en bannit d'autres dans le désert d'Oasis, en Égypte. Il déchira et brûla les actes du Concile de Chalcédoine, et l'on croit que ce fut l'original qu'il avait fait enlever de l'église. Considérant ensuite ce que la crainte du peuple lui avait fait faire tumultuairement contre saint Macédone, qu'il avait chassé sans aucune forme de justice, il résolut de donner au moins quelque couleur à son expulsion. Il envoya, comme pour lui faire le procès, un commissaire à Claudiopolis, ville d'Honoriade, province située entre la Bithynie et la Paphlagonie. Macédone y fut cité, y parut, et confondit tellement les accusateurs, les témoins et les juges, que sa cause fut abandonnée, et il s'en retourna au lieu de son exil. Il y fut assisté fort charitablement par un grand seigneur nommé Pompée, cousin de l'empereur, et par sa femme, tous deux d'une grande piété. Cette œuvre de miséricorde leur attira la persécution de ce prince, qui trouva moyen de les tourmenter sous d'autres prétextes et de les accabler de disgrâces. L'année suivante, qui était la vingt-deuxième du règne de cet empereur, et la cinq cent quatorzième de Jésus-Christ, on crut que Dieu voulait punir Anastase par la révolte de Vitalien, grand-maître de la milice de l'empire, qui allégua pour raison de son mécontentement les violences qu'il commettait contre les Catholiques, et surtout l'expulsion du patriarche Macédone. Il se saisit de la Scythie, de la Mœsie et de la Thrace, et vint jusqu'aux portes de Constantinople avec une grande armée composée de Huns, de Bulgares et de quelques troupes romaines, ravageant tous les lieux de son passage. L'empereur, se voyant sans forces, eut recours à l'argent pour chasser Vitalien, qui abandonna la ville de Constantinople huit jours après son arrivée. Il promit encore solennellement par des ambassadeurs qu'il lui envoya de rappeler Macédone et les autres Évêques qu'il avait bannis, et de convoquer un Concile dans Héraclée pour terminer les différends de la religion. Il l'indiqua effectivement, et écrivit au Pape Hormisdas pour le prier de s'y trouver. Vitalien, ébloui par

Digitized by Google

l'argent et les promesses de l'empereur, mit bas les armes et lui renvoya son neveu Hipace, qu'il tenait prisonnier.

Pendant qu'Anastase cherchait toujours de nouveaux moyens de tromper Vitalien et d'éluder le Pape, les Huns, sortis du septentrion, forcèrent les montagnes Caspiennes, qui servaient de barrières à l'empire, et vinrent ravager l'Arménie, la Cappadoce, le Pont et la Galatie. Ils répandirent la terreur de leurs armes et de leur brigandage jusqu'au lieu d'Euchaïtes, où résidait saint Macédone, qui, voyant que la ville était sans défense, se réfugia dans celle de Gangre, en Paphlagonie, avec assez de peine, ayant souvent couru risque de la vie sur les chemins. Anastase l'ayant appris, trouva mauvais qu'il eût ainsi quitté le lieu de son exil sans sa permission, et qu'il se fût mis en sûreté. Il donna ordre qu'on l'arrêtât, et l'on ajoute qu'il envoya un homme pour le tuer. Quoi qu'il en soit, saint Macédone trouva la mort à Gangre, après y avoir fait assez peu de séjour, et il fut enterré dans l'église du Martyr saint Callinique. Les Grecs ont consacré sa mémoire dans leurs livres liturgiques, et ont marqué sa fête au 25 d'avril. Si l'on ne trouve point son nom dans le martyrologe romain, c'est peut-être parce que Baronius ne l'a point vu dans la traduction d'un ménologe faite par le cardinal Sirlet, sur laquelle il s'est reposé. C'est au moins ce qui lui a servi de fondement pour avancer dans ses *Annales* que les Grecs n'honorent point sa mémoire, et n'en font point mention dans leurs ménologes.

Il y a encore une autre raison qui paraît avoir empêché l'Église romaine d'honorer la mémoire de saint Macédone, aussi bien que celle de saint Euphème. C'est le refus qu'ils firent de rayer des diptyques le nom d'Acace, leur prédécesseur, qui avait fait l'hénotique de Zénon, et qui avait entretenu la communion avec les eutychiens. Mais elle n'a point fait les mêmes difficultés pour saint Élie et saint Flavien, qui ont été même beaucoup plus loin, puisqu'ils ont adhéré à l'hérésie et qu'ils ont condamné le Concile de Chalcédoine; au lieu que saint Macédone a toujours conservé la foi catholique dans sa pureté, et qu'il a cherché même à se réunir avec le Pape, en quoi

Digitized by Google

il fut traversé par l'empereur Anastase. Le nom de saint Macédone, avec celui de saint Euphème, fut remis dans les diptyques de l'Église sous l'empire de Justin Ier, l'an 518, dans un Concile tenu par Jean, patriarche de Constantinople, successeur de l'impie Timothée. Le Pape Hormisdas les en fit retrancher l'année suivante; à quoi l'empereur et le Patriarche voulurent bien acquiescer pour procurer la paix et la réunion des Églises d'Orient avec celle de Rome; mais dans la suite ils y furent rétablis avec le culte religieux que l'on rendit à leur mémoire.

SAINT RUSTIQUE,

ÉVÊQUE DE LYON.

Rustique fut élu au siége archiépiscopal de Lyon dans les dernières années du vᵉ siècle. Contemporain du saint Pape Gélase Ier, il était en relations suivies avec lui pour réprimer et combattre les hérésies qui alors désolaient l'Église. On croit qu'il fut un des soixante-dix Évêques qui assistèrent au Concile tenu à Rome en 496. On ignore la durée de son épiscopat, et nous ne savons pas l'année de sa mort. Mais saint Ennode de Pavie a fait son éloge, et sa fête est marquée au 25 avril.

SAINT FLORIBERT,

ÉVÊQUE DE LIÉGE.

Floribert était fils de saint Hubert, évêque de Liége. Il naquit lorsque ce Saint était encore engagé dans les liens de l'idolâtrie. Mais ayant été converti par une apparition de Notre-Seigneur, comme nous le raconterons en sa Vie, il plaça son fils à Gand sous la direction de saint Bavon, et lui-même s'attacha à saint Lambert, qui occupait le siége épiscopal de Liége; et lorsque d'odieux assassins eurent tué saint Lambert, les Liégeois l'élurent pour lui succéder. Son fils Floribert, qui menait à Gand une vie toute sainte, fut acclamé à sa mort par les habitants de Liége, qui le choisirent pour leur évêque et leur prince, et il succéda ainsi à son père. On rapporte qu'il mourut regretté

Digitized by Google

de tout son peuple, le 25 avril de l'an 746, dix-neuf ans après la mort de saint Hubert.

SAINT IVES DE RAMSEY,

ÉVÊQUE.

Ives ou Ivia était évêque en Perse; mais il quitta ce pays à la fin du VI^e^ siècle et s'arrêta en Angleterre, où saint Augustin avait semé la foi. Ce saint Apôtre des Anglais était encore vivant; Ives le seconda dans son Apostolat, et après avoir annoncé l'Évangile par la parole et par l'exemple, il se prépara au passage de l'éternité dans une profonde retraite. On sait qu'il mourut à Stèpe, dans le comté de Huntincton. Les invasions des peuplades encore sauvages du nord firent oublier le lieu de sa sépulture. Mais en l'an 1001, le 24 ou le 25 avril, un laboureur découvrit son corps encore frais et entier, et ses habits pontificaux intacts, après trois siècles et demi. On bâtit sur le lieu de cette découverte un prieuré de Bénédictins; et de nombreux miracles ayant illustré ces saintes reliques, on les transporta à l'abbaye de Ramsey. On a écrit un livre des miracles opérés par les reliques de ce Saint, et le Pape Alexandre V a permis de bâtir une église sous son invocation.

SAINT ERMIN OU ERME,

ÉVÊQUE ET ABBÉ DE LOBBES.

Une bénédiction spéciale s'était comme répandue sur le monastère de Lobbes au commencement du VIII^e^ siècle. Les hommes les plus saints et les plus dévoués allaient s'y succéder, pour donner un grand mouvement à l'esprit d'Apostolat qui, dès les premiers jours de son existence, s'y était manifesté. Au nombre de ces hommes de Dieu qui marchèrent dignement sur les traces de saint Landelin et de saint Ursmer, il faut citer surtout saint Ermin.

Ce saint personnage naquit de parents puissants et religieux, dans le pays de Laon. De bonne heure on l'appliqua à l'étude, et il fit de rapides progrès dans la connaissance des Lettres sacrées

Digitized by Google

et profanes. Il paraît très-vraisemblable qu'il passa son adolescence et la première partie de sa jeunesse dans un monastère, où il vécut dans une parfaite innocence. Ses vertus déjà éclatantes déterminèrent le vénérable Maldegaire, évêque de Laon, à l'élever au sacerdoce, et à attacher à sa personne un homme si rempli de l'Esprit de Dieu.

La réputation de sainteté dont jouissait saint Ermin arriva promptement aux oreilles de saint Ursmer, qui parcourait alors ces contrées en répandant partout les salutaires enseignements de l'Évangile. Il voulut connaître le saint prêtre de Laon et profiter des lumières dont le Ciel l'avait éclairé; il l'invita donc à l'honorer de son amitié et à venir passer quelque temps près de lui dans son monastère de Lobbes. Saint Ermin se rendit à cette aimable invitation du vénérable évêque-abbé, et dès ce moment les rapports de la plus sincère et de la plus touchante amitié s'établirent entre ces deux âmes qu'enflammaient les mêmes désirs de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Saint Ermin revint plusieurs fois à l'abbaye de Lobbes auprès de saint Ursmer, jusqu'au moment où une circonstance providentielle le détermina à s'y fixer.

Un jour, en effet, un puissant seigneur du palais ayant passé dans le Laonnois, l'évêque Maldegaire, pour le recevoir d'une manière digne de son rang et de sa grande vertu, lui prépara de magnifiques présents. Hailedard, c'était le nom de ce seigneur, en ayant été averti, pria le vénérable Évêque de ne lui donner que la seule chose qu'il lui demanderait. Le Prélat lui dit alors qu'il ne saurait rien lui refuser : « Eh bien! répondit Hailedard, donnez-moi, je vous prie, le prêtre Ermin, afin qu'il se rende auprès du saint abbé de Lobbes, Ursmer, pour continuer l'œuvre de Dieu commencée dans ce lieu. » Maldegaire, malgré le vif regret qu'il éprouvait de se voir privé de saint Ermin, ne put se refuser à cette demande, et il lui accorda la permission d'aller vivre dans la fervente communauté qu'il avait déjà édifiée plusieurs fois par sa présence.

Quelques expressions des auteurs les plus anciens portent à croire que saint Ursmer lui-même avait témoigné le désir d'avoir

Digitized by Google

saint Ermin pour successeur, et qu'il communiqua sa pensée au noble leude Hailedard, dont la piété et la haute influence lui paraissaient propres à faire réussir son projet.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée du saint prêtre de Laon causa à saint Ursmer le joie la plus vive, et ses vertus éclatantes le confirmèrent bientôt dans sa résolution de le choisir pour son successeur. Le vénérable vieillard vit ses désirs appuyés par ceux de ses religieux : tous, d'une voix unanime, choisirent saint Ermin pour leur abbé, et commencèrent à lui obéir comme ils l'avaient fait jusque-là à saint Ursmer lui-même. Au reste c'était le même esprit, la même volonté, la même direction. Bientôt le caractère épiscopal fut conféré à saint Ermin comme à son prédécesseur, et il commença, à son exemple, à remplir les fonctions de missionnaire et d'abbé. « Or, Ermin était humble obéissant, et il s'attirait par sa charité et la bonté de son cœur l'affection de tous. Simple dans sa conduite et dans ses paroles il ne se recherchait en rien et se montrait un fidèle imitateur de saint Ursmer. Son amour pour le prochain le portait à exercer l'hospitalité avec une grande cordialité, et à distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes. Il faisait aussi ses délices de la prière, il veillait, jeûnait, adressait à ses religieux les exhortations les plus pathétiques et les instructions les plus salutaires. Il leur offrait, en un mot, dans sa personne le modèle accompli de la perfection religieuse.

Dieu récompensa ces œuvres et ces vertus admirables du saint abbé de Lobbes par des faveurs signalées. Les hagiographes citent en particulier le don de prophétie que Dieu lui accorda, et dont ils rapportent plusieurs traits frappants.

Une nuit, après la fin de l'Office, saint Ermin, selon sa coutume, était resté seul dans l'église pour prier. Bientôt, malgré tous ses efforts, il se sentit attaqué par le sommeil et y succomba. En même temps, il lui sembla entendre une voix qui lui disait : « La victoire est à Charles[1]. » Lorsque les Frères furent levés, il les

[1] Cette bataille fut livrée un dimanche de la Passion, 21 mars 717, à Vinchy, dans le Cambrésis. Charles-Martel y défit le maire du palais Ragenfrède, et le poursuivit, ainsi que le roi Chilpéric II, jusqu'à Paris.

Digitized by Google

réunit et leur communiqua cette vision, que le bruit public ne tarda pas à confirmer (717). Deux ans plus tard, le saint Évêque s'étant rendu, sans qu'on sache pour quel motif, dans le village de Floyon, où était né saint Ursmer, fit connaître aux religieux qui l'accompagnaient que le duc des Frisons, Radbode, venait de mourir. Ce chef barbare, que les missionnaires, et en particulier saint Ursmer et saint Wulfram, avaient cherché en vain à amener au Christianisme, périt misérablement au moment où il se disposait à faire une nouvelle invasion sur les terres des Francs. On reconnut bientôt qu'il était mort à l'heure même où l'homme de Dieu l'avait annoncé. Une autre fois il prédit la naissance du prince connu depuis sous le nom de Pépin le Bref, et son élévation future sur le trône des Francs. Enfin, un jour qu'il se trouvait à l'abbaye d'Elnon (Saint-Amand), il parut tout-à-coup se recueillir en lui-même, puis au même moment il invita tous les religieux à prier pour le repos d'un Frère, appelé Guinibert, qui venait, disait-il, de mourir à l'heure même, au monastère de Lobbes; ce qui fut constaté peu de temps après.

Les œuvres de saint Ermin, ses courses et ses prédications au milieu des peuples païens, ses tribulations et ses souffrances ne sont connues que de Dieu seul. Les historiens du temps gardent sur toute cette vie de dévouement et de sacrifice le plus profond silence. Un mot échappé à la plume de l'un d'entre eux se borne à faire remarquer que ce Saint « qui, pour remplir un devoir, ne craignit jamais de prêcher aux puissants du monde les graves et importantes vérités de la religion, fut aussi sans crainte au moment de comparaître devant Dieu. » Saint Ermin mourut le 25 avril 737, après avoir gouverné l'abbaye de Lobbes l'espace de vingt-cinq ans.

On trouve le nom de saint Ermin dans le martyrologe romain et dans beaucoup d'autres. Son culte fut de tout temps célèbre au monastère de Lobbes, dont il était considéré comme le second patron. On y faisait sa fête le 25 avril, jour de son bienheureux trépas. Une autre fête y rappelait la cérémonie de la translation de son corps : elle avait lieu le 26 octobre ; et enfin, le 2 avril, une troisième fête était célébrée pour remercier Dieu de la déli-

Digitized by Google

vrance miraculeuse qu'il avait accordée par la protection d saint Ursmer et de saint Ermin, lorsque les Hongrois firent leu invasion dans le pays, et assiégèrent les religieux et le peupl qui s'était rassemblé auprès d'eux.

Le village d'Ercliac (Ercliacus), dans le Laonnois, où est n saint Ermin, porte aujourd'hui le nom de Saint-Erme. Les reli gieux de Lobbes y avaient autrefois un prieuré.

« Quand on rapporte les paroles et les exemples des saint Apôtres, dit l'auteur de la Vie de saint Ermin, quand on red les victoires des Martyrs et les luttes des Confesseurs contre le princes des ténèbres, les cœurs de ceux qui écoutent sont touché et bientôt enflammés d'amour pour la céleste Patrie. Ainsi arrive quelquefois, comme il est écrit, que les exemples profiten plus que les exhortations. Chacun, en effet, voyant alors quelle ont été les œuvres des Saints et quelles sont ses propres œuvres s'humilie et s'excite d'une noble ardeur pour parvenir à la félicit dont ils jouissent déjà. C'est en considérant ces choses que j me suis déterminé à rappeler la vie du Bienheureux Ermin. Que ce même motif nous porte à la lire et à la méditer pour notr plus grand bien spirituel[1] !

SAINT HÉRIBALD,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Héribald, neveu du Bienheureux Angélelme, évêque d'Auxerre fut élu pour lui succéder en l'an 829. Premier chapelain de l'em pereur Louis le Débonnaire, à la cour duquel il avait été élevé il se trouva d'abord mêlé aux affaires de l'État, s'acquitta ave honneur de quelques ambassades, et se trouva au nombre d ceux qui furent envoyés par l'empereur, en l'an 816, au Pap Étienne IV. Au milieu de la cour et dans le tourbillon des plu grandes affaires du monde, il n'est pas étonnant qu'Héribald ai mené d'abord une vie un peu dissipée; mais une maladie le fi rentrer sérieusement en lui-même, et dès lors il ne songea plu qu'aux choses de Dieu.

[1] Emprunté à l'abbé Destombes.

Digitized by Google

Ses vertus fixèrent sur lui l'attention du clergé et du peuple d'Auxerre, qui l'élurent pour succéder à Angélelme. Louis le Débonnaire ne fut pas sans influence sur le choix qu'on fit en cette circonstance. Le nouvel Évêque fut élu dans l'église de Saint-Germain et sacré par saint Aldric de Sens, assisté des Prélats de la province.

Héribald aimait les sciences; il rendit illustre le collège de ses chanoines par l'étude des lettres humaines et ecclésiastique qu'il y stimula. Il fit venir de tous côtés de célèbres maîtres, qui donnèrent un nouveau lustre aux offices religieux de son Église. Il semble que l'on veuille dire par là, observe l'abbé Lebœuf, que ce fut de son temps que le rite romain, nouvellement introduit en France, prit de plus fortes racines dans l'Église d'Auxerre, sur les débris du rite gallican; mais cette induction ne paraît pas réellement motivée, puisque le rite romain était répandu depuis longtemps en France, et que Charlemagne avait porté le dernier coup à la liturgie gallicane[1].

Héribald siéga très-dignement; il embellit sa cathédrale et les autres églises; il s'occupa en père de ses chanoines, de son clergé, des moines, des religieuses et de toutes les œuvres de charité. Il assista aux Conciles de Paris, de Germigny, de Tours, de Moret et de Bonneuil, quoique toujours malade, mais toujours résigné.

Après un épiscopat de ving-thuit ans, riche en sainteté et en bonnes œuvres, Héribald s'en alla à Dieu, le 5 avril 857. Mais on le fête le 25 avril, qui fut, à ce qu'on croit, le jour de ses funérailles, car son corps révéré fut longtemps visité par les fidèles.

LE BIENHEUREUX HERMANN,

MOINE DE CLUNY.

Parmi les nombreux disciples formés à la sainteté par les leçons et les exemples de Pierre le Vénérable, les *Annales de Cluny*[2] mentionnent avec éloge le marquis Arman ou Hermann. C'était un personnage aussi distingué par sa valeur que par sa naissance.

[1] M. Fisquet, *la France pontificale. Métropole de Sens.* — [2] *Biblioth. cluniac.*

Digitized by Google

La grâce lui inspira la pensée et lui donna la force de renonc au siècle. Il fit transporter à Cluny ses trésors, ses équ pages, ses riches vêtements, presque tout ce qui lui appartenai et s'estimant heureux de ce dépouillement universel, il partit pauvre pèlerin pour Jérusalem.

Après avoir vénéré le Sépulcre du Sauveur, et goûté penda quelque temps le vif plaisir dont le pénétrait la vue des Lieu saints, il demanda instamment à Dieu la grâce de mourir s cette terre, consacrée par les adorables vestiges de Jésus-Chris Mais le Seigneur, qui voulait embellir sa couronne, le laissa da cette vallée de larmes.

Hermann revint donc en France, et reçut l'habit religieux Cluny. Entièrement détaché de toute affection terrestre, il r regretta, ni ses possessions, ni ses trésors, juste récompense ses travaux passés. Nul bien temporel ne pouvait satisfaire l désirs de son cœur. Les jours et les nuits lui paraissaient tr courts pour la prière. Afin d'y vaquer plus longtemps, il se priva souvent de nourriture et de sommeil. Éprouvé par d'horribl tentations, il en fut délivré par la divine miséricorde, et finit paix une carrière dont les dernières années furent entièreme consacrées à Dieu. Nous ignorons l'époque précise de sa mor

SAINTE FRANCHE,

VIERGE.

Franche naquit à Plaisance, en Italie, vers l'an 1172, d'un famille du grand monde. Mais elle eut le bonheur, dès l'âge plus tendre, de mépriser les vains avantages de la naissance de la fortune, pour ne s'attacher qu'à Jésus-Christ. Elle fut élevé à Plaisance, dans le monastère de Saint-Cyr, où elle prit l'hab religieux à l'âge de quatorze ans.

Dès lors elle ne songea plus qu'à mériter le Ciel par la prière les jeûnes et les mortifications. Pour sa nourriture elle se con tentait de pain bis et de quelques légumes peu assaisonnés. Pen dant le Carême et les jours d'abstinence, elle ne mangeait rien d cuit. Ne vivant que de l'esprit et du cœur, elle châtiait son corp pour épurer son âme. Elle ne soupirait qu'après le Ciel, et n

Digitized by Google

voyait que Dieu. Elle eût voulu que le temps passât plus vite, car il la séparait de son amour. Elle vécut ainsi jusqu'à l'âge de quarante-six ans. Enfin, le 25 avril de l'an 1218, elle vit les Cieux ouverts et s'élança au séjour bienheureux.

Admirée dans sa vie et dans sa mort, sainte Franche est toujours honorée et invoquée en Italie.

LE BIENHEUREUX PHILIPPE CASTELLANO,

FRÈRE-MINEUR.

Ce Bienheureux naquit au commencement du XIII^e^ siècle, et embrassa l'Ordre de Saint-François étant encore fort jeune. Il était Italien; c'est tout ce qu'on sait de son origine. Il n'avait que dix-huit ans quand saint Antoine de Padoue le prit pour compagnon, parce qu'il montrait une discrétion au-dessus de son âge; et il le mena avec lui au chapitre général des Frères-Mineurs, qui se tint à Assise en 1221.

Au sortir de ce chapitre, Gratien, ministre provincial de l'Ordre, ayant emmené avec lui saint Antoine dans la Romandiole (la Romagne), Philippe Castellano fut envoyé à Castello, on ne sait pas pour quel objet.

Cinq ans se passèrent dans ces différents voyages, et Philippe s'étant trouvé en l'an 1226 à la mort de saint François, eut le bonheur de voir et de toucher ses stigmates. Ainsi il est au nombre des témoins du fait de leur existence.

Après avoir vu rendre les derniers soupirs à son saint Patriarche, Philippe se retira au couvent du Colombier, où il passa le reste de sa vie dans les gémissements et les larmes, fuyant la conversation des hommes, et ne s'entretenant qu'avec Dieu par le moyen d'une continuelle et fervente oraison.

Philippe ne fut qu'un simple Frère lai; mais sa profonde humilité lui facilita l'acquisition de toutes les autres vertus. Dieu récompensa l'amour et la fidélité de son serviteur en lui donnant une parfaite intelligence des Écritures et un pouvoir absolu sur tous les animaux, même les plus farouches. Il mourut au couvent du Colombier, en donnant des marques d'une éminente sainteté, au commencement de l'année 1290, car on

Digitized by Google

rapporte qu'il était âgé de quatre-vingt-sept ans, et il en avai un peu plus de dix-huit quand saint Antoine de Padoue l conduisit au chapitre de l'Ordre, tenu en 1221.

La mort de Philippe fut suivie d'un prodige. Aussitôt que l bruit en fut répandu, disent les historiens, les habitants d Mont-Alcin vinrent au couvent du Colombier et enlevèrent so corps. Comme ils l'emportaient, ceux de Colombier se miren en devoir de courir après eux; mais ils furent arrêtés par un pluie extraordinaire, dont il ne tomba pas une seule goutt d'eau sur ceux qui enlevaient le Bienheureux.

Quand cette pluie eut cessé, ils voulurent continuer leur pour suite; ils arrivèrent à la rivière d'Ombron, que cet orage avai extrêmement gonflée, et où il se fit un second miracle; ca elle se sépara pour laisser passer à pied sec le corps de Philipp et ceux de Mont-Alcin, et par la prompte réunion de ses eaux elle retint à l'autre bord ceux de Colombier.

Ces deux évènements firent connaître que la volonté de Dieu était que le corps du Bienheureux religieux reposât à Mont Alcin. Il y fut en effet inhumé le jour de Saint-Marc, dans l'église des Frères-Mineurs, qui est dédiée à ce saint Évangéliste.

Tous les ans à pareil jour, il se trouve un grand concours de peuple à son tombeau, où il s'opère beaucoup de miracles. Ceux qui y ont été faits depuis le jour de sa mort jusqu'au 20 mai de la même année, ont été recueillis dans des actes publics pour servir à sa béatification.

On l'honore le 25 avril.

LA VÉNÉRABLE PÉTRONILLE DE CHEMILLÉ,

PREMIÈRE ABBESSE DE FONTEVRAUD[1].

Le Bienheureux Robert d'Arbrisselles avait déjà depuis longtemps fondé l'institut de Fontevraud, et il le gouvernait par lui-même, lorsque, sentant ses forces épuisées par ses travaux et ses fatigues, il résolut d'établir une abbesse, à laquelle il voulait attri-

[1] Cette Vie est empruntée à M. Ch. de Chergé, dans sa *Vie des Saints du Poitou*.

Digitized by Google

buer la direction de tous les monastères d'hommes et de femmes. Il rassembla donc ses religieux autour de son lit, et, après leur avoir exposé ses dernières volontés, il leur demanda s'ils persisteraient après lui à obéir aux servantes de Jésus-Christ.

Sur leur réponse affirmative, le Bienheureux Robert fit prier quelques Évêques, quelques abbés et des ecclésiastiques les plus distingués des diocèses de Poitiers et d'Angers de se rendre auprès de lui, voulant les consulter sur une affaire importante. Quand ils furent assemblés, il leur fit part de l'intention où il était d'établir une abbesse pour gouverner la Congrégation tout entière, et leur demanda s'il leur paraîtrait convenable d'en choisir une qui eût été mariée avant d'entrer en religion ; puis, après avoir exposé la nécessité dans laquelle se trouvait l'abbesse de vaquer aux affaires du dehors et de diriger une vaste administration : « Je crois, dit-il en terminant, qu'il faut laisser Marie s'adonner à la contemplation des choses célestes, et choisir Marthe pour prendre soin des affaires et du temporel. »

Ce dessein fut approuvé par l'assemblée, et plus tard Robert fit choix de Pétronille de Chemillé, dont il fit confirmer l'élection par Gérard, évêque d'Angoulême, légat du Pape Pascal pour l'Aquitaine.

Pétronille était une sainte veuve, originaire des confins de l'Anjou et du Poitou, et appartenant à l'illustre famille de Craon. Étant encore dans la fleur de l'âge et de la beauté, dit un vieil auteur, elle crut entendre la voix du Seigneur, qui lui disait : « Écoute, ma fille, sors de ton pays, quitte ton peuple, laisse la maison de ton père, et suis dans le désert Robert, mon serviteur ; range-toi sous sa conduite, et va pour grossir cette troupe de saintes âmes qu'il assemble dans la forêt de Fontevraud. » Et en effet, rompant les chaînes qui l'attachaient au monde, elle se rendit avec Agnès, sa jeune sœur, près de l'homme de Dieu, qui l'accueillit avec bonté et comprit bientôt de quelle utilité pour son œuvre serait l'instrument précieux que lui envoyait la Providence.

Nous avons vu dans la Vie du Bienheureux Robert d'Arbrissel, que, lorsqu'il eut donné une constitution aux disciples

Digitized by Google

qu'il avait réunis à Fontevraud, il mit à la tête des religieuse Hersende de Champagne, à laquelle il donna pour coadjutrice Pétronille. Celle-ci fit preuve d'une capacité et d'une habileté rares, soit qu'il fallût aller à Nantes, près du comte Alain de Bretagne, pour obtenir l'exemption de droits onéreux, soit qu'il fallût visiter avec le fondateur et l'Évêque de Poitiers les nombreux monastères déjà établis sur plusieurs points éloignés.

C'est après avoir montré ces vertus et cette expérience, si nécessaires aux chefs des Ordres religieux, que Pétronille ainsi éprouvée fut élue première abbesse de Fontevraud, comme nous l'avons raconté plus haut, le 28 octobre 1115. Son humilité la pressait de refuser cet honneur; mais son obéissance à la volonté de Dieu, manifestée par le choix dont elle était l'objet, lui en imposa la charge. Le choix que l'on avait fait d'elle fut justifié par l'unanimité des sentiments qui l'accueillirent, par les dons nombreux que les seigneurs voisins s'empressèrent de faire à l'occasion de sa promotion, enfin par la fermeté et la sagesse de son administration; ce fut donc avec raison que plus tard le Pape Eugène III lui intima le commandement formel de conserver sa charge, lorsque, après quelque temps d'exercice, elle voulut s'en démettre.

Après avoir fait sanctionner l'élection de Pétronille par Gérard, évêque d'Angoulême, légat du Souverain-Pontife, Robert d'Arbrisselles donna à la nouvelle abbesse la constitution qu'elle devait faire observer dans toute la congrégation.

Les témoignages les plus respectables prouvent que non seulement pendant la vie de Pétronille, mais bien longtemps après elle, l'observance stricte de la règle était à Fontevraud dans toute sa vigueur. Ce résultat fut dû sans aucun doute à la sollicitude vigilante et à la sainteté de Pétronille, qui s'était initiée du reste à la pensée du fondateur par une coopération active à toutes ses œuvres. Elle l'accompagnait presque toujours dans ses courses apostoliques et dans ses visites aux monastères, et elle venait de le rejoindre, au mois de janvier 1116, au prieuré d'Orsan, en Berry, lorsque, après quelques prédications au célèbre monastère de Bourdieu, elle fut chargée par le Bienheureux Robert d'aller

Digitized by Google

visiter Villesalem et la Puye, maisons de l'Ordre qui étaient voisines. Ce fut le lendemain de son départ que le saint homme fut atteint de sa dernière maladie; mais à la nouvelle du malheur qui menaçait l'institut naissant, Pétronille retourna en toute hâte près du mourant, dont elle put recevoir les derniers conseils et la bénédiction.

Ce fut elle qui plus tard fit renfermer ses cendres dans un mausolée de pierre élevé sur quatre colonnes, et qui composa en son honneur une touchante épitaphe. Elle avait fait prier l'illustre et éloquent archevêque de Dol, Baudry, d'écrire la Vie de Robert, et elle reçut du Prélat à cette occasion et à propos de la mort du Bienheureux une lettre que l'histoire nous a conservée, et dans laquelle Pétronille est traitée comme le méritaient ses insignes vertus.

Beaucoup de ceux qui liraient cet éloge seraient tentés peut-être de le trouver exagéré; mais pour nous il n'a rien qui dépasse les limites de la plus exacte vérité. C'est qu'en effet Pétronille fut une femme peu ordinaire. Sa piété, sa prudence et sa sagesse furent en si haut renom que les souverains eux-mêmes ne dédaignèrent pas de venir à Fontevraud prendre ses conseils et rechercher ses avis. Elle fit admirer son éloquence et sa fermeté, lorsqu'au milieu de ses visites elle fut obligée de paraître et de parler en présence du roi Louis VII à Montmartre (1134) et à Poitiers (1146); lorsque la défense des droits de son Ordre l'appela au sein des Conciles de Châteauroux et de Poitiers; lorsqu'elle eut à résister à l'un des plus puissants Prélats de France, à Oulger, évêque d'Angers, qu'elle obligea de s'avouer vaincu. Elle fut honorée de la visite du Pape Calixte II et du roi Henri Ier d'Angleterre; elle reçut du Pape Eugène III des lettres de consolation dans ses peines, et ce fut ce Pontife qui lui intima l'ordre de conserver la charge d'abbesse qu'elle voulait faire passer en d'autres mains. Enfin, lorsqu'elle fut attaquée, elle put compter au nombre de ses défenseurs saint Hildebert et saint Bernard.

Quand elle mourut, le 24 avril 1149, après une vie pleine de vertus et de mérites aux yeux de Dieu, elle avait enrichi son ins-

Digitized by Google

titut de plus de cinquante monastères, elle avait reçu plus de deux cents donations, de celles qui établirent dès l'origine la puissance territoriale de Fontevraud et assurèrent les progrès qui suivirent; enfin elle pouvait compter sous son administration plus de cinq mille vierges. Il est vrai que le Seigneur avait béni cette administration en lui accordant l'une des plus sûres conditions du succès, la durée.

En effet, élue le 28 octobre 1115, décédée le 24 avril 1149, Pétronille avait dirigé pendant trente-trois ans et demi l'institut confié par le fondateur lui-même à ses mains habiles, et elle avait pu développer pendant cette longue période tous les éléments de succès de cette œuvre féconde.

LA VÉNÉRABLE MADELEINE-ANGÉLIQUE,

VIERGE DOMINICAINE.

Elle naquit à Valence, en Espagne, le 10 septembre 1549. Son père, Pierre de Lorca, et sa mère, Ursule, l'élevèrent dans les principes de la foi catholique et dans les sentiments de la dévotion chrétienne; à l'âge de six ans, elle comprit la bonté et sentit la beauté de la prière; elle s'y porta comme d'un élan spontané; sa jeune âme dès lors se livra sans réserve à son attrait vers Dieu. Elle aimait beaucoup à réciter le Rosaire, qui devint pour elle une prière favorite. Le lieu saint plaisait à son recueillement; on l'y voyait quelquefois, retirée en quelque coin, y passer deux ou trois heures à genoux. Les âmes prédestinées sentent que c'est là le paradis de la terre.

Elle s'accoutuma aussi de bonne heure à une vie dure et austère; instinctivement toute âme pieuse cherche à mater sa chair, et comprend que son corps est un ennemi qu'il faut redouter. La jeune Madeleine glissait à l'issu de sa mère des tèts de vaisselle cassée dans sa couchette, pour éviter de prendre trop de plaisir aux douceurs d'un sommeil qui développe en nous la paresse et les tendances à la sensualité. Elle jeûnait déjà souvent, se privait des choses qui souriaient trop à son appétit, et en vint à concevoir une véritable répugnance pour le boire et pour le manger, à tel

Digitized by Google

point que la forcer à prendre de la nourriture la rendait parfois malade. On devine ce qu'une telle âme promettait de vertus pour l'avenir.

Elle entra fort jeune dans le Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique, et toute sa vie elle en porta les livrées sous ses vêtements ordinaires. Or ces livrées couvraient une âme profondément religieuse, une vraie disciple de ce grand et saint Patriarche. La Sœur Angélique, liée à Dieu par le vœu de virginité, le fut aussi par la pratique de la pauvreté et de l'obéissance, et par l'avancement dans les voies de la perfection spirituelle. Son âme simple et candide, élevée sur les ailes de son ardent amour, arriva jusqu'aux sublimités de la contemplation; elle acquit une telle connaissance des choses divines que non-seulement les personnes pieuses, mais des religieux et des ecclésiastiques venaient la consulter et conférer avec elle. Ses maximes principales étaient celles-ci : Jamais Dieu n'abandonne une âme qui s'abandonne à lui, sans aucun soin d'elle-même; — Jamais il ne faut commettre une faute, tant petite soit-elle, de propos délibéré; — Il faut tâcher de faire toutes ses actions avec le plus de perfection possible; — Il faut souffrir beaucoup par amour pour lui.

Ces maximes, nulle mieux que Madeleine-Angélique ne les pratiqua dans toute la sincérité de son âme, et nulle ne les inculqua mieux aux autres par ses exemples. Dieu fut son unique bien; toujours elle tendit à lui de toutes les puissances de son âme. Elle aima de souffrir pour son amour; ses austérités dépassèrent la mesure, et ses confesseurs furent contraints de les modérer. Elle prenait des disciplines si rudes que tout son pauvre corps tremblait comme la feuille, quand elle se disposait à se supplicier : ce qui ne l'arrêtait nullement, et ce bourreau de sa propre chair ne s'arrêtait qu'épuisé de lassitude et le corps en lambeaux. Elle s'était formé une ceinture d'une rape de fer blanc. Elle vivait d'un peu de pain et d'eau; elle prenait un modique sommeil, sur la terre ou sur des fagots; toutes ses délices étaient en des oraisons continuelles. Elle aimait à réciter les litanies des Saints; elle se figurait environnée d'une lumière splendide, dans un parterre admirable, parsemé de ces fleurs

Digitized by Google

brillantes du Paradis, qui embaumaient les airs, et ces parfums, aspirés dans son âme, la jetaient en extase. Elle aimait aussi à prier pour la délivrance des âmes du purgatoire, et plusieurs fois ces âmes lui apparurent pour l'en remercier; mais elle avait beaucoup plus encore de piété pour les âmes souillées du péché mortel : c'est pour elles surtout qu'elle offrait au Ciel ses dures pénitences.

Le démon, jaloux de voir une nature si délicate, avec l'aide des grâces divines, s'élever à une telle perfection, ne ménagea rien pour la tourmenter et la perdre. Il arma contre elle une nuée de mauvais anges, qui l'assaillirent par tous les moyens à leur disposition : des horreurs et des abominations inimaginables furent inventées par eux pour lui souiller l'imagination, le cœur ou les sens; mais ils ne purent jamais rien contre elle. Les Anges et les Saints veillaient autour d'elle; souvent elle les vit qui l'accompagnaient dans ses voyages, qui l'environnaient dans ses dangers, et qui la couvraient d'un bouclier impénétrable aux traits des ennemis du salut. Le Saint des Saints daigna lui apparaître lui-même, pour l'encourager et la fortifier. Aussi marcha-t-elle sans jamais broncher dans la voie des épreuves spirituelles, et y amassa-t-elle d'incomparables trésors jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva le 24 avril 1580.

(CHAPIA.)

LE VÉNÉRABLE DOM JEAN DE LA BARRIÈRE,

RÉFORMATEUR DE L'ORDRE DE CÎTEAUX, INSTITUTEUR DES FEUILLANTS.

De toutes les réformes de l'Ordre de Cîteaux, il n'y en a point de plus considérable que celle de Notre-Dame de Feuillans, puisqu'elle a formé un Ordre distinct et séparé, branche de l'Ordre de Cîteaux divisée depuis en deux congrégations, gouvernées chacune par un général particulier. Dom Jean de la Barrière en a été l'instituteur. Il était d'une famille illustre du vicomté de Turenne, en Quercy. Son père s'appelait Barthélemy de la Barrière, et sa mère Léonarde de Amadon, fille de M. de Amadon, conseiller au grand conseil. Il naquit à Saint-Céré, petite ville de cette province, le 23 avril 1544. Il fut élevé avec

Digitized by Google

grand soin, et reçut de ses parents non-seulement l'éducation qui était convenable à sa condition, mais encore les premières leçons d'une piété plus qu'ordinaire. Il commença ses études à *Bordeaux* et à Toulouse, et les acheva à Paris, où il eut pour maître le savant Arnaud d'Ossat, qui depuis a été Évêque de Rennes et de Bayeux, et ensuite Cardinal.

A l'âge de dix-huit ans, Charles de Crussol, fils du comte de Crussol, grand panetier de France, ayant embrassé l'hérésie, lui résigna l'abbaye de Feuillans en 1562, et il en prit possession en 1565. Il la tint onze ans en commende, sans prendre d'autres soins pour les fruits qu'il en recevait que de dire son bréviaire et d'en procurer les avantages temporels. Mais en 1573, après plusieurs combats intérieurs, il fut si vivement touché de Dieu qu'il abandonna entièrement le monde pour entrer dans l'Ordre, des revenus duquel il jouissait. Il en obtint à cet effet les permissions nécessaires, et, après l'année de probation dans le monastère d'Aune, du même Ordre, au diocèse de Toulouse, où il s'était retiré, il fit sa profession solennelle avec beaucoup de piété et de ferveur.

Il alla ensuite résider à son abbaye, où sa première occupation fut de réformer les abus qui s'y étaient glissés par le relâchement de la discipline régulière; mais il y trouva tant d'oppositions de la part des religieux et de quelques personnes séculières qui entraient dans leurs intérêts, qu'il résolut de quitter son abbaye pour se retirer dans une solitude, afin d'y vivre seul et séparé des hommes, à l'exemple des anciens anachorètes. Comme il était sage et prudent, il ne voulut pas se croire lui-même, ni entreprendre une vie si difficile et exposée à tant de dangers sans prendre conseil : c'est pourquoi il en écrivit à M. d'Ossat, son ancien maître, qui, étant à la suite de M. de Foix, archevêque de Toulouse, en qualité de secrétaire dans l'ambassade dont ce Prélat fut honoré à la cour de Rome, lui fit une réponse très-judicieuse, que l'on trouve dans ses lettres d'État, par laquelle, louant son zèle, il lui conseille de ne pas chercher la solitude dans les bois et les cavernes de la terre, où il ne pourrait ni secourir le prochain, ni accomplir les com-

Digitized by Google

mandements de l'Église, ni s'acquitter des devoirs du sacerdoce où il avait été promu, mais qu'il pouvait être solitaire au milieu de ses Frères en gardant le silence et observant exactement sa règle. Il reçut cet avis comme venant de la part de Dieu, et s'arrêta à sa première résolution, qui était de réformer son monastère.

Ce grand dessein fut d'abord combattu par des obstacles qui paraissaient invincibles : il fut abandonné de tous ses religieux, il y en eut même qui attentèrent à sa vie. Il demeura pendant quatre ans sans trouver d'imitateurs de l'austérité qu'il pratiquait, qui était si grande que pendant tout ce temps-là il ne vécut que de fleurs de genêt et d'herbes sauvages, ou de quelques fruits, sans pain ni vin. Cette vie parut si extraordinaire qu'il fut déféré au chapitre général de Cîteaux comme un innovateur qui, par son nouveau genre de vie, qu'il voulait faire embrasser aux autres, troublait le repos et la tranquillité de son abbaye. Il reçut cette mortification avec tant de patience, et répondit à ces accusations avec tant d'humilité, que plusieurs religieux, concevant une haute idée de ses vertus, vinrent se soumettre à sa conduite. Le nombre en était si grand en 157[illegible] que l'on peut dire qu'il semblait qu'il avait attiré la bénédiction du Ciel sur son nouvel institut; ses religieux étaient si zélés que non-seulement ils renouvelèrent l'ancienne ferveur des religieux de Cîteaux, mais même la surpassèrent, car telle était leur manière de vie.

Dom Jean de la Barrière, outre l'usage des haires, des disciplines et des autres mortifications ordinaires, avaient encore établi celles-ci. Les religieux allaient nu-pieds sans sandales, avaient toujours la tête nue, dormaient tout vêtus sur des planches, et prenaient leur réfection à genoux sur le plancher. Il y en avait même qui, pour se mortifier davantage, ne buvaient que dans des crânes de mort, accommodés en forme de tasses. Ils ne se servaient que de vaisselle de terre. Ils étaient si fervents qu'ils ne voulaient manger ni œufs, ni poisson, ni beurre, ni huile, ni même du sel, se contentant pour toute nourriture de potage fait avec des herbes cuites seulement à l'eau, et avec du

Digitized by Google

pain d'orge pétri avec le son : encore était-il si noir que les bêtes refusaient d'en manger. Leur nombre augmentant, leur ferveur devint plus grande : c'est pourquoi, afin de se mortifier davantage et d'assujétir avec plus de facilité la chair à l'esprit, ils retranchèrent l'usage du vin. Dom Jean de la Barrière introduisit aussi dans son abbaye un chant tout particulier, appelé de son nom *le chant de M. de Feuillans;* mais ayant appris que plusieurs personnes le profanaient, principalement les gens de métier, qui le chantaient dans leurs boutiques pour s'en divertir, il le quitta deux ans après, pour reprendre celui de Cîteaux. Il employa aussi ses religieux à divers métiers, non-seulement pour gagner leur vie du travail de leurs mains (parce que leur nombre augmentant tous les jours, il n'avait pas un grand revenu pour les entretenir), mais encore pour éviter l'oisiveté, qui est la mère de tous les vices et la ruine des âmes religieuses. Les uns cardaient de la laine, les autres la filaient, et d'autres étaient occupés à faire du drap.

Telle était la vie de dom Jean de la Barrière et de ses disciples dans les commencements de cette reforme : ce qui leur attira beaucoup de traverses, principalement de la part des religieux de Cîteaux, qui cherchèrent tous les moyens qu'ils purent pour empêcher son progrès, la regardant comme une singularité incommode et qui condamnait le relâchement dans lequel presque tous les monastères de l'Ordre étaient tombés. C'est pourquoi dom Jean de la Barrière, voulant prévenir les empêchements que l'on pouvait apporter à la continuation de sa réforme, eut recours au Pape Sixte V, qui approuva leur manière de vie l'an 1586, défendant aux religieux de Cîteaux de les troubler dans leur observance, ordonnant néanmoins que les Feuillants seraient soumis à leur visite et correction dans les choses seulement qui ne seraient pas contraires à l'étroite observance qu'ils avaient embrassée, et que, s'il arrivait de la difficulté au sujet de ces mêmes observances, pour savoir si elles étaient contraires à la règle de Saint-Benoît, la connaissance en appartiendrait aux Souverains-Pontifes. L'année suivante, 1587, le même Pape approuva de nouveau cette réforme, qui n'était pas

Digitized by Google

encore sortie de l'abbaye de Feuillans, dans laquelle il y avai pour lors, selon le témoignage de ce Pontife, cent quarante reli gieux profès et plusieurs novices, comme il le déclare dans sa bulle. Il leur donna aussi permission de bâtir des monastères d cette réforme, tant pour des religieux que pour des religieuses Il fit même rester à Rome deux religieux qui y avaient été en voyés par dom Jean de la Barrière pour obtenir ces bulles, et i ordonna à ce réformateur d'y en envoyer un plus grand nombre parce qu'il voulait leur donner un établissement. Il accepta ce ordre de Sa Sainteté avec beaucoup de joie, et il y en envoya un nombre suffisant pour faire une communauté. On les logea d'abord dans une petite maison de l'Ordre appelée *San-Vito,* et le Pape leur donna quelque temps après celle de Sainte-Puden tienne, à laquelle ils ont joint depuis un beau monastère.

Le roi Henri III en voulut aussi avoir à Paris. Il pria le saint abbé de lui en envoyer soixante, auxquels il fit bâtir un magni fique couvent dans la rue Saint-Honoré. Dom Jean de la Barrière les accompagna lui-même. Ils entreprirent ce long voyage nu pieds sans sandales, nonobstant la faiblesse où les jeûnes et les veilles les avaient réduits. Ils faisaient tous leurs exercices par le chemin, comme s'ils eussent été dans leurs monastères, sans que cinquante cuirassiers, qui les accompagnaient de la part du roi, les détournassent de leur attention et de leur dévotion. Ce mo narque, qui était au couvent des Bons-Hommes, dans le bois de Vincennes, les envoya recevoir à Charenton, où ils arrivèrent le 11 juillet 1588. Il alla lui-même à leur rencontre pour leur témoigner sa bienveillance. Ils se prosternèrent tous à terre, et le roi, leur ayant fait donner la bénédiction par le cardinal de Bourbon, qui l'accompagnait, les releva et les conduisit à ce couvent, où il les logea et les entretint jusqu'à ce que leur cou vent de la rue Saint-Honoré étant achevé, ils en prirent posses sion, le 8 septembre de la même année.

Pendant les troubles dont le royaume fut agité dans ce temps- là, dom Jean de la Barrière demeura toujours fidèle au roi, mal gré les complots de la Ligue; et s'étant trouvé à Bordeaux dans le temps de la mort funeste de ce prince, il lui fit de magnifiques

Digitized by Google

funérailles, dans lesquelles il prononça son oraison funèbre. Ses religieux ne l'imitèrent pas dans sa fidélité envers leur souverain: plusieurs se laissèrent entraîner par la fureur de la Ligue, où ils entrèrent[1]. Un des plus séditieux fut dom Bernard de Montgaillard, appelé *le Petit Feuillant,* qui, après l'entrée triomphante d'Henri IV dans la ville de Paris, qui s'était volontairement soumise à son obéissance, ne croyant pas que les excès dans lesquels il était tombé pussent lui être pardonnés, sortit de cette ville avec la garnison espagnole; il se retira en Flandre, auprès de l'archiduc Albert, qui lui donna l'abbaye d'Orval, dans la province de Luxembourg, où, pour réparer ses fautes, il établit la réforme qui subsiste encore et qui approche de celle de la Trappe et de Septfonds.

Pendant que les religieux Feuillants étaient ainsi malheureusement entrés dans cette Ligue, ils devinrent les persécuteurs de leur saint instituteur, qui condamnait leurs fausses démarches par sa fidélité et son attachement à son prince; ils ne le regardèrent plus que comme un homme qui avait des sentiments contraires aux intérêts de la religion, et ils obtinrent du Pape Sixte V la convocation d'une congrégation générale en Italie. Dom Jean de la Barrière, informé des intentions de Sa Sainteté, se rendit à pied à Turin, et après y avoir tenu une assemblée composée seulement des supérieurs des maisons d'Italie, il alla à Rome, tandis qu'on tenait en France contre lui un chapitre général à Cîteaux. Le P. Alexandre de Francis, Dominicain et depuis Évêque de Forli, présidant à ce premier chapitre général des Feuillants en Italie, qui ne se tint que l'an 1592, sous le pontificat de Clément VIII, interrogea l'abbé de Feuillans sur les crimes dont il était accusé, auquel, quoique innocent, il ne répondit qu'en disant qu'il était un grand pécheur; ce qui étant regardé comme un aveu de ces crimes, il fut suspendu de l'administration de son abbaye, avec défense de dire la Messe et ordre de se présenter une fois le mois au tribunal de l'Inquisition.

[1] Ils le firent par attachement à la foi catholique, ne voulant pas se déclarer pour le prince huguenot.

Digitized by Google

Ce fut dans ce chapitre que dom Jean Gualtéron, Français, r
à Châlons, en Champagne, fut élu pour premier vicaire génér
de la congrégation. Les religieux y quittèrent leurs noms d
famille pour prendre ceux de quelques Saints. Ainsi dom Jea
Gualtéron ajouta à son nom de baptême celui de saint Jérôm
et dom Jean de la Barrière celui de saint Benoît. Un des premie
soins du vicaire général fut de faire exempter sa congrégatio
de la juridiction des supérieurs de Cîteaux. C'est ce qu'il obti
la même année du Pape Clément VIII, qui la soumit immédiate
ment au Saint-Siége, et qui accorda à ces religieux la permi
sion de faire des constitutions particulières. Six religieux furer
nommés pour y travailler, qui furent dom Jean de Saint-Jérôm
dom Pierre de Saint-Bernard, dom Philbert de Sainte-Puden
tienne, dom Pantaléon de Saint-Placide, dom Jean de Saint-Mau
et dom Alexandre de Saint-Michel; le Pape, de son côté, nomm
aussi le P. Alexandre de Francis, dont nous avons parlé, qui fu
dans la suite Évêque de Forli, et Côme d'Ossone, religieux Ba
nabite, qui fut aussi Évêque de Tortone.

Ces constitutions furent présentées au chapitre général, q
se tint l'an 1595, où, ayant été reçues, le Pape les approuv
et elles furent imprimées à Rome la même année. Ces const
tutions modérèrent leur grande rigueur, le Souverain-Pontif
l'ayant ainsi ordonné parce que quatorze religieux étaient mor
dans l'abbaye de Feuillans en une semaine; il leur fut permi
de se couvrir la tête, de porter des sandales de bois, de mange
des œufs, du poisson, de l'huile, du beurre et du sel, et d
boire du vin; il y a seulement certains jours marqués auxque
il ne leur est pas permis de manger des œufs et du poisson, ca
ils doivent s'en abstenir les mercredis et les vendredis, à moin
que, dans ces jours-là, il n'arrive une fête de première classe, c
pour lors l'abstinence des œufs et du poisson est remise à u
autre jour. Les jours de jeûnes d'Église et pendant l'Avent et l
Carême, ils ne doivent manger ni œufs, ni beurre, ni laitage
Le beurre est seulement permis où l'huile n'est pas commune
mais il ne le doivent manger que dans les sauces. Outre le
jeûnes prescrits par l'Église, ils jeûnent encore tous les mer

Digitized by Google

credis, et tous les jours, depuis la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix jusqu'à Pâques. Ils se lèvent à deux heures après minuit pour dire Matines, suivant l'usage prescrit dans les congrégations réformées qui suivent la règle de Saint-Benoît. Ils dorment sur des paillasses, et il est permis à ceux qui le veulent de prendre leur repos sur des planches. Ceux qui pareillement veulent s'abstenir de vin le peuvent, à moins que le supérieur ne le défende expressément. Les prêtres et les clercs doivent tour-à-tour servir à la cuisine, et ils ne se servent que de vaisselle de terre. Ces observances sont encore en pratique dans cet Ordre, excepté qu'ils se sont chaussés depuis peu, en vertu d'un bref qu'ils ont obtenu du Pape Clément XI.

Quelque temps après la tenue de ce chapitre général, ils obtinrent un autre établissement dans Rome, aux Thermes de Dioclétien, où la comtesse de Santafiore, Catherine Sforce, leur fit bâtir un beau monastère et une église, sous le titre de Saint-Bernard, qui fut finie l'an 1598. La même année, ils tinrent un autre chapitre, où le P. dom Guillaume de Saint-Claude étant élu général, on demanda le rétablissement de dom Jean de la Barrière, ce que l'Évêque de Forli ayant empêché par ses intrigues, le cardinal de Joyeuse eut envie d'enlever ce saint abbé et de l'emmener à Paris; mais il s'y opposa et n'y voulut jamais consentir. Catherine de Nobilis, duchesse de Sforce, s'adressa au cardinal Bellarmin, qui parla au Pape en faveur de l'innocence opprimée par la calomnie. Clément VIII chargea ce Cardinal de revoir le procès. Il le revit, interrogea les religieux séparément, s'entretint plusieurs fois avec Jean de la Barrière sans lui parler du procès, fit rapport de tout au Pape, et l'assura que cet abbé était un Saint qu'on tenait dans l'oppression. Le Pape, détrompé, reprocha à l'Évêque de Forli l'injustice de sa sentence, et lui défendit de paraître jamais devant lui. L'Évêque, frappé de cette disgrâce, alla faire satisfaction à l'abbé, et mourut trois jours après, accablé de honte et de douleur. Le Pape, après que le procès eut été revu en sa présence et en celle de plusieurs Cardinaux, ordonna au cardinal Bellarmin d'aller prononcer la sentence d'absolution, avec ordre de retenir dom

Digitized by Google

Jean de la Barrière à Rome; mais ayant reçu son absolution, mourut dans son monastère de Saint-Bernard, à Rome, le 25 avril 1600, entre les bras du cardinal d'Ossat, étant dans la cinquante-sixième année de son âge. La comtesse de Santafiore fondatrice de ce monastère, voulut que ses obsèques fussent de plus magnifiques que l'on eût vues depuis longtemps à Rome. Son cœur, ayant été enfermé dans une boîte en argent, fut envoyé à l'abbaye de Feuillans; et l'an 1626, comme on transportait ses ossements dans un sépulcre de marbre, au milieu de la même église de Saint-Bernard, on en donna la tête et les pieds à M. Sponde, évêque de Pamiers, pour les porter aussi à Feuillans, où la tête est seulement restée, les pieds ayant été portés à Paris dans le premier des deux monastères de son Ordre qui sont en cette ville.

Après la mort de dom Jean de la Barrière, le Pape Clément VIII, qui était en droit, par cette vacance en cour de Rome, de donner l'abbaye de Feuillans, la conféra à Jean Ballade, qui deux ans après, l'an 1602, la remit à cette congrégation dans un chapitre général. Le roi Henri IV céda pour toujours son droit de nomination à cette abbaye, et consentit qu'un abbé triennal fut élu par les chapitres généraux, ce qui fut confirmé par le Pape, et depuis ce temps-là cette abbaye est devenue chef d'Ordre. Le premier abbé régulier triennal fut le P. dom Jean de Saint-Maur, qui était général de la congrégation, et depuis ce temps-là les généraux, en France, ont toujours pris le titre d'abbé de Feuillans, et se servaient pendant le triennal d'ornements pontificaux.

Cet Ordre avaient fait du progrès du vivant de son fondateur: car, outre l'abbaye de Feuillans, qui en était le chef, il avait encore un célèbre monastère à Paris, deux à Rome, un à Bordeaux et quelques-uns en Piémont. Mais après sa mort il fit de plus grands progrès; car les religieux Feuillants firent des établissements à Lyon, à Saint-Ouille, en Normandie, à Soissons, à Rouen, un second à Paris, au Plessis-Piquet, à Fontaine, lieu de la naissance de Saint-Bernard, et en plusieurs autres lieux de France, où ils avaient aussi les abbayes de Saint-Mémin de

Digitized by Google

Mici, près d'Orléans, qui appartenait aux Bénédictins, et celle du Val, au diocèse de Beauvais, qui était de l'Ordre de Cîteaux.

(HÉLYOT.)

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANTOINETTE D'ORLÉANS,

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME-DU-CALVAIRE.

Antoinette d'Orléans était fille de Léonor d'Orléans, duc de Longueville, et de Marie de Bourbon. Son père descendait de Jean, comte de Dunois, fils de Louis de France, duc d'Orléans, frère du roi Charles VI. Sa mère descendait de François de Bourbon, bisaïeul du roi Henri IV. Antoinette était donc, du côté paternel et maternel, issue du noble sang de saint Louis. Sa vie ne démentit point cette illustre origine.

Elle naquit au château de Trie, dans le diocèse de Rouen, en 1572. Sa mère, qui l'avait vouée avant sa naissance au service du Seigneur, en la destinant à l'abbaye royale de Fontevraud, cultiva dans sa fille les heureuses dispositions qu'elle montrait dès l'âge le plus tendre pour la vie humble et retirée; car, dit un auteur anonyme, auquel nous emprunterons quelquefois les éléments de notre récit, « c'était une bonne mère, qui, ayant donné la première vie de la naissance à ses enfants, était très-soigneuse de leur donner encore la seconde de la bonne éducation, qui est plus à estimer que la première. » A douze ans, elle s'adonnait à la prière, aimait la retraite, la solitude, le silence et les mortifications.

Cependant, au moment où il semblait qu'elle dût être appelée à entrer dans le cloître, sa mère, oubliant les serments qu'elle-même avait faits à Dieu, désira que sa fille s'engageât dans les liens du mariage. Antoinette obéit, et épousa, n'étant âgée que de seize ans, Charles de Gondy, marquis de Bellisle, fils aîné d'Albert, duc de Retz, maréchal de France. La solennité des noces eut lieu à Paris le 1er mars 1588, en présence du roi Henri III, de la reine-mère et de la reine.

Cette union fut de courte durée; le marquis de Bellisle fut tué au mont Saint-Michel, en 1596, laissant deux fils en bas

Digitized by Google

âge. Sa veuve s'occupa de régler les intérêts de ses enfants et après y avoir mis ordre, elle se livra aux pratiques le plus austères, à tel point que, pendant une année, elle n vécut que de pain et d'eau. Résolue de quitter entièremen le monde, elle voulut se faire recevoir parmi les filles de l'*Ave Maria* de Paris, qui passaient avec raison pour observer un règle très-rigoureuse; mais comme ces saintes filles n'admet taient point de veuves, elle dut renoncer à son projet, et elle s présenta aux Feuillantines, nouvellement établies à Toulouse Cet Ordre était alors l'un des plus austères, et se fut précisémen par ce motif qu'Antoinette d'Orléans choisit ce lieu de refuge éloigné des parents et des amis qu'elle comptait en grand nombre à la cour. Des difficultés sérieuses s'opposèrent à son dessein; elle les surmonta, et reçut l'habit avec le nom d'An toinette de Sainte-Scolastique, le 1er novembre 1599. Son beau frère, Henri de Gondy, alors évêque de Paris, essaya, mais en vain, de la détourner de son projet; elle fut si inébranlable, e les raisons qu'elle lui donna firent une telle impression sur son esprit, qu'il finit par lui conseiller lui-même de persévérer dan un dessein qui venait de Dieu. Antoinette fit donc profession le 6 janvier 1601.

Antoinette vivait depuis cinq ans dans sa retraite, lorsque le Pape Paul V lui adressa, sur la nomination faite par le ro Henri IV, des bulles de coadjutrice de Fontevraud. Antoinette qui n'aspirait qu'à vivre et à mourir ignorée dans la solitude où elle s'était elle-même ensevelie, refusa ces marques éclatantes de distinction et d'honneur; mais le Souverain-Pontife lui envoya un bref particulier, par lequel il lui enjoignit, sous peine d'ex-communication, de se rendre incessamment à Fontevraud pour assister sa tante Eléonore de Bourbon, à qui le poids des années ne permettait plus de remplir les devoirs d'abbesse dans les temps difficiles où une réforme radicale était si désirable.

Antoinette obéit, mais avec l'espoir de se faire décharger bientôt du lourd fardeau que lui imposait l'honorable confiance du Chef de l'Église. Ce fut alors que Dieu sut ménager entre la coadjutrice et le P. Joseph des rapports qui devaient aboutir à la plus

Digitized by Google

grande gloire de son nom. Le P. Joseph Leclerc du Tremblay, Capucin, était issu d'une noble maison qui avait fourni aux cours souveraines de nombreux et sages magistrats, et il était doué lui-même des plus brillantes et des plus heureuses qualités. C'est ainsi que nous l'avons vu un des hommes qui ont joué un rôle important au XVII^e^ siècle.

Le P. Joseph n'était pas encore parvenu au degré de puissance qu'il atteignit plus tard, et il n'avait que vingt-neuf ans, lorsque la Mère Antoinette le sollicita de vouloir bien prendre sa direction spirituelle. Le P. Joseph venait de réussir dans une affaire délicate : il était parvenu à faire accepter franchement la réformation dans l'un des monastères les plus importants de l'institut de Fontevraud : nous voulons parler de celui de Hautes-Bruyères; mais la charge qui lui était proposée par Antoinette d'Orléans avait aussi de grandes difficultés. En effet, honoré de la confiance d'Éléonore de Bourbon et de celle de sa nièce, il devait, pour répondre à l'une, faire tous ces efforts afin que la nièce ne répudiât point le titre et les devoirs de la coadjutorerie, tandis que, pour répondre à l'autre, il aurait dû renvoyer la coadjutrice dans sa retraite chérie de Toulouse, loin du bruit, du tumulte et des agitations d'un cloître devenu trop mondain pour elle. Dans cette étrange perplexité, le P. Joseph eut recours à la prière, et lorsque, après une étude approfondie de sa pénitente, il eut acquis la conviction que la volonté de Dieu l'avait amenée là où elle avait été conduite, il s'adressa directement au roi et à son conseil, qui s'occupaient avec soin des intérêts de l'institut de Fontevraud, et, avec leur agrément, il obtint du Souverain-Pontife un nouveau bref, par lequel il était enjoint, sous peine d'excommunication, à Antoinette d'Orléans de prendre aussitôt le gouvernement de l'Ordre, avec assurance de succéder à sa tante. Cette certitude, qui pour toute autre eût été peut-être un sujet de joie, était pour elle une source d'amertume; mais elle dut se soumettre à l'injonction du Chef de l'Église, et obtint de grands succès dans les réformes qu'elle introduisit au sein de l'institut de Fontevraud, parce que les religieuses qui avaient paru le plus opposées à ces réformes, regardant la coadjutrice comme étant déjà leur abbesse, lui

Digitized by Google

obéirent aussitôt, acceptant par raison ce que leurs Sœurs avaient souhaité par esprit de piété.

Le monastère chef d'Ordre ayant été rappelé tout le premier à la ferveur et à l'observance de la règle, les maisons qui en dépendaient suivirent bientôt cet exemple. Or le monastère de Lencloître s'était ressenti plus que tous les autres peut-être des tristes effets produits par les guerres civiles et religieuses, et par le malheur des temps : un relâchement fâcheux s'était introduit dans cet asile saint, et le mal était profond. Une supérieure digne de ce titre vénérable y avait été envoyée; mais ses efforts et sa piété n'avaient pu obtenir des résultats satisfaisants. Cette supérieure se nommait Mme de Harleux; elle pria donc la coadjutrice de Fontevraud de s'occuper elle-même de cette importante affaire, et d'en confier le soin au P. Joseph, ce qui eut lieu avec un tel succès que le monastère de Lencloître devint un modèle de régularité.

Sur ces entrefaites, la Mère Antoinette d'Orléans obtint du Souverain-Pontife un bref adressé le 3 novembre 1609 au cardinal de Joyeuse, et en vertu duquel, après examen des raisons exposées par la pieuse princesse, il lui fut permis de reprendre sa liberté et de se retirer chez les Feuillantines de Toulouse. Mais Antoinette garda le secret de cette autorisation jusqu'à la mort de sa tante, laquelle arriva le samedi d'avant les Rameaux, 26 mars 1611. Sur le refus formellement exprimé par la princesse de se mettre en possession de l'abbaye, et après le consentement du roi, il fut procédé à une élection, et les suffrages désignèrent pour abbesse Louise de Lavedan de Bourbon. Antoinette put se retirer à Lencloître, où elle choisit douze religieuses de chœur, qui s'engagèrent à suivre la règle extrêmement sévère et mortifiée qu'elle leur imposa.

Le Pape Paul V, pour seconder les projets du P. Joseph en ce qui touchait la réforme de Fontevraud, crut devoir alors nommer Antoinette d'Orléans coadjutrice de la nouvelle abbesse, comme elle l'avait été d'Éléonore de Bourbon, en lui conférant des droits fort étendus, et notamment celui de nommer des supérieurs, de visiter ou faire visiter les couvents, et d'établir

Digitized by Google

un séminaire où seraient reçues les religieuses qui voudraient suivre une vie plus austère. Une somme de 3,000 livres devait lui être fournie par la maison chef d'Ordre.

En peu de temps l'asile de Lencloître devient une pépinière de saintes filles; dans l'espace de six années cent novices y sont reçues; les bâtiments sont remis en état; l'église est disposée d'une façon plus conforme aux prescriptions religieuses. Le monastère d'hommes, situé dans l'enclos, se ressent aussi de cette heureuse influence ; en deux années près de trente novices y sont accueillis, mais ils sont bientôt retirés par l'abbesse de Fontevraud, qui les dissémine dans diverses maisons de l'Ordre. Cependant les touchants exemples de ferveur et de régularité que donnait la sainte coadjutrice excitent le zèle de ses compagnes, qui lui demandent la grâce d'observer avec elle, dans toute sa rigueur, la règle de Saint-Benoît. Mais Antoinette comprend que, tant qu'elle résidera dans un monastère dépendant de Fontevraud, elle n'aura pas la liberté qu'exige une telle résolution; elle consulte l'Évêque de Poitiers et lui demande de lui indiquer, dans sa ville épiscopale, un lieu où elle pourrait faire construire un monastère pour s'y retirer avec ses plus ferventes compagnes. L'Évêque y consent, et la première pierre est posée vers la fin de l'année 1614, au nom de la fondatrice; mais les troubles politiques qui surviennent en Poitou apportent à la construction du pieux asile un retard que la princesse fait tourner au profit des populations au milieu desquelles elle vit, et qui lui doivent les ménagements extraordinaires dont elles sont l'objet de la part des hommes de guerre.

Cependant il fallait que le Saint-Siége autorisât la séparation que projetait la Mère Antoinette, et à laquelle l'abbesse de Fontevraud consentait d'avance. Élu provincial de son Ordre en 1615, le P. Joseph profite de son voyage à Rome pour exposer au Souverain-Pontife le but que la princesse poursuit avec lui, et il obtient un bref portant permission à la Mère Antoinette de sortir de la maison de Lencloître pour entrer dans celle qu'elle avait fait bâtir à Poitiers, de quitter l'habit de Fontevraud, de prendre celui qu'elle voudrait pour les religieuses de ce monas-

Digitized by Google

tère, d'y mettre tel nombre de filles qu'il lui plairait, et d'établi d'autres monastères dans les villes d'Angers, de Laval, de Saint Pol de Léon et autres. Muni du bref signé le 26 avril 1617, l P. Joseph obtient du roi des lettres patentes (4 octobre 1617), et le 25 octobre de la même année, la Mère Antoinette, accom pagnée de vingt-quatre religieuses, faisait son entrée à Poitier au milieu d'une foule curieuse et bienveillante. Les abbayes d Sainte-Croix et de la Trinité se disputèrent l'honneur de la rece voir; mais elle se dirigea de suite vers son monastère, dont l'aspect misérable justifiait complètement le nom de *Calvair* donné à son institut. Elle n'y trouva en effet que des croix de tout genre. Mais, quoiqu'elle y manquât de tout, au point de ne pas savoir si la vie du lendemain serait bien assurée, elle ne se laissa point abattre; raffermie par son esprit de foi et par les consolations de l'Évêque, qui prit l'institut sous sa protection, elle organisa le monastère. Elle mit à sa tête la plus ancienne religieuse, la Mère Gabrielle de l'Espronnière, en religion Sœur Saint-Benoît, et se confia dans la Providence pour le succès de son œuvre.

Elle éprouva bientôt de nouvelles angoisses. L'abbesse de Fontevraud, qui avait d'abord donné son consentement, le retira, et défendit de fournir aucun secours au Calvaire de Poitiers, qui fut réduit à la plus extrême pénurie. Elle poussa même le mauvais vouloir jusqu'à porter devant les juges ordinaires son appel comme d'abus du bref du Pape. Le roi, choqué de ce procédé, confia, le 17 décembre 1617, au cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, le soin d'arranger le différend.

La vie misérable que menaient les saintes filles du Calvaire engendra bientôt de cruelles maladies. Quatre sujets furent enlevés rapidement, et la Mère Antoinette elle-même fut réduite à un tel affaiblissement qu'elle dut prévoir le jour prochain où finiraient ses souffrances. Mais, pour nous servir d'une expression empruntée à l'auteur qui nous a fourni les éléments de notre récit, « comme les vieux arbres du mont Liban portent le meilleur encens, aussi voyait-on que plus elle s'approchait de sa fin, plus elle répandait les suaves odeurs de sa vertu... »

Digitized by Google

On était au milieu du saint temps de Carême; sa nourriture se composait de racines et de légumes, avec un peu d'huile; depuis vingt ans elle n'avait pas bu une seule goutte de vin. Sa santé, déjà délabrée, ne pouvait résister à un pareil régime; la sainte femme éprouva bientôt des douleurs atroces, puis, le jeudi avant le dimanche des Rameaux, elle fut prise d'une extrême faiblesse et tomba anéantie. Elle refusa néanmoins tout adoucissement à ses pratiques austères; on ne put lui faire accepter un matelas, mais seulement et à grand'peine, une paillasse qui fut placée sur les ais qui lui servaient de couche.

Elle voulut garder constamment son habit religieux, et elle en était vêtue lorsque l'Évêque de Poitiers vint la visiter. La princesse se recommanda au Prélat, ainsi que l'œuvre qu'il avait déjà prise sous sa protection; elle fit écrire la même prière au cardinal de Sourdis. Le mardi saint, la malade demanda les derniers Sacrements; on différa jusqu'au lendemain. Elle se fit alors apporter des papiers et trois petits tableaux venus de Rome. Deux de ces tableaux furent mis de côté par elle pour le P. Joseph; le troisième, avec quelques papiers de direction, fut destiné aux Feuillantines de Toulouse. Le mercredi, à la suite d'une violente convulsion, elle reçut l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Plus tard elle fit une confession générale et donna l'ordre de faire porter son corps à Toulouse, au monastère de Sainte-Scolastique; puis elle se mit à genoux sur sa couche, et demanda aux religieuses assemblées pardon des mauvais exemples qu'elle avait pu leur donner; ensuite elle exprima le désir d'être couchée, au moins après sa mort, puisqu'on le lui refusait pendant sa vie, les bras étendus sur une croix de cendre répandue sur le pavé. Le jour de Pâques, elle se confessa et communia à genoux, hors de son lit, soutenue par deux religieuses. Les jours qui suivirent furent une longue agonie. Le lundi après Quasimodo, à quatre heures du soir, une convulsion éteignit complètement la raison de la malade, et le mercredi 25 avril, fête de saint Marc, entre midi et une heure, elle rendit son âme à Dieu.

La douleur des filles du Calvaire fut bien grande, mais leur

Digitized by Google

confiance dans la protection de celle qu'elles invoquaient déjà comme une Sainte en diminua l'amertume. On se partagea ses vêtements, ses ongles, comme de précieuses reliques. Le corps fut ouvert et trouvé sain; les entrailles et le cœur furent pieusement conservés dans le monastère. L'abbaye de Sainte-Croix fit de vives instances pour conserver les restes de la sainte princesse; mais le duc de Retz, son fils, obéissant au vœu de sa mère, les accompagna jusqu'au monastère de Sainte-Scolastique de Toulouse, de la congrégation de Notre-Dame des Feuillants, où ils furent déposés avec honneur. (BADICHE.)

LE VÉNÉRABLE FRÈRE DE BÉTANCOURT DE SAINT-JOSEPH,

FONDATEUR DES RELIGIEUX HOSPITALIERS BETHLÉEMITES.

Les religieux Bethléemites font profession de servir les malades et de les recevoir dans leurs hôpitaux; et avant que le Pape Innocent XI leur eût permis de faire des vœux solennels, ils formaient une congrégation séculière du Tiers-Ordre de Saint-François, dont le vénérable Frère Pierre de Bétancourt de Saint-Joseph avant été l'instituteur. Il naquit l'an 1619 au bourg de Villaflore, dans l'île de Ténérife, l'une des Canaries, et eut pour père Amateur de Bétancourt Gonzalès della Rosa, l'un des descendants de ce Jean de Bétancourt, gentilhomme français du pays de Caux, en Normandie, qui, avec commission de Henri III, roi d'Espagne, s'empara de la plus grande partie de ces îles, qu'il posséda en propriété; sa mère se nommait Anne Garria. Ses parents ne lui firent point apprendre les sciences humaines : ils eurent plus de soin de l'élever dans la vertu et dans la piété. Il en profita si bien que, dès l'âge de cinq ans, joignant déjà la mortification à la pratique des autres vertus, il commença à jeûner quelques jours de la semaine. Étant plus avancé en âge, il en jeûnait quatre au pain et à l'eau, et dans la suite, trois jours avant les fêtes de la très-sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Michel et de saint François, il ne prenait aucune nourriture.

Ayant été intérieurement poussé de quitter ses parents et sa patrie, Pierre entreprit le voyage des Indes occidentales. Il fit auparavant une confession générale de tous ses péchés, et de-

Digitized by Google

manda conseil à une de ses tantes, qui était une femme d'une grande piété; mais bien loin de le détourner de ce voyage, elle l'exhorta à ne le pas différer, prévoyant les suites heureuses qu'il devait avoir, tant par rapport à la gloire de Dieu que pour le salut du prochain. Pierre de Bétancourt s'embarqua pour ce voyage l'an 1650, étant alors âgé de trente-trois ans, et il arriva l'année suivante à Guatémala, capitale de la province de ce nom dans la Nouvelle-Espagne. Après avoir fait quelque séjour dans cette ville, il eut dessein d'embrasser l'état ecclésiastique pour pouvoir, étant prêtre, faire des missions dans le Japon, et y trouver peut-être par ce moyen l'occasion de répandre son sang pour la foi de Jésus-Christ. Mais comme il ne savait pas le latin, il n'eut point de honte à son âge d'aller tous les jours au collége des Pères de la Compagnie de Jésus pour y apprendre les principes de la grammaire. Cependant, quelque soin et quelque application qu'il apportât à l'étude, il ne put jamais rien apprendre pendant trois ans; ce qui l'ayant rebuté, il sortit de Guatémala, et s'en alla dans un lieu appelé Petapa, éloigné de cette ville de dix-huit milles, dans le dessein de se retirer dans quelque solitude. Étant à Petapa, il fut attaqué par le démon, qui lui inspira quelque sensualité; mais l'ayant aussitôt reconnue et ayant eu recours à Dieu, qui le délivra de cette tentation, il s'en retourna à Guatémala et raconta à son directeur ce qui lui était arrivé. Il lui conseilla d'abandonner l'étude, *puisque Dieu* ne voulait pas qu'il profitât dans les sciences *humaines*, et de ne pas s'éloigner de la ville, puisque le démon ne lui avait suggéré d'en sortir que pour le faire plus facilement succomber à ses tentations.

Pierre de Bétancourt suivit ce conseil : il abandonna l'étude et resta à Guatémala; mais pour fuir l'oisiveté, il prit une boutique et fit le métier de ravaudeur en cousant et raccommodant de vieilles hardes. Sa dévotion envers la très-sainte Vierge le porta quelque temps après à demander d'être sacristain d'une église qui était dédiée en son honneur, et il exerça cet office avec beaucoup de zèle. Il entendait la Messe avec une dévotion qui charmait tous les assistants. Un jour, pendant l'élévation de

Digitized by Google

l'Hostie, s'étant ressouvenu de vingt écus qu'il avait, et cette pensée lui ayant causé quelque plaisir, la Messe ne fut pas plus tôt finie, qu'afin qu'une telle pensée ne lui revînt plus, il entra dans sa maison et distribua aux pauvres non-seulement ces vingt écus, mais même tous ses meubles, jusqu'à la chemise qu'il avait sur le dos, n'en ayant plus porté depuis ce temps-là.

L'an 1655, il prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, et se retira dans un quartier éloigné de la ville, nommé le Calvaire, où, voyant que les enfants n'étaient pas instruits des Mystères de la religion, il loua une petite maison, et y tint une école pour leur apprendre gratuitement à lire et leur catéchisme. Sa charité s'étendant sur toutes sortes de personnes, il conçut le dessein de bâtir un hôpital pour les pauvres convalescents. La maison où il tenait son école appartenait à une vieille femme qui mourut sur ces entrefaites, et deux bourgeois de la ville ayant acheté cette maison, la donnèrent par aumône au saint fondateur, qui y jeta les premiers fondements de son hôpital, ayant accommodé à côté de cette maison une infirmerie qui n'était couverte que de paille. La première personne qu'il y reçut fut une femme nègre qu'il y porta sur ses épaules : cette femme était estropiée et ne pouvait se servir d'aucun de ses membres; il la traita avec beaucoup de charité jusqu'à sa mort, qui arriva quelque temps après.

Ayant ensuite obtenu de l'Évêque et du gouverneur les permissions nécessaires pour cet établissement, plusieurs personnes y voulurent contribuer par leurs aumônes. On acheta d'autres maisons à côté de la petite, qui avait été donnée au Frère de Bétancourt, et on jeta les fondements d'un hôpital spacieux, auquel ce fondateur travailla de ses propres mains, portant les matériaux comme les autres ouvriers, sans interrompre pour cela ses autres exercices de dévotion et de charité. Les aumônes augmentant de jour en jour, on bâtit en peu de temps une grande salle, qui fut pourvue de lits et de tout ce qui était nécessaire pour les malades. On fit ensuite construire un cloître, un dortoir, un réfectoire et un oratoire. Ce fut pour lors que le Frère de Bétancourt commença à recevoir des compagnons, avec

Digitized by Google

lesquels il forma la congrégation des Bethléemites, ainsi appelés du nom de cet hôpital, qui fut dédié en l'honneur de Notre-Dame-de-Bethléem.

Le Frère de Bétancourt n'abandonna pas pour cela l'instruction des enfants, car il établit une école dans son hôpital, ce qui a toujours continué jusqu'à présent. Outre ses malades, il prenait encore soin de ceux des autres hôpitaux, et tous les jours il portait des rafraîchissements et des douceurs aux hôpitaux de Saint-Lazare et de Saint-Alexis, quoiqu'ils fussent éloignés du sien de plus de deux milles. Tous les jeudis il allait par la ville demander l'aumône pour les pauvres prisonniers, et il les allait consoler dans leurs prisons. Sa charité s'étendait aussi envers les morts. Il fonda deux ermitages aux principales portes de la ville, où il mit des Frères de sa communauté, qui quêtaient pour les âmes du purgatoire; et de l'argent qu'ils recevaient, il en faisait dire des messes pour le soulagement de ces pauvres âmes. Outre cela, il allait toutes les nuits par la ville avec une sonnette à la main pour les recommander aux prières des fidèles.

Ses austérités étaient surprenantes : il portait sous sa robe une tunique faite de natte tissue avec des cordes pleines de nœuds, et il la serrait encore par dessus avec une corde. Tous les jours il prenait la discipline; outre les jeûnes dont nous avons déjà parlé, il jeûnait le Carême au pain et à l'eau ; il ne mangeait rien depuis le mardi de la semaine sainte jusqu'au samedi suivant, et il redoublait ce jour-là ses disciplines; le jeudi et le vendredi de la même semaine, il allait à genoux au lieu appelé le Calvaire, portant sur ses épaules une grosse croix que l'on conserve encore dans son hôpital. Sa chambre était si étroite, qu'il ne pouvait s'y tenir qu'à genoux, et il dormait seulement quelques heures en cet état.

Sa dévotion envers la très-sainte Vierge était grande : tous les premiers dimanches du mois il récitait en son honneur le Rosaire, ayant les bras étendus en croix; et il ordonna que, dans l'oratoire de son hôpital, les Frères le réciteraient aussi à minuit, pendant neuf jours avant la fête de la Chandeleur : ce qui s'observe encore à présent avec un grand concours de peuple. Il institua

Digitized by Google

encore plusieurs autres dévotions en l'honneur de la très-sainte Vierge, cherchant tous les moyens imaginables pour la faire connaître et pour la faire aimer. Son zèle et sa dévotion envers cette Reine des Anges le porta même, l'an 1654, à faire le vœu de soutenir et de défendre son immaculée Conception au péril de sa vie; et il renouvela ce vœu tous les ans jusqu'à sa mort. Il n'avait pas moins de dévotion envers saint Joseph, l'Époux de cette sainte Vierge, dont il voulut porter le nom lorsqu'il eut établi sa congrégation.

Enfin Dieu voulut récompenser les mérites de son serviteur : il fut attaqué au mois d'avril de l'an 1667 d'une fluxion de poitrine, qui ne lui fit rien diminuer de ses jeûnes et de ses austérités. Il sortit même la nuit, selon sa coutume, pour aller recommander les âmes du purgatoire; mais il fut à la fin contraint de se mettre au lit et de souffrir que l'on apportât du remède à son mal. Comme il avait trop tardé, tous les soins que l'on prit pour le soulager furent inutiles, et il mourut le 25 du même mois, étant âgé de quarante-huit ans. Le bruit de sa mort s'étant répandu par la ville, tout le monde accourut à l'hôpital pour voir encore une fois ce grand serviteur de Dieu. Les uns lui baisaient les pieds, les autres coupaient des morceaux de ses habits, et l'on fut obligé de mettre des gardes pour empêcher le désordre. Le président de l'audience royale, l'Évêque et son chapitre vinrent aussi pour lui rendre les derniers devoirs. Ce saint homme avait souhaité d'être enterré dans l'église du Tiers-Ordre de Saint-François; mais le provincial et les religieux du premier Ordre ayant demandé son corps, on le leur accorda. Il fut porté dans leur église le lendemain, et tous les religieux des différents Ordres assistèrent au convoi. Le président et les auditeurs de l'audience royale se crurent honorés de porter le corps, et ils furent ensuite relevés par les consuls de la ville. Neuf jours après, on lui fit les mêmes obsèques que l'on aurait pu faire à un prince, et son oraison funèbre fut prononcée par le P. Alphonse Vasquez, lecteur en théologie du même couvent.

Quelque temps avant sa mort, il avait envoyé en Espagne le Frère Antoine de la Croix, pour obtenir du roi la confirmation

Digitized by Google

de son hôpital ; mais les lettres-patentes de Sa Majesté Catholique n'arrivèrent à Guatémala que huit jours après la mort de ce fondateur, le 2 mai, veille de la fête de sainte Croix, avec des ordres au président de l'audience royale, non-seulement de protéger cet institut, mais de procurer son agrandissement ; et l'Évêque, après avoir reçu de pareils ordres, accorda la permission à ces Frères Bethléemites d'avoir une église ouverte, et d'y faire célébrer publiquement la Messe et l'office divin : ce qui renouvela la charité des bourgeois de Guatémala, qui fournirent abondamment de quoi acheter des maisons et bâtir une magnifique église à côté de l'hôpital. (HÉLYOT.)

LA VÉNÉRABLE MÈRE COLETTE DE SAINT-FRANÇOIS, CAPUCINE.

Cette sainte fille eut pour père un officier attaché au service de la reine mère de Louis XIV. Ayant perdu sa mère en bas âge, elle fut élevée chez les Ursulines du faubourg Saint-Jacques, à Paris, où ses belles inclinations furent heureusement cultivées. Les progrès qu'elle faisait dans les études propres à son sexe, et principalement dans la piété, la rendirent chère aux Ursulines, qui désirèrent ardemment l'avoir pour Sœur ; mais Dieu en disposa autrement.

Le père de Colette, qui l'aimait tendrement, la rappela auprès de lui ; et quoiqu'elle lui portât tout le respect et la tendresse qu'il en devait attendre, elle ne put résister à l'attrait de sa vocation : elle entrait dans sa seizième année, lorsque, dégoûtée d'un siècle dont elle connaissait la vanité et se rappelant avec plaisir les délices qu'elle avait goûtées dans la vie cachée, elle prit la résolution d'y rentrer et d'y prendre des engagements qui ne lui permissent plus d'en sortir.

Son père et toute sa famille s'opposèrent à son dessein ; mais croyant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, elle hâta le moment du sacrifice, et fit taire tous les sentiments naturels pour suivre l'impulsion de la grâce.

Dieu permit qu'elle trouvât des obstacles dès son entrée en religion. Peu de jours après sa prise d'habit chez les Capucines,

Digitized by Google

elle fut attaquée d'une maladie qui la mit dans le plus gran danger. Les médecins jugèrent, après diverses tentatives, qu l'usage des bouillons gras pouvait seul lui procurer quelque sou lagement; Colette en fut instruite, et préféra d'exposer sa vie plu tôt que d'employer un remède qu'elle regardait comme une vio lation de la règle qu'elle allait embrasser.

Colette, accablée de douleurs, redoubla de confiance en Dieu Une religieuse, pénétrée d'admiration en voyant tant de zè dans un âge où l'on préfère la vie et ses agréments à l'affreus idée de la mort, fit vœu à sainte Colette, réformatrice des fille de Sainte-Claire, pour qu'elle obtînt du Ciel que cette fervent novice pût faire profession. Elle se rétablit en effet, et par reco naissance pour la Sainte qui l'avait protégée, elle changea le nor de Henriette-Catherine, qu'elle portait auparavant, en celui d Colette.

Colette était sur le point de prononcer ses vœux, quand u accident imprévu renversa la fortune de son père. Ce fut un cou de foudre pour elle. Sa situation devint plus fâcheuse encor quand elle apprit que les soins qu'elle devait à l'auteur de se jours la rappelaient au siècle. Elle ne balança pas sur le par qu'elle avait à prendre : elle regarda comme un devoir sacré le secours que son père exigeait d'elle, et bien convaincue que Die ne permettrait pas qu'elle s'écartât de la voie du salut, elle s disposa à reparaître dans le monde. Cependant elle s'aperceva que chaque fois qu'elle consentait, en conversant avec son père à sortir du cloître, une voix secrète l'assurait qu'elle ne quitte rait point l'habit de Sainte-Claire.

Les circonstances changèrent en effet; Colette fit ses vœux e se comporta dans son état avec tout le zèle d'une âme vraimen pénétrée de l'amour divin. Elle fut pour ses Sœurs un modèle d pureté, d'humilité, d'obéissance. Jamais créature ne poussa plu loin le mépris de soi-même et l'estime de son prochain. Les mala dies les plus opiniâtres, les douleurs les plus aiguës ne purent jamais altérer ni sa patience, ni sa douceur. Une échelle en tom bant lui cassa la jambe et lui fracassa la tête : cet accident la port à louer le Seigneur avec plus de ferveur qu'auparavant. El

Digitized by Google

guérit, et chaque année elle célébra cet évènement par des stations au lieu où il était arrivé, et par des actions de grâces.

Les jeûnes, les veilles, les différentes mortifications dont elle affligeait son corps, détruisirent enfin son tempérament; elle fut forcée d'habiter l'infirmerie, mais elle n'y demeurait qu'autant qu'aucune de ses Sœurs n'avait besoin de ses secours; elle préférait leur conservation à la sienne, et lorsqu'on lui représentait qu'elle usait de trop de rigueur envers son corps, elle disait du ton le plus affectueux ces paroles de sainte Thérèse, *ou souffrir ou mourir*.

Le respect de Colette pour tous les points de la religion était infini, et elle joignait à ce respect l'amour le plus tendre pour l'auguste Sacrement de nos autels. Elle avait aussi pour la très-sainte Vierge une dévotion particulière, qui la portait à réciter son Office à certains jours, sans négliger ce que sa règle lui prescrivait.

Son amour pour le prochain éclata en plusieurs occasions. Elle livra son corps aux plus rudes épreuves de la pénitence pour obtenir du Ciel la conversion de deux personnes de qualité; sa persévérance fut enfin exaucée.

Pour expier autant qu'il était en elle l'attentat que commit un particulier envers un Christ dans l'église des Capucines, elle fit amende honorable la corde au cou, prosternée contre terre, pendant neuf jours consécutifs, devant le saint Sacrement.

Ni son extrême faiblesse, ni ses maladies continuelles ne purent la porter à se relâcher sur ses austérités. Son abbesse voulant l'engager à user de quelque ménagement, cette pieuse fille lui déclara qu'elle ne goûtait jamais tant de délices et n'éprouvait de si douces consolations, que lorsqu'elle souffrait les plus vives douleurs.

Colette faisait les fonctions de sacristine lors de la translation de saint Ovide; jamais elle ne voulut souffrir qu'on l'élevât à aucune autre charge, quoique les vœux de ses Sœurs l'y appelassent; elle se distingua dans la cérémonie de cette translation, et contribua de toutes ses forces à la rendre solennelle.

On rapporte comme une preuve du parfait désintéressement

Digitized by Google

de cette sainte fille, que des religieuses lui ayant promis de fai célébrer après sa mort un service annuel pour le repos de s âme, si elle voulait leur donner certaines reliques, elle ne cr pas devoir en disposer pour son bien particulier.

Colette arriva au terme de sa vie par la voie des plus rigou reuses épreuves. Sa dernière maladie fut si violente qu'en deu jours elle lui ôta presque entièrement l'usage de la parole. El s'était munie de tous les Sacrements de l'Église, qu'elle ava reçus avec d'admirables sentiments d'amour et de charité. S conduite toute céleste l'avait rendue chère à ses compagnes; el était en vénération même à ses supérieures; cependant, sur l point de mourir, elle ramassa ce qui lui restait de force pou prier une religieuse de demander pardon pour elle à la commu nauté.

Après ce dernier acte d'humilité, Colette ne s'occupa plus qu du Ciel, et avec un visage où se peignait la satisfaction de n pouvoir plus qu'aimer son Dieu, elle quitta ce monde pour alle jouir des récompenses promises à la vertu, le 25 avril 1692.

(FÉROT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A la Valette, dans l'île de Malte, on fête aujourd'hui Notre-Dame de-Damas, que l'on croit avoir été peinte par saint Luc. On l'invo quait autrefois contre les Sarrasins. On recourt à elle présente ment dans tous les dangers.

A Paris, dédicace de la sainte Chapelle inférieure du palais bâtie en l'honneur de la très-sainte Vierge l'an 1248.

Ce fut saint Louis, roi de France, qui fit bâtir la magnifique sainte Chapelle du palais, qui est admirable par sa stucture. L'église ou chapelle inférieure fut dédiée solennellement en ce jour l'an 1248, par Philippe, archevêque de Bourges, en l'honneur de la glorieuse Mère de Dieu. La chapelle supérieure fut aussi dédiée le même jour par Odon, évêque de Tusculum et légat du Saint-Siége, en l'honneur de la sainte Couronne d'épines et de la sainte Croix.

Notre-Dame-de-la-Garde. — On a pu lire en 1865 un fait

Digitized by Google

touchant de la protection de Notre-Dame-de-la-Garde, qui mérite d'être conservé :

« C'était le 25 avril dernier ; par une affreuse bourrasque, une barque de pêcheurs marseillais était en mer à la hauteur du Château-d'If. Le vent, redoublant de fureur, emporte le fils du patron, jeune garçon de quatorze à quinze ans. Les deux matelots restés dans la barque s'efforcent de voguer à son secours. Plusieurs fois ils sont près de l'atteindre et lui lancent une corde de sauvetage. Efforts inutiles ! Le courage et les forces s'épuisent de part et d'autre. Le jeune marin, habile nageur, luttait ainsi depuis plus d'une heure contre la mer déchaînée. Dans sa détresse, il aperçoit la colline de Notre-Dame-de-la-Garde, et, avec l'élan du cœur, il s'écrie : « Bonne Mère, ne me laissez pas périr ! » Bientôt l'assistance de Celle en qui il avait cette foi qui sauve, et dont il portait les insignes pieux sur sa poitrine, se manifesta en sa faveur. Complètement épuisé, l'enfant venait (c'est lui-même qui nous le raconte) de disparaître sous l'eau et descendait déjà à une grande profondeur, quand tout d'un coup il se sent soulevé et comme porté à la surface.

» Le bateau où l'on se lamentait de sa disparition est porté sur lui par un coup de mer ; on lui jette une fois de plus la corde, que le malheureux ne peut plus saisir, tant ses doigts sont crispés et paralysés par la lutte et la souffrance ; mais la corde vient atteindre sa bouche ; il la saisit des dents, et avec ce seul appui, qui aurait dû lui échapper vingt fois au milieu des secousses des vagues bondissantes, il est doucement ramené au bateau.

» A peine remis de sa fatigue, le jeune marin reconnaissant se fit un devoir de monter avec sa famille à Notre-Dame-de-la-Garde. Dans sa naïve expansion, il s'écriait au milieu de la chapelle : « Qu'ai-je donc fait pour vous, bonne Vierge, pour que vous m'ayez ainsi sauvé ? » Son père et sa mère, qui partageaient déjà tous ses sentiments, ne parlent de ce miraculeux évènement qu'avec un attendrissement qui gagne tous ceux qui peuvent les entendre, et les auditeurs ont déjà été nombreux ; car cette intéressante famille est connue parmi nous d'un grand nombre de personnes honorables. »

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Alexandrie, la fête de saint Marc, évangéliste, disciple e interprète de l'apôtre saint Pierre. Étant à Rome, il écriv l'Évangile à la prière des frères, et, le prenant, il alla e Égypte, et le premier il prêcha Jésus-Christ dans Alexandri où il fonda une Église. Dans la suite, ayant été arrêté pour l foi du Christ, il fut lié avec des cordes, traîné sur des caillou et blessé grièvement; puis ayant été enfermé dans une priso il y fut d'abord fortifié par la visite d'un Ange; et enfin l Seigneur lui-même lui apparut, et l'appela au royaume d Ciel, la huitième année de l'empire de Néron.

A Rome, les grandes litanies à l'église de Saint-Pierre.

A Syracuse, les saints martyrs Évode, Hermogène et Calliste

A Antioche, saint Étienne, évêque et martyr, qui, après avoi beaucoup souffert de la part des hérétiques qui rejetaient l Concile de Chalcédoine, fut précipité dans le fleuve Oronte, d temps de l'empereur Zénon.

Au même lieu, les saints Philon et Agathopède, diacres.

A Alexandrie, saint Anien, disciple de saint Marc et son suc ceur dans l'épiscopat, qui, après s'être rendu recommandabl par ses vertus, se reposa dans le Seigneur.

A Lobbes, saint Ermin, évêque et confesseur.

[1] SEPTIMO KALENDAS MAII.

Alexandriæ, natalis beati Marci Evangelistæ. Hic discipulus et interpr Apostoli Petri, rogatus Romæ a fratribus, scripsit Evangelium, quo assumpt perrexit in Ægyptum, primusque Alexandriæ Christum annuntians, constitu Ecclesiam; ac postea pro fide Christi tentus, funibus vinctus, et per saxa ra tatus, graviter afflictus est; deinde reclusus in carcere, primo angelica visit tione confortatus, et demum ipso Domino sibi apparente, ad cœlestia regn vocatus est octavo Neronis anno. — Romæ, litaniæ majores ad sanctum P trum. — Syracusis, sanctorum martyrum Evodii, Hermogenis et Callisti. - Antiochiæ, sancti Stephani episcopi et martyris, qui ab hæreticis Synodu chalcedonensem impugnantibus multa passus, in Orontem fluvium præcip tatus est, tempore Zenonis imperatoris. — Ibidem, sanctorum Philonis e Agathopedis diaconorum. — Alexandriæ, sancti Aniani episcopi, qui bea Marci discipulus, ejusdem in episcopatu successor, clarus virtutibus quiev in Domino. — Laubiis, natalis sancti Ermini episcopi et confessoris.

Digitized by Google

Additions des autres martyrologes.

Saint Nice, martyr, honoré chez les Grecs.

Saint Publius, soldat et martyr à Nicomédie.

Saint Fidèle, honoré à Spello, en Ombrie.

Saint Gramace, évêque de Metz au VI^e^ siècle.

Saint Clairent ou Clarent, évêque au VII^e^ siècle de Vienne, en Dauphiné.

Saint Machaud, évêque d'Ardenbone, en Irlande. Quelques doctes croient que c'est le même que saint Macull.

Le Vénérable Philippe de Mantoue, de l'Ordre des ermites de Saint-Augustin.

Saint Bernard d'Abbeville, ermite dans l'île de Chaussey, entre Jersey et Saint-Malo, honoré ce jour en Bretagne.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jacques de Layant, prêtre du diocèse de Verdun, n'ayant voulu faire aucun serment schismatique, condamné à mort comme opposé à la révolution par le tribunal criminel du département de la Meuse, siégeant à Verdun, décapité le 25 avril 1794.

Jean-Ignace de Lessus, prêtre du diocèse de Besançon, religieux de l'Ordre de Saint-Bruno dans la chartreuse de Mont-Merle, ne fit pas le serment révolutionnaire, mais se travestit en mendiant pour aller visiter et encourager les Chrétiens menacés, et fut arrêté dans une pieuse famille. On l'emmena dans les prisons de Pontarlier. Condamné à mort par le tribunal criminel du département du Doubs, siégeant à Pontarlier, il fut exécuté le même jour 25 avril 1794.

Digitized by Google

VINGT-SIXIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Clet, pape et martyr. — Saint Marcellin, pape et martyr. — Sai Alpinien, missionnaire. — Sainte Exupérance, vierge. — Saint Autaire. Saint Riquier, abbé. — Saint Paschase Radbert, abbé de Corbie. — I Bienheureux Antoine Nayrot, Frère-Mineur, martyr. — Le Bienheure Jean de Bresse, Frère-Mineur. — Le Vénérable cardinal François de Sou dis, archevêque de Bordeaux. — La Vénérable Sœur Marie des Anges, Ca mélite. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persé cution.

SAINT CLET,

PAPE ET MARTYR.

Saint Clet fut le troisième évêque de Rome, et le successeu de saint Lin. Cette seule circonstance prouve qu'il s'était rend recommandable par une éminente vertu entre les premiers di ciples que forma saint Pierre en Occident. Il siégea depuis l'an jusqu'à l'an 89, et fut enterré auprès de son prédécesseur da l'église du Vatican, où ses reliques sont encore. Il a le titre Martyr dans le canon de la Messe, que le grand Bossuet[1] tous les savants prouvent être de la plus haute antiquité, ain que dans Bède et dans tous les autres martyrologes[2].

[1] *Explication de la Messe.*

[2] Quelques critiques modernes ayant avancé que saint Clet et saint Anac étaient une seule et même personne, ils ont été solidement réfutés par le c dinal Orsi, *Hist. eccles.*, t. I, lib. II, n. 29, p. 282. Ils avaient apparemm été induits en erreur par Eusèbe, qui confond ces deux Papes, comme i confondu Novat et Novatien, ainsi que les Papes Marcel et Marcellin. On p excuser les Grecs, en disant qu'ils ont été trompés par la ressemblance noms, et qu'ils écrivaient dans des lieux fort éloignés de Rome. Pour Latins, ils ont dû être plus exacts; ils étaient à portée de consulter les ac originaux. Tel a été entre autres l'auteur de la première partie du calendr de Libère, qui en bien des choses paraît avoir été copiée des registres publ de l'Église romaine. Or, il résulte de ces autorités que saint Clet a été le tr sième, et Anaclet le cinquième évêque de Rome. Enfin ces deux saints Pap sont distingués l'un de l'autre dans les monuments les plus anciens et les pl authentiques.

Digitized by Google

SAINT MARCELLIN,

PAPE ET MARTYR.

Marcellin succéda sur le Siége de saint Pierre au saint Pape Caius en l'an 296. C'était à l'époque la plus terrible de la persécution; Dioclétien, qui se posait en philosophe, en était l'âme. Nous pouvons signaler quelques grands Martyrs d'alors : André, tribun militaire en Arménie, massacré avec une grande partie de ses soldats, parce qu'ils étaient Chrétiens, et pour la même cause, Marcel, capitaine de la légion Trajane; Cassien, greffier du prétoire; Théonas, évêque d'Alexandrie; Gatien, évêque de Tours; Nicandre et Marcien, officiers en Médie, et une foule d'autres.

Mais quoiqu'il y eut eu, en un mois, dix-sept mille Chrétiens mis à mort, Maximien-Hercule, de concert avec Dioclétien et Galère-Maximien, publia un édit plus cruel encore de persécution générale.

Ce Galère, appelé l'Armentaire ou le Gardeur de troupeaux, de son premier état, parvenu dans l'armée aux plus hauts grades, avait été fait césar par Dioclétien, qui lui avait donné en mariage sa fille Valéria; cher aussi à Maximien, qui semblait l'adopter, il se faisait appeler dès lors Galère-Maximien. C'était un homme énorme, et dont les historiens disent que son aspect, sa voix et ses gestes faisaient peur. Ennemi toujours furieux des Chrétiens, il fit publier partout, dans toutes les villes, la portion de l'édit qui ordonnait d'abattre toutes les églises, de rechercher et de brûler tous les livres des Chrétiens, d'enlever aux fidèles toute charge publique, de soumettre aux tortures et de faire mourir ceux qui n'abjureraient pas leur foi.

On publia aussi par les hérauts publics un autre édit qui signalait surtout les Évêques aux recherches les plus actives. Alors aussitôt Anthime, évêque de Nicomédie, fut mis à mort avec une foule de ses diocésains : les uns brûlés par troupes, les autres égorgés, d'autres jetés dans la mer. Saint Félix, évêque de Tibère, fut décapité à Venouse; saint Sabin, évêque d'Assise, fut tué avec ses deux diacres; Exupérance et Marcel, en même

Digitized by Google

temps que saint Vénusien, gouverneur de l'Ombrie, et saint Ire
née, évêque de Sirmium.

Et nous ferions un volume des illustres Martyrs de ces san
glantes années : Saint Théodote, le cabaretier, sainte Técuse e
les six vierges ses compagnes, à Ancyre; saint Procope, à Cés
rée de Palestine; saint Menne, officier d'armée, en Phrygie
saint Vincent, diacre à Saragosse, martyrisé à Valence; sain
Sotère, saint Pancrace, saint Cyriaque, saint Large et sain
Smaragde, saint Chrysogone et une multitude d'autres, à Rome
sainte Eulalie de Barcelone, sainte Engrace, sainte Juste et saint
Ruffine, saint Félix de Girone, sainte Eulalie de Mérida, saint
Léocadie de Tolède, et mille et mille autres, en Espagne; saint
Agape, sainte Chionie et sainte Irène, à Thessalonique; sain
Didyme et sainte Théodora, à Alexandrie; saint Félix et sain
Nabor, au Milanais; sainte Afre, avec sa mère et ses trois ser
vantes, à Augsbourg; saint Vital et saint Agricol, à Bologne
sainte Luce ou Lucie, à Syracuse, etc. Nous ne citons de ce car
nage, organisé partout, que les noms les plus généralement con
nus. Près d'un million de Chrétiens furent immolés dans ces deu
années; et il se trouva que l'Église, loin d'être appauvrie, se v
au contraire plus nombreuse.

Platina, dans son *Histoire des Papes*, fait une effroyable pein
ture des fureurs qui se déployaient partout alors contre les Chré
tiens. Il cite un fidèle qui, ayant osé déchirer dans le Forum
l'édit de persécution, fut écorché vivant, couvert ensuite de vi
naigre et de sel, et condamné à mourir dans ce long supplice
qu'il subit sans mentir à sa foi. Une ville de Phrygie fut brûlé
tout entière pour avoir refusé de sacrifier aux idoles. Aucune es
pèce de tourments ne peut être imaginée qui n'ait été employé
alors par les ordres des empereurs.

Le saint Pape Marcellin, caché comme son prédécesseur, fu
découvert enfin, et cruellement mis à mort le 26 avril de l'an 304
Mais avant de gagner la couronne, on rapporte qu'il s'était laiss
un moment dominer par la terreur; que, dans son effroi, il avai
offert de l'encens aux images des faux dieux. Il en éprouva aus
sitôt un si grand repentir qu'il s'en alla sur-le-champ, couver

Digitized by Google

d'un cilice, se présenter au Concile de Sinuessa, y répandit beaucoup de larmes et y confessa publiquement sa défaillance; mais personne n'osa le condamner. Tous les Évêques présents s'écrièrent : « Jugez-vous vous-même; que ce ne soit pas nous qui vous jugions, car le premier Siége n'est jugé par personne. Pierre aussi a péché par l'effet de la même faiblesse, et les larmes de son repentir, semblable au vôtre, lui ont obtenu du Seigneur son pardon. »

On ajoute que Marcellin, de retour à Rome, alla trouver l'empereur Dioclétien et lui reprocha vivement de l'avoir poussé à une si grande impiété; que, sur l'ordre de Dioclétien, le Pontife fut à l'instant décapité avec trois autres Chrétiens, Claude, Cyrin et Antonin.

SAINT ALPINIEN,

MISSIONNAIRE.

Le bienheureux Alpinien fut le compagnon de saint Martial, ou plus exactement un de ses collaborateurs, lorsqu'il vint prêcher l'Évangile et répandre la foi dans les provinces de France qu'on a appelées le Limousin et l'Auvergne, jusque-là idolâtres. Il est cité par Grégoire de Tours comme un fidèle disciple. Son corps vénéré fut levé au VIII[e] siècle, et Raymond, comte de Limoges, le fit transporter à Ruffec, où des grâces nombreuses le signalèrent.

SAINTE EXUPÉRANCE,

VIERGE.

Cette Sainte naquit à Troyes, au I[er] siècle de l'établissement du Christianisme dans cette ville. Après y avoir donné l'exemple des vertus les plus éminentes, elle se retira à Isles pour s'édifier encore plus par la conduite des religieux du monastère de Saint-Ursion, qui répandaient la bonne odeur de Jésus-Christ. Elle y mourut et fut inhumée dans l'église dédiée à ce Saint.

Dans la suite, son corps fut transféré avec d'autres à Montier-la-Celle, où ses reliques furent placées dans le sanctuaire et où sa fête se célébrait le 26 avril.

Digitized by Google

On met sa mort à l'an 380. Sa mémoire a été omise dans le Bréviaire de Troyes de 1718, par l'Évêque janséniste qui siégeai alors dans cette ville, où il a laissé de pénibles souvenirs.

Nous n'avons aucun monument qui nous fassent connaître la vie de sainte Exupérance. Mais pour ne pas la passer sous silence, il a suffi, ce semble, qu'on possédât ses reliques et que tous les martyrologes en fissent mention.

Quelques-uns ont prétendu qu'elle avait pris naissance dans une ville d'Italie et que son corps était dans l'église cathédrale de Gaëte. C'est une erreur fondée sur une équivoque de nom L'Italienne est sainte Exupérie, et la Troyenne est sainte Exupérance.

SAINT AUTAIRE.

Saint Autaire, autrefois seigneur et maintenant patron d'Ussy-sur-Marne, brillait à la cour des rois Thierry et Clotaire II. Il avait pour épouse Aga, femme d'une naissance égale à la sienne, et de laquelle il eut deux fils, saints Ouen et Adon, qui devinrent illustres dans le monde et plus ensuite dans l'Église. Mais ces deux sages époux faisaient plus d'état des devoirs de la religion que de leur noblesse; ils employaient leurs grands biens à secourir les pauvres, les voyageurs, les religieux, exerçant la charité envers tous, selon le conseil de l'Apôtre, mais surtout envers les fidèles. C'est ainsi qu'ils accueillirent saint Colomban avec une joie admirable, lorsque la reine Brunehaut chassa de la Bourgogne ce saint abbé; et ils le prièrent de bénir leurs deux fils. Saint Autaire lui-même eut une grande part à cette bénédiction, car il ne fit plus que croître de jour en jour dans la vertu, sous la conduite d'Hildegaire, évêque de Meaux; en sorte que Dieu illustra son tombeau de beaucoup de miracles. (PROPRE DE MEAUX.)

SAINT RIQUIER,

ABBÉ.

Riquier naquit dans le Ponthieu, en un lieu nommé alors Centule, eut le malheur de se laisser entraîner au torrent des

Digitized by Google

plaisirs, et il gémissait encore sous le poids de ses désordres, lorsque deux prêtres irlandais, recommandables par leurs vertus, vinrent dans son pays. Les habitants, grossiers et rustiques, ne voulurent pas les recevoir; ils les maltraitèrent même. Riquier, l'ayant appris, fit venir les deux prêtres chez lui et les traita avec de grands égards. Dieu versa donc ses bénédictions sur sa maison. Les deux prêtres le payèrent des services qu'il leur avait rendus en lui découvrant les secrets du Ciel. Ils lui parlèrent avec tant de force du bonheur que l'on trouve à servir Dieu et de la gloire éternelle qui en est la récompense, qu'il se sentit embrasé d'un ardent désir de renoncer au siècle, pour ne plus s'occuper que de l'importante affaire du salut.

Quand il fut parfaitement instruit dans la science des Saints, on l'éleva au sacerdoce, et on l'envoya prêcher aux autres les mêmes vérités qu'il avait apprises. Ses exemples parlant encore plus haut que ses discours, il produisit de grands fruits partout où il annonça la parole de vie. Les pécheurs se convertissaient et les justes s'affermissaient dans la foi.

Le roi Dagobert vint le visiter, se recommanda à ses prières et sollicita ses instructions. Profitant de la confiance que le prince lui témoignait, Riquier lui parla fortement de la vanité des grandeurs et du compte terrible que rendront à Dieu ceux qui gouvernent. Il l'exhorta à prendre la justice pour règle de ses actions, à ne jamais perdre de vue cette importante vérité, qu'un roi n'est grand qu'autant qu'il s'est rendu maître de ses passions, qu'il aime son peuple comme ses enfants, et qu'il fait régner Dieu dans tous ses États. Dagobert reçut avec plaisir les remontrances du Saint et l'admit à sa table. La conversation, pendant le repas, fut sainte comme l'entretien qui l'avait précédé. Le cœur des conviés, et surtout celui du prince, se nourrit de la parole de Dieu, et l'attention qu'on prêtait aux discours du Saint fit presque oublier tout le reste. Depuis ce temps-là, Dagobert conserva une grande vénération pour Riquier et lui en donna souvent des marques. Mais le saint homme, craignant que les honneurs n'affaiblissent sa piété et ne lui fissent oublier le néant d'où nous sommes tirés tous, alla se cacher dans la solitude, pour n'être

Digitized by Google

plus connu que de Dieu, à qui seul il voulait plaire. Il choisit la forêt de Cressy, au diocèse d'Amiens, comme moins fréquentée des hommes, et s'y exerça à la vie contemplative, avec un compagnon seulement. Dieu, l'ayant appelé à lui vers l'an 645, fit connaître, par la multitude et la grandeur des miracles qu'il opéra sur son tombeau, combien la conduite de son fidèle serviteur lui avait été agréable. Une abbaye célèbre a été élevée sur le lieu de son tombeau. Elle portait son nom.

SAINT PASCHASE RADBERT,

ABBÉ DE CORBIE.

Ce Saint, à qui l'on donna depuis, ou qui prit lui-même le prénom de *Paschase*, naquit dans le Soissonnais sur la fin du VIII^e^ siècle. Il se trouva sans ressources à la mort de sa mère, qu'il perdit étant encore enfant; mais les religieuses du monastère de Notre-Dame de Soissons se chargèrent du soin de pourvoir à sa subsistance, et confièrent son éducation aux moines de Saint-Pierre, dans la même ville. Après avoir fait quelques progrès dans les lettres et la piété, il reçut la tonsure cléricale. Malheureusement il oublia bientôt qu'il avait été consacré à Dieu; il retourna dans le monde, et y mena quelque temps une vie toute séculière. Il reconnut sa faute, et pour l'expier il se retira dans le monastère de Corbie, où il fit profession sous saint Adélard, fondateur et premier abbé de cette maison.

Le nouveau religieux, se regardant comme un homme destiné par état à tendre à la perfection, se fit un devoir d'observer ponctuellement tous les articles de sa règle, et d'employer tous les moyens propres à s'attacher de plus en plus au Seigneur. Une prière fervente et continuelle sanctifiait tous les instants de sa vie. Il se livra tout entier à l'étude des sciences qui avaient la religion pour objet, et s'y rendit très-habile. Son rare mérite le rendit extrêmement cher à saint Adélard et à Wala, son frère et son successeur dans la dignité d'abbé. Il était de tous leurs voyages et comme l'âme de leur conseil dans les affaires les plus importantes. En 822, ils le menèrent avec eux en Saxe pour confirmer l'établissement de la Nouvelle-Corbie. L'empereur Louis le Dé-

Digitized by Google

bonnaire l'estimait singulièrement; plus d'une fois il le chargea d'affaire difficiles, et il n'eut jamais qu'à se louer de lui avoir donné sa confiance.

Radbert exerça dans son monastère la plus importante de toutes les fonctions, celle d'annoncer la parole de Dieu les dimanches et les fêtes; il donna aussi des leçons publiques à la jeunesse, et l'école de Corbie acquit sous lui une grande célébrité. On compta parmis ses disciples Adélard le *Jeune*[1], saint Anschaire, Hildeman et Eudes, qui furent successivement évêques de Beauvais, Warin, abbé de la Nouvelle-Corbie. Tant d'occupations ne l'empêchaient pas d'assister régulièrement au chœur, et l'étude ne lui parut jamais une raison suffisante pour être dispensé de l'observation de la règle.

En 844 il fut élu abbé de Corbie, quoiqu'il ne fût que diacre[2]. Deux ans après, il assista au concile de Paris [3]. Il assista aussi, en 849, à celui qui se tint à Quercy contre Gotescalc. Les distractions nécessairement attachées à sa place lui firent regretter l'état de simple religieux. Il offrit sa démission, qui ne fut acceptée que plus tard. Étant allé à Basoches visiter l'église des Martyrs saint Rufin et saint Valère, il fut prié par les habitants du lieu de repolir les actes de ces Saints et de les mettre en meilleur style, sans rien changer du fonds et de la substance de la narration. C'est ce qu'il fit très-volontiers, persuadé, disait-il, « que les vies des Saints ne doivent pas nous être moins précieuses que leurs reliques; et que si l'on est si curieux d'envelopper dans de riches étoffes leurs ossements sacrés, on doit aussi raconter leurs actions avec un style raisonnable, qui ne soit pas trop étudié ni trop fleuri, mais qui n'ait rien aussi de bas ni de méprisable. »

Il s'éleva ensuite dans sa communauté des troubles qui l'obli-

[1] Il gouverna l'abbaye de Corbie durant l'absence de saint Adélard, son oncle, surnommé l'Ancien.

[2] Il fut le quatrième abbé de Corbie, et succéda à Isaac. Celui-ci avait succédé, en 836, à Wala, frère de saint Adélard.

[3] Il n'y prit que le nom de Radbert; mais dans les ouvrages qu'il composa ensuite, il y ajouta le prénom de *Paschase*. C'était alors la coutume parmi les gens de lettres, surtout en France, de prendre des prénoms latins.

Digitized by Google

gèrent non-seulement d'interrompre les ouvrages auxquels il travaillait dans le repos du cabinet, mais même de se démettre de sa charge. La persécution que lui suscitèrent quelques-uns de ses propres religieux, excités à la révolte et soutenus par le crédit de quelques étrangers, fut si violente qu'il se vit contraint de recourir à l'assistance des moines de Saint-Riquier, dont il a relevé avec beaucoup d'éloges la charité qu'ils lui témoignèrent en cette rencontre, et aux conseils de son ami Loup, abbé de Ferrières, qui le servit fort utilement auprès du roi Charles le Chauve.

Le calme qui survint ensuite ne lui fit point changer la résolution que la vue des troubles lui avait fait prendre pour la démission volontaire de sa charge, parce que le principal motif de cette abdication, qui n'était autre que son humilité, subsistait toujours. Il se déchargea de ce pénible fardeau, qu'il n'avait jamais regardé comme un honneur, sur Eudes, son fils spirituel, que son mérite éleva depuis à l'évêché de Beauvais.

Il fit voir bientôt que ce n'était ni par amour pour l'oisiveté, ni pour jouir d'un lâche repos qu'il s'était réduit à l'état de simple religieux, et il s'appliqua avec une ardeur toute nouvelle à l'étude et à la méditation des vérités de l'Écriture. Il se remit dans sa vieillesse à ce lait spirituel dont il avait été nourri dès l'enfance, persuadé, disait-il, que ce doit être la première et la dernière nourriture de l'homme chrétien, et qu'elle lui était d'autant plus nécessaire dans sa vieillesse qu'il avait besoin de fortifier son homme intérieur, qui avait été dissipé par la diversité des affaires temporelles dont on l'avait chargé, et par les traverses qu'on lui avait suscitées. Ce n'est au reste qu'en ce sens qu'il consentait de redevenir enfant, selon l'idée de ceux qui regardent la vieillesse comme un retour à l'enfance. Et pour parler comme lui, ce fut avec joie qu'il se jeta entre les bras de la philosophie et de la sagesse chrétienne, afin qu'elle le nourrît du lait de l'Écriture sainte dans ses derniers jours, comme elle l'avait fait dans ses premières années.

Cette divine nourriture ne profita pas moins aux autres qu'à lui-même dans les ouvrages de piété qu'il composa, et dans les instructions de vive voix qu'il donnait aux religieux, surtout aux

Digitized by Google

jeunes. Il joignait toujours la prière à l'étude, pleurant sans cesse ses propres péchés et ceux du prochain. Pour s'entretenir dans ces sentiments de componction, après avoir fini ses Commentaires sur saint Matthieu et sur le psaume XLIV, il en composa un sur les Lamentations de Jérémie, qu'il dédia à Sévère, son ami, dont le vrai nom était Odilman. Dans cet ouvrage, comme dans quelques autres de ceux qu'il a écrits sur la fin de sa vie, il déplore les désordres de son temps, les vices scandaleux des ecclésiastiques et des religieux, la corruption effroyable des mœurs parmi les peuples et les funestes effets de l'invasion des pirates, c'est-à-dire des Normands, des années 856 et 857.

Quoiqu'il excellât dans toutes sortes de vertus, il semble qu'il n'y en eut pas de plus édifiante que cette modestie chrétienne qu'il fit paraître au milieu des emplois séculiers comme dans les exercices les plus réguliers du cloître. La faveur des grands ne lui donna jamais la moindre pensée d'élévation, non plus que la haute réputation que sa science et son habileté lui avaient acquise. Il se regardait sans hypocrisie, comme le rebut de ceux avec lesquels il avait à vivre, et comme le dernier des hommes. Persuadé qu'il était utile de faire connaître à la postérité le mérite et les actions des grands hommes, il avait écrit, comme nous l'avons remarqué, la vie de ses maîtres saint Adélard et Wala; mais il défendit très-expressément à ses disciples d'écrire la sienne; et nous ne pouvons pas nier que nous ne souffrions maintenant de la fidélité qu'ils lui ont gardée scupuleusement sur ce point.

Il mourut saintement vers l'an 865, le jour de saint Riquier, auquel il avait une dévotion particulière, principalement depuis l'union qu'il avait contractée avec les religieux de son monastère et qu'il en avait été si généreusement assisté durant ses disgrâces.

Il fut enterré dans la chapelle de Saint-Jean, où l'on avait coutume d'inhumer les corps de ceux de la communauté. Mais 208 ans environ après sa mort, comme on vit que Dieu honorait son tombeau de miracles de temps en temps, on transféra son corps dans l'église abbatiale de Saint-Pierre de Corbie, par l'autorité du Siége apostolique. Les martyrologes de l'Église de France et de l'Ordre de Saint-Benoît marquent sa fête au 26 avril.

Digitized by Google

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT PASCHASE RADBERT.

Nous avons de saint Paschase Radbert : 1° un savant *Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu*, divisé en douze livres. Les quatre premiers furent composés avant l'an 844, et les huit autres après l'an 851. Le Saint profita beaucoup du travail des Pères latins et de celui de saint Chrysostome. Il réfute solidement les erreurs de Félix d'Urgel, de Claude de Turin, de Gotescalc, et principalement celle de Jean Scot-Érigène sur la présence réelle.

2° Une *Explication du psaume* XLIV, divisée en trois livres, et dédiée à Emme, abbesse de Notre-Dame de Soissons, vers l'an 856.

3° Une *Explication des Lamentations de Jérémie*, écrite après l'année 857. Radbert entreprit cet ouvrage pour s'exciter à la componction.

4° Le livre *du Corps et du Sang de Jésus-Christ*, dédié à Warin, qui fut fait abbé de la Nouvelle-Corbie en 826. Dom Ceillier, t. XIX, p. 96, réfute ceux qui prétendent qu'il fut composé en 818. L'auteur y fit des additions vers l'an 844, et le dédia au roi Charles le Chauve. Quelques personnes furent choquées de certaines expressions qui s'y trouvaient, et qui étaient tirées de saint Ambroise; comme de ce que Paschase disait que *le Corps de Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie était le même que celui qui était né de la Vierge Marie, qui avait été crucifié et qui était ressuscité du tombeau.* Cela venait de ce qu'elles entendaient ce mystère dans le sens charnel des capharnaïtes. Il ne fut pas difficile au Saint de montrer que la doctrine qu'il enseignait était celle de l'Église catholique : c'est ce qu'il fit dans une lettre à Frudegard, moine de la Nouvelle-Corbie.

5° Le *Traité de la Foi, de l'Espérance et de la Charité*, publié pour la première fois par dom Bernard Pez, *Anecdot.*, t. I. Dom Martène en a donné une édition beaucoup plus exacte, *Ampliss. Collect.*, t. IX. Ce savant Bénédictin a donné aussi une édition du livre *du Corps et du Sang du Seigneur*, qui est infiniment plus complète et plus exacte que celle du

Digitized by Google

P. Sirmond; il y a joint les variantes que dom Sabbatier avait recueillies.

6° Les *Vies de saint Adélard et de Wala,* son frère, sous le titre d'*Épitaphe.*

7° Les *Actes des saints martyrs Rufin et Valère,* qui souffrirent dans le territoire de Soissons.

8° Le *Traité de l'enfantement de la sainte Vierge,* contre ceux qui soutenaient que cet enfantement n'avait eu rien de miraculeux. C'est par erreur que Feu-Ardent l'a fait imprimer à Paris, en 1576, sous le nom de saint Ildefonse, dans le recueil des œuvres de ce Père. Il ne l'a point donné de suite, mais par morceaux, qu'il a joints à d'autres traités. Dom Luc d'Achéry l'a donné de suite d'après un manuscrit de Corbie, *Spicil.,* t. XII.

9° Quelques *Poésies* et une *Lettre* au roi Charles le Chauve, en lui envoyant le traité *du Corps et du Sang du Seigneur.*

Saint Paschase Radbert ne parle dans ses ouvrages que d'après l'Écriture et les Pères. On y voit qu'il était très-versé dans les langues grecque et hébraïque. Son style est toujours approprié aux matières qu'il traite. On lui reproche de tomber quelquefois dans des redites et dans des digressions qui coupent le fil de son discours.

Le P. Sirmond donna en 1618 une édition des œuvres de saint Paschase Radbert, 1 vol. in-fol. On n'y trouve point le *Traité de la Foi, de l'Espérance et de la Charité,* non plus que quelques ouvrages qui n'ont été découverts que depuis. Les œuvres du même Saint ont été aussi imprimées dans la *Bibliothèque des Pères.*

LE BIENHEUREUX ANTOINE NAYROT,

FRÈRE-PRÊCHEUR, MARTYR.

Antoine, né de parents honnêtes, à Rivoli, diocèse de Turin, fut admis dès sa jeunesse au nombre des Frères-Prêcheurs, dans le couvent de Saint-Marc, à Florence, au temps ou saint Antonin gouvernait ce monastère. Étant parti de la Sicile pour venir à Naples, il fut pris par les pirates de Tunis et conduit en Afrique. D'abord il supporta quelque temps son malheur avec

Digitized by Google

courage, mais enfin il abjura la foi de Jésus-Christ. Il était déjà dans ce bourbier depuis quatre mois, quand le Seigneur, jetant sur lui un regard de miséricorde, le releva par la vertu de sa puissance. Antoine s'appliqua pendant plusieurs mois à se préparer, par des pénitences corporelles et par la récitation de l'office divin, au combat qu'il allait avoir à soutenir. Ensuite, lorsqu'il eut été purifié de ses péchés par les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, il revêtit l'habit de son Ordre. Puis il se présenta devant le bey de Tunis, qui revenait d'une expédition, et, s'accusant d'impiété en présence d'une grande multitude, il déclara seule vraie la religion chrétienne, de laquelle il s'était écarté, et fit avec enthousiasme un magnifique éloge du Christ. Le bey, ayant essayé vainement de le séduire, à force de promesses et de douces paroles, le livra au chef de la religion musulmane pour le faire condamner. Le serviteur de Dieu déconcerta par son courage les efforts impies par lesquels cet homme ne cessa, pendant trois jours, de le solliciter à une nouvelle apostasie. Il supporta avec une patience à toute épreuve les outrages et les coups que lui prodiguaient les barbares, distribuant aux pauvres les secours que lui avait offerts la charité des fidèles de Jésus-Christ; et ne prenant pour nourriture que du pain et de l'eau, il se disposait à mourir. Le cinquième jour après celui où il avait été jeté en prison, le juge le fit comparaître, et l'ayant trouvé inébranlable dans sa résolution, le condamna à être lapidé. Traîné au lieu du martyre, le Saint se mit à genoux, leva les mains vers le Ciel, et soutint tout en priant et sans faire un seul mouvement le choc des pierres qu'on lui lançait. Il mourut ainsi pour la foi le 10 avril de l'an 1460. Les barbares essayèrent de brûler son corps, qui demeura miraculeusement intact au milieu des flammes. Des Génois, qui faisaient le commerce à Tunis, le rachetèrent à prix d'argent, et, après l'avoir lavé, il l'envoyèrent dans leur patrie. Un doux parfum s'exhalait des membres du Martyr. L'an 1469, le duc de Savoie, Amédée III, le fit transférer à Rivoli. La gloire de cette mort, soufferte courageusement pour Jesus-Christ, fut augmentée par des bienfaits miraculeux que beaucoup de personnes reconnurent devoir aux mérites du

Digitized by Google

confesseur. Le culte qu'il recevait déjà en fut considérablement augmenté et se répandit au loin, sans cesser jamais, jusqu'à ce qu'enfin il fut approuvé par le Pape Clément XIII. Ce Pontife permit à tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs de réciter l'office et de célébrer la Messe en l'honneur du Bienheureux Antoine.

LE BIENHEUREUX JEAN DE BRESSE,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Jean naquit à Saint-Trivier, petite ville de la principauté de Dombes, et qui avoisine le pays bressan. Il prit l'habit de Saint-François à Dole, dans le comté de Bourgogne, et ce fut à sa sollicitation que Philibert, comte de Bresse, qui avait une vénération singulière pour lui, bâtit un couvent pour les Franciscains à Pont-de-Vesle, au diocèse de Lyon, en 1471.

Pendant quarante années de profession, Jean de Bresse s'occupa de la chaire, et dédaignant de répandre des fleurs sur des vérités qui n'ont besoin que d'être exposées clairement pour être senties, il s'attacha uniquement à toucher le cœur de son auditoire. On dit de lui qu'il prêchait comme un Apôtre, et qu'on ne pouvait l'entendre sans être porté à la pénitence et sans ressentir l'embrasement de l'amour divin.

La réputation de sa sainteté s'étant répandue en France, Charles VIII, qui l'estimait et qui respectait ses vertus, voulut qu'il baptisât le Dauphin, dont Anne de Bretagne accoucha; la cérémonie s'en fit dans la chapelle du château du Plessis-les-Tours, et ce fut saint François de Paule qui tint l'enfant sur les fonds et le nomma Charles-Roland.

Ce même prince Charles VIII partant pour aller prendre possession du royaume de Sicile, la reine l'accompagna jusqu'à Lyon, où Jean de Bresse fut contraint de le suivre; et pour donner à ce religieux des marques de l'affection qu'elle lui portait, elle obtint du roi qu'à ses dépens il fît construire, hors la porte de la ville et près de la rivière de Saône, un couvent pour les Observantins. Ces personnes royales en posèrent la première pierre avec cette inscription : *Jésus, Marie, Charles huitième et*

Digitized by Google

Anne Reine, Fondateurs de cette Église de Notre-Dame-des-Anges en 1493.

Le roi étant parti pour son expédition, la reine resta à Lyon, et Jean de Bresse, qu'elle avait retenu auprès d'elle, y fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau en 1494. Il était fort avancé en âge, et n'avait cependant rien diminué de ses austérités et de son attachement à l'étroite observance de sa règle. On l'inhuma dans une chapelle bâtie sous son nom, au couvent de Sainte-Marie-des-Anges de Lyon; et il s'opère beaucoup de miracles à son tombeau, quoique durant les guerres civiles, en 1560, les calvinistes l'en aient tiré et aient précipité ses reliques dans la Saône.

LE VÉNÉRABLE CARDINAL FRANÇOIS DE SOURDIS,

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

François d'Escoubleau de Sourdis, cardinal-archevêque de Bordeaux en 1598, illustra son pontificat par beaucoup de saintes œuvres. Les Minimes, les Capucins, les Carmes, les Feuillants, les Ursulines, les religieuses de Notre-Dame, sanctifièrent la ville; les Jésuites eurent deux maisons; une célèbre chartreuse fut dédiée à la très-sainte Vierge, et la ville respira la piété. Le pieux Archevêque aida de ses biens toutes ces œuvres. Dans un cruelle famine qui désola Bordeaux, il nourrit tous les pauvres. Il fit acheter des biens jusqu'en Italie et les distribua aux pauvres honteux. Toute sa vie fut consacrée à la charité et aux bonnes œuvres. Il était à Paris en 1610, où Henri IV fut assassiné. A la première nouvelle qu'il en eut, il courut au Louvre, et trouvant encore de la chaleur au corps du malheureux roi, dont le pouls battait encore, il lui donna l'absolution. Il tint un Concile dans sa province de Bordeaux pour la réformation des mœurs; et n'étant âgé que de cinquante-trois ans, il mourut en odeur de sainteté le 26 avril 1628.

Digitized by Google

LA VÉNÉRABLE SŒUR MARIE DES ANGES.

CARMÉLITE.

Eugénie de Pontoux, plus connue sous le nom de Sœur Marie des Anges, naquit à Châlon, d'une famille honorable. Elle était fille de M. de Pontoux, seigneur de Moissenant, et de demoiselle Reine des Bois. Une de ses proches parentes, Françoise Languet[1], veuve de Robert de Pontoux, contribua par ses largesses à établir à Châlon, en 1610, une maison de Carmélites. Cette édifiante communauté avait pris la place des Claristes dans la rue Sainte-Marie. Aussitôt que cet établissement fut formé, Eugénie ressentit un vif désir de s'y consacrer à Dieu. Ses parents voulaient l'engager dans les liens du mariage; mais elle montra pour cet état un éloignement invincible, et suivit, contre le gré de sa famille, la voix de Dieu qui l'invitait à s'offrir entièrement à lui. Lorsqu'elle prit congé de sa mère, elle se prosterna devant elle pour lui demander sa bénédiction; cette pauvre mère, aveuglée par une tendresse excessive, la maudit et s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet. Eugénie le reçut sans témoigner la moindre impatience, et le même jour elle prit l'habit des filles de Sainte-Thérèse.

Tous ses désirs étaient exaucés. Elle était ravie d'entrer dans un Ordre qui fait de la prière sa principale occupation, d'être admise parmi ces anges terrestres qui prient pour leurs frères, s'interposent entre le Ciel et nous, lèvent les mains sur la montagne, tandis que nous combattons dans la plaine, suppléent à la négligence de ceux-ci, à la vie agitée de ceux-là, expient les fautes et les égarements de la multitude, détournent la colère de Dieu provoquée par nos passions, pleurent entre le vestibule et l'autel, et attirent la grâce du Ciel sur les particuliers et sur l'État.

Eugénie prouva bientôt combien sa vocation était solide et véritable. Pendant son noviciat, M. Gallemant, prêtre de l'Oratoire, l'un des premiers supérieurs de l'Ordre des Carmélites en France, eut un entretien avec Sœur Marie des Anges, dans une visite

[1] Cette dame charitable fonda aussi les Minimes, et posa la première pierre de l'église dont Cyrus de Thiard fit la consécration en 1603.

Digitized by Google

qu'il fit au monastère de Châlon. Il conçut une si haute estime de ses vertus qu'il ne craignit pas de dire que, quand le monastère n'aurait été fondé que pour elle seule, on devrait se féliciter de cette fondation.

Après avoir achevé le temps destiné au noviciat, notre pieuse Carmélite fit profession dans le même couvent où elle avait reçu l'habit. Le P. Perry, son contemporain, qui avait avec elle de fréquents rapports, se plaît à rendre témoignage à ses vertus dans son *Histoire de Châlon*. Voici les traits les plus remarquables de cet éloge. Marie des Anges pratiquait dans un souverain degré de perfection la douceur et l'humilité, si recommandées par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sa mortification était continuelle, et quelquefois excessive; ce que l'on en a su n'est rien en comparaison de ce qu'elle en a caché. Les confidences qu'elle a faites à l'une de ses Sœurs nous apprennent qu'elle n'a jamais manqué à l'obéissance avec intention, qu'elle a toujours joui de la présence de Dieu et de la paix intérieure de l'âme. Aussitôt, disait-elle, que je sens s'élever quelque trouble dans mon âme, il se dissipe dès que je regarde Jésus-Christ.

Les supérieurs l'ont toujours fort estimée. Elle fut prieure plus de vingt ans à diverses reprises, et elle gouvernait avec tant de perfection que le P. Gibieuf de l'Oratoire, admirant sa conduite, disait que dans les couvents qu'il avait visités, il n'en trouvait point de plus douce ni de plus efficace. Il en était si satisfait qu'il promettait aux religieuses qui la choisissaient pour prieure de la leur accorder une année de plus que le temps ordinaire. Le cardinal de Bérulle prit un soin particulier de la conduite de Marie des Anges, et lui donna divers avis sur ce sujet, écrits de sa propre main. A la dernière visite qu'il fit au monastère de Châlon, il lui parla pendant tout un jour, et en reçut des lumières très-pures sur le mystère de l'Incarnation et sur l'Ame sainte du Sauveur.

Ce grand mystère était l'objet particulier de la dévotion de Marie des Anges. Étant un jour malade, et sans nulle apparence de danger, elle se trouva tout-à-coup dans les angoisses de la mort. Son âme fut comme séparée de son corps; elle ressentit un déchirement intérieur très-douloureux. Tant que cette détresse

Digitized by Google

dura, elle ne put appeler personne, ni faire aucun signe. Elle vit comment l'Ame du Sauveur avait été séparée de son adorable humanité, et de quel prix était une séparation si intime. Revenue à elle-même, elle versa d'abondantes larmes, et dit à ses Sœurs : « Oh Dieu ! qu'il est grand le sacrifice que Jésus-Christ a fait à son Père céleste, en lui donnant une vie si précieuse ! Oh ! que nous sommes obligés à cette sainte Ame de Jésus qui a supporté ce douloureux détachement, et que nous avons besoin de son secours au moment de la mort ! »

Un jour qu'elle était en oraison dans sa chambre après Complies, sans feu ni lumière, une Sœur qui était auprès d'elle la vit resplendissante de clarté. Cette bonne fille se mit à crier : « Ma Mère, ma Mère, vous voyez quelque chose de grand ! » Marie des Anges lui imposa silence, et cette merveille s'étant renouvelée une autre fois, elle ne voulut rien révéler des opérations de la grâce. On croit qu'elle a toujours conservé l'innocence du Baptême. Ses intentions étaient si pures qu'elle n'aspirait qu'à la seule gloire de Dieu. Dans les violentes douleurs que lui causait une colique graveleuse, on l'entendit s'écrier : « Mon Dieu ! s'il vous plaît de donner la paix à votre peuple, et que je souffre ces douleurs jusqu'au jour du jugement, je suis bien contente. »

Elle fut un jour grossièrement insultée; mais elle n'en témoigna aucun ressentiment; l'offense faite à Dieu la touchait beaucoup plus que celle qui avait sa personne pour objet. Bonne et compatissante, elle soulageait merveilleusement les personnes affligées qui lui confiaient leurs peines. Dieu était comme le centre de son âme; jamais elle ne perdait de vue sa sainte présence. Le Saint-Esprit lui avait donné des sentiments fort relevés sur quelques paroles de Notre-Seigneur et de la sainte Écriture; elle les expliquait avec facilité. Elle avait une dévotion particulière à sainte Thérèse, à la R. M. Madeleine de Saint-Joseph, et au pieux cardinal de Bérulle, dont elle éprouva le secours dans une maladie.

Après avoir passé en religion quarante-quatre ans d'une vie mortifiée et vraiment angélique, Sœur Marie fut atteinte d'un rhume très-violent et d'une fièvre qui ne lui laissait de repos ni

Digitized by Google

le jour ni la nuit. Le jeudi saint avant sa mort, comme on portait le saint Sacrement au tombeau, elle vit Notre-Seigneur jeter un brasier d'amour dans son cœur et y enfermer son image. Il daigna lui adresser ces paroles : *Sors, sors pour t'unir à l'Essence divine*. Elle le suivait avec les saints Apôtres, toute ravie et hors d'elle-même. La nuit suivante, elle eut encore l'honneur de le voir ; il la regardait avec une douceur ineffable, et lui fit voir un rayon de la gloire qui devait être sa récompense. Dix jours environ avant son décès, Notre-Dame lui apparut et lui communiqua une profonde humilité. Le dimanche, veille de sa mort, elle voulut malgré sa faiblesse recevoir à genoux le saint Sacrement, dernière et touchante preuve de la dévotion spéciale qu'elle avait toujours eue pour la sainte Eucharistie, car elle la visitait trente-quatre fois par jour, en honneur des années que Jésus-Christ a passées sur la terre.

Sur les onze heures du soir, on lui donna l'Extrême-Onction ; et quoiqu'elle eût une peine très-grande à parler, elle ranima toutes ses forces pour demander pardon à Dieu, aux supérieurs et à la communauté qui l'entourait. La dernière parole qu'elle prononça fut le saint Nom de Jésus. Ensuite elle entra dans une agonie de trois heures, très-douce et très-paisible. Elle mourut à trois heures du matin, le 26 avril 1654, âgée de soixante-sept ans et quelques mois. Sa face parut fort belle après sa mort. Toute la ville de Châlon courut à ses obsèques. Pendant qu'on célébrait la Messe pour le repos de son âme, une religieuse qui la recommandait à Dieu, entendit ces paroles dans son intérieur : *Gloria Libani data est ei, decor Carmeli et Saron*[1]. On entendit aussi une douce harmonie près de sa sépulture, et le soir, après Matines, on vit paraître une étoile sur l'église.

« Et quand nous n'aurions pas, ajoute le P. Perry, toutes ces faveurs extraordinaires pour juger avec piété du bonheur dont elle jouit dans le Ciel, les excellentes vertus qu'elle a pratiquées pendant toute sa vie nous en donnent de fortes persuasions. Ce ne sont pas les miracles qui font les Saints, mais une vie sainte, suivie d'une sainte mort. Pour moi, il faut que j'avoue que j'ai

[1] Isaïe, c. XXXV, v. 2.

Digitized by Google

eu l'honneur de lui parler assez souvent, et que je n'ai rien vu dans tous ses discours qui ne fût d'une très-haute édification, qui ne persuadât une sainteté très-éminente et un grand détachement de toutes les choses de la terre. » (PÉQUÉGNOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A Rome, grande fête en ce jour, au couvent de Sainte-Claire, à Sainte-Marie-des-Monts, où la très-sainte Vierge, Mère de Dieu, parut le 26 avril 1579, illuminée de lueurs célestes.

Ce même jour de l'an 1419, Notre-Dame-de-Hall, en Hainaut, rendit la vie à un enfant mort depuis trois jours, miracle attesté par Juste Lipse.

Sous le pontificat de Paul II, dans l'église du couvent des Augustins de Genazzano, diocèse de Palestrina, une image de la très-sainte Vierge apparut miraculeusement, et fut aussitôt en grande vénération à cause de la grandeur et de l'éclat des miracles, qui y attirent un grand concours de peuple. On honore cette sainte image le 26 avril, sous le nom de Notre-Dame-de-Bon-Conseil.

A Ajaccio et dans l'Ordre des Servites, on célèbre également aujourd'hui l'apparition et la fête de Notre-Dame-de-Bon-Conseil.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Rome, fête de saint Clet, pape, le second qui gouverna l'Église après l'Apôtre saint Pierre. Il reçut la couronne du martyre durant la persécution de Domitien.

Au même lieu, saint Marcellin, pape et martyr, qui, sous l'empereur Maximien, fut, avec Claude Cyrin et Antonin, décapité pour la foi de Jésus-Christ. Il y eut alors une si furieuse persécu-

[1] SEXTO KALENDAS MAII. LUNA.

Romæ, natalis beati Cleti papæ, qui secundus post Apostolum Petrum rexit Ecclesiam, et in persecutione Domitiani martyrio coronatus est. — Ibidem, sancti Marcellini papæ et martyris, qui sub Maximiano pro fide Christi una cum Claudio, Cyrino et Antonino capite truncatus est : quo tempore magna fuit persecutio, ita ut intra mensem, decem et septem millia Christianorum mar-

Digitized by Google

tion, qu'en moins d'un mois dix-sept mille Chrétiens obtinrent la palme du martyre.

A Amasée, dans le Pont, saint Basilée, évêque et martyr, qui souffrit une mort glorieuse sous l'empereur Licinius. Son corps, jeté dans la mer, fut découvert par Elpidiphore, sur la révélation d'un Ange, et enterré avec honneur.

A Bragne, en Portugal, saint Pierre, martyr, premier évêque de cette ville.

Additions des autres martyrologes.

Saint Pracorde, honoré à Corbie.

La Bienheureuse Aldobrandesca, religieuse du Tiers-Ordre des Humiliés. Elle est honorée à Sienne, où elle florissait dans la dernière moitié du XIII^e^ siècle.

Saint Juste et saint Nestor, moines, honorés chez les Grecs.

Saint Trudpert, martyr en Allemagne, dans le Brisgau.

Saint Jules, martyr en Afrique avec plusieurs autres.

Saint Lucide, évêque de Vérone, honoré en ce jour 26 avril.

Saint Pérégrin, confesseur, fils de saint Guillaume, du 6 avril, où se trouve sa vie; il est honoré en ce jour.

Saint Clarent, évêque de Vienne.

Sainte Herluque (Helluca), vierge solitaire en Souabe.

Saint Infroy (Infredus), évêque de Cavaillon.

Saint Séverin de Septempéda, évêque de la ville qui porte son nom dans la Marche d'Ancône.

Saint Austier (Austerius), évêque de Périgueux.

Saint Die d'Alexandrie, martyr sous Dioclétien.

Le Bienheureux Caïdoc, prince Irlandais, mort en odeur de sainteté à Saint-Riquier.

tyrio coronarentur. — Amaseæ, in Ponto, sancti Basilei episcopi et martyris, qui sub Licinio imperatore illustre martyrium consummavit, cujus corpus in mare projectum, et ab Elpidiphoro Angeli monitu repertum honorifice tumulatum fuit. — Bracari, in Lusitania, sancti Petri martyris, primi ejusdem civitatis episcopi. — Viennæ, sancti Clarentii episcopi et confessoris. — Veronæ, sancti Lucidii episcopi. — In monasterio Centula, sancti Richarii presbyteri et confessoris. — Trecis, sanctæ Exuperantiæ virginis.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Bachelier, prêtre-sacristain de la Bazouge de Chéméré, département de la Mayenne, arrêté pour être conduit à Laval, massacré dans le chemin à coups de bayonnettes, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, le 26 avril 1795.

Urbain Violet, prêtre de Tours, ayant refusé le serment, fut conduit à Blaye pour être déporté; il mourut à l'hôpital de cette ville à soixante-cinq ans, le 26 avril 1794.

Hyacinthe Roquefeuille, chanoine de l'église collégiale de Lille, ayant refusé le serment schismatique, s'en alla à Valence, près d'Albi; arrêté là et conduit dans les prisons de Toulouse comme prêtre réfractaire, il fut guillotiné le 26 avril 1794.

Pierre Lenormand, prêtre directeur des Frères de la Doctrine chrétienne à Rouen, pour avoir refusé le serment schismatique, fut conduit à Rochefort pour être déporté, et y mourut le 26 avril 1794.

Digitized by Google

VINGT-SEPTIÈME JOUR D'AVRIL.

Sainte Zite ou Zita, servante. — Saint Anastase Ier, pape. — Saint Anthime, évêque de Nicomédie, martyr. — Saint Antonin, martyr. — Invention des reliques de saint Symphorien, martyr. — Saint Jean le Décapolite. — Le Bienheureux Frédéric, évêque de Liége, martyr. — Saint Pierre Armengol, de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci. — Le Bienheureux Jacques d'Illyrie, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Guillaume Josselin, Frère-Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE ZITE OU ZITA,

SERVANTE.

Sainte Zita naquit au commencement du XIIIe siècle, de pauvres paysans, au village de Mont-Segradi, à huit milles environ de Lucques. Elle eut un oncle et une sœur qui moururent en odeur de sainteté. Elle les surpassa l'un et l'autre. A l'âge de douze ans, elle se mit au service d'un noble habitant de Lucques, nommé Fatinelli, dont la maison était attenante à l'église de Saint-Fridien; elle y demeura humble servante jusqu'à sa mort, près de cinquante ans de suite.

Pauvre elle-même, Zita aimait les pauvres avec une tendresse de mère. Ses modiques gages, ce qu'elle recevait d'ailleurs, tout était pour eux. Elle visitait surtout les pauvres malades, les consolait avec une affection cordiale, se privait elle-même du nécessaire pour leur procurer quelque chose qui leur fît plaisir. Plus d'une fois Dieu vint au secours de sa charité. Un pèlerin, brûlé de la soif et de la chaleur, lui demanda un jour l'aumône. N'ayant absolument rien, elle ne savait que faire; tout-à-coup elle lui dit d'attendre un instant, va puiser de l'eau dans un vase, la lui apporte et fait dessus le signe de la Croix. Le pèlerin en ayant goûté, en but à longs traits : cette eau se trouvait changée en vin des plus délicieux qu'il eût bu de sa vie. La nourriture qu'on lui assignait à la maison, elle y touchait

Digitized by Google

rarement, mais réservait le tout pour quelque pauvre ou quelque malade. Elle avait un lit convenable, mais c'était pour y réchauffer les pauvres; pour elle, sa couche ordinaire était la terre ou une planche. Toutes les misères, corporelles ou spirituelles, excitaient en elle une tendre commisération. C'était l'usage, quand les magistrats devaient condamner à mort un criminel, de l'annoncer par le son des cloches. A ce signal, la pauvre servante se mettait en prières avec larmes, pendant trois ou quatre jours, quelquefois jusqu'à sept, pour obtenir au malheureux le salut de son âme. Douce, humble, soumise envers tout le monde, Zita était d'un courage intrépide à l'égard des libertins. Un des domestiques ayant voulu attenter à sa pudeur, elle lui déchira le visage avec ses ongles. Pour conserver le précieux trésor, elle joignit une prière presque continuelle au jeûne et à la mortification. Elle se levait à minuit, assistait à Matines dans l'église voisine de Saint-Fridien, y priait avec larmes et pour soi et pour les autres.

Ces exercices de piété et de charité n'empêchaient point Zita de servir ses maîtres avec une ponctualité humble et affectueuse. Quand il leur arrivait de se fâcher contre elle ou d'autres personnes, elle se jetait à leurs pieds; quoiqu'il n'y eût rien de sa faute, elle leur demandait humblement pardon. Cette humilité, jointe à ses autres vertus, leur inspira pour elle une religieuse vénération.

Une nuit de Noël, qu'il faisait extrêmement froid, Zita se disposait à se rendre à Matines. Son maître lui dit : « Comment cours-tu à l'église par un temps si froid, que nous pouvons à peine nous en défendre ici avec tous nos vêtements? toi surtout, épuisée par le jeûne, vêtue si pauvrement, et qui vas t'asseoir sur un pavé de marbre! Ou bien reste ici, pour vaquer à tes saintes oraisons, ou bien prend sur tes épaules mon manteau à fourrures pour te garantir du froid. » Zita, ne voulant pas manquer à un office aussi solennel, s'en allait avec le manteau, lorsque le maître lui dit, comme pressentant ce qui allait lui arriver : « Prends garde, Zita, que tu ne laisses le manteau à un autre, de peur que, s'il est perdu, je n'en souffre du préjudice, et toi de

Digitized by Google

grosses fâcheries de ma part. » Elle lui répondit : « Ne craignez pas, monsieur, votre manteau vous sera bien gardé. » Entrée dans l'église, elle aperçut un pauvre demi-nu, qui murmurait tout bas, et qui, de froid, claquait des dents. Émue de compassion, Zita s'approche et lui dit : « Qu'avez-vous, mon frère, et de quoi vous plaignez-vous? » Lui, la regardant d'un visage placide, étendit la main et toucha le manteau en question. Aussitôt Zita l'ôte de ses épaules, en revêt le pauvre, et lui dit : « Tenez cette peluche sur vous, mon frère, jusqu'à la fin de l'office, et vous me la rendrez; n'allez nulle part, car je vous mènerai à la maison et vous chaufferai près du feu. » Cela dit, elle alla se mettre à l'endroit où elle priait d'ordinaire. Après l'office et quand tout le monde fut sorti, elle chercha le pauvre partout, au dedans et au dehors de l'église, mais ne le trouva nulle part. Elle se disait : « Où peut-il être allé? Je crains que quelqu'un ne lui ait pris le manteau, et que, de honte, il n'ose se présenter à mes yeux. Il paraissait assez honnête, et je ne crois pas qu'il ait voulu attraper le manteau et s'enfuir. » C'est ainsi qu'elle excusait pieusement le pauvre. Mais enfin, ne l'ayant pu trouver, elle revenait un peu honteuse, espérant toujours néanmoins que Dieu apaiserait son maître ou inspirerait au pauvre de rapporter le manteau. Quand elle fut de retour à la maison, le maître lui dit des paroles très-dures, lui fit de vifs reproches. Elle ne répondit aucun mot ni aucun signe d'impatience, mais lui recommandant de bien espérer, elle lui raconta comment la chose s'était passée. Il entrevit bien ce qu'il en pouvait être, mais ne laissa pas de murmurer jusqu'au dîner. A la troisième heure, voilà sur l'escalier de la maison un pauvre qui charmait tous les spectateurs par sa bonne mine; et qui, portant le manteau dans ses bras, le rendit à Zita, en la remerciant du bien qu'elle lui avait fait. Le maître voyait et entendait le pauvre. Il commençait, ainsi que Zita, à lui adresser la parole, lorsqu'il disparut comme un éclair, laissant dans leurs cœurs une joie inconnue et ineffable, qui les ravit longtemps d'admiration.

Quand la Bienheureuse Zita fut avancée en âge comme en perfection, les nobles hommes qu'elle servait depuis si longtemps ne

Digitized by Google

se permirent plus de la regarder comme leur servante, mais uniquement comme la servante de Dieu. Ils la laissèrent libre de faire ce qu'elle voudrait, lui fournissant libéralement, comme à une de leurs filles, tout ce qui pouvait lui convenir. Zita, qui aimait la pauvreté volontaire, étant pauvre, l'aima plus encore quand elle ne devait plus manquer de rien ; laissée libre de faire ce qu'elle voulait, elle n'en servit pas moins humblement et affectueusement ses maîtres ; ni l'infirmité de la vieillesse, ni l'infirmité du sexe, ne diminua rien de sa ferveur et de ses austérités. Dieu, qui l'avait comblée de tant de faveurs depuis les premières années de sa vie, l'en combla plus encore vers la fin. Plus elle approchait du terme, plus elle se détachait de la terre et aspirait au Ciel. L'an de Jésus-Christ 1272, le 27 avril, un mercredi, à la troisième heure, munie des Sacrements de l'Église, entourée de pieuses femmes, sans aucun signe de douleur ni d'agonie, les yeux levés au Ciel et les mains jointes, elle passa de ce monde à l'autre.

Une étoile brillante parut au-dessus de la ville de Lucques, à la vue de tout le monde. Sa clarté était telle qu'elle ne put être éclipsée ni par la clarté des autres étoiles ni même par la clarté du soleil. Les enfants, sans que personne leur en eût appris la nouvelle, se mirent à crier incessamment dans les places et dans les rues : « Allons, courons à l'église de Saint-Fridien ; car Zita, la Sainte, est morte ! La noble famille des Fatinelli prépara des funérailles convenables. Une multitude innombrable d'étrangers de tout âge et de tout sexe remplit bientôt l'église, le cloître et les places d'alentour. Tous et chacun, à l'envi l'un de l'autre, s'efforçaient de toucher le corps de la servante de Dieu. Pendant plusieurs jours, il fut impossible au clergé de célébrer l'office funèbre, ni de procéder à la sépulture : jour et nuit la multitude du peuple se pressait autour du saint corps ; chacun voulait avoir quelque relique de ses vêtements, à tel point que, encore que l'on eût soin de les renouveler de temps à autre, elle demeura plusieurs fois demi-nue. Pour que le saint corps ne fût pas mis en pièces, et pour contenir quelque peu la multitude, des hommes pieux et déterminés, tantôt sous un prétexte, tantôt

Digitized by Google

sous un autre, le transportèrent dans l'enceinte du chœur, dans le cloître, dans le chapitre, dans le réfectoire, dans la chambre des hôtes et dans d'autres lieux du monastère, l'enfermant dans des caisses de bois. Mais la foule pénétrait partout, et plus d'une fois brisa les caisses.

Des miracles sans nombre vinrent augmenter la dévotion. Les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les boiteux marchaient, les muets parlaient, les malades étaient guéris. Enfin le prieur du monastère, de l'avis des personnes sages, particulièrement des Frères-Prêcheurs et Mineurs, enferma le saint corps dans un sarcophage de pierre. Mais après quelques jours il en découla une liqueur qui ne cessa d'opérer des guérisons. Pour en être témoins, on vit accourir au tombeau de la Sainte des Cardinaux, des Archevêques, des Évêques, des princes, des barons, des chevaliers de toutes les parties du monde. Cent cinquante de ces miracles ont été examinés et prouvés juridiquement. Nous n'en citerons qu'un.

Le 23 février 1300, on prit à Capoue un jeune homme appelé Chécus, avec un soi-disant Martin, lesquels cherchaient à vendre une ânesse sur le marché. Cette ânesse fut reconnue et réclamée par un habitant de Sulmone, qui accusait Chécus et Martin de la lui avoir volée. Ils furent arrêtés l'un et l'autre. L'hôte chez lequel ils étaient logés apporta aux juges deux bottines, dans lesquelles se trouvaient sept clefs que Chécus lui avait remises. Les deux individus ainsi suspects furent mis à la question. Martin confessa qu'il avait volé l'ânesse et commis beaucoup d'autres crimes. Chécus soutint d'abord qu'il n'était pas coupable, mais ensuite, vaincu par les tourments, il avoua qu'il avait aidé Martin dans tout ce qu'il venait d'avouer. Ils furent tous deux condamnés à être pendus. L'exécution eut lieu le dernier jour de février. Deux gardes restèrent auprès de la potence depuis le matin jusqu'au soir. Au moment qu'ils s'en retournaient chez eux, ils virent un des pendus qui les suivait, disant : « Sainte Zita, secourez-moi ! » ayant encore les mains garrottées et un bout de corde au cou. Les gardes, ayant peur, se saisirent de Chécus et le ramenèrent au juge. Interrogé sur ce que ce pouvait être,

Digitized by Google

et qui avait coupé la corde, il répondit : « Une certaine dame m'apparut, me soutint les pieds tant que les gardes furent auprès de moi ; mais quand ils s'en retournèrent, cette dame coupa la corde, et me dit : Va-t-en, va-t-en ! » Il n'avait d'autre mal, sinon que ses jambes étaient enflées et noires de sang. Il disait que, par la crainte de Dieu et de la Bienheureuse Zita, on devait le renvoyer, parce qu'il voulait aller à Lucques se présenter à l'église de la Sainte. Le juge voulait lui rendre ses hardes ; mais Chécus les refusa, et dit qu'il voulait aller à Lucques tel qu'il était descendu de la potence, avec la corde au cou et les clefs qu'on lui avait attachées. Les deux gardes, en présence du juge et de plusieurs témoins, prêtèrent serment sur les Évangiles qu'ils avaient gardé les deux pendus depuis le matin jusqu'au soir, et acte en fut dressé.

Le 25 mars de la même année, Chécus vint à Lucques, présenta au prieur de Sainte-Zita le susdit acte, avec les clefs et le bout de corde, déposa le tout dans le monastère en présence de plusieurs témoins, devant lesquels il assura plusieurs fois avec serment la vérité de ce qui vient d'être dit, montrant en preuve ses jambes enflées et noires. Il exposa de plus qu'il avait rencontré ledit Martin en route, sans savoir que ce fût un voleur ni que l'ânesse eût été volée ; que c'était à sa prière qu'il avait porté les clefs et les bottines, et à son ordre qu'il les avait remises à l'hôte ; que c'était pour se récupérer de l'argent qu'il avait dépensé pour lui et pour Martin, à la prière de celui-ci, qu'il avait aidé à vendre l'ânesse. Ensuite lui arriva tout ce qui était contenu dans l'acte.

La république et cité de Lucques a pris pour sa patronne sainte Zita, la pauvre servante, comme Paris a pris pour sa patronne une humble bergère, et Madrid pour son patron un pauvre laboureur. Sainte Zite ou Zita est honorée le 27 avril.

(Rohrbacher.)

SAINT ANASTASE Ier,

PAPE.

Saint Anastase, Romain de naissance, fut élu le 5 décembre de l'an 398 pour remplir le Saint-Siége après la mort du Pape

Digitized by Google

Sirice. Il soutint très-dignement, durant tout le cours de son épiscopat, l'opinion que l'on avait de sa vertu et de son mérite avant son élévation. Loin de se laisser éblouir par l'éclat de sa dignité, il semble que ce lui fut un plus grand sujet de précaution pour conserver l'humilité dans laquelle il avait toujours vécu et pour se maintenir dans le détachement où il s'était mis pour Jésus-Christ à l'égard des biens et des honneurs de la terre. Saint Jérôme, qui voyait en lui un homme de sainte et d'heureuse mémoire, le loue d'avoir été dans une pauvreté très-riche : ce qui nous laisse l'idée de la perfection chrétienne où il était parvenu par la pratique des vertus évangéliques. Ce Père nous expose aussi que saint Anastase était pourvu des qualités et des grâces nécessaires pour bien gouverner le troupeau qui lui était confié, lorsqu'il l'appelle un Évêque d'une sollicitude vraiment apostolique. Sa vigilance et son zèle garantirent la ville de Rome de l'infection des hérésies, et principalement de l'origénisme, qui s'y était subtilement glissé du temps de son prédécesseur par le moyen du prêtre Rufin, qui avait traduit et répandu les livres d'Origène où se trouvaient des erreurs. Il porta le flambeau de la vérité dans les coins où les hérétiques s'étaient cachés, les découvrit heureusement. Ses soins furent secondés par ceux de l'illustre veuve sainte Marcelle, dame romaine, d'une vertu qui édifiait toute la ville. Il écrivit sur ce sujet à Jean, évêque de Jérusalem, une lettre que nous avons parmi les Œuvres de saint Jérôme et dans les Recueils des Conciles. Il en fit beaucoup d'autres pour répondre aux consultations qu'on lui adressait. Mais il ne nous est resté que quelques fragments d'une de ces lettres qu'il écrivit à Ursin touchant l'Incarnation de Jésus-Christ.

Il eût été à souhaiter, pour le bien de toute l'Église, que le pontificat de saint Anastase eût été de longue durée. Mais il plût à Dieu de l'abréger pour avancer la récompense qu'il préparait à un si fidèle économe de sa maison, et de le terminer au bout de trois ans et dix jours, soit pour lui épargner les chagrins que lui préparaient les malheurs dont la ville de Rome était menacée, soit plutôt pour punir le peuple romain du peu d'usage

Digitized by Google

qu'il faisait des grands exemples de vertu et des saintes instructions que lui donnait son Pasteur. Il mourut le 14 décembre de l'an 401.

SAINT ANTHIME,

ÉVÊQUE DE NICOMÉDIE, MARTYR.

L'empereur Numérien, fils de Carus, ayant été massacré en 284, l'armée qui était à Chalcédoine revêtit Dioclétien de la pourpre. L'année suivante le nouvel empereur défit Carin, autre fils de Carus, qui régnait en Occident. Cette victoire ne calma pas toutes ses inquiétudes. D'un côté, il craignait de succomber sous le poids des affaires; de l'autre, il se défiait de la fidélité des troupes, et surtout des gardes prétoriennes, qui, depuis près de trois cents ans, étaient en possession de disposer de l'empire et d'ôter la vie à leur maître. Considérant d'ailleurs qu'il n'avait point d'enfant mâle, il résolut de se donner un collègue. Son choix tomba sur Maximien-Hercule, en qui il avait une confiance entière, et en qui il connaissait une grande capacité pour le métier de la guerre.

Ces deux princes, alarmés du péril qui menacait l'empire de toutes parts et désespérant de pouvoir faire face à tous leurs ennemis, nommèrent chacun un César qui pût les aider à défendre leurs États respectifs; ils voulurent aussi par là se donner chacun un successeur. Dioclétien nomma Maximien-Galère pour l'Orient, et Maximien-Hercule nomma Constance-Chlore pour l'Occident.

Dioclétien persécuta les Chrétiens dès les premières années de son règne. Puis sa cruauté parut se ralentir. Pour Galère, il leur fit ressentir bientôt dans toutes les provinces de sa dépendance les effets de la haine implacable qu'il leur portait; il tâchait en même temps d'engager Dioclétien à entrer dans ses sentiments. Il renouvela ses efforts pendant l'hiver de l'année 302, qu'il passa à Nicomédie.

Cependant Dioclétien ne se laissait point facilement gagner; il évitait d'en venir aux extrémités, de peur que l'effusion du sang chrétien ne troublât le repos de l'empire. Enfin, on consulta

Digitized by Google

l'oracle d'Apollon à Milet. La réponse, dit Lactance[1], fut telle qu'un ennemi de la religion chrétienne pouvait l'attendre. Le même auteur rapporte dans deux endroits[2] un autre incident qui ne contribua pas peu à aigrir Dioclétien contre les adorateurs de Jésus-Christ. Ce prince, étant à Antioche en 302, immola quantité de victimes pour trouver dans leurs entrailles la connaissance de l'avenir. Quelques officiers chrétiens qui étaient auprès de sa personne formèrent sur leur front le signe de la Croix. Les aruspices confondus ne trouvèrent point dans les entrailles des victimes ce qu'ils y cherchaient; ils en offrirent de nouvelles, sous prétexte que les dieux n'étaient point encore suffisamment apaisés; mais ils ne réussirent pas plus que la première fois. Celui qui présidait à la cérémonie s'écria tout-à-coup qu'on ne devait point s'étonner de ce qui arrivait. « Il y a ici, dit-il, des profanes qui nous troublent dans nos sacrifices. » Par ces *profanes,* il entendait les Chrétiens. L'empereur irrité ordonna sur-le-champ que tous les Chrétiens qui étaient présents, ainsi que tous ceux qui tenaient à la cour, eussent à sacrifier aux dieux. « Je veux, ajouta-t-il, que ceux qui refuseront d'obéir soient battus de verges. » Il envoya aussi des ordres aux commandants de troupes pour qu'il cassassent les soldats qui ne sacrifieraient pas.

Une autre chose confirma Dioclétien dans ses sentiments de haine contre le Christianisme, quoiqu'elle dût naturellement produire un effet tout contraire; elle est rapportée par Constantin le Grand dans un édit qu'il adressa à tout l'empire. Voici comment parle ce prince[3] : « On dit qu'Apollon déclara par une voix sortie du fond d'une caverne, non de la bouche d'un homme, que des justes qui vivaient sur la terre l'empêchaient de dire la vérité, et qu'ils étaient cause des fausses prédictions qu'il faisait. Dioclétien laissa croître ses cheveux pour marquer sa douleur, et déplora le triste sort des hommes qui n'avaient plus d'oracles. Je vous en prends à témoin, Dieu du Ciel! Vous savez qu'étant encore jeune, j'entendis ce malheureux empereur demander à un de ses gardes

[1] *De mort. persec.*, c. XI, 197. — [2] *Ibid.*, c. X, et *Justit.*, lib. IV, c. XXVII. — [3] Apud Euseb., in *Vita Constant.*, lib. II, c. L, LI, p. 467.

Digitized by Google

qui étaient *ces justes qui vivaient sur la terre?* et qu'un prêtre païen qui était présent lui répondit que c'étaient les Chrétiens, Ayant écouté cette réponse avec beaucoup de joie, il tira contre l'innocence l'épée qui ne devait être employée que contre le crime, et si l'on peut parler ainsi, il écrivit avec la pointe de cette épée des édits sanglants contre les Chrétiens, et ordonna aux juges de se servir de toute l'adresse de leur esprit pour inventer de nouveaux supplices. »

On choisit, pour ouvrir la persécution, le 23e jour de février, auquel les païens célébraient la fête de leur dieu Terme[1]. On ne se flattait de rien moins que d'anéantir notre sainte religion. Dès le matin, le préfet, accompagné de plusieurs officiers, se rendit à l'église des Chrétiens; il en força les portes, se saisit des livres de l'Écriture qu'il y trouva, et les fit brûler; tout le reste fut abandonné au pillage. Dioclétien et Galère voyaient d'un balcon tout ce qui se passait[2]. Ils délibérèrent longtemps s'ils ordonneraient que l'on mît le feu à l'église. Dioclétien, qui craignait que les flammes ne se communiquassent à d'autres bâtiments de la ville, fut d'avis qu'on se contentât de l'abattre. On y envoya donc un corps considérable de prétoriens, qui la démolirent en fort peu de temps.

Le lendemain on publia un édit par lequel il était ordonné d'abattre toutes les églises et de brûler nos saintes Écritures. Il y était dit aussi que l'on ferait subir la question à tous les Chrétiens, de quelque rang qu'ils fussent; qu'ils seraient inhabiles à posséder les charges et les dignités; que l'on recevrait toutes les actions intentées contre eux; qu'eux au contraire ne seraient point recevables à demander justice pour violence, pour dettes pour adultère, etc.; qu'ils seraient enfin déchus de tous les droits attachés à la qualité de sujets de l'empire.

Cet édit n'eut pas plus tôt été affiché, qu'un Chrétien fort considérable par sa place l'arracha et le mit en pièces. Son zèle,

[1] Le mois de février était le dernier de l'année romaine lorsqu'on institua cette fête, et il le fut jusqu'à la réformation du calendrier faite par Jules César.

[2] L'église étant placée sur une éminence, on la voyait du palais.

Digitized by Google

que Lactance condamne comme indiscret, venait, selon Eusèbe, d'un principe divin. Ce dernier auteur ne considérait que l'intention. Le Chrétien fut arrêté et condamné à diverses tortures ; on l'étendit ensuite sur un gril ardent, où il consomma son sacrifice. Il montra durant son supplice une patience admirable.

Ce premier édit fut bientôt suivi d'un second. Il y était ordonné d'arrêter les Évêques, de les charger de chaînes, et de les obliger, à force de tourments, de sacrifier aux idoles. On croit que saint Anthime fut arrêté en cette occasion. Quoi qu'il en soit, la ville de Nicomédie fut alors inondée du sang chrétien.

La haine que Galère portait aux disciples de Jésus-Christ n'était point encore satisfaite. Il s'avisa, pour engager Dioclétien à les traiter avec encore plus de rigueur, d'un moyen qui décelle toute la barbarie de son caractère. Il fit mettre le feu au palais impérial par ses créatures. Les idolâtres accusèrent aussitôt les Chrétiens d'être les auteurs de l'incendie, et se livrèrent aux plus violents transports de rage contre eux. C'était ce que Galère avait prévu, c'était là l'objet de ses désirs. On disait que les Chrétiens, ligués avec quelques eunuques, avaient attenté à la vie des deux princes, et qu'ils avaient pensé les brûler tout vifs dans leur propre palais. Dioclétien ajouta foi à tous ces bruits; il fit donner en sa présence une cruelle question à tous ceux qui composaient sa maison, pour découvrir les incendiaires; mais on ne put les connaître, parce qu'on n'informa point contre les gens de Galère.

Quinze jours après, on mit le feu une seconde fois au palais. On ne découvrit point non plus l'auteur de l'embrasement, qui était toujours Galère. Ce prince partit le jour même de la ville de Nicomédie, quoi qu'on fût au milieu de l'hiver. A l'entendre, il n'en agissait de la sorte que pour n'être pas brûlé par les Chrétiens. Le palais fut peu endommagé, parce qu'on en éteignit le feu presque sur-le-champ. On rendit encore les Chrétiens responsables du second incendie.

Dès lors la fureur de Dioclétien ne connut plus de bornes; les malheureux Chrétiens en ressentirent tout le poids. Les plus

Digitized by Google

affreux supplices étaient tout le partage de ceux qui refusaient d'adorer les idoles. Valérie, fille de l'empereur[1], et Prisca, sa femme, qui étaient toutes deux Chrétiennes, se virent dans l'alternative de souffrir une mort cruelle ou de sacrifier. Elles eurent l'une et l'autre la lâcheté d'apostasier; mais Dieu les en punit d'une manière terrible. Leur vie ne fut plus qu'un tissu de malheurs, après quoi elles eurent publiquement la tête tranchée par l'ordre de Licinius[2].

Les plus puissants des eunuques, qui jusqu'alors avaient été les maîtres du palais et les conseillers de l'empereur, devinrent les premières victimes de la persécution. Ils aimèrent mieux périr au milieu des supplices que de trahir leur religion. Les principaux d'entre eux furent saint Pierre, saint Gorgone, saint Dorothée, saint Indès, saint Migdonius, etc.

Du palais, la persécution s'étendit sur l'Église de Nicomédie, dont saint Anthime était évêque. Ce Saint eut la tête tranchée. Il fut accompagné dans son triomphe par les prêtres et les autres ministres de son Église, qui moururent pour la foi avec tous ceux qui appartenaient à leur famille.

Les simples fidèles ne furent pas plus épargnés que les ecclésiastiques. Il y avait des juges dans les temples pour condamner à mort tous ceux qui refuseraient de sacrifier. On inventait pour les tourmenter de nouveaux genres de supplices. On dressa des autels dans toutes les cours de justice, et personne n'était admis à réclamer la protection des lois qu'il n'eût auparavant abjuré la religion chrétienne[3]. On ne souffrait point, dit Eusèbe, que le peuple vendît ou achetât, qu'il emportât de l'eau dans sa maison, qu'il fît moudre le blé, qu'il traitât aucune sorte d'affaires, à moins qu'il n'offrît de l'encens à certaines idoles placées aux coins des rues, aux fontaines publiques, dans les marchés, etc. Mais toutes les tortures furent inutiles; et l'on chercherait vainement des expressions assez énergiques pour

[1] Valérie avait épousé Galère.

[2] En 313, Licinius fit périr toute la famille de Dioclétien, et toute celle de Maximien-Galère.

[3] Lactance, *De mort. persecut.*, c. XV.

Digitized by Google

représenter le courage avec lequel une multitude innombrable de Chrétiens sacrifièrent leur vie pour Jésus-Christ. On brûlait par troupes des personnes de tout âge et de tout sexe. Plusieurs furent décapités, et d'autres précipités dans la mer. Le martyrologe romain fait mémoire, sous le 27 avril, de ceux qui souffrirent en cette occasion.

De Nicomédie, la persécution passa dans toutes les provinces de l'empire. Les édits se succédaient les uns aux autres. Le quatrième parut au commencement de l'année 304 : il ordonnait de mettre à mort tous les Chrétiens, quels qu'ils fussent, s'ils persistaient dans leur religion. Les gouverneurs, dit Lactance[1], regardaient comme une grande gloire de triompher de la constance d'un Chrétien; aussi employaient-ils toutes les tortures que pouvait imaginer la cruauté la plus raffinée. Le sang des fidèles ruisselait de toutes parts. Quoique Constance leur fût favorable, il n'eut point assez de crédit pour écarter l'orage de la Grande-Bretagne, où il commandait. C'en était fait de notre religion, si son origine eût été humaine; mais Dieu, qui veillait sur son Église, se servit, pour l'étendre, des moyens mêmes que les hommes employaient pour la détruire. Ceux qui s'étaient le plus déchaînés contre elle subirent la peine que méritaient leur injustice et leur cruauté.

Les auteurs des premières persécutions générales éprouvèrent aussi visiblement les effets de la colère du Ciel. On peut le voir dans l'excellent traité de Lactance, intitulé : *de la Mort des Persécuteurs*. Ainsi, tandis que les Martyrs gagnaient des couronnes immortelles, leurs ennemis souffraient dès cette vie les châtiments dus à leurs crimes.

Dioclétien, intimidé par la puissance et les menaces de Galère, abdiqua l'empire à Nicomédie le 1er avril 304. Maximien-Hercule fit la même chose à Milan. Le premier s'en alla mener une vie privée en Dalmatie, près de Salone, aujourd'hui Spalatro, vivement frappé du mépris général où il était tombé. Il éprouvait des agitations continuelles, et ne voulait ni manger ni dormir. On l'entendait gémir et soupirer sans cesse. Ses yeux

[1] *Instit.*, lib. V, c. 11.

Digitized by Google

étaient souvent baignés des larmes du désespoir; il se roulait tantôt sur son lit, tantôt sur la terre. Il périt ainsi par la faim, la mélancolie et le chagrin. Sa mort arriva en 318.

Maximien-Hercule voulut par trois fois reprendre la pourpre, et même l'arracher à Maxence, son propre fils. Tous ses efforts ayant été inutiles, il se pendit de désespoir en 310. Maxence, Galère et Maximin Daïa périrent aussi misérablement.

Il est bien glorieux pour la religion chrétienne, disait Tertullien, que le premier empereur qui a tiré le glaive contre elle ait été Néron, l'ennemi déclaré de toute vertu. Réduit au désespoir, quatre ans après qu'il eût commencé à persécuter les Chrétiens, il voulut se donner la mort; mais il n'acheva son crime qu'à l'aide d'Épaphrodite, son secrétaire. Il mourut détesté de l'empire et de tout le genre humain, à cause de ses cruautés et de ses abominations.

Domitien, qui persécuta l'Église en 95, fut massacré l'année suivante par ses propres domestiques. Trajan, Adrien, Titus, Antonin et Marc-Aurèle ne périrent pas de mort violente, mais ils ne donnèrent point d'édits contre les Chrétiens, et leur crime consista à ne pas empêcher les persécutions ou à les tolérer.

Sévère, qui devint persécuteur en 202, tomba dans toutes sortes de malheurs. Il mourut de chagrin, laissant un fils qui avait voulu lui ôter la vie, et qui depuis tua son propre frère. Toute sa famille périt misérablement.

Décius périt dans un marais en allant combattre les Goths, après un règne fort court. Gallus fut tué un an après qu'il eût allumé le feu de la persécution. Valérien, Aurélien et Maximin Ier moururent de mort violente, et pareillement tous les persécuteurs.

SAINT ANTONIN,

MARTYR.

Antonin était un prêtre saint et dévoué à saint Anthime, son Évêque. Rien ne put le séparer de lui. Il eut l'insigne honneur de partager son martyre, et décapité avec lui, il le suivit dans les Cieux, ce même jour 27 avril.

Digitized by Google

INVENTION DES RELIQUES DE SAINT SYMPHORIEN, MARTYR.

On voyait naguère à Autun, dans l'église du prieuré dédié en son honneur, dans une crypte souterraine, les premiers tombeaux de saint Symphorien, de saint Fauste, son père, et de sainte Augusta, sa courageuse mère, chacun sous un autel soutenu par des colonnes. Ces trois corps ayant été découverts le 27 avril 1467, par le cardinal Rollin, prieur de ce lieu, il les fit mettre dans trois autres sépulcres de pierre, qu'il plaça derrière le grand autel. On reconnut que c'étaient les reliques de ces Saints par un tableau qui était proche, où ils étaient représentés, et au bas duquel étaient ces vers :

Faustus et Augusta jacent inter hæc duo busta,
Integer et sanus medio jacet Symphorianus.

Les troupes des huguenots conduites, en 1570, par l'amiral Coligny, réduisirent en cendres l'église, enfoncèrent ces tombeaux, brûlèrent ces précieuses reliques, en sorte qu'il n'en reste plus que quelques petits ossements et quelques cendres, qui furent soigneusement recueillis par les Catholiques.

L'autel majeur de l'église de Rulli, consacrée en 1751, renferme des reliques de saint Symphorien et de trois autres Martyrs.

SAINT JEAN LE DÉCAPOLITE.

Saint Jean le Décapolite doit ce surnom à sa résistance contre es iconoclastes. Cette résistance, il la prêcha dans dix villes, où il fit maintenir le culte des saintes images. Il était abbé d'un monastère de Constantinople. L'empereur Léon l'Isaurien exila ce généreux Saint dans l'île d'Aphuse, où il mourut le 27 avril de l'an 736.

LE BIENHEUREUX FRÉDÉRIC, ÉVÊQUE DE LIÉGE, MARTYR.

Après la mort d'Obert, cinquante-cinquième évêque de Liége, en l'an 1119, comme ce siége épiscopal était en même temps une

Digitized by Google

principauté temporelle, plusieurs prétendants s'agitèrent. L'un des plus importants était Alexandre, chanoine de saint Lambert. Ayant acheté de l'empereur Henri V ce brillant évêché, il reçut de lui l'investiture et vint à Liége pour prendre possession. Mais le grand prévôt assembla le chapitre et déclara qu'on ne pouvait recevoir un homme coupable de simonie, et nommé par un empereur excommunié. Le clergé se rendit à son avis. Malgré cette opposition, Alexandre, bien escorté, se présente à l'église. Il sait que le nouvel Évêque doit sonner la cloche pour marquer sa prise de possession ; il saisit la corde, mais aussitôt la corde tombe ; le peuple vit là un désaveu du Ciel. L'Archevêque de Cologne défendit aux Liégeois de le reconnaître, et le cita à Aix-la-Chapelle ; Alexandre, refusant de s'y rendre, fut frappé de trois monitoires, et on procéda à l'élection du successeur d'Obert.

Comme il y avait débats entre le clergé, la noblesse et le peuple, le clergé se transporta à Cologne, et y fit choix de Frédéric, qui était le prévôt de la cathédrale, homme de grande sainteté.

Le Pape approuva l'élection. Alexandre, retiré dans le château de Huy, commit des hostilités sur les terres voisines ; et Frédéric l'excommunia. Il se soumit alors, mais en apparence ; il soulevait de tous côtés des hostilités contre le saint Évêque, et voyant qu'il se faisait aimer, il lui suscita des ennemis mortels, qui, la troisième année de son siége, le firent mourir par le poison. Ils avaient gagné un de ses domestiques, qui jeta dans sa boisson un poison si subtil que le saint Évêque, aussitôt qu'il l'eut avalé, tomba en faiblesse. Tout son corps s'enfla, ses yeux s'éteignirent. Le perfide serviteur, impatient de voir que le poison n'eût pas un plus prompt effet, profita de l'évanouissement de son maître pour lui faire avaler le fond du fatal breuvage, et le saint Évêque expira ; c'était le 27 avril 1121.

L'Évêque martyr eut pour successeur le Bienheureux Alberon Ier, qui est fêté le 1er janvier. Mais après celui-là siégea, à l'aide de manœuvres coupables, cet Alexandre dont la vie était chargée de crimes, qui mourut condamné par le Saint-Siége et déposé du siége qu'il avait tant poursuivi.

Digitized by Google

SAINT PIERRE ARMENGOL,

DE L'ORDRE DE LA MERCI.

Pierre Armengol, né à Tarragone en Espagne, de parents nobles et pieux, reçut une excellente éducation. Mais il en profita si déplorablement que, dès qu'il parvint à l'âge où l'on prend une position dans le monde, il se sépara de ses vertueux parents, et, de désordres en excès, il en arriva au point que, foulant aux pieds l'honneur et la vertu, il se fit chef d'une bande de brigands qui parcouraient les montagnes, détroussaient les voyageurs, les maltraitaient et quelquefois leur donnaient la mort. Sans doute que ses pieux parents, désolés d'une chute si affreuse, priaient et faisaient prier pour lui, car un jour Dieu laissa tomber sur lui un regard de miséricorde. Au plus fort de ses égarements, il vit tout-à-coup sa chute effroyable; et dans un repentir désolé, il alla se jeter aux pieds d'un religieux de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci, pour la rédemption des captifs, et lui confessa dans des pleurs amers ses crimes et ses terreurs.

Le religieux à qui il s'était adressé était le Vénérable Guillaume de Bas, successeur de saint Pierre Nolasque et Français de nation. Il vit dans ce malheureux un repentir si complet que, sur son humble prière, il le reçut en noviciat dans son couvent. Là on éprouva sa vocation en l'exerçant à la pratique des vertus les plus austères. Il n'avait que vingt ans et une année de pénitence lorsqu'on lui donna l'habit de l'Ordre, en 1258, dans le couvent de Barcelonne. Il était devenu un homme nouveau. Il se couvrait de haire et de cilices, châtiait son corps, s'imposait des jeûnes rigoureux et ne négligeait rien pour expier ses crimes.

Il inspira dès lors tant de confiance qu'on le joignit aux religieux qui allaient traiter de la rédemption des captifs. Il en retira plusieurs dans les royaumes de Grenade et de Murcie avec tant de succès que le général de l'Ordre l'envoya à Alger, où, dans l'espace de deux mois, il racheta trois cent quarante-six esclaves, qu'il rendit à l'Espagne. Alors il alla à Bougie, où il délivra quelques-uns de ses Frères restés là en otages, et brisa les fers de cent dix-neuf Chrétiens. Heureux de ces succès obtenus de

Digitized by Google

Dieu, il se préparait à revenir en Europe, lorsqu'il apprit que dix-huit enfants chrétiens étaient exposés chez leurs maîtres à perdre la foi et les mœurs. A cette triste nouvelle il court exhorter ses pauvres enfants à résister aux séductions et à rester fermes Chrétiens ; il les embrasse, et rassuré sur leurs heureuses dispositions, il traite de leur rançon, qui exige mille ducats, mais comme il n'avait plus d'argent, il offre de rester en ôtage, esclave lui-même, jusqu'au moment où le religieux qui allait conduire ces jeunes Chrétiens reviendrait rapportant la somme convenue. Sa proposition ayant été agréée, les enfants furent rendus à la liberté et embarqués pour l'Espagne avec leurs compatriotes.

La captivité volontaire du serviteur de Dieu à Bougie lui fournit des occasions fréquentes d'exercer la charité dont son cœur était embrasé. Il ne se contenta pas d'exhorter les esclaves chrétiens à la fidélité envers Dieu ; il instruisit aussi plusieurs Maures des vérités de la religion, et en ayant converti quelques-uns, il leur procura la grâce du Baptême. La chose ne put être si secrète que les zélés sectateurs de Mahomet n'en fussent avertis ; il n'en fallut pas davantage pour faire arrêter le saint religieux et jeter dans une noire prison, où l'on devait le laisser mourir de faim ; mais les Turcs qui lui avaient vendu les jeunes esclaves, voyant qu'il ne les payait pas, parce que l'argent qu'il leur avait promis éprouvait quelque retard à arriver, l'accusèrent d'être un espion, envoyé par les rois chrétiens pour connaître l'état du pays, et le firent condamner à être pendu.

Cette injuste sentence reçut aussitôt son exécution. Les patrons dont il était le débiteur, demandèrent que son cadavre restât suspendu, et qu'il servît de pâture aux oiseaux de proie. Il y était effectivement depuis six jours, lorsque le P. Guillaume Florentin, son compagnon, arriva d'Espagne à Bougie, apportant avec lui l'argent pour la rançon. Quelle fut sa douleur, lorsqu'il apprit que le Saint avait été condamné à mort et exécuté. Il se rend au lieu du supplice en versant des larmes abondantes ; mais, ô prodige ! Pierre, que l'on jugeait mort depuis longtemps, lui adressa ces paroles : « Cher Frère, ne pleurez pas ; je vis, soutenu par la très-sainte Vierge, qui m'a assisté tous ces jours-

Digitized by Google

ci. » Le P. Guillaume, rempli d'une joie difficile à décrire, détacha du gibet le Bienheureux Martyr, en présence de toute la ville, qui était accourue pour voir cette merveille, et de plusieurs matelots espagnols qui montaient le navire qui venait d'apporter ce Père. Le divan, au lieu de laisser remettre l'argent de la rançon aux barbares patrons qui l'avaient exigé avec tant de rigueur, en acheta vingt-six esclaves, qui furent remis au Saint et à son compagnon, et tous ensemble partirent aussitôt pour l'Espagne.

Depuis ce temps, le serviteur de Dieu eut le cou tors et le visage d'une pâleur très-grande, le Seigneur sans doute le permettant ainsi pour prouver la vérité du miracle. Plein de reconnaissance envers la très-sainte Vierge, à laquelle il devait sa conservation, il se retira dans un couvent solitaire, qui lui était dédié sous le titre de Notre-Dame-des-Prés. Il y passa dix années dans l'exercice continuel de la prière et de la pénitence. Du pain et de l'eau faisaient sa seule nourriture. La réputation de sa sainteté et le bruit du miracle dont il avait été l'objet attirèrent bientôt dans sa solitude un grand nombre de personnes qui venaient le voir et réclamer son secours; il les recevait avec bonté, les soulageait et les guérissait de leurs infirmités. On le voyait parfois ravi en extase, et goûter dès ici-bas ces consolations sensibles que Dieu réserve aux plus fidèles de ses amis. Lorsqu'il rappelait son martyre, il avait coutume de dire ces paroles à ses Frères : « Croyez moi; je pense n'avoir vécu que le peu de jours heureux que j'ai passés au gibet, parce qu'alors je me croyais mort au monde. » Il prédit sa mort plusieurs jours avant qu'elle arrivât. Une grave maladie l'ayant réduit à l'extrémité, il reçut les Sacrements de l'Église, et rendit ensuite son âme à son Créateur, en disant ces paroles : « Je plairai au Seigneur dans la terre des vivants. » Le 27 avril 1304 fut le jour de son bienheureux trépas. Plusieurs miracles opérés par son intercession, en prouvant sa sainteté, contribuèrent à lui faire rendre un culte public. Ce culte fut approuvé par le Pape Innocent XI, le 28 mars 1686, et Benoît XIV a inséré le nom de saint Pierre Armengol dans le martyrologe romain.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX JACQUES D'ILLYRIE,

FRÈRE-MINEUR.

Le couvent de Saint-François de Bitello possède un monument bien frappant de la toute-puissance divine, et des faveurs insignes que Dieu accorde à ceux qui persévèrent jusqu'à la fin dans le sentier étroit de la vertu. C'est là que repose le corps du Bienheureux Jacques d'Illyrie[1]. Entré dans l'Ordre séraphique en qualité de Frère lai, il s'y distingua d'abord par la pureté de ses mœurs et par sa modestie. Appliqué sans relâche à se perfectionner, il eut le bonheur de réunir toutes les qualités chrétiennes dans un degré éminent; mais parfaitement humble de cœur et d'esprit, plus il approchait de l'état de sainteté, plus il s'en croyait indigne. Il fuyait avec soin toutes les occasions qui pouvaient le distinguer du commun des fidèles. Cependant Dieu ne permit pas qu'une conduite si pure, et dont l'exemple pouvait être aux hommes de la plus grande utilité, demeurât dans l'obscurité : plusieurs actions de Jacques d'Illyrie furent accompagnées de prodiges qui lui attirèrent la vénération de ses contemporains et qui furent les signes de sa sainteté.

Il mourut l'an 1480, en donnant des marques de la plus tendre piété et d'une entière confiance dans les mérites de son divin Sauveur, et on l'inhuma suivant l'usage de son Ordre; mais son tombeau ayant été ouvert plus de cent ans après, on trouva que, pour récompenser la pureté qu'il avait pratiquée durant sa vie, Dieu l'avait préservé de toute corruption après sa mort. Il était aussi sain et entier que s'il venait d'expirer. C'est en cet état que le voient encore aujourd'hui ceux que la dévotion conduit à Bitello, où depuis près de deux siècles il s'est opéré par son intercession beaucoup de miracles, au rang desquels on peut placer sans doute la conservation de son corps, que l'action de l'air n'aurait pas manqué d'altérer sans l'intervention d'un pouvoir surnaturel.

[1] On l'appelle aussi Jacques d'Esclavonie, province qui faisait partie de la grande Illyrie. Il était de ces contrées.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX GUILLAUME JOSSELIN,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Guillaume Josselin naquit en France, d'une famille noble, et sa piété et les progrès qu'il fit dans la science lui méritèrent l'estime des princes de l'Église. Nous n'avons pas les détails de sa vie; nous apprenons seulement qu'il embrassa la règle de Saint-François, et qu'il fit son noviciat dans la province de Touraine, chez les religieux de l'Observance.

Martin V ayant été élu Pape par les Pères du Concile de Constance, Josselin, en 1420, s'adressa à ce Pontife pour en obtenir la confirmation du décret de ce Concile, qui intéressait les Ordres religieux, et sa demande lui fut accordée.

Depuis son entrée en religion, Josselin, n'ayant rien plus à cœur que la sanctification de ses Frères, et jugeant combien l'observation des institutions établies par leur saint Patriarche était nécessaire au salut de ceux qui avaient embrassé sa règle, s'appliqua avec beaucoup de zèle à la réforme de son Ordre. Il eut le bonheur d'y contribuer infiniment par ses exemples, et la consolation de la voir se rétablir dans toute sa pureté au couvent de Metz; puis il passa de cette vie à une meilleure le 10 janvier de cette même année 1420.

Les *Chroniques de Flandre* rapportent un grand nombre de miracles dus à l'intercession de ce Bienheureux. On l'honorait le 27 avril.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Sainte Zite, au retour d'un pieux pèlerinage, s'était arrêtée auprès d'une fontaine pour apaiser sa soif. Tout-à-coup elle vit auprès d'elle une femme qui, la touchant légèrement, lui dit avec grâce : « Voulez-vous continuer votre route avec moi? » La Sainte charmée accepta l'aimable invitation, et se remit en marche, se sentant autant de vigueur que si elle n'avait pas fait une longue route. A la nuit, les deux voyageuses arrivèrent à un pont qui était fermé par une barrière. La barrière s'ouvrit

Digitized by Google

pour leur passage et se referma derrière elles. Toutes deux arrivèrent bientôt à Lucques, et s'arrêtèrent devant l'habitation de Zite. L'humble servante voulut prendre la main de sa mystérieuse compagne et la baiser. Mais en se retournant, elle vit qu'elle avait disparu, lui laissant dans le cœur une joie ineffable. Ce ne fut par le seul trait de la protection de Marie envers sainte Zite, qui aimait tant la très-sainte Vierge qu'elle vénérait toute jeune fille et toute femme qui portait son nom.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Nicomédie, la fête de saint Anthime, évêque et martyr, qui, durant la persécution de Dioclétien, eut la tête tranchée pour la confession du nom de Jésus-Christ, et obtint ainsi la gloire du martyre. Il fut suivi par la presque totalité de son nombreux troupeau, dont les uns furent décapités, les autres brûlés, et d'autres encore mis dans des barques et noyés dans la mer.

A Tarse, en Cilicie, les saints Castor et Étienne, martyrs.

A Rome, le décès de saint Anastase, pape, homme d'une opulente pauvreté et d'une vigilance vraiment apostolique, que Rome, dit saint Jérôme, ne mérita pas de posséder longtemps, de peur que la tête du monde ne fût coupée sous un tel Pontife; car peu de temps après sa mort, cette ville fut prise et saccagée par les Goths.

A Bologne, saint Tertullien, évêque et confesseur.

A Brescia, saint Théophile, évêque.

A Constantinople, saint Jean, abbé, qui combattit beaucoup sous Léon l'Isaurien pour le culte des saintes images.

[1] QUINTO KALENDAS MAII. LUNA.

Nicomediæ, natalis sancti Anthimi episcopi et martyris, qui in persecutione Diocletiani ob confessionem Christi martyrii gloriam capitis obtruncatione suscepit. Secuta est quoque illum universa pene gregis sui multitudo; quorum alios judex gladio obtruncari, alios ignibus conflagrari, alios naviculis impositos pelago immergi fecit. — Tarsi, in Cilicia, sanctorum Castoris et Stephani martyrum. — Romæ, depositio beati Anastasii papæ, viri ditissimæ paupertatis et apostolicæ sollicitudinis, quem (ut ait sanctus Hieronymus) diu Roma habere non meruit, ne orbis caput sub tali Episcopo truncaretur : nam haud multo post ejus obitum Roma a Gothis capta atque direpta fuit. — Bononiæ, sancti Tertulliani episcopi et confessoris. — Brixiæ, sancti Theophili episcopi. —

Digitized by Google

A Tarragone, le Bienheureux Pierre Armengol, de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci. Après avoir beaucoup souffert en Afrique pour la délivrance des fidèles, il finit saintement ses jours au monastère de Sainte-Marie-des-Prés.

A Lima, dans le royaume du Pérou, saint Turibe, archevêque, dont on célèbre la fête le 23 mars.

A Lucques, en Italie, la bienheureuse Zite, vierge célèbre par ses vertus et ses miracles. Le Pape Léon X a fixé sa fête à ce jour.

Additions des autres martyrologes.

Saint Antoine, prêtre et solitaire à Lucques, compagnon de Paulin, premier évêque de cette ville.

Saint Libéral, confesseur à Altino, honoré à Trévise.

Saint Maxime, martyr en Égypte avec plusieurs autres.

Saint Lolion le Jeune, martyr en Orient.

Saint Euloge l'Hospitalier, honoré à Constantinople.

Saint Néon de Corfou, martyr avec plusieurs autres.

Saint Zénon, évêque en Lydie et martyr.

Saint Ingaud, honoré à Saint-Sauve-de-Montreuil.

Sainte Lisaine ou Lisagne, honorée à Castelnau.

Saint Théodore, de Latopole, second abbé de Tabenne.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean François Pestel, prêtre du diocèse de Coutances, ayant refusé le serment révolutionnaire, fut arrêté et condamné à mort par une commission militaire établie à Granville, le 26 avril 1794, guillotiné le lendemain 27.

Le P. Maximilien Papiau, prêtre et religieux de l'Ordre des

Constantinopoli, sancti Joannis abbatis, qui pro cultu sacrarum imaginum sub Leone Isaurico plurimum decertavit. — Tarraconæ, Beati Petri Armengolii Ordinis beatæ Mariæ de Mercede Redemptionis Captivorum, qui pro fidelibus redimendis in Africa multa passus, tandem in conventu sanctæ Mariæ Pratorum beato fine quievit. — Limæ, in regno Peruano, beati Turibii archiepiscopi, de cujus natali agitur decimo kalendas aprilis. — Lucæ, in Italia, beatæ Zitæ virginis, virtutum et miraculorum fama conspicuæ, cujus festum Leo decimus Pontifex Maximus hac die celebrandum constituit.

Digitized by Google

Récollets, mis en réclusion à Angers pour avoir refusé le serment de la constitution civile du clergé, conduit à Nantes le 13 mars 1794 avec treize autres prêtres angevins, emprisonnés tous dans le fond de cale de la galiotte hollandaise, y mourut avec ses treize compagnons dans ce mois d'avril.

Digitized by Google

VINGT-HUITIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Patrice, évêque de Pruse, en Bithynie, martyr. — Saint Vital, martyr. Sainte Valérie, martyre. — Saint Pollion, martyr. — Saint Marc, évêque martyr. — Sainte Théodora et saint Didyme, martyrs. — Saint Prudence Prudent, évêque de Paris. — Saint Arthème, archevêque de Sens. — Sai Louthiern, évêque. — Le Bienheureux Lucius ou Luchesius, du Tiers-Ord de Saint-François. — Le Bienheureux Augustin Novello, général des Augu tins. — Le Bienheureux Louis de Reggio, Frère-Mineur. — Le Vénérab Sabouraud, martyr. — Le Vénérable Grignion de Montfort, fondateur de Compagnie de Marie et de la Congrégation des Filles-de-la-Sagesse. — Vénérable P. Mulot, premier missionnaire de la Compagnie de Marie. — Vénérable Mère Marie-Louise de Jésus, fondatrice de la Congrégation d Filles-de-la-Sagesse. — La Vénérable Sœur Marie Bragelogne. — Mémoire la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres ma tyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PATRICE,

ÉVÊQUE DE PRUSE, EN BITHYNIE, MARTYR.

Il y avait autrefois en Bithynie trois villes connues sous l nom de Pruse. Celle dont saint Patrice gouvernait l'Église étai fort célèbre par ses bains chauds. On avait bâti auprès de ce bains un temple, où l'on offrait des sacrifices à Esculape; on en offrait aussi à la Santé, que les Romains comptaient parmi leurs divinités.

Julius, proconsul de Bithynie, et fort entêté de la fausse reli gion, étant à Pruse, entra un jour dans les thermes pour prendre le bain, et pour offrir un sacrifice à Esculape et à la déesse de la Santé[1]. Après que la cérémonie fut finie et qu'il fu sorti du bain, il se trouva frais, l'esprit extrêmement gai et le corps dans une grande vigueur. Il crut être redevable à Esculape d'une si agréable disposition; et pour lui en marquer sa recon-

[1] Tite-Live rapporte au livre V de son *Histoire*, qu'il y avait à Rome un temple dédié à la Santé, bâti par le censeur Junius Bubulcus. Ce temple donna le nom à une des portes de Rome, appelée la Porte Salutaire ou de la Santé.

Digitized by Google

naissance, il entreprit de le faire adorer à Patrice, l'évêque des Chrétiens de cette ville ; il fit donc dresser son tribunal, et ordonna qu'on lui amenât l'Évêque.

Dès que le Saint parut, le proconsul lui dit : « Vous qui vous attachez sottement à la nouveauté, et qui, ajoutant foi à des fables, invoquez je ne sais quel Christ, venez, et admirez avec moi le pouvoir de nos dieux ; considérez leur bonté et les soins qu'ils prennent de nous ; voyez ces bains, de combien de maladies ne guérissent-ils pas ? Ce sont nos dieux qui leur ont donné cette vertu, mais nous en avons surtout l'obligation à Esculape, notre bon père. Écoutez, si vous voulez vous garantir de la prison et même des supplices, et que je vous laisse vivre doucement parmi les vôtres, il faut que vous adoriez un dieu si bienfaisant, et que tout-à-l'heure vous lui offriez vos prières en ma présence.

— » Que de blasphèmes, seigneur, en peu de paroles, répondit Patrice.

— » Et quels blasphèmes osez-vous me reprocher, misérable, dit le proconsul ? ne sont-ce pas des choses sensibles que les guérisons qui s'opèrent tous les jours à ces bains ? Vos yeux n'en sont ils pas témoins ? Pouvez-vous n'en pas convenir !

— » Faites-moi l'honneur de m'écouter seulement un quart d'heure, répliqua Patrice, et je vous promets, seigneur, de vous expliquer l'origine et la nature de ces eaux.

— » Je le veux, répartit le proconsul, je vous donnerai une paisible audience, quoique je doive m'attendre à quelque nouvelle fable.

— » Non, seigneur, non, je ne prétends nullement vous débiter ici des fables, répondit Patrice.

— » Et que pouvez-vous me dire autre chose sur ce chapitre, reprit le proconsul ?

— » Seigneur, répliqua Patrice, je suis Chrétien, et quiconque connaît et adore comme moi le Dieu véritable, et le seul qui doit être adoré dans l'univers entier, reçoit d'en haut, non-seulement la connaissance des divins Mystères, mais encore celle des secrets les plus cachés de la nature.

Digitized by Google

— » Et quel est l'homme, dit le proconsul, assez hardi, ou plutôt assez présomptueux, pour oser se vanter d'en savoir plus que les philosophes.

— » La sagesse de ce monde, répliqua Patrice, est une folie devant Dieu. Car il est écrit : « Dieu surprend les sages dans leur fausse prudence[1]. » Et Jésus-Christ rendant grâces à son Père dit : « Je vous rends grâces, mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux savants, et de ce que vous les avez révélées aux simples et aux petits[2]. » Et enfin le grand Apôtre, parlant des philosophes, assure qu'ils n'ont point connu la vérité; car, ajoute-t-il, « s'ils l'eussent connue, ils n'eussent jamais crucifié le Roi de la gloire[3]. »

— » Voilà, dit le proconsul, des choses bien hautes et bien relevées, mais peu claires et peu intelligibles. Venons au fait cependant, et apprenez-moi, comme vous vous y êtes engagé, qui est l'auteur de toutes les merveilles qui se voient ici. D'où sortent ces eaux? d'où vient cette effervescence? quel agent caché la produit? qui peut causer ce bouillonnement qu'on y remarque? Pour moi, sans vouloir rechercher trop curieusement les causes de tant d'effets surprenants, je me contente de les rapporter à la providence des dieux, qui ont pourvu par là à la santé des hommes.

— » Avant que je commence mon discours, répondit Patrice, commandez, seigneur, qu'on ouvre la barrière, afin que tout ce peuple qui est là dehors puisse entendre ce que j'ai à dire sur un sujet si curieux et si important. » Le proconsul fit ouvrir la barrière, et une multitude inconcevable de peuple se répandant dans le lieu où parlait Patrice, se pressant autour de lui et l'environnant de tous cotés, il commença à parler de la sorte.

» Dieu, qui est éternel et tout-puissant, et le même qui, par son Fils unique, fit de rien le Ciel et la terre, créa en même temps l'eau et le feu. De ce dernier il tirá la lumière, le soleil et les astres qu'il donna à la nuit pour l'éclairer, réservant le soleil pour faire le jour. Car sa puissance n'a point d'autres bornes que celle qu'y met sa volonté. Les eaux lui fournirent la matière pour former

[1] I *Cor.*, III. — [2] *Matth.*, II, 25. — [3] I *Cor.*, II.

Digitized by Google

les Cieux, et il affermit la terre sur les mêmes eaux. De plus, il mit en elles, par une prescience et tout ensemble par une providence qui mérite toute notre reconnaissance et toute notre admiration, les choses qu'il connut devoir être nécessaires un jour aux hommes, soit pour entretenir leur vie, soit pour la rendre commode et agréable. Mais prévoyant en même temps que ces hommes offenseraient leur Dieu et leur Créateur, et que, lui refusant l'honneur qu'ils lui doivent, ils le transporteraient aux idoles, il prépara deux différentes demeures. Il remplit l'une de toutes sortes de biens, il en fit le siége de sa gloire, le séjour de la félicité, et il y créa une lumière qui ne s'éteindra jamais. Il plaça l'autre dans des ténèbres perpétuelles, il y alluma un feu qui brûlera toujours, et qui doit être l'instrument dont il se servira pour punir. Dans la première de ces demeures il logera ceux qui se sont efforcés de lui plaire durant leur vie, et qui ont obéi à ses commandements, afin qu'ils y jouissent d'un bonheur éternel au milieu de cette lumière qui réjouira éternellement leurs yeux. Mais pour ceux qui, vivant au gré de leurs cupidités, se sont attiré sa haine et son indignation, il les enfermera dans la seconde demeure, pour y être tourmentés éternellement, et par l'horreur d'une nuit qui ne sera jamais suivie du jour, et par l'ardeur insupportable du feu. Au reste, lorsque dans la création du monde Dieu sépara le feu de l'eau, et la lumière des ténèbres, il leur assigna à chacun en particulier le lieu qu'ils devaient occuper dans l'univers. Ainsi il y a des eaux au-dessus du firmament, et du feu dans les entrailles de la terre. Mais, outre les eaux qui l'environnent, qu'on nomme la mer, elle en renferme encore d'autres dans son sein, qu'on appelle abîmes ou gouffres, d'où sortent sans cesse, pour l'usage et le service des hommes, par une infinité de canaux, toutes les eaux qui se répandent et qui coulent sur sa surface. C'est de ces gouffres et de ces résevoirs souterrains que viennent les eaux qui remplissent ces bains, et dont les unes sont chaudes, pour être voisines de ces feux dont je viens de parler, et les autres, pour en être éloignées, sont froides, et servent à nous humecter et à nous rafraîchir. Et c'est ainsi que Dieu, par une bonté plus que paternelle, dispense le froid et le

Digitized by Google

chaud, le feu et l'eau, selon les divers besoins des hommes. Il y a même des lieux où les eaux ne sont que tièdes. Le plus ou le moins de chaleur qu'elles ont provenant de la proximité ou de l'éloignement du feu. C'est ce feu, seigneur, c'est ce même feu qui est destiné à tourmenter les âmes des impies. Et ce que vos poètes appellent le Tartare n'est autre chose qu'un lac tout de de feu, situé au centre de la terre, où vos dieux et ceux qui les adorent sentiront éternellement la main de Dieu sur eux. C'est là où Japet et Saturne (vous reconnaissez vos dieux), c'est, dis-je, dans un si triste séjour que Japet et Saturne, enchaînés comme des criminels, maudiront éternellement les honneurs divins que les aveugles mortels leur ont rendus. C'est là que, privés pour toujours de la vue du soleil, ils ne sentiront jamais les douces haleines des zéphirs. Vous avez ouï parler du mont Etna, qui est dans la Sicile : voilà, seigneur, une image grossière de ce qui ce passe dans ces antres souterrains où sont maintenant vos dieux. »

Patrice fut interrompu en cet endroit par le proconsul, qui lui dit : « Vous prétendez donc que c'est le Christ qui a fait ces eaux, et qui leur a donné toutes les propriétés qu'elles ont.

— » Oui, sans doute c'est lui, répliqua Patrice; et n'est-il pas écrit dans les Livres sacrés : « Toutes choses ont été faites par lui[1]. » Et encore : « Les dieux des nations ne sont que des démons, mais c'est le Seigneur qui a fait les Cieux[2]. »

— Le proconsul reprit : « Vous dites que c'est le Christ qui a fait les Cieux?

— » Je le dis, répondit Patrice, et il est vrai. « Je contemplerai les Cieux, dit un Prophète, qui sont les ouvrages de vos mains, la lune et les étoiles que vous avez formées[3]. »

— » Mais, dit le proconsul, si je vous fais jeter dans ces eaux pour vous punir de ce que vous méprisez les dieux, ne croyez-vous pas que le Christ, qui selon vous les a créées, ne souffrira jamais que vous y périssiez? Voulez-vous que nous l'éprouvions?

— » Je ne méprise point vos dieux, répliqua Patrice; peut-on

[1] *Jean*, I. — [2] *Ps* XCV. — [3] *Ps.* VIII.

Digitized by Google

avoir du mépris pour ce qui n'est pas? Pour ce qui concerne Jésus-Christ, sachez que, comme il peut me conserver la vie au milieu de ces eaux bouillantes, il peut aussi me l'ôter par ces mêmes eaux. Sachez encore que tout ce qui doit m'arriver est présent devant ses yeux; que bien qu'il soit chargé du gouvernement de l'univers, il ne tombe pas un cheveu de la tête de quelque homme que ce soit sans sa volonté et sans son ordre; sachez enfin que des peines éternelles sont préparées dans le Tartare pour tous ceux qui, comme vous, adorent les idoles. »

Ces dernières paroles mirent le proconsul dans une si grande colère qu'il commanda sur-le-champ qu'on dépouillât le saint Évêque, et qu'on le jetât dans l'eau bouillante. Pendant qu'on se mettait en devoir d'exécuter cet ordre, Patrice s'adressa à Jésus-Christ, et lui dit : « Seigneur, venez au secours de votre serviteur; » et en même temps l'eau sortit avec violence des cuves où elle est reçue, et se répandant au dehors, se lançait sur les soldats, pénétrait leurs habits, et leur causait une douleur inconcevable. Et cette même eau, perdant sa chaleur naturelle, devint pour le Saint un bain tempéré et agréable; cela dura même si longtemps que le proconsul encore plus irrité l'en fit sortir, et le condamna à perdre la tête.

Le Saint, levant les yeux au Ciel, fit cette prière : « Dieu tout-puissant, Roi de l'univers, Seigneur, qui par votre propre vertu conservez tous les êtres visibles et invisibles, vous qui ne rejetâtes jamais les vœux de ceux qui vous invoquent dans la sincérité de leur cœur; vous enfin qui, pour la gloire de votre Nom et la consolation de vos serviteurs, avez bien voulu que ces eaux, par une merveille de votre toute-puissance, devinssent pour les justes un doux rafraîchissement et un feu pour les impies, recevez mon âme au moment que la mort va la séparer de mon corps pour la défense de la foi. » En finissant cette prière, il se mit à genoux, et on lui trancha la tête. Les fidèles prirent son corps, et l'enterrèrent près du grand chemin. Son martyre arriva le 19 mai[1]. (DROUET DE MAUPERTUY.)

[1] Selon l'Église grecque, mais on le célèbre dans l'Église latine le 29 avril On donne ordinairement à saint Patrice trois compagnons : saint Acacius

Digitized by Google

SAINT VITAL,

MARTYR.

Saint Vital, né à Milan, était, selon l'auteur de ses actes, père de saint Gervais et de saint Protais. La Providence l'ayant conduit à Ravenne, il arriva qu'un chrétien nommé Ursicin fut condamné à mort pour sa religion; mais on crut pendant quelque temps qu'il allait apostasier, tant était vive l'impression que la vue du supplice avait faite sur lui. Vital, alarmé du danger que courait son frère, ne voit plus celui auquel il s'expose lui-même : il vole à son secours, et l'exhorte fortement à ne pas perdre l'occasion de mériter une couronne immortelle. Ursicin se rassure, et reçoit généreusement le coup mortel. Vital emporte le corps du Martyr, et l'enterre avec respect.

Le juge, nommé Paulin, n'eut pas plus tôt appris ce qui s'était passé qu'il donna des ordres pour arrêter Vital. Il fut brûlé vif, après avoir été étendu sur le chevalet et avoir souffert divers autres genres de tortures.

Saint Vital est le principal patron de Ravenne. On y garde ses reliques dans la magnifique église de son nom, qui fut bâtie par l'empereur Justinien en 547, et qui appartient aujourd'hui à une célèbre abbaye de Bénédictins.

SAINTE VALÉRIE,

MARTYRE.

Valérie était l'épouse de saint Vital, qui fut mis à mort sous l'empereur Néron, et mère des illustres Martyrs Gervais et Protais. Après que son époux eut enduré un long et cruel supplice dans la ville de Ravenne, Valérie voulut retourner à Milan, sa patrie.

A peu de distance de cette ville, elle fit la rencontre d'une troupe d'idolâtres qui voulurent la contraindre à prendre part aux réjouissances d'une fête qu'ils faisaient en l'honneur de leurs fausses divinités. Les sacrificateurs, de leur côté, la pressèrent

saint Ménandre et saint Polième, tous trois prêtres, et l'on marque la ville de Pruse, en Bithynie, pour le lieu de son martyre.

Digitized by Google

de manger des viandes qu'ils avaient offertes aux idoles. Valérie refusa avec horreur ces invitations. Alors les prêtres excitèrent contre elle la fureur des assistants. Ces misérables, non contents de l'accabler d'injures et d'insultes, la maltraitèrent de coups et la laissèrent à demi-morte sur le chemin.

Le peu de gens qui accompagnaient Valérie la relevèrent et la transportèrent à Milan, où, deux jours après, elle mourut de ses blessures. Cet évènement eut lieu vers l'an 62, peu de jours après la mort de saint Vital. C'est pourquoi l'Église célèbre le même jour la fête de ces deux époux, qui reçurent pour la même cause la couronne du martyre.

SAINT POLLION,

MARTYR.

Lorsque l'édit de la persécution de Dioclétien contre l'Église eut été publié à Sirmium, en Pannonie, le gouverneur de la province, nommé Probus, dont nous avons déjà eu occasion de parler dans la Vie de saint Irenée au 25 mars, voulut en commencer l'exécution par la recherche des ecclésiastiques. Il fit arrêter et mourir cruellement saint Montan, prêtre de la ville de Singidon, qui s'était rendu très-recommandable par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il traita de même saint Irenée, évêque de Sirmium, et parcourut les villes de la Pannonie, portant avec lui le fer et le feu pour détruire le nom chrétien. Il vint à Cibales, l'une des plus considérables des villes d'entre la Save et la Drave, qui donna depuis la naissance à l'empereur Valentinien, mais qui a été dans la suite tellement ruinée que l'on cherche encore la place où elle était située. Lorsqu'il y fut arrivé et qu'il eut déclaré ce qui l'y avait amené, les dénonciateurs lui déférèrent les Chrétiens, qu'ils accusaient d'être rebelles aux ordres des empereurs. On arrêta d'abord saint Pollion, que d'autres appellent Pullion, le premier des lecteurs de l'église de Cibales. On le mena au gouverneur, comme un séditieux qui ne cessait de blasphémer contre les dieux et de parler insolemment contre les princes. Probus l'ayant interrogé sur son nom, sa profession et son emploi, selon la coutume, lui demanda ce que c'était que les lecteurs chez

Digitized by Google

les Chrétiens. Pollion répondit : « Ceux qui ont accoutumé de lire au peuple la parole de Dieu. » — « Oui, dit le gouverneur, ces gens qui séduisent des femmes légères, les empêchant de se marier, et qui les portent, dit-on, à une chasteté vaine et stérile. » — Pollion répartit : « Vous aurez lieu aujourd'hui de mettre à l'épreuve notre légèreté et notre vanité. » — « Et comment? » dit le gouverneur. — « Vous allez éprouver, répondit Pollion, que ceux-là sont légers, vains et infidèles, qui quittent leur Créateur pour suivre vos superstitions; et au contraire que ceux-là sont constants, religieux et fidèles au Roi éternel, qui s'efforcent d'accomplir, malgré les défenses et les tourments, les préceptes qu'ils ont lus dans les divines Écritures. » — « Quels sont ces préceptes, dit Probus? de quel roi sont-ils? » — « Ce sont, reprit Pollion, les saints commandements de Jésus-Christ. » — « Que disent-ils, qu'ordonnent-ils, » reprit le gouverneur? — « Ils nous apprennent, dit Pollion, qu'il n'y a qu'un Dieu qui lance la foudre; que l'on ne peut appeler Dieu ce qui est fait de bois ou de pierre. Ils montrent ce qui est bon, et le font discerner d'avec ce qui est mauvais. Ils corrigent les pécheurs, ils fortifient les bons dans l'innocence. Ils enseignent aux vierges à se conserver dans l'état sublime de l'intégrité; aux femmes à garder la continence qui convient à la production des enfants; aux maîtres à commander avec douceur à leurs serviteurs, qui devant Dieu ne sont pas d'une condition differente de la leur; aux esclaves à servir plus par amour que par crainte; aux sujets à obéir aux rois et aux puissances, quand ils commandent des choses justes. Ils ordonnent d'honorer les parents, de rendre la pareille aux amis, de pardonner aux ennemis. Ils recommandent l'affection pour les citoyens, l'humanité pour les hôtes, la compassion pour les pauvres, la charité pour tout le monde. » Pollion, à qui l'office de lecteur dans l'église avait acquis l'habitude de parler, voyant que son juge était en humeur de l'écouter, continua sans être interrompu de personne.

« Voici ce que prescrivent encore, dit-il, ces divins commandements. Ne faire mal à personne; souffrir patiemment les injures, et n'en faire aucune; céder ses biens, ne point désirer ceux d'autrui, pas même d'un regard de complaisance. Enfin ils

Digitized by Google

nous apprennent que celui-là vivra éternellement qui pour la foi aura méprisé la mort d'un moment que vous pouvez nous donner. Si ces maximes vous déplaisent, ce ne sera plus dorénavant par ignorance que vous les condamnerez. » — Le gouverneur dit : « Que servira tout cela à un homme mort, s'il est privé de la lumière et de tous les biens du corps? » — Pollion répondit : « Pouvez-vous douter qu'une lumière perpétuelle soit préférable à celle qui passe, et que des biens permanents valent mieux que ceux qui périssent? » — « Quoi qu'il en soit, ou que vous puissiez dire, reprit le gouverneur, il faut que vous fassiez ce que les empereurs ordonnent, il faut sacrifier ou mourir par le glaive. » — Pollion dit : « Vous pouvez faire ce qui vous est ordonné; pour moi, je suis obligé de suivre exactement les traces des Évêques, des prêtres et de tous les Pères, qui m'ont instruit dans les voies de la vérité. C'est ce qui me fera supporter avec joie tout ce que vous jugerez à propos de me faire souffrir pour ce sujet. » Le gouverneur lui prononça aussitôt sa sentence, et le condamna au feu. Les exécuteurs le conduisirent à un mille de la ville, où il accomplit glorieusement son martyre, louant Dieu et lui rendant des actions de grâces pour la miséricorde qu'il exerçait à son égard. Sa mort arriva le 27 d'avril de l'an 304, le même jour que saint Eusèbe, évêque de Cibales, avait autrefois souffert la mort pour Jésus-Christ dans les persécutions précédentes. Tout les martyrologes marquent la fête de saint Pollion au jour suivant, de sorte que c'est évidemment au texte de ses actes qu'il faut attribuer l'erreur. Plusieurs des martyrologes qui portent le nom de saint Jerôme en font mention au 22 mai.

SAINT MARC,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Marc vivait au 1er siècle de l'ère chrétienne; converti à la foi par saint Pierre, il devint un de ses disciples. Quand le Chef de l'Église l'eut assez éprouvé, il l'ordonna évêque, et après le martyre de son maître, saint Marc sema la foi en divers lieux; mais il s'attacha plus spécialement aux Équicoles, peuplades du Latium, où il fit des Chrétiens. Il fut signalé à Domitien, qui,

Digitized by Google

comme Néron, voulait étouffer le culte du vrai Dieu. Vers l'année 96, où saint Jean, l'Apôtre bien-aimé, souffrit à la porte Latine, Marc fut arrêté à Altino et remis au président Maxime qui, sur son refus d'adorer les dieux de l'empire, le condamna à mort. Il souffrit le 28 avril, à la fin du 1er siècle.

SAINTE THÉODORA ET SAINT DIDYME,

MARTYRS.

Après que les édits des empereurs Dioclétien et Maximien contre les Chrétiens eurent été publiés dans l'Égypte, Théodora, vierge d'Alexandrie, fut dénoncée aux magistrats avec plusieurs autres. Ayant été amenée devant le tribunal pour être interrogée, le juge Procule lui demande de quelle condition elle était. — Chrétienne, répondit-elle. — Êtes-vous née libre ou esclave? lui dit le juge. — Je suis Chrétienne, Jésus-Christ est venu m'affranchir; mais selon le siècle, je suis née de parents libres. — Si cela est, dit le juge, pourquoi n'avez-vous pas voulu vous marier? — C'est pour suivre Jésus-Christ, répondit la Sainte.

Le juge lui dit alors : Par les édits des empereurs, il est ordonné de sacrifier aux dieux, ou bien vous serez exposée aux lieux infâmes. J'ai pitié de vous, par considération pour votre naissance et pour votre beauté; ne déshonorez pas votre famille par une infamie éternelle.

Théodora répondit : La première réponse que je puis vous faire, c'est que Jésus-Christ, de qui je tiens la liberté et l'honneur, est mon appui. Je n'ai point d'inquiétude pour le reste : il saura sauver son épouse.

Le juge lui dit : Ne vous imaginez pas qu'il puisse vous garantir de cette infamie. — La Sainte répondit : Je crois en Jésus-Christ; j'espère qu'il me délivrera des mains de mes ennemis, et qu'il me préservera de toute tache.

Le juge lui fit donner un soufflet, et lui dit : Ne soyez pas insensée, approchez et sacrifiez aux dieux. — Théodora répondit : Je ne sacrifierai pas aux dieux, et je n'adorerai pas les démons, tant que le Seigneur m'assistera.

— Je vous donne trois jours, dit le juge, pour y penser.

Digitized by Google

Les trois jours accordés étant écoulés, Procule remonta sur son siége, et fit appeler la vierge Théodora. Il lui fit les mêmes propositions, et en reçut les mêmes réponses que dans le premier interrogatoire.

Voyant qu'elle persistait dans sa résolution, il lui dit : Je jure par les dieux que c'est la crainte des empereurs qui m'oblige à prononcer contre vous, pour ne pas me rendre coupable moi-même. C'est vous qui vous livrez au lieu infâme, et c'est à vous seule que vous aurez à reprocher la perte de votre honneur. Nous verrons si votre Christ, pour l'amour duquel vous vous opiniâtrez à résister aux empereurs, sera capable de vous délivrer.

Théodora, pleine de confiance en Dieu, sous la protection duquel était son honneur et sa vie, fut menée aussitôt dans le lieu infâme. En y entrant, elle leva les yeux au Ciel, et dit à Dieu : « Secourez-moi, Seigneur, et me tirez d'ici, vous qui avez secouru Pierre dans la prison, et qui l'avez délivré sans aucun mal; ôtez-moi d'ici sans tache, et conservez-moi pure, afin que tout le monde voie que je suis votre servante. »

Le peuple était en foule autour de la maison, observant celui qui entrerait le premier pour déshonorer Théodora. Dieu, qui avait exaucé sa prière, suscita un Chrétien, nommé Didyme, qui s'habilla en soldat, et entra le premier dans le lieu. La Sainte le voyant se troubla. Il lui dit, pour la rassurer, qu'il n'était pas ce qu'elle pensait, qu'il était un de ses frères du nombre des fidèles, qu'il n'avait pris cet habit profane que pour la délivrer. « Écoutez le conseil que j'ai à vous donner, lui dit-il; changeons d'habit, prenez celui-ci, et sortez ainsi déguisée sans vous faire reconnaître. Je demeurerai ici avec votre vêtement. »

Théodora y consentit; elle suivit toutes les instructions qu'il lui donna pour réussir, comme d'enfoncer sur son visage le chapeau qu'il lui mit sur la tête, de baisser les yeux, et de ne parler à personne.

Elle sortit ainsi sous cet habit de soldat, à travers la foule, tête baissée comme de honte, et se sauva heureusement. Une heure après un autre homme entra, et fort surpris de trouver un

Digitized by Google

homme au lieu d'une fille, il dit en lui-même : « Est-ce que Jésus change aussi les filles en hommes? Celui qui était entré, est sorti; qui est celui-ci, et où est la fille qu'on y a enfermée? J'avais bien ouï dire qu'il avait changé l'eau en vin, et je n'en avais rien voulu croire. Mais voici bien plus; je crains qu'il ne me change moi-même en femme. »

Didyme, sans rien dissimuler, lui dit pour le tirer de peine : « Je suis tel que j'ai toujours été; le Seigneur ne m'a point changé; il m'a favorisé aussi bien que celle que vous cherchez, et m'a préparé la même couronne. Vous ne la tenez plus, vous pouvez me prendre au lieu d'elle. »

Celui qui était entré le dernier sortit, et le juge ayant appris ce qui s'était passé, envoya prendre Didyme, et le fit amener devant son tribunal. Après lui avoir fait dire son nom, il lui demanda qui l'avait envoyé pour faire cette action. Didyme lui répondit que c'était Dieu. Le juge voulut l'obliger, avant les tourments, de déclarer où était Théodora; il protesta qu'il n'en savait rien, et en fit serment par Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. Il ajouta qu'elle était servante de Dieu, qu'il l'avait conservée sans tache, et que c'était tout ce qu'il en savait. Le juge lui demanda ensuite de quelle condition il était. Didyme lui répondit qu'il était Chrétien, affranchi et délivré par Jésus-Christ. Procule le menaça de le faire tourmenter doublement, comme étant Chrétien, et comme ayant délivré Théodora, à moins qu'il ne voulût sacrifier aux dieux. Mais le voyant toujours ferme et résolu à tout souffrir, il ne crut pas devoir perdre le temps à lui faire subir la torture; et il ordonna que, pour la hardiesse qu'il avait eue de sauver Théodora, il aurait la tête coupée, et que, pour avoir désobéi aux édits des empereurs, son corps serait jeté au feu.

Théodora avait eu nouvelle de cette sentence de l'endroit où elle était cachée; elle courut au lieu du supplice, pour disputer à Didyme la couronne du martyre. On vit alors une sainte contestation de ces deux personnes, qui aspiraient à une même gloire, et qui se disputaient l'avantage de mourir pour Jésus-Christ. Didyme prétendait que c'était à lui à mourir, puisque c'était lui

Digitized by Google

qui était condamné, et que tout le service qu'il lui avait rendu n'avait pas eu d'autre fin. Théodora soutenait qu'elle ne devait pas être la cause de sa condamnation, et qu'elle aimait mieux mourir innocente que de se rendre coupable de sa mort en continuant de vivre. « J'ai bien voulu, disait-elle, que vous me sauviez l'honneur, mais non pas la vie. C'est l'infamie et non la mort que j'ai voulu fuir. Si vous m'aviez privée du martyre, vous m'auriez trompée. »

Enfin ils gagnèrent tous deux ce qu'ils cherchaient. Le juge termina la contestation au gré de l'un et de l'autre, et par la sentence qu'il prononça aussi contre Théodora, ils se virent associés à la gloire du martyre.

Les actes de sainte Théodora, qui sont très-authentiques, ne nous apprennent rien d'elle depuis son évasion de la prison. C'est de saint Ambroise que nous savons qu'elle vint se présenter au martyre avec Didyme. Quelques-uns ont rapporté ce mémorable combat à l'an de Jésus-Christ 302. Mais il y a plus à croire qu'il n'arriva que l'année suivante. Les Latins en font mention le 28 avril, et les Grecs le 5 du même mois.

SAINT PRUDENCE OU PRUDENT,

ÉVÊQUE DE PARIS.

Prudence fut le huitième évêque de Paris. Chéri de tous, il était le père des pauvres, le consolateur des affligés. Dieu l'appela à lui aux premiers jours du v^e^ siècle. Illustre par sa sagesse et par ses miracles, il eut pour successeur un de ses diacres, qui fut saint Marcel. Saint Prudence fut enterré sur la montagne de Sainte-Geneviève.

SAINT ARTHÈME,

ARCHEVÊQUE DE SENS.

Arthème, dix-huitième archevêque de Sens, sortait d'une noble famille du pays. Il avait été marié, et avait eu de son union une sainte fille, nommée Eulosie. Dégagé de ses liens, Arthème, qui voulait se donner à Dieu, entra dans les Ordres, en même temps que sa fille prenait le voile. Après avoir passé par tous les de-

Digitized by Google

grés du sacerdoce il fut sacré Archevêque de Sens le 23 avril d l'an 579. Il assista en 582 et en 585 aux deux Conciles de Mâcon et après l'assassinat de l'archevêque de Rouen, saint Prétextat, l roi Gontran envoya l'Archevêque de Sens, avec Agrice, évêqu de Troyes, et Véran, évêque de Châlons, demander vengeanc de ce meurtre au roi Clotaire. Il reçut à la pénitence publique u espagnol nommé Bond ou Bald (Baldus), et d'un grand crimine il en fit un grand Saint. On voyait encore, il n'y a que quelque années, sur la rive gauche de l'Yonne, au sommet d'une mon tagne, les ruines de l'ermitage où vécut et mourut saint Bond après sept années d'effrayantes austérités.

Saint Arthème présida, vers l'an 601, à un Concile ou Synod tenu à Sens pour la réforme de la discipline monastique, en con séquence des lettres de saint Grégoire le Grand, qui avait écri au roi, à la reine, à Vigile, évêque d'Arles, et à plusieurs autre prélats pour leur recommander de tenir des Conciles qui pour vussent à la réforme des mœurs et à l'extirpation de la simonie Saint Béthaire, évêque de Chartres, assista à ce Concile, et c'es par l'histoire de sa vie que l'on sait qu'il se tint à Sens. Il es aussi fait mention de saint Arthème dans un Concile de Meaux Il mourut le 28 avril 609, et sa fête est célébrée ce même jour.

SAINT LOUTHIERN,

ÉVÊQUE.

Saint Louthiern, ou Louthiers, ou Louthain, né en Irlande vers l'an 520, fut disciple de saint Ruadlan, se consacra à Dieu et vécut avec saint Colomban au monastère de Bangor. Il y montra tant de vertus et tant de lumières, qu'il fut nommé abbé d'Inis-Tom. Ce monastère parvint à une grande ferveur sous un chef qui était le premier à pratiquer ce qu'il recommandait. Il étendait son zèle jusque sur les personnes du dehors. Accompagné de saint Lasréan, il visita la princesse Ide, aussi nommé sainte Mide, la seconde Brigitte d'Irlande.

Dieu voulut ouvrir un champ plus vaste aux talents de son serviteur. Louthiern fut élevé à l'épiscopat dans la grande Bretagne.

Digitized by Google

Quant il eut conquis une foule d'âmes à la vérité et à la vertu, il fut inspéré de venir dans l'Armorique. Il y passa le reste de sa vie dans une continuelle pratique de la mortification et de la bienfaisance, aux environs de Saint-Malo.

Il est nommé parmi les saints Confesseurs dans les litanies anglaises du VII[e] siècle. En 965, Salvator, évêque d'Aleth, craignant les profanations des Danois, porta les reliques du Saint à Paris et les mit sous la protection de Hugues Capet.

LE BIENHEUREUX LUCIUS OU LUCHÉSIUS,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANCOIS.

L'Italie était déchirée par les factions au temps de ce Bienheureux, et il s'était engagé dans celle des Guelfes, opposée aux Gibelins. L'esprit de parti, joint à une extrême avarice, le dominait et le détournait des voies du salut, quand une circonstance l'y ramena.

Lucius, qui était Toscan d'origine, demeurait à Sancasnano, petite ville dans le voisinage de Florence, où il faisait le commerce. Il eut le bonheur d'entendre prêcher saint François sur le mépris des biens de la terre, et fut si touché de son discours qu'il résolut aussitôt, non-seulement de renoncer aux passions qui dégradaient son âme, mais de tout quitter pour suivre désormais Jésus-Christ.

Saint François, connaissant les bonnes dispositions de Lucius, alla le visiter, pour l'aider de ses conseils et fortifier ses pieux desseins. Dans la conversation, il lui exposa, avec le zèle d'un cœur embrasé de l'amour divin, les avantages du Tiers-Ordre qu'il venait d'établir; et Lucius, en qui la grâce commençait d'agir, comprit en un moment que le chemin du salut lui était ouvert, s'il suivait les mouvements qui l'agitaient. Il supplia donc le saint Patriarche de l'instruire et de l'admettre dans son Tiers-Ordre, dont il prit l'habit en 1221. Il fut le premier qui le reçut, et son exemple ne tarda pas à être suivi.

Soumis par sa nouvelle profession à un régime salutaire, le Bienheureux Lucius fut un exact observateur des pratiques de piété que lui imposait la règle. On admira surtout sa charité et

Digitized by Google

la satisfaction qu'il ressentait en soulageant les indigents et en assistant les malades.

Une famine effroyable désola l'Italie en ces temps-là (vers 1225). Lucius, dont les richesses et la bienfaissance étaient connues, nourrit tous ceux qui eurent recours à lui, quelque grand qu'en fût le nombre. Il leur fournissait d'ailleurs toutes les choses dont il prévoyait qu'ils pouvaient avoir besoin. Sa maison était ouverte à tous les pèlerins, et il suffisait d'être voyageur ou nécessiteux pour en obtenir ce qu'on désirait. — Dieu récompensa son serviteur par le don de prophétie et des miracles. L'évènement justifia ses prédictions, et sa réputation s'étendit au loin.

Parvenu à une grande vieillesse, Lucius mourut le 28 avril 1232, après avoir reçu les Sacrements avec autant de dévotion que de confiance; et le Seigneur fit éclater sa sainteté par un grand nombre de prodiges.

On l'avait enterré à Poggibonsi, suivant ses dernières volontés. Saint Grégoire X, passant par ce lieu, entendit avec admiration le récit des miracles qui s'opéraient par l'intercession du Bienheureux Lucius. Il voulut éprouver par lui-même s'il n'y avait point d'exagération dans ce qu'on en racontait, et cette épreuve donna lieu à un prodige capable d'atterrer les plus incrédules et de confirmer dans leur pieuse opinion ceux qui avaient confiance aux mérites du Serviteur de Dieu.

Le Pape, en présence d'un grand concours de peuple, fit tirer de la châsse où il reposait la tête du Bienheureux, et la fit jeter dans un brâsier ardent, préparé à cet effet; mais le chef rejaillit du milieu du feu et sans en avoir reçu aucune atteinte. Saint Grégoire X fut sensiblement touché de cet évènement, qui eut un grand nombre de témoins [1].

Ainsi furent constatées toutes les œuvres miraculeuses que l'on publiait de notre Bienheureux, dont, par une bulle du 27 mars 1694, Innocent XII a permis qu'on célébrât l'office dans l'Ordre des Frères-Mineurs.

[1] Le P. Férot, qui rapporte ce fait, en a certainement dénaturé les circonstances; et le saint Pape Grégoire X dut avoir encore d'autres motifs pour ordonner ou permettre une telle épreuve.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX AUGUSTIN NOVELLO,

GÉNÉRAL DES AUGUSTINS.

Il y avait dans un couvent d'Italie un pauvre Frère lai à qui on avait donné le nom d'Augustin Novello, ignorant son origine. En ce temps, le couvent fut menacé de ruine par les prétentions injustes qu'on suscita contre les religieux. Frère Augustin, voyant donc les autres troublés pour leur procès, et sachant qu'au fond on leur faisait grand tort, alla trouver leur procureur, et lui demanda en secret de quoi écrire. Le procureur s'en moquait, ne croyant pas même qu'il sût lire; toutefois, comme il persévérait dans sa demande, il lui donna du papier, de l'encre et une plume. Frère Augustin écrivit un mémoire court et solide, qui, ayant été communiqué au procureur de la partie adverse, celui-ci dit : « Celui qui a dressé ce mémoire est ou un diable, ou un Ange, ou le seigneur Matthieu de Termini, avec lequel j'ai étudié à Bologne, et qui est mort à la bataille du roi Mainfroi. » Il voulut voir l'auteur du mémoire, et l'ayant reconnu, touché de son humilité, il l'embrassa tendrement, et ne put retenir ses larmes. Frère Augustin le priait de ne pas troubler son repos en le faisant connaître; mais il ne put s'y résoudre, et dit aux Augustins: « Vous avez là un trésor caché : c'est ici le plus excellent homme du monde, traitez-le comme il mérite; et, au reste, vous avez gagné votre cause. » Ils commencèrent donc à le respecter; mais il rejetait tous les honneurs, et continuait ses pratiques d'humilité.

L'humble Frère Augustin était en effet le seigneur Matthieu de Termini, né près de Palerme, en Sicile, d'une famille noble originaire de Catalogne. On le fit étudier dès son enfance, et il alla ensuite à Bologne, où en peu d'années il parvint au degré de docteur et de professeur en droit civil et canonique. Après quoi il retourna en Sicile, où sa réputation le fit connaître à Mainfroi, qui y régnait alors, en sorte qu'il le fit juge perpétuel de sa cour et son principal ministre d'État. En cette élévation, il conserva une grande pureté de mœurs et une parfaite intégrité dans l'administration de la justice. Il accompagnait Mainfroi à la bataille

Digitized by Google

de Bénévent, où ce prince périt; et comme Matthieu disparut dè lors, on crut qu'il avait été tué en cette occasion; mais la crainte de la mort l'avait fait fuir et repasser en Sicile.

Il y fut attaqué d'une maladie si violente qu'il se crut près d mourir; et, craignant le jugement de Dieu, il promit, s'il revenait en santé, d'entrer aussitôt en religion pour y faire pénitence Étant guéri et voulant accomplir son vœu, il résolut d'entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique, et envoya deux de ses valets pour lui amener des Frères de cet Ordre; mais ils se méprirent jusqu'à trois fois, et lui amenèrent toujours des Augustins. Enfin il crut que Dieu l'appelait à vivre avec ces derniers; il leur découvrit son dessein et prit leur habit. Mais il ne leur fit point connaître qui il était; il cacha sa naissance, sa science, ses grands emplois; il changea son nom en celui d'Augustin, et se conduisit comme le moindre des Frères. Il allait à la quête, lavait la vaisselle et rendait à la maison les services les plus bas; il observait une exacte pauvreté, se contentait de la nourriture la plus grossière et ne mangeait qu'une fois le jour.

Après avoir demeuré quelque temps en Sicile, il apprit qu'en Toscane et près de Sienne il y avait un couvent de l'Ordre dans un lieu fort solitaire, dédié à sainte Barbe. Il y passa, par la permission de son supérieur, et y vécut entièrement inconnu, et pratiquant à son ordinaire les exercices les plus humiliants. De là son supérieur le mena au couvent de Rosia, où il fut reconnu de la manière que nous avons vue.

Le Bienheureux Clément d'Osimo, qui gouvernait à cette époque l'Ordre des ermites de Saint-Augustin, étant venu peu de temps après à Sienne et ayant appris qui était ce Frère Augustin, le choisit pour son compagnon, le conduisit avec lui à Rome, et l'obligea, malgré sa résistance, à recevoir les Ordres sacrés. Les constitutions de la Congrégation que le Bienheureux Clément gouvernait, avaient besoin d'être revues et mises dans un meilleur ordre; il prit son nouveau compagnon pour collaborateur dans ce travail important. Le Pape Nicolas IV occupait alors le Saint-Siége; il demanda au général des Augustins un religieux capable d'entendre les confessions de la Cour pontificale.

Digitized by Google

Le Bienheureux Clément lui amena au milieu du consistoire Frère Augustin; les cardinaux, voyant la pauvreté de son habit et l'austérité de son visage, demandaient de quelle forêt on l'avait amené. Il se trouva aux pieds du Souverain-Pontife, sans savoir de quoi il s'agissait; mais, voyant que ce Pontife lui imposait les mains pour le faire son confesseur et lui donner l'emploi de pénitencier, il pleura si amèrement qu'il arracha des larmes au Pape et aux Cardinaux. A mesure qu'ils le connurent davantage, ils conçurent pour lui beaucoup d'affection et de respect. Il remplit pendant vingt-deux ans la charge de pénitencier, mais ayant toujours le cœur à sa chère solitude. Son zèle pour la justice l'engageait à user quelquefois envers le Pape et les Cardinaux, non-seulement de prières, mais de réprimandes, et eux les écoutaient patiemment, tant ils avaient de vénération pour lui, car ses conseils étaient reçus comme venant du Ciel.

Le chapitre général des Augustins s'étant réuni l'an 1298 dans la ville de Milan, le saint religieux, quoique absent, fut choisi d'une voix unanime par ses Frères pour gouverner la Congrégation. Il voulut en vain repousser le fardeau qui lui était imposé; le Pape Boniface VIII, qui régnait alors, lui ordonna de consentir à son élection. Augustin, devenu supérieur général, se montra digne du rang où on l'avait placé malgré lui : il gouverna l'Ordre avec beaucoup d'humilité, de fermeté, de zèle et de charité; mais le temps de sa supériorité ne fut pas long. Au bout de deux ans, ayant rassemblé le chapitre à Naples, il se démit de sa charge, malgré toutes les instances que les religieux firent près de lui pour qu'il restât plus longtemps à leur tête. Désormais plus libre de suivre son attrait pour la vie solitaire, il se retira avec quelques-uns de ses confrères dans l'ermitage de Saint-Léonard, près de la ville de Sienne, afin de s'y livrer uniquement à la contemplation. Son séjour dans ce lieu fut une source de bénédictions pour les habitants de Sienne. Enfin, après avoir passé dix ans dans l'ermitage de Saint-Léonard, le Bienheureux Augustin fut averti que son pèlerinage sur la terre allait être bientôt terminé; il tomba en effet gravement malade, et reçut avec une tendre piété les Sacrements de l'Église. Il rendit son

Digitized by Google

âme à Dieu le 19 mai 1309, mais on célèbre sa fête le 28 avri
Plusieurs miracles opérés à son tombeau et par son intercessio
portèrent les fidèles à l'honorer comme Saint. Le culte qu'on lu
rendait de temps immémorial fut autorisé par le Pape Cl
ment XIII, le 11 juillet 1759. (ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX LOIUS DE REGGIO,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Louis, né à Reggio de Calabre, dans l
royaume de Naples, en l'an 1466, embrassa la règle de Sain
François, au couvent de l'Observance de cette ville. Il étudia l
philosophie et la théologie à Brescia, dans les États de Venis
sous François Lychet, savant religieux de cet Ordre.

Louis fit sous cet habile maître des progrès considérables
mais ses vertus surpassèrent encore ses talents, et l'on s'aperçu
bientôt qu'il était parvenu au plus haut dégré de perfection
puisque le Seigneur le favorisait du pouvoir de faire des mi
racles et de prédire les évènements futurs.

Dès l'an 1532, Louis, poussé par l'esprit de pénitence s'uni
à la réforme des Capucins, et contribua beaucoup à l'établisse
ment de cette nouvelle Congrégation, principalement dans l
Calabre, où elle eut de grands succès.

Ce qui donnait tant de poids aux prédications de Louis, étai
la faculté qu'il avait de lire dans l'avenir : il annonçait souven
à ses auditeurs les fléaux dont Dieu les châtierait, s'ils ne se con
vertissaient pas; et plusieurs de ses prédictions ayant été véri
fiées par l'évènement, il avait mérité toute la confiance de ceu
qui l'écoutaient, et il l'obtint en effet.

Prêchant à Palma, dans le Frioul, il avertit les habitants d
la destruction prochaine de leur ville, et elle fut détruite bientô
après par les Turcs.

Étant au bourg de Séminaria, distant de vingt milles d
Reggio, Louis annonça en chaire les malheurs qui allaien
fondre sur sa patrie; et l'on apprit peu après que le pirat
Barberousse avait démoli et ravagé Reggio.

Enfin, après plusieurs autres merveilles, que les bornes d'un

Digitized by Google

abrégé ne nous permettent pas de rapporter, Louis mourut avec la réputation d'un Saint, au couvent de la Motte-de-Filocastro, le 28 avril 1537, âgé de soixante-onze ans. L'Évêque, par vénération pour les vertus de cet excellent religieux, officia à ses funérailles, où se trouva un grand concours de peuple.

Trois ans après sa mort, son corps fut relevé de terre, et trouvé sans corruption; on le déposa alors sous le maître-autel, d'où il fut transféré en l'an 1598. Les écrivains italiens parlent de Louis avec éloge, et le peignent comme un homme qui possédait toutes les vertus de son état dans le degré le plus éminent.

LE VÉNÉRABLE SABOURAUD,

MARTYR.

Au moment où les guerres religieuses qui ensanglantèrent le Poitou sévissaient avec le plus de fureur, l'église de Saint-Lors (aujourd'hui Deux-Sèvres) avait pour curé un digne prêtre nommé Sabouraud, lequel eut le malheur de tomber entre les mains des calvinistes un jour qu'il revenait du marché de Coulonges-lès-Royaux.

Il fut saisi, enterré vivant jusqu'à la gorge, et ses bourreaux imaginèrent de prendre sa tête pour but d'un jeu de boule. Après s'être amusés pendant quelque temps à ce jeu cruel, les calvinistes retirèrent leur victime de la fosse, où elle attendait avec résignation une mort lente et douloureuse. Ils se disposaient à le jeter dans un puits voisin, lorsque le charitable prêtre, réunissant le peu de forces qui lui restaient encore, supplia ses meurtriers de ne pas souiller cette eau indispensable aux besoins journaliers de ses pauvres paroissiens. Cette demande aurait dû toucher le cœur de ces barbares; elle ne fit que leur suggérer la pensée de prolonger les horribles souffrances de ce Martyr de la charité; ils le placèrent donc sur la margelle du puits et lui arrachèrent par lambeaux toute la peau du visage, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme[1].

La relation de cet acte sanguinaire fut gravée sur la tombe du saint prêtre, et ce monument pieux, élevé à sa mémoire, exis-

[1] Emprunté aux *Vies des Saints du Poitou*, par M. Ch. de Chergé.

Digitized by Google

tait encore dans l'église de Saint-Lors au commencement du XVIIIe siècle. Confiantes dans l'efficacité des prières de celui qui avait tant souffert ici-bas, les mères apportaient leurs enfants sur cette tombe vénérée pour obtenir la guérison de leurs souffrances.

LE VÉNÉRABLE GRIGNION DE MONTFORT,

FONDATEUR DES MISSIONNAIRES DE LA COMPAGNIE DE MARIE ET DE LA CONGRÉGATION DES FILLES-DE-LA-SAGESSE.

Louis-Marie Grignion, plus communément appelé de Montfort, naquit le 31 janvier 1673, dans la petite ville de Montfort-la-Canne, alors du diocèse de Saint-Malo, aujourd'hui de celui de Rennes. Son père, Jean-Baptiste Grignion, sieur de la Bachelerie, avocat au bailliage de Montfort, et sa mère, Jeanne de la Visuelle-Robert, eurent huit enfants; Louis-Marie était l'aîné. On ne lui avait donné au Baptême que le nom de Louis; mais sa dévotion pour la Mère de Dieu lui fit désirer de porter aussi celui de Marie, et cette grâce lui fut accordée à sa Confirmation. Ce fut encore par esprit de piété qu'ainsi qu'il se pratique en certains Ordres religieux, il substitua plus tard le nom de Montfort, lieu de sa naissance, à celui de sa famille.

Dès sa première enfance, Louis montra pour la piété un goût si extraordinaire qu'on pouvait déjà prévoir à quel haut degré de grâce et de vertu serait un jour élevée cette âme d'élite. Après avoir fait ses humanités, sa rhétorique et sa philosophie, avec les plus brillants succès, au collége de Rennes, alors dirigé par les RR. PP. Jésuites, il fut providentiellement conduit à Paris pour y faire ses études théologiques, d'abord dans la petite communauté de M. de la Barmondière, puis au séminaire de Saint-Sulpice, dont l'illustre M. Tronson était alors supérieur général.

Pour arriver là, le Vénérable Montfort avait dû passer par de bien tristes épreuves : voyages à pied, pénurie profonde, perte de ses bienfaiteurs, amertumes de la misère, abandon des siens, souffrances, maladies cruelles, séjour à l'hôpital, faute de ressources pour se faire soigner, humiliations continuelles : il avait tout subi, et il s'était fait de toutes ces choses, qui sont pour les

Digitized by Google

hommes ordinaires la source de tant de chutes, un trésor de mérites épurés par la patience et la résignation des Saints. Il n'est pas jusqu'aux contradictions les plus pénibles, puisque c'étaient ses condisciples et ses maîtres eux-mêmes qui étaient ses contradicteurs, dont il ne sût tirer un profit réel pour la perfection à laquelle il était appelé. Il est vrai que son caractère avait quelque chose de singulier, et l'on a remarqué dans sa vie quelques traits de ce caractère qui étaient de nature à l'humilier; mais, ainsi que l'a fait observer son historien, c'est le propre des Saints d'encourir ce reproche. La sainteté est chose si rare qu'il est tout naturel qu'elle paraisse quelquefois un peu extraordinaire. Néanmoins, la vertu par excellence du Vénérable Montfort surmonta tout : dédains et moqueries de la part de ses condisciples, sévérité excessive, humiliations préparées avec intention et poussées à leurs dernières limites par ses supérieurs, rien ne put altérer la sérénité de son âme. Les maîtres chargés de la dure mission de le pousser à bout furent forcés eux-mêmes de s'avouer vaincus dans cette lutte organisée par de pieux calculs. Au milieu de ces rudes épreuves, le séminariste recevait du reste des témoignages de confiance propres à le consoler : bibliothécaire, maître des cérémonies, catéchiste des enfants les plus dissipés du faubourg Saint-Germain, représentant du séminaire dans le pèlerinage annuel que la communauté faisait faire à Notre-Dame de Chartres par deux de ses membres, il savait, dans ces rôles divers, répondre à l'esprit, aux intentions de ceux qui l'avaient choisi, et prouver combien il était digne d'être l'objet de ce choix.

Au bout de sept années consacrées à l'étude de la théologie, et mieux encore à la pratique des plus excellentes vertus, le Vénérable Montfort fut ordonné prêtre : il avait alors vingt-sept ans passés, et sa vie entière avait été, on peut le dire, une préparation au sacerdoce. Il le reçut des mains du saint évêque de Perpignan, Mgr de Flamanville, qu'il avait eu le bonheur d'assister dans les catéchismes que le Prélat, alors simple prêtre, avait faits dans l'église de Saint-Sulpice aux laquais de Paris. La cérémonie eut lieu le 5 juin 1700, et on s'imaginera facilement avec quels sen-

Digitized by Google

timents de piété le nouveau ministre de Dieu reçut la consécration sainte.

Dès lors il ne pensa plus qu'à se dévouer au salut des âmes. Son premier mouvement l'entraînait dans les missions lointaines: il y avait là tant d'âmes à conquérir à Dieu, tant de périls à affronter, des palmes si ardemment souhaitées à cueillir! La Providence en ordonna autrement, et, organes de ses vues, les supérieurs de Montfort, tout en l'engageant à suivre sa vocation pour les missions, le dissuadèrent de partir pour le Canada

Ce fut alors qu'il se lia avec un saint prêtre du diocèse de Nantes, élève du célèbre M. Olier, qui s'était lui-même associé plusieurs ecclésiastiques, dont il avait formé la communauté de Saint-Clément. Le vénérable M. Lévêque, c'était son nom, apprécia bien vite le mérite de l'homme que la Providence lui envoyait, et l'emmena avec lui à Nantes. Pendant ce voyage, le Vénérable Montfort, ayant eu occasion de reprendre, avec une sainte hardiesse, trois jeunes libertins qui tournèrent ses paternelles observations en ridicule, leur prédit la fin misérable qui termina bientôt leur déplorable existence et punit leurs paroles sacriléges.

Arrivés à Nantes, les deux nouveaux compagnons se mirent à évangéliser les campagnes; mais, au milieu de cet apprentissage de la vie apostolique, le Vénérable Montfort ne tarda point à s'apercevoir que les disciples de M. Lévêque ne ressemblaient nullement à leur maître, et qu'ils étaient entachés des erreurs jansénniennes. Il n'hésita point à s'en séparer, et cet acte de prudence et de fidélité, qui ne lui fut jamais pardonné par les jansénistes, fut pour lui plus tard une source de persécutions. Il se rendit à Paris pour y consulter ses directeurs, et, en passant à Fontevraud, il désira y voir une de ses sœurs, qui venait d'y faire récemment sa profession; mais, s'étant borné à demander *la charité pour l'amour de Dieu,* sans vouloir dire son nom, il fut refusé, et se retira sans avoir donné satisfaction au désir si naturel de son cœur fraternel.

Sa route la plus directe n'était assurément pas celle qui le faisait passer par Poitiers; mais il y fut conduit providentiellement,

Digitized by Google

et étant allé dire la sainte Messe à l'hôpital, son air de piété, son recueillement frappèrent tous les pauvres, qui manquaient alors d'un aumônier. « Voilà un Saint, se dirent-ils; voilà l'homme qu'il nous faut ; arrêtons-le, et qu'il reste au milieu de nous. » Et, en effet, l'entourant au moment où il allait sortir, ils l'appelèrent leur père, et le supplièrent avec tant de prières et de larmes, qu'après avoir combattu ce vœu par toutes les raisons personnelles qui pouvaient le détourner de s'y rendre, il finit par céder. « Mes amis, leur dit-il, demandez si c'est la volonté de Dieu. » L'un des pauvres écrivit, au nom de ses frères en souffrance, à Mgr de Girard, évêque de Poitiers, alors absent, pour connaître ses intentions et obtenir son consentement.

Mais en attendant la réponse, le Vénérable Montfort ne resta point oisif. Après en avoir reçu la permission des grands vicaires, il multiplia dans la ville les œuvres de son zèle pieux. Catéchiser les enfants et les pauvres ; toucher, dompter les cœurs par ses instructions pathétiques et pleines d'onction; visiter les malades avec de respectueuses prévenances pour ces représentants de Jésus-Christ en ce monde ; réunir dans de religieuses congrégations les nombreux étudiants que la ville renfermait, et substituer la dévotion et le calme aux dissipations trop souvent impies de cette jeunesse ardente et indisciplinée, telles furent les saintes occupation du Vénérable Montfort, et, la grâce de Dieu venant en aide à son zèle, son ministère fut comblé de bénédictions.

Au bout d'un mois l'Évêque de Poitiers, de retour dans sa ville épiscopale, s'occupa de la demande des pauvres de l'hôpital. Il écrivit aux anciens supérieurs du Vénérable Montfort, et leur réponse, jointe aux œuvres merveilleuses dont la ville était témoin, firent agréer les offres du futur aumônier, qui fut, en attendant la permission de son Évêque, logé et nourri au petit séminaire, sur l'ordre de l'Évêque de Poitiers.

Quand il fut installé dans ses fonctions, il s'appliqua plus spécialement aux soins de sa charge. Il régnait à l'intérieur de ce grand établissement hospitalier des abus invétérés : ils disparurent grâce au zèle et au dévouement du Vénérable Montfort;

Digitized by Google

les revenus étaient insuffisants : l'aumônier y suppléa par des moyens que sa piété ingénieuse savait toujours trouver à propos, et quand les privations qu'il s'imposait à lui-même, quand le refus de tout traitement ne parvenait pas à combler les vides et le déficit, on le voyait, accompagné de quelques pauvres, parcourant les rues de la ville avec un âne chargé de paniers, et recueillant les aumônes de la charité publique, qui manquait rarement à cet appel. La chapelle, l'hôpital, les pauvres, absorbaient toutes ses ressources; il ne réservait rien pour lui-même, et il occupait, par esprit d'humilité, la plus misérable chambre. Il ne bornait pas non plus aux soins spirituels son dévouement absolu. Il pansait les malades, choisissant ceux dont les plaies étaient les plus repoussantes, demandant comme une grâce que l'on plaçât près de lui ceux que la prudence conseillait de repousser comme atteints de maux contagieux, et il alla même jusqu'à combattre, par des moyens dont l'énergie peut à peine s'exprimer ici, les répugnances trop naturelles que lui faisaient éprouver au premier aspect des plaies hideuses et purulentes.

Il semblerait qu'un tel aumônier eût dû ne trouver que des amis et des soutiens au sein d'un établissement si prodigieusement favorisé par la présence de l'homme de Dieu; il n'en fut rien, et le Vénérable Montfort, au lieu de la reconnaissance que lui méritaient son abnégation, son esprit de sacrifice et ses vertus surhumaines, ne trouva que contradictions, humiliations et ingratitude. Un des administrateurs et la supérieure se liguèrent contre lui; des pauvres mêmes, de ceux que les vices avaient conduits à la misère et qui étaient restés vicieux, se prêtèrent à de tristes calculs, et partout sous ses pas le Vénérable Montfort vit se dresser des difficultés et des obstacles. « Pendant cette bourrasque, » comme il l'écrivait lui-même, « il gardait le silence et la retraite, » continuant le bien malgré ceux qui ne le voulaient pas, et se fortifiant par la prière contre le découragement. Ceux qui s'étaient faits ses ennemis furent frappés d'une façon providentielle : l'administrateur mourut bientôt; six jours après la supérieure le suivait; quatre-vingts pauvres tombèrent malades, plusieurs succombèrent. Le Vénérable Montfort re-

Digitized by Google

doubla de zèle et de soins; il ne fut point atteint, mais il ne parvint pas non plus à regagner tous les cœurs. Enfin, en 1702, il résolut d'aller à Paris prendre encore conseil de ses directeurs. Il quitta l'hôpital général de Poitiers sans rien dire à ses pauvres, qui eux du moins le chérissaient et ne l'eussent point laissé partir.

A Paris comme à Angers, où il s'était arrêté, le Vénérable Montfort n'éprouva que rebuts et humiliations de la part de ses supérieurs; il se résigna, calme et joyeux, comme si ces croix, si rudes au cœur d'un homme ordinaire, eussent été la source de délicieuses consolations. Repoussé par ses amis et ne croyant pas devoir retourner à Poitiers, il offrit ses services à l'hôpital de la Salpêtrière; ils furent agréés. Son zèle et sa capacité bientôt reconnus, loin de lui valoir l'estime et la confiance, excitèrent sans doute l'envie, et un jour il trouva sous son couvert un billet qui lui donnait l'ordre de se retirer. Il obéit, quoiqu'il fût sans aucune ressource, et se réfugia dans une misérable maison de la rue du Pot-de-Fer, où l'alla chercher la confiance du supérieur des ermites du Mont-Valérien, pour le charger de ramener au sein de cette maison la concorde qui en était bannie. Les paroles évangéliques, et mieux que ces paroles, les actes de piété extraordinaire du Vénérable Monfort atteignirent le but proposé : la paix et l'édification rentrèrent au Mont-Valérien, et le Vénérabe Montfort regagna son obscur réduit.

Ce fut alors que ses pauvres de Poitiers le rappelant de tous leurs vœux, il s'y rendit dans les premiers jours de janvier 1703. Il trouva des cœurs disposés à l'aimer comme autrefois, et aussi moins de contradictions. Le nouvel évêque, Claude de la Poype de Vertrieu, le seconda de son autorité, et il put remettre en vigueur ses règlements oubliés, ses prescriptions inobservées. Les soins de son hôpital ne l'empêchèrent pas non plus de se livrer à la prédication et à la direction des nombreux fidèles que sa sainteté reconnue attirait près de lui, ou qui entretenaient avec le saint prêtre une correspondance suivie.

Mais il n'était point à bout de ses souffrances; les mêmes causes produisirent les mêmes effets, et ce ne fut pas seulement la persécution des hommes qu'il eut à endurer, car, au dire de

Digitized by Google

témoins respectables, il lui fallut subir plusieurs fois alors les atteintes matérielles de l'esprit du mal, qui se vengea sur lui de tout ce que faisaient perdre à l'empire du démon sa vie sainte, ses prédications écoutées, ses exemples, plus éloquents encore que ses prédications.

Au milieu des tribulations que lui causèrent les oppositions constantes qu'il rencontrait au sein même de l'hôpital général et de la part des personnes qui auraient dû le seconder plus efficacement, le Vénérable Monfort n'avait pu méconnaître combien il était difficile que la conduite d'une maison de charité pût être convenablement dirigée par des personnes étrangères à la vie religieuse, et par suite à l'esprit de charité et d'obéissance, qui en forment la base. Cette pensée l'avait amené à concevoir le projet d'une fondation qui devait obvier aux inconvénients dont son expérience lui indiquait et la source et le remède le plus certain; cette pensée, le Dieu qui la lui avait inspirée lui fournit presque aussitôt l'instrument principal destiné à la réaliser.

Dès son premier séjour à Poitiers, le Vénérable Montfort avait admis parmi ses pénitentes la fille d'un procureur au présidial, M^lle^ Marie-Louise Trichet, qui n'avait encore que dix-sept ans, et qui cependant lui avait manifesté le désir d'être religieuse. Sur ses instantes prières, et bien qu'il eût refusé de répondre jusqu'alors à ses fréquentes interrogations, le Vénérable Monfort avait fini par lui dire d'un ton inspiré : « Ma fille, consolez-vous : vous serez religieuse. » Confiante dans les promesses de son directeur, elle attendait leur effet, et lorsqu'il revint de Paris, elle fut admise par lui au nombre des dix-huit ou vingt filles pauvres de l'hôpital qu'il avait réunies dans une même chambre, qu'il désignait sous le nom de *la Sagesse*.

Tel fut le noyau de l'association dont nous raconterons les développements dans la Vie de M^lle^ Trichet. Quant au vénérable directeur de l'œuvre, il nous suffira de dire que, dès l'origine, il en fut l'âme, et que si elle ne fut pas brisée à son début par de puissants obstacles, ce fut lui qui la soutint, la rendit ferme, stable, victorieuse.

Peu après avoir jeté les fondements de l'institut qui était des-

Digitized by Google

tiné à donner à l'hôpital de Poitiers et à ceux de la France presque tout entière les seules directrices dignes de ces pieux asiles de la misère, le Vénérable Monfort se vit forcé d'abandonner lui-même la retraite, où il sentait ne plus pouvoir faire le bien. Il quitta donc l'hôpital de Poitiers, et alla s'offrir à l'Évêque pour donner des missions dans son diocèse. Ses débuts au faubourg de Maubernage furent éclatants; le souvenir en est encore vivant, et si ses habitants surent se distinguer dans les mauvais jours par des sentiments rares à cette époque, ce fut précisément à ce souvenir du zélé missionnaire qu'ils durent cet heureux résultat. Cette mission fut suivie de celle que le Vénérable Monfort donna (1705) dans l'église des religieuses du Calvaire, puis (1706) en l'église de Saint-Saturnin, dans un des faubourgs de Poitiers. Près de là se trouvait un jardin public dit des *Quatre-Figures*, parce qu'il était orné de quatre figures colossales : c'était alors un lieu de rendez-vous coupables. Le Vénérable Monfort y fit faire une réparation solennelle, et il annonça dans un discours plein d'énergie que ce lieu, jadis si tristement profané, serait bientôt un lieu de prières.

Peu après, passant dans le faubourg Saint-Saturnin, ce digne prêtre y trouve un pauvre atteint d'une maladie incurable; il le prend sur ses épaules, le dépose dans une misérable chambre pratiquée sous le rocher, dans le jardin des *Quatres-Figures*. Bientôt à ce pauvre il en joint deux, puis trois autres, et il les confie aux soins de vertueuses demoiselles. C'est là que s'élevaient plus tard, par les soins de M. Délimérique d'Échoisi, grand prieur d'Aquitaine, les bâtiments d'un vaste hôpital, lequel, après avoir été administré par des personnes séculières, était confié, en 1758, aux saintes Filles du Vénérable Montfort, aux Filles-de-la Sagesse. La prédiction du missionnaire de 1706 était accomplie, et il en avait préparé lui-même, sans le savoir, la réalisation.

Au moment où, après une guérison miraculeuse opérée en la personne de M^me^ d'Armagnac, femme du gouverneur de Poitiers, l'homme de Dieu se disposait à donner une retraite aux religieuses de Sainte-Catherine de Poitiers, ses ennemis parvinrent à tromper la bonne foi de l'Évêque, qui, sans cesser d'estimer les vertus et le talent du missionnaire, lui enjoignit de cesser ses

Digitized by Google

prédications. On était au Carême de l'an 1706 ; il entreprit de faire à pieds un pèlerinage à Rome pour soumettre au Pape Clément XI le désir qu'il avait d'aller travailler et mourir pour la foi chez les peuples infidèles; mais le Souverain-Pontife, en le nommant missionnaire apostolique, lui assigna la France pour théâtre de ses travaux, et, dans une audience bien douce au cœur du saint prêtre, il lui donna pour mission spéciale d'y combattre le jansénisme, dont il s'était déjà montré, non sans danger pour lui, le rude adversaire (6 juin 1706).

Après avoir subi les humiliations, les rebuts, les fatigues qui l'avaient si cruellement éprouvé pendant la route, le Vénérable Monfort revint près de ses chers Poitevins, qu'il avait reconfortés en partant par une lettre où respirent les plus tendres et les plus affectueux sentiments. Il arriva au prieuré de Ligugé le 25 août 1706, tellement affaibli et défiguré par les rudes travaux de son long pèlerinage, qu'il fut à peine reconnu.

S'appliquant avec un courage tout nouveau à remplir les intentions du Vicaire de Jésus-Christ, il ne put être arrêté par les persécutions de tout genre qu'il éprouva presque partout où il porta ses pas. Semblable, dit son historien, à une torche qui s'allume davantage à mesure qu'elle est plus agitée, il travailla sans relâche, et toujours avec des succès prodigieux, dans un grand nombre de diocèses. Nous citerons principalement ceux de Saint-Malo, de Rennes, de Nantes, de Luçon et celui de la Rochelle, dont l'Évêque, appréciant toute la valeur d'un tel coopérateur, sut l'employer et le retenir près de lui jusqu'à sa mort. Les exemples continuels d'une vertu extraordinaire, plus encore que sa rare éloquence et les mille industries de son zèle, plus même peut-être que les miracles qui l'appuyaient presque toujours, expliquent comment un simple prêtre, partout persécuté, voyait tous les cœurs, tous les obstacles céder à sa parole de la façon la plus merveilleuse.

Parmi les faits matériels qu'enfanta cet enthousiasme religieux que cet Apôtre zélé savait si bien inspirer à son auditoire, nous aimons à citer l'érection du fameux Calvaire de Pontchâteau, au diocèse de Nantes, en 1709 et 1710. Cette montagne

Digitized by Google

factice, que des milliers de bras avaient élevée sous l'inspiration d'un seul homme, et qui se voyait de douze lieues à la ronde, devait rappeler à cette contrée fidèle les souffrances de l'Homme-Dieu et le souvenir du saint personnage qui l'avait si généreusement évangélisée. Après des vicissitudes successives, ce magnifique monument de la piété des populations bretonnes et du zèle qui les avait inspirées, a été restitué à son état primitif, et il honore aujourd'hui les mains des enfants de ceux-là mêmes qui l'avaient construit autrefois.

Accueilli avec la plus haute faveur par l'Évêque de la Rochelle, le vénérable prêtre se livra bientôt à son goût prononcé pour la prédication. Il donna plusieurs retraites au sein de la ville protestante, et recueillit par de nombreuses conversions la récompense de son zèle; mais ces conversions lui suscitèrent des ennemis implacables, qui cherchèrent à l'assassiner et ne purent parvenir qu'à lui faire prendre dans un bouillon un poison mortel, dont il fut tellement malade que sa vie dut en être abrégée de beaucoup. Il échappa de même aux corsaires chargés de le prendre à son passage de la terre ferme à l'Ile-d'Yeu, qu'il allait évangéliser, et d'où il revint après une ample moisson. Les diocèses de Luçon et de la Rochelle le virent encore signaler son passage par les succès nombreux et par les miracles qu'attestent des témoins dignes de foi.

Ce fut pendant les vacances de 1713, c'est-à-dire au moment où le saint missionnaire pouvait prendre un repos nécessaire, mais nullement souhaité, qu'il songea sérieusement à créer deux congrégations destinées à perpétuer l'œuvre de sa parole et de ses exemples. L'une était celle dont le germe avait été déposé dans la ville de Poitiers; l'autre était celle des missionnaires de la Compagnie de Marie et des Frères coadjuteurs du Saint-Esprit. Ce fut au séminaire du Saint-Esprit, fondé à Paris peu d'années auparavant par un de ses anciens condisciples, M. l'abbé Desplaces, qu'il alla recruter ses premiers disciples; puis il revint se livrer à ses travaux. Un voyage lointain fait à pied au travers de la France entière fut suivi de nouvelles missions, et ce fut alors que l'un des élèves du séminaire du Saint-Esprit, l'abbé Vatel,

Digitized by Google

vint à la Rochelle, où il fut amené, malgré des projets to
opposés, à se joindre au saint missionnaire.

Frappé de cette pensée que c'est par l'éducation seule q
l'on peut protéger la jeunesse contre l'impiété, le libertinage
leurs suites fâcheuses, l'homme de Dieu songeait déjà à cré
à la Rochelle des écoles charitables, et il en avait écrit à la Sœ
Marie-Louise de Jésus (M^lle^ Trichet), demeurée à l'hôpital
Poitiers, où elle remplissait toujours la charge d'économ
Lorsque son projet, agréé par l'Évêque de la Rochelle, dut rec
voir un commencement d'exécution, il prévint sa coopératri
de prendre ses mesures pour venir le rejoindre. Celle-ci, malg
de grands obstacles, répondit au vœu de son saint directeur, q
la mit à la tête des écoles de filles, en lui rappelant que d
années auparavant il lui avait annoncé les desseins de Dieu su
elle. Et en effet, à dater de ce jour, la Congrégation des Filles-d
la-Sagesse recevait des mains de son fondateur la premiè
directrice chargée de la gouverner et les règles qui devaie
assurer après lui l'existence et les succès de cette grande œuvr

Le Vénérable Montfort ne fut point distrait pendant longtem
du soin qu'il donnait aux missions[1], et la ville de Fontenay fu
témoin de ses nouveaux succès. Ce fut là qu'il fit la conquê
du P. Mulot, l'un de ses aides les plus fervents, et qui devi

[1] C'est à cette époque de sa vie que se rapporte le fait suivant. Le 28 o
tobre 1715, le subdélégué de la maîtrise des eaux et forêts de Fontenay et
procureur du roi de la même juridiction, suivis de leur greffier, se transpo
tèrent dans la forêt de Vouvent, en un lieu appelé la *Roche-aux-Faons,* sit
à l'extrémité du Mareau-de-Puy-Brunet, sur le versant du coteau qui domi
le ruisseau de Mer, *et, là étant,* dressèrent procès-verbal contre le P. Grigni
de Montfort, et lui signifièrent qu'il eût à cesser la construction d'un m
qu'il faisait élever pour préserver la grotte de la *Roche-aux-Faons,* où il v
lait se retirer en certains jours de l'année, d'être aussi exposée aux vents
nord. Le *susdit* procès-verbal rend du reste justice à la piété du prédicate
qui venait de faire, pendant deux mois, une mission à Mervent, lieu voisin
la grotte. Le P. Montfort s'était en outre emparé de la troisième partie d
arpent de terrain inculte appartenant au roi, et avait fait arracher sept vie
souches de châtaigniers, pour rendre plus abordables les environs de sa
traite. Nous ignorons quelles furent, pour le contempteur des droits de
Majesté, les suites du *susdit* procès-verbal, lequel a été publié par M. Fil
dans la *Revue des provinces de l'Ouest,* année 1855, p. 153.

Digitized by Google

son successeur. Saint-Pompain, Villiers-en-Plaine et Saint-Laurent-sur-Sèvre accueillirent ensuite le saint missionnaire, qui semait sous ses pas, au milieu des marques sensibles de son pouvoir près de Dieu, les conversions éclatantes et les retours les plus inespérés. Ce fut à Saint-Pompain que cet infatigable ouvrier, sentant sa fin s'approcher, et persuadé que les œuvres de sa piété ne lui survivraient pas, si elles n'étaient soutenues par Dieu, voulut se mettre sous la protection plus spéciale de Celle à qui Dieu n'a jamais rien refusé. Le pèlerinage qu'il fit à cette intention à Notre-Dame-des-Ardilliers de Saumur, avec une confrérie de trente pénitents pris parmi les habitants de Saint-Pompain, est demeuré célèbre, et s'il fut une des causes des succès prodigieux que la dévotion à Marie valut au fidèle serviteur de la Mère de Dieu, il fut aussi comme la préparation du saint missionnaire à la mort qu'il avait prédite.

En effet, au milieu des travaux de la mission de Saint-Laurent-sur-Sèvre, il fut saisi d'un mal que son extrême faiblesse et l'épuisement complet de ses forces physiques rendirent mortel. Néanmoins, voulant recevoir dignement l'Évêque de la Rochelle, il ne crut pas pouvoir s'abstenir de monter en chaire; mais ce dernier effort brisa son infatiguable énergie, et le Vénérable Montfort reçut bientôt après les derniers Sacrements de l'Église.

Le 28 avril 1716, après avoir béni les nombreux fidèles dont la piété avait réclamé cette dernière consolation, il rendit doucement son âme à Dieu, au milieu de circonstances qui rappellent exactement celles qui accompagnèrent la mort du thaumaturge des Gaules, saint Martin.

Ainsi mourut, à l'âge de quarante-trois ans deux mois et vingt-huit jours, le vénérable serviteur de Dieu, Louis-Marie Grignion de Montfort. La haute réputation de sainteté dont il jouissait pendant sa vie attira dès lors à son tombeau un concours d'hommages et de prières qui n'a fait que s'accroître depuis cette époque, au point que ce tombeau, placé dans l'église paroissiale de Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée), est aujourd'hui un lieu de pèlerinage très-fréquenté, et Dieu a bien souvent

Digitized by Google

récompensé d'une manière miraculeuse la piété des pèlerins
Aussi la cause de la béatification de ce saint fondateur, déj
déclaré Vénérable par décret apostolique du 7 septembre 183
se poursuit-elle à la sollicitation d'un très-grand nombre d'A
chevêques et Évêques[1]. (BADICHE.)

LE VÉNÉRABLE PÈRE MULOT,

PREMIER MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE MARIE.

Le Vénérable Montfort, dévoré du zèle de sauver les âmes e
convaincu par son expérience de l'efficacité des missions faite
« à la Providence, » comme il disait, se sentait depuis longtemp
inspiré de réunir dans un même corps les prêtres qui voudraien
s'attacher à son œuvre et la perpétuer. Il voulut sanctifier ce corp
d'élite par la même règle, par le même esprit et par les même
travaux. Il s'en ouvrit à Mgr de Champflour, évêque de la Rochell
et l'un des Prélats les plus respectables de cette époque. Le dign
Évêque approuva le projet, et pressa Montfort de le mettre
exécution. Celui-ci, dès lors inébranlable dans son pieux des
sein, profita de l'intervalle des missions de 1715 pour rédige
la règle des *Prêtres-Missionnaires de la Compagnie de Marie*
que l'on conserve écrite en entier de sa main. Elle commenc
par une admirable prière pour obtenir de Dieu la naissance e
le développement de cette Compagnie, dont Montfort annonce de
merveilles; puis, à la fin de la règle, comme si déjà son œi
prophétique eût vu ces missionnaires futurs, il leur adresse un
allocution où respire tout son esprit de foi et d'abandon à l
Providence.

Quand mourut le Vénérable Montfort, les PP. Vatel et Mulo
formaient seuls toute la société des missionnaires. Leur vocation
il est vrai, avait eu quelque chose de miraculeux; mais ils étaien
encore jeunes, sans habitude de la prédication, et même sans
talent naturel pour y réussir; jusque-là leur ministère s'étai
borné à entendre les confessions. Durant près de deux ans, il

[1] Déjà un jugement de la Congrégation des Rites, en date du 7 mai 1853
rendu après les plus rigoureuses discussions, a déclaré que les écrits de Mont-
fort ne renfermaient rien qui pût s'opposer à sa béatification.

Digitized by Google

se tinrent dans la retraite, attendant avec humilité les ordres de la Providence et espérant, contre toute espérance, que les promesses de leur maître auraient plus tard leur accomplissement. En effet, le moment arriva. Appelés comme malgré eux à monter en chaire, ils durent se contenter de faire des lectures pieuses et d'y ajouter quelques courtes réflexions; mais « toutes simples qu'elles étaient, » dit un témoin oculaire, « leurs paroles produisaient un effet des plus prodigieux. Ce n'étaient pas de simples soupirs et des larmes, mais un éclat terrible, des cris et des sanglots qui s'élevaient de tous côtés dans l'auditoire. » Une bénédiction si merveilleuse, en même temps qu'elle les encouragea, les fit demander de toutes parts et leur obtint des Évêques et du Souverain-Pontife lui-même plusieurs faveurs importantes. M. Le Valois, dont Montfort avait dit, six ans plus tôt, « un jour il sera des nôtres, » vint se joindre alors à la Compagnie naissante. Le P. Mulot en fut élu supérieur.

Montfort avait prédit que le Ciel se servirait d'un laïque pour procurer une demeure à sa Compagnie. Cet homme fut le marquis de Magnane, plus recommandable encore par sa rare piété que par l'éclat de sa naissance et de ses talents. Plein de gratitude pour les avantages qu'il avait jadis retirés de ses liaisons avec Montfort, il saisit avec bonheur l'occasion de la lui témoigner dans la personne de ses enfants. Une maison, appelée depuis le *Petit-Saint-Esprit,* leur fut achetée de ses deniers le 7 avril 1721 ; elle est à quelques pas de l'église où se trouve le tombeau du saint fondateur. Mais l'état pitoyable de cette maison ne permit pas aux missionnaires de venir l'habiter avant les vacances de 1722, et c'est de cette époque que date l'établissement à Saint-Laurent-sur-Sèvre des prêtres missionnaires de la Compagnie de Marie. Ils y occupent depuis soixante ans une habitation plus vaste et plus commode; mais tout près d'eux, leur première demeure, quoique délabrée, est toujours respectable à leurs yeux par le souvenir des vertus qui l'ont sanctifiée.

Le P. Mulot gouverna la Compagnie pendant vingt-sept ans avec une grande sagesse; sa vie et sa mort furent également dignes du premier héritier de Montfort. Et comme ce fut lui qui

Digitized by Google

donna pour ainsi dire un corps à la pensée du vénérable fondateur, nous allons consacrer quelques détails à ce vertueux enfant du Poitou.

La famille Mulot, maintenant éteinte, était originaire de Saint-Étienne-de-Brillouet, près de Saint-Hermine, en bas Poitou, d'où elle se répandit dans plusieurs bourgs de la contrée. Au XVI^e^ siècle, elle appartenait encore à l'humble classe des laboureurs, et n'entra dans les rangs de la bourgeoisie que vers le commencement du XVII^e^ siècle. L'Église appela à elle plusieurs de ses membres : Jean, frère du bisaïeul de René Mulot, fut pourvu en 1620 de la cure de Notre-Dame de Fontenay, mais ne put en prendre possession. En 1653, René, son grand-oncle, transigea avec Pierre Broussel, le fameux conseiller au parlement de Paris, qui joua un rôle si actif dans les troubles de la Fronde : il s'agissait des revenus du prieuré de Saint-Laurent de Villiers-en-Plaine (près de Niort). Plusieurs autres de ses parents ou alliés furent également admis au sacerdoce. C'est de cette famille religieuse que sortit René Mulot[1]. Né à Fontenay en 1683, de M. Mulot, procureur, et de Charlotte Guitton, il fit ses études au collége des Jésuites de Fontenay et au séminaire de la Rochelle. Il recut la tonsure le 30 mai 1704, et obtint presque immédiatement un petit bénéfice dans l'église de Saint-Grégoire d'Augé, près de Niort, par l'entremise de Jacques-François Collin, son parent, dont le frère Jacques-Gabriel, prieur curé de Soulans, dans le grand marais du bas Poitou, le fit venir près de lui en qualité de vicaire.

La vie de René Mulot reste assez obscure jusqu'au moment où il fit la rencontre du Vénérable Montfort. Ces deux hommes étaient faits pour se comprendre, et comme ils étaient brûlés d'une égale charité, ils ne tardèrent pas à se lier d'une étroite amitié. Nous ne redirons point ici les immenses travaux de René Mulot, qui demeura constamment associé aux œuvres

[1] Son frère Jean fut curé de Saint-Pompain; deux de ses sœurs, Charlotte et Marie, se vouèrent aux bonnes œuvres et habitèrent avec le pieux curé de Saint-Pompain.

Digitized by Google

saintes de Montfort, et organisa après lui l'association créée par le Vénérable[1].

Il mourut au milieu de ses travaux apostoliques, à Questembert, en Bretagne, des suites d'une blessure qu'il se fit au pied pendant une mission. Son cœur fut transféré avec honneur à Saint-Laurent-sur-Sèvre[2]. (BADICHE.)

LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE-LOUISE DE JÉSUS,

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES FILLES-DE-LA-SAGESSE.

La Sœur Marie-Louise de Jésus était la troisième fille de M. Julien Trichet, procureur au siége présidial de Poitiers, et de Mme Françoise Lecocq. Elle naquit en la paroisse de Saint-Étienne de Poitiers, le 7 mai 1684. C'était le 1er dimanche après Pâques, jour auquel on lit à la Messe ces paroles de l'Apôtre saint Jacques, qui furent comme un pronostic heureux de la vocation de la jeune fille : « La religion pure et sans tâche devant Dieu, notre Père, est celle-ci : visiter les veuves et les orphelins dans leur affliction, et se préserver de la souillure de ce siècle[3]. »

Elle reçut au baptême les noms de Marie-Louise, et l'on remarquera sans doute que ces noms étaient aussi ceux du Vénérable Grignion de Montfort, avec lequel la Providence la mit en rapport pour l'œuvre sainte dont ils devaient être les fondateurs.

Marie-Louise Trichet, instruite dans la pratique des vertus

[1] Pour donner le premier l'exemple du renoncement aux choses du monde, il s'était démis, le 20 octobre 1720, de tous ses bénéfices, et s'était donné tout entier au salut de ses frères.

[2] On possède un portrait de René Mulot, médiocrement gravé, d'après l'Hermitais. Il est représenté regardant le Crucifix que portait le P. Montfort et qui est reconnaissable à la vis destinée à le fixer à son bâton de voyage. Au-dessous sont écrits ces vers :

Du célèbre Montfort imitateur fidèle,
Mulot, pour le prochain, se montra plein de zèle ;
S'il gagna les pécheurs, ce fut sans les flatter,
Il fit trembler l'impie et respecter les temples,
Confirma ses discours par les plus saints exemples.
Et prêchant Jésus-Christ, il a su l'imiter.

[3] *Epît. cath.*, I, 27.

Digitized by Google

chrétiennes, dont elle trouvait au sein même de sa famille les meilleurs modèles, montra dès sa première enfance une piété tout-à-fait extraordinaire. Cachant un esprit juste et solide sous un air modeste et réservé, elle semblait si peu soucieuse de paraître, que sa mère, un peu trop prévenue contre elle, disait amèrement à son mari : « Que ferons-nous de cette fille? elle est stupide. — Non, non, lui répliquait le bon père, vous vous trompez, et Dieu fera par elle de grandes choses. »

A peine âgée de neuf ans, elle s'adonnait à l'oraison et exerçait sur elle-même de grandes mortifications. Elle touchait à sa quinzième année, lorsque le P. Montfort entra comme aumônier à l'hôpital général de Poitiers. Elle se mit bientôt sous la direction du saint prêtre, et fit dans la perfection chrétienne des progrès si rapides qu'elle ne songea plus qu'à quitter le monde pour se retirer dans le cloître. Mais ses tentatives échouèrent devant des causes qui semblaient devoir enchaîner aussi l'avenir. Et pourtant Montfort, inspiré d'en haut, l'assurait toujours qn'elle serait religieuse.

Enfin, il la fit entrer à l'hôpital, où il venait de réunir, ainsi que nous l'avons raconté, une petite société composée d'une vingtaine de filles de la maison, riches en vertus, mais toutes infirmes et disgraciées de la nature. C'est dans cette école d'humilité, de souffrances et de pauvreté, qu'il voulait former à la perfection celle sur qui plus tard tant d'autres devaient prendre modèle. Les moyens énergiques qu'il employa pour détruire en Marie-Louise tout amour de soi-même et du monde, prouvent l'estime qu'il faisait d'elle. Une vertu ordinaire n'eût pas tenu contre de semblables épreuves.

« Ma fille, lui dit-il un jour, après l'avoir entendue en confession, il m'est venu dans la pensée de vous faire changer d'habit. J'ai reçu dix écus d'aumônes d'une personne de piété; je veux les employer à cet usage. » M^lle^ Trichet comprit, par la dépense qu'on voulait faire, que l'étoffe du nouvel habit n'était guère précieuse, et que la forme n'en serait pas non plus fort élégante. Elle répondit avec humilité : « Je le veux bien, mais il faut que ma mère y consente. » Ce consentement obtenu, Montfort fit

Digitized by Google

acheter une grosse étoffe de couleur gris cendré, et cet habit, confectionné tel qu'il se porte encore aujourd'hui, fut bénit et donné à la fervente novice avec cette pieuse exhortation : « Tenez, ma fille, prenez cet habit ; il vous gardera et vous sera d'un grand secours contre toutes sortes de tentations. » C'était le 2 février 1703, jour de la fête de la Purification de la très-sainte Vierge. A cette livrée qu'elle ne devait plus quitter, M^lle^ Trichet ajouta un nouveau témoignage de son renoncement au monde, en abandonnant son nom de famille pour prendre celui de Marie-Louise de Jésus. Elle avait alors dix-neuf ans et demi. Mais peu à près son saint directeur, forcé d'abandonner l'hôpital de Poitiers, laissait la pieuse fille seule, à vingt ans, sans appui, exposée aux railleries de l'impiété et aux reproches de sa propre mère, qui avait tenté plusieurs fois de la détourner de sa vocation, et qui n'avait pas craint d'invoquer l'autorité épiscopale, dans les intérêts de ses vues mondaines. Et Montfort ne léguait à celle dont il voulait faire l'instrument de ses vastes projets que cette parole presque désespérante : « Ma fille, ne sortez point de cet hôpital avant dix ans; quand l'établissement des Filles-de-la-Sagesse ne se ferait qu'au bout de ce terme, Dieu serait satisfait, et ses desseins sur vous seraient accomplis. »

En 1713, Montfort eut la consolation de la revoir un instant, et de la retrouver avec le même habit et les mêmes dispositions. Elle avait eu à lutter pourtant contre bien des difficultés; les persécutions, les amertumes ne lui avaient point été épargnées, et plus d'une fois il n'avait fallu rien moins que l'intervention du saint évêque de Poitiers, M^gr^ de la Poype de Vertrieu, pour les modérer. Montfort profita de son passage pour affermir la pieuse fille dans cette constance si étonnante, et pour lui donner, dans la personne de Catherine Brunet, de Poitiers, une compagne, qui reçut le nom de *Sœur de la Conception*.

Depuis 1711, Montfort était fixé à la Rochelle. Ce fut alors que, trouvant dans l'amitié du Prélat qui lui accordait une entière confiance tous les éléments de succès qu'exigeait son œuvre, il s'ouvrit à M^gr^ de Champflour, et l'entretint du vif désir qu'il avait depuis longtemps d'établir une société de religieuses pour *ins-*

Digitized by Google

truire la jeunesse et assister les pauvres. Il lui fit connaître aussi ce qu'il avait déjà commencé dans cette vue lorsqu'il habitait Poitiers. L'Évêque, appréciant les excellents résultats que pouvait produire une œuvre si sainte, engagea Montfort à suivre ses idées, et le pressa même d'appeler à la Rochelle, pour y faire l'école aux petites filles, les deux Sœurs qui étaient à Poitiers, s'offrant lui-même à faire tous les frais de l'établissement.

On lira avec plaisir la lettre que le fondateur écrivait à ce sujet :

« Mes chères filles en Jésus-Christ, Marie Trichet et Catherine » Brunet, vive Jésus, vive la Croix !

» Vous n'avez pas répondu à ma dernière ; je n'en sais pas la » raison. Mgr de la Rochelle, à qui j'ai plusieurs fois parlé de » vous et de nos desseins, trouve à propos que vous veniez ici » pour commencer l'ouvrage tant désiré. Il a fait louer une » maison pour cet effet, en attendant l'achat et l'établissement » parfait d'une autre maison. Vous faites, il est vrai, de grands » biens dans votre pays ; mais vous en ferez de bien plus grands » dans un pays étranger, et nous remarquons que depuis » Abraham jusqu'à Jésus-Christ, et depuis Jésus-Christ jusqu'à » nous, Dieu a retiré de leur pays ses plus grands serviteurs, » parce que, comme dit Notre-Seigneur même, personne n'est » prophète en son pays. Je sais que vous aurez des difficultés à » vaincre ; mais il faut qu'une entreprise aussi glorieuse à Dieu » et aussi salutaire au prochain soit parsemée d'épines et de » croix ! Et si on ne hasarde quelque chose pour Dieu, on ne fait » rien de grand pour lui. C'est de la part de Monseigneur que je » vous écris..... Tout à vous, en Dieu seul, seul Dieu. »

Les difficultés prévues par Montfort furent grandes ; en effet, il y eut d'abord opposition de la part de la mère de Marie-Louise de Jésus, puis de son directeur et du bureau de l'hôpital général, dont elle était, depuis près de dix ans, l'économe habile et sûre ; mais la grâce de Dieu fit disparaître successivement tous ces empêchements, et la Sœur Marie-Louise de Jésus sut, avec sa compagne, s'arracher aux lieux témoins de ses vertus et de ses combats. Elles arrivèrent à la Rochelle en mars 1715. Il y avait

Digitized by Google

juste dix ans que Montfort lui avait dit en la quittant pour se rendre à Paris : « Ma fille, ne sortez point de cet hôpital avant dix ans. Quand l'établissement des Filles-de-la-Sagesse ne se ferait qu'au bout de ce terme, Dieu serait satisfait, et ses desseins sur vous seraient accomplis. »

A leur arrivée à la Rochelle, les deux saintes filles éprouvèrent bien des déboires. Montfort était absent : il prêchait une mission, et rien n'avait été préparé pour recevoir celles qui accouraient à son ordre, soumises, obéissantes ; elles durent loger dans une chambre offerte par une hospitalité presque forcée, et souffrir bientôt après de la misère et de la faim. Quand le fondateur les vit pour la première fois, il s'occupa peu de ces détails terrestres et secondaires à ses yeux, car il ne désespéra jamais de la Providence. Il adressa la parole à la Sœur Marie-Louise de Jésus : « C'est vous, ma fille, lui dit-il, que Dieu a choisie pour être à la tête de la petite communauté qui ne fait encore que de naître... Il vous faut avoir beaucoup de fermeté ; mais la douceur doit l'emporter sur tout le reste. Voyez, ma fille, voyez cette poule qui a sous ses ailes des petits poussins : avec quelle attention elle en prend soin, avec quelle bonté elle les affectionne. Eh bien ! c'est ainsi que vous devez faire et vous comporter avec toutes les filles dont vous allez désormais être la Mère. »

Dans cette première année, la petite société s'accrut de trois nouveaux membres, et Montfort profita du peu de loisir que lui laissaient les missions pour mettre la dernière main à la règle qu'il leur avait donnée, et surtout pour leur inculquer profondément par ses discours l'esprit religieux qu'elle devaient elles-mêmes transmettre à tant d'autres. C'est dans un de ces entretiens que, s'arrêtant tout-à-coup comme hors de lui-même et le visage tout en feu, il s'écria : « Mes filles, Dieu me fait en ce moment connaître des choses admirables : je vois dans les secrets divins une pépinière de Filles-de-la-Sagesse. » L'évènement, comme on le verra, ne tarda point à vérifier cette prédiction au-delà de toute espérance. Au mois d'août 1715, Montfort quitta ses vertueuses filles pour ne plus les revoir ; mais il continua jusqu'à sa mort, et au milieu des fatigues de sa vie apostolique, à les diriger par l'admi-

Digitized by Google

rables lettres, où respire tout son amour pour la vraie sagesse, la sagesse de la Croix. Quand il mourut, en avril 1716, cinq Sœurs formaient toute la congrégation.

La perte qu'elle venait de faire jeta la Sœur Marie de Jésus dans la consternation; elle sentait mieux que personne tout ce qui allait lui manquer désormais; cependant ses regrets furent adoucis par la protection plus paternelle que l'Évêque de la Rochelle étendit sur les saintes filles, et par les preuves qu'il leur en donna en achetant de ses propres deniers une maison plus vaste et plus commode pour recevoir les bonnes religieuses et les enfants qui venaient à leur école. Le nombre des jeunes filles qui leur étaient confiées s'élevait alors à plus de 400.

Cette école, tenue avec un soin maternel, subsistait avec un grand succès depuis près de trois ans, quand M^me^ Trichet, mère de la Sœur Marie-Louise de Jésus, envoyée par les administrateurs de l'hôpital et l'Évêque même de Poitiers, arriva tout-à-coup à la Rochelle, et fit si bien qu'elle entraîna sa fille avec elle.

Deux des Sœurs suivirent leur supérieure; les deux autres se retirèrent provisoirement dans leur famille, incertaines qu'elles étaient du sort réservé à leur petite société. Tout semblait perdu, car la rentrée de Sœur Marie-Louise de Jésus à l'hôpital de Poitiers était bien loin de la rassurer elle-même, et de favoriser le développement de sa congrégation, malgré les offres séduisantes qui lui étaient faites par les administrateurs de l'hospice, afin qu'elle en fît le chef-lieu de tous les autres établissements. Elle passa plus d'un an dans les perplexités les plus cruelles, jusqu'à ce qu'un homme simple de cœur, mais inspiré de Dieu, vint lui conseiller de se fixer à Saint-Laurent-sur-Sèvre, aux lieux mêmes où reposait le vénérable fondateur Montfort, et près de cette tombe que signalaient déjà tant de merveilles. Une visite du P. Vatel, missionnaire assistant du P. Mulot, successeur de Montfort, acheva de déterminer la pieuse fille. La Providence se chargea de lui ménager le moyen de se transporter avec ses compagnes dans l'asile ouvert à leur saint institut, mais ce ne fut pas sans avoir à surmonter de grandes difficultés. L'Évêque de Poitiers se montra d'abord opposé à ce projet, puis lorsque,

Digitized by Google

sur les instances réitérées des plus saints personnages, il comprit que telle était la volonté de Dieu, il donna son autorisation; mais la famille de la Sœur Marie-Louise de Jésus, les administrateurs de l'hôpital, l'intendant même de la province, suscitèrent de nombreux obstacles, qu'il fallut surmonter à force de résignation et de persévérance. Enfin, dans le cours de juin 1720, la Sœur Marie-Louise de Jésus put aller occuper à Saint-Laurent une petite maison qu'y avaient acheté M^me^ la marquise de Bouillé et M. le marquis de Magnane.

On se ferait difficilement une idée de ce qu'eurent à souffrir au commencement les pieuses Filles de Montfort. D'abord elles trouvèrent pour tout logement des galetas et des masures; pour tous meubles des pliants attachés avec des sangles, sur lesquelles on jetait un chétif matelas, un drap et une couverture faite en plusieurs morceaux d'étoffes rapportés et cousus au hasard; ces lits n'avaient pas même de rideaux; les siéges étaient de petits bancs faits en forme de tréteaux avec de mauvaises planches et des bois de fagots fendus en deux; des écuelles et assiettes de grosse terre, des cuillers et des fourchettes de bois composaient le mobilier de la cuisine. La chandelle, objet de luxe apparemment, était remplacée par des lampions; un peu d'huile et une mèche garnissaient ces lampes grossières; quant au linge et aux provisions, il n'y en avait point. Le cœur de Marie-Louise de Jésus se serra à la vue de tant de misère, non pas pour elle-même, mais pour les compagnes qui allaient partager ses travaux et sa vie mortifiée; cependant elle offrit au Seigneur le sacrifice des répugnances qu'elle éprouvait, et négligeant les soins de sa personne, elle s'occupa d'établir un petit oratoire pour la communauté. Une chambre lui offrit un humble réduit, dans lequel quelques images de papiers, placées avec symétrie, indiquèrent seules, pendant longtemps, la destination de ces lieux consacrés à la prière. Comme si ce n'était pas assez des amertumes que devaient causer à la Sœur Marie-Louise de Jésus la détresse et les humiliations auxquelles elle était condamnée, elle eut à éprouver des peines plus sensibles à son cœur. Le curé-doyen de Saint-Laurent, qui avait été d'abord

Digitized by Google

très-favorable à la congrégation, se laissa circonvenir par d'odieuses menées, et, malgré son caractère pieux, il devint pour la congrégation une cause de difficultés sans cesse renaissantes, que l'intervention de l'autorité épiscopale, toute bienveillante, ne parvint pas toujours à faire disparaître. Les bonnes intentions de Mme de Bouillé furent aussi quelquefois la source de vives contrariétés, précisément parce qu'elles partaient d'un cœur dévoué à l'œuvre, mais qui ne pesait pas avec assez de réflexion les démarches dangereuses qu'il conseillait.

Cependant la patience et la douceur de Marie-Louise de Jésus triomphèrent de tant d'obstacles, et lorsque, avec la permission de l'Évêque de la Rochelle, elle put se placer, elle et sa communauté naissante, sous la direction du P. Mulot, le successeur et l'héritier des traditions du Vénérable Montfort, elle regarda son œuvre comme agréée de Dieu et comme assurée contre les chances de l'avenir. Et pourtant la maison sainte éprouvait encore souvent les tristes angoisses que font naître le manque de ressources et les préoccupations nécessaires de la vie matérielle. Il lui arriva même de manquer du pain de chaque jour... Mais au milieu de ces tribulations, la petite congrégation se fortifiait à l'intérieur et croissait aussi au dehors. Quatre ans après son établissement à Saint-Laurent, elle comptait déjà vingt membres, et à mesure qu'elle devenait plus nombreuse, elle étendait aussi ses travaux, que Dieu bénissait partout d'une façon merveilleuse. C'est ainsi que se succédèrent les établissements dont voici les noms : la maison de Rennes (18 février 1724); l'hôpital Saint-Louis de la Rochelle (13 juin 1725); la maison de la Flotte, à l'île de Ré (25 août 1725) ; celles d'Esnandes, près de la Rochelle, de Saint-Xandre, de Doix, de la Guerche, de Rochefort, au diocèse de Vannes; l'hôpital de Niort (1729); la maison de Maubernage, à Poitiers, fondée par l'initiative de Mme de Bouillé et de M. de Magnane, au lieu même où le P. Montfort avait prêché vingt-sept ans auparavant avec tant de consolations (1733); l'hôpital militaire d'Oléron (1733); l'hôpital de Coron (1734); la maison de l'Hermenaud, fondée par Mgr de Menou, évêque de la Rochelle, qui réalisait ainsi une œuvre

Digitized by Google

préparée par son prédécesseur, Mgr de Brancas (1734); la maison d'Airvault, de Saint-Loup, de Saint-Jean-de-l'Yversay : la maison de Poitiers (aux Pénitentes, 1739); la deuxième maison d'Oléron; l'hôpital général de Poitiers (1748). La Sœur Marie-Louise de Jésus avait tellement compté sur cette dernière maison, lors même qu'il paraissait le moins possible de se laisser aller à l'espérance, que, dans une maladie regardée comme mortelle par les médecins, elle disait : « Non, je n'en mourrai pas, car nous n'avons pas encore l'hôpital de Poitiers à gouverner, et notre P. de Montfort m'a prédit qu'il me serait confié. » Ajoutons, à ce propos, que ce ne fut pas sans une vive opposition de la part de certains personnages élevés en dignité, ce qui permet de faire cette remarque singulière, qu'en 1720 on plaçait des gardes aux portes de l'hôpital pour empêcher la Sœur Marie-Louise de Jésus d'en sortir, et qu'en 1748 on mettait tout en mouvement pour l'empêcher d'y entrer.

Ces établissements furent suivis de ceux de Dinan, d'Angoulême, d'Ouvillé, de la Cueille (à Poitiers), de Cognac, d'Aigrefeuille, des hôpitaux de Saint-Lô, de Valognes, de Carantari (1758); des Incurables de Poitiers (15 avril 1758) : c'était le cinquième dans cette ville, berceau des Filles-de-la-Sagesse. L'année suivante, les pieuses filles furent appelées à l'Hôtel-Dieu de Lorient (3 juillet 1759).

Pour expliquer, en dehors même de l'action providentielle de Dieu, les progrès du saint institut, il suffira de faire remarquer les soins que prenait la Sœur Marie-Louise de Jésus toutes les fois qu'il s'agissait de fonder un nouvel établissement. Elle choisissait d'abord, pour les y placer, celles de ses compagnes qui s'étaient fait distinguer par leur piété, leur exactitude et leur capacité; et, non contente de cette précaution, elle allait elle-même les installer, habitait avec elles des mois, des années entières, jusqu'à ce que, bien pénétrées de leurs devoirs, habituées à les remplir dans toute la rigueur de la règle, elles se fussent faites au genre de vie que leur imposait leur mission sainte. Aussi n'est-il pas étonnant que la plupart des supérieures particulières qu'elle préposa au gouvernement des établissements

Digitized by Google

les plus éloignés se soient signalées par une aptitude rare e unie à une sainteté si grande, qu'en mourant avant leur *Mère* elles ont glorifié son administration et proclamé sa propr sainteté.

Ce résultat si important, surtout au début d'une œuvre d cette nature, fut en partie dû, il faut bien le reconnaître, au bons exemples donnés par la Sœur Marie-Louise de Jésus et à l vigilance avec laquelle le noviciat fut dirigé suivant les règle ments, sans jamais s'écarter de leurs prescriptions les plu minutieuses.

Sur ce point, la supérieure générale, si bonne, si douce et si humble, n'admettait pas qu'il fût possible de fléchir, et sa fermet fut toujours inébranlable. Ainsi, quand il s'agit de diminuer de quelques instants les heures de sommeil, lorsqu'un sentiment de piété inspira la pensée d'ajouter aux devoirs des Filles-de-la-Sagesse l'obligation, qui eût été si douce à leur cœur, d'honorer par l'adoration perpétuelle le très-saint Sacrement des autels, la Sœur Marie-Louise de Jésus opposa son inflexible volonté de s'en tenir à la règle dans toute sa pureté primitive, sans en altérer le texte ou l'esprit.

La Sœur Marie-Louise de Jésus éprouva bien quelquefois l'amertume que cause à une bonne mère l'abandon de ses enfants. Au début de son établissement à Saint-Laurent-sur-Sèvre, elle eut la douleur de voir la sainte famille menacée d'un schisme; mais sa prudence, sa circonspection et sa douceur arrêtèrent bientôt le mal, et elle eut la consolation de voir rentrer au bercail commun les brebis momentanément égarées.

Les progrès de la Congrégation excitèrent aussi les jalousies et les haines; des dénonciations furent dirigées contre les saintes filles, qui, pouvant à peine trouver le pain quotidien, se virent néanmoins menacées de taxes ruineuses. Plus tard c'était le duc de Villeroi, seigneur de la contrée, auquel l'esprit du mal suggérait l'idée d'exiger une indemnité pécuniaire considérable; enfin c'étaient les seigneurs de Mortagne, auxquels la malice des ennemis de l'institut persuadait qu'il nuisait et attentait à leurs droits. Mais toutes ces persécutions furent vaines; la Sœur Marie-

Digitized by Google

Louise de Jésus y opposa son arme habituelle, la prière, et aussitôt toutes les difficultés disparurent ; il y eut même cela de remarquable, que ces persécutions aboutirent à placer sous la protection spéciale du roi Louis XV l'institut des Filles-de-la-Sagesse, qui fut approuvé par les lettres patentes du 27 octobre 1732 [1].

La douleur que ces persécutions causaient à la Sœur Marie-Louise de Jésus n'était pas la seule qui menaçât d'altérer la placidité de son âme ; elle eut à souffrir, comme tous les Saints, des épreuves personnelles plus cruelles encore. Deux Sœurs, d'un esprit difficile et pointilleux, s'imaginèrent de persuader au supérieur général que la Sœur Marie-Louise de Jésus avait perdu la plénitude de ses facultés intellectuelles, et que son âge la rendait impropre au rôle qu'elle avait si dignement et si habilement rempli jusqu'alors ; interprétant dans un sens toujours fâcheux ses démarches les plus naturelles, ses expressions les plus simples, elles étaient parvenues à produire une partie de l'effet qu'elles attendaient ; mais Dieu permit qu'après avoir supporté avec une patience angélique ces accusations imméritées, la Sœur Marie-Louise de Jésus fut complètement justifiée aux yeux du supérieur, qui punit les coupables et regretta vivement d'avoir prêté l'oreille à leurs perfides insinuations.

La Sœur Marie-Louise de Jésus se complaisait dans ces croix, et dès qu'elles vinrent à lui manquer, elle y pourvut en demandant à son directeur de lui désigner parmi les Sœurs une supérieure personnelle, à qui elle obéirait comme à Dieu lui-même ; il lui en indiqua une en effet, et il eut soin de la choisir d'une humeur brusque, bizarre, inquiète, scrupuleuse, la plus propre en un mot à lui faire souffrir, même involontairement, une sorte de martyre continuel.

Ces épreuves journalières, dont sa vertu parfaite la firent triompher sans peine, ne firent que mettre en relief sa résignation, son égalité d'humeur, sa mansuétude et sa charité. Mais Dieu lui en réservait de plus pénibles, quoiqu'elles fussent moins

[1] Les lettres patentes postérieures, de mars 1778, sont appuyées sur les motifs les plus honorables pour l'institut.

Digitized by Google

personnelles, en lui enlevant successivement les guides su lesquels elle avait dû compter pour la diriger dans l'accomplis sement de son œuvre, et qui devaient supporter avec elle le poid et les fatigues d'une vaste administration. C'est ainsi qu'elle eu à pleurer sur la tombe du P. Mulot, successeur du Vénérabl Montfort, et sur celle du P. Audubon, qui avaient rempli ave zèle et sagesse la mission si bien commencée par leur sain modèle.

D'autres tribulations l'assaillirent en même temps : elle perdi un grand nombre de ses Filles en différents établissements ; et s leur mort édifiante fit l'éloge de la Mère qui les avait initiées aux vertus de leur état, elle n'en fut pas moins douloureuse pou son cœur.

Au milieu de ses douleurs, la Sœur Marie-Louise de Jésus ne perdait pas de vue les nombreuses maisons confiées à ses soins, et, pour y maintenir l'esprit qui les avait si bien dirigées jusqu'alors, elle résolut d'en faire une visite générale, avec l'approbation du P. Audubon, qui vivait encore à cette époque.

Elle partit au mois d'avril 1750, et visita avec de grandes fatigues tous les établissements du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge, au nombre de quinze. Partout elle édifia ses Filles par l'exemple de sa piété si vive et si expansive ; partout elle les raffermit dans leur sainte vocation, et les rattacha plus que jamais à la règle, dont elle proclamait les bienfaits religieux par ses exemples plus encore que par ses paroles.

On ne saurait dire tout ce que la Sœur Marie-Louise de Jésus éprouva dans ce voyage de deux mois, fait à cheval, à travers des chemins difficiles, et qui fut pour elle, affaiblie par l'âge, un véritable martyre.

Elle était à peine remise de ses souffrances, lorsqu'une chute fâcheuse produisit un déboîtement de l'épaule, qui ne put être guéri. A dater de ce jour (14 décembre 1758), la Sœur Marie-Louise de Jésus comprit que le temps de son pèlerinage ici-bas était fini, et elle se prépara par un redoublement de ferveur à la mort, dont elle sentait les approches. Enfin, le 21 avril 1759, elle fut saisie d'un violent frisson et d'une fièvre dont rien ne put

Digitized by Google

arrêter les progrès, et après huit jours de souffrances, supportées avec une héroïque résignation, elle expira doucement dans les bras du Seigneur, qu'elle avait servi sous l'habit religieux depuis cinquante-six ans; elle en avait alors près de soixante-quinze.

Cette mort arriva le 28 avril 1759, sur les huit heures du soir, quarante-huit ans après celle du Vénérable de Montfort, au même mois, à la même date, à la même heure, au même lieu et dans les mêmes sentiments que son père et son modèle [1]. (BADICHE.)

[1] Avant de mourir, la Sœur Marie-Louise de Jésus voulut transmettre à ses pieuses Filles l'expression de ses dernières volontés. Voici ce testament tel qu'il fut dicté par la mourante et signé de sa main :

Testament de la Sœur Marie-Louise de Jésus.

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Étant sur le point de rendre » compte à mon Créateur de la manière dont je me suis conduite à l'égard des » Filles-de-la-Sagesse, dont j'ai eu le bonheur de porter la première l'habit, et » voyant se vérifier clairement tout ce que M. de Montfort m'avait dit : que » je serais un jour à la tête d'une nombreuse communauté, et qu'on verrait » dans la suite des temps une pépinière de Filles-de-la-Sagesse, je me crois » obligée de leur recommander à toutes, présentes et à venir, de ne s'écarter » jamais de l'esprit primitif de notre saint fondateur, qui est un esprit d'humilité, » de pauvreté, de détachement, de charité, d'union les unes avec les autres.

» Je leur recommande en outre, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, » d'avoir toujours une dépendance sans réserve de la communauté établie à » Saint-Laurent-sur-Sèvre, de la regarder comme le chef-lieu de toute la Con- » grégation, d'en regarder la supérieure et toutes celles qui lui succèderont en » cette charge comme leur supérieure générale ;

» De respecter et obéir au supérieur des Missionnaires du Saint-Esprit, aussi » fondés par M. de Montfort, et à ses successeurs dans la même place, comme » à celui qui leur a été donné par lui pour y gouverner généralement et main- » tenir la vigueur de la règle dans toute la Congrégation ; d'avoir du respect » et de la reconnaissance pour celui des missionnaires qui aura la charité de » tenir la place de confesseur aux Filles-de-la-Sagesse. Ce faisant, elles secon- » deront mes désirs, elles feront ce que Dieu m'a fait la grâce de pratiquer » pendant que j'ai été sur la terre, et elles accompliront la dernière volonté » d'une Mère qui les a toujours aimées, qui les aime encore et les aimera » et ne les oubliera point après sa mort. Ne pouvant écrire moi-même tout » au long mes susdites présentes volontés, à raison de ma grande fai- » blesse, je les ai fait mettre sur le papier par la Sœur Honorée, maîtresse des » novices, et les ai signées de ma main.

» A Saint-Laurent, le 25e jour d'avril 1759.

» MARIE-LOUISE DE JÉSUS, supérieure générale. »

[1] A l'époque de la mort de la Sœur Marie-Louise de Jésus, la Congrégation de la Sagesse desservait déjà 39 établissements.

Digitized by Google

LA VÉNÉRABLE SŒUR MARIE BRAGELOGNE.

Marie-Nicole Bragelogne, religieuse retirée à Paris dans s famille, rue Sainte-Avoye, pratiquait avec édification ses devoir de chrétienne et d'épouse de Jésus-Christ. Comme on sut qu'el entendait la Messe dans des réunions secrètes de Catholiques, o la traduisit devant le tribunal révolutionnaire, qui la condamn à la peine de mort, en qualité de complice de rassemblements e de complots tendant à opprimer le peuple. Elle fut excutée l même jour 28 avril 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

On vénère à Notre-Dame-du-Chêne, auprès de Sablé, dans l département de la Sarthe, une sainte image de Marie, qui, en 1631, guérit un enfant contrefait et défiguré. Beaucoup d'autres grâces obtenues dans ce sanctuaire l'ont rendu cher aux habitants et à toute cette partie de la France qu'on appelait l'Anjou.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Ravenne, la fête de saint Vital, martyr, père des saints Gervais et Protais, qui, pour avoir enlevé le corps de saint Ursicin et lui avoir rendu les derniers devoirs, fut pris par le consulaire Paulin, tourmenté cruellement sur le chevalet, puis étendu dans une fosse profonde, où on l'accabla de terre et de pierres; ce fut par ce martyre qu'il alla régner avec Jésus-Christ. — A Milan, Sainte Valérie, martyre, femme de saint Vital. — A Altino, saint Marc, que l'Apôtre saint Pierre ordonna évêque : il fut le premier qui prêcha l'Évangile aux peuples de la Campagne de Rome, et reçut

[1] QUARTO KALENDAS MAII.

Ravennæ, natalis sancti Vitalis martyris, patris sanctorum Gervasii et Protasii, qui cum beati Ursicini corpus sublatum honestate debita sepelisset, tentus a Paulino Consulari, post equulei tormenta jussus est deponi in profundam foveam, et terra ac lapidibus obrui, talique martyrio migravit ad Christum. — Mediolani, sanctæ Valeriæ martyris, conjugis sancti Vitalis. — Atinæ, sancti Marci, qui a beato Petro Apostolo episcopus ordinatus, Æquicolis primus Evangelium prædicavit, et in persecutione Domitiani sub maximo præside

Digitized by Google

la couronne du martyre, sous le président Maxime, durant la persécution de Domitien. — A Alexandrie, sainte Théodora, vierge, qui, ayant refusé de sacrifier aux idoles, fut menée dans un lieu infâme; mais, par une faveur spéciale de Dieu, un Chrétien nommé Didyme, changeant d'habits avec elle, la délivra d'un si grand péril; peu de temps après, ils furent tourmentés et couronnés ensemble, durant la persécution de Dioclétien. — Le même jour, saints Aphrodise, Caralippe, Agape et Eusèbe, martyrs. — En Pannonie, saint Pollion, martyrisé sous l'empereur Dioclétien. — A Pruse, en Bithynie, les saints martyrs Patrice, évêque, Acace, Ménandre et Polyène. — A Tarazona, en Espagne, saint Prudence, évêque et confesseur. — A Pentina, dans l'Abruzze, saint Pamphile, évêque de Valva, illustre par sa charité envers les pauvres et par le don des miracles. Son corps repose à Sulmone.

Addition des autres martyrologes.

Fête de saint Paul de la Croix, fondateur des Passionistes, dont la Vie est au 18 octobre.

Saint Émon ou Imon, évêque, massacré par les Danois, honoré à Noyon.

Sainte Probe, vierge et martyre, honorée à Laon.

Saint Acace, prêtre de Pruse, en Bithynie, qui fut décapité pour la foi avec saint Patrice, son évêque, en l'an 283.

Saint Victurin, martyr, à Alexandrie

Saint Eusèbe, évêque de Cibales en Hongrie, martyrisé au III^e^ siècle.

martyrii coronam accepit. — Alexandriæ, passio sanctæ Theodoræ virginis, quæ idolis sacrificare contemnens, cum esset in lupanar tradita, repente quidam ex fratribus nomine Didymus miro Dei favore commutatis vestibus illam eripuit; qui postea in persecutione Diocletiani sub Eustratio præside simul cum eadem percussus, simul coronatus est. — Eodem die, sanctorum Aphrodisii, Caralippi, Agapii et Eusebii martyrum. — In Pannonia, sancti Pollionis martyris sub Diocletiano imperatore. — Prusæ, in Bithynia, sanctorum martyrum Patricii episcopi, Acatii, Menandri et Polyæni. — Turiasone, in Hispania, sancti Prudentii episcopi et confessoris. — Corfinii, in Pelignis, sancti Pamphili valvensis episcopi, charitate in pauperes et gratia miraculorum illustris, cujus corpus Sulmonæ conditum est.

Digitized by Google

Saint Cronan, abbé de Cluain-Michoïs, en Irlande.

Saint Cyriaque, l'un des compagnons de sainte Ursule.

Saint Néon, martyr à Corfou, avec d'autres Chrétiens.

Saint Ménandre, martyr à Pruse, en Bithynie, à la suite de son Évêque, avec saint Polyène, prêtre.

Saint Memnon, hégumène ou prieur d'un monastère grec.

Saint Vital (Vitalius), martyr à Corfou, avec d'autres.

Saint Quintilien, martyr à Dorostore, en Mysie, avec saint Dadas et plusieurs autres, en 304.

Saint Maurice de Kernoet, abbé d'un monastère de Cîteaux.

Martyrologe de la dernière persécution.

Nicolas-François Olivier des Paillères, vicaire général de Montpellier, vint à Paris en 1791, refusa le serment schismatique, puis s'en alla dans les Cévennes, où il séjourna longtemps. Enfin, croyant les fureurs calmées, il revint à Paris au printemps de 1794. Il y fut arrêté, jeté dans les prisons, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire; il fut guillotiné le 28 avril de cette même année 1794.

Digitized by Google

VINGT-NEUVIÈME JOUR D'AVRIL.

Saint Pierre de Vérone, Frère-Prêcheur, martyr. — Saint Tychique, disciple de saint Paul. — Saint Jason, évêque. — Saint Euphrase et ses compagnons, martyrs. — Saint Émilien, soldat, martyr. — Sainte Antonia et sainte Tertulla, vierges et martyres. — Saint Secondel, solitaire. — Sainte Berthe d'Avenay et saint Gombert d'Oldenzel, martyrs. — Saint Hugues, abbé de Cluny. — Saint Robert, abbé de Molesme. — Le Bienheureux Louis de Plaisance, Frère-Mineur. — Le Vénérable Augustin Dien, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PIERRE DE VÉRONE,

FRÈRE-PRÊCHEUR, MARTYR.

Saint Pierre naquit en 1205 ou 1206 à Vérone, dans la Lombardie. Lorsque Augustin Valère, évêque de cette ville, écrivait son histoire, on voyait encore dans la paroisse de Saint-Étienne la maison où était né le serviteur de Dieu, avec son image peinte sur la muraille et une inscription de l'an 1487. Le même Prélat assure que la famille du Saint était noble, ce que les autres historiens n'ont point remarqué; ils se contentent de nous apprendre que tous ses parents, infectés des erreurs des nouveaux manichéens, alors fort répandues en Italie, en faisaient publiquement profession; et il est permis de présumer de leur faux zèle qu'ils ne tardèrent pas à donner des leçons d'impiété à un jeune enfant, que la Providence n'avait fait naître dans le sein de l'hérésie qu'afin qu'il portât un jour le coup mortel à ce monstre, avec lequel nous le verrons souvent aux prises, et sur lequel il remporta les plus glorieuses victoires. On dut s'apercevoir bientôt à quoi le Ciel le destinait; et la folle sagesse des hommes servit aux desseins de Dieu, bien loin de les détruire. La grâce se hâta de perfectionner son heureux naturel; et dès ses premières années, pour le prémunir contre le danger où sa naissance l'exposait, Dieu lui donna une si

Digitized by Google

grande horreur de toutes les maximes qu'on s'efforçait de lui inspirer, qu'il sut dès lors mépriser les caresses et ne pas craindre les menaces ; ni les discours artificieux des hérétiques, ni leurs emportements ne firent jamais la plus légère impression sur son esprit. Commençant ainsi à combattre, presqu'en commençant à vivre, il défendait la religion, et avait déjà l'honneur de souffrir pour la foi dans un âge où les autres n'ont pas toujours l'usage de la raison.

Quelque désagréables que fussent à un père manichéen ces dispositions de son fils, dont il ignorait le principe, il se flattait toujours qu'il ne serait point impossible de les détruire dans la suite ; et comme dans la ville de Vérone il n'y avait point de maître d'école de sa secte, il voulut bien confier sa première éducation à des maîtres catholiques. Dans sa septième année, le jeune Pierre connut tout le prix de la grâce que Dieu lui faisait, et il la mit à profit. Interrogé par son oncle sur ce qu'il avait appris, il récita d'abord le premier article du Symbole, confessant l'unité de Dieu, créateur des choses visibles comme de celles qui sont spirituelles et invisibles. C'était foudroyer la principale erreur des manichéens et le fondement de toute leur hérésie. On tâcha par toutes sortes de moyens de lui persuader et de l'obliger de dire que tout ce qui est corporel était l'ouvrage du démon, ou du mauvais principe. Non, répondit le disciple de Jésus-Christ, il n'y a qu'un premier principe, un Dieu souverain, tout-puissant, seul Créateur du Ciel et de la terre ; quiconque ne croit point cette vérité ne peut avoir de part au salut. Le vieux hérétique, confus de sa défaite et prévoyant ce qui pourrait arriver, parla vivement à son frère, et lui dit que ce qu'il pouvait faire de mieux était de retirer au plus tôt cet enfant d'entre les mains des Catholiques. Car, ajouta-t-il, je crains que lorsqu'il sera plus âgé et plus instruit, il ne détruise notre religion, s'il passe à la prostituée (c'est ainsi qu'il appelait la sainte Église romaine). Il blasphémait et il prophétisait en même temps. Mais quoiqu'il intéressât par l'endroit le plus sensible un homme qui n'était pas moins entêté que lui-même de toutes les rêveries des manichéens, Dieu ne permit point que

Digitized by Google

son conseil fût suivi. Il est vrai que la vanité du père était agréablement flattée par les excellentes qualités du fils, qui ne promettait rien que de grand dans le progrès de ses études.

Après qu'il eut appris la grammaire et tout ce que ses premiers maîtres étaient en état de lui montrer, on l'envoya étudier dans l'Université de Bologne, parce qu'on se persuadait (dit un auteur) que les livres et l'éducation des colléges sont pour l'esprit des secours qu'on peut appliquer à tout ce qu'on veut. Dans cette nouvelle école, parmi une nombreuse jeunesse peu accoutumée à résister aux mauvais exemples et aux sollicitations des corrupteurs, l'innocence de notre Saint fut exposée à de nouveaux piéges; aussi redoubla-t-il ses attentions contre les dangers qui le menaçaient. La prière, la retraite, la fuite des occasions, une sage défiance de lui-même et une forte application à l'étude, furent les premières barrières, qu'il opposa à tout ce qui aurait pu le séduire. Par de telles pratiques il mérita que la même Providence, qui avait préservé son esprit du venin de l'hérésie dans la maison de ses parents, lui conservât encore la pureté du cœur dans un pays étranger, ou qu'elle l'en fît bientôt sortir, pour le conduire dans une école plus sainte, et commencer à accomplir les desseins de miséricorde qu'elle avait sur lui.

Les ferventes prédications de saint Dominique et l'odeur de sainteté que ses premiers enfants répandaient déjà dans toute l'Italie, particulièrement dans le Bolonais, présentèrent au jeune étudiant un moyen de salut qu'il ne voulut point négliger. Ce nouvel institut, où il voyait entrer un grand nombre de ses condisciples et plusieurs d'entre ses maîtres, il le regarda comme un port assuré, qui le mettrait à couvert des périls du siècle, et comme un état où il pourrait travailler utilement au salut du prochain. Quoiqu'il ne fût que dans la seizième année de son âge, il se présenta au saint fondateur, pour être admis au nombre de ses disciples; ce qu'il demandait avec beaucoup d'humilité, il l'obtint sans aucun délai. On le vit entrer dès lors dans cette carrière de pénitence, où il n'a cessé d'avancer qu'en cessant de vivre. Il n'y avait que peu de mois qu'il profitait pour

Digitized by Google

sa perfection des exemples et des leçons de saint Dominique, lorsque la mort lui ravit cet excellent guide. Mais toujours fidèle à la grâce, il ne laissa pas de se conduire par ses maximes, persuadé qu'il l'avait encore présent dans l'esprit de sa règle, et que, pour ne point craindre de s'égarer, il lui suffisait d'en suivre exactement tous les points. Peu content de marcher sur les traces des plus fervents, il s'efforça de les surpasser dans toutes les pratiques de régularité. L'abstinence, les jeûnes, les veilles et les autres exercices de mortification qui étaient en usage dans le couvent de Saint-Nicolas, auraient pu le satisfaire, s'il n'eût consulté que les forces de son corps ; mais c'était sur l'ardeur de son zèle, qu'il croyait devoir se régler, et ajoutant aux observances communes plusieurs pénitences particulières, il les porta si loin qu'il y succomba.

On ne douta point que les pieux excès de son abstinence ne fussent l'unique cause de sa maladie, quand on lui vit les conduits des aliments si fort rétrécis qu'il fallut lui faire beaucoup de violence pour le mettre en état de prendre quelque nourriture. Dieu, qui voulait être glorifié par les travaux de son fidèle serviteur, rétablit bientôt sa santé, et sa profession suivit de près son rétablissement. Il fit alors de sages réflexions sur les artifices de l'ennemi, et il apprit à les craindre. Il connut que, pour empêcher un plus grand bien ou pour jeter les âmes pieuses dans l'illusion, Satan leur inspire quelquefois de faire des mortifications excessives, qui ne peuvent être agréables à Dieu, dès là qu'elles ne sont point réglées par l'obéissance, ni conduites par la discrétion. Prenant donc de plus justes mesures, pour humilier la chair, sans détruire la santé, il fut désormais plus modéré dans l'exercice de ses pénitences. Ce qu'il appelait cependant modération et lâcheté pouvait encore passer pour une austérité très-sévère. Mais l'onction intérieure de la grâce et les grandes consolations dont il était favorisé dans la prière, lui faisaient paraître doux et facile tout ce qui servait à soumettre le corps à l'esprit et à élever son âme à la connaissance des perfections de Dieu.

Jouissant ainsi de la liberté des enfants, il appliqua son cœur à

Digitized by Google

l'étude de la sagesse et de la méditation des saintes Écritures. Il se trouvait alors dans la communauté de Saint-Nicolas plusieurs habiles docteurs, qui, après avoir longtemps brillé dans l'Université de Bologne, s'étaient faits les disciples de saint Dominique, pour apprendre de lui le rare secret de joindre la sainteté à la science et de faire servir l'une et l'autre à la conversion des âmes. Pendant que les uns, dans les chaires, instruisaient les peuples, confondaient l'hérésie, et rappelaient les pécheurs de leurs égarements, les autres, pour sanctifier leur travail par le mérite de l'obéissance, se renfermaient dans le secret du cloître, communiquaient leurs lumières aux plus jeunes de leurs Frères, et en formant par leurs soins des théologiens et des prédicateurs, ils avaient déjà leur part aux triomphes que de tels élèves devaient un jour remporter sur les ennemis de la foi ou de la piété. Nul ne sut mieux profiter que Pierre de Vérone d'un si précieux avantage. Loin du scandale et du tumulte du monde, il trouvait dans les douceurs de sa retraite toutes les facilités qu'on pouvait trouver dans la plus savante école. Soutenu par l'exemple de tant d'illustres personnages, qui aspiraient tous comme lui à ce qu'il y a de parfait, sans jamais discontinuer ses pratiques de vertu, il se remplissait tous les jours de nouvelles lumières et faisait de rapides progrès dans la science des Saints.

C'est dans ces dispositions qu'il acheva ses études et qu'il mérita d'être promu aux Ordres sacrés. Comme la charité, la modestie, le zèle du salut des âmes et une pureté angélique ne le distinguaient pas moins que les connaissances qu'il avait puisées encore plus dans la prière que dans les livres, on le jugea d'abord capable de remplir toute l'étendue de sa vocation, c'est-à-dire de travailler à l'instruction des fidèles, d'attaquer toutes sortes d'hérésies et de défendre avec succès la cause de l'Église, dont la beauté était défigurée par une effroyable corruption des mœurs et la foi combattue par un nombre presque infini de sectaires.

Après ce que nous avons dit, dans la Vie de saint Dominique, touchant les opinions ou les dogmes impies des Albigeois, il serait inutile de faire ici le détail des erreurs que notre illustre Martyr eut à combattre, dans ses disputes contre les hérétiques

Digitized by Google

d'Italie. Ils soutenaient tous les mêmes impiétés, et il est très probable que cette lèpre, qui infectait déjà nos provinces dans le XII^e^ siècle, s'était de là glissée dans la Flandre; puis, se communiquant de proche en proche dans l'Allemagne, avait enfin pénétré dans la Lombardie, à la faveur des armes de l'empereur Frédéric I^er^, et du schisme opiniâtre que la politique de ce prince favorisait contre le Pape Alexandre III. Les villes de l'État ecclésiastique ne purent se préserver de la contagion, que les cathares ou nouveaux manichéens répandaient partout. Dès l'année 1207, le Pape Innocent III les chassa de Viterbe, et fulmina des censures contre tous leurs recéleurs, fauteurs ou croyants. Le quatrième Concile de Latran fit de nouveaux décrets pour faire rechercher et sévèrement punir ces corrupteurs de la foi. Frédéric II donna aussi plusieurs constitutions impériales sur le même sujet. Dans celle du 22 février 1224, ce prince parlait ainsi : « Ceux qui seront condamnés par l'Église, en quelque lieu que ce soit, et déférés au jugement séculier, seront punis comme ils le méritent; ceux qui étant pris, et touchés de la crainte de la mort, voudront revenir à l'Église catholique, seront mis en prison perpétuelle, pour faire pénitence. Les juges seront tenus de prendre les hérétiques trouvés par les inquisiteurs que le Saint-Siége aura députés, ou par d'autres personnes zélées pour la foi catholique, et de les garder étroitement, jusqu'à ce qu'ils les fassent mourir, après que l'Église les aura condamnés. On punira de même les fauteurs des hérétiques, s'ils ne cessent de les protéger après avoir été avertis. Ceux qui, ayant été convaincus d'hérésie en un lieu, passent dans un autre pour y répandre plus sûrement leurs erreurs, seront châtiés selon leur mérite. » L'empereur ajoute : « Nous condamnons aussi à mort ceux qui, ayant une fois abjuré l'hérésie pour sauver leur vie, seront retournés à l'erreur en faussant leur serment. Nous ôtons aux hérétiques, à leurs recéleurs et à leurs fauteurs, tout bénéfice d'appellation, et nous voulons que l'hérésie soit entièrement bannie de l'étendue de notre empire. Et comme ce crime, qui attaque Dieu même, est plus grand que celui de lèse-majesté, nous voulons que les enfants des hérétiques, jusqu'à la seconde génération, soient privés de tous

Digitized by Google

bénéfices temporels et de tous offices publics, à moins qu'ils ne se rendent dénonciateurs de leurs pères. De plus nous déclarons que les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs, députés dans notre empire pour l'affaire de la foi contre les hérétiques, sont sous notre protection spéciale. »

Mais ni les foudres de l'Église, ni toute la sévérité des lois impériales ne purent empêcher que le nombre et la malice des *manichéens* ne fussent toujours les mêmes. Intimidés quelquefois par la crainte du châtiment, ils répandaient plus sourdement leurs erreurs, et lorsqu'ils voyaient renaître quelque division entre les puissances qui pouvaient les punir, cessant d'abord de se contraindre, ils se joignaient aux autres ennemis du Saint-Siége pour attaquer avec plus de liberté les dogmes de la foi. Trop souvent ils faisaient naître eux-mêmes le sujet de division ou ils servaient à l'entretenir. Mauvais citoyens, plus mauvais sujets, ennemis déclarés de la religion, ennemis cachés du trône, le prince, la patrie et l'Église avaient un égal intérêt de réprimer leur inquiétude, parce qu'ils devaient tous également craindre leurs entreprises : on l'avait éprouvé plus d'une fois. C'est à un si grand mal qu'on cherchait un remède efficace, lorsque la Providence fit sortir de la retraite Pierre de Vérone, pour l'opposer à tous les desseins des hérétiques ou pour arrêter le progrès de l'erreur. Quelque facilité qu'il eût pour instruire et persuader les vérités qu'il annonçait, on admirait encore plus les grands talents qu'il avait reçus pour toucher les cœurs et inspirer une crainte salutaire aux plus endurcis. C'est ce qui porta les supérieurs à l'envoyer par les provinces comme un homme apostolique, dont le Vicaire de Jésus-Christ ne voulut point limiter la mission. Le Bolonais recueillit les premiers fruits de ses prédications. Il annonça ensuite la parole de Dieu avec le même succès dans toute la Romagne, la Marche d'Ancône, la Toscane, le Milanais et dans presque tous les États d'Italie, où on vit souvent des conversions éclatantes. Ceux qui vivaient depuis longtemps dans des inimitiés publiques, se remettaient les uns aux autres les injures qu'ils avaient reçues. Les pécheurs scandaleux quittaient leurs désordres, et bien des hérétiques abjurèrent sincère-

Digitized by Google

ment leurs erreurs, pour entrer dans le sein de l'Église. Ne ignorons si les parents du saint prédicateur furent de ce nomb Il n'y avait pas encore vingt ans qu'un de ses oncles avait pré ce qu'on voyait déjà s'accomplir.

Ennemi de tout ce qui était opposé à la loi de Dieu et à pureté de son culte, c'était principalement à l'hérésie des m nichéens qu'il déclarait la guerre. Jusqu'au dernier soupir de vie, il la combattit. Il en montra si bien l'extravagance et l'im piété, et le nombre de ceux à qui il fit abjurer les dogmes perv des cathares fut si grand qu'on ne douta point que Dieu n l'eût spécialement choisi pour la destruction de cette malheu reuse secte, la plus absurde et en même temps la plus opiniâtr de toutes. L'obstination de ceux qui se glorifiaient toujours de l suivre, résolus de la soutenir par toutes sortes de moyens, l'ex posa, il est vrai, aux plus grands dangers. La mort d'un ministr de l'Évangile leur paraissait un sacrifice dont ils pouvaient s faire honneur devant les hommes, et dont ils croyaient pouvoi attendre de Dieu même une récompense. Notre Saint n'ignorait ni leurs sentiments ni leurs dispositions; il savait à quel excès un zèle aveugle était capable de les porter. Mais ce qui aurait pu intimider un autre encourageait le serviteur de Dieu. Toujours rempli de cet Esprit qui avait animé les Apôtres, il s'estimait heureux de pouvoir souffrir, à leur exemple, pour le Nom de Jésus-Christ. Jamais il n'offrait à l'autel le Sang de l'Agneau qu'il ne sentît un nouveau désir de répandre le sien. C'est la grâce qu'il demandait avec le plus de ferveur dans ses prières ordinaires et dans tous ses sacrifices.

Le Seigneur le préparait ainsi par des saints désirs à la couronne qui lui était réservée. Mais il voulut le faire passer auparavant par des épreuves qui parurent obscurcir pour un temps le mérite de ses vertus, et qui ne servirent en effet qu'à les faire briller dans la suite avec beaucoup plus d'éclat. Une faveur dont le Ciel l'honora pendant qu'il prêchait dans la ville de Côme, au duché de Milan, faveur que sa profonde humilité lui fit longtemps tenir sous un rigoureux silence, fut le sujet d'une accusation qu'on forma contre lui. Parmi les personnes de piété qui tâchaient

Digitized by Google

de se procurer l'avantage de lui parler, soit pour se confesser à lui, soit pour recevoir ses avis et quelque consolation dans leurs peines, on crut qu'il y en avait eu quelques-unes du sexe qui avaient pénétré jusque dans sa cellule. On lui en fit un crime auprès de ses supérieurs. L'accusation paraissait avoir quelque fondement : un mot de l'accusé eût été son entière justification; mais ce mot le privait de l'avantage de se voir humilié sans l'avoir mérité, et le saint religieux, aussi humble que chaste, ne pouvant ni s'accuser lui-même d'une faute dont il n'était point coupable, ni faire connaître son innocence sans trahir son humilité, se résolut d'imiter le silence de Jésus-Christ et de laisser à Dieu seul le soin de le justifier, quand il serait temps. Le supérieur prit ce silence pour un aveu de sa faute, et ne doutant plus que Pierre de Vérone ne fût coupable d'une fort grande indiscrétion, il le déclara incapable d'exercer désormais l'office de prédicateur. On l'envoya dans le couvent de Jesi, petite ville dans la Marche d'Ancône, située sur une montagne, près de la rivière d'Esino. Le serviteur de Dieu obéit sans se plaindre. Chargé de confusion devant les hommes, il se rendit avec joie au lieu de sa retraite, dans la ferme résolution de souffrir et de se taire jusqu'à la fin.

Il faut l'avouer, les maximes des Saints s'accordent peu avec celles des sages du monde. Parmi ceux-mêmes qui font profession de servir Dieu et de le craindre, il serait difficile d'en trouver qui voulussent porter si loin l'oubli d'eux-mêmes et l'abandon à la Providence. Que de raisons notre esprit ne nous fournirait point pour nous persuader que, lorsqu'il s'agit de la réputation d'un innocent, d'un prêtre, d'un prédicateur célèbre et déjà si utile à l'Église, rien ne saurait être plus déplacé que le silence qui laisse subsister le scandale; que si l'humilité est toujours nécessaire, la pratique de cette vertu a aussi ses règles; que la justification qu'on se doit à soi-même est dans certains cas d'une obligation étroite, et que la véritable piété sait concilier tous les devoirs. Notre Saint n'ignorait point ces vérités. Mais sans craindre de tenter Dieu, il adora ses jugements et ne voulut attendre que de sa bonté la manifestation de son inno-

Digitized by Google

cence. Mettant toujours à profit le loisir de sa retraite, il s'adon avec une nouvelle ferveur aux exercices de l'oraison, de la p nitence, de la charité et de l'humilité dans le service de s frères, particulièrement des malades. Jamais il ne chercha consolation qu'aux pieds de la Croix et dans la méditation d saintes Écritures. Pour étouffer les premiers sentiments ou l plaintes involontaires de la nature, sa foi lui rappelait le souv nir de tous les opprobres que Jésus-Christ, le Juste par excellenc a bien voulu souffrir pour l'amour de nous et pour nous serv d'exemple. Ces considérations et les grâces particulières qu Dieu répandait dans son âme, remplissaient son cœur de consol tion et de force. Mais lorsqu'il s'attendait le moins à sortir d'u état qui lui était précieux, dès là qu'il était dans l'ordre de Dieu la vérité ayant été enfin reconnue, il fut rappelé de son exil bien loin d'avoir encore quelque besoin de parler pour sa justi cation, il n'eut d'autre peine que de voir s'humilier devant lu ceux qui s'étaient laissé surprendre ou trop facilement préveni contre sa conduite.

Rétabli dans ses premières fonctions, après avoir été éprouv par le feu de la tribulation, il en parut plus propre à prêcher le vérités de l'Évangile. Dieu le rendit puissant en œuvres et en paroles contre les ennemis de son Église. Le Pape Grégoire IX l fit inquisiteur général de la foi, et avec le secours du Ciel, il atta qua si heureusement le vice et l'erreur qu'il fit des fruits mer veilleux à Rome, à Florence, à Milan, à Bologne et dans les autres villes de Lombardie. L'ancien auteur de sa Vie dit que le nombre des conversions fut presque infini [1]. En descendant de la chaire, il entrait dans le confessionnal ou dans quelque conférence, tantôt avec des fidèles qui voulaient lui proposer leurs peines et leur doutes, tantôt avec les hérétiques qui, touchés par ses dis cours, désiraient être plus amplement instruits pour abjurer leurs erreurs. Le serviteur de Dieu les recevait toujours avec charité, les écoutait avec patience, aimait à les convaincre et à leur persuader toutes les vérités dont ils devaient faire profes-

[1] Quantos autem et quales fructus fecerit in salutem animarum vel in suorum copiam meritorum, solus novit qui multitudinem stellarum numerat.

Digitized by Google

sion en se réconciliant à l'Église. On croit que le célèbre Raynier, de Plaisance fut un de ceux que notre Saint enleva à l'hérésie, dont il devint ensuite le fléau et le destructeur.

Les manichéens s'étaient si fort multipliés à Florence qu'on devait craindre que bientôt la ville ne fût tout infectée du venin de leurs erreurs. Le zèle des Pasteurs ni les voies ordinaires de l'inquisition ne pouvant en arrêter les progrès, Pierre de Vérone, par le conseil du Souverain-Pontife (et sans doute avec le consentement des magistrats, dont l'autorité était méprisée par ces rebelles), engagea plusieurs nobles florentins à prendre les armes en faveur de la religion et de leur patrie. Il leur donna un étendard marqué d'une Croix, et il prit si sagement ses mesures que, dans un grand combat qui fut livré dans la place de Sainte-Félicité, sur la rivière d'Arno, les Catholiques, ayant remporté la victoire, contraignirent les manichéens et les autres sectaires de sortir tous de la ville, où l'on rétablit enfin la pureté du culte, la tranquillité et le bon ordre, que l'hérésie en avait bannis. Dans la procession solennelle qui se fait tous les ans à Florence, le jour de saint Pierre, martyr, on porte encore ce même étendard qu'il avait mis entre les mains des fidèles comme un gage de la victoire que le Ciel leur promettait. La haute réputation que lui donnait l'éclat de ses vertus et le nombre de ses miracles, le mettait en état d'entreprendre bien des choses que les puissances mêmes n'osaient quelquefois tenter, et d'exécuter heureusement ses plus grandes entreprises. Étant à Milan le 15 de septembre 1234, il fit mettre entre les statuts de la ville la constitution du Pape contre les hérétiques, conforme au Concile de Latran. Le bruit de ses prédications faisait que les peuples de la province où il se trouvait couraient après lui avec tant d'empressement que son auditoire ne pouvant plus se renfermer dans les églises, il se voyait souvent obligé de prêcher dans les places publiques, dans les rues ou au milieu des champs. Lorsqu'on savait sa route, on sortait des villes et des bourgs pour venir au-devant de lui ; on le recevait au son des cloches ; et pour avoir sa bénédiction, on remplissait tellement son passage qu'on fut obligé, afin de le dégager de la presse, de lui faire dresser une chaire portative, que

Digitized by Google

des hommes robustes portaient sur leurs épaules. Ce fut le zèl des Milanais pour leur saint prédicateur qui leur fit prendre ce expédient, pour le délivrer du danger où il se trouvait souven d'être accablé par la foule.

Quelque part qu'il fût, on lui présentait les sourds, les muets les aveugles, les boiteux et toutes sortes de malades; tous res sentaient ordinairement l'effet de ses prières, et ils glorifiaien Dieu du pouvoir qu'il avait donné à son serviteur pour leur gué rison ou pour leur conversion; car c'était sur les cœurs qu'i faisait toujours les plus signalés miracles. Dans le territoire d Milan, il y avait deux laboureurs, l'un zélé catholique, l'autre manichéen obstiné. Leurs champs se touchaient, et ils les culti vaient avec les mêmes soins, mais dans des dispositions bien différentes. Le premier, après avoir ensemencé ses terres, re commandait à Dieu son travail, et n'attendait que de sa béné diction tout le succès de ses peines. L'autre les offrait au démon, qu'il reconnaissait pour le principe et le créateur de toutes les choses visibles. Notre Saint prédicateur, averti de cette impiété, en reprit sévèrement ce pauvre aveugle, et lui prédit qu'en punition de son crime son champ serait entièrement stérile, tandis que celui de son voisin porterait une récolte très-abon dante. Je vous promets, répondit le manichéen, que si la chose arrive ainsi, j'abandonnerai ma secte pour embrassér la religion que vous prêchez. Mais s'il en arrive autrement, laissez-moi croire ce que j'ai toujours cru. La prédiction de l'homme de Dieu se vérifia exactement, et le laboureur accomplit sa promesse. De telles conversions était pour saint Pierre le plus doux comme le plus beau fruit de ses travaux, et la récompense la plus capable de soutenir son zèle parmi les fatigues de son ministère. Il ne sévissait qu'à regret contre les opiniâtres, jamais qu'après avoir épuisé toutes les voies de la douceur ou de la charité chrétienne, et dans la seule vue de les empêcher de faire du mal, lorsqu'il ne pouvait les porter à faire le bien.

L'évènement dont nous allons parler n'est pas moins la preuve de la prudence du Saint que du don des miracles dont Dieu l'avait favorisé. Un citoyen de Milan fort attaché au parti des

Digitized by Google

hérétiques, pour décrier Pierre de Vérone et tous les prodiges qu'on lui attribuait, s'avisa de contrefaire le malade, quoiqu'il fût en parfaite santé. Accompagné ou suivi de plusieurs autres manichéens, qu'il avait instruits de sa fourberie et qui devaient être les témoins de la confusion qu'il voulait faire au prédicateur de la foi, il se fit apporter à ses pieds, et avec une humilité apparente, il lui parla ainsi : « Homme de Dieu, si vous pouvez quelque chose auprès du Créateur du Ciel et de la terre, délivrez-moi par vos prières de tous les maux dont je me trouve accablé. — Oui, répondit le Saint, je prie Celui qui a tout créé et qui voit tout, que si votre maladie n'est point véritable, il vous traite selon vos mérites. » Ces paroles furent suivies de l'effet. Dans le moment ce prétendu malade sentit dans toutes les parties de son corps les douleurs les plus vives. Les compagnons de son hypocrisie s'empressèrent de le porter dans sa maison, où après avoir passé quelques jours dans la souffrance, voyant bien que la main de Dieu s'appesantissait toujours sur lui, par l'augmentation du mal, dont les médecins ignoraient la cause, et que les remèdes semblaient irriter, il envoya prier le Saint de l'honorer de sa visite, confessa humblement sa faute et abjura son hérésie. Saint Pierre l'ayant instruit de toutes les vérités de notre foi, après s'être assuré de la sincérité de son repentir, fit sur lui le signe de la Croix, et lui procura la santé du corps avec celle de l'âme.

La divine Providence voulut faire servir à la conversion d'un plus grand nombre de personnes et au triomphe de la foi un prodige d'une autre espèce, mais qui ne parut pas moins admirable. Le saint inquisiteur étant encore à Milan, on lui amena un fameux manichéen, que ceux de sa secte écoutaient comme leur docteur et qu'ils honoraient comme leur évêque. Ce fut en présence de plusieurs Prélats catholiques, d'un grand nombre d'ecclésiastiques ou de religieux et d'un peuple infini que saint Pierre voulut examiner cet hérétique, dans une place de la ville, afin que ceux qui défendaient si opiniâtrément leurs erreurs fussent disposés à les abandonner lorsqu'ils les verraient publiquement confondues et leur principal ministre réduit au

Digitized by Google

silence par la seule force de la vérité. L'examen fut long, et les ardeurs du soleil incommodaient extrêmement toute l'assemblée. Le manichéen, soit pour couvrir un peu sa confusion, en détournant l'attention des spectateurs, soit par un mouvement du chagrin qui le dévorait, s'écria tout-à-coup : Méchant imposteur, si tu es aussi saint que ce peuple abusé le pense, pourquoi le laisses-tu ainsi mourir de chaud? Que ne demandes-tu à ton Dieu de nous envoyer une nuée pour nous défendre des ardeurs du soleil, qui nous brûlent? — Je le ferai, répliqua sans hésiter le serviteur de Dieu, si tu me promets d'abjurer ton hérésie, lorsque tu verras ma prière exaucée. On entendit alors dans toute l'assemblée les voix confuses des manichéens et des Catholiques. Ceux-là criaient à leur faux évêque d'accepter hardiment le parti : le ciel était si serein qu'ils ne croyaient pas hasarder beaucoup, et ils se promettaient déjà une belle occasion de pouvoir insulter aux défenseurs de la foi. Ceux-ci au contraire (ou la plupart d'entre eux, dont la confiance n'était point aussi vive que celle du disciple de Jésus-Christ), le priaient de continuer à confondre l'hérétique par l'autorité des Écritures, sans accorder de nouveaux miracles à l'incrédulité des blasphémateurs. L'homme de Dieu termina la dispute, plein de cette humble confiance à laquelle le Sauveur a promis que tout serait accordé, il dit : Afin que vous connaissiez tous, et que vous confessiez d'une même voix que le Dieu seul tout-puissant que nous adorons n'est pas moins le Créateur des choses visibles que des invisibles, je le prie, au nom de son Fils Jésus-Christ, de nous envoyer une nuée pour nous garantir des rayons du soleil. En finissant ces paroles, il fit le signe de la Croix. Les craintes des orthodoxes furent aussitôt dissipées, et la vaine espérance de leurs adversaires confondue, puisque dans ce moment ils se trouvèrent les uns et les autres sous un nuage favorable, qui les rafraîchit, et qui ne disparut qu'après qu'on eut terminé l'examen.

Si l'évidence des miracles pouvait changer les cœurs, plusieurs milliers de manichéens, témoins de celui-ci, se seraient enfin rendus à la vérité qu'ils faisaient profession de combattre. Mais

Digitized by Google

il arriva en cette occasion ce qui était souvent arrivé lorsque les Apôtres annonçaient aux gentils l'Évangile de Jésus-Christ, et qu'ils confirmaient la vérité des oracles par l'éclat des prodiges. Tous ceux qui avaient été prédestinés à la vie éternelle embrassèrent la foi : *Crediderunt quotquot erant præordinati ad vitam æternam.* Les autres se retirèrent humiliés, sans être convertis. Les fidèles cependant en firent leur profit, ou pour s'affermir de plus en plus dans la confession de la foi de l'Église, ou pour corriger leurs mœurs et se renouveler dans tous les sentiments de la piété chrétienne.

Ce n'était pas seulement par des miracles multipliés et par des prédications continulles que saint Pierre travaillait à la défense de la religion ou à la défaite des apostats : la ferveur de ses prières, ses rudes pénitences et les grands exemples de charité qu'il donnait dans toutes les occasions contribuaient encore beaucoup à l'un et à l'autre, aussi bien que les sages règlements qu'il fit et les ordonnances qu'il publia contre diverses sectes d'hérétiques, cathares, puritains, vaudois, passagins, spéronistes et autres semblables, qui infectaient plusieurs provinces d'Italie. Les inquisiteurs de la foi qui lui succédèrent dans cet office se servirent utilement de ces mêmes ordonnances, qui sont rapportées par Bernardin Core, historien de Milan.

Dans la charge de prieur, que l'obéissance l'obligea d'exercer dans plusieurs maisons de son Ordre, à Côme, à Plaisance, à Gênes et ailleurs, il eut toujours une égale attention à faire fleurir la régularité et l'étude des sciences, particulièrement des saintes Écritures, sachant bien que sans ce double secours on ne doit pas se promettre de faire du fruit dans le ministère de la parole. La piété est utile à tout, et la doctrine n'est guère moins nécessaire, surtout dans un temps et parmi des peuples où les hérétiques font servir l'érudition à séduire les simples et à prévenir quelquefois les fidèles mêmes contre les vérités qu'il faut croire. Quoique le Saint fût considéré avec raison comme un célèbre docteur, il continuait toujours à se remplir de nouvelles lumières, soit dans l'exercice de l'oraison, soit dans la lecture et la méditation des Livres saints. L'exemple qu'il donnait à ses reli-

Digitized by Google

gieux leur apprenait par quels moyens ils pouvaient acquérir la perfection de leur état et se rendre utiles à l'Église. La qualité de maître ne lui fit jamais négliger l'étude, ne l'empêchait pas de se trouver le premier à toutes les observances régulières, et il savait allier les pratiques du cloître avec les travaux de la vie apostolique.

Tel était Pierre de Vérone, lorsque le Pape Innocent IV fut élevé sur le Saint-Siége, l'an 1243. Un des premiers soins du nouveau Pontife fut de fortifier le courage et d'augmenter, s'il était possible, le zèle de ceux qui, s'étant déjà dévoués au service de l'Église, combattaient tous les jours pour la foi. Il confirma d'abord, il étendit même les pouvoirs que son prédécesseur avait donnés au Saint, et il l'honora depuis de plusieurs commissions, qui furent de nouvelles preuves de la confiance que Sa Sainteté avait en lui et de l'estime qu'elle faisait de son mérite. Les religieux Servites commençaient à s'établir dans la Toscane, et le Pape, ne sachant encore s'il convenait au bien de l'Église de confirmer ce nouvel Ordre ou de le supprimer dès sa naissance, résolut de s'en rapporter aux lumières de Pierre de Vérone. Il lui ordonna de se rendre pour cela à Florence, et d'examiner avec soin l'origine et l'esprit de cet institut, la règle, la vie, les mœurs, la doctrine de ceux qui s'y étaient déjà engagés, et la fin qu'ils se proposaient dans leur profession.

L'annaliste des Servites nous apprend les raisons qui pouvaient prévenir contre eux l'esprit du Vicaire de Jésus-Christ. 1° Les rapports infidèles ou peu avantageux qu'on lui avait faits. 2° Le décret du quatrième Concile de Latran, qui défendait les nouveaux établissements. 3° Le triste état où se trouvait l'Italie, par les factions, les guerres civiles et une infinité de sectes, dont l'hypocrisie et l'impieté faisaient le caractère. Ces maux, qui régnaient depuis longtemps, semblaient être venus à leur comble pendant la longue vacance du Saint-Siége, après la mort du Pape Grégoire IX. Tout devait paraître suspect, et tout était à craindre dans un temps aussi critique, où des hommes pervers empruntaient quelquefois le dehors de la piété pour mieux cacher le venin de l'hérésie et répandre leurs erreurs avec

Digitized by Google

moins de danger pour leurs personnes ou pour leur fortune. Il était de la sagesse du premier des Pasteurs d'avoir une exacte connaissance de l'esprit d'un Ordre naissant, dont quelques-uns lui demandaient l'approbation, et que les autres voulaient lui faire regarder comme moins propre à édifier qu'à détruire. Ce fut donc pour fixer son jugement que le Pape envoya notre Saint en Toscane, résolu de prononcer sur le rapport que lui ferait un homme dont la droiture et la capacité lui étaient parfaitement connues.

Pour répondre à la confiance de Sa Sainteté et remplir dignement sa commission, le serviteur de Dieu en conféra d'abord avec l'Archevêque de Florence; il examina ensuite toutes choses par lui-même selon les intentions du Pape et les instructions qu'il en avait reçues. Sa diligence en cela fut d'autant plus grande et son exactitude plus scrupuleuse, qu'il était également dangereux de se tromper, ou en favorisant ce qui serait préjudiciable au repos de l'Église, ou en livrant les intérêts de l'innocence à la malignité des calomniateurs. L'examen qu'il fit de la doctrine et de la manière de vivre des religieux Servites, le persuada et de la pureté de leurs sentiments et de leur solide piété; il reconnut avec plaisir que ce nouvel institut, médité par des saints personnages et conduit par cet Esprit qui a coutume d'inspirer les fondateurs d'Ordre, n'avait rien qui ne pût servir à l'édification des fidèles et à l'accroissement du culte qui est dû à la Reine des vierges. Son rapport fidèle fut en même temps si avantageux, qu'en dissipant tous les doutes, tous les préjugés ou les faux bruits, il assura aux Servites la protection du Pape et les grâces du Saint-Siége. La confirmation de leur Ordre suivit de près le témoignage que venait de lui rendre notre Saint. La tendre dévotion qu'il avait lui-même pour la très-sainte Mère de Dieu, le porta à favoriser dans toutes les occasions ceux qui faisaient profession de lui être spécialement consacrés. Dans ses entretiens particuliers, de même que dans ses discours publics, il inspirait aux fidèles les sentiments qu'il en avait conçus; et c'est avec justice que cet Ordre considéra dès lors Pierre de Vérone comme son second fondateur et qu'il le mit après sa canonisation au nombre de ses saints

Digitized by Google

patrons et protecteurs. Nous passons ici sous silence ce que le même annaliste a écrit à cette occasion pour marquer sa juste reconnaissance, en relevant les héroïques vertus de son bienfaiteur et en publiant plusieurs faveurs particulières du Ciel, qu'il avait reçues dans ses intimes communications avec Dieu.

Après la mort de Frédéric II, le Pape adressa à Pierre de Vérone et à Vivien de Bergame, autre Dominicain, un bref où il parlait ainsi : « Dieu ayant délivré son Église de la tyrannie de Frédéric, autrefois empereur, qui troublait la paix des peuples et favorisait l'erreur, particulièrement en Italie, nous avons résolu d'y fortifier l'inquisition avec d'autant plus de soin que le mal est plus près de nous. C'est pourquoi nous vous mandons de vous transporter à Crémone, d'y faire tenir un Synode diocésain et d'y travailler efficacement à l'extirpation de l'hérésie. Ceux que vous en trouverez infectés ou diffamés, et qui ne se soumettront pas absolument aux ordres de l'Église, vous procèderez contre eux selon les canons, implorant s'il est nécessaire le secours du bras séculier. Si quelques-uns veulent abjurer l'hérésie, vous leur donnerez l'absolution, après avoir consulté l'Évêque diocésain, prenant toujours les précautions nécessaires pour vous assurer de la sincérité de leur conversion. Et parce que nous désirons sur toutes choses le progrès de cette affaire, nous voulons que vous déclariez hautement que si quelque ville ou communauté, quelques grands ou autres personnes puissantes y apportent quelque empêchement, nous emploierons contre eux le glaive de l'Église, et appellerons les rois, les princes et les autres croisés pour les poursuivre, afin que le Ciel et la terre conspirent ensemble à punir leur détestable témérité, car il est plus important de défendre la foi auprès qu'au loin. » Ce bref est du 13 juin 1251.

Depuis que le saint prédicateur avait commencé de combattre pour la foi contre ceux qui s'efforçaient d'en corrompre la pureté, son zèle ne s'était jamais ralenti. Ses disputes avec les hérétiques étaient fréquentes, et sa vigilance toujours la même. Il y avait plus de vingt ans qu'il ne cessait d'instruire et d'exhorter les peuples, ou pour les retenir dans l'obéissance due au

Digitized by Google

Saint-Siége, ou pour y ramener ceux qui avaient eu le malheur de s'en séparer. Mais il parut que les ordres si précis du Pape lui donnèrent comme un nouveau degré de force et le remplirent d'un plus grand désir de se sacrifier pour les intérêts de l'Église. De concert avec l'Évêque de Crémone, il prit les plus sages mesures pour délivrer le pays du poison de l'hérésie. On assembla le Synode, afin qu'après une mûre et commune délibération, les pasteurs et les autres ministres pussent tous agir dans un même esprit et avec plus de succès. Sans jamais s'éloigner de la douceur de l'Évangile, le zélé inquisiteur employa dans le besoin l'autorité dont il était revêtu pour arracher l'ivraie du champ du Père de famille, ou pour empêcher du moins qu'elle n'étouffât le bon grain.

Dieu continuait à faire connaître la sainteté de son serviteur par de fréquents miracles et par le don de prophétie, dont il l'avait honoré. Tout cela servit à autoriser sa mission et à affaiblir le redoutable parti des hérétiques. Soit conviction dans les uns, soit dissimulation ou crainte des peines dans les autres, on en voyait tous les jours un grand nombre qui demandaient d'être admis à la communion des fidèles, après avoir publiquement anathématisé l'hérésie. Il n'en était pas de même des chefs des manichéens, dont les ministres faisaient de nouveaux efforts pour se soutenir. Disciples et imitateurs de Simon, à toute la vertu des miracles que faisait notre Saint, ils opposaient les prestiges de Satan, auquel ils rendaient un culte sacrilége, comme au premier principe de tout ce que nous voyons. Pour empêcher la désertion de leurs sectateurs, tantôt ils leur procuraient de fausses révélations, tantôt ils s'efforçaient de les rassurer contre la crainte des jugements de Dieu et des hommes, ou par des vaines prédictions, ou par des prétendus oracles pleins de fourberie et d'équivoque. Le disciple de Jésus-Christ dissipa souvent toutes les impostures de ces ministres du démon, et montra avec évidence à un peuple depuis trop longtemps abusé quelle était la vanité et la malice de leurs artifices.

La dernière ressource des manichéens fut d'éviter avec soin la présence de Pierre de Vérone, de ne plus paraître à ses pré-

Digitized by Google

dications et d'empêcher autant qu'ils pouvaient tous leur sectateurs de le voir ou de l'entendre en aucune manière. Pendant que les Catholiques, attirés encore plus par la bonne odeu de ses vertus que par l'éclat de ses miracles, continuaient à s rendre en foule dans les lieux où il annonçait la sainte parole ces aveugles volontaires bouchaient leurs oreilles comme l'aspic Ils se faisaient un devoir de religion de se tenir enfermés tou le temps qu'ils le savaient dans le pays, de peur d'être obligé de céder à la lumière qui leur aurait fait connaître ce qu'il étaient résolus de toujours ignorer. C'est ce qui arriva dans une petite ville d'Italie, nommée *Gatha* ou *Gaoche,* près de Bergame; le parti des hérétiques y était si dominant que presque toutes les familles se déclaraient en leur faveur, ou n'osaient faire ouvertement profession de la foi catholique. Saint Pierre ne laissa pas de se rendre chez eux et de les faire inviter à ses prédications ou à des conférences réglées, promettant de leur laisser une entière liberté, non-seulement de défendre leurs dogmes, mais encore de demeurer dans leur religion, s'il ne leur en faisait pas voir clairement la fausseté. Ses charitables sollicitations, ses conseils, ses prières furent inutiles. Tous persistèrent dans l'opiniâtre refus de conférer avec lui et d'assister à ses discours. Le sage inquisiteur, sans sévir contre ces apostats, se contenta de déplorer leur aveuglement et de les menacer d'un malheur qui n'était pas éloigné. Rempli de l'Esprit du Seigneur, il prédit la prochaine ruine de cette petite Babylone par les paroles du prophète Jonas : *Encore quarante jours, et Ninive sera renversée.* Ce fut Raynier de Plaisance, un des disciples du Saint, qui fit renverser jusqu'aux fondements cet asile de l'hérésie, lorsque les péchés de ses habitants furent montés à leur comble. Thomas Agni, auteur contemporain, parle de cette prédiction, dont il avait vu l'accomplissement. Il assure que la même chose était arrivée en divers autres lieux, dont nous ignorons le nom : *Quod non semel nec in una civitate tantum, sed et in multis locis constat esse impletum.*

La haine, ou la fureur des manichéens augmentant toujours avec leur opiniâtreté, et jugeant bien qu'à moins d'abandonner

Digitized by Google

leur impiété, ils n'avaient point de composition à attendre de celui qu'ils regardaient comme le fléau et le destructeur de leur secte, ils conjurèrent sa mort. Les principaux qui entrèrent dans la conspiration étaient Étienne Gonfalonier, d'Aliate, Mainfroi, Clitoro de Giussano, petite ville entre Milan et Côme, Guido Sachella et Jacques de Chiusi. Le prix convenu pour payer les assassins était de quarante livres, monnaie de Milan, qui furent déposées entre les mains de Thomas de Giussano. Pour l'exécution de leur sacrilége attentat, ils prirent Pierre Balsamon, surnommé Carin, et celui-ci choisit pour compagnon un nommé Aubertin Porro. Leur dessein ne fut point inconnu au serviteur de Dieu; peut-être apprit-il par quelqu'un de ses amis une partie de ce qui avait été comploté, mais il ne put connaître que par une lumière surnaturelle les circonstances de son martyre et ses suites les plus particulières, dont il parla plusieurs fois en public. Bien éloigné cependant de prendre de timides précautions pour éviter les piéges qu'on était résolu de lui tendre, il ne mit sa confiance qu'en la protection de Dieu, et continua avec la même intrépidité ses prédications et ses courses apostoliques, persuadé qu'il ne pouvait se disposer plus saintement à la mort qu'en travaillant jusqu'au dernier soupir pour la gloire du Nom de Jésus-Christ, pour la défense de la foi et pour le salut de ceux qui en voulaient à sa vie. Prêchant à Césène, dans la Romagne, où il avait fait plusieurs miracles et un grand nombre de conversions, il dit à ses auditeurs qu'ils ne le verraient plus, parce qu'après les fêtes de Pâques il serait assassiné par les hérétiques. De là il se rendit à Milan, et dans le sermon qu'il fit le dimanche des Rameaux, 24 mars 1252, il dit à haute voix devant près de dix mille personnes : Je sais certainement que les manichéens ont concerté ma mort, et qu'ils ont mis de l'argent en dépôt pour cet effet. Mais qu'ils fassent ce qu'ils voudront, je ferai plus contre eux après mon martyre, que je n'ai fait de mon vivant : *Agant quid velint, plusquam vivus fecerim, mortuus faciam contra eos.*

Au sortir de Milan, le serviteur de Dieu se retira à Côme, où il était prieur. Les conjurés laissèrent passer les fêtes de Pâques,

Digitized by Google

et Carin demeura trois jours dans la ville ; enfin le samedi pen dant l'octave de Pâques, 6 avril, ayant appris que le Sain était parti avant le jour pour retourner à Milan, il courut après lui, et il ne lui fut pas bien difficile d'atteindre un religieux qu ne pouvait marcher que fort lentement, étant déjà affaibli par une fièvre quarte et tout épuisé par ses longues pénitences; il le joignit au milieu du chemin, près d'un lieu nommé Barlasine dans un bois épais, où Aubertin s'était déjà rendu. Carin frappa d'abord le saint homme sur la tête avec une serpe, qui lui ouvrit le crane d'une plaie large et profonde, sans qu'il se détournât ni qu'il fît aucun effort pour éviter le coup. Pendant qu'il se recommandait à Dieu et qu'il prononçait le Symbole de notre foi, le meurtrier se jeta sur le Frère Dominique, compagnon du Bien heureux Martyr, et lui donna plusieurs coups, dont il mourut peu de jours après. Puis voyant que le Saint s'efforçait d'écrire de son sang les premières paroles du Symbole, qu'il ne pouvait plus prononcer, il lui enfonça le poignard dans le sein. Ainsi mourut pour la défense de la foi le fidèle disciple de Jésus-Christ, l'illustre Pierre de Vérone, docteur, vierge et martyr, âgé de quarante-sept ans commencés. Il y en avait trente et un qu'il portait l'habit de Saint-Dominique et qu'il marchait sur ses traces par l'imitation de toutes ses vertus. Ils avaient paru tous deux également embrasés du désir du martyre. Mais si le premier en avait eu le mérite, la couronne fut pour le second.

Son saint corps fut d'abord porté, ainsi qu'il l'avait prédit, dans l'abbaye de Saint-Simplicien, au faubourg de Milan, et le lendemain l'Archevêque, accompagné de tout le clergé séculier et régulier, et suivi d'une grande multitude de fidèles, alla le prendre pour l'enterrer solennellement dans l'église des Frères-Prêcheurs, appelée de Saint-Eustorge. Le meurtrier Carin fut bientôt après arrêté et conduit dans les prisons du podestat, d'où il trouva le moyen de s'évader. L'infidèle magistrat accusé devant le tribunal de l'Archevêque, fut déposé de sa charge, et le coupable, s'étant retiré à Forli, près du mont Apennin, l'horreur de son crime l'abattit sans le désespérer. Il abjura son hérésie entre les mains d'un religieux de Saint-Dominique, dont la charité lui procura

Digitized by Google

l'habit de Frère lai, pour le mettre en état de satisfaire à la justice de Dieu par une véritable pénitence : elle dura autant que sa vie, et fut si rigoureuse qu'on eut de fortes preuves que le Seigneur s'était laissé toucher à la vivacité de sa douleur et à l'abondance de ses larmes.

Carin ne fut pas le seul, ni peut-être le premier, dont la conversion vérifia la prophétie du saint Martyr. L'éclat des miracles qui se firent d'abord à son tombeau, dans l'église de Saint-Eustorge, et ses prières auprès de Dieu donnèrent un juste sujet de dire que, comme un autre Samson, il avait vaincu un plus grand nombre de Philistins en mourant qu'il n'avait fait pendant sa vie; avec pourtant cette différence, que cet ancien Israélite avait fait périr ceux qui étaient la cause ou l'occasion de sa mort, au lieu que le Martyr de Jésus-Christ procura la conversion et le salut à plusieurs de ceux qui n'avaient été ses ennemis que parce que la lumière de la foi n'avait pas encore brillé à leur esprit. L'ancien auteur qui a écrit ce qui se passait sous ses yeux rapporte que, quoique les hérétiques fussent en si grand nombre dans la ville de Milan et dans les environs, qu'avant le martyre du Saint ils paraissaient partout avec un orgueil extrême, ils se trouvèrent d'abord après sa mort si humiliés ou si abattus sous la main toute-puissante de Dieu que nul dans le pays n'osait plus se dire manichéen. Les uns furent honteusement chassés et partout poursuivis par les Catholiques, qui tremblaient autrefois en leur présence. Les autres, en très-grand nombre, abjurèrent publiquement l'hérésie. Il y en eut plusieurs des principaux qui donnèrent des marques non équivoques d'une parfaite conversion; non contents de s'être rangés parmi les fidèles et les pénitents, ils se firent recevoir dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, où ils édifièrent l'Église par leur persévérance. Quelques-uns devinrent de zélés prédicateurs de la foi, d'autant plus propres à combattre la secte des manichéens qu'ils étaient mieux instruits de ses faux dogmes et de tous les artifices qu'elle avait coutume d'employer pour éblouir le peuple et pour le séduire. C'est ainsi que leur défaite, prédite par le Saint, fut leur salut, le triomphe de la foi et la destruction d'une hérésie abominable.

Digitized by Google

Jacques de Chiusi, l'un des conjurés, se faisait honneur d'avo destiné cent pistoles pour faire assassiner l'illustre Raynier d Plaisance, alors inquisiteur de la foi à Pavie. Mais après l mort de saint Pierre, martyr, cet hérétique emporté ne parla plu sur ce ton ; s'il n'eut point le bonheur d'imiter ceux qui embras sèrent la foi de l'Église, il se bannit lui-même de sa patrie, et n pensant qu'à se dérober à la justice des hommes, il alla passe dans les ténèbres les malheureux restes de sa vie, pendant qu le Pape Innocent IV donnait des ordres rigoureux pour faire re chercher tous les coupables, de peur que l'impunité ne rendî dans la suite le crime plus hardi. Sa Sainteté adressa en même temps ses lettres apostoliques au chapitre général des Frères-Prêcheurs, qui avait été convoqué à Bologne pour le mois de mai 1252. Après avoir relevé par de justes louanges le zèle, le courage, la vivacité de la foi et les autres vertus du nouveau Martyr de Jésus-Christ, aussi bien que la piété et le bonheur de celui qui avait participé à son calice, le Saint-Père exhorte les religieux à continuer toujours avec la même ferveur de s'opposer aux progrès des hérésies et à tous les efforts de l'enfer. Il les fait souvenir que leur profession les engageant à combattre pour la foi, bien loin de s'attrister de la mort de ceux qui en étaient déjà les glorieuses victimes, ils ne devaient rien désirer avec plus d'empressement que de remporter comme eux la palme du martyre, et de faire triompher l'Église en scellant de leur sang les vérités dont ils étaient les prédicateurs.

A ces tendres exhortations, le Vicaire de Jésus-Christ ne tarda pas d'ajouter ce qui était encore plus capable de consoler tout l'Ordre de Saint-Dominique et d'animer puissamment les enfants à marcher sur les traces de leurs pères. Les commissaires chargés de connaître des miracles que le Saint avait faits pendant sa vie et après sa mort, ayant heureusement fini leurs informations, il se trouva un plus grand nombre de prodiges bien prouvés que ne portait le bruit commun. Ce qui détermina Innocent IV à ne pas attendre que l'année fût révolue pour mettre le nom de Pierre, martyr, dans le catalogue des Saints. La cérémonie de la canonisation se fit le 25 mars 1253, dans la place qui est devant l'église

Digitized by Google

des Frères-Prêcheurs à Pérouse, où le Pape se trouvait avec sa cour et un grand nombre de Prélats. La bulle fut aussitôt envoyée aux Évêques et à tous les supérieurs ecclésiastiques, avec ordre de faire solenniser tous les ans la fête de saint Pierre, martyr, le 29 avril, parce que le 6 du même mois, qui fut le jour de son martyre, se rencontre souvent dans la semaine sainte ou dans l'octave de Pâques. Alexandre IV et plusieurs de ses successeurs ont prescrit cette fête de la même obligation que celle de saint Dominique. Clément X, l'an 1670, donna un décret par lequel il ordonnait que l'office de saint Pierre, martyr, serait double dans toute l'Église; ce qui se pratique encore aujourd'hui dans tous les lieux où l'on récite le Bréviaire romain.

Mais le culte du Saint est particulièrement célèbre dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs et dans celui des Servites, surtout en Italie, où l'on voit un grand nombre d'églises, de chapelles et de confréries érigées en son honneur. Paul Morigi, dans son *Sanctuaire de Milan,* parle de l'église qui fut construite à Barlasine et consacrée à Dieu sous l'invocation du Saint. Le maître-autel a été placé sur le lieu même où il avait souffert le martyre, et sur lequel il avait écrit avec son sang le commencement du Symbole. Le même historien rapporte que saint Charles Borromée, étant allé visiter cette église, ne voulut y entrer que pieds nus. Ange Portenaro, dans son livre intitulé *De felicitate patavina,* nous apprend qu'en 1323 on établit à Padoue une célèbre confrérie en l'honneur de saint Pierre, martyr, et qu'on y fait tous les ans, le jour de sa fête, une procession fort solennelle, en action de grâces de ce qu'à pareil jour la discorde avait été bannie et la paix rendue à la ville. On voit par là que si la vénération des fidèles pour le saint Martyr fut d'abord très-grande, elle s'est toujours soutenue. L'inquisition d'Espagne depuis longtemps l'avait choisi pour son patron, et cette dévotion a été renouvelée et confirmée par le Saint-Siége l'an 1633, à la prière du roi catholique.

Les peuples d'Italie ont voulu se procurer, comme à l'envi, quelque portion des reliques d'un Saint qui les avait ou rappelés de l'hérésie, ou conservés dans la profession de la foi. On en

Digitized by Google

montre à Césène, à Côme, à Plaisance, à Vérone, à Palerme, e Sicile, et à Prague, dans le royaume de Bohême. On prétend qu celles-ci furent apportées de Milan en 1355 et données par l'em pereur Charles IV à l'église de Prague. Dans celle de Saint Jacques, à Paris, on voit deux doigts du même Saint, revêtu encore de leur peau.

Son chef est exposé à la vénération des fidèles dans une ma gnifique chapelle de l'église de Saint-Eustorge. Plusieurs prince et grands seigneurs de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Ita lie, et particulièrement les Archevêques de Milan, voulurent imi ter la piété du roi et de la reine de Chypre dans les riches pré sents qu'ils firent pour enchâsser les saintes reliques, dont le différentes translations, faites en 1253, 1340, 1651 et 1736, on toujours été honorées de quantité de miracles. Nous n'entrepre nons pas d'en faire ici le récit. Nous passerons même sous silence le détail de ceux qui sont rapportés dans la bulle de la canonisa tion.

Nous nous contenterons de remarquer qu'à proportion du nombre et de la grandeur des maux qui affligeaient l'Église vers le milieu du XIII^e^ siècle, la providence de Dieu voulut lui donner des marques sensibles d'une protection toujours attentive à ses pressants besoins. On l'a déjà dit : les impies manichéens osaient bien s'attribuer des miracles, et ils ne craignaient pas de blas phémer tous ceux qui se faisaient dans le sein de l'Église ro maine. Mais le Dieu de vérité, qui ne permet jamais que le men songe et la séduction soient portés jusqu'à un certain point, multiplia les prodiges parmi ses véritables adorateurs. Il en fit un si grand nombre et de si éclatants, que la confusion et le silence furent enfin le partage de tous ceux qui avaient eu ou la malice de les décrier, ou la présomption de vouloir les contre faire. On vit souvent les hérétiques et les libertins porter la juste peine de leurs blasphèmes, tandis que les fidèles, sous la protec tion du saint Martyr, recevaient toute sorte de soulagement et de consolation, tantôt auprès de son tombeau, tantôt par l'attouche ment de ses reliques, et souvent à la seule invocation de son *nom*.

Les démons étaient chassés des corps, les malades guéris, les

Digitized by Google

femmes en travail d'enfant et en danger de la vie heureusement délivrées, plusieurs morts ressuscités, des tempêtes apaisées et de grands incendies arrêtés subitement. Il n'y avait ni calamité publique, ni péril particulier, contre lequel on ne crût trouver une ressource dans les intercessions d'un protecteur si puissant auprès de Dieu. Le jour de sa fête on faisait bénir des rameaux, qu'on répandait ensuite daus les campagnes, dans la pieuse persuasion que les prières et la bénédiction de l'Église en écarterait la grêle et les autres malignités de l'air, ou que la protection du saint Martyr leur procurerait le même avantage que sa prière avait autrefois procuré à un laboureur catholique, dont le champ avait porté une riche moisson, tandis que (selon qu'il l'avait prédit) on ne voyait ni fruit, ni feuille, mais une affreuse stérilité dans celui d'un manichéen, qui y était attenant. Pierre-Marie Campi, dans son *Histoire ecclésiastique de Plaisance*, dit que ce fut dans cette même ville que commença l'usage de bénir des palmes et des branches d'olivier le jour de saint Pierre, martyr : usage qui s'étendit bientôt dans toute l'Italie, et de là dans presque toutes les provinces du monde chrétien.

Lorsque le Docteur angélique, l'an 1263, visita le tombeau de notre saint Martyr, il fit son éloge, et loua en même temps la piété des citoyens de Milan par ces vers, qui furent gravés sur le marbre de son tombeau, où on les lit encore :

Præco, lucerna, pugil, Christi, populi, fideique
Hic silet, hic tegitur, jacet hic mactatus inique
Vox ovibus dulcis, gratissima lux animorum,
Et verbi gladius, gladiis cecidit catharorum.
Christus mirificat, populus devotus adorat.
Martyrioque fides sanctum servata decorat.
Sed Christus nova signa loqui facit, ac nova turbæ
Lux datur, atque fides vulgata refulget in urbe. (TOURON.)

SAINT TYCHIQUE,

DISCIPLE DE SAINT PAUL.

Tychique était de la province d'Asie. Mais on ne sait pas s'il était juif ou gentil lorsqu'il fut converti à la foi de Jésus-Christ,

Digitized by Google

Il s'attacha tout d'abord à suivre saint Paul, ce qui fait cro qu'il lui devait sa conversion. Il accompagna le saint Apô dans son voyage de Corinthe à Jérusalem.

Saint Paul, dans ses lettres, l'appelle son cher fils, son co pagnon dans le service de Dieu, et il le traite de fidèle minis du Seigneur. C'est lui qui porta les lettres de saint Paul a Éphésiens et aux Colossiens. Il fut chargé quelquefois de s veiller les Églises naissantes et d'aller consoler et affermir fidèles.

Saint Paul l'envoya remplacer Tite, qu'il avait rappelé de l' de Crète ; et à Éphèse, il alla remplacer aussi Timothée, q saint Paul avait fait venir à Rome.

Les Grecs le comptent parmi les soixante-douze disciples Notre-Seigneur, ce qui n'est pas admis généralement. Sai Tychique est honoré le 29 avril à Paphos, dans l'île de Chypr

SAINT JASON,

ÉVÊQUE.

On rapporte que Jason fut converti par saint Paul, et qu'u jour, à Thessalonique, il logea chez lui saint Paul et Sila Comme l'Apôtre et son disciple annonçaient l'Évangile, les Jui de la ville soulevèrent le peuple et vinrent fondre sur la mais de Jason dans le dessein d'enlever Paul et Silas. Ne les ayant p trouvés, ils saisirent Jason et le menèrent aux magistrats, qu satisfaits de ses raisons, le renvoyèrent.

Les Grecs le disent évêque de Tarse, en Cilicie.

SAINT EUPHRASE ET SES SIX COMPAGNONS,

MARTYRS.

On rapporte que saint Euphrase et ses six compagnons ont é convertis à la foi chrétienne par saint Jason, après avoir me une vie de brigandage et de crime. Ils furent arrêtés à Cor comme Chrétiens, car des actes de violence ils avaient passé a actes de charité qui firent connaître leur religion. Ils témoignère avec joie de leur foi en Jésus-Christ, et se montrèrent heureu

Digitized by Google

de noyer dans leur sang leurs iniquités passées. Leur martyre expiatoire eut lieu le 29 avril, au dernier tiers du 1er siècle.

Le premier était saint Euphrase, le second saint Inciscole, saint Janvier le troisième, saint Faustin le quatrième, saint Mamme le cinquième, saint Saturnin le sixième, saint Marsale le septième.

SAINT ÉMILIEN,

SOLDAT MARTYR.

Émilien, vieux soldat, fut arrêté comme Chrétien dans la persécution de Valérien, en même temps que les saintes Antonia et Tertulla, et ayant été emprisonné avant son martyre à Cirthe, il eut un songe, qu'il raconta ainsi à ses compagnons.

« Il m'a semblé que mon frère, qui est païen, entrait ici, et me demandait comment je me trouvais dans mon cachot, où je souffre la faim. Je lui ai répondu que la parole de Dieu est pour les soldats de Jésus-Christ une lumière et une nourriture. — Vous savez, reprit-il, que tous ceux d'entre vous qui persisteront dans leur foi doivent s'attendre à mourir. Espérez-vous tous de votre Dieu une récompense égale? — Je lui ai répondu : Levez les yeux au Ciel : tous les astres que vous voyez ont-ils le même éclat? Leur lumière brille-t-elle également chez tous? Eh bien! pour nous, ceux qui auront le plus souffert recevront une plus brillante couronne. »

On dit que cette vision encouragea Émilien et ceux qui, partageant sa prison, allaient partager son martyre, qui eut lieu le 29 avril de l'an 259.

SAINTE ANTONIA ET SAINTE TERTULLA,

VIERGES ET MARTYRES.

Sainte Antonia et sainte Tertulla étaient deux vierges chrétiennes qui habitaient Cirthe, aujourd'hui Constantine, en Algérie. Deux Évêques catholiques exilés là sous l'empereur Valérien, dont l'un s'appelait Secondin et l'autre Agapius, furent heureux de trouver dans ce pays idolâtres ces deux fidèles Chrétiennes, les accueillirent avec respect et qu'Agapius chérissait comme

Digitized by Google

ses filles. Mais elles furent dénoncées pour leur foi et martyrisées avec les deux saints Évêques.

SAINT SECONDEL,

SOLITAIRE.

Secondel était diacre en Bretagne. Entraîné par l'amour de la vie solitaire, il se retira dans l'île Vindonite, formée par la Loire dans le diocèse de Nantes. Il se mit sous la conduite de saint Friard, qui était venu là comme lui par ennui des préoccupations de la vie mondaine; ils se firent chacun une cabane, où ils vivaient en ermites, se faisant de temps en temps une visite pour s'entretenir dans la ferveur et prier Dieu ensemble. Secondel n'était pas aussi fort qu'il le croyait: il fut éprouvé par de grandes tentations; mais saint Friard lui apprit les procédés qui chassent l'ennemi du salut, c'est-à-dire la défiance de soi-même, la confiance en Dieu, l'humilité surtout. Sous cet ermite, devenu un habile maître, Secondel vécut saintement et mourut dans un âge avancé vers la fin du VI^e^ siècle. On l'honore le 29 avril.

SAINTE BERTHE D'AVENAY ET SAINT GOMBERT D'OLDENZEL,

MARTYRS.

Berthe, née vers le milieu du VII^e^ siècle, d'une famille illustre et puissante de la Champagne, montra dès ses plus jeunes années une grande piété et un vif entraînement à l'amour de Dieu.

A mesure qu'elle grandissait, elle se promettait d'embrasser la vie religieuse. Cependant on lui proposa un époux de race royale. C'était Gombert, père de saint Nivard, évêque de Reims, et proche parent des rois Clovis II et Sigebert II. Mais avec cette noble origine il avait une sainteté de mœurs qui décida Berthe à l'épouser, et le mariage se fit. Les fiancés, d'accord en ce point, s'étaient promis de vivre dans la continence, et ils remplirent cet engagement.

Ils fondèrent ensemble, auprès d'Épernay, l'abbaye d'Avenay, et à Reims le monastère de Saint-Pierre-les-Nonnes. Berthe fut

Digitized by Google

la première abbesse d'Avenay. Gombert s'engagea dans la vie monastique, et il alla porter la foi aux Frisons, alors plongés encore dans les ténèbres d'une abominable idolâtrie.

Il y a ici deux versions.

Selon la première et la plus ancienne, les deux époux allèrent ensemble évangéliser les Frisons, sauvages alors et féroces. Ils se fixèrent à Oldenzel, dans le diocèse d'Utrecht. Ils y fondèrent un monastère et un hospice, qu'ils dotèrent richement, en stipulant que les revenus de ces deux refuges seraient consacrés à racheter les prisonniers. Ils ne prévoyaient sans doute pas que les prêtres des hideuses idoles de ces contrées conspiraient leur mort. Pendant une de leurs migrations évangéliques, ils furent entourés tout-à-coup de figures sinistres qui se jetèrent sur eux. En un instant les têtes de saint Gombert et de sainte Berthe furent séparées de leur corps, après quoi la bande de leurs bourreaux se dispersa.

Ceux des Frisons qu'ils avaient faits Chrétiens cachèrent leurs restes précieux, qui, dans l'expédition que Charles-Martel fit plus tard contre la Frise, furent levés et transportés à Avenay, dans l'abbaye que les saints époux y avaient fondée.

Selon la seconde version, Berthe, restée dans son abbaye, apprit la mort de son époux, et aussitôt elle pria Dieu de lui accorder aussi la grâce de verser son sang pour sa gloire. C'était vers l'an 680, et peu après, un jour qu'elle était seule dans sa cellule, elle fut assassinée par des misérables qui étaient de leur famille et qui comptaient sur l'héritage de Berthe. Elle fut enterrée à côté de son époux, dans l'église de l'abbaye d'Avenay.

Ces deux Saints sont fêtés le 29 avril à Reims, et le 1er mai à Avenay.

SAINT HUGUES,

ABBÉ DE CLUNY.

Saint Hugues, sixième abbé de Cluny, qui comptait les anciens ducs de Bourgogne parmi ses aïeux, était fils du comte Dalmace, seigneur de Semur, en Auxois, et d'Aremburge, de l'ancienne maison de Vergy, que quelques-uns appellent Adélaïde, fille de

Digitized by Google

Baudouin comte de Guines. Il vint au monde l'an 1024, et su les avis d'un prêtre de grande piété, sa mère commençait à l former pour le service de l'Église, lorsque son père, qui avai d'autres desseins sur lui, l'ôta des mains de ceux qui tra vaillaient à son éducation pour le faire élever au métier de l guerre et aux autres exercices ordinaires à la noblesse. Tou ce que l'enfant put obtenir de lui, par la médiation de l'Évêqu d'Auxerre, son grand oncle, fut d'aller faire ses études à Châlon sur-Saône, dont ce Prélat avait hérité le comté ou le gouverne ment après la mort du comte Lambert, son père.

Hugues, ainsi éloigné de la présence de son père, en parut moins contraint dans ses inclinations, qui le portaient aux exercices tranquilles de l'étude et de la piété. On ne le trouvait jeune que dans son âge; ses actions et ses raisonnements mar quaient en lui une maturité d'esprit qu'on ne rencontre guère que dans les vieillards. Comme il n'y avait que l'autorité de son père qui l'obligeât à monter à cheval et à faire des armes, il n'y donnait précisément que le temps qu'il ne pouvait ôter à ces exercices sans blesser le respect et l'obéissance qu'il lui devait; et il aspirait après l'occasion favorable qui devait finir tous les engagements qu'il avait à la vie séculière

Dieu la lui fit naître lorsqu'il n'avait encore que quinze ans. Quelqu'un lui parla de la sainteté des religieux de Cluny, dont saint Odilon était abbé; le récit qu'on lui en fit le frappa de telle sorte que, croyant avoir ouï la voix de Dieu qui l'y appelait, il partit sans délibérer, et fut admis au nombre des Frères par les suffrages de toute la communauté. Quoiqu'il eût vécu dans le siècle d'une manière réglée et exempte de vice, il parut néan moins encore plus de changement dans son cœur que dans son habit, lorsqu'on le vit entrer dans cette sainte carrière. On jugea d'abord par la perfection de son obéissance et de son humilité, qui sont les premières vertus d'un vrai religieux, que, loin d'avoir besoin de l'exemple d'autrui, il serait bientôt en état de le donner aux autres. C'était le jugement de saint Odilon, cet ex cellent maître de la vie spirituelle, qui, l'ayant mis aux épreuves les plus rudes durant tout le temps de sa probation, ne se con-

Digitized by Google

tenta point de le recevoir à la profession, mais l'établit encore prieur de la maison, du consentement de tout le monde.

Comme l'esprit d'humilité, de détachement et de charité régnait alors heureusement dans ce grand monastère, les plus anciens comme les autres se soumirent avec joie à un jeune homme de moins de vingt ans, en qui la sagesse, la vertu et la capacité faisaient une suffisante compensation d'âge. Ce rang d'élévation, qui n'était qu'extérieur pour lui, ne fit point changer de situation à son âme : il demeura toujours dans le même abaissement devant Dieu et devant ses Frères, dont il se regardait comme le serviteur par cet engagement d'une manière encore plus particulière qu'auparavant. Pour eux, ils l'honoraient comme un père à cause de la douceur avec laquelle il usait de son autorité, et comme un maître lorsqu'il joignait à la solidité de ses instructions la sévérité salutaire des remontrances ; et l'on ne pouvait assez admirer dans une si grande jeunesse le mélange judicieux qu'il faisait de ces deux excellentes qualités, qui produisait ce sage tempérament qu'il apportait à ce qu'il avait à dire ou à faire pour pouvoir être utile aux esprits de différent caractère. Cette conduite fit bientôt connaître son mérite au dehors : elle lui attira la vénération des peuples et l'estime des grands, sans qu'il s'avisât de jamais rechercher ni l'une ni l'autre. Ce fut cette bonne opinion qui le fit choisir, vers l'an 1047, pour aller, dans la partie de la haute Allemagne que nous appelons maintenant la Suisse, réformer l'abbaye de Paterniac, qui est devenue prieuré depuis sous le nom de Payerne ou Petterling, au diocèse de Lausanne, près de l'ancienne ville d'Avenches. Il fit plus, et réconcilia encore l'abbé et les moines avec le roi d'Allemagne, dont ils avaient encouru la disgrâce.

La nouvelle qu'il eut de la mort de saint Odilon le fit revenir à Cluny au commencement de l'an 1049. Quoiqu'il fût lui-même pénétré de douleur pour la perte particulière qu'il avait faite d'un vrai père en la personne de ce grand serviteur de Dieu, il se vit obligé de la cacher pour travailler à consoler tous ses Frères, qui semblaient être dans la consternation. Il n'en vint à bout que lorsqu'après de longues résistances il consentit enfin

Digitized by Google

au choix qu'ils firent de lui pour être leur abbé et le supérieur général de l'Ordre à sa place.

Il fut béni le jour de la Chaire de saint Pierre par Hugues, archevêque de Chrysople, autrement de Besançon, et chacun crut voir en lui saint Odilon revenu à la vie. Ce changement d'état n'en apporta point dans sa vie intérieure. C'était la même humilité, la même mortification et la même charité. Outre les austérités marquées par la règle de saint Benoît, il en pratiquait encore de particulières, dans la vue d'augmenter la pénitence qu'il avait entrepris de faire encore pour le salut des autres, et surtout pour celui de son père, qui, étant mort dans les embarras du siècle, avait grand besoin de la miséricorde de Dieu. Aussi appliqué à la sanctification de ses Frères qu'à la sienne, il veillait nuit et jour sur eux comme sur lui-même, toujours prêt à passer de la contemplation à l'action, et à repasser sans peine de l'action à la contemplation, comme un homme qui ne sortait jamais de la présence de Dieu, avec lequel il était en commerce continuel, soit en lui parlant dans la prière, soit en l'écoutant dans la lecture de sa divine parole.

Jamais on n'avait vu, jamais on ne vit l'Ordre de Cluny dans un état plus florissant que sous son gouvernement. La bénédiction que Dieu donnait à ses soins en fit multiplier les maisons par toute l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et en divers endroits de l'Allemagne. Il fit plusieurs disciples de grande distinction dans l'Église, soit par leur sainteté, comme saint Morand et saint Udalric, soit par leur mérite et leur dignité, comme furent beaucoup d'Évêques et de Cardinaux, du nombre desquels se trouvèrent trois Papes, saint Grégoire VII, Urbain II et Calliste II. On doit aussi y comprendre le duc de Bourgogne, Hugues, fils de Henri, petit-fils de Robert II, qui, s'étant démis de son duché entre les mains de son frère Eudes, pour se consacrer au service de Dieu avec plus de liberté, vint prendre l'habit religieux à Cluny, sous la direction du saint abbé, l'an 1094, y vécut et y mourut au bout de trois ans, d'une manière qui édifia toute l'Église.

Mais si ces illustres disciples lui donnèrent de la satisfaction,

Digitized by Google

Dieu permit qu'il en eût d'autres qui cherchèrent à lui causer du chagrin par leur indocilité. Quelques rebelles ayant entrepris de secouer le joug de son obéissance, le contraignirent de recourir au Pape Alexandre II, parce que l'abbaye de Cluny n'avait point d'autre supérieur de qui elle relevât pour le spirituel que le Siége apostolique. Alexandre, pour remédier à ce désordre, manda au cardinal saint Pierre Damien, son légat en France, de se rendre à Cluny pour remettre ces enfants révoltés sous l'obéissance de leur père, et d'employer pour les réduire la verge de fer, s'il en était besoin. Ce fut ce qui donna occasion à ce grand Cardinal de reconnaître de plus près le mérite et la sainteté de l'abbé Hugues, en la considération duquel il composa la Vie de saint Odilon, son prédécesseur. Saint Hugues la trouva si édifiante et si utile qu'il en ordonna la lecture dans tous les monastères de son Ordre.

Le cardinal Hildebrand, qui avait été prieur de Cluny sous le saint abbé, étant parvenu au souverain pontificat l'an 1073, après la mort d'Alexandre II, sous le nom de Grégoire VII, entretint avec lui une communication perpétuelle par lettres, profitant de ses conseils pour le gouvernement de l'Église, surtout dans le fâcheux différend qui le brouilla avec l'empereur Henri IV. Le Saint sut obéir au Pape sans mécontenter l'empereur, et se rendit même nécessaire à tous deux ; il travailla de tout son pouvoir à éclairer l'empereur, qu'il réconcilia avec l'Église.

Ce prince était son fils spirituel par le Baptême, ayant été tenu de lui sur les fonts à Cologne l'an 1052, à la prière de l'empereur son père, qui croyait lui être redevable de ce présent du Ciel, aussi bien que de toutes les bénédictions dont il avait plu à Dieu de combler la famille impériale. Après la mort du père, l'impératrice Agnès, sa veuve, avait recommandé ce fils si cher au saint abbé par des lettres de l'an 1056, en des termes si respectueux, si si tendres et si pressants qu'il ne pouvait demeurer indifférent à tout ce qui le regardait, principalement au salut de son âme. Ce prince en sa jeunesse avait assez fidèlement suivi les conseils et les préceptes que lui avait donnés l'abbé de Cluny, jusqu'à ce qu'il se fût laissé séduire aux suggestions des flatteurs de sa cour.

Digitized by Google

En quelques extrémités que ceux-ci l'eussent jeté pour l'éloigner de ce qu'il devait au Saint-Siége, il n'avait pas laissé de recourir toujours au Saint pour lui demander l'assistance de ses prières et de ses conseils. Il relâcha même en sa considération beaucoup de ses prétentions contre le Pape, qui voulut bien prendre le Saint pour caution de la foi et de la sincérité de ce prince lorsqu'il lui accorda l'absolution en 1077. Mais saint Hugues eut le chagrin de voir bientôt finir une paix qu'il avait si heureusement ménagée entre l'Église romaine et l'empire d'Allemagne.

Les autres souverains de l'Europe n'eurent pas moins de respect pour le Saint, ni moins de déférence pour ses avis. Philippe Ier, roi de France, touché de ses remontrances, surtout après avoir été absous de son excommunication, en 1104, semblait n'être retenu dans le siècle que parce qu'il n'avait vu parmi ses prédécesseurs personne qui fût descendu du trône volontairement pour se faire religieux. Saint Hugues leva cet obstacle en lui alléguant celui de saint Gontran, qui avait renoncé au siècle pour aller passer le reste de ses jours au service de Dieu dans un cloître; et l'on a cru qu'il n'y avait eu que la mort qui avait prévenu et arrêté le dessein qu'avait Philippe d'aller à Cluny se mettre sous la discipline du Saint pour achever sa vie dans la pénitence. Alphonse VI, roi d'Espagne, ne pouvait assez marquer la vénération et l'amitié qu'il avait pour le Saint, et il publiait hautement qu'il lui était redevable de sa délivrance d'entre les mains de son frère Sanche et de son rétablissement sur le trône. Il voulut garder auprès de lui un moine de Cluny, au lieu du Saint, qu'il ne pouvait espérer de posséder, et s'en servir comme d'un fidèle interprète de ses sentiments pour y régler sa conduite.

Il ne s'était rien passé de considérable dans l'Église, depuis que saint Hugues était abbé, à quoi on ne lui eût fait prendre part. On l'obligeait d'assister aux Conciles, et l'on sait combien il avait servi l'Église contre les simoniaques dans celui de Reims, où le Pape saint Léon IX l'avait mené dès l'an 1049. Ce saint Pape l'avait encore envoyé depuis en qualité de légat en Hongrie pour réconcilier le roi André avec l'empereur Henri, et rétablir la paix dans leurs États. Ces grandes occupations, capables de

Digitized by Google

distraire les esprits les plus recueillis, ne faisaient aucune diversion aux soins qu'il prenait de ses religieux et de son progrès intérieur; et les fréquents voyages qu'il fut obligé de faire en Italie, en Allemagne et dans les provinces les plus reculées de France ne servirent qu'à répandre la réputation de sa sainteté. Il en laissait des marques, non-seulement par les actions de vertu qu'il produisait et par les instructions qu'il donnait aux grands et aux petits, mais encore par les miracles et les prédictions qu'il faisait, et par le don qu'il avait de découvrir le fond des cœurs, les pensées secrètes de l'esprit et les plaies les plus cachées de l'âme.

Il mourut comblé de grâces et de mérite, après avoir gouverné l'abbaye et tout l'Ordre de Cluny pendant l'espace de soixante ans deux mois et huit jours, dans le cours desquels il avait dignement fait la fonction de directeur ou de conseiller de la plupart des grands de l'Europe, et celle de père des pauvres, aussi bien que des religieux. Sa mort arriva la nuit qui précéda le 29 avril de l'an 1109, en la quatre-vingt-cinquième année de sa vie, huit jours après celle de saint Anselme de Cantorbéry. Son corps fut enterré avec une pompe fort religieuse dans la grande église de Cluny, qu'il avait bâtie lui-même en l'honneur des Apôtres saint Pierre et saint Paul, derrière l'autel des Matines. Il fut relevé depuis et déposé sur le grand autel de la même église pour y recevoir le culte ou la vénération des peuples, que ses miracles attiraient à son tombeau. Il fut mis au nombre des Saints par le Pape Calliste II, qui monta sur le Siége de saint Pierre dix ans après sa mort. (BAILLET.)

SAINT ROBERT,

ABBÉ DE MOLESME.

Saint Robert, sorti d'une des meilleures maisons de la Champagne, naquit vers l'an 1024, de Thierry et d'Ermengarde, qui relevaient la noblesse de leur sang et l'éclat de leurs richesses par une grande réputation de probité et de vertu. Il fut élevé dans les lettres et les éléments de la piété chrétienne auprès d'eux, jusqu'à ce que, touché du désir de se consacrer au service

Digitized by Google

de Dieu, il renonça au monde à l'âge de quinze ans, et se fi religieux de l'Ordre de Saint-Benoît dans l'abbaye de Montier-la-Celle, près de la ville de Troyes. Les progrès qu'il fit dans l chemin de la perfection furent si extraordinaires qu'il attira l'attention de toute sa communauté sur lui. Sa vertu y fut s généralement reconnue dans toute la maison que, par un exemple très-rare parmi les Saints qui ont eu à vivre en société, elle lui fit autant d'admirateurs qu'elle avait de témoins, et ne lui fit pas un envieux. De sorte que, sans s'arrêter aux obstacles de sa grande jeunesse, les religieux, quoique plus anciens que lui pour la plupart, le choisirent d'une commune voix pour le faire prieur de la maison.

Saint Robert se conduisit dans cet emploi avec autant de sagesse que s'il eût eu un long usage des affaires et l'expérience des vieillards les plus consommés. Il devint un excellent modèle pour tous ses religieux par les grands exemples qu'il leur donna, et qui représentaient encore mieux l'esprit de la règle que les instructions qu'il leur faisait. Après avoir gouverné ce monastère avec une édification merveilleuse pendant quelques années, il fut fait abbé de Saint-Michel de Tonnerre, où il ne trouva pas les mêmes facilités qu'à Montier-la-Celle pour porter les religieux à la perfection de leur état. Il n'oublia rien pour tâcher de remettre la discipline régulière de cette maison dans son ancienne intégrité. Mais Dieu, pour éprouver son humilité, sa patience et sa fidélité, permit que le succès d'une si sainte entreprise ne répondît pas à ses soins. De sorte que saint Robert, voyant que l'endurcissement et l'opiniâtreté de ces religieux rendaient tous ses travaux inutiles, ne se défendit pas longtemps contre les suggestions de son cœur, qui le sollicitait de les abandonner.

Il y avait dans un bois du désert de Colan, qui n'était pas loin de Tonnerre, sept ermites qui s'y étaient réunis de divers endroits pour y passer le reste de leurs jours loin du commerce du monde, dans les exercices de la pénitence. Mais ils étaient sans chef et sans guide; et quoiqu'il s'en trouvât un qui fût déjà prêtre, il ne voulait néanmoins que pleurer, jeûner et prier, témoignant autant de bonne volonté pour obéir qu'il avait

Digitized by Google

d'aversion pour commander. Ces bons ermites, sachant à quelle réputation de sainteté l'abbé Robert était parvenu, le vinrent trouver à Tonnerre pour le conjurer de vouloir se charger de leur conduite. Robert, touché de leurs instances et de la vue de leurs besoins, se sentait d'autant plus porté à les secourir qu'il trouvait en eux plus de dispositions à suivre Jésus crucifié que dans les moines de l'abbaye de Saint-Michel. Mais le prieur de la maison, considérant l'affront que recevait sa communauté de la retraite du saint abbé, lorsqu'on viendrait à savoir qu'il les aurait quittés pour ces ermites, fit soulever les principaux du monastère pour l'empêcher de sortir; et afin d'adoucir les liens dont on l'arrêtait, il lui fit promettre par tous les religieux plus de docilité et de déférence pour ses avis et ses ordres. Saint Robert ne put faire autre chose alors, pour la consolation de ces ermites, que de les flatter de l'espérance d'aller demeurer avec eux dès que l'occasion favoriserait le désir qu'il en avait. Cependant les religieux de Saint-Michel de Tonnerre, toujours indisciplinables, croyaient pouvoir retenir tout à la fois leurs mauvaises habitudes et leur saint abbé, dont la réputation leur faisait honneur. Mais saint Robert leur fit voir enfin que sa présence n'était pas compatible avec leur relâchement, et il se crut obligé de les abandonner pour retourner dans son premier monastère de Montier-la-Celle. Étant rentré dans la liberté d'une vie privée, il commença à goûter dans le calme de la solitude et du silence les délices de la contemplation divine; et ce fut dans ce céleste commerce, entretenu par la prière continuelle, qu'il reçut toutes les grâces qui lui étaient nécessaires pour les grands desseins que Dieu avait sur lui.

Quelque résolution qu'il eût prise de ne plus sortir de cet heureux repos, où son âme, dégagée de toutes les choses de la terre, jouissait de Dieu, il ne put, sans manquer à l'obéissance qu'il avait vouée, refuser de prendre la conduite du prieuré de Saint-Ayoul, dépendant de Montier-la-Celle. Cependant les sept ermites de Colan, fâchés de voir le Saint retourné de Tonnerre à Troyes, s'étaient adressés au Pape Alexandre III pour se munir

Digitized by Google

contre les vexations des moines de Saint-Michel, et tâcher d faire approuver leur société par le Saint-Siége : ils demandèren saint Robert pour supérieur. Ils en obtinrent un bref très-favo rable, par lequel l'abbé de Montier-la-Celle avait ordre de leu envoyer le prieur de Saint-Ayoul. Le Saint reçut la commissio avec joie, parce qu'il se promettait de pouvoir joindre tous le avantages de la vie solitaire à ceux de la discipline cénobitique en la compagnie de ces bons ermites. Ils le reçurent comme un nouveau Moïse, que Dieu leur envoyait pour leur servir de *guide* dans leur désert, et ils commencèrent à marcher à pas de géant sous sa conduite dans les voies étroites du salut.

Mais comme la solitude de Colan où ils étaient retirés était trop malsaine pour pouvoir y faire un établissement, le nouvel abbé les mena dans la forêt de Molesme, au diocèse de Langres, sur les confins de la Champagne et de la Bourgogne, à trois lieues de Châtillon-sur-Seine. Ils s'arrêtèrent auprès de la petite rivière de Leigne, et se bâtirent de leurs propres mains avec des branches d'arbres de petites loges convenables à leurs desseins, avec une espèce d'oratoire, qu'ils dressèrent sous le nom et la protection particulière de la très-sainte Vierge. C'était vers l'an 1075. Ils étaient alors au nombre de treize, servant Dieu avec une émulation et une ardeur incroyable, dans la faim et la soif, dans les rigueurs du chaud et du froid, dans la nudité et la disette, soutenus de l'espérance qu'ils avaient de recueillir un jour avec joie les fruits des semences qu'ils jetaient dans les larmes de la pénitence. Un genre de vie si austère fit tant de bruit parmi les peuples de la contrée, que l'Évêque de Troyes[1], se trouvant dans le voisinage de Molesme, fut touché du désir de rendre visite à ces solitaires et de s'informer par lui-même de la vérité de ce qu'en publiait la renommée. Il fut extrêmement surpris, mais édifié en même temps, de trouver des gens si détachés de la terre, et d'y voir régner si absolument l'esprit de mortification et de pauvreté. Il trouva néanmoins dans leur affreuse indigence quelque chose d'excessif qui lui fit horreur ; et croyant prévenir le danger où ils se mettaient de tomber dans l'illusion et la vanité

[1] Éverard Avesne.

Digitized by Google

par ces manières de tenter Dieu, il en fit venir deux à Troyes, leur fit faire des habits convenables à leur profession, et les renvoya à leur solitude, avec un charriot chargé de vivres et d'étoffes pour les autres.

A l'exemple de ce Prélat, plusieurs seigneurs voisins de Molesme se firent un devoir de fournir à ces nouveaux solitaires tout ce qu'ils croyaient qui leur était nécessaire pour subsister. Mais cette charité, qui pouvait être d'un grand mérite à ses auteurs, devint pernicieuse à ceux qui en recevaient les fruits. Car elle introduisit dans cette solitude une espèce d'abondance qui en fit changer la face; elle y détruisit peu à peu l'amour de la pauvreté et de la mortification, qui semblaient devoir être les deux principaux soutiens de leur état. Le grand nombre de ceux qui venaient se présenter au saint abbé pour servir Dieu sous sa discipline, et qui apportaient avec eux diverses commodités pour la vie, leur fut un prétexte plausible pour augmenter leurs bâtiments et faire un monastère d'un extérieur régulier. Mais tous ces accroissements temporels firent en peu de temps déchoir l'édifice spirituel que Robert y avait construit avec tant d'application. Il ne put arrêter le relâchement qui suivit cette abondance : de sorte que, voyant toutes ses prières et ses remontrances inutiles, il se retira de leur compagnie et alla pleurer les désordres de ses Frères dans la solitude de l'Or, où il demeura caché pendant quelque temps.

Dieu lui fit connaître par diverses marques sensibles qu'il ne devait pas se rebuter de sa vocation, qui était de travailler au salut des autres, et de chercher sa sanctification dans ces sortes de travaux; il voulut le consoler de la perte qu'il croyait avoir faite de ses enfants, en lui en donnant d'autres. Car il inspira aux religieux d'un petit monastère qui se trouvait dans un enfoncement de la solitude de l'Or la pensée de le venir prendre pour le faire leur abbé, et il ne put se défendre de leurs instances. Ceux de Molesme le surent, et touchés en même temps de regret et de jalousie, ils envoyèrent le prier de revenir, l'assurant qu'il les trouverait dans un sincère repentir de tout ce qui était arrivé et dans une soumission parfaite à tout ce qu'il voudrait leur pres-

Digitized by Google

crire. Comme ils avaient méprisé ses prières lorsqu'il les avait quittés, il crurent qu'il mépriserait les leurs à son tour par le refus qu'il fit de les écouter. Ils interposèrent l'autorité du Pape, auquel ils représentèrent si bien l'obligation que saint Robert avait contractée à leur égard et sous l'autorité du Saint-Siége, qu'ils eurent un ordre exprès de le faire revenir à Molesme, et l'Évêque de Langres, prélat diocésain, fut fait garant de l'exécution.

Saint Robert obéit à cette autorité supérieure; il fit rentrer avec lui à Molesme plusieurs bons religieux que les mauvais traitements des autres avaient obligés à la fuite après sa retraite. Les principaux étaient le Bienheureux Albéric, qui était prieur de la maison sous lui, et saint Étienne, dont nous avons rapporté la vie. Tous deux revinrent de leur désert de Vinic, où ils s'étaient réfugiés dans le temps que le Saint demeurait caché dans celui de l'Or. Ils s'attachèrent à lui encore plus étroitement qu'auparavant, et ils furent ses coopérateurs dans l'exécution du grand dessein qu'il avait de réformer l'Ordre monastique de l'Occident, en rétablissant la règle de Saint-Benoît dans sa première vigueur. Les religieux de Molesme souffrirent assez patiemment les remèdes que leur saint abbé voulut appliquer à leur maux pendant la première année d'après son retour. Mais comme c'était moins le désir de se corriger qui le leur avait fait rappeler, que le chagrin de voir diminuer leur temporel par son absence, ils laissèrent bientôt retomber le poids de leur inclination corrompue, que le respect pour le Saint et l'espérance de voir revenir avec lui les libéralités des personnes charitables leur avait fait suspendre.

Saint Robert, s'étant aperçu que leur pénitence était feinte, ne jugea pas à propos de les gêner plus longtemps. Il les quitta une seconde fois, et suivi d'Albéric, d'Étienne et de deux autres religieux bien intentionnés de la maison, il se retira dans le désert de Vinic, ou Vinay, qui avait déjà servi de retraite aux deux premiers. Là ils s'exercèrent tous les cinq suivant le plan de réformation que Robert avait voulu proposer à Molesme. Mais les religieux qu'ils avaient aban-

Digitized by Google

donnés et qui ne voulaient ni se corriger, ni se défaire d'eux, ne les y purent souffrir longtemps. Ils s'adressèrent à l'Évêque de Langres pour les obliger de revenir à Molesme; et ce Prélat, usant de toute son autorité sur ces pieux réfugiés, leur ordonna d'y retourner sous peine d'excommunication. Saint Robert et ses compagnons, ainsi étroitement serrés entre les deux fâcheuses extrémités de désobéir à leur Évêque et d'aller risquer leur salut avec celui de moines incorrigibles, prirent le parti le plus sûr, suivant l'avis de saint Étienne, qui conseilla de sortir du diocèse de Langres[1].

Les quatre compagnons que les menaces de l'Évêque semblaient regarder personnellement s'en allèrent en Bourgogne, et s'arrêtèrent dans le diocèse de Châlon-sur-Saône. Ils trouvèrent une solitude fort propre à leurs desseins dans la forêt de Cîteaux, et y commencèrent leurs exercices sans crainte de s'y voir inquiétés. Ils mandèrent aussitôt cette bonne nouvelle à leur saint abbé, qui était resté à Vinic, où dans ce peu d'espace il avait reçu près de vingt religieux sortis de Molesme, qui avaient mieux aimé se retirer près de lui que de demeurer avec des gens qui ne voulaient point de réforme. Il partit sans délai avec sa troupe pour aller joindre les autres à Cîteaux; et ayant trouvé le lieu d'autant plus convenable qu'il était affreux, écarté et inaccessible au commun des hommes, il résolut d'y établir sa nouvelle communauté.

Mais avant que de rien entreprendre il alla à Lyon, accompagné de six de ses Frères, dont les principaux étaient Albéric et Étienne, trouver l'archevêque Hugues, légat du Saint-Siége, et lui demanda dispense de l'obligation que lui et ceux qui l'avaient suivi pouvaient avoir contractée à Molesme. Il fut très-bien reçu du légat, qui autorisa par un décret sa séparation et celle de ses compagnons rassemblés à Cîteaux d'avec l'abbaye de Molesme, et le nouvel établissement qu'il avait commencé en ce lieu pour la réforme de l'Ordre de Saint-Benoît. Robert avec ce pouvoir crut qu'il fallait avoir encore l'agrément du prince séculier

[1] D'autres prétendent qu'ils retournèrent à Molesme, et que de là ils allèrent ensemble à Cîteaux.

Digitized by Google

qui était le maître du lieu. C'était Eudes, duc de Bourgogn qui, non content de donner une retraite à ces serviteurs de Di dans ses États, leur promit encore sa protection et son ass tance. Peu de temps après le Saint fut établi le premier ab de Cîteaux par la bénédiction qu'il reçut de Gautier, évêque Châlon, avec le bâton pastoral, le 21 mars de l'an 1098, époque la naissance de cet Ordre célèbre de religieux, qui s'est répan depuis dans toute l'Église sous le nom de Cîteaux. Albéric fut f prieur de la maison sous lui, comme il l'avait été à Molesme ; l'église, ayant été achevée en peu de temps, y fut dédiée, comm dans la suite toutes celles des autres monastères de l'Ordre, à très-sainte Vierge, sous la protection de laquelle Robert mit tou sa postérité spirituelle.

Cependant les religieux qui étaient demeurés à Molesme, co sidérant ce nouvel établissement comme une preuve de leu honte, voulurent revendiquer leur abbé, et allèrent pour ce suj trouver le Pape Urbain II, en l'an 1099. Ils lui représentèrent bien le droit qu'ils avaient sur lui, la nullité de la dispense q lui avait accordée le légat et la résolution qu'ils avaient prise ne lui plus donner matière de se plaindre d'eux, qu'il ne put leu refuser leur demande. Il eut égard aux besoins de la maison Molesme, qui était menacée de sa ruine, et à la disposition où ce religieux se trouvaient d'embrasser la réforme à laquelle i s'étaient opposés auparavant. Il considéra aussi que l'établisse ment de Cîteaux, étant bien affermi, n'avait plus besoin de sain Robert, et que cette nouvelle communauté était remplie de beau coup d'excellents sujets capables de suppléer à son absence. C'e pourquoi, après avoir écrit à l'Archevêque de Lyon, son légat il ordonna par autorité apostolique à saint Robert de retourn incessamment à Molesme, et à l'Évêque de Châlon de pourv conjointement avec lui la maison de Cîteaux d'un autre abb promettant toute la protection du Saint-Siége à cette sainte Co grégation.

Saint Robert, obligé d'obéir, sacrifia généreusement son i clination aux ordres du Souverain-Pontife, par un pur effet de soumission qu'il avait à ceux de Dieu. Il fit établir le Bienhe

Digitized by Google

reux Albéric pour abbé à sa place, et Étienne pour prieur, et il retourna à Molesme en l'an 1099, n'ayant pas été à Cîteaux plus de treize ou quatorze mois. Il trouva effectivement que la grâce de Dieu avait fait une heureuse révolution dans les esprits de ces religieux rebelles, à qui sa retraite avait tenu lieu d'une punition fort salutaire, en leur faisant ouvrir les yeux sur leur propre disgrâce. Il les vit parfaitement soumis et disposés à rentrer dans les voies étroites de leur première institution; de sorte que la maison de Molesme ne parut pas moins réformée que celle de Cîteaux. Il la gouverna très-saintement pendant près de neuf ans, et il mourut le 21 mars, fête de saint Benoît, patriarche de l'Ordre, jour auquel il avait été fait premier abbé de Cîteaux, après avoir vécu environ quatre-vingt-quatre ans.

Il fut canonisé dans des formes assez simples, l'an 1222, par le Pape Honorius III, qui permit de l'honorer comme Saint, et ordonna qu'on célèbrerait sa fête le 17 avril, ce qui fut arrêté aussi dans le chapitre général de l'Ordre de Cîteaux assemblé la même année. C'est ce qui a fait croire à plusieurs que ce jour était celui de la mort[1] du Saint, au lieu qu'il paraît que c'est une remise qu'on avait faite de sa fête à cause de sa concurrence avec celle de saint Benoît. Si l'on a célébré à Cîteaux la mémoire de saint Robert le 21 mars avec la fête de saint Benoît, il est à présumer que c'est moins la fête de saint Robert qu'on a eu intention d'y faire que celle de la naissance de l'Ordre, qui avait heureusement commencé en ce jour auquel le Saint en avait été constitué le premier abbé. La fête a été depuis transporté au-delà du temps pascal, pour être célébrée avec plus de liberté, et fixée au 29 avril, que quelques-uns prennent pour le jour de quelque translation qu'on aura faite de son corps. C'est ce jour que l'on a marqué dans le martyrologe romain, dans ceux de Cîteaux, de saint Benoît et dans la plupart des autres martyrologes. (Baillet.)

[1] C'était celui de la mort de saint Robert de la Chaise-Dieu.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX LOUIS DE PLAISANCE,

FRÈRE-MINEUR.

On ne sait rien de certain sur l'origine de ce Bienheureux n sur le temps de sa naissance. Il était de Plaisance, capitale du duché de ce nom, en Italie, et fit profession de la règle de Saint François dans la province monastique de Bologne. Il paraît qu'i y demeura un certain nombre d'années, puisqu'il ne quitta cett province que pour éviter de passer par les charges. Il ne souhaitait rien tant que de vivre inconnu, et pensait avec raison qu la retraite et la solitude favorisaient le dessein où il était d'être continuellement devant Dieu et d'observer sa règle dans toute sa pureté.

Tels furent les motifs qui l'engagèrent à passer dans la province de la Pouille, et il n'y trouva pas encore la tranquillité absolue qu'il cherchait, car ses Frères, ayant reconnu ses vertus et ses talents, l'élurent provincial. Il refusa fermement cette dignité, et comme on voulait le contraindre, il protesta aux religieux vocaux qu'il quitterait plutôt cette province, que d'accepter la provincialité, parce qu'il n'y était venu que pour obéir, et non pour commander.

La vigilance de Louis ne se bornait cependant pas au seul soin de son salut; il travaillait avec une ardeur égale à celui des pécheurs, et n'épargnait ni les prédications ni les entretiens pour y réussir.

Le désir de gagner des âmes à Dieu lui fit quitter dans la suite la province de la Pouille, et il passa dans celle de Saint-Ange, où, après avoir mené une vie très-pénitente et très-laborieuse, il mourut le 29 avril 1480, dans le couvent de Campo-Basso. Il y fut inhumé, et aussitôt il se fit à son tombeau divers miracles, parmi lesquels on compte plusieurs guérisons de maux incurables.

LE VÉNÉRABLE AUGUSTIN DIEN,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Augustin Dien reçut son prénom des saints missionnaires qui apportaient la foi dans le Tong-King oriental, son pays, et qui

Digitized by Google

l'avaient converti à Jésus-Christ. Il montra tant de zèle pour s'instruire de la religion et vécut d'abord si bien qu'on le tonsura, car il désirait servir Dieu et se consacrer au salut des âmes. Mais il ne persévéra pas. Séduit par les bonzes, il apostasia. Toutefois, Dieu toucha son cœur et lui fit comprendre son déplorable égarement. Il rentra dans la vraie religion, fit pénitence et pleura sa chute, qu'il expia bientôt dans son sang. Ayant confessé de nouveau la foi qu'il avait reniée dans un moment de lâcheté, il fut arrêté et jeté dans une prison dure. Il s'y vit retenu cinq mois et accepta ses souffrances comme une peine méritée. Enfin, comme il persévérait malgré toutes les instances des idolâtres, il fut décapité le 29 avril 1840, à l'âge de quarante ans.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

On sait que Louis le Débonnaire était un prince très-pieux. Un jour qu'il chassait dans une forêt voisine d'Hildesheim, en Saxe, se trouvant dans une vaste solitude, où il s'était arrêté à contempler un grand chêne, il voulut y faire sa prière, et commanda que l'on mît une image de la très-sainte Vierge, qu'il faisait porter partout avec lui.

Lorsqu'il eut achevé sa prière, il s'éloigna; et le chapelain, se hâtant de le suivre, oublia l'image, à laquelle il ne songea que le lendemain, lorsqu'il fallut dire la Messe. Il retourna aussitôt au lieu où il avait laissé la statue de Notre-Dame, que le prince aimait beaucoup ; il ne la trouva qu'après l'avoir cherchée longtemps, parce qu'elle s'était déplacée, et il ne put venir à bout de l'enlever de l'arbre qu'elle avait choisi. C'était un chêne encore plus gros que le premier.

Le chapelain, étonné de cette aventure, alla conter ce qui se passait à l'empereur. Louis y fit bâtir une église, où l'on plaça la sainte image, et il s'y fit bientôt tant de miracles que la ville d'Hildesheim s'éleva auprès de la nouvelle église, qui devint le siége d'un évêché[1].

[1] Alberti Krantz, *Saxoniæ*, lib. I.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Milan, saint Pierre, martyr, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, tué par les hérétiques pour la foi catholique.

A Paphos, en Chypre, saint Tychique, disciple de l'Apôtre saint Paul, que cet Apôtre appelle dans ses Épîtres son cher frère, un ministre fidèle et son compagnon dans le Seigneur.

A Cyrthe, en Numidie, la fête des saints Agape et Secondin, évêques, qui, après un long exil dans cette ville, ajoutèrent à la dignité du sacerdoce la gloire d'un éclatant martyre. Ils souffrirent durant la persécution de Valérien, qui fut celle où la rage des païens fit ses plus grands efforts pour tenter la foi des justes. Avec eux endurèrent la mort les saints Émilien, soldat, Tertulla et Antonia, vierges consacrées à Dieu, et une femme avec ses deux enfants qui étaient jumeaux.

Le même jour, sept voleurs que saint Jason avait convertis à Jésus-Christ parvinrent à la vie éternelle par la voie du martyre.

A Bresse, saint Paulin, évêque et confesseur.

A Cluny, saint Hugues, abbé.

Au monastère de Molesme, saint Robert, premier abbé de Cîteaux.

[1] TERTIO KALENDAS MAII.

Mediolani, sancti Petri martyris, Ordinis Prædicatorum, ab hæreticis ob fidem catholicam interempti. — Apud Paphum, in Cypro, sancti Tychici, discipuli beati Pauli Apostoli, quem idem Apostolus in suis Epistolis charissimum fratrem, ministrum fidelem et conservum suum in Domino appellat. — Cirthæ, in Numidia, natalis sanctorum martyrum Agapii et Secundini episcoporum, qui post longum apud præfatam urbem exilium, in persecutione Valeriani, in qua tunc maxime gentilium rabies ad tentandam justorum fidem inhiabat, ex illustri sacerdotio effecti sunt Martyres gloriosi. Passi sunt in eorum collegio Æmilianus miles, Tertulla et Antonia sacræ virgines, et quædam mulier cum suis geminis. — Eodem die, sanctorum septem latronum, qui a sancto Jasone ad Christum conversi, martyrio vitam adepti sunt sempiternam. — Brixiæ, sancti Paulini episcopi et confessoris. — In cœnobio Cluniacensi, sancti Hugonis abbatis. — In monasterio Molismensi, sancti Roberti primi abbatis Cisterciï.

Digitized by Google

Additions des autres martyrologes.

Saint Amé, archevêque de Sens, dont le décès eut lieu aujourd'hui.

La Bienheureuse Ave, abbesse du monastère de Denain au IXe siècle.

Le Bienheureux Diethgher, moine d'Hirsauge, qui fut élevé sur le siége de Metz, mais qui abdiqua pour se retirer à Cluny, où il mourut saintement.

Saint Libère, premier évêque de Ravenne; il florissait dans la seconde moitié du IIe siècle.

Saint Tropès, martyr dans la ville qui porte son nom.

Saint Adalbert, évêque d'Augsbourg, mort en 921.

Saint Padès, martyr à Ravenne avec saint Libère.

Saint Eusèbe, martyr à Corfou, brûlé pour la foi, patron d'une église abbatiale de Constantinople.

Saint Pudent, martyr en Numidie.

Saint Wilfrid le Jeune, évêque d'Yorck, successeur de saint Jean de Béverley, dont il suivit les traces dans les voies du salut.

Saint Diogénien, troisième évêque d'Albi, cité par saint Grégoire de Tours comme l'un des plus saints Évêques de son temps.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pouliguain (prénoms inconnus), chapelain de la cathédrale d'Angers, refusa le serment schismatique, fut arrêté en mars 1794, et conduit à Nantes avec d'autres prêtres. Emprisonné à fond de cale de la galiote hollandaise, il mourut dans ce lieu infect le 29 avril 1794.

René-Pierre Pilbon, prêtre du diocèse du Mans, pour refus du serment schismatique, fut conduit à Rochefort, déporté au-delà des mers, et mourut dans la Guyane, de souffrances et de misère, le 29 avril 1798.

Digitized by Google

TRENTIÈME JOUR D'AVRIL.

Sainte Catherine de Sienne, vierge de l'Ordre de Saint-Dominique. — Saint Eutrope, premier évêque de Saintes, martyr. — Saint Maxime, marchand et martyr. — Saint Jacques, saint Marien et leurs compagnons, martyrs. — Saint Laurent de Novare, martyr. — Saint Sévère, évêque de Naples. — Saint Pulchrone, évêque de Verdun. — Saint Micomer. — Saint Ammon. — Saint Hamon ou Aymon, religieux de l'Ordre de Cîteaux. — Saint Hamon le Chevalier. — Sainte Hoïlde ou sainte Hou, vierge. — Saint Dirié ou Dixié. — Sainte Onenne, vierge. — Sainte Hildegarde, épouse de Charlemagne. — Saint Swidbert le Jeune, évêque de Werden. — Saint Forannan, évêque d'Armagh et abbé de Wasour. — Sainte Mathilde, reine d'Angleterre. — Saint Gualfard, sellier, puis ermite. — Saint Genest, martyr. — Saint Adjuteur. — Saint Erkonwald, évêque de Londres. — Le Bienheureux Christian. — Le Bienheureux Ponce de Bello-Disnario, abbé. — Saint Pérégrin Latiozi, Servite. — La Vénérable sœur Madeleine du Bois, Carmélite. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE,

VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Vers le milieu du XIV^e^ siècle, dans la ville de Sienne, si féconde en saints personnages, vivait un homme pieux, simple et droit, nommé Jacques, surnommé Benincasa, teinturier de profession; sa femme, nommée Lapa, quoiqu'elle fût sans ombre de malice, soignait cependant si bien les affaires de la maison qu'ils jouissaient d'une honnête aisance. Dieu bénit leur mariage; ils eurent vingt-cinq enfants, dont plusieurs jumeaux; ils les élevèrent dans la crainte et l'amour de Dieu. Jamais, dans cette nombreuse famille, on ne se permettait une parole qui pût offenser Dieu ou le prochain. Le père donnait l'exemple. Un de ses concitoyens cherchait à le ruiner par des calomnies : jamais cependant il ne put souffrir qu'on en dît du mal en sa présence. Comme sa femme s'en plaignait amèrement, il lui dit avec douceur : « Laisse-le tranquille, ma chère : Dieu lui fera connaître

Digitized by Google

son tort, et il deviendra notre défenseur. » Ce que l'évènement vérifia dans la suite.

L'effet de ce bon exemple fut tel sur tous les enfants de la maison, particulièrement sur les filles, qu'elles ne pouvaient ni dire ni entendre une parole indécente. Une d'elles, nommée Bonaventura, ayant épousé un jeune homme qui avait perdu son père et sa mère, fut bien scandalisée de lui entendre proférer, ainsi qu'à ses camarades, des propos déshonnêtes. Elle en conçut une si grande tristesse qu'elle en tomba malade, et dépérissait à vue d'œil. Son mari lui en ayant demandé la cause, elle lui répondit sérieusement : « Dans la maison de mon père, je n'ai pas été accoutumée à entendre des propos comme j'en entends ici chaque jour; je n'ai pas été élevée de cette manière par mes parents. Tenez donc pour certain que si vous ne cessez tous ces vilains discours, vous me verrez bientôt morte. » Le mari, bien étonné et en même temps bien édifié, prit aussitôt des mesures pour que sa femme n'entendît plus rien qui pût lui causer de la peine. La modestie du beau-père corrigea ainsi toute la maison du gendre.

Parmi les derniers enfants de cette nombreuse famille, furent deux filles jumelles, qui naquirent en 1347; au Baptême, l'une fut nommée Jeanne, l'autre Catherine. Jeanne quitta cette terre peu de jours après, avec l'innocence baptismale; Catherine fut nourrie par sa mère même, avec beaucoup d'affection. C'est la célèbre sainte Catherine de Sienne, le prodige de son siècle et de beaucoup d'autres.

Dès qu'elle put marcher seule, sa mère eut de la peine à la garder à la maison. Dieu l'avait prévenue dès lors de tant de grâces que chacun se sentait heureux de la voir et de l'entendre. C'était donc à qui des voisins ou des parents l'emmènerait chez soi, pour jouir de cette consolation spirituelle. Vers l'âge de cinq ans, ayant appris la Salutation angélique, elle la redisait avec amour; bien des fois en montant et en descendant les escaliers, elle fléchissait le genou à chaque degré et saluait la très-sainte Vierge.

Vers l'âge de six ans, comme elle revenait d'auprès de sa sœur

Digitized by Google

Bonaventura avec son petit frère Étienne, Notre-Seigneur lui apparut au-dessus de l'église des Frères-Prêcheurs, assis sur un trône, avec la tiare sur la tête, et accompagné de saint Pierre et de saint Paul, ainsi que saint Jean l'Évangéliste. Cette vue arrêta Catherine immobile au milieu de la place; elle contemplait avec un amour ineffable le Sauveur, qui la bénit avec tendresse par le signe de la Croix. Son petit frère, qui avait continué son chemin, voyant qu'elle ne le suivait point, revint sur ses pas, la trouva immobile à la même place, l'appela vainement, et enfin l'entraîna de force. Alors, se réveillant comme d'un profond sommeil, elle abaissa les yeux, et dit : « Ah! si tu voyais ce que je vois, tu ne m'empêcherais pas de jouir de ce bonheur. » Elle porta de nouveau les yeux en haut, mais la vision avait disparu, de quoi elle pleura beaucoup. C'est elle-même qui, dans un âge plus avancé, raconta ce fait à son confesseur et son biographe.

Dès lors elle entra comme dans l'âge mûr; on ne vit plus en elle rien de l'enfance. Dieu la prévenait de jour en jour de grâces plus singulières. Ainsi, comme elle le confessa humblement à son guide spirituel, elle apprit alors, non par la lecture, mais par l'infusion de l'Esprit saint, les Vies des Pères du désert, les actions de quelques autres Saints, notamment de saint Dominique, et elle en conçut un si grand désir de les imiter qu'elle ne pouvait plus penser à autre chose. Elle cherchait les lieux retirés, et se donnait secrètement la discipline avec une petite corde. La prière et la méditation remplaçaient tous les amusements. Contre l'habitude des enfants, tous les jours elle mangeait et parlait moins. Son exemple attira plusieurs compagnes de son âge, qui se retiraient avec elle dans un coin de la maison, pour écouter ses ferventes paroles, se donner la discipline et réciter un certain nombre de fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique.

Alors il lui arriva un fait dont fut souvent témoin sa mère, qui le raconta elle même à l'auteur de sa Vie. Bien des fois, quand elle montait ou descendait les escaliers de la maison paternelle, elle paraissait visiblement transportée par les airs, sans que ses pieds touchassent les degrés. Ce que voyant, sa mère tremblait qu'elle ne vînt à tomber. Cela arrivait surtout quand elle voulait

Digitized by Google

fuir la compagnie, particulièrement des jeunes gens d'un autre sexe.

Elle était dans sa sixième année, quand elle sentit un vif désir d'imiter les solitaires d'Égypte. Ne sachant comment s'y prendre, elle sortit par une porte de la ville et vint à une grotte, où elle fut ravie en extase. Elle y connut qu'elle ne devait pas encore quitter la maison paternelle, mais y pratiquer la mortification, pour l'amour du Sauveur crucifié. Revenue à elle et se voyant seule et loin de la ville, elle eut peur que ses parents ne la crussent perdue, elle se recommanda au Seigneur, qui la transporta par les airs à la porte de Sienne. Elle rentra promptement à la maison, où l'on crut qu'elle revenait de chez sa sœur mariée. En sorte que cet évènement demeura inconnu, jusqu'à ce que dans un âge avancé elle le découvrit à ses confesseurs, du nombre desquels fut le biographe qui le raconte.

Elle était dans sa septième année, quand, après avoir beaucoup prié la Reine des vierges et des Anges, elle fit vœu de virginité. A genoux dans un lieu solitaire, elle fit cette prière à haute voix : « Bienheureuse et très-sainte Vierge, qui la première entre toutes les femmes avez consacré par un vœu la perpétuelle virginité au Seigneur, qui vous a fait la grâce incomparable de devenir la Mère de son Fils unique, je supplie votre ineffable piété, que, sans faire attention à mes mérites ni considérer ma petitesse, vous daigniez me faire la grâce de me donner pour époux Celui que je désire de tout mon cœur et de toute mon âme, votre Fils adorable, notre unique Seigneur Jésus-Christ, et je vous promets, à lui et à vous, que jamais je n'admettrai d'autre époux, et qu'à toujours je lui garderai, selon mes petits moyens, une virginité sans tache. » Après avoir fait ce vœu, elle redoubla de ferveur et d'austérités; elle s'abstint de manger de la chair, autant qu'elle put sans se faire remarquer. Elle conçut une dévotion spéciale pour les Saints qui ont travaillé au salut des âmes. Ayant appris que saint Dominique avait fondé à cet effet l'Ordre des Frères-Prêcheurs, elle eut pour cet Ordre un si grand respect que, quand des Frères-Prêcheurs passaient devant la maison, elle allait baiser dévotement la trace de leurs pas. Elle eut même l'idée de

Digitized by Google

prendre des habits d'homme, comme autrefois sainte Euphrosyne, et d'entrer dans cet Ordre pour travailler aussi au salut des âmes.

Elle n'avait pas encore dix ans, lorsque sa mère lui dit un jour : « Va à l'église paroissiale, et prie notre curé de dire la Messe en l'honneur de saint Antoine, avec tel nombre de cierges et tel argent pour offrande. » Catherine fit avec joie ce que lui avait commandé sa mère, mais elle eut la dévotion d'entendre la Messe. La mère, qui trouvait le temps un peu long, lui dit au retour, suivant la coutume du pays : « Maudites soient les mauvaises langues, qui disaient que tu ne reviendrais plus ! »

Catherine garda un moment le silence; ensuite, prenant sa mère à part, elle lui dit humblement : « Madame ma mère, si je manque ou transgresse vos ordres, frappez-moi comme il vous plaira, afin que je sois plus attentive une autre fois, parce que cela est digne et juste; mais je vous en supplie, ne veuillez plus, à propos de mes manquements, maudire qui que se soit, ni bon, ni mauvais, parce que cela ne convient pas à votre grand âge, et que c'est pour mon cœur une affliction extrême. » La mère, surprise au-delà de tout ce qu'on peut dire de voir une si petite enfant la reprendre avec une si grande sagesse, lui dit néanmoins : « Pourquoi donc êtes-vous restée si longtemps? — C'est, répondit-elle, que j'ai entendu la Messe pour laquelle vous m'avez envoyée; après quoi je m'en suis revenue sans m'arrêter nulle part. » La mère, encore plus édifiée de sa fille, raconta le tout au père, qui en rendit grâces à Dieu, et considérait la chose sans rien dire.

Lorsque Catherine fut parvenue à l'âge de douze ans, la famille, qui ne soupçonnait pas son vœu, pensait à la marier. La mère espérait pour elle un parti fort avantageux, à cause de sa vertu et de sa sagesse; mais elle aurait voulu qu'elle soignât un peu plus sa toilette. Catherine, qui ne cherchait qu'à plaire à l'Époux invisible que déjà elle avait choisi, s'y refusa longtemps. Mais enfin sa sœur Bonaventura, qu'elle aimait avec tendresse, l'en ayant priée instamment, elle s'y prêta quelque temps par complaisance. Bientôt elle s'en repentit comme d'une faute

Digitized by Google

énorme, comme ayant aimé sa sœur plus que Dieu. Ce regret fut d'autant plus vif que la sœur bien-aimée vint à mourir peu après.

Les parents n'insistèrent que plus vivement pour qu'elle consentît à prendre un mari convenable. Comme il ne purent la persuader, ils engagèrent un Frère-Prêcheur, grand ami de la famille, à lui parler dans leur sens. Le religieux, ayant entendu Catherine, lui conseilla de se couper les cheveux pour montrer à ses parents que sa résolution était immuable : ce qui les porterait peut-être à cesser leurs instances. A l'instant même, elle se coupa les cheveux, qu'elle avait fort beaux. Sa mère, ses frères, son père, s'en étant aperçus, se récrièrent contre elle plus que jamais, disant : « Tu as beau faire, tes cheveux repousseront malgré toi : dût ton cœur en rompre, tu prendras un mari; nous ne te laisserons aucun repos que tu n'y consentes. »

Il fut alors décidé d'un commun accord que Catherine n'aurait plus de lieu retiré pour vaquer à la prière, mais qu'elle serait constamment occupée aux travaux de la cuisine; à quoi l'on ajoutait chaque jour des paroles de reproches et de mépris, pour lui faire changer de résolution, d'autant plus qu'on lui avait trouvé un jeune homme fort convenable. Ce fut en vain. Privée de sa cellule extérieure, Catherine, inspirée par l'Esprit de Dieu, se bâtit une cellule intérieure au fond de son âme. Là elle priait, là elle s'unissait à son divin Époux, malgré tout le tracas de la cuisine. Elle imagina un moyen plus merveilleux encore : elle se représenta Jésus-Christ dans son père, la très-sainte Vierge dans sa mère, les Apôtres et les disciples dans ses frères et les autres personnes de la maison; dans cette pensée, elle les servait avec un empressement et une joie qui excitait l'admiration de tout le monde. Un autre bien lui arrivait de là : en servant ainsi les autres, elle méditait continuellement sur son céleste Époux, qu'elle servait en eux; la cuisine devint pour elle comme un sanctuaire, et, en servant ceux qui étaient à table, toujours elle nourrissait son âme de la présence du Sauveur. Ses frères voyant tout cela, se disaient entre eux : « Nous sommes vaincus? » Le père, qui était plus pacifique et considérait avec attention tout ce

Digitized by Google

qu'elle faisait, se convainquit de plus en plus qu'elle était conduite par l'Esprit saint, et non par aucune légèreté de jeunesse.

Enfin Catherine, ayant connu dans une vision que Dieu l'appelait au Tiers-Ordre de Saint-Dominique, assembla le jour même ses parents et ses frères, et leur parla en ces termes : « Depuis longtemps vous avez résolu entre vous, ainsi que vous avez dit, de me donner en mariage à un homme corruptible et mortel. Quoique j'y eusse une répugnance extrême, comme vous avez pu le voir par bien des signes, toutefois, pour le respect que Dieu m'ordonne de témoigner à mes parents, je ne me suis point expliquée clairement jusqu'ici. Mais maintenant, comme ce n'est plus le temps de se taire, je vous découvrirai nettement mon cœur et ma résolution, résolution que j'ai prise et confirmée, non depuis peu, mais depuis mon enfance. Sachez donc que, dans mon enfance même, j'ai fait vœu de virginité, non pas en enfant, mais après une longue délibération et pour une grande cause : je l'ai fait au Sauveur du monde, mon Seigneur Jésus-Christ, et à sa très-glorieuse Mère; je leur ai promis que jamais je n'accepterais d'autre époux que le Seigneur lui-même. Or, maintenant que, par la volonté du Seigneur, je suis parvenue à un âge et à une connaissance plus parfaits, sachez que mon esprit y est tellement affermi que vous amolliriez plutôt les pierres que de détacher mon cœur de cette sainte résolution. Plus vous y travailleriez, plus vous y perdriez votre temps. C'est pourquoi je vous conseille à tous de renoncer absolument au dessein de me marier, parce qu'en cela je n'entends nullement faire votre volonté; car je dois obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Si donc vous voulez m'avoir dans votre maison telle que je suis, fût-ce comme votre servante, je suis prête à vous obéir avec joie dans ce que je saurai et pourrai. Que si, à cause de cela, vous êtes résolus à me chasser de votre maison, vous saurez que mon cœur ne déviera jamais en rien de sa résolution; car j'ai un Époux si riche et si puissant qu'il ne permettra pas que je vienne à défaillir ni à manquer; mais, sans aucun doute, il me procurera le nécessaire. »

A ces mots, tous les assistants, le père, la mère, les frères, se

Digitized by Google

mirent à pleurer et à sangloter, sans que pas un pût faire de réponse. A la fin, le père, qui aimait tendrement Catherine et avait observé avec plus d'attention toute sa conduite, lui répondit : « A Dieu ne plaise, très-douce fille, que nous voulions en aucune manière nous opposer à la volonté divine, de laquelle nous voyons que procède votre sainte résolution. Comme nous avons appris par une longue expérience, et que nous savons à cette heure manifestement que vous y êtes portée, non par légèreté de jeunesse, mais par l'amour divin, accomplissez librement votre vœu. Faites comme vous jugerez à propos et comme l'Esprit saint vous enseignera. Nous ne vous détournerons plus de vos saintes œuvres, ni ne vous empêcherons en rien dans vos vertueuses pratiques; toutefois, priez sans cesse pour nous, afin que nous devenions dignes des promesses de votre Époux, que, dans un âge aussi tendre, vous avez choisi par sa grâce. »

Puis, se tournant vers sa femme et ses fils, il ajouta : « Que personne ne fasse plus de peine à ma très-chère fille; que nul n'ose l'empêcher en aucune façon; permettez-lui de servir librement son Époux et de prier pour nous sans cesse. Jamais nous ne trouverons une alliance pareille à celle-ci, et nous n'avons point à nous plaindre, si, pour un homme mortel, nous recevons un Dieu et homme immortel. » Le père ayant ainsi parlé, Catherine remercia humblement sa famille, et Dieu beaucoup plus encore [1].

Devenue ainsi libre, la Sainte suivit l'attrait intérieur qui la portait à toutes les œuvres de charité et de mortification. Elle faisait aux pauvres d'abondantes aumônes, son père lui ayant laissé pleine liberté à cet égard; elle servait les malades, elle consolait les prisonniers et tous les malheureux. Rarement elle se permettait l'usage du pain; sa nourriture ordinaire consistait en des herbes bouillies, sans aucun assaisonnement. Elle portait le cilice avec une ceinture de fer garnie de pointes aiguës. Elle dormait peu et sur des planches nues. Ses macérations étaient accompagnées d'une humilité profonde, d'une obéissance entière et d'un parfait renoncement à sa propre volonté. Elle n'avait que

[1] *Acta Sanct.*, 30 april. *Vita S. Cath. Senen.*, auct. Raymundo Capuano, c. II.

Digitized by Google

quinze ans lorsqu'elle commença ce genre de vie. Dieu l'affligea de diverses maladies, que les remèdes des médecins ne firent qu'empirer. Les douleurs qu'elle souffrait n'altérèrent jamais la tranquillité de son âme : elle les regardait comme des moyens d'expier ses péchés et de purifier son cœur.

En 1365, elle prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique dans un couvent qui était attenant à l'église des Dominicains. Elle était alors dans sa dix-huitième année. Son plus grand plaisir était de rester renfermée dans sa cellule et de vaquer à la prière. Ses mortifications n'eurent plus de bornes. Elle garda pendant trois ans un silence qu'elle n'interrompait que pour parler à Dieu ou à son directeur. L'exercice de la contemplation lui emportait une bonne partie des jours et des nuits. Elle en retira de grandes lumières surnaturelles, un amour tendre pour Dieu et un zèle ardent pour la conversion des pécheurs. »

Notre-Seigneur, qui voulait la fortifier avant de l'employer à secourir son Église, lui apparut un jour, et lui dit : « Ma fille, si vous me suivez dans mes peines, vous aurez part à mes triomphes. C'est par la Croix que j'ai vaincu les puissances de l'air, et c'est aussi par les souffrances que vous l'emporterez sur les démons. » Sainte Catherine, ayant résolu de souffrir jusqu'au dernier jour de sa vie, fut aussitôt assaillie par des tentations horribles, qui ne lui laissaient aucun repos. Quand ses forces l'abandonnaient, elle recourait à la prière avec plus d'ardeur, et recouvrait un peu de calme. Un jour, un des démons qui lui apparaissait sous des formes immondes, lui dit : « Que feras-tu, misérable? passeras-tu toute ta vie dans cette misère? Jamais nous ne cesserons de te tourmenter jusqu'à ce que tu consentes à nos désirs. » Elle répondit avec assurance au tentateur : « J'ai choisi les peines pour mon rafraîchissement; il ne m'est pas difficile, mais agréable même, de souffrir ces peines et d'autres pour le nom du Sauveur, tant qu'il plaira à sa Majesté. » A ces mots, les démons se retirèrent confus; une lumière d'en haut éclaira toute la cellule, et au milieu de la lumière apparut le Sauveur crucifié. Il dit à la vierge : « Tu vois, ma fille, combien j'ai souffert pour toi; n'aie donc pas de peine à souffrir pour moi. »

Digitized by Google

Bientôt il s'approcha d'elle sous une autre forme, pour la consoler et l'entretenir de son triomphe. « Ah! s'écria-t-elle, où étiez-vous, Seigneur, pendant que mon cœur était tourmenté de tant de turpitudes? Il répondit : J'étais dans ton cœur. — Mais, reprit-elle, comment puis-je croire que vous habitiez dans mon cœur, alors qu'il n'était rempli que des pensées les plus sales et les plus honteuses? — Mais, demanda le Sauveur, ces pensées ou ces tentations te causaient-elles de la joie ou de la tristesse, du plaisir ou de l'affliction? — Ah! Seigneur, la tristesse et l'affliction la plus grande. — Or, dit le Sauveur, qui faisait que tu étais triste, si ce n'est moi, qui étais au milieu de ton cœur? Si je n'y avais été, ces pensées y auraient pénétré, et tu y aurais pris plaisir, mais ma présence te les faisait repousser et t'en affliger. »

Catherine ne jouissait pas toujours de ces consolations célestes.

Une autre fois, pendant que la Sainte était en prière, le Sauveur lui apparut et lui demanda : « Sais-tu bien, ma fille, qui tu es et qui je suis? Si tu sais ces deux choses, tu seras bienheureuse. Tu es ce qui n'est pas, je suis Celui qui suis. Si tu as cette connaissance dans ton âme, jamais l'ennemi ne pourra te tromper, et tu éviteras tous ses piéges ; tu ne consentiras jamais à aucune chose contre mes commandements, et tu acquerras sans peine toute grâce, toute vérité et toute gloire[1]. »

Le biographe de sainte Catherine de Sienne, qui fut en même temps un de ses directeurs spirituels, admire avec justice cette oraison à la fois simple et sublime. Car elle renferme en deux mots ce qu'il y a de plus élevé dans Platon, qui définit Dieu *ce qui est*, et la créature *ce qui n'est pas;* idée qui semble empruntée de l'Écriture sainte, où Dieu se définit lui-même *Celui qui est*, et où David dit à Dieu : *Voilà que ma substance est devant vous comme un rien.* Ce sublime résumé de la sagesse divine et humaine, devenu l'oraison familière d'une jeune fille de teinturier, nous paraît à elle seule une preuve évidente d'une illumination surnaturelle et divine.

Depuis longtemps la vierge fidèle demandait à son divin

[1] *Vita S. Cath. Sen.*, auctore Raymundo Capuano, c. VI, n. 92.

Digitized by Google

Époux qu'il lui augmentât la foi, qu'il lui donnât une foi par faite, afin qu'elle lui fût unie d'une manière plus intime et plu indissoluble. Le Seigneur lui répondait par cette parole qu'il avai déjà dite par le prophète Osée : « Je te rendrai mon épouse pa une foi inviolable. » A l'approche du Carême, comme elle renou velait sa prière avec les plus vives instances, le Seigneur lui dit « Puisque vous avez renoncé pour l'amour de moi à toutes le vanités, et que, méprisant les plaisirs de la chair, vous avez fix le plaisir de votre cœur en moi seul, aujourd'hui, pendant que l reste de votre famille se réjouit dans les festins, j'ai résolu d célébrer solennellement avec vous les fiançailles de votre âme et, comme je l'ai promis, de vous rendre mon épouse par une fo inviolable. » Il parlait encore, quand parut la sainte Vierge, sa Mère, saint Jean l'Évangéliste, l'Apôtre saint Paul et saint Dominique, avec le Prophète David, tenant en sa main le psaltérion. Pendant qu'il en tirait les sons les plus harmonieux, la Mère de Dieu prit la main droite de l'humble vierge, et, en étendant les doigts vers son Fils, elle le suppliait de vouloir bien la prendre pour épouse fidèle. Le Fils, y acquiesçant avec une extrême bienveillance, lui mit au doigt annulaire un anneau d'or orné de quatre perles et d'un diamant, et dit : « Voici que je te prends pour épouse, moi ton Créateur et ton Sauveur, par une foi qui se conservera toujours inviolable. Désormais, ma fille, fais avec courage et sans délai ce que ma providence te conduira à faire ; armée de la force de la foi, tu vaincras tous tes adversaires. » A ces mots la vision disparut. L'anneau resta au doigt de la vierge, mais visible à elle seule, comme elle le confessa souvent à son directeur et biographe.

C'était Raymond de Capoue, Frère-Prêcheur, et depuis général de l'Ordre. Il confesse ingénument que bien des fois il fut tenté de ne pas croire aux visions et aux extases dont elle lui rendait compte. « Je cherchais de toute manière à découvrir si ces choses venaient de Dieu ou d'ailleurs, si elles étaient vraies ou feintes. Car je me souvenais avoir rencontré surtout plus d'une femme à tête faible et facilement séduite par l'ennemi, comme notre première mère à tous. Dans cette anxiété, comme je demandais à

Digitized by Google

Dieu de me diriger lui-même, il me vint en pensée que, si j'obtenais par les prières de Catherine une grande et extraordinaire contrition de mes péchés, ce serait une marque certaine que tout son état procédait de l'Esprit saint; car nul ne peut avoir cette contrition que par le Saint-Esprit. Je lui dis donc de demander pour moi au Seigneur le pardon de mes péchés. Elle répondit qu'elle le ferait volontiers. Mais, répliquai-je, mon désir ne sera satisfait que quand j'aurai sur cette indulgence une bulle comme de Rome. Elle sourit et demanda quelle bulle je voulais avoir là-dessus. Je répondis : Une grande et extraordinaire contrition de mes péchés. Elle assura aussitôt qu'elle le ferait, et sans aucun doute. Il me sembla que dans ce moment elle voyait toutes mes pensées. C'était au soir. Le lendemain, je me trouvai malade, ayant à mes côtés un Frère. Quoiqu'elle fût plus malade que moi, elle vint me rendre visite avec une de ses compagnes. Suivant sa coutume, elle se mit à parler de Dieu et de notre ingratitude, à nous, qui offensons un si grand bienfaiteur. Pendant qu'elle parlait, il me vint une si claire vue de mes péchés, que je me voyais indubitablement digne de mort aux pieds du juste Juge, qui toutefois, par miséricorde, non-seulement me délivrait de la mort, mais me couvrait de ses vêtements et me prenait à son service. Cette considération ou plutôt cette vue manifeste me fit pleurer, sangloter, rugir même, au point de me faire craindre que mon cœur et ma poitrine ne vinssent à se rompre. La Sainte se tut, me laissant pleurer et sangloter à mon aise. Quelques moments après, étonné d'une nouveauté pareille, je me rappelai la demande que je lui avais faite la veille, avec sa promesse. Je lui dis aussitôt : Est-ce là la bulle que j'ai demandée? — C'est cela, répondit-elle, souvenez-vous des dons de Dieu; et à l'instant elle se retira. Je restai avec mon compagnon, également édifié et réjoui. Je prends Dieu à témoin que je ne dis pas de mensonge.

« Une autre fois, sans l'avoir demandé, ajoute Raymond de Capoue, j'eus un autre signe. Comme elle était très-souffrante, elle me fit venir pour me rendre compte de certaines révélations qu'elle avait eues. Pendant qu'elle m'en faisait le récit, ne me souvenant plus de la grâce qui m'avait été faite, je pensais en

Digitized by Google

moi-même sur certains articles : Tout ce qu'elle dit est-il bien vrai? Au moment que je pensais ainsi et que je regardais son visage, voilà qu'il est soudain transformé en celui d'un homme d'un âge moyen, portant une barbe médiocre, qui me regarda avec des yeux fixes, et m'inspira une frayeur extrême. Son aspect était si majestueux qu'on voyait manifestement que c'était le Seigneur. Dans le moment, je ne pouvais distinguer d'autre visage. Épouvanté et levant les mains, je m'écriai : Oh! qui est celui qui me regarde? La vierge répondit : « C'est Celui qui est. » Aussitôt ce visage disparut, et je vis celui de la vierge, que je ne pouvais distinguer auparavant. Je parle ici en présence de Dieu, qui sait que je ne mens pas. »

Tels sont les récits, telles sont les protestations de Raymond de Capoue. Il nous semble que cela n'est pas d'un homme crédule, mais circonspect et consciencieux.

Quant à cette apparition d'un visage dans un autre, il y a peut-être dans les mystères de la foi chrétienne de quoi nous le faire concevoir. L'Apôtre Philippe ayant dit : « Seigneur, montrez-nous le Père, et il nous suffit, » Jésus répond : « Voilà si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas? Philippe! qui me voit, voit aussi le Père. Comment dites-vous : Montrez-nous le Père? Ne croyez-vous donc pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; mais mon Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres. Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi? » Nous voyons ici ce que les théologiens appellent circumincession, existence réciproque d'une Personne dans une autre, du Père dans le Fils et du Fils dans le Père. Or, dans la sainte Eucharistie, il y a quelque chose de semblable. Car le Sauveur dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui [1]. »

Après tant de visions et d'extases, qui faisaient aimer la contemplation à Catherine par-dessus toute chose, le Seigneur lui commanda d'y joindre la vie active. Elle obéit, quoi qu'il pût lui en coûter. Elle recommença donc à faire l'office de servante et

[1] *Vita*, c. VII, n. 103-111.

Digitized by Google

au couvent et à la maison paternelle. Elle s'appliquait surtout à servir les pauvres et les malades. Il y avait à Sienne une vieille femme, nommée Tecca, tellement infectée de la lèpre que les magistrats avaient ordonné qu'on la mît hors de la ville, de peur qu'elle ne communiquât son mal aux autres. Catherine la visitait tous les jours, matin et soir, lui préparait et lui donnait de ses mains tout ce qui lui était nécessaire. Elle y considérait son divin Époux, qui lui-même se présente comme un lépreux dans les Prophètes. La malheureuse femme, la voyant revenir chaque jour deux fois, la regarda bientôt comme sa servante, la grondant, lui faisant de piquants reproches quand elle tardait de quelques minutes. Catherine lui répondait humblement : « Pour l'amour de Dieu, ma chère mère, ne vous troublez pas ; si j'ai tardé un peu, j'aurai bien vite fait ce qui convient pour votre service. » Puis elle y travaillait avec tant de diligence que la pauvre femme, tout impatiente qu'elle était, ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Dieu permit qu'en la servant ainsi pour l'amour de lui, Catherine contractât elle-même la lèpre aux mains. Et cela ne dura pas peu. Mais elle aimait mieux devenir lépreuse par tout le corps que d'abandonner cet office de charité. La malade étant morte, Catherine lava son corps et l'ensevelit elle-même. Après quoi la lèpre disparut de ses mains, sans qu'il en restât aucune trace[1].

Une pauvre veuve dont le sein était rongé par un horrible cancer, se voyant abandonnée de tout le monde, Catherine la regarda comme lui étant réservée par la providence de son céleste Époux, et lui offrit ses services jusqu'à la fin de sa maladie. La pauvre veuve s'en montra d'autant plus reconnaissante qu'elle se voyait plus abandonnée. Catherine la servait donc avec une affection filiale, pansant son ulcère, sans faire attention à la puanteur, en sorte que la malade elle-même en était dans l'admiration. Le démon fut jaloux d'une charité si héroïque. Il s'attaqua d'abord à la Sainte même. Un jour donc qu'elle découvrit l'ulcère de la malade, elle sentit une puanteur si extraordinaire que le cœur lui en bondit et qu'elle fut sur le point de vomir. Mais bientôt s'indignant contre elle-même, elle se dit : « Comment !

[1] *Vita*, n. 143-146.

Digitized by Google

tu répugnes à ta sœur, rachetée par le sang du Sauveur, toi qui peux tomber dans une infirmité pire encore! Vive le Seigneur! tu ne passeras pas impunie. » En même temps elle appliqua la bouche sur l'ulcère de la malade, jusqu'à ce qu'elle eût éteint les derniers ressentiments de la répugnance.

Le démon s'enfuit pour un temps; mais il revint bientôt à la charge par la malade même. Il lui remplit l'esprit des plus noirs soupçons contre sa bienfaitrice, lui représentant que tout le temps qu'elle ne passait pas auprès de son lit, elle se livrait aux plus honteux désordres. La malheureuse s'en laissa tellement persuader qu'elle en parla dans ce sens à d'autres. La calomnie se répandant de plus en plus, les Sœurs du couvent appelèrent Catherine et lui en firent des reproches. Sans se plaindre de personne, elle répondit modestement : « Mesdames et mes Sœurs, par la grâce de Jésus-Christ, je suis vierge. » Et elle ne cessait de servir avec la même affection celle qui ne cessait de la diffamer. Seulement elle recommandait l'honneur de sa virginité à son céleste Époux.

Un jour qu'elle priait ainsi avec larmes, le Sauveur lui apparut avec une couronne d'or dans une main et un diadème d'épines dans l'autre, et lui parla en ces termes : « Sachez, ma fille, que nécessairement vous serez successivement couronnée de l'une et de l'autre. Choisissez donc ce que vous aimez le mieux, ou d'être couronnée du diadème d'épines en cette vie qui passe, et je vous réserverai la couronne d'or, de perles et de pierres précieuses pour la vie qui dure; ou bien d'avoir maintenant la couronne précieuse, et après votre mort celle d'épines. » Elle répondit : « Depuis longtemps, Seigneur, j'ai renié ma volonté propre pour ne suivre que la vôtre, ce n'est donc pas à moi de choisir. Cependant, puisque vous voulez que je réponde, je dirai que je choisis en cette vie d'être toujours conforme à votre bienheureuse Passion, et d'embrasser toujours, pour l'amour de vous, les peines comme un rafraîchissement. » En même temps elle saisit des deux mains la couronne d'épines, et se l'enfonça si fortement sur la tête qu'elle en fut percée de toutes parts, et qu'elle en sentit des douleurs le reste de sa vie. Le Seigneur lui dit alors : « Tout

Digitized by Google

est en ma puissance, et comme j'ai permis que ce scandale arrivât, je puis de même y mettre facilement un terme. Toi donc, persévère dans le service que tu as commencé, ne cède point au démon, qui veut t'en empêcher; je te donnerai une pleine victoire sur le méchant, de telle sorte que tout ce qu'il aura machiné contre toi retombera sur sa tête et tournera à ta plus grande gloire. »

Cependant la mère de Catherine, quoique bien sûre de la vertu de sa fille, se laissa troubler par la calomnie, et vint lui dire : « Ne vous-ai-je pas dit tant de fois de ne plus servir cette vieille puante? Voyez maintenant quelle récompense elle vous donne! Elle vous a honteusement diffamée auprès de toutes vos Sœurs. Si vous la servez davantage, si vous en approchez encore, je ne vous appellerai plus jamais ma fille. » Tout ceci était encore un piége du malin esprit, pour empêcher une si bonne œuvre. La Sainte garda un moment le silence, puis, s'approchant de sa mère et se mettant à deux genoux, elle lui dit humblement : « Très-douce mère, est-ce que Dieu, à cause de l'ingratitude des hommes, cesse d'exercer tous les jours sa miséricorde envers les pécheurs? Est-ce que le Sauveur, lorsqu'il était sur la Croix, a cessé d'opérer le salut du monde à cause des paroles outrageantes qu'on lui disait? Votre charité sait que, si j'abandonnais cette malade, personne ne l'assisterait et qu'elle mourrait d'indigence. Devons-nous être l'occasion de sa mort? Elle a été séduite par le démon; peut-être maintenant sera-t-elle éclairée par le Seigneur et reconnaîtra-t-elle son erreur. » Enfin la mère, radoucie par ces paroles, donna sa bénédiction à sa fille, qui retourna auprès de la malade, et la servit avec la même joie que si jamais elle n'avait mal parlé d'elle. L'autre, n'apercevant en elle aucun vestige de trouble, demeura stupéfaite et ne put s'empêcher de se reconnaître vaincue. Elle conçut dès lors des regrets, d'autant plus que chaque jour elle voyait mieux la persévérance de la Sainte.

Un jour que Catherine entrait dans sa chambre et s'approchait de son grabat, la malade vit se répandre d'en haut une lumière si douce et si suave qu'elle en oublia complètement ses douleurs;

Digitized by Google

comme elle en cherchait la cause, elle aperçut le visage de la Sainte transfiguré en un visage majestueux d'Ange, et cette lumière la couvrant de toutes parts. En même temps une lumière intérieure lui découvrit comment elle s'était laissé séduire par le démon et avait calomnié sa bienfaitrice. Elle se mit à pleurer et à sangloter, et à lui demander pardon. Catherine l'embrassa avec tendresse, et la consola, disant : « Je sais, très-douce mère, que c'est l'ennemi du genre humain qui a opéré tous ces scandales et qui a trompé votre esprit par une merveilleuse illusion ; ce n'est donc pas à vous, mais à lui, que j'ai à imputer quelque chose ; quant à vous, je vous dois des actions de grâces du zèle que vous avez eu pour la conservation de ma vertu. » La malade déplora sa faute devant tous ceux qui venaient la voir, et leur racontait la manière merveilleuse dont elle l'avait reconnue : ce qui augmenta beaucoup l'admiration publique pour Catherine. Mais elle ne se prévalait pas plus de la prospérité qu'elle ne s'était laissé abattre par l'adversité.

Quelque temps après, comme elle découvrait l'horrible ulcère de la pauvre veuve, pour le nettoyer et le laver, elle ressentit une infection si insupportable que tout son intérieur en fut bouleversé. C'était moins un effet naturel qu'une malice de l'esprit de ténèbres. La vierge de Dieu en fut d'autant plus émue que ces jours-là mêmes elle avait reçu des grâces plus signalées. Aussi, s'élevant contre son propre corps par une sainte indignation, elle lui dit : « Vive le Très-Haut, l'Époux bien-aimé de mon âme ! ce qui te répugne si fort sera logé au fond de tes entrailles. » Elle dit, ramasse dans une écuelle l'eau dont elle a lavé la plaie, se retire à l'écart, et boit tout d'un trait. Dès ce moment elle ne sentit plus aucune tentation de répugnance. Elle avoua de plus à son confesseur que jamais elle n'avait rien bu ni mangé qui lui parût plus agréable.

La nuit suivante, pendant qu'elle était en prière, le Sauveur lui apparut avec les cinq plaies qu'il endura pour nous sur la Croix, et lui dit : « Déjà, ma bien-aimée, vous avez parcouru beaucoup de combats pour l'amour de moi ; et, par mon secours, vous avez vaincu jusqu'à présent ; par quoi vous m'êtes devenue

Digitized by Google

très-agréable. Mais hier vous m'avez plu singulièrement, lorsque, non contente de mépriser les plaisirs du corps, les opinions des hommes et de vaincre les tentations de l'ennemi, mais foulant encore aux pieds la nature de votre corps même, vous avez, par l'ardeur de ma charité, pris avec tant de joie une boisson horrible. C'est pourquoi je vous dis que, comme dans cet acte vous avez surpassé votre nature, de même je vous donnerai une boisson qui surpasse toute nature humaine. » En même temps il lui fit appliquer la bouche sur la plaie de son côté ouvert, comme sur une fontaine de vie, qui devait remplir son âme d'une si grande douceur que le corps même en serait inondé [1].

Par suite de cette grâce extraordinaire, Catherine ne vécut plus que de la sainte Communion. Son estomac ne pouvait même plus supporter de nourriture matérielle. Cet état si nouveau parut incroyable. Ses parents et ses amis même l'appelaient une tentation ou déception du malin esprit. Son confesseur donna dans la même idée. Elle eut beau lui représenter que, quand elle ne mangeait pas, elle se trouvait et mieux portante et plus forte, tandis qu'elle devenait faible et malade quand elle prenait de la nourriture; il ne lui répétait pas moins qu'elle devait manger. Elle obéit; mais bientôt elle se trouva si mal qu'elle était près de mourir. Alors elle dit à son confesseur : « Mon Père, si j'étais sur le point de mourir par suite d'un jeûne excessif, est-ce que vous ne me défendriez pas de jeûner, pour ne pas mourir et n'être pas homicide de moi-même? — Sans doute, répondit-il. — Elle reprit : N'est-il pas plus grave d'encourir la mort pour avoir mangé que pour avoir jeûné? » Sur sa réponse affirmative, elle conclut : « Puis donc que, par plus d'une expérience, vous me voyez dépérir pour avoir pris de la nourriture, pourquoi ne me défendez-vous pas d'en prendre comme vous me défendriez le jeûne en pareil cas? » Le confesseur, ne trouvant point de réponse à cette observation, et voyant des indices certains d'une mort imminente, lui dit : « Faites ce que le Saint-Esprit vous enseignera, car elles sont grandes les choses que je vois que Dieu opère en vous. »

Catherine demeura depuis le commencement du Carême jus-

[1] *Vita*, n. 154-164.

Digitized by Google

qu'au jour de l'Ascension sans prendre d'autre nourriture que la sainte Communion : ce jour-là elle put manger quelque peu. Elle revint ensuite à son abstinence totale. Cependant, par esprit de pénitence et pour ne donner aucun lieu aux critiques, elle se présentait chaque jour avec les autres et s'efforçait de manger quelque chose ; mais chaque fois son estomac rejetait ce qu'elle s'était efforcée de prendre, en sorte qu'elle excitait la compassion de ceux qui en étaient témoins. Toutefois, avec ce corps sans nourriture, elle était pleine de courage et d'activité pour toutes les bonnes œuvres. « Je l'ai vue, dit Raymond de Capoue, je l'ai vue plus d'une fois, moi et d'autres, réduite à un tel état de faiblesse que nous nous attendions d'un moment à l'autre à son dernier soupir. Mais se présentait-il une occasion de procurer la gloire de Dieu ou le salut des âmes, elle reprenait non-seulement de la vie, mais des forces, et des forces non pas communes, mais remarquables ; elle se levait, elle marchait, elle travaillait sans peine et sans lassitude, plus que les personnes bien portantes qui l'accompagnaient [1]. »

Depuis cette époque, au milieu de ses œuvres extérieures, les visions et les extases devinrent si fréquentes que tout le monde pouvait en être témoin. Car, dans ces occasions, elle demeurait immobile, raide, privée de sentiment, en sorte qu'on aurait pu lui briser les os sans pouvoir la changer de place. Elle faisait cette prière du Prophète : « O Dieu ! créez en moi un cœur pur, et renouvelez l'esprit de droiture dans mes entrailles, » suppliant le Seigneur de lui ôter son cœur et sa volonté propre. Le céleste Époux daigna la consoler dans une vision. Il lui sembla qu'il lui ouvrait le côté gauche, lui en ôtait le cœur, et après quelque temps y remit le sien en place. En sorte qu'elle pouvait dire à Jésus-Christ : « Mon Dieu, je vous aime de tout votre cœur ! » Et avec saint Paul : « Je vis, non plus moi, mais c'est Jésus qui vit en moi. » Plus tard elle reçut dans son corps les cinq stigmates du Sauveur, mais qui, sur sa demande, demeurèrent invisibles. Elle en souffrait des douleurs si grandes que naturellement et sans l'intervention divine elle devait en mourir [2].

[1] *Vita*, n. 165-171. — [2] *Vita*, n. 178, etc.; 194, etc.

Digitized by Google

Dans une de ces merveilleuses extases, où son âme était réellement séparée de son corps, à tel point que les assistants la pleuraient comme morte, le Sauveur lui fit voir les joies du Paradis, les tourments de l'enfer, les peines du purgatoire. « Pendant que je contemplais toutes ces choses, dit-elle, l'éternel Époux dit à mon âme : « Tu vois de quelle gloire sont privés et de quelle peine sont punis ceux qui m'offensent. Retourne et fais-leur voir tout à la fois et leur erreur, et leur péril, et leur malheur. » Comme mon âme répugnait beaucoup à retourner dans son corps, le Seigneur ajouta : « Le salut de beaucoup d'âmes demande que tu retournes; mais tu ne tiendras plus la même manière de vie que tu as tenue jusqu'à présent, et tu n'auras plus désormais ta cellule pour demeure; il te faudra même sortir de ta ville pour le salut des âmes. Or, je serai toujours avec toi, je te conduirai et te ramènerai; tu porteras l'honneur de mon Nom et les enseignements spirituels devant les petits et les grands, tant laïques que clercs et religieux : car je te donnerai une bouche et une sagesse à laquelle nul ne pourra résister. Je te conduirai même devant les Pontifes et les Prélats des Églises et du peuple chrétien, afin de confondre, suivant mon habitude, la superbe des forts par ce qu'il y a de faible. »

Dieu fit dès lors, par le ministère de sa servante, une infinité de miracles, principalement de miséricorde sur les pécheurs. En voici quelques exemples : « Un des principaux habitants de Sienne, nommé Nannès, entretenait quatre guerres privées, où s'étaient déjà commis plusieurs homicides. Plus d'une fois des médiateurs s'étaient interposés pour amener la paix. Nannès protestait toujours qu'il n'était pour rien dans ces guerres, tandis qu'il en était la seule cause, et ne cessait de dresser secrètement des embûches. Sainte Catherine l'ayant su, désirait lui parler; mais il la fuyait. Toutefois, il promit à un religieux Augustin de venir la trouver, mais nullement de faire ce qu'elle lui dirait. Il vint en effet, mais pendant qu'elle était absente de la maison. Son historien, Raymond de Capoue, s'y trouvant, pria Nannès d'attendre quelques minutes. Mais bientôt il s'ennuya, et dit : « J'ai promis à Frère Guillaume de venir et d'en-

Digitized by Google

tendre cette dame ; comme elle est absente et que de nombreuses occupations ne me permettent pas de rester davantage, je vous supplie de m'excuser auprès d'elle. » — « Voyant cela, dit Raymond de Capoue, et affligé de l'absence de la vierge, je commençai à lui parler de la paix en question. Il me dit : Voyez-vous bien, je ne dois pas mentir à vous, qui êtes prêtre et religieux, ni à cette pieuse dame, qui, comme j'apprends, a une grande réputation de sainteté ; je vous dirai la vérité, mais je n'entends rien faire de ce que vous voulez. Il est vrai que c'est moi qui empêche telle et telle paix, mais j'en fais un secret aux autres ; si moi seul y consentais, tout serait assoupi. Je n'entends y consentir d'aucune manière, et il ne faut pas me prêcher là-dessus, car jamais je n'y consentirai. Qu'il vous suffise que je vous aie découvert ce que je cache à d'autres, et ne me fatiguez pas davantage.

» Je voulais répliquer, continue Frère Raymond, mais il refusait d'entendre, lorsque, par la disposition de la Providence, la vierge entra. Il en fut contristé, et moi réjoui. Elle salua cet homme terrestre avec une charité toute céleste, et, s'étant assise, lui demanda la cause de sa venue. Il lui répéta tout ce qu'il m'avait dit, y compris le refus final de rien faire de tout ce qu'on lui demanderait. La sainte vierge lui représenta le péril de son âme, et le pressa par des paroles tantôt douces, tantôt sévères. Mais il se montra complètement insensible. Alors la sage vierge commença de prier en elle-même, et fut ravie en extase. Ce que voyant, je me tournai vers Nannès, et lui adressai la parole pour le retenir. Après un petit moment, il dit : Enfin je ne veux pas être si grossier que de vous refuser absolument tout ; j'ai quatre guerres : de telle de ces quatre vous ferez ce qu'il vous plaira. Et il se levait pour se retirer. Mais en se levant, il dit : O mon Dieu ! quelle consolation je sens dans mon âme de la parole que j'ai prononcée pour la paix ! Il ajouta : Ah ! Seigneur Dieu, quelle est cette vertu qui m'attire et me retient ? je ne puis ni m'en aller ni rien refuser. Oh ! qui est-ce qui me presse ? Oh ! qui est-ce qui me retient ? En parlant ainsi, il fondit en larmes. Je me confesse vaincu, s'écria-t-il, je ne puis

Digitized by Google

plus respirer. Et, fléchissant les genoux, il disait en pleurant : Je ferai, vierge très-sainte, tout ce que vous ordonnerez, non-seulement pour ceci, mais encore pour tout le reste. Je vois que le diable me tenait enchaîné ; je veux faire tout ce que vous me conseillerez. Ayez soin de mon âme, pour qu'elle soit délivrée des mains de Satan.

» Dans ce moment même, revenue de son extase, elle rendit grâces à Dieu, et dit à Nannès : Eh bien ! cher frère, par la miséricorde du Sauveur, as-tu bien considéré ton péril ? Je t'ai parlé, tu as méprisé ma parole ; j'ai parlé au Seigneur, et il n'a pas méprisé ma prière. Fais donc pénitence de tes péchés, de peur qu'une tribulation soudaine ne vienne fondre sur toi. Nannès fit une confession humble et sincère à Frère Raymond de Capoue. Il fut éprouvé par divers accidents, qu'il supporta d'une manière chrétienne. Il donna à Catherine une belle maison située à deux milles de Sienne, laquelle fut convertie en couvent par autorité du Pape Grégoire XI[1]. »

Deux fameux assassins venaient d'être condamnés au dernier supplice. On les conduisait à travers les rues de la ville ; les bourreaux, avec des tenailles brûlantes, leur arrachaient tantôt un lambeau de chair, tantôt un autre ; c'était le supplice dont ils devaient périr. Ni à la prison, ni sur la route, le prêtre qui les accompagnait ne put les ramener à Dieu. Au lieu de se recommander aux prières des fidèles, ils vomissaient d'horribles blasphèmes. Ils étaient agités par les plus violents transports de rage et de désespoir. La Providence voulut que Catherine se trouvât ce jour chez Alexie, l'une de ses compagnes, dont la maison donnait sur le passage du funeste cortége. S'étant mise à la fenêtre, Alexie revint aussitôt à la Sainte, en s'écriant : « O ma Mère ! quelle compassion ! deux hommes condamnés aux tenailles qui passent devant chez nous ! » La Sainte, les ayant regardés, se mit soudain en prière. Elle avait vu, autour de chacun, une troupe furieuse de démons qui incendiaient leurs âmes encore plus que les bourreaux ne brûlaient leurs corps. Émue d'une double compassion, elle implora la miséricorde de

[1] *Vita*, n. 235 et seq.

Digitized by Google

son céleste Époux. « Ah! très-doux Seigneur! pourquoi vos créatures, formées à votre image et ressemblance, rachetées de tout votre précieux Sang, pourquoi les dédaignez-vous à tel point que, par-dessus une si grande affliction corporelle, elles soient encore si cruellement tourmentées par les esprits immondes? Ce larron qui a été crucifié avec vous, quoiqu'il reçût ce qu'il avait mérité, vous l'avez toutefois éclairé de si grandes lumières que, pendant que les Apôtres doutaient, lui vous confessait hautement sur le gibet et mérita d'entendre cette parole : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » Et pourquoi cela, si ce n'est pour donner l'espérance du pardon à leurs semblables? Vous n'avez pas dédaigné Pierre, vous reniant; mais vous l'avez regardé miséricordieusement. Vous n'avez pas dédaigné Marie, pécheresse, mais vous l'avez attirée à vous. Vous n'avez repoussé ni Matthieu, ni la Chananéenne, ni le prince des publicains, Zachée; au contraire, vous les avez appelés. Je vous supplie donc, par toutes vos miséricordes, de secourir promptement ces deux âmes. »

Elle priait ainsi le Sauveur; en même temps elle suivait en esprit les deux misérables, ne cessant de pleurer et de prier, pour que leurs cœurs vinssent à s'amollir et à se convertir. A la porte de la ville, le Sauveur leur apparut, couvert de plaies, ruisselant de sang de toutes parts, les invitant à se convertir et leur promettant le pardon. Un rayon de lumière divine pénétra ainsi dans leurs cœurs, ils demandèrent avec instance le prêtre, et confessèrent leurs péchés avec une grande contrition. Au lieu de blasphèmes, ils ne firent plus que louer Dieu, s'accuser eux-mêmes, se proclamer dignes de plus grandes peines encore. Les assistants ne pouvaient concevoir un si prodigieux changement; les bourreaux eux-mêmes, radoucis, n'osaient plus infliger de nouvelles plaies. Personne ne savait la cause d'un changement si soudain. Le prêtre qui confessa les malheureux en connut une partie; on sut l'autre d'Alexie et de Catherine, qui revint de son extase dans le moment même que les deux pénitents rendirent l'esprit[1].

[1] *Vita*, n. 928 et seq.

Digitized by Google

La peste ayant fait sentir ses ravages en 1374, la Sainte se dévoua généreusement au service de ceux qui en étaient attaqués. Elle obtint de Dieu la guérison de plusieurs, entre autres de deux Dominicains remplis de vertu. C'étaient les PP. Raymond de Capoue, son biographe, et Barthélemy de Sienne. Sainte Catherine insistait principalement sur la nécessité d'apaiser la colère de Dieu par de dignes fruits de pénitence. Ses discours étaient si persuasifs que les plus grands pécheurs ne pouvaient y résister. On accourait de toutes parts pour l'entendre, et même pour la voir. Ceux qui avaient eu ce bonheur, s'en retournaient glorifiant Dieu et bien résolus de mener à l'avenir une vie plus chrétienne.

Quelque temps après, la Sainte fit un voyage à Montépulciano pour consacrer à Dieu deux de ses nièces, qui devaient prendre le voile de Saint-Dominique; elle en fit un aussi à Pise, où elle était attendue avec impatience, mais elle ne se détermina à l'entreprendre que quand ses supérieurs le lui eurent ordonné. Étant arrivée dans cette ville, elle y rendit la santé à un grand nombre de malades, et y procura la conversion de beaucoup de pécheurs.

Le fait suivant montre assez quelle était, pour cette œuvre de miséricorde, la grâce particulière de notre Sainte. Le Pape Grégoire XI chargea le P. Raymond de Capoue, avec deux autres Dominicains, d'entendre la confession de ceux que Catherine aurait engagés à changer de vie. Ces religieux étaient au tribunal de la pénitence nuit et jour; ils pouvaient à peine suffire à entendre tant ceux qui ne s'étaient jamais confessés que ceux qui l'avaient fait sans les dispositions nécessaires[1].

Quant aux grandes choses que fit sainte Catherine de Sienne pour la paix des peuples et de l'Église entière, il faut les voir dans l'histoire de l'Église. Elle retient dans la fidélité plusieurs villes d'Italie et prédit le grand schisme d'Occident. Le peuple de Florence l'envoie en ambassade au Pape Grégoire XI, qui demeurait à Avignon. Elle a des vues plus grandes que les politiques du monde sur les moyens de fortifier la chrétienté. Trois points

[1] *Vita*, n. 240.

Digitized by Google

sur lesquels elle insiste auprès du Pape : meilleur gouvernement des provinces italiennes, choix de Pasteurs plus dignes, retour du Pape à Rome. Elle réconcilie à Grégoire XI les habitants de Florence, malgré des difficultés qui paraissaient insurmontables.

Grégoire XI étant mort à Rome le 27 mars 1378, les Cardinaux qui se trouvaient dans cette ville au nombre de seize, dont onze Français, quatre Italiens et un Espagnol, élurent pour Pape, le 7 avril, Barthélemy Prignano, archevêque de Bari, et notifièrent son élection à tous les peuples chrétiens. Le nouveau Pape prit le nom d'Urbain VI et fut reconnu par toute l'Église. Mais les onze Cardinaux français le requirent de transporter de nouveau la cour romaine à Avignon, et il s'y refusa. De plus, il y avait certains abus dans la conduite de ces Cardinaux, ainsi que de plusieurs autres Prélats. Urbain VI, qui avait un grand zèle, voulut y porter remède, mais il s'y prit avec plus de raideur que de prudence. Les Cardinaux français, après avoir reconnu et servi le nouveau Pape trois ou quatre mois, le quittèrent et commencèrent à dire qu'ils n'avaient pas été libres dans son élection, et que par conséquent cette élection était nulle. Les Cardinaux italiens, le Pape et le roi de France leur proposèrent, pour prévenir un schisme, de soumettre la question au jugement d'un Concile général : les Cardinaux français s'y refusèrent, et firent un second Pape de l'un d'entre eux, Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII, mais qui n'est point reconnu comme tel par l'Église romaine. Urbain VI continua d'être reconnu Pape légitime par la plus grande partie de l'Église ; la France, qui l'avait reconnu pendant plusieurs mois, le quitta pour suivre le second Pape. Tel est le grand schisme d'Occident, qui dura quarante ans, et fut terminé l'an 1417 au Concile de Constance par l'élection de Martin V.

Sainte Catherine de Sienne, qui avait prédit ce malheureux schisme, fit tout son possible pour le prévenir. Elle écrivit à Urbain VI pour le conjurer d'user de plus de modération et de patience ; elle écrivit aux Cardinaux pour leur rappeler que, pendant plusieurs mois, ils avaient assuré à toute la chrétienté qu'Urbain VI était le Pape légitime et librement élu. Elle écrivit

Digitized by Google

au roi de France, Charles V, pour l'exhorter à persévérer dans l'obédience du vrai Pape, qu'il avait reconnu d'abord avec tous les peuples chrétiens. N'ayant pu empêcher ce malheur de l'Église, elle s'offrit à Dieu comme une victime pour le réparer, et Dieu lui fit entrevoir dans l'avenir des jours meilleurs.

Elle avait prédit ce schisme désastreux, étant à Pise. Son biographe, Raymond de Capoue, voyant la prédiction accomplie, la lui rappela lorsqu'elle vint à Rome sur la demande du Pape Urbain VI. Elle s'en ressouvenait fort bien, et ajouta : « Comme je vous ai dit alors que ce que vous aviez à souffrir n'était que du lait et du miel, de même je vous dis que ce que vous voyez à présent n'est que jeu d'enfants en comparaison de ce qui sera, spécialement dans la patrie environnante. » Raymond de Capoue lui demanda : « Très-chère Mère, après ces maux, qu'y aura-t-il dans la sainte Église? » Elle répondit : « A la fin de ces tribulations et de ces angoisses, Dieu, d'une manière imperceptible aux hommes, purifiera sa sainte Église; il suscitera l'Esprit des élus et il en suivra une telle réformation de la sainte Église et une telle rénovation des saints Pasteurs, que mon esprit, rien que d'y penser, en tressaille de joie dans le Seigneur. Comme je vous ai déjà dit plusieurs fois, l'Épouse, qui est maintenant quasi toute défigurée et couverte de haillons, sera alors très-belle, ornée de précieux joyaux et couronnée du diadème de toutes les vertus : tous les peuples fidèles se réjouiront de se voir illustrés par de si saints Pasteurs; les peuples infidèles eux-mêmes, attirés par la bonne odeur de Jésus-Christ, reviendront au bercail catholique, et se convertiront au véritable Pasteur et Évêque de leurs âmes. Rendez donc grâces au Seigneur, parce que, après cette tempête, il donnera à son Église une sérénité extraordinairement grande[1]. » Voilà ce que prédit sainte Catherine de Sienne et ce que Raymond de Capoue a consigné dans sa Vie.

Ni l'un ni l'autre n'ont vu l'accomplissement de cette prédiction. Au moment que nous retraçons ces lignes (1853), les hommes de foi commencent à l'entrevoir; ils commencent à entrevoir les

[1] *Vita*, n. 287.

Digitized by Google

premiers rayons de cette grande sérénité après la tempête : tempête séculaire, qui a commencé par le grand schisme d'Occident au XIV^e^ siècle, continué par la grande révolution d'Allemagne au XVI^e^, et finira probablement par la grande révolution de France au XVIII^e^; tempête effroyable, qui a bouleversé jusque dans ses abîmes l'océan religieux et politique de l'humanité, pour que tous les Chrétiens apprennent, Pasteurs et ouailles, à toujours mettre leur confiance, non dans tel pays, telle nation, tel empire, telle dynastie, tel roi, tel homme, mais en Dieu seul, et en leur humble et active coopération à sa Providence, qui emploie la tempête même à faire entrer plus vite au port.

En effet, que voyons-nous à la fin de cette tempête de quatre ou cinq siècles? Nous voyons précisément ces merveilles dont la vue prophétique, dont la seule pensée faisaient tressaillir d'allégresse sainte Catherine de Sienne. Nous voyons tous les peuples fidèles, et en Italie, et en France, et en Allemagne, et en Hollande, et en Angleterre, et en Ecosse, et en Irlande, et en Espagne, et en Amériqne, et en Afrique, et à Constantinople, et en Syrie, et en Chaldée, et au Thibet, et dans l'Inde, et dans le Tonquin, et en Chine, et en Corée, et dans l'Océanie, se réjouir des bons et saints Pasteurs que Dieu leur donne ou leur envoie. Nous voyons Dieu partout suscitant ou ressuscitant l'esprit de ses élus : l'esprit de saint Léon et de saint Grégoire dans la Chaire apostolique, l'esprit de saint Athanase et de saint Ambroise parmi l'épiscopat; l'esprit de saint Jérôme, de saint Benoît, de saint Bernard, de saint Dominique, de saint François, de saint Ignace, de saint Vincent de Paul parmi les prêtres et les religieux. Nous voyons l'Église, belle comme en ses plus beaux jours, ornée du diadème de toutes les vertus, du lis sans tache d'une infinité de Vierges, des palmes immortelles d'une infinité de Martyrs de tout âge, de tout sexe, de tout rang, de tout pays, depuis la multitude de prêtres et de fidèles qui, il y a cinquante ans, confessaient la foi du Christ et de son Église dans les prisons et sur les échafauds de France, jusqu'à nos frères et sœurs d'Orient, qui confessent aujourd'hui encore la même foi dans les prisons et sur les échafauds du Tonquin, de la Chine, de la Corée. Nous

Digitized by Google

voyons l'Église, unissant la beauté d'épouse à la tendresse de mère, attirer à elle les enfants et les peuples qui l'avaient quittée ou même qui ne lui avaient jamais appartenu. La Hollande, l'Angleterre, l'Écosse, après avoir si longtemps persécuté ses enfants, commencent à regretter de n'être plus du nombre, commencent à tourner vers elle des regards attendris, laissent à ses Évêques plus de liberté, secondent quelquefois ses missionnaires avec plus d'efficacité que ne fait la France. Les meilleures têtes de l'Angleterre protestante travaillent à justifier l'Église romaine et ses Pontifes contre les préventions nationales de certains Catholiques. En même temps, les sauvages des forêts américaines, les anthropophages des îles de l'Océan demandent des prêtres pour devenir des anges de douceur, de piété, de bienveillance. Et, pour leur en procurer, les fidèles de toutes les parties du monde mettent ensemble leurs prières et leurs aumônes, et de nouvelles congrégations d'Apôtres se forment, et les anciennes se raniment, et le martyre est un attrait de plus pour les émules de saint François Xavier.

Et qui est-ce qui a donné le branle à tout cela? Nul roi, nul peuple, nul homme. Ces œuvres infinies de foi et de charité sortent comme de dessous terre. C'est Dieu qui a dit de nouveau : Que la terre produise! et la terre produit. C'est Dieu qui, comme l'a prédit sainte Catherine de Sienne, réforme, renouvelle son Église d'une manière imperceptible à l'homme.

Le désir que Catherine de Sienne éprouvait de quitter cette terre, pour contempler Dieu face à face, augmentait de jour en jour; et plus ce désir augmentait, plus aussi Dieu répandait en son âme la lumière surnaturelle. Deux ans avant sa mort, la vérité se manifestait à elle d'une manière si claire qu'elle pria des scribes de mettre par écrit ce qu'elle dirait pendant ses extases; on recueillit ainsi, en peu de temps, un livre sur l'obéissance, qui contient un dialogue entre une âme et le Seigneur.

En voici la récapitulation dans l'avant-dernier chapitre :

« Maintenant donc, très-chère fille, j'ai satisfait à votre désir, depuis le commencement jusqu'à la fin, touchant l'obéissance. Si vous vous souvenez bien, vous m'avez demandé d'abord avec un

Digitized by Google

désir inquiet, et c'est moi qui vous l'ai fait demander pour vous faire croître dans le feu de la charité ; vous m'avez demandé, dis-je, quatre choses. L'une pour vous-même, à quoi j'ai satisfait en vous illuminant de la lumière de ma vérité et en vous montrant de quelle manière vous parveniez à connaître cette vérité, par la connaissance de vous et de moi, et moyennant la lumière de la foi. La seconde demande fut que je fisse miséricorde au monde. La troisième fut pour le corps mystique de la sainte Église, me priant d'en ôter les ténèbres et la persécution, et de punir sur vous leurs iniquités.

» A ce propos, je vous ai montré que nulle peine finie ou temporelle ne peut satisfaire par elle seule pour une faute commise contre moi, qui suis le bien infini; elle satisfait néanmoins, si elle est unie à la contrition du cœur et au désir de l'âme ; et je vous en ai expliqué la manière. Je vous ai répondu aussi que je veux faire miséricorde au monde, en vous montrant qu'il m'est propre d'être miséricordieux. Aussi, est-ce par la miséricorde et l'amour inestimable que je portais à l'homme que j'ai envoyé mon Fils unique et mon Verbe. Et, pour vous le montrer plus clairement, je l'ai comparé à un pont qui va du Ciel à la terre par l'union de ma nature divine avec votre nature humaine. Pour vous éclairer plus encore de ma vérité, je vous ai montré qu'on monte à ce pont par trois degrés, savoir, par les trois puissances de l'âme. J'ai figuré ces trois degrés dans le corps du Verbe même : le premier en ses pieds, le second en son côté ouvert, le troisième en sa bouche ; j'y ai distingué trois états de l'âme, l'imparfait, le parfait et le très-parfait, qui atteint à l'excellence de l'amour unitif. Sur chaque point, je vous ai montré ce qui ôte l'imperfection, et par quelle voie on arrive à la perfection ; j'ai parlé des tromperies cachées des démons, de l'amour-propre spirituel et des réprimandes que fait ma clémence en cette vie, puis à la mort, enfin au jugement général.

» Je vous ai promis et vous promets de nouveau que, moyennant bien des souffrances de mes serviteurs, je réformerai mon Épouse, vous invitant à souffrir, me plaignant avec vous de l'iniquité des mauvais ministres, vous montrant l'excellence où je

Digitized by Google

les ai placés et le respect que je demande que les séculiers aient pour eux, respect que leurs défauts ne doivent pas diminuer. Je vous ai aussi parlé de la vertu de ceux qui vivent comme des Anges, ajoutant quelque chose sur l'excellence du sacrement de l'Autel. Enfin, comme à propos de ces trois états, vous avez demandé d'où procèdent les larmes; je vous ai dit qu'elles sourdent de la fontaine du cœur, qu'il y en a de quatre sortes, et une cinquième qui donne la mort.

» Quant à votre quatrième demande touchant un évènement particulier, j'y ai répondu de même, vous expliquant ma Providence tant générale que spéciale, depuis le commencement de la création jusqu'à la fin du monde; comment je fais tout avec une Providence souveraine et divine, donnant ou promettant tout ce qui vous arrive, soit les tribulations, soit les consolations spirituelles et temporelles, tout pour votre bien, afin que vous soyez sanctifiés en moi, et que ma vérité vienne à se parfaire en vous. Ma vérité est que je vous ai créée pour avoir la vie éternelle, et je vous l'ai manifestée par le Sang de mon Fils unique. Enfin j'ai satisfait à votre désir en vous parlant de la perfection de l'obéissance, de l'imperfection de la désobéissance, de leur source, et de ce qui vous fait perdre l'obéissance. Je l'ai représentée comme une clef générale, ce qu'elle est en effet. Je vous ai parlé de la paix que l'obéissance procure, de la guerre que la désobéissance entraîne, et combien celui qui n'obéit pas se trompe lui-même, ajoutant que c'est par la désobéissance d'Adam que la mort est entrée dans le monde.

» Moi donc, le Père éternel, la souveraine et éternelle Vérité, je conclus pour vous que, par l'obéissance de mon Fils unique et de mon Verbe, vous avez la vie éternelle; et comme, depuis le premier homme, vous avez tous contracté la mort, de même tous ceux qui veulent porter la clef de l'obéissance, vous avez contracté vie par l'homme nouveau, Jésus-Christ, duquel je vous ai fait un pont, après que la voie du Ciel eut été rompue, afin que, moyennant la clef de l'obéissance, vous puissiez passer par cette voie douce et droite, qui est la Vérité une et lumineuse, traverser les ténèbres de ce monde, et avec la clef de mon Verbe

Digitized by Google

vous ouvrir enfin le Ciel. Maintenant je vous invite à pleurer, vous et mes autres serviteurs; car c'est par les pleurs et une humble et continuelle oraison que je veux faire miséricorde au monde. »

A ces communications divines, l'âme répondit : « Grâces vous soient rendues, ô Père éternel, de ce que vous ne m'avez point dédaignée, moi votre créature, ni rejeté mes désirs. Lumière, vous n'avez point fait attention à mes ténèbres; vie, vous n'avez point considéré que je suis morte; médecin, vous n'avez point dédaigné mon infirmité; pureté éternelle, ma saleté et ma misère; infini, moi qui suis finie; sagesse, moi qui suis folie; malgré tous ces maux et défauts innombrables, ainsi qu'une infinité d'autres qui sont en moi, votre sagesse ne m'a point méprisée non plus que votre beauté, votre clémence, votre infini bien. Au contraire, dans votre lumière, vous m'avez donné la lumière; dans votre sagesse, j'ai connu la vérité; dans votre clémence, j'ai trouvé l'amour de vous et du prochain. Qui vous y a obligé? Non mes vertus, mais votre charité seule. Puisse ce même amour vous contraindre à éclairer l'œil de mon intelligence de la lumière de la foi, afin que je connaisse et comprenne votre vérité qui m'a été manifestée. Donnez-moi que ma mémoire soit capable de retenir vos bienfaits, que ma volonté s'embrase du feu de votre charité, qui fasse verser à mon corps le sang, par amour de celui que vous avez versé, et que, par la clef de l'obéissance, j'ouvre la porte du Ciel. Je vous demande cordialement la même chose pour toute créature raisonnable, en général et en particulier, et pour le corps mystique de la sainte Église. Je confesse que vous m'avez aimée avant que je fusse, et que vous m'aimez d'une manière ineffable, comme un homme qui devient insensé par excès d'amour.

» O Trinité éternelle! ô Déité, qui, par l'union de la nature divine, avez fait valoir le Sang de votre Fils unique! Trinité éternelle, vous êtes une mer profonde, où plus je cherche, plus je trouve; et plus je trouve, plus je vous cherche. Vous rassasiez d'une manière insatiable, parce que, dans votre abîme, vous rassasiez l'âme de telle sorte qu'elle demeure toujours affamée de

Digitized by Google

vous, Trinité éternelle, désirant vous voir lumineusement dans votre lumière. Comme le cerf altéré désire la fontaine d'eau vive, ainsi mon âme désire sortir de la prison de ce corps ténébreux, et vous voir dans la vérité, comme vous êtes. Oh! combien de temps sera cachée votre face à mes yeux! O Trinité éternelle, feu et abîme de charité, dissipez le nuage de mon corps! car la connaissance que vous m'avez donnée de vous, dans la vérité, me contraint à désirer de laisser la pesanteur de mon corps et de donner ma vie pour la gloire de votre Nom, parce que, avec la lumière de l'intelligence, j'ai vu dans votre lumière votre abîme et la beauté de votre créature. C'est pourquoi, ô Trinité éternelle, me regardant moi-même en vous, je me suis vue votre image; vous, Père éternel, me donnant de votre puissance et de votre sagesse dans l'intellect, laquelle sagesse est appropriée à votre Fils unique; le Saint-Esprit, qui procède de vous et de votre Fils, m'a donné la volonté, qui me rend capable d'aimer. Car vous, ô Trinité éternelle, êtes le Créateur, et moi votre créature; j'ai connu, par la nouvelle création que vous m'avez faite au Sang de votre Fils unique, que vous avez été épris de la beauté de votre créature.

» O abîme! ô Déité éternelle! ô mer profonde! que pouviez-vous me donner de plus que vous-même? Vous êtes le feu qui brûle toujours et ne se consume pas; vous êtes un feu qui consumez dans votre ardeur tout l'amour-propre de l'âme; vous êtes un feu qui ôtez toute froideur; vous éclairez toutes les intelligences, et par votre lumière vous m'avez fait connaître la vérité. Vous êtes cette lumière au-dessus de toute lumière, avec laquelle vous donnez à l'œil de l'esprit une lumière surnaturelle en si grande abondance et perfection que vous éclairez la lumière même de la foi; c'est dans cette foi que mon âme a la vie, dans cette lumière qu'elle a reçu la lumière, qui est vous. Car, dans la lumière de la foi j'acquiers la sagesse dans la sagesse de votre Fils unique; dans la lumière de la foi, je deviens forte et constante, et je persévère; dans la lumière de la foi, j'espère que vous ne me laisserez pas succomber en chemin. Cette lumière m'enseigne la route : sans elle je marcherais dans les ténèbres; c'est pourquoi, Père éternel,

Digitized by Google

je vous ai prié de m'éclairer de la lumière de la très-sainte foi. Véritablement, cette lumière est un océan qui nourrit l'âme en vous, océan pacifique, Trinité éternelle. L'eau de cet océan n'est point troublée : aussi ne donne-t-elle point la crainte, mais la connaissance de la vérité; elle est distillée, et manifeste les choses occultes. C'est pourquoi, où abonde la très-abondante lumière de votre foi, elle certifie l'âme de ce qu'elle croit. C'est un miroir, suivant ce que vous me faites connaître, ô Trinité éternelle; lorsque j'y regarde, en le tenant par la main de l'amour, il me représente moi-même en vous, qui suis votre créature, et vous en moi, par l'union que vous avez faite de la divinité avec notre humanité. Dans cette lumière, je vous représente à moi et je vous connais, bien suprême et infini; bien au-dessus de tout bien, bienheureux, bien incompréhensible, bien inestimable; beauté au-dessus de toute beauté; sagesse au-dessus de toute sagesse, car vous êtes la sagesse même [1]. »

C'est à cette surnaturelle et vivante théologie que sainte Catherine de Sienne se trouvait élevée dans ses extases. On y voit l'accomplissement de cette promesse du Sauveur : « Qui a mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime. Or, qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui moi-même. Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous y ferons notre demeure [2]. »

Sentant que sa dernière heure était proche, Catherine fit à ses enfants spirituels de l'un et de l'autre sexe, qui l'avaient suivie à Rome, une dernière exhortation, où elle leur recommanda l'abnégation de soi-même, l'application à l'oraison, la promptitude de l'obéissance, la fuite des jugements téméraires, la confiance en Dieu, la charité mutuelle, et surtout un grand zèle pour la réformation de l'Église et pour le Vicaire du Christ. Elle confessa que, depuis sept ans surtout, elle n'avait cessé de prier pour cette cause et de souffrir à cette fin dans son corps des douleurs humainement intolérables, comme autrefois Job, douleurs qui redoublaient dans le moment même où elle en parlait. Enfin, après avoir mis ordre

[1] *Acta Sanct.*, 30 april. *Vita S. Cath. Sen.*, c. XII. — [2] *Joan.*, XIV, 21 et 23.

Digitized by Google

à tout, elle demanda pardon et fit ses derniers adieux à chacun, reçut les Sacrements de l'Église avec l'indulgence plénière, et mourut le 27 avril 1380, à l'âge de trente-trois ans. Elle fut enterrée dans l'église de la Minerve, où l'on garde encore son corps sous un autel. Son crâne est chez les Dominicains de Sienne. On voit dans la même ville sa maison, ses instruments de pénitence et quelques autres reliques. Sa vie fut écrite par Raymond de Capoue, son confesseur, qui fut depuis général des Dominicains. Elle a été canonisée par le Pape Pie II en 1461. Urbain VIII transféra sa fête au 30 avril. Outre le *Traité de l'obéissance,* que nous avons de sainte Catherine de Sienne, nous en avons encore un de la discrétion, un second de l'oraison et un troisième de la Providence. C'est le même fond de théologie mystique.

(ROHRBACHER.)

SAINT EUTROPE,

PREMIER ÉVÊQUE DE SAINTES, MARTYR.

On raconte, dit saint Grégoire de Tours, que saint Eutrope fut envoyé à la fin du Ier siècle par le saint Pape Clément dans les Gaules, après lui avoir conféré l'épiscopat. Il remplit dignement les devoirs de son ministère dans la ville de Saintes et dans ses environs, prêcha la foi aux infidèles, que l'ennemi du salut rendit incrédules aux paroles du saint Évêque; il soutint ensuite pour la foi de grands combats, mais ses auditeurs, entraînés par le démon, lui brisèrent la tête, et firent disparaître ses reliques.

On lit aussi dans saint Grégoire de Tours, que saint Pallade, évêque de Saintes (qui assista au quatrième Concile de Paris et au deuxième de Mâcon, dans le VIe siècle), ayant fait bâtir une église sous le patronage de saint Eutrope, voulut y faire transporter ses reliques, qu'on avait retrouvées; qu'il invita plusieurs abbés à cette translation, et qu'en ouvrant le cercueil on aperçut un coup de hâche à la tête du Saint; qu'enfin, la nuit suivante, saint Eutrope apparut à deux des vénérables abbés et leur dit que c'était par ce coup qu'il avait terminé sa vie. Ce qui attesta son martyre.

Ses reliques furent dispersées par les huguenots, mais sa tête

Digitized by Google

fut sauvée et emportée à Bordeaux. Après les troubles du XVI^e^ siècle, elle fut rapportée à Saintes.

Saint Eutrope est surtout invoqué contre l'hydropisie.

SAINT MAXIME,

MARCHAND ET MARTYR.

Entre les Martyrs que fit la persécution de Décius, on cite un honnête marchand qui était chrétien, et vivait en paix dans une ville d'Asie qu'on ne nomme pas. Il fut arrêté et conduit au proconsul Optimus, accusé de refuser l'encens aux dieux de l'empire.

Le proconsul lui demanda son nom, puis il reprit : De quelle condition êtes vous?

Maxime répondit : De condition libre, mais serviteur de Jésus-Christ.

— Quelle est votre profession?

— Je suis un homme du peuple, et je vis de mon commerce.

— Êtes-vous Chrétien?

— Oui, je le suis, quoique pécheur.

— Avez-vous connaissance des édits récemment publiés?

— Quels édits? et que portent-ils?

— Ils portent que tous les Chrétiens doivent renoncer à leurs superstitions, reconnaître et révérer le vrai prince, à qui tout obéit, et adorer ses dieux.

— Je connais cet édit impie, et c'est lui qui m'a poussé à confesser publiquement ma religion.

— Puisque vous êtes informé de la teneur des édits, sacrifiez donc aux dieux.

— Je ne sacrifie qu'à un seul Dieu, et je me félicite de lui avoir sacrifié dès ma jeunesse.

— Sacrifiez pour sauver votre vie, s'écria le proconsul, car je vous déclare que si vous n'obéissez pas, je vous ferai mourir dans les tourments.

— C'est ce que j'ai toujours désiré. Je ne me suis fait connaître que pour avoir l'occasion de quitter promptement cette misérable vie, pour en posséder une autre qui sera éternelle.

Digitized by Google

Le proconsul lui fit donner plusieurs coups de bâtons, en lui disant : Sacrifiez, Maxime, sacrifiez pour échapper aux tourments.

— Ce qu'on souffre pour le nom de Jésus-Christ, répliqua Maxime, n'est pas un tourment, c'est une vraie consolation ; mais si j'avais le malheur de m'écarter de ce qui est prescrit dans l'Évangile, ce serait alors que je devrais m'attendre à des supplices éternels. — Le proconsul, irrité de sa résistance, ordonna qu'il fût étendu sur le chevalet ; et pendant qu'on le tourmentait, il lui répétait souvent ces paroles : Renonce, misérable, à cet entêtement insensé, et sacrifie enfin pour sauver ta vie.

— Je la perdrais en sacrifiant, et c'est pour la conserver que je ne sacrifie pas. Vos bâtons, vos ongles de fer, votre feu, ne me causeront aucune douleur, parce que la grâce de Jésus-Christ est en moi ; elle me délivrera de vos mains, pour me mettre en possession du bonheur dont jouissent tant de Saints, qui, dans le même combat, ont triomphé de votre cruauté ; et c'est par la vertu de leurs prières que j'obtiens cette force et ce courage que vous voyez en moi.

Le proconsul, désespérant de pouvoir vaincre le soldat de Jésus-Christ, prononça la sentence suivante : « J'ordonne que Maxime, qui a refusé d'obéir aux édits, soit lapidé, pour servir d'exemple aux Chrétiens. » Maxime fut aussitôt enlevé par une troupe de satellites, qui le conduisirent hors de la ville, où ils l'assommèrent à coups de pierres. Son martyre arriva en 250 ou 251.

Saint Maxime est honoré par les Grecs le 14 de mai, qui fut le jour de sa mort. Il est nommé le 30 avril dans le martyrologe romain.

SAINT JACQUES, SAINT MARIEN ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

Nous savons que saint Jacques était diacre et saint Marien lecteur, mais nous ignorons leur patrie et à quelle Église ils appartenaient. Ils se rendirent en Numidie et s'arrêtèrent dans

Digitized by Google

un village nommé Muguas, à peu de distance de Cirta. On persécutait alors violemment les Chrétiens dans cette province, et le préfet qui en était le gouverneur les détestait tellement qu'il faisait ramener de l'exil ceux qui y avaient été envoyés dans les persécutions précédentes, pour les condamner de nouveau. Aussi les deux Saints reconnurent que le moment approchait où ils pourraient gagner la couronne du martyre, qu'ils désiraient tant.

Étant à Muguas, ils virent à leurs passages les deux saints évêques Agapius et Secondinus, que le préfet avait rappelés pour leur faire subir une nouvelle condamnation, et leur entretien les laissa plus que jamais disposés l'un et l'autre à sacrifier leur vie pour la foi. Deux jours s'étaient à peine écoulés que des soldats vinrent saisir Jacques et Marien, et les conduisirent à Cirta. A la vue de leurs chaînes, quelques Chrétiens fidèles enviaient leur sort et les encourageaient à être inébranlables. Les idolâtres qui s'en aperçurent leur demandèrent s'ils étaient aussi Chrétiens, et sur la réponse affirmative, les chargèrent de chaînes. Ces Chrétiens obtinrent le triomphe du martyre même avant les deux Saints. Ceux-ci comparurent devant les magistrats de Cirta : saint Jacques confessa hardiment qu'il était non-seulement Chrétien, mais diacre, quoiqu'il n'ignorât pas qu'il y avait peine de mort contre les diacres. Saint Marien fut ensuite condamné à un supplice très-cruel ; car on le suspendit en l'air lié par l'extrémité des doigts, et de plus on lui attacha aux pieds de grands poids, tellement que le Saint en eut les os disloqués et les entrailles bouleversées. Mais il montra une fermeté inébranlable dans ces tourments, après lesquels on le remit en prison avec saint Jacques et leurs compagnons.

Saint Marien reçut dans sa prison une puissante consolation : il eut une vision qu'il raconta de la manière suivante : « J'ai vu un grand tribunal sur lequel siégeait un juge. Il y avait un échafaud où l'on faisait monter plusieurs confesseurs que ce juge condamnait à la mort. Alors, appelé moi-même sur cet échafaud, j'aperçus auprès du juge saint Cyprien, qui m'aidait à monter, et me disait en souriant : *Viens, et prends place auprès de moi.* Le

Digitized by Google

juge se leva, et nous retournâmes avec lui au prétoire. Avant d'y arriver, nous passâmes par un lieu très-agréable, environné de grands arbres, au milieu desquels se trouvait une source limpide. Le juge disparut; Cyprien prit de cette eau, en but, m'en offrit, et j'en bus moi-même avec beaucoup de plaisir; et la vision disparut. » Saint Jacques, à ce récit, se rappela qu'il avait eu une vision semblable, et ils en conclurent l'un et l'autre que leur martyre approchait. Ils comparurent encore devant les magistrats, qui les renvoyèrent, ainsi que plusieurs autres Chrétiens, devant le proconsul de la province; ils le trouvèrent occupé à juger et à faire mourir les Chrétiens. Là, saint Jacques vit, en dormant, Agapius, un des saints Évêques dont nous avons parlé, qui avait déjà obtenu la couronne du martyre, et qui lui disait : « Soyez contents, vous et votre compagnon, demain vous serez avec nous. » En effet, le jour suivant, le président prononça la sentence de mort contre saint Jacques, saint Marien et leurs compagnons.

Pour l'exécution de la sentence, on avait choisi une vallée environnée de petites collines au milieu de laquelle coulait un fleuve. Les condamnés étant en grand nombre, on les mit en ligne le long du fleuve, afin que le bourreau fît plus promptement tomber leur tête, et que leurs corps, jetés dans le fleuve, ne laissassent pas de traces d'une pareille boucherie. Tous les saints Martyrs, les yeux bandés, attendaient le coup de la mort, et s'entretenaient ensemble. Les uns disaient qu'ils voyaient dans les airs des jeunes gens couverts de robes blanches, montés sur des chevaux plus blancs que la neige; d'autres qu'ils entendaient le bruit des chevaux et leurs hennissements; mais saint Marien dit qu'il voyait la punition que Dieu préparait à ceux qui répandent le sang innocent. Lorsque les Saints eurent consommé leur sacrifice, la mère de saint Marien, transportée d'allégresse et glorieuse d'être la mère d'un Martyr, ne se lassait pas de baiser le cou de son fils séparé de sa tête. Saint Augustin donne beaucoup de louanges à cette mère chrétienne; mais plus encore l'auteur qui nous a transmis la narration du martyre de ces Saints, et qui fut témoin lui-même de leurs

Digitized by Google

combats et compagnon de leur prison. Ce martyre arriva l'an 259 ou 260.

SAINT LAURENT DE NOVARE,

MARTYR.

C'était, au IVe siècle, un prêtre qui prêchait à Novare et dans les environs de cette ville, s'occupant surtout de la conversion des païens, qui étaient encore en très-grand nombre. Il était toujours entouré d'enfants, qu'il instruisait et dirigeait dans la foi chrétienne. Or, un jour qu'il faisait de généreux efforts pour obtenir des Novarais qu'ils renonçassent au culte que cette ville égarée rendait à un mausolée resté dans le voisinage, les misérables se jetèrent sur lui et l'assommèrent. Ce qui augmenta l'horreur de ce meurtre, c'est que quelques enfants qui accompagnaient le Martyr, ayant voulu prendre sa défense, furent massacrés avec lui.

SAINT SÉVÈRE,

ÉVÊQUE DE NAPLES.

Ce saint Prélat, élevé sur le siége épiscopal de Naples, au commencement du Ve siècle, se rendit célèbre par les miracles que Dieu lui accorda. L'un fut la résurrection d'un mort, qu'il obtint par sa prière, pour confondre l'imposture d'un malhonnête homme qui exigeait d'une pauvre veuve le paiement d'une dette que son mari avait acquittée, et qui fut expulsé de Naples. Saint Sévère est honoré le 30 avril.

SAINT PULCHRONE,

ÉVÊQUE DE VERDUN.

Saint Pulchrone, cinquième évêque de Verdun, était disciple de saint Loup de Troyes. A l'exemple de son maître, il releva les églises de sa ville, que le passage d'Attila avait détruites. Il bâtit une belle cathédrale, autour de laquelle il réunit son clergé; il dédia cette église à la très-sainte Vierge, et il établit la vie de communauté entre ses chanoines. Il mourut en 460, et ses mi-

Digitized by Google

racles ayant attesté sa sainteté, ses reliques furent mises dans une belle châsse, qui plus tard fut gardée dans l'abbaye de Saint-Vannes.

SAINT MICOMER.

A peu de distance de Tonnerre, en Champagne, est une assez petite chapelle, dédiée à saint Loup, évêque; on y voit le tombeau d'un Saint qui n'est guère connu que dans ce pays, et qui s'appelle saint Micomer. Une Vie particulière de ce Saint, imprimée au XVII^e^ siècle, nous apprend qu'il était né en Irlande, descendant des rois de cette île; mais que ses parents avaient eu le malheur d'être séduits par les hérétiques pélagiens. Saint Germain, évêque d'Auxerre, qui vivait au V^e^ siècle, étant allé en Angleterre, trouva saint Micomer à Oxfort; il disputa contre lui, vint à bout de le convertir, et l'amena avec lui en France. Ayant achevé de l'instruire, de concert avec saint Loup, évêque de Troyes, ils le renvoyèrent dans les îles de la Grande-Bretagne. Saint Germain y retourna lui-même, et ils achevèrent de réduire, pour cette fois, ce pays à la foi catholique, dont les Anglais et les Irlandais s'étaient écartés.

Saint Micomer étant encore revenu, pour la dernière fois, en France, fut, dit-on, chanoine et prévôt du chapitre d'Auxerre. Il accompagna ensuite saint Germain et saint Loup à un Concile dans les Gaules, en 429; il était présidé par saint Hilaire d'Arles, et l'empereur Valentinien III y assistait. Saint Micomer et saint Loup, retournant dans leurs Églises, s'arrêtèrent au château de Tonnerre, alors occupé par un seigneur nommé Hilarias, et sa femme Quieta, personnages plus respectables encore par leur piété que par leur rang.

Les saints voyageurs furent reçus dans ce château avec beaucoup d'honneur; mais saint Micomer y tomba malade et y mourut. Saint Loup prit soin de ses funérailles, et l'ensevelit, à ce qu'on croit, dans le tombeau que l'on voyait encore au XVII^e^ siècle dans la chapelle de Saint-Loup, près de Tonnerre.

On raconte que saint Germain, repassant par Tonnerre

Digitized by Google

quelque temps après la mort du prévôt de son chapitre, voulut visiter sa sépulture; on l'y conduisit, et ce saint Évêque, animé de cette foi qui fait les miracles, apostropha son disciple, mort déjà depuis assez longtemps : « Micomer, lui dit-il, réveille-toi, sors du tombeau; j'apprends que l'hérésie et la révolte causent de nouveaux désordres en Angleterre et en Irlande. »

Alors on entendit un voix sépulcrale qui répondit : « Tranquillisez-vous, mon Père, et reposez-vous sur la Providence divine; les maux qu'éprouvent l'Angleterre et l'Irlande cesseront bientôt. » Mais ce récit est fort incertain.

Plusieurs miracles ayant été opérés à son intercession, les seigneurs de Tonnerre firent élever sur le tombeau de saint Micomer une belle et grande église; et l'on croit que ce fut saint Loup, archevêque de Sens, qui vivait sous Clotaire II, au VII^e^ siècle, qui la consacra; de là vient qu'on s'est accoutumé à l'appeler du nom de son constructeur, et non de celui de son patron. Les ravages des Normands et ceux des Anglais l'ont réduite à l'état de simple chapelle.

SAINT AMMON.

En 429, saint Germain d'Auxerre, chargé par les Prélats des Gaules d'aller combattre le pélagianisme qui envahissait la Grande-Bretagne, la délivra de cette plaie; mais l'hérésie ayant osé reparaître dix-huit ans plus tard, il y retourna et parvint à extirper entièrement l'erreur. Il avait une sœur, épouse d'un prince de l'Armorique. Le célèbre Prélat vint la visiter, en partant pour l'Angleterre. Un grand nombre de pieux personnages religieux, sous la conduite de saint Cadvan, les neveux de saint Germain et beaucoup d'autres nobles bretons accompagnèrent le défenseur de la vérité et secondèrent ses efforts pour la rendre victorieuse. Tous ces serviteurs de Dieu fondèrent dans la province de Galles des temples qui les ont vénérés comme Saints et qui prirent leurs noms.

La *Biographie galloise,* publiée en 1803 par Orven, signale

Digitized by Google

la plupart d'entre eux, cite souvent leur généalogie et le lieu qui conserve leur tombeau. Elle énumère au moins trente de ceux qui concoururent à ces triomphes religieux. Parmi eux figure le père de saint Samson II. C'est Ammon le Noir, fils d'Emyr l'Armoricain. Il était prince de Gwarec, dans la Petite-Bretagne. Anne, son épouse, avait pour père Meirig, fils de Tewdrig, roi de Glamorgan, nommé dans l'histoire Uther, tête de dragon, et père du fameux roi Arthur.

Après la mission de saint Germain, Ammon, son neveu, qui avait contribué puissamment au succès, se retira à Lan-Iltut-Vaur, aujourd'hui Lantwit, dans le comté de Glamorgan. Il y finit ses jours dans la pratique des vertus chrétiennes, et fut honoré comme Saint dans le pays de Galles.

SAINT HAMON OU AYMON,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE CÎTEAUX.

Né dans le diocèse de Rennes, vers 1101, de parents qui l'élevèrent dans l'amour de Dieu, il fit d'excellentes études; et pour consacrer ses talents remarquables à Celui qui est la source de la science et de la vertu, il entra au noviciat de Savigny, dans le diocèse d'Avranches. Soupçonné d'avoir la lèpre et craignant un renvoi, il obtint d'aller donner des soins à deux religieux frappés de ce mal et relégués dans un logement nommé le Désert. Il les servit avec un zèle admirable; et malgré tout ce que leur maladie avait de répugnant, il leur lavait les pieds et les embrassait avec tendresse. Mais sa principale occupation était de prier jour et nuit.

On sut enfin qu'il n'était pas lépreux, et on l'admit à faire profession. Sa ferveur augmenta tellement que son abbé, saint Geoffroy, le fit élever à la prêtrise et le chargea de confesser la communauté. Bientôt sa réputation se répandit dans les couvents de la province : il fut souvent appelé à les assister dans leurs besoins spirituels. Il dirigeait aussi dans les voies du salut beaucoup de gens du monde. Il avait soin de les recommander à Dieu tous les jours au saint Sacrifice, qu'il offrait avec une piété

Digitized by Google

touchante. Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie plein de considération pour ce prêtre charitable, confirma à sa demande les priviléges de Savigny.

Hamon eut la direction des Frères convers de cette abbaye et leur donna les soins les plus tendres et les plus constants. Il exerça, pour les éclairer et les porter à la persévérance, le talent de persuader, qu'il possédait à un degré éminent. Il s'en servit aussi pour déterminer Guillaume de Toulouse à embrasser la vie religieuse à Savigny. Il triompha des irrésolutions de ce fameux docteur de Caen que plusieurs abbés de l'Ordre de Cîteaux n'avaient pu vaincre, et alla lui-même mettre ordre à ses affaires.

Hamon avait une dévotion particulière pour les reliques des Saints, et faisait construire des oratoires en leur honneur. Il se délassait de ses autres occupations par la composition d'ouvrages en faveur de la religion, et douze volumes manuscrits de ses Œuvres, que l'on conservait à Savigny, attestaient son savoir et sa constance.

Sa patience fut éprouvée par une maladie qui ne lui permettait pas de rester couché. Il souffrit avec une résignation édifiante ce tourment, auquel se joignit bientôt la crainte que lui causaient les approches de la mort. Cet homme sans reproche, et qui semblait devoir être sans peur, s'humilia devant Dieu et fut consolé. Il mourut saintement le 30 avril 1173.

SAINT HAMON LE CHEVALIER.

On sait seulement que les habitants de Plescop, diocèse de Vannes, trouvèrent, en 1456, dans des broussailles le corps de saint Hamon, chevalier breton, qu'on le leva avec pompe et qu'on bâtit en cet endroit une chapelle en son honneur.

Digitized by Google

SAINTE HOÏLDE OU SAINTE HOU,

VIERGE.

Elle reçut le jour au v^e^ siècle, de parents illustres par leur naissance et recommandables par leurs vertus chrétiennes. Son père, qui s'appelait Sigmare, avait la qualité de comte de Perthois, partie de la Champagne sur les confins de la Lorraine et du Barrois. Sa mère portait le nom de Leutrade, et ne le cédait point à son mari par l'illustration de ses aïeux et par l'éclat de ses vertus. Ils eurent sept filles, Amée, Hoïlde, Menehoud, Lutrude, Puisinne, Procule et Libre ou Francigine. Ils eurent un très-grand soin de leur éducation. Non-seulement ils leur donnèrent de sages directeurs pour les instruire dans la science du salut, mais ils veillaient encore eux-mêmes à ces instructions et à toute leur conduite.

Parmi ces vierges chrétiennes se distinguèrent Amée, Hoïlde et Menehoud. Éclairées des lumières de l'Esprit saint, elles comprirent la vanité et la méchanceté du monde, et méprisant ses charmes, elles résolurent de l'abandonner, de renoncer au mariage et de se consacrer à Dieu dans le monastère de Perthe. Saint Alpin, alors évêque de Châlons-sur-Marne, visitant son diocèse, vint exercer son ministère dans la petite ville de Perthe. Sygmare et Leutrade lui présentèrent leurs filles et lui communiquèrent le dessein qu'elles avaient conçu. Le Saint leur fit une instruction à cet égard et leur mit devant les yeux toutes les difficultés qu'elles pourraient essuyer dans l'état de virginité, qui était un martyre continuel. Enfin le Pontife, voyant la constance de leur résolution et la fermeté de leur courage, les consacra à Dieu et leur donna le voile de religieuse.

Ces vierges vécurent depuis dans la sainteté la plus éminente et dans la plus exacte observation de leurs règles, et y persévérèrent jusqu'à la mort. Le corps de sainte Hoïlde demeura à Perthe jusqu'au xii^e^ siècle. Vers 1159, Henri I^er^, comte de Champagne, eut une vision ; il lui sembla qu'il était tombé dans un puits, d'où il fut retiré par sainte Hoïlde. Le lendemain il fit informer pour savoir qui était cette Sainte, en quel lieu elle avait

Digitized by Google

vécu, et où son corps était inhumé. Après ces informations, il fit rechercher le corps de la Sainte et le fit transporter avec honneur dans l'église de Saint-Étienne de Troyes, qu'il avait fait bâtir, et où il est aujourd'hui conservé. Il se fit plusieurs miracles lors de cette translation et depuis encore. Quelque temps après, sur le bruit de ces prodiges, la comtesse de Bar demanda des reliques de sainte Hoïlde. On détacha un bras du corps saint en sa faveur, et elle le déposa dans l'église des religieuses de l'Ordre de Cîteaux, qui porte aujourd'hui le nom de la Sainte. Elle a souvent été invoquée par les Troyens dans les calamités publiques, et principalement dans les temps d'inondation, de sècheresse et dans les incendies, où l'on a quelquefois porté ses reliques.

SAINT DIRIÉ OU DIZIÉ.

Saint Dirié ou Dizié (Desideratus) était un saint prêtre qui se retira dans une cellule du monastère de Gourdon; il y vécut saintement, et mourut l'an 590. Saint Grégoire de Tours rapporte qu'on l'invoquait contre le mal de dents. Ses reliques furent transportées deux siècles plus tard à Châlon-sur-Saône, où elles étaient visitées dans l'hôpital des lépreux.

SAINTE ONENNE,

VIERGE.

Née en Bretagne du roi Hoël III et de la reine Pritel, vers 604, sainte Onenne mena une vie retirée à quatre cents pas au nord du bourg de Tréhorentène, et à cent de la fontaine qui lui est consacrée. Son château était tout en briques, même la couverture. Dans l'emplacement, on trouve des briques d'une dimension et d'une forme extraordinaires. Deux statues en bois représentent la Sainte : l'ancienne la montre couchée, les mains jointes, mourant d'hydropisie. Une vitre coloriée la figurait en vêtements très-simples. Elle a été perdue à la reconstruction de l'église. La nouvelle statue s'élève du côté de l'Évangile, couronnée, la palme en main et couverte d'un manteau semé d'hermines. Sainte Onenne mourut vers 630. Elle se fit enterrer parmi les

Digitized by Google

pauvres, près la dernière porte ; et un recteur ayant trouvé sa châsse en plomb, la fit transporter ailleurs, il y a plus de cent ans.

On a une grande dévotion pour la vierge royale. On vient même de bien loin et en toute saison l'invoquer contre l'hydropisie. De nombreux prodiges attestent son pouvoir charitable. Elle est honorée le même jour que saint Eutrope de Saintes, premier patron de Tréhorentène, dont elle est patronne secondaire.

SAINTE HILDEGARDE,

ÉPOUSE DE CHARLEMAGNE.

Illustre par le rang qu'elle tenait dans le monde, plus illustre encore par sa piété, qu'elle sut conserver au milieu des écueils de la cour, Hildegarde donna sur le premier trône de l'Europe l'exemple des plus grandes vertus. Elle sut préserver son cœur des funestes contagions qui se répandent dans le monde et surtout dans les positions de qui on attend de bons exemples. Elle n'usa de l'autorité qu'elle avait sur son entourage que pour y faire aimer la vertu.

Dieu bénit son union avec Charlemagne en lui donnant une heureuse fécondité. Pendant les douze années qu'elle vécut dans le mariage, les enfants qu'elle mit au monde étaient au nombre de neuf, dont six lui survécurent. Elle fonda des monastères et fit d'autres œuvres saintes. La monarchie de Charlemagne fit son deuil, car elle était aimée et vénérée de tous. Le monde avait admiré en elle les plus heureuses qualités et toutes les vertus qui honorent la piété. Sa mort toute sainte eut lieu le 30 avril de l'année 783. Elle fut enterrée à Metz, où se trouvaient déjà les tombes de plusieurs princesses de sa race. On l'honora aussitôt comme Sainte, et Charlemagne lui éleva un glorieux mausolée.

SAINT SWIDBERT LE JEUNE,

ÉVÊQUE DE WERDEN.

Ce saint Swidbert est surnommé le Jeune pour le distinguer de saint Swidbert l'Ancien, qui fut l'Apôtre de la Frise, et qui est honoré le 1er mars.

Digitized by Google

Swidbert le Jeune était, dit-on, d'origine anglaise, et il avait embrassé l'état religieux dans son pays lorsqu'il apprit que Charlemagne venait de soumettre les Saxons. Il savait que ces populations étaient plongées dans d'abominables idolâtries, il obtint de son abbé la permission d'aller évangéliser ces peuplades égarées. Dieu bénit sa mission, et il eut la joie de baptizer un grand nombre de ces sombres idolâtres. Charlemagne, admirant les succès de son zèle et sa piété ardente, fit ériger Werden, de Westphalie, en évêché, et en nomma Swidbert le premier évêque. Il gouverna saintement son diocèse, augmentant chaque jour le nombre de ses conversions; et Dieu l'appela à lui le 30 avril de l'an 807, laissant une mémoire toujours vénérée.

SAINT FORANNAN,

ÉVÊQUE D'ARMAGH ET ABBÉ DE WASOUR.

Forannan, issu d'une noble et ancienne famille d'Irlande, qui portait encore le nom d'Écosse de son temps, vint au monde vers les dernières années du règne de Charles le Simple. Il fut élevé avec un soin tout extraordinaire dans les sciences divines et humaines; mais s'attachant particulièrement aux premières, il y apprit à aimer et à pratiquer l'humilité chrétienne, la pureté du corps et du cœur, la charité envers les pauvres et les affligés, le pardon et l'oubli des injures, la bienveillance envers les ennemis, le mépris des biens, des honneurs et des plaisirs de ce monde. Après avoir longtemps édifié les fidèles de son pays par l'exemple de ses rares vertus, il fut élevé à l'évêché d'Armagh, métropole de toute l'île appelée alors Domnach-Mor à cause de sa grande église. Mais comme il n'était pas moins éclairé que modeste et détaché de toute affection au monde, la vue des devoirs auxquels sa charge l'obligeait la lui fit regarder comme un fardeau trop pesant pour ses épaules : de sorte qu'après avoir consulté Dieu, il s'en déchargea peu de temps après, quitta son pays, et vint avec douze compagnons se rendre au monastère de Wasour, sur la Meuse, dans le diocèse de Liége, entre Dinant et Charlemont, villes qu'on a bâties depuis. A peine y fut-il reçu, que la grande réputation que sa vertu lui avait acquise en Irlande le fit choisir

Digitized by Google

par les religieux de la maison pour être leur abbé, vingt-trois ans après que la fondation en eut été faite par le comte Eilbert. On en conçut de grandes espérances pour le rétablissement de la discipline régulière, qui y était déchue par la négligence de l'abbé dernier mort, et dont on n'a pas jugé à propos même de conserver le nom. Cet homme avait succédé à Maccalan, ou Malcalen, et à Cadroë, dont la mémoire était en bénédiction dans ce monastère, qui les regardait comme ses instituteurs sous la règle de Saint-Benoît, et dont l'un avait été transféré à Saint-Clément de Metz, l'autre à Saint-Michel en Tierrache ; et Forannan, qui était ainsi le quatrième abbé, se proposa de suivre les traces marquées par ces deux saints personnages. Mais afin qu'il ne fît rien sans l'autorité et l'approbation de l'Église, le comte Eilbert, fondateur de la maison, voulut le mener lui-même à Rome[1] avec les autres Irlandais de sa compagnie. Le Pape Jean XIII approuva la démission qu'il avait faite de l'évêché d'Armagh, et le confirma abbé de Wasour. Mais comme cette abbaye venait d'être mise sous le patronage de l'Évêque de Metz, il conseilla à Forannan et à ses compagnons d'aller faire une retraite dans l'abbaye de Gorze, au pays messin, où la régularité monastique était alors dans un état très-florissant. Le Saint s'y considéra comme un novice, et s'y forma dans les voies de la perfection religieuse sous la discipline du célèbre abbé, le Bienheureux Jean. Il retourna ensuite à Wasour, comme un homme nouveau, avec ses compagnons, et en peu de temps il y fit changer toute la face de la communauté, dans laquelle il fit revivre l'esprit de saint Benoît, ou pour mieux parler, l'esprit de Jésus-Christ dans l'observation la plus pure des conseils de son Évangile. C'est à quoi il travailla avec une assiduité et un succès merveilleux pendant l'espace de près de douze ans, au bout desquels il alla recevoir la récompense de ses travaux et de la fidélité avec laquelle il avait servi Dieu toute sa vie.

Sa mort arriva le 30 d'avril de l'an 982, et Dieu ayant fait paraître aux hommes diverses marques sensibles de sa sainteté, les religieux de Wasour ne firent point difficulté de rendre un culte public à sa mémoire avec l'autorité des Évêques de Liége

[1] Il y retourna peut-être sous Benoît VII.

Digitized by Google

et de Metz, et à la sollicitation de Wibold, abbé de Stavelo. L'office de sa fête s'y est continué solennellement jusqu'en 1526, que les réformateurs du Bréviaire résolurent de le retrancher, parce que les Papes n'avaient pas mis Forannan au nombre des Saints et que son nom ne se trouvait point dans le martyrologe que lisait alors l'Église romaine. Cependant les religieux de Wasour, qui avaient pour se maintenir dans leur pratique l'usage de toute l'Église à l'égard d'une infinité de Saints qui se trouvaient dans le même cas que saint Forannan, crurent pouvoir conserver son office et rétablir son culte chez eux; en quoi ils ont été secondés par les martyrologes des Pays-Bas, de France et de l'Ordre de Saint-Benoît. Ils ont toujours conservé fort précieusement ses reliques dans leur église, sous un tombeau de marbre qui les tient renfermées dans un cercueil de plomb, d'où l'on n'en a démembré qu'un bras, que l'on garde dans le trésor de la sacristie.

SAINTE MATHILDE

REINE D'ANGLETERRE.

Mathilde était fille du roi d'Écosse Malcolm III et de sainte Marguerite de Hongrie, petite nièce du saint roi Edouard le Confesseur.

Née en 1070, elle avait été élevée par sa mère dans la piété la plus ferme et la plus tendre. Henri Ier, roi d'Angleterre, informé de ses vertus et de ses grâces, la demanda et l'obtint en mariage. Cette union eut lieu l'an 1096.

Mathilde fit éclater sur le trône les vertus qui avaient embelli ses jeunes années. Mère des pauvres, elle s'occupait d'eux constamment. Elle leur fonda à Londres trois grands hôpitaux. Chérie de son époux, elle ne se servit de l'ascendant qu'elle avait sur lui que pour faire fleurir la religion et la justice, et sous ses inspirations Henri Ier devint le plus vertueux des rois d'Angleterre.

Mathilde n'eut pas la douleur de survivre à son mari, qui vécut jusqu'à l'an 1135; Dieu l'avait retirée de ce monde en 1118. Elle fut enterrée à Westminster, auprès de la tombe de saint Édouard le Confesseur. On l'honore le 30 avril.

Digitized by Google

SAINT GUALFARD,

SELLIER, PUIS ERMITE.

Gualfard naquit, dit-on, à Augsbourg, de parents qui vivaient de leur travail et qui l'élevèrent pieusement. Ils lui firent apprendre le métier de sellier, et après son apprentissage, il se mit à voyager, vivant de son métier et menant partout une vie chrétienne. Laborieux, doux et calme, il employait le produit de ses travaux à soulager les pauvres, et sa grande sobriété lui laissait les moyens de faire partout des aumônes. Il assistait aux offices de l'Église, et quoi qu'il fît, en quelque lieu qu'il fût, il se maintenait constamment dans la présence de Dieu. Ses voyages le conduisirent en Italie, et il séjourna quelque temps à Vérone aux premières années du XII^e^ siècle. Sa ferveur croissant toujours, il vendit le peu qu'il possédait, le distribua aux pauvres, puis s'étant enfoncé dans une épaisse forêt, au-delà de l'Adige, il y vécut en ermite. Vingt ans après son départ, des pêcheurs le virent puisant de l'eau dans le fleuve; ils le ramenèrent malgré lui à Vérone. Les principaux de la ville et les pauvres lui firent promettre qu'il resterait désormais avec eux. Il y fut, avec une simplicité admirable, le modèle de toutes les vertus. Il mourut saintement le 30 avril 1127, et il est devenu le patron des selliers.

SAINT GENEST (GENISTUS),

MARTYR.

Né au village d'Ainac, de parents qui lui avaient fait donner une bonne et pieuse éducation, dans les environs de Cahors, Genest, décidé de bonne heure à quitter le monde, s'en alla au diocèse de Limoges, et se fixa dans l'abbaye de Beaulieu, où il voulait ne s'occuper que de gagner le Ciel. C'était au XI^e^ siècle. Lorsqu'il se crut affermi dans les voies qui mènent à Dieu, il vint revoir son village. Ses neveux, qui comptaient hériter de ses biens, se figurant qu'il allait les vendre pour en faire des aumônes, l'assassinèrent lâchement. Il fut enterré dans son village; et quelque temps après, sur les témoignages de sa sain-

Digitized by Google

teté, manifestée par les miracles opérés à son tombeau, les habitants d'Ainac lui dédièrent leur église en l'an 1200.

SAINT ADJUTEUR.

Heureux celui à qui le Seigneur a donné des parents assez persuadés des avantages d'une vie vraiment chrétienne pour ne trouver en eux aucun obstacle qui l'empêche de suivre les mouvements de la grâce, aussi loin qu'il lui est inspiré de le faire. Le Saint dont nous allons parler profita de cette facilité. Il était fils d'un gentilhomme de Normandie, de la famille des seigneurs de Vernon-sur-Seine. Il reçut une éducation conforme aux maximes évangéliques; ses parents eurent la joie de voir combien il répondit à leurs soins, et Dieu lui tournant de bonne heure le cœur du côté des choses célestes, ils ne s'opposèrent point à sa ferveur, et le laissèrent donner librement à son zèle toute son étendue. On peut juger des progrès que fit dans les voies de la justice une âme que l'innocence des mœurs rendait si susceptible des dons de Dieu, et que rien n'arrêtait dans sa course. Le jeune homme s'abandonna sans réserve aux rigueurs de la mortification, sans avoir égard aux délicatesses de son âge.

La valeur et le courage animaient son cœur, et il avait sur cela des exemples domestiques qui nourrissaient en lui ces sentiments; de sorte que, quand il apprit que les princes chrétiens se liguaient ensemble pour aller combattre les infidèles, il se résolut à les suivre dans une entreprise dont les intérêts de Jésus-Christ étaient l'objet, et se mit à la tête d'une compagnie de deux cents hommes, qu'il leva à ses dépens. Il donna partout des marques du mépris qu'il avait pour la vie, lorsqu'il s'agissait de l'exposer pour la défense de la religion. Il était toujours le premier et le plus ardent aux occasions les plus hasardeuses, et durant tout le temps qu'il fut dans les troupes, il se conserva fidèle à Dieu, sans que les exemples du dérèglement des autres fissent la moindre impression sur son cœur. Il se ménagea si peu dans les attaques, qu'il fut fait prisonnier par les barbares assez près de Jérusalem. Ils employèrent toutes sortes de

Digitized by Google

moyens pour le faire changer de religion, et plus ils virent en lui de résistance, plus ils lui firent souffrir de maux, afin de le rebuter; mais leurs efforts furent toujours inutiles, et rien ne fut capable de donner atteinte à la pureté de sa foi.

Après qu'il eut été délivré des mains des infidèles, il revint en France, résolu de quitter le monde et de renoncer à tous les faux attraits qui ne lui donnaient que du dégoût. Comme il était alors maître de ses biens, il en répandit une partie sur les pauvres, dont la misère excitait sa compassion, et donna l'autre à l'abbaye de Tiron, située dans le diocèse de Chartres. Il se retira dans cette abbaye, non-seulement pour y passer le reste de ses jours, mais pour s'y former aux exercices de la vie solitaire, qu'il voulait mener aux environs de la ville de Vernon, lieu de sa naissance. En effet, dès qu'il eut essayé ses forces dans ce monastère pendant une année, il vint sur les côteaux de cette petite ville, et y fit bâtir en l'honneur de sainte Madeleine une chapelle qu'il entoura de cinq ou six petites cellules, où se renfermèrent quelques personnes touchées du désir de se retirer comme lui. Il avait pris à Tiron l'habit monastique, et il était bien résolu d'en pratiquer la discipline dans sa retraite. Il se prescrivit des occupations qui partageaient son temps entre la prière et le travail; la pénitence animait toutes ses actions, la prière purifiait son cœur de plus en plus, et pour n'être point interrompu dans le cours de ses pratiques ferventes, il s'était interdit tout commerce avec les hommes, et ne se permettait pas seulement la vue d'aucune femme. Il goûtait les divines Écritures avec un plaisir sensible et trouvait dans ces Livres sacrés tout ce qu'il lui fallait pour s'affermir dans le détachement des choses périssables qu'il avait quittées, et dans l'amour des biens éternels qu'il espérait.

Mais pour ne point se reposer sur des méditations stériles, il joignait à la contemplation des vérités saintes la mortification du corps, et n'épargnait rien de ce qui pouvait l'abattre et le soumettre à la loi de l'esprit. Il prolongeait beaucoup ses abstinences, il ne mangeait que du pain et un peu de choux cuits dans de l'eau et du sel, et ne buvait jamais de vin. Le cilice ne sortait point de

Digitized by Google

dessus sa chair, et pour prendre son sommeil, il se couchait sur la terre nue. Quelquefois aux jours de fêtes ou lorsqu'il était obligé d'exercer l'hospitalité, il changeait quelque chose à sa manière de se nourrir, pour ne point effrayer ses hôtes et pour condescendre à l'infirmité humaine dans les autres. Ses habits étaient les plus grossiers, et lui duraient autant qu'il pouvait et que la bienséance lui permettait de les porter. Tout en lui respirait son amour pour la pauvreté, et le soulagement des pauvres lui était si cher que non-seulement il leur distribuait tout ce qu'on lui donnait pour lui-même, mais quand il n'avait plus rien, il suppléait de toutes les manières à ce qui pouvait contribuer à les secourir et à les consoler de leur indigence. Il continua dans les exercices de la vie solitaire plusieurs années sans rien changer à l'uniformité de ses pratiques; son zèle, loin de se ralentir, semblait s'accroître de jour en jour; tout était si bien réglé dans la disposition de son temps, que la prière, le travail et les bonnes œuvres ne se confondaient jamais ensemble, et ne se trouvaient jamais hors de l'ordre qui leur convenait : en sorte qu'il ne faisait rien qui ressentît ou le dégoût de son état, ou l'immortification de l'humeur. Après avoir atteint une extrême vieillesse, Dieu voulut lui donner la récompense de ses travaux, et il mourut dans une tranquillité parfaite. Il fut enterré dans la chapelle qu'il avait bâtie en l'honneur de sainte Madeleine, et cet ermitage est toujours demeuré un lieu consacré à la piété des fidèles.

SAINT ERKONWALD,

ÉVÊQUE DE LONDRES.

Erkonwald sortait d'une race illustre au VII^e^ siècle. On lui donne généralement pour père le pieux Annas, roi des Est-Angles. Il montra dès sa jeunesse beaucoup d'ardeur pour le service de Dieu. Entraîné par le désir de se dégager des embarras de ce monde, il quitta sa patrie et se retira chez les Saxons orientaux. Il employa ses biens, qui étaient considérables, à fonder deux monastères, l'un à Chertsey, dans le comté de Surrey, près de la Tamise, l'autre à Barking, dans le comté d'Essex. Celui-ci

Digitized by Google

était pour des religieuses, et Édilburge, sœur du Saint, en fut faite abbesse.

Erkonwald gouverna plusieurs années le monastère de Chertsey, où son éminente sainteté lui attirait un grand nombre de disciples. En 675, le roi Sebba le fit sortir de sa solitude pour l'élever sur le siége épiscopal de Londres; il fut sacré par saint Théodore de Cantorbéry. Il obtint de grands priviléges à l'église de Saint-Paul; il en augmenta aussi considérablement les revenus et les bâtiments. Son épiscopat fut de onze ans, selon son ancienne épitaphe. On l'enterra dans la cathédrale de Londres, où son tombeau devint célèbre par des miracles fréquents, comme nous l'apprenons de Bède et de Guillaume de Malmesbury. Le premier de ces deux auteurs rapporte que de son temps il s'opérait des guérisons miraculeuses par la vertu de ce qui avait servi aux usages du Saint, comme de sa litière et des morceaux que l'on en avait coupés.

Le corps de saint Erkonwald fut transporté dans un lieu plus honorable le 14 novembre 1148, et placé au-dessus du grand autel de la cathédrale, du côté de l'orient. On lit dans Dugdale une description détaillée de toutes les oblations dont la piété des fidèles avait enrichi la châsse du Saint. Le même auteur exprime vivement ses regrets sur la destruction de la magnifique église de Saint-Paul, qui était la gloire de la nation anglaise. Il peint fortement la fureur des schismatiques, qui mirent en pièces les monuments de tant d'hommes célèbres, et qui tirèrent du tombeau leurs ossements et leurs cendres. Dans cette barbare recherche, dit-il, on trouva le corps du saint roi Sebba, embaumé et enveloppé d'étoffes précieuses; on en trouva aussi plusieurs autres avec les habits de leur dignité. Mais à quoi aboutit l'infâme avidité des schismatiques? A trouver un ou deux anneaux avec leurs pierres et un calice de peu de valeur. On découvrit sous le chœur l'église souterraine de Sainte-Foi *(Sanctæ Fidis in cryptis)* qui avait été autrefois paroissiale.

Mais revenons à saint Erkonwald, dont nous ne savons rien autre chose, sinon que son corps disparut en 1533. Le P. Jérôme Porter dit, dans sa *Vie des Saints anglais*, qu'il fut enterré tout

Digitized by Google

au haut du chœur, auprès de la muraille, et il n'en est plus par depuis que l'église a été rebâtie.

LE BIENHEUREUX CHRISTIAN.

Le nom du Bienheureux Christian, si cher aux habitants de ville de Douai, rappelle une vie précieuse devant Dieu, ma presque entièrement inconnue aux hommes. Elle serait mêm tout-à-fait oubliée si les pieux souvenirs d'un peuple reconnai sant ne l'avaient conservée.

On ne connaît rien de sa naissance, de sa famille ni de ses pr mières années. Sa charité inépuisable envers les pauvres a été caractère distinctif de sa vie ; et une touchante tradition rapport que plus d'une fois Dieu daigna multiplier en sa faveur les pr visions qu'il destinait aux indigents. Peut-être faut-il rattacher cette tradition l'assertion de quelques anciens auteurs, qui on prétendu que les parents du Bienheureux Christian étaient bou langers, et que lui même avait préparé quelquefois de se propres mains les pains qu'il distribuait aux pauvres.

Quoi qu'il en soit de cette première partie de son existence, est certain que le Bienheureux Christian, ayant été plus tard or donné prêtre, fut attaché à la paroisse de Saint-Albin, et continu dans ce saint état les œuvres de religion et de charité qu'il avai pratiquées jusqu'à ce jour.

Quelque temps après sa mort, son corps fut renfermé dans un châsse de bois doré, et sa tête dans une boîte en airain. On por tait ces deux précieuses reliques, avec toutes les autres que pos sédait la ville de Douai, dans la procession annuelle que l'on fai sait autour des remparts, le dimanche avant le fête de saint Jean-Baptiste. De plus, il y avait à Douai une confrérie érigée sous le patronage et en l'honneur du Bienheureux Christian. Chaque année, le lundi de Pâques, on célébrait sa fête par des offices très-solennels dans l'église de Saint-Albin.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX PONCE DE BELLO-DISNARIO,

ABBÉ.

Nous copions ici Jacques Branche, dans sa *Vie des Saints et Saintes d'Auvergne et du Vélay*, au 30 avril :

« Ce bon abbé (huitième abbé de la Chaise-Dieu) ne se contenta pas de mortifier son corps par la rigueur des pénitences ordinaires de l'Ordre de Saint-Benoît; il le voulut encore affaiblir par le travail d'un voyage rigoureux qu'il entreprit à la Terre sainte, où il finit ses jours et fut enterré à la vallée de Josaphat, non loin du tombeau de la très-sainte Mère de Dieu. »

SAINT PÉRÉGRIN LATIOSI,

SERVITE.

Forli, ville de la Romagne, fut la patrie de saint Pérégrin; il y naquit en l'an 1265, d'une famille noble et ancienne. Quoiqu'il fût fils unique et chéri de ses parents, il eut néanmoins le courage de les quitter et de renoncer à toutes les espérances brillantes dont le monde lui offrait la perspective, pour entrer dans l'Ordre des Servites. Au milieu d'une fervente prière, la très-sainte Vierge lui avait apparu et lui avait fait connaître que c'était la volonté de Dieu; et la suite prouva bien qu'il ne s'était pas fait illusion à lui-même dans cette circonstance, car lorsqu'il reçut l'habit en présence de tous les religieux de la maison, ils virent avec admiration une lumière douce et éclatante, qui brillait autour de sa tête et qui était un présage non équivoque de sa sainteté future.

A l'âge de trente ans, Pérégrin fut envoyé par ses supérieurs à Forli, sa ville natale[1]. Il y passa le reste de ses jours dans les travaux, les veilles, les jeûnes et la prière. Sa mortification était

[1] Plusieurs auteurs affirment que Pérégrin fut d'abord un jeune homme d'un caractère violent qui donna un soufflet à saint Philippe Beniti, chargé par le Pape d'apaiser une sédition qui s'était excitée à Forli. La patience et la douceur du Saint le touchèrent; un entretien qu'il eut ensuite avec lui le convertit. Ce fait paraît certain, puisque le savant Prosper Lambertini, depuis Benoît XIV, le cite dans son avis pour la canonisation de saint Pérégrin; mais les leçons de son office n'en font aucune mention.

Digitized by Google

si grande que, pendant trente ans, on ne le vit jamais s'asseoir. Lorsqu'il était accablé de lassitude ou de sommeil, il s'appuyait contre une pierre qui lui servait alors de siége. Jamais il ne se coucha dans un lit, même pendant ses maladies. Il passait presque toutes les nuits en oraison et en pieuses méditations. Chaque jour il s'examinait avec soin, et s'approchait du tribunal de la pénitence; sa douleur alors était si vive qu'elle se manifestait par les larmes qu'il répandait.

Une des vertus qui brilla le plus dans ce serviteur de Dieu fut la patience. Il lui survint à la jambe un chancre, qui finit par être si infect que la mauvaise odeur en était presque insupportable pour tous ceux qui l'approchaient. Jamais il ne s'en plaignit; aussi ses concitoyens, frappés de cette patience invincible, l'appelaient-ils un nouveau Job. Les médecins ayant décidé de lui couper cette jambe, Pérégrin, pendant la nuit qui précéda le jour où devait se faire l'opération, se leva du lieu où il reposait, et se traînant comme il put, il se rendit au chapitre, où était placé un Crucifix que l'on conserve encore à Forli avec beaucoup de respect. Là, ayant prié avec une nouvelle ardeur, il s'endormit, et vit dans son sommeil Jésus-Christ, qui, étant descendu de la Croix, lui touchait la jambe. A son réveil, il la trouva parfaitement guérie. Les médecins, étant venus le matin pour faire l'amputation, en furent stupéfaits, et étant sortis du couvent, ils allèrent publier ce miracle dans toute la ville.

Le Saint, usé par ses pieux travaux et accablé d'années, éprouva à l'âge de quatre-vingts ans une courte fièvre, qui le fit passer du temps à l'éternité le 1er mai 1345. Bientôt plusieurs miracles, en montrant quel était son crédit auprès de Dieu, attirèrent les fidèles en foule à son tombeau. Son corps est conservé dans l'église des Servites de Forli. Les PP. Henschénius et Papebroch, Jésuites et continuateurs de Bollandus, qui visitèrent ses reliques en 1638, disent que ce corps saint est entier, et seulement desséché. Le Pape Paul V permit en 1609 à tout l'Ordre des Servites de faire l'office de saint Pérégrin, et le Pape Benoît XIII le canonisa formellement le 27 décembre 1726.

(Mgr DONEY.)

Digitized by Google

LA VÉNÉRABLE SŒUR MADELEINE DU BOIS,

CARMÉLITE.

Madeleine du Bois de Fontaines-Marans, dite de Saint-Joseph, est la première des Carmélites françaises qui soit morte en odeur de sainteté. Elle était fille d'Antoine du Bois, sieur de Fontaines-Marans, en Touraine, et de Marie Prud'homme, fille du sieur de Fontenay, en Brie, et sœur aînée de M^me^ la chancelière de Silleri, l'une et l'autre illustres par leur noblesse et par leurs vertus. Elle naquit à Paris le 18 mai 1578, et reçut au Baptême le nom de Madeleine. Le P. Hilarion de Coste rapporte une particularité de son enfance, qui peut paraître curieuse. On ne changera rien au style :

« Dès l'âge de quatre ans, elle fut prévenue de Dieu ; et en ce temps où les enfants n'ont point encore l'usage de raison, elle fit paraître qu'elle était raisonnable et pieuse tout à la fois. La grâce l'éleva de la terre dans le Ciel, et lui donna des sentiments de l'éternité. Car, étant seule sur la porte du logis de son père, à Paris, entre les bras de sa gouvernante, et voyant passer le corps d'un enfant qu'on portait en terre, elle fut touchée de cette cérémonie, et en demanda plus soigneusement que son âge ne portait l'explication à la gouvernante. Celle-ci, s'accommodant à sa capacité, lui dit que c'était le corps d'une petite fille qu'on allait mettre en terre, où il serait mangé des vers, et que son âme, selon la différence de ses mérites, monterait en Paradis, pour y régner avec Dieu, ou descendrait aux enfers, pour y brûler dans un feu qui ne s'éteindrait jamais. Cette réponse, ouvrant l'esprit de cette petite fille et le portant insensiblement au mépris du monde, lui fit dire à sa gouvernante ces paroles : Mais mourrai-je aussi comme elle? — Oui, ma fille, lui répondit-elle ; car tout le monde mourra comme cette petite fille ; et l'enfant poursuivant ses demandes : Sera-t-elle longtemps en Paradis ou en enfer? — Une éternité, lui répondit sa gouvernante. — Et qu'est-ce qu'une éternité? lui répartit la petite ; dure-t-elle plus d'un jour? — L'éternité, lui dit la gouvernante, n'a point de fin ; elle dure toujours et ne finira jamais.

Digitized by Google

» Ce nom d'éternité l'étonna ; cette durée, qui ne finit jamais e qui recommence toujours, fit une si puissante impression dans l'âme de Madeleine du Bois, que dès lors elle passait des heures entières à s'entretenir de ce sujet, et disait souvent, par le mouvement de la grâce qui l'animait : Une éternité en Paradis ou en enfer ! Il nous faut tous mourir ! et après cette vie, il en reste une autre qui ne doit jamais finir ! »

Ces heureuses dispositions se fortifièrent avec l'âge, et l'Ordre des Carmélites de Sainte-Thérèse n'eut pas été plus tôt apporté d'Espagne en France que Madeleine du Bois se présenta aux six Mères espagnoles pour y être admise. Elle fut la quatrième qui prit l'habit de cet Ordre, et ses vertus éminentes l'en rendirent bientôt une des plus fermes colonnes. Au sortir de son noviciat, elle fut établie maîtresse des novices, et dans cette charge elle fut très-utile à sa communauté. Depuis, étant prieure des deux monastères de Paris et de celui de Notre-Dame-de-Pitié, à Lyon, elle eut plusieurs occasions de faire éclater sa charité, sa prudence, sa patience et son humilité.

« Durant l'extrême cherté qui arriva à Paris en 1631, dit le P. Hilarion, elle fit augmenter le pain qu'on donnait aux pauvres, et commanda qu'on n'en refusât à personne. Le nombre des pauvres que le bruit de cette aumône attirait de toutes parts fut si grand qu'elle fit nourrir longtemps plus de quatre cents personnes tous les jours, aux dépens du monastère de Notre-Dame-des-Champs (du faubourg Saint-Jacques), sans l'assistance duquel plusieurs écoliers anglais eussent eu peine à vivre dans une saison si fâcheuse. Aussi cette charité fut si agréable à Notre-Seigneur qu'il la voulut honorer d'un miracle après sa mort; car la Mère prieure de ce monastère ayant eu dévotion de faire l'aumône à cinquante-neuf pauvres, en mémoire des cinquante-neuf années que la Mère Madeleine avait vécu sur la terre, il s'en trouva plus de cent cinquante qui eurent chacun une portion de viande, quoiqu'il n'y en eût que cinquante-neuf. La merveille fut encore plus grande dans le pain que dans la viande; car la tourière n'en ayant coupé que trente-neuf portions, et s'étant résolue de donner de l'argent à

Digitized by Google

ceux qui n'auraient point de pain, toutes choses se multiplièrent de telle façon entre ses mains que non-seulement les pauvres en eurent suffisamment pour eux, mais en portèrent encore à leurs femmes et à leurs enfants. Le miracle eut tant d'éclat qu'on en dressa un procès-verbal devant Mgr l'Archevêque de Paris; et pour en honorer le souvenir, le couvent de Notre-Dame-des-Champs a toujours depuis continué à traiter cinquante-neuf pauvres ce même jour.

Madeleine du Bois mourut le jeudi 30 avril 1637, et fut enterrée dans le cloître, suivant son intention. Sa Vie a été écrite par le P. Sénault, prêtre de l'Oratoire.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Mémoire du Baptême de la très-sainte Vierge. — C'est une pieuse croyance de plusieurs auteurs que la très-sainte Vierge, avec les autres saintes femmes, a été baptisée dans le fleuve du Jourdain par saint Jean-Baptiste, qui avait déjà baptisé quantité de peuple. Ceux qui l'assurent, sont : Albert le Grand, Scot, saint Antonin, Dominique Soto, Suarez. Les raisons de ceux qui pensent le contraire ne doivent point nous empêcher d'honorer en ce jour avec une dévotion particulière le Baptême de la très-sainte Vierge. S'il est permis à plusieurs églises de célébrer la fête du Baptême de leurs patrons, comme à Milan, le 30 novembre, on solennise la fête du Baptême de saint Ambroise, à combien plus forte raison nous sera-t-il permis de célébrer la fête ou la mémoire du Baptême de la très-sainte Vierge [1].

MARTYROLOGE ROMAIN [2].

A Rome, sainte Catherine de Sienne, vierge de l'Ordre de

[1] Albertus Magn., *De laudib. beatæ Mariæ*, c. XXVII; Scot., in IV, dist. V, quæst. VI; S. Antonin., part. IV *Summæ theol.*, tit. XV, c. XVI, § 2; Dominic. a Soto, in IV, distinct. V, quæst. I, art. 2; Suarez, in III part.; S. Thom., quæst. LXVI, disput. XIV, sect. 4.

[2] PRIDIE KALENDAS MAII.

Romæ, sanctæ Catharinæ virginis Senensis, Ordinis sancti Dominici, vita et

Digitized by Google

Saint-Dominique, renommée par la sainteté de sa vie et par ses miracles, mise au nombre des saintes vierges par Pie II.

A Lambèse, en Numidie, la fête des saints martyrs Marien, lecteur, et Jacques, diacre. Le premier ayant déjà, en confessant Jésus-Christ, triomphé des rigueurs de la persécution de Dèce, fut pris une seconde fois avec son illustre collègue, et tous deux, après des supplices cruels et recherchés, ayant été admirablement fortifiés jusqu'à deux fois par des révélations divines, périrent enfin par le glaive avec beaucoup d'autres Chrétiens.

A Saintes, saint Eutrope, évêque et martyr, que saint Clément envoya en France après l'avoir ordonné évêque. Ayant prêché fort longtemps, il eut la tête brisée pour le témoignage du Christ, et mourut victorieux.

A Cordoue, les saints martyrs Amateur, prêtre, Pierre, solitaire, et Louis.

A Novare, saint Laurent, prêtre, qui fut martyrisé avec des enfants dont on lui avait confié l'éducation,

A Alexandrie, les saints martyrs Aphrodise, prêtre, et trente autres.

A Éphèse, saint Maxime, martyr, qui fut couronné durant la persécution de Dèce.

A Fermo, dans la Marche d'Ancône, sainte Sophie, vierge et martyre.

A Naples, saint Sévère, évêque, lequel, entre les autres mer-

miraculis claræ, quam Pius secundus sanctarum virginum numero adscripsit. — Lambesæ, in Numidia, natalis sanctorum martyrum Mariani lectoris et Jacobi diaconi; quorum prior, cum jampridem infestationes decianæ persecutionis in confessione Christi vicisset, iterum cum clarissimo collega tentus est, et ambo mirabiliter post dira et exquisita supplicia divinis revelationibus secundo confortati, novissime cum multis aliis gladio consummati sunt. — Apud Santonas, beati Eutropii episcopi et martyris, quem sanctus Clemens pontificalis ordinis gratia consecratum direxit in Galliam, peractaque diu prædicatione, ob Christi testimonium colliso capite, victor occubuit. — Cordubæ, sanctorum martyrum Amatoris presbyteri, Petri monachi et Ludovici. — Novariæ, sancti Laurentii presbyteri, et puerorum martyrum, quos ille susceperat educandos. — Alexandriæ, sanctorum martyrum Aphrodisii presbyteri et aliorum triginta. — Ephesi, sancti Maximi martyris, qui in persecutione Decii coronatus est. — Firmi, in Piceno, sanctæ Sophiæ virginis et martyris. — Neapoli, in Campania, sancti

Digitized by Google

veilles qu'il opéra, rappela un mort du sépulcre pour un temps, afin de convaincre de fausseté le créancier imposteur d'une veuve et de ses pupilles.

A Euria, en Épire, saint Donat, évêque, qui vécut en grande réputation de sainteté du temps de l'empereur Théodose.

A Londres, saint Erkonwald, évêque, illustre par un grand nombre de miracles.

Additions des autres martyrologes.

Saint Madernien, évêque, dont le décès eut lieu aujourd'hui à Reims, au IVe siècle. Une partie de ses reliques fut envoyée en Allemagne par Hincmar.

Saint Donat, martyr à Nicomédie.

Saint Mercurial, évêque de Forli, en Italie, au IVe siècle.

Le Bienheureux Antoine de Montichan, ermite de l'Ordre de Saint-Augustin. Il florissait au XIVe siècle.

Saint Térence, martyr, avec plusieurs autres à Alexandrie.

Saint Claude d'Alexandrie, martyr, honoré à Carthage.

Saint Flaive ou Flavit (Flavitus), honoré comme évêque dans le diocèse de Châlon-sur-Saône. Il florissait à la fin du Ve siècle.

Saint Louis de Cordoue, martyr de Mohamed, avec saint Amateur.

Saint Lupin, chanoine de Saint-Nazaire, à Carcassonne.

Sainte Maxence, mère de saint Vigile, évêque de Trente, à la fin du IVe siècle.

Saint Pierre de Cordoue, solitaire, qui souffrit le martyre dans sa ville, sous le musulman Mohamed, avec saint Amateur.

Saint Quiril, évêque de Maestricht, au Ve siècle.

Sainte Régiole, martyre en Afrique, avec d'autres.

Saint Venture, religieux du XIVe siècle, honoré dans l'Ombrie.

Severi episcopi, qui inter alia admiranda, mortuum de sepulchro excitavit ad tempus, ut mendacem creditorem viduæ et pupillorum falsitatis argueret. — Evoreæ, in Epiro, sancti Donati episcopi, qui tempore Theodosii imperatoris eximia sanctitate refulsit. — Londini, in Anglia, sancti Erconvaldi episcopi, qui multis miraculis claruit.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

François Jamot, jeune clerc du diocèse de Clermont, n'applaudissant pas tout ce qui se faisait en 1793, fut condamné à mort par le tribunal criminel du Puy-de-Dôme et guillotiné à vingt-deux ans, le 30 avril 1794.

Jacques Pétiot, prêtre du diocèse de Luçon, curé de Saint-Révérend, si chéri de ses paroissiens qu'ils le voulaient pour maire, fut arrêté par des soldats de la Convention, qui le disaient brigand de la Vendée, et mis à mort le 30 avril 1793.

Digitized by Google

APPENDICE.

SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE [1].

I.

La France, déjà si célèbre par les grands hommes et les saints personnages qu'elle a produits, va bientôt se féliciter d'avoir encore ajouté à sa gloire en donnant à l'Église un Saint extraordinaire, qui pendant toute sa vie, confondu dans la foule, sous le voile méprisé d'une vie pauvre, vile et abjecte, sortit tout-à-coup de la bassesse et de l'obscurité au moment même de sa mort, et fixa sur son tombeau l'admiration de Rome et les regards de l'univers catholique, tant par l'éclat subit d'une multitude de miracles que par la réputation d'une éminente sainteté.

On reconnaît à ces traits le Pauvre de Jésus-Christ, Benoît-Joseph Labre, à qui le diocèse de Boulogne-sur-Mer [2] donna naissance, dans la paroisse de Saint-Sulpice d'Amette, le 26 mars 1748, sous le pontificat de Benoît XIV et le règne de Louis XV.

Jean-Baptiste Labre et Anne-Barbe Grandsire, ses père et mère, tous deux d'une condition honnête, eurent quinze enfants, dont Benoît-Joseph fut l'aîné. Ils trouvèrent dans leur profession et les revenus de leur patrimoine des ressources suffisantes pour

[1] La prochaine canonisation de saint Benoît-Joseph Labre nous a décidé à donner en appendice sa Vie écrite par M. Marconi, son confesseur, la notice placée au 16 avril nous paraissant insuffisante pour faire bien connaître l'admirable Pauvre de Jésus-Christ. (E. D.)

[2] Heureux (mon diocèse) d'avoir donné naissance à cet illustre pénitent!
(Mandement de Mgr l'Évêque de Boulogne, du 5 juin 1783.)

Digitized by Google

fournir à l'éducation et à l'établissement d'une famille aussi nombreuse.

Touchés de reconnaissance envers le Ciel, ils s'appliquèrent à cultiver dans leurs enfants des mœurs pures et innocentes, et à leur donner l'exemple d'un caractère pieux et bienfaisant, qui continua de les distinguer parmi les personnes de leur état.

Le serviteur de Dieu fut baptisé par son oncle paternel, M. François-Joseph Labre, alors vicaire, et ensuite curé de la paroisse d'Érin, au diocèse de Boulogne, qui fut en même temps son parrain, et qui lui imposa le nom de Benoît-Joseph, conjointement avec Anne-Théodore Hazembergue, sa marraine.

Benoît-Joseph eut le bonheur d'avoir pour maître ce respectable ecclésiastique, qui se chargea de son éducation, et auprès duquel il passa la plus grande partie de sa jeunesse.

Son enfance avait été formée à la piété par les leçons et les exemples de ses vertueux parents, qui s'appliquèrent d'abord à développer les heureux germes que la grâce avait mis dans son âme, et qui ne tardèrent pas à y produire des fruits de vie.

Le serviteur de Dieu connut tout le prix de cette première éducation; il leur en marque sa reconnaissance dans une lettre qu'il leur adresse de Montreuil, le 2 octobre 1769, et il les prie respectueusement de diriger sur le même plan l'éducation qu'ils donneront à ses frères et sœurs. « C'est, leur dit-il, le moyen de les rendre heureux dans le Ciel; sans instruction, on ne peut pas se sauver. Je vous assure que vous êtes déchargés de moi; je vous ai beaucoup coûté, mais soyez assurés que, moyennant la grâce de Dieu, je profiterai de tout ce que vous avez fait pour moi. »

Un jugement solide, une mémoire heureuse[1], une compréhension facile, de la vivacité, mais vivacité tempérée par beaucoup de douceur et de docilité, composaient le caractère de Benoît-Joseph.

Les premières lueurs de la raison parurent se confondre en lui avec les premiers rayons de la grâce. Son âme s'ouvrit

[1] Lettre de M. Vincent, curé de la paroisse de la Pesses et oncle du serviteur de Dieu.

Digitized by Google

d'abord à une dévotion tendre, qui tourna vers Dieu ses premières pensées. Pour le rendre plus attentif à ses inspirations, l'Esprit saint lui donna dès lors un attrait singulier pour la prière et la solitude. « On a toujours remarqué en lui, disent ses parents dans leurs dépositions, de l'éloignement pour les amusements de l'enfance[1]. »

Il montra dès l'âge de cinq ans un désir empressé d'apprendre à lire et à écrire. Cette ardeur était puisée dans la sainte impatience qu'il avait de se rendre plus familiers les éléments de la religion, en acquérant la facilité de les lire et de les tracer de sa propre main. Une joie sensible venait se peindre sur toute sa physionomie, lorsqu'après avoir rassemblé lui-même les syllabes des mots, il réussissait à les prononcer et à lire distinctement les paroles de l'Oraison dominicale, de la Salutation angélique et du Symbole des Apôtres.

Les opérations de la grâce ne doivent pas être confondues avec de simples dons de la nature. La modération, la tranquillité, l'humeur douce et pacifique, qui faisaient le fond du caractère de Benoît-Joseph, et qui parurent en lui dès son enfance, étaient l'ouvrage de la grâce, et non l'effet du tempérament. Les détails de sa vie fourniront un grand nombre de preuves qu'il était né avec un caractère vif et ardent; mais une humilité profonde, qui le rendit saintement avide de l'oubli et même du mépris des hommes, jeta un voile impénétrable sur les qualités de son cœur et de son esprit.

Enfant d'Adam, il s'aperçut de bonne heure qu'il y avait dans l'homme deux lois opposées, la loi de la chair et la loi de l'esprit. Fidèle aux impressions de la grâce, il ne sentit les premières atteintes des passions que pour apprendre que la vie du Chrétien était un combat continuel sur la terre; qu'un soldat de Jésus-Christ ne doit déposer les armes qu'au moment où il recevra la couronne. De là cette résolution courageuse qu'il conçut dès son enfance, et qu'il observa constamment, de subjuger les saillies du tempérament dès leur naissance, et de se tenir sans

[1] Lettre de M. Clément, chanoine et secrétaire de Mgr l'Évêque de Boulogne, du 24 mai 1783.

Digitized by Google

cesse sous la direction de la grâce, pour se laisser conduire par les lumières et les mouvements de l'Esprit saint.

Si ses maîtres, ses parents et les personnes qui l'on suivi dès son enfance attestent qu'ils ont toujours reconnu en lui un caractère naturellement doux et même timide, leur témoignage ne peut passer, dans l'esprit de ceux qui ont été à portée d'étudier et de pénétrer son intérieur, que comme la preuve des triomphes de la grâce sur la nature, ainsi que de l'humilité de Benoît-Joseph, qui l'anéantissait à ses propres yeux, et le portait à cacher sous un air de simplicité, la violence de ses combats et le mérite de ses victoires.

Docile à l'attrait de la grâce, qui lui annonçait sa vocation par les faveurs dont elle le prévenait, Benoît-Joseph conçut dès l'âge de cinq ans, et commença à exécuter la résolution de former au dedans de lui-même l'image la plus vive et la plus ressemblante qu'il lui serait possible de notre divin Sauveur.

C'était une pensée familière au serviteur de Dieu, qu'un Chrétien qui veut sincèrement se rendre conforme à Jésus-Christ, doit avoir en quelque sorte trois cœurs renfermés dans un seul: l'un pour Dieu, l'autre pour le prochain et le troisième pour lui-même.

Le premier cœur, disait-il, doit être pur et sincère, dirigeant tous ses mouvements vers une éminente sainteté, ne respirant qu'amour pour Dieu, qu'ardeur pour le servir, et embrasser toutes les croix dont il lui plaira de nous visiter dans le cours de la vie.

Le second cœur doit être loyal, généreux, tout embrasé de charité pour le prochain, toujours dévoué à le servir, et spécialement occupé, dans ses gémissements et ses prières, de la conversion des pécheurs et du soulagement des âmes détenues dans le purgatoire.

Le troisième cœur doit être inébranlable dans ses premières résolutions, austère, mortifié, ardent et courageux, ne vivant que de sacrifices: tel doit être le cœur d'un Chrétien qui, disciple d'un Dieu crucifié, n'accorde aucune satisfaction à ses appétits sensuels, et abandonne son corps aux saintes austérités de la

Digitized by Google

pénitence, persuadé que le bonheur de la vie à venir sera mesuré sur le mépris même que nous aurons fait dans cette vie de ce corps de péché auquel nous sommes attachés, et sur le courage avec lequel nous l'aurons tenu cloué sur la Croix.

Enfin, ajoutait le serviteur de Dieu, ces trois cœurs réunis ne doivent en composer qu'un seul qui sera aimable à tous, ami de la paix, et surtout profondément humble : car quiconque ne bâtit point sur l'humilité, bâtit sur le sable.

Voilà les grandes idées que, dès l'âge le plus tendre, cet enfant de bénédiction avait conçues de la perfection chrétienne.

Pour former au dedans de lui-même, sous les impressions de la grâce, ce premier cœur qui doit être tout amour pour Dieu, il prit dès lors pour règle de conduite une pureté de conscience facile à s'alarmer des moindres infidélités, une horreur du péché prompte à en fuir les plus légères occasions, une correspondance scrupuleuse à toutes les inspirations divines, une foi vive et agissante, continuellement attentive à tenir ses regards attachés sur son divin Modèle.

Dans le dessein de se former un cœur enflammé de charité pour le prochain, le serviteur de Dieu prit la résolution de porter toujours son âme sur ses lèvres, en mettant dans ses discours beaucoup de simplicité, de franchise et de candeur ; de fermer son imagination à tout jugement défavorable et téméraire, d'aimer son prochain d'un amour désintéressé, de se consacrer à son service de toutes les manières que le zèle peut suggérer, et surtout par le secours de ses prières, moyen qui était le plus en son pouvoir et celui de tous qui lui paraissait le plus efficace.

Enfin, pour parvenir à se former un cœur propre à recevoir l'image de Jésus crucifié, il se proposa pour règle indispensable de réduire son corps en servitude par la privation des plaisirs sensuels, en l'exerçant par des mortifications continuelles et le traitant avec beaucoup de mépris, pour prévenir par là toute révolte des sens contre la loi de l'esprit.

Rien de plus édifiant que les maximes sur lesquelles il régla la vie évangélique pour laquelle il se sentait une vocation particulière.

Digitized by Google

Sa première maxime était de porter à un égal degré la défiance de ses propres forces et sa confiance dans le secours de la grâce; la seconde, de s'appliquer sans relâche à la connaissance de Dieu et de lui-même; la troisième, de mourir à lui-même pour ne vivre que de la vie de Jésus-Christ crucifié; la quatrième, de se revêtir avec courage des armes puissantes de la foi. Prière, mortification, fuite du monde et de ses écueils, et surtout solitude intérieure et vie d'oraison : école savante et féconde des âmes spirituelles et évangéliques.

Faire connaître les maximes et les résolutions de Benoît-Joseph, c'est annoncer qu'il les réduisit toutes en pratique. Le témoignage de ses parents prouve jusqu'à quel point il les observa dès les premières années de sa vie. « A mesure, disent-ils [1], que leur fils crût en âge, il crût en sagesse devant Dieu et devant les hommes. »

Les amusements de son enfance furent de se former un petit oratoire, et d'y représenter les cérémonies de la sainte Messe : précieux augure de ce goût particulier qui, dans tout le cours de sa vie, le porta à rechercher comme une faveur singulière la permission de servir les prêtres dans la célébration des saints Mystères, « exercice pour lequel, ajoutent ses parents, il eut toujours un très-grand zèle. »

Le respect dans les temples fut encore une des vertus qui distinguèrent son enfance. Pénétré de la majesté des lieux saints et de la sainteté des Mystères redoutables, « jamais, suivant le témoignage du respectable M. Vincent, son oncle maternel, il n'y paraissait et n'y assistait qu'avec une modestie vraiment édifiante. »

Donnez une âme vide de toute affection terrestre et pleine de Dieu, que la vivacité de sa foi lui montre sans cesse en état de victime et d'immolation sur les autels; donnez une âme sensible et reconnaissante, où trouvera-t-elle plus de douceur qu'aux pieds des saints Tabernacles? Après les premiers traits que nous avons rapportés de l'enfance de Benoît-Joseph, rien ne doit donc nous surprendre de tout ce que nous apprend une multitude de

[1] Déposition de ses père et mère.

Digitized by Google

témoignages, soit de son empressement à se rendre aux offices divins, soit de sa tendre dévotion et de la sainte avidité avec laquelle il recevait les instructions chrétiennes. Entendre la parole de Dieu, la lire ou la méditer, ce furent les principales occupations et presque les seuls plaisirs du premier âge du serviteur de Dieu.

En France, et surtout dans les paroisses de la campagne, c'est l'usage, les fêtes et dimanches, qu'après avoir assisté à l'office de l'après-dîner, le peuple passe le reste de la journée à divers amusements. La complaisance de Benoît-Joseph pour les volontés de ses parents et de ses maîtres semblait seule le conduire à ces divertissements publics. « Sans goût et sans attachement pour les plaisirs, souvent il se retirait, pour aller causer avec des personnes plus âgées et plus sérieuses [1]. »

Il est un grand nombre d'enfants dont rien ne peut fixer l'inconstance et l'inquiète mobilité, se consumant par leur propre activité, toujours se précipitant vers de nouveaux désirs et sur les premiers objets qui se présentent. Il en est d'autres en qui l'indifférence pour les plaisirs ne prouve que l'inertie de leur âme, et dont la gravité précoce est l'effet d'une humeur mélancolique. L'extérieur grave et recueilli du jeune Labre et son éloignement pour les amusements de son âge avaient un principe plus pur. Il se prêtait même de bonne grâce à des plaisirs innocents toutes les fois que l'obéissance ou la complaisance lui en faisaient un devoir. « Il était gai avec les autres dans les récréations, et toujours content. » Ce sont les termes de la lettre de M. Vincent.

Cependant le caractère sérieux du serviteur de Dieu n'empêchait pas qu'on ne distinguât en lui, dans les traits d'une physionomie franche et ouverte, un fond de gaîté qui lui était naturel, qu'il conserva toute sa vie, et dont l'impression se communiquait à tous ceux qui le considéraient avec quelque attention.

L'âge de l'enfance se termina beaucoup plus tôt pour lui qu'il n'a coutume de finir dans la plupart des enfants. Son attrait pour la solitude s'accrut avec le goût pour la lecture, et par la facilité qu'il eut de le satisfaire. Dès lors les récréations lui sem-

[1] Déposition des père et mère de Benoît-Joseph.

Digitized by Google

blèrent une perte de temps. Elles ne furent plus pour lui qu'un sacrifice que lui imposait quelquefois l'obéissance.

« Quand il sut lire (ce sont les paroles mêmes de son oncle, rapportées dans la lettre jointe aux informations), Benoît-Joseph ne se trouva plus guère aux jeux et aux récréations; au lieu de prendre ces plaisirs innocents, il se retirait à l'écart pour lire des livres de piété. »

C'est à cette époque que l'on commença aussi à remarquer en lui les germes d'une vertu qu'il porta dans la suite jusqu'au degré le plus éminent, je veux dire l'abnégation et l'oubli de soi-même.

Plein d'une confiance entière dans les soins paternels de la Providence, il était content de tout, et se bornait uniquement à recevoir avec reconnaissance, sans jamais rien demander, les choses nécessaires à sa subsistance et à son entretien. Il ne s'écarta dans aucun temps de sa vie de cet entier abandon qu'il s'était prescrit dès l'âge le plus tendre; mais ce qui, dans son enfance, était en lui comme le noviciat de l'état de pauvreté évangélique qu'il pratiqua dans la suite si rigoureusement, ne fut alors regardé que comme l'effet d'une timidité naturelle.

II.

Le désir que marquait Benoît-Joseph pour apprendre à lire et à écrire détermina ses parents à l'envoyer, dès l'âge de cinq ans, aux écoles d'Amette, où il eut pour premier maître M. d'Hanotel, vicaire de cette paroisse, qui tenait alors ces écoles, et qui passa depuis à la cure de Boyaval. Il demeura sous sa direction jusqu'à l'âge d'environ sept à huit ans. Là Benoît-Joseph fut un modèle de religion et de piété pour les enfants avec lesquels il était élevé, et un exemple édifiant de docilité ainsi que d'assiduité à tous les devoirs propres à cet âge.

La lettre de M. d'Hanotel est un témoignage attendrissant de l'impression qu'avait laissée dans son âme le spectacle des vertus naissantes de son jeune élève. « Je l'ai toujours connu, dit-il dans une de ses lettres, d'une bonté admirable, d'une très-bonne humeur et d'une exactitude exemplaire et signalée à

Digitized by Google

s'acquitter des devoirs correspondants à son âge, et doué de toutes les bonnes qualités, qui me l'ont rendu si aimable et si recommandable à mon souvenir, que je n'ai jamais laissé échapper l'occasion, depuis vingt-huit ans environ que je l'ai quitté, de m'en informer, tant j'en attendais quelque chose de bon pour le bien[1]. »

Dieu a voulu que l'éducation des premières années de Benoît-Joseph fût successivement confiée à plusieurs maîtres, afin de multiplier par là les témoins de ses vertus et des grâces singulières dont son enfance a été favorisée. Assiduité scrupuleuse à ses devoirs, amour de l'étude, respect pour ses parents, docilité pour ses maîtres, amabilité pour tous, il réunit d'une manière distinguée toutes les vertus de cet âge; mais ce qui paraît beaucoup au-dessus de l'enfance, et qui cependant a été le caractère singulier de l'enfance de Benoît-Joseph, c'est un goût dès lors sensible pour la retraite et le recueillement, un détachement déjà remarquable des choses de la terre, un attrait dès lors dominant pour la piété, et, pour ainsi dire, une science anticipée du vrai Christianisme, qui agit par amour, qui rapporte tout à Dieu, qui prend en tout pour modèle le Fils de Dieu, pauvre, humble et pénitent.

Saint Bernard représente, par ces paroles remarquables, le passage de l'enfance de saint Malachie à l'adolescence[2] :

« La jeunesse de Malachie, dit ce Père, fut en tout semblable à

[1] *Dépositions de François-Joseph Forgeois, domestique du sieur d'Hanotel :*

« Il a remarqué en cet enfant qu'il se distinguait de tous ceux de son âge par sa modestie, sa piété, sa docilité, sa douceur, sa tranquillité et son ardeur à apprendre à lire et les premiers éléments de la religion. »

Dépositions du sieur Barthélemy-François de la Rue, autre maître du serviteur de Dieu.

« Il a remarqué en lui beaucoup de piété, de docilité, de douceur, de modestie, d'ardeur à apprendre et de complaisance pour le déposant, qu'il ne craignait pas du tout, tant il avait la conscience tranquille à cet égard. De plus, il dépose avoir été si content et si satisfait dudit Benoît-Joseph Labre qu'il ne se souvient pas de lui avoir jamais rien dit ni fait pour le contrister. »

[2] Et ejus quidem pueritia sic erat. Porro adolescentiam simili transivit simplicitate et puritate; nisi quod, crescente ætate, crescebat simul ille sapientia et gratia apud Deum et homines; nisi quod præter instituta communia, multa singulariter faciebat, in quibus potius præibat omnes, et aliorum nemo poterat ad tam ardua sequi. Div. Bern., in *Vita sancti Malach.*

Digitized by Google

son enfance : même pureté, même simplicité, même innocence de mœurs. Les deux âges ne différèrent entre eux qu'en ce qu'on remarqua dans le second une plus grande ardeur encore pour croître en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes; en sorte qu'outre les obligations communes, il s'imposait des observances particulières, s'élevant par ce moyen à un degré de sainteté et de vertu auquel il était difficile d'atteindre. »

On aperçoit des traits de ressemblance frappants entre cet éloge que fait saint Bernard de l'adolescence de saint Malachie et les expressions qu'emploient dans leurs dépositions les parents de Benoît-Joseph, en rendant compte de la conduite de leur fils, depuis sa tendre enfance jusqu'à l'âge d'environ douze ans, époque à laquelle il passa de la maison paternelle sous la direction de son oncle, le respectable curé d'Érin.

On voit dans cet heureux rapprochement, avec une satisfaction bien capable d'animer notre foi, que c'est toujours le même Esprit qui fait les Saints; que la forme de sainteté qu'il imprime peut bien être différente, suivant les âges et les divers états, mais que les principes, le fond et la substance de la sainteté restent toujours les mêmes, et dans tous les âges, et dans tous les états; qu'enfin, par une disposition singulière de la Providence, il arrive quelquefois que des enfants, appelés à la première heure du jour à la sainteté et fidèles à leur vocation, peuvent être proposés pour modèles à ceux-mêmes qui, plus tardifs à y répondre, semblent n'avoir écouté qu'aux dernières heures de la vie la voix qui n'a cessé de les appeler.

C'est la conclusion naturelle qui suit de l'impression que produisent les témoignages multipliés de la conduite de Benoît-Joseph dans tout le cours de son enfance et de sa jeunesse. « Ses parents attestent en particulier qu'il leur a donné constamment et aussi longtemps qu'il fut sous leur conduite des preuves de la piété la plus sincère, en assistant à tous les offices et instructions avec une attention et une modestie vraiment édifiantes; de sagesse et de prudence, ne proférant et ne faisant jamais rien de malséant et d'indécent; d'obéissance, faisant toujours promptement et gaîment tout ce qu'on lui commandait; de tranquillité,

Digitized by Google

se conduisant bien envers ses père et mère, ses frères et sœurs, qu'il n'occasionnait jamais aucun trouble parmi eux; d'une patience merveilleuse à supporter et à souffrir les défauts et les imperfections de ses père et mère, de ses frères et sœurs, et de ceux de son âge; montrant toujours un air gai et tranquille, quelque chose qu'on lui fît, jusqu'à décontenancer ceux qui lui disaient ou lui faisaient du mal, ... caractère, ajoutent ses parents, qui leur rendait cet enfant des plus aimables et des plus chers, comme il l'était à tous ceux qui le connaissaient. »

Les parents du jeune Labre, charmés des belles qualités de son cœur et de son esprit, crurent entrer dans les vues de Dieu en lui procurant, avec la connaissance des éléments de la langue latine, une éducation supérieure à celle qu'il aurait pu trouver dans la maison paternelle.

M. Labre, son oncle et son parrain, reçut des mains de ses parents cette heureuse plante, qui avait déjà fait concevoir de si belles espérances à ceux qui lui avaient donné la première culture. Benoît-Joseph regarda toute sa vie comme une des grâces signalées de la Providence le bonheur d'avoir été confié, dans l'âge le plus critique, aux soins et à la tendresse de ce digne curé, en qui il rencontra tout à la fois un instituteur, un maître de la vie spirituelle, un ami et un modèle.

Le serviteur de Dieu était alors, en 1760, dans sa douzième année; son vertueux oncle crut devoir commencer son éducation par le disposer à la première Communion; il avertit son élève de s'y préparer.

A cette nouvelle, des sentiments de joie, de tendresse, d'humilité et d'une sainte frayeur partagèrent le cœur de Benoît-Joseph, et l'occupèrent tout entier. Ces paroles de l'Apôtre : « Que l'homme s'éprouve avant que de manger le Pain céleste, » furent le sujet le plus ordinaire de ses pensées. Depuis longtemps son âme soupirait après un bien dont il avait conçu, par de longues méditations, la plus haute estime. A l'approche de cet heureux jour, il s'occupa du soin de purifier son âme par une confession générale. C'est la première de cinq à six confessions générales qu'il fit dans le cours de sa vie.

Digitized by Google

La méthode qu'il employait pour se disposer au tribunal de la pénitence est si édifiante que ce sera sans doute une chose satisfaisante et utile que d'en placer ici les détails [1].

Le Bienheureux Labre, persuadé que nous ne pouvons rien sans la grâce de Dieu, pas même reconnaître nos fautes sous le vrai point de vue dans lequel il est nécessaire que nous les considérions, implorait d'abord les lumières de l'Esprit saint, et le conjurait de manifester non-seulement à sa mémoire ses péchés et leurs diverses circonstances, mais de lui découvrir le véritable état de son âme, ses habitudes, ses penchants, ses inclinations.

Il s'appliquait ensuite à l'examen sérieux de sa conscience; et d'abord il parcourait distinctement et par ordre les commandements de Dieu et les vertus qui correspondent à chacun des commandements; il examinait sa vie et toutes ses actions, suivant l'ordre des temps écoulés depuis sa dernière confession.

Dans son examen pour ses confessions générales, il partageait sa vie en autant d'époques qu'il avait fait de confessions générales depuis sa première Communion, commençant par la dernière époque, et remontant successivement et par ordre jusqu'à la première.

Il avait dans le cours de cet examen, grande attention à ne pas se juger lui-même, se bornant à rappeler à son souvenir les tentations qu'il avait éprouvées, les grâces particulières qu'il avait reçues, et se rendant un compte spécial de la manière dont il y avait répondu.

L'examen fini, il demandait de nouveau à Dieu la contrition du cœur, et s'y excitait principalement par la considération de tous les motifs que la religion suggère. Il s'attachait surtout à faire entrer dans sa douleur les motifs qui élèvent à la contrition parfaite, en s'appliquant à considérer le péché comme une ingratitude commise envers Dieu, une désobéissance à la loi et un outrage fait à sa sainteté.

L'ordre, la clarté, la précision, l'humilité et une très-grande simplicité accompagnaient la déclaration de ses fautes.

Il écoutait ensuite son confesseur avec respect, soumettait ses

[1] Il faut se souvenir que c'est le confesseur du Saint qui a écrit cette Vie.

Digitized by Google

opinions particulières à ses décisions, docile à ses intentions, et vénérant ses paroles comme des oracles descendus du Ciel.

Avant que de recevoir l'absolution, il se courbait profondément, restait pendant quelque temps anéanti en lui-même, et s'excitait le plus vivement qu'il pouvait à la douleur, en renouvelant des actes de contrition. Il relevait ensuite modestement la tête, afin d'avertir son confesseur et de se remettre dans une posture convenable pour recevoir l'absolution.

Il était persuadé, et souvent il répétait cette pensée, qu'il disait avoir puisée dans sainte Thérèse, qu'une multitude de Chrétiens se précipitent dans l'enfer par le crime des mauvaises confessions. Il partageait en trois classes les pécheurs qui vont à confesse : les pénitents parfaits, les imparfaits et les faux pénitents. Son imagination se les représentait sous l'idée de trois processions, qui se divisaient en sortant du tribunal, et qui prenaient chacune un chemin différent.

La première classe, hélas ! bien peu nombreuse, était composée des vrais pénitents : c'étaient ceux qui avaient sondé profondément leurs plaies, qui les avaient découvertes avec sincérité et avec simplicité, qui en avaient conçu une véritable douleur, qui avaient mêlé leurs larmes aux eaux salutaires de la pénitence, et qui, n'ayant négligé aucune des conditions nécessaires à une bonne confession, avaient ensuite fait tous leurs efforts pour satisfaire à la justice de Dieu en ajoutant aux pénitences imposées par ses ministres d'autres œuvres de mortification particulières, et cherché dans l'application des indulgences de l'Église un supplément à ce qui leur manquait encore pour remplir toute justice. Le serviteur de Dieu se représentait ces saints pénitents comme étant revêtus d'une robe blanche et lumineuse, s'élevant vers le Ciel au moment même de leur mort, et entrant en triomphe dans les Tabernacles éternels.

Les seconds, en petit nombre encore, mais cependant plus nombreux que les premiers, formaient la seconde classe, composée de pénitents imparfaits et qui lui paraissaient revêtus d'une robe teinte en rouge ; ceux-ci, fidèles aux conditions essentielles à une bonne confession, n'avaient pas à la vérité rendu inutile la grâce

Digitized by Google

de la pénitence; mais trop confiants dans le pardon obtenu, ils avaient ensuite marqué trop peu de zèle pour remplir complètement les œuvres de satisfaction, et avaient négligé de recourir aux indulgences que l'Église, Mère tendre et compatissante, offre à la faiblesse de ses enfants pénitents et réconciliés, pour les mettre en état de suppléer à leur insuffisance. Le Ciel restait fermé à leurs désirs, et ils étaient repoussés vers le purgatoire pour achever de satisfaire à la justice divine, et s'y purifier entièrement.

Les faux pénitents, qui composaient la troisième classe, beaucoup plus nombreuse que les deux premières, lui paraissaient revêtus de vêtements impurs et souillés : c'étaient ceux qui, soit par légèreté et négligence notable dans la discussion et l'examen de leurs péchés, soit manque de contrition et de ferme propos, soit par défaut de courage et de sincérité, soit par suggestion d'une honte misérable, avaient sciemment recélé une partie de leurs péchés, et par là achevé de souiller leur âme dans les eaux mêmes de la sainte piscine destinée à lui rendre sa première blancheur; hypocrites sacriléges, qui aboutissaient à l'enfer par le chemin même qui devait les conduire au Ciel.

Ces pensées imprimaient fortement dans le cœur de Benoît-Joseph la crainte et l'horreur du péché. Elles contribuaient à défendre son innocence contre les tentations, et à lui rendre salutaire l'usage des Sacrements, où il allait se purifier de ses fautes.

Une confession générale, exécutée suivant la méthode de Benoît-Joseph, était sans doute une excellente préparation à la première Communion. Il y ajouta encore la méditation, la prière et des œuvres particulières de mortification.

On sait, dit saint Thomas, quels effets opère la Manne céleste lorsqu'elle tombe sur une âme bien préparée. Nourriture des Anges, elle nous en communique la pureté; vrai Sang d'un Dieu, elle nous transforme en quelque sorte en Dieu même; vrai arbre de vie planté dans le cœur des fidèles, elle ne tarde pas à y produire, avec les fleurs qui exhalent la bonne odeur de Jésus-Christ, des fruits abondants de la justice chrétienne[1].

[1] Sic suam nos bonitatem trahit, ut quales ipse flores, frondes ac fructus justitiæ facit, tales et nos per eum faciamus. Opusc. *De ven. sacr. Altar.*

Digitized by Google

Ceux que la grâce de la première Communion produisit dans le serviteur de Dieu ne tardèrent pas à se manifester en lui, par un redoublement sensible de ferveur et de piété.

Union à Dieu encore plus intime; il tourna dès ce moment toutes ses pensées et ses affections vers le Ciel, ne s'occupant qu'à imprimer bien avant dans son âme et à retracer dans sa conduite l'image de Jésus-Christ; aspirant à ce degré de perfection où il pût dire avec l'Apôtre : « Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Attrait encore plus sensible pour les œuvres de pénitence et de mortification; dès lors il commença à pratiquer rigoureusement et scrupuleusement tous les jeûnes ordonnés par l'Église[1]; et telles étaient sa délicatesse et sa tempérance qu'il aurait[2] plutôt foulé aux pieds les fruits exquis de son jardin que de toucher à ceux-mêmes qui étaient les plus capables de le tenter.

Charité encore plus ardente pour le prochain; c'est dans ce temps que l'on s'aperçut qu'il retranchait de son nécessaire pour porter en secret à une pauvre femme la nourriture qu'on lui donnait pour lui-même, pratiquant ainsi deux vertus chrétiennes dans une même action, la pénitence et l'aumône.

Enfin goût plus décidé encore pour la solitude et le recueillement; dès lors le monde commença à n'être presque plus rien pour lui, et sa conversation à être presque toute dans le Ciel. « Dès lors ses uniques délices furent de demeurer, soit aux pieds des autels, soit dans un cabinet éloigné de la maison de son oncle, où il était presque toujours appliqué à lire des livres pieux[3]. »

III.

D'après le tableau que nous avons tracé des qualités et des vertus du serviteur de Dieu, rien ne doit étonner de tout ce que l'on rapporte de l'impression qu'elles faisaient sur ceux qui en étaient témoins, et des sentiments d'amitié, d'estime et de déférence qu'on lui marquait.

« Les enfants, écrit M. Émadon, curé d'Érin, le respectaient

[1] Déposition de Paul Viroux. — [2] Déposition de M. Vincent. — [3] Déposition du sieur Viroux.

Digitized by Google

autant que le maître, pour ne pas dire plus, à cause de sa piété; témoignage conforme à celui que rend M. Clément, que les enfants trouvaient en lui quelque chose de respectable, qui leur en imposait plus que la présence du maître même. » C'est aussi ce qu'attestent plusieurs de ses anciens condisciples, interrogés séparément sur la manière dont il s'était comporté dans sa jeunesse, et dont les dépositions sont renfermées dans la lettre de M. le curé d'Érin. « Ils m'ont tous répondu (entre autres les sieurs Joseph Brissel, Jacques Le Gay et Jacques-Louis Thuilliers), et très-assuré lui avoir toujours vu tenir une conduite très-sage et exemplaire; qu'il les réprimandait très-fort quand il les voyait faire ou dire quelque chose de déplacé et contraire à la bienséance et aux commandements de Dieu; qu'il était fort pieux, modeste et dévot dans l'église; qu'il assistait à tous les saints offices exactement, sans jamais se remuer, et qu'il était toujours appliqué à la lecture des bons livres; qu'au lieu de manger le pain qu'on lui donnait, il le donnait lui-même souvent à un pauvre, par sa fenêtre; que quand il allait en promenade ou en récréation avec M. son oncle, curé, il portait avec lui des livres de piété, et les lisait en allant; en un mot que, pendant tout le temps qu'il a résidé dans la paroisse d'Érin, on ne lui a jamais vu rien faire ni dire de déplacé ou contraire aux bonnes mœurs[1]. »

Après la douceur de s'entretenir avec Dieu dans l'oraison, il n'y en a pas de plus grande pour une âme chrétienne que de l'entendre parler lui-même dans les livres de piété. Le serviteur de Dieu y consacrait tous les moments dont il pouvait disposer.

Il trouva parmi les livres de son oncle les *Sermons* du P. Le Jeune, de l'Oratoire, que l'on connaît plus communément sous le nom de Père Aveugle.

La force du raisonnement, toute fondée sur l'évidence du bon sens, la tournure attachante d'une sorte de style figuré, la simplicité, et, si l'on peut le dire, la popularité de ses expressions, devaient naturellement avoir, avec la trempe d'esprit et l'imagination de Benoît-Joseph, une conformité faite pour lui plaire et

[1] Lettre de M. Émadon, curé d'Érin.

Digitized by Google

l'intéresser; aussi faisait-il des sermons de ce prédicateur sa lecture favorite : ils étaient continuellement dans ses mains; et une mémoire fidèle conserva toute sa vie le dépôt des vérités de la morale chrétienne que cette lecture avait gravées dans son âme.

La terreur et la piété sont les ressorts qui agissent le plus puissamment sur le cœur. Le P. Le Jeune employait ces sentiments avec beaucoup de force et de pathétique dans ses deux sermons sur l'enfer et sur le petit nombre des élus. Ils firent dans l'âme du pieux jeune homme des impressions d'autant plus vives qu'il les lut dans un temps où il pensait sérieusement à embrasser un état de vie, et redoublait de ferveur dans ses prières, pour obtenir de Dieu la grâce de connaître celui auquel la Providence l'appelait.

Le pieux jeune homme touchait à sa seizième année. Une conscience délicate et timorée, un cœur courageux, une âme élevée, et de plus nourrie depuis son enfance des pures maximes de la religion, devaient le porter naturellement à un état qui pût fournir à son ardeur les moyens les plus capables de l'élever à la perfection. Son penchant pour la solitude, son éloignement pour le monde, son goût pour la prière et les exercices de piété, que la participation fréquente aux Mystères sacrés augmentait de plus en plus, tournèrent bientôt ses pensées vers l'état religieux. Les signes de sa vocation devaient paraître d'autant plus certains qu'il s'exerçait depuis plusieurs années à la pratique de la pauvreté, de l'humilité et de la pénitence.

Résolu de choisir entre les maisons religieuses celle où son attrait pour la pratique de ces trois vertus trouverait plus facilement à se satisfaire, il fixa d'abord son choix sur l'abbaye de la Trappe, fameuse par la réforme qu'elle a embrassée, et dans laquelle elle persévère avec tant d'édification. Après avoir consulté de nouveau la volonté de Dieu, il fit part à son oncle de la résolution qu'il méditait.

Ce vertueux ecclésiastique lui conseilla de la communiquer à ses père et mère. Un jeune homme pieux est toujours un enfant respectueux, tendre et soumis. Benoît-Joseph était l'aîné d'une nombreuse famille; ses parents l'avaient destiné à être leur

Digitized by Google

consolation et leur soutien. Un patrimoine honnête leur faisait envisager pour lui un sort heureux et tranquille : la résolution de leur fils les affligea, la tendresse de la mère s'alarmait surtout au nom de l'abbaye de la Trappe. Ils opposèrent à ses désirs une résistance que ses instantes prières ne purent vaincre. L'humble jeune homme ne vit dans ce refus qu'une épreuve de la Providence. Sa prompte obéissance fit taire tout murmure; il retourna vers son oncle, pour se mettre de nouveau sous sa conduite et avec le projet de travailler à mériter, par un redoublement de ferveur, que Dieu daignât un jour accepter son sacrifice.

La maison de son oncle devint pour lui un véritable monastère, où il pratiquait autant que sa position le lui rendait possible, la régularité d'une vie de communauté, la pauvreté religieuse, le silence du cloître. Sa soumission aux moindres volontés de son oncle était celle d'un religieux à son supérieur. Déjà exercé aux austérités de la pénitence, il observait rigoureusement à un âge qui l'en dispensait tous les jeûnes commandés : telle fut la conduite du serviteur de Dieu pendant deux années et demie. Le souvenir de ses vertus est consacré par les éloges des habitants d'Érin, dont la plupart en ont été témoins. L'expérience qu'ils firent de sa charité leur rendra longtemps présente la reconnaissance qu'ils lui doivent.

Une cruelle épidémie désolait cette paroisse; le nombre de ceux qui en étaient attaqués remplissait les maisons, et il ne restait presque plus personne qui eût les moyens de subvenir aux besoins des malades, ou la force de les soigner et de les servir. Les malheurs de l'humanité sont presque toujours des occasions de triomphe pour la religion. Le Chrétien ne connaît le prix de la vie que par son ardeur à en faire à Dieu le sacrifice pour ses frères.

Le vertueux oncle ne mit bientôt plus aucune borne à son zèle, et la charité du pieux jeune homme ne connut plus de dangers. La nuit n'accorde aucun repos à la fatigue du jour; l'oncle et le neveu tantôt se réunissent, tantôt se divisent, pour se porter sans relâche partout où le danger les appelle. Aucun malade qui ne soit visité, servi, consolé, secouru,

Digitized by Google

A la campagne, les bestiaux sont la fortune des pauvres agriculteurs. Perdre la vie ou perdre leurs bestiaux, est un malheur mis par eux presque au même rang. Benoît-Joseph s'en aperçoit, et il partage ses services entre les pauvres malades et les bestiaux qui leur appartenaient.

Tandis que son oncle, livré entièrement au ministère pastoral, exposait sa vie auprès des malades, ou se dépouillait de tout en donnant tout à ses pauvres paroissiens, on voyait le charitable jeune homme embrasser les fonctions les plus viles et les plus fatigantes, panser les bestiaux, nettoyer les écuries, aller tantôt dans les jardins, tantôt dans les champs; et lui, à qui la vie qu'il menait chez son oncle et son éducation avaient interdit le travail, revenir plusieurs fois le jour, les épaules chargées soit d'herbes, soit de fourrages, qu'il allait distribuer de ses propres mains aux animaux dont il prenait soin.

Une si grande charité ne devait pas rester sans récompense. Dieu, qui tient compte d'un verre d'eau donné en aumône, ne l'oublia pas sans doute ; mais que les pensées de Dieu sont différentes des pensées de l'homme! Le monde donne pour récompense des biens ou des distinctions; Dieu envoie souvent à ses amis pour récompense de nouvelles croix à supporter. C'est qu'il faut que cette parole s'accomplisse : « Malheur à ceux qui ont reçu leur récompense dans ce monde; » c'est qu'un Dieu sage ne confond pas le temps du combat avec le temps de la récompense; qu'enfin la plus précieuse de toutes pour un Chrétien est une nouvelle occasion de mériter.

Ce fut aussi de cette manière que Dieu visita son serviteur. Le fléau de l'épidémie cessa; mais l'excès de la fatigue avait épuisé les forces du digne curé d'Érin. Une maladie qui en fut la suite l'enleva en peu de temps à la tendresse et à la reconnaissance de sa paroisse.

Quel coup, quelle situation pour Benoît-Joseph! Dieu lui ôte un maître, un bienfaiteur, un second père; il trouvait dans sa maison une solitude qui adoucissait beaucoup le regret de se voir fermée l'entrée du cloître. Sa mort le laisse presque sans appui, et lui présage de nouveaux obstacles à sa vocation. Le

Digitized by Google

serviteur de Dieu mesure toute l'étendue de sa perte; son courage cependant renaît avec sa foi. Une voix intérieure lui dit qu'un Chrétien n'est jamais plus fort que quand Dieu lui reste seul.

IV.

L'image de son oncle mourant s'offrait sans cesse à la pensée du serviteur de Dieu. Les Chrétiens se forment à l'école de la mort. Elle est le plus juste appréciateur du temps et de l'éternité. Bientôt Dieu devient tout pour un sage qui, cherchant avec sincérité le vrai, lit attentivement sur la tombe d'une personne qui lui fut chère la fragilité et la vanité du monde.

Tout contribuait à réveiller dans Benoît-Joseph les idées de retraite et le désir de s'y ensevelir, pour n'être plus occupé que de son salut. Son humilité lui faisait croire que le véritable obstacle au succès de ses espérances était son indignité; dans cette pensée, il n'oublie rien pour se rendre Dieu favorable. Il augmente le nombre de ses prières et en redouble la ferveur. Par la pratique des œuvres de pénitence et de mortification particulières, il jette déjà bien avant les fondements de cette vie pauvre, austère et crucifiée qu'il porta dans la suite à une si haute perfection.

C'est à cette époque qu'il faut placer la seconde confession générale qu'il fit, dans l'intention de se préparer à une vie encore plus sainte, plus unie à Dieu, plus digne de l'état religieux, objet constant de ses désirs.

Le serviteur de Dieu renouvela dans cette circonstance ses tentatives auprès de ses parents, chez qui il était retourné à la mort du vénérable curé d'Érin, pour obtenir d'eux la permission d'entrer dans un couvent et de choisir par préférence l'abbaye de la Trappe. Il en éprouva une résistance plus forte encore que la première, particulièrement de la part de sa mère, qui se trouvait fortifiée dans ses refus par l'opposition réunie de presque toute sa famille. Il avait alors dix-huit ans.

Dans un âge plus avancé, il crut qu'il pouvait, sans crainte de manquer de respect, montrer plus de résolution et de fer-

Digitized by Google

meté. Il leur prouva fortement la nécessité de suivre sa vocation, et que les raisons qui alarmaient leur tendresse et les engageaient à détourner sa pensée du parti qu'il avait pris, de préférer la Trappe, devaient au contraire contribuer à l'y affermir; que le signe le plus assuré de la vocation religieuse était un attrait constant pour une solitude profonde et les saintes austérités de la pénitence.

Les parents de Benoît-Joseph ont toujours montré beaucoup de religion. Ils craignirent de résister à Dieu même, en résistant plus longtemps à leur fils. Le serviteur de Dieu obtient enfin leur consentement et leur bénédiction. Il part; la fatigue d'un long voyage ne fait qu'augmenter son zèle, en satisfaisant son goût pour une vie dure et mortifiée.

Quelle foule de sentiments s'élèvent dans l'âme du serviteur de Dieu à la vue de la Trappe, qui se découvre à ses premiers regards! Mais une nouvelle épreuve l'attendait où il croyait trouver un lieu de repos. Cette abbaye venait de perdre coup sur coup plusieurs religieux. Elle crut que, pour proportionner aux forces de la nature les austérités de la règle, il était prudent de ne plus recevoir que des sujets en qui le tempérament serait absolument formé. Benoît-Joseph arriva peu de temps après ce nouveau règlement. On ne crut pas qu'il fût convenable d'y porter atteinte par une dispense si voisine de l'époque où il avait été rendu, et Benoît-Joseph ne fut point admis.

La douleur qu'il en eut ne peut s'exprimer. Elle fut vive, mais chrétienne et résignée. Comme la permission qu'il avait obtenue avait pour objet son entrée à la Trappe, n'ayant pu y être reçu, il retourna promptement à la maison paternelle, pour y attendre avec soumission un temps plus favorable à l'exécution de son projet.

Un de ses oncles, alors vicaire et recteur des écoles de la paroisse de Couteville, fut prié de continuer son éducation et de le perfectionner dans l'étude de la langue latine.

Il retrouva dans M. Vincent tout ce qu'il avait perdu par la mort du digne curé d'Érin. Le témoignage que rend à ses vertus Mgr l'Évêque de Boulogne nous en donne une opinion bien su-

Digitized by Google

périeure à tous les éloges[1]. Ce digne ecclésiastique respectait déjà son neveu comme on respecte la vertu. Il l'aima bientôt comme son fils. Benoît-Joseph ne tarda pas à faire toute la consolation de son oncle, par sa docilité à profiter de ses leçons et de ses exemples. Le compte qu'en rend M. Vincent lui-même nous dispense d'entrer dans d'autres détails. Il doit nous suffire de transcrire en partie les dépositions de ce vertueux prêtre, qui est actuellement curé de la paroisse de la Pesses.

« Benoît-Joseph Labre, écrit-il, s'est rendu aimable dès sa plus tendre jeunesse, à cause de sa grande douceur, dont il a donné des marques à Couteville dans beaucoup d'occasions : parmi quelques étudiants que j'instruisais, il y en avait un fort mutin qui, le connaissant pacifique, prenait plaisir à le traverser; jamais il ne lui a résisté ni de paroles ni d'actions; il a poussé la pénitence jusqu'à se laisser notablement incommoder du froid en hiver, plutôt que de lui résister ou de porter des plaintes contre lui... J'ai remarqué dans Benoît-Joseph beaucoup de piété et d'ardeur pour la lecture des bons livres; les ouvrages du Père l'Aveugle lui ont donné cet attrait et cette ardeur pour la pénitence; il les a lus beaucoup de fois, et comme il avait un jugement solide et une mémoire heureuse, il avait imprimé dans son esprit les vérités qu'il avait remarquées dans ces livres. »

Le P. Le Jeune s'est rendu célèbre par les missions qui ont occupé son zèle pendant presque toute sa vie. L'estime que faisait Benoît-Joseph de ses ouvrages devait naturellement en faire naître dans son âme pour les prêtres qui se consacrent à cette œuvre aussi pénible que respectable. Des missionnaires s'étant rendus dans le diocèse de Boulogne pour y donner les exercices de la mission à Bocaval, Brias, Zoillecour et Recéemats,

[1] « Parmi les lettres que je vous envoie, Monsieur, il y en a une de M. Vincent, oncle du respectable Benoît-Joseph Labre. Son témoignage doit faire d'autant plus d'impression, que c'est un des plus dignes prêtres que je connaisse. Son insigne piété, sa vie austère, sa charité fort compatissante et fort généreuse pour les pauvres, lui ont tellement attiré l'estime et la vénération publiques, que la voix du peuple, dans les cantons où il est connu, le canonise déjà, en l'appelant d'ordinaire non M. Vincent, mais saint Vincent. » La lettre de Mgr l'Évêque de Boulogne est du 18 juin 1783.

Digitized by Google

le pieux jeune homme les suivit dans ces diverses paroisses [1]. Le mouvement d'une confiance toute particulière l'attirait auprès d'un des prêtres missionnaires, qui était en même temps chargé du gouvernement d'un séminaire. Il obtint de lui la grâce qu'il lui demanda, de le recevoir sous sa direction et d'entendre sa confession générale : c'est la troisième de sa vie.

Benoît-Joseph soupirait toujours avec une égale ardeur vers la solitude; son espérance si longtemps différée affligeait son âme. Ne pouvant, à cause de son âge, être admis à l'abbaye de la Trappe, il pensa qu'il éprouverait moins d'obstacles s'il se présentait à quelque couvent de Chartreux. Ce dessein, qu'il communiqua à son directeur, eut son approbation; en conséquence le pieux jeune homme retourna à Amette, pour en faire part à ses parents et obtenir leur consentement. Ceux-ci ayant déjà consenti qu'il satisfît à son attrait pour la maison de la Trappe, il y avait tout lieu de croire qu'ils ne s'opposeraient point au désir qu'il marquait d'embrasser un Ordre moins rigide.

La permission qu'il sollicita pour se présenter à une maison de Chartreux n'en fut pas moins une nouvelle victoire qu'il lui fallut remporter. On ne manqua pas de revenir à la charge et de lui mettre sous les yeux les avantages qu'il abandonnait, l'incertitude du succès dans les nouvelles démarches qu'il allait faire, la témérité d'embrasser un genre de vie qui excèderait ses forces, l'utilité dont il pouvait être à sa famille, en aidant ses parents dans l'éducation de ses frères et sœurs, et, ce qui pouvait toucher plus vivement son cœur, l'amour de ses parents, les secours qu'ils réclamaient pour eux-mêmes, ce que la séparation et le sacrifice auxquels il condamnait leur tendresse auraient de dur et d'affligeant pour eux.

Le dégoût du monde, le désir de tout quitter pour n'appartenir plus qu'à Dieu et ne vivre plus que de son amour, avaient jeté dans le serviteur de Dieu de trop profondes racines pour qu'il se laissât ébranler par des motifs humains, ou vaincre par des apparences de bien qui n'auraient été que spécieuses.

[1] Étant à Couteville, il a suivi les prêtres missionnaires à Bocaval, Brias, Zoillecour et Recéemats, et il ne songea qu'à son salut. (Lettre citée ci-dessus.)

Digitized by Google

Cependant un obstacle auquel il ne s'attendait pas rendit une seconde fois inutile le consentement de sa famille. En effet, s'étant présenté à la Chartreuse de Montreuil, le prieur le reçut avec bonté, lui parla avec intérêt et lui donna des témoignages d'estime et d'affection; mais il finit par lui objecter sa jeunesse, et lui dire que l'usage de la maison s'opposait à ce qu'il y fût reçu, à moins qu'il n'eût fait la première année du cours de philosophie, et qu'il ne sût le chant ecclésiastique. Il ajouta néanmoins, pour le consoler, qu'une fois qu'il se serait mis en état de satisfaire à ces deux conditions, il l'admettrait avec plaisir. Benoît-Joseph marqua sa reconnaissance pour ce que ces dernières paroles renfermaient d'obligeant. Il sortit de Montreuil, et se préparait à retourner chez ses parents, lorsqu'on lui indiqua la Chartreuse de Longuenesse, comme une maison qui s'ouvrirait plus facilement à l'empressement de ses désirs.

Le serviteur de Dieu s'achemine en conséquence vers Longuenesse : le succès répond aux espérances qu'on lui avait données. Le prieur lui fait accueil, et l'admet aux exercices du noviciat.

Cette époque de la vie du serviteur de Dieu est, pour les âmes que Dieu appelle à une perfection particulière, un grand fonds d'instruction : elle fut pour lui l'épreuve la plus dure; car que sont les austérités du corps auprès des tourments de l'âme? Cette solitude, objet de tant de soupirs, dans laquelle il entra d'abord avec tant d'ardeur et de joie; cette solitude, qu'il salua comme une vraie terre promise, ne lui offrit bientôt plus qu'une terre de trouble et de désolation, un désert sec et aride.

Les maîtres de la vie spirituelle connaissent, et seuls ils peuvent bien décrire cet état de nuit obscure, et quelquefois de frayeur et de tourment, par lequel Dieu fait souvent passer les âmes qu'il destine à une haute perfection. C'est un moyen employé par sa Providence sur des âmes privilégiées pour les établir profondément dans l'humilité, les faire mourir à elles-mêmes et à tout appui humain, les attacher ensuite uniquement à lui par la voie d'union et de contemplation.

L'âme qui aime vivement tend à s'unir à l'objet aimé; et c'est par la voie contemplative que l'amour conduit à l'union.

Digitized by Google

La première grâce qui opère dans les Chrétiens appelés à la perfection, est un rayon céleste qui leur révèle et la connaissance de Dieu, et la connaissance d'eux-mêmes. Attachée à cette double contemplation, l'âme comprend bientôt que Dieu est tout être, et la créature tout néant; elle voit d'une part un abîme de grandeur, de l'autre un abîme de misère, un abîme de sainteté et un abîme de péché, un abîme de charité et un abîme d'ingratitude.

L'âme mesure ainsi, en quelque sorte, le fini sur l'infini, l'énormité du péché sur l'idée qu'elle se forme de la sainteté infinie de Dieu, la punition du pécheur sur l'idée de la justice infinie de Dieu, l'ingratitude ou le peu d'amour des hommes sur la charité infinie de Dieu, l'étendue des devoirs sur l'étendue et la perfection de la loi, la rigidité du compte à rendre sur le nombre infini des grâces reçues, la faiblesse de la pénitence sur la multitude des offenses et des imperfections.

Mais l'œil ne peut rester fixé sur ce double abîme de la grandeur de Dieu et de la misère de l'homme, il ne peut s'efforcer d'embrasser, de rapprocher la distance infinie qui les sépare, sans se troubler bientôt et se déconcerter. Frappé tout à la fois de la vue des perfections divines et de ses propres imperfections, l'âme n'aperçoit plus en elle que taches, que souillures, que froideur, qu'ingratitude et que faiblesse. Dieu lui-même se dérobe pour un temps, et permet ainsi que pour un temps elle soit livrée à la crainte et à l'épouvante.

Alors l'âme fatiguée, se fatigue encore davantage; l'ennui et la sècheresse succèdent au goût sensible. Plus on avance et plus on croit reculer; plus on aime et plus on se croit insensible; plus on craint le péché et plus on s'en croit souillé.

Alors les ténèbres s'étendent et obscurcissent l'entendement. Un Dieu miséricordieux ne paraît plus qu'un Dieu juste; un Dieu aimable, qu'un Dieu sévère; un Dieu qui pardonne, qu'un Dieu qui punit; un Dieu qui éprouve, qu'un Dieu qui délaisse et qui abandonne.

Alors le trouble descend de l'imagination dans le cœur, l'orage se forme, les terreurs de l'éternité saisissent : ce n'est plus que peines, que désolation, qu'angoisses, et l'âme épuisée tombe dans

Digitized by Google

une sorte d'agonie; mais c'est alors aussi, c'est à ce moment où l'âme se croit sur le penchant de sa perte que l'épreuve cesse, et que Dieu, dissipant la nue, reparaît, console, fortifie et récompense.

C'est ainsi que Jésus-Christ fait passer avec lui par la montagne des Oliviers ceux qu'il conduit ensuite à la montagne du Calvaire, pour les immoler sur sa Croix. C'est par cette épreuve dure, mais salutaire, que Dieu a fait passer Job, David, Jérémie; et pour ne parler que des derniers temps, les sainte Thérèse, les Ignace de Loyola, les François de Sales.

Benoît-Joseph était appelé à parcourir successivement les états de la vie intérieure et à s'unir à Dieu par la voie de l'oraison et la contemplation. Il était donc dans l'ordre ordinaire de la Providence sur les âmes attirées à la perfection qu'il subît cette épreuve; elle exerça sa foi pendant plusieurs années, et fut un des moyens principaux dont Dieu fit usage pour le former à l'humilité et augmenter son attrait pour les austérités de la pénitence.

C'est aussi particulièrement à cette cause qu'il faut attribuer sa sortie de Longuenesse. Quelque rigide que soit la règle observée dans cette Chartreuse, elle parut encore trop mitigée à cet humble pénitent, qui, frappé de la crainte des jugements de Dieu et se mettant au rang des plus grands pécheurs, s'imagina qu'il ne pourrait se sauver qu'en embrassant l'Ordre le plus austère. Peut-être aussi que la vie sédentaire et la profonde retraite ne convenaient pas à la vivacité naturelle de son caractère et de son tempérament. Quoi qu'il en soit, les peines intérieures qu'il ressentait et l'espérance de pouvoir un jour être admis à la Trappe, réveillèrent ses premières idées sur cette dernière maison, et lui firent penser que Dieu ne l'appelait point à faire profession dans celle de Longuenesse.

Il en sortit après six semaines de noviciat.

Son premier soin fut d'aller rendre compte à son confesseur du peu de succès de ses tentatives et de l'état de son âme peinée et affligée. Le zélé missionnaire, qui était fort expérimenté dans les voies de Dieu, ne tarda point à faire succéder le calme

Digitized by Google

et la paix aux troubles de l'inquiétude ; il conseilla à son pénitent de retourner à la maison paternelle pour y attendre les ordres du Ciel, et s'y conformer.

V.

Quoique sorti du cloître, Benoît-Joseph ne s'en crut pas moins appelé à une vie pauvre et austère. C'était visiblement sa vocation. Il n'en doutait pas ; et retourné chez ses parents, il prit la résolution de la remplir de toutes les manières possibles. C'est pour cela qu'il commença dès lors à joindre à la prière et aux jeûnes des œuvres de mortification particulières. Sa mère, que sa tendresse rendait de plus en plus vigilante et attentive, s'en aperçut et s'en plaignit hautement. Plusieurs fois elle le surprit passant les nuits couché sur des planches, au lieu de reposer dans son lit.

Elle craignit les suites de cette mortification, et s'éleva contre une ferveur de pénitence qui lui paraissait indiscrète, peu raisonnable, et qui pouvait altérer sa santé. La réponse du serviteur de Dieu était modeste et respectueuse, mais toujours ferme et decidée. « Dieu m'appelle, disait-il, à une vie austère et pénitente ; il faut bien que je commence à entrer dans les voies de Dieu[1]. »

Sa résolution de suivre sa vocation à la pénitence était tellement inébranlable, qu'un jour sa mère refusant de consentir à son départ, par la crainte que son fils, une fois sorti de la maison paternelle, ne trouvât pas les moyens de subsister, il répondit sans hésiter : « Laissez-moi aller, ma mère ; je vivrai de racines, comme les anachorètes ; avec la grâce de Dieu, nous pourrons encore vivre comme eux. »

Les plaintes et les alarmes de la mère du serviteur de Dieu ne purent pas être longtemps secrètes. Elle crut sans doute que plus elle intéresserait de monde à sa tendresse et aux succès de ses représentations, plus elle obtiendrait de complaisance de la part de son fils, dont l'imperturbable fermeté la jetait dans la consternation.

[1] Dépositions des parents.

Digitized by Google

Voisins, amis, presque toute la famille s'unissent aux parents de Benoît-Joseph, et lui suscitent, dans de bonnes intentions, une sorte de persécution, toute dirigée pour lui faire rompre ses projets. On ne cessait de blâmer sa prétendue obstination à troubler, contrister et alarmer une famille à laquelle il devait tant d'égards et de reconnaissance. L'inutilité d'un grand nombre de démarches, de voyages et de tentatives qui n'avaient abouti qu'à multiplier les frais de son éducation, rendait même sa vocation suspecte, et l'humeur se mêlant quelquefois à l'amertume des reproches, on cherchait à l'ébranler, en l'humiliant par des paroles dures et piquantes.

C'est un moyen toujours faible contre un homme véritablement humble. Benoît-Joseph, soumis et obéissant à ses parents en tout ce qui ne regardait point sa vocation, ne croyait manquer ni à l'amour, ni à la reconnaissance qu'il leur devait, par sa fidélité à suivre l'inspiration de Dieu; plein de confiance et tranquille au milieu de la tempête, il y conservait jusqu'à la gaîté et la bonne humeur qui lui étaient naturelles.

Dieu bénit sa constance et son humilité, en changeant les vues et les dispositions de ses parents. Ceux-ci, persuadés qu'une plus longue résistance ne servirait qu'à affliger un fils qu'ils aimaient et dont ils respectaient la vertu, se déterminèrent à faciliter l'exécution de ses pieux desseins.

Benoît-Joseph, alors dans sa vingtième année, sentait la nécessité de se fixer dans un état et de décharger ses parents, auxquels il se voyait inutile, du soin et des frais de son éducation. Son cœur se tournait toujours vers l'abbaye de la Trappe. Son attrait pour la pénitence la lui faisait préférer à toute autre retraite; mais une sainte impatience de se consacrer promptement à Dieu, et sa position à l'égard de ses parents ne lui permettaient guère d'attendre l'âge où il pût y être reçu.

D'ailleurs les peines et les troubles intérieurs avaient reparu, et agitaient de nouveau son âme. Benoît-Joseph, humble et mortifié, passant sa jeunesse dans la fuite des plaisirs, la prière et le jeûne, sentait encore ses chairs percées de la crainte des jugements de Dieu, ne voyait en lui qu'un pécheur digne de

Digitized by Google

haine et de mépris, et dans ses imperfections mêmes, que des péchés dont il ne pouvait espérer le pardon qu'en livrant son corps aux rigueurs d'une pénitence continuée jusqu'à la fin de ses jours. Il se croyait déplacé tout autre part que dans une austère retraite, et il regardait comme perdu pour l'éternité tout le temps qu'il resterait volontairement dans le monde.

La promesse qu'on lui avait faite de le recevoir aussitôt qu'il aurait fini sa logique et appris le chant ecclésiastique, lui fit désirer d'être à portée de remplir sans délai ces deux conditions. Il se rendit en conséquence chez M. Dufour, alors vicaire de Ligni, et depuis curé d'Anchi-aux-Bois, qui se chargea de le former dans ces deux sciences. Le maître, charmé des vertus et des belles qualités du disciple que la Providence lui adressait, le traitait plutôt en ami qu'en écolier, lui laissant toute liberté de continuer le plan de conduite et les exercices de piété qu'il s'était prescrits.

L'étude du chant ecclésiastique tenait en quelque sorte à ses goûts pour tout ce qui avait rapport à la religion : aussi le pieux jeune homme s'y portait avec empressement et avec plaisir.

Il n'en fut pas de même pour la dialectique. Il s'aperçut d'abord de son peu de goût et de disposition. Malgré tout le zèle de son maître pour lui aplanir les difficultés, malgré les efforts qu'il faisait de son côté pour y répondre, il ne put jamais vaincre la répugnance qu'il ressentait toutes les fois qu'il lui fallait s'appliquer à cette étude. Cependant il se mit assez promptement en état de satisfaire aux examens qu'il pourrait avoir à subir; mais ce fut moins le fruit de l'application qu'il y donna que l'effet d'une compréhension facile qui lui était naturelle.

Benoît-Joseph demeura trois mois chez M. Dufour, partageant presque entièrement son temps entre la prière et la lecture; nourrissant sa piété par le jeûne, la pénitence et la privation de tous les plaisirs, même innocents. Arrivé à l'âge où il lui fut permis de se former un plan de conduite, il s'imposa la loi de se les interdire absolument. Dès lors on ne put le faire résoudre à se trouver aux divertissements qui sont en usage dans les paroisses de la campagne, les fêtes et dimanches, après les offices de l'après-dîner.

Digitized by Google

Un de ses compagnons d'étude, s'étant mis un jour en tête de lui faire rompre ce plan de conduite et de le conduire au lieu des récréations publiques, n'oublia rien de tout ce que son génie lui suggéra pour le persuader et obtenir de lui, au moins pour cette fois, cette sorte de complaisance; mais tous ses efforts furent inutiles, et le serviteur de Dieu resta fidèle à la loi qu'il s'était imposée.

Sitôt qu'il se crut suffisamment instruit dans le plain-chant et la logique, il ne perdit pas un moment pour se rendre à Montreuil et solliciter la grâce d'y être reçu.

Le prieur de Montreuil, s'étant assuré que Benoît-Joseph avait suffisamment satisfait aux conditions qu'il avait exigées de lui, ne fit aucune difficulté de le recevoir. Le jour de la fête ou un des jours de l'octave de l'Assomption de la très-sainte Vierge, il fut admis aux exercices du noviciat. Ce qu'est la douceur de la victoire après un combat long et opiniâtre, le premier moment de la jouissance d'un bien désiré avec de longues et de vives ardeurs, la solitude de Montreuil le fut d'abord pour Benoît-Joseph. Les austérités de la règle, la longueur des offices, les veilles de la nuit, la variété des exercices qui se succédaient sans interruption, occupèrent dans les premiers temps l'activité de son zèle; et il y trouva de quoi satisfaire son âme avide de lecture, de prière, de recueillement et de pénitence. Une joie sensible annonçait le contentement de l'esprit et la paix du cœur. La consolation accompagnait et rendait plus fervente encore son assiduité scrupuleuse à ses devoirs et à toutes les observances du noviciat; mais le calme sera de courte durée : de nouveaux orages vont s'élever, et c'est de la ferveur même que renaîtront l'agitation et le trouble.

Benoît-Joseph se livre bientôt à son goût pour l'oraison, et prend pour sujet ordinaire de ses pensées la sainteté de Dieu, l'étendue de ses devoirs, la multitude des grâces qu'il a reçues.

Son imagination était vive et sa conscience délicate et timorée.

L'œil qui a fixé pendant quelque temps l'éclatante lumière du soleil, n'aperçoit, au moment où il vient à reporter sur la terre ses regards éblouis, que taches et que confusion; ainsi Benoît-

Digitized by Google

Joseph, occupé à méditer la sainteté infinie de Dieu, la charité infinie de Dieu, la pureté de sa loi, la grandeur de son amour, venant ensuite redescendre dans son âme, n'y voit plus que souillures, qu'ingratitude, que sujets d'épouvante et d'effroi. Les mêmes troubles, les mêmes tourments intérieurs qu'il avait éprouvés à Longuenesse, il les éprouve de nouveau. La règle de Saint-Bruno ne lui semble plus faite que pour des solitaires innocents; elle semble trop douce pour un pécheur tel que lui.

Le corps souffrit bientôt de l'agitation de l'esprit; elle était trop vive pour qu'elle pût être longtemps cachée. Les bons religieux s'en aperçoivent; ils plaignent, consolent et animent le pieux jeune homme à la confiance en Dieu; mais persuadés qu'il n'était point appelé à embrasser leur institut, ils lui conseillèrent de quitter leur maison. Après six semaines d'épreuves, il en sortit, le 2 octobre de l'année 1769.

Le même jour il écrivit à ses parents pour leur apprendre sa sortie; sa lettre, monument édifiant de sa piété, peint mieux que nous ne pourrions le faire la beauté de son âme et la vivacité de sa foi.

Lettre du serviteur de Dieu à ses parents.

« Mon très-cher père et ma très-chère mère,

» Je vous apprends que les Chartreux ne m'ayant pas jugé propre pour leur état, j'en suis sorti le second jour d'octobre. Je regarde cela comme un ordre de la divine Providence, qui m'appelle à un état plus parfait; ils ont dit eux-mêmes que c'était la main de Dieu qui me retirait de chez eux. Je m'achemine donc vers la Trappe, ce lieu que je désire tant et depuis si longtemps. Je vous demande pardon de toutes les désobéissances et de toutes les peines que je vous ai causées; je vous prie bien l'un et l'autre de me donner votre bénédiction, afin que le Seigneur m'accompagne; je prierai le bon Dieu pour vous tous les jours de ma vie: surtout ne soyez point inquiets à mon égard. Quand j'aurais voulu y rester, on ne m'y aurait pas reçu; c'est pourquoi je me réjouis beaucoup de ce que le Tout-Puissant me conduit. Ayez soin surtout de l'instruction de mes frères et sœurs, et surtout

Digitized by Google

de mon filleul; moyennant la grâce de Dieu, je ne vous coû terai plus jamais rien, et ne vous ferai plus aucune peine; je me recommande à vos prières; je me porte bien, et je n'ai pas donné de l'argent aux domestiques; je ne suis sorti qu'après avoir fréquenté les Sacrements. Servons toujours bien le bon Dieu, et il ne nous abandonnera pas. Ayez soin de votre salut lisez et pratiquez ce qu'enseigne le Père Aveugle : c'est un livre qui enseigne le chemin du Ciel, et sans faire ce qu'il dit, il n'y a point de salut à espérer. Méditez les peines effroyables de l'enfer, qu'on endure une éternité toute entière pour un seul péché mortel qu'on commet si aisément. Efforcez-vous d'être du petit nombre des élus. Je vous remercie de toutes les bontés que vous avez eues pour moi, et des services que vous m'avez rendus : le bon Dieu vous en récompensera; procurez à mes frères et sœurs la même éducation que vous m'avez donnée, c'est le moyen de les rendre heureux dans le Ciel : sans instruction, on ne peut pas se sauver. Je vous assure que vous êtes déchargés de moi; je vous ai beaucoup coûté, mais soyez assurés que, moyennant la grâce de Dieu, je profiterai de tout ce que vous avez fait pour moi. Ne vous affligez point de ce que je suis sorti des Chartreux; il ne vous est pas permis de résister à la volonté de Dieu, qui en a ainsi disposé pour mon plus grand bien et pour mon salut. Je vous prie de faire mes compliments à mes frères et sœurs; accordez-moi vos bénédictions, je ne vous ferai plus aucune peine; le bon Dieu, que j'ai reçu avant de sortir, m'assistera et me conduira dans l'entreprise qu'il m'a lui-même inspirée; j'aurai toujours la crainte de Dieu devant les yeux, et son amour dans le cœur. J'espère fort d'être reçu à la Trappe : en tout cas, on m'assure que l'Ordre de Sept-Fonts n'étant pas si rude, on y reçoit plus jeune, mais je serai reçu à la Trappe. »

Dieu soutenait son serviteur contre la tentation du découragement, en lui laissant toujours l'espérance de trouver à la Trappe un lieu de repos. Son humilité, qui le représentait à ses yeux sous les traits d'un pécheur à qui les plus dures expiations sont nécessaires, lui persuadait qu'il ne pouvait trouver son salut que dans l'Ordre le plus austère. D'un autre côté, sa confiance en

Digitized by Google

Dieu, qui le lui représentait sous l'image d'un Dieu plein de miséricorde et qui ne veut pas qu'aucun pécheur périsse, ne lui permettait pas de douter que, touché de sa persévérance, le Ciel ne s'ouvrît enfin à ses vœux. La règle de la Trappe était la plus rigide de toutes celles qu'il connaissait, il se tenait donc comme assuré que Dieu, qui mesurait l'étendue de ses besoins, lui réservait cette ressource salutaire aux grands pécheurs; fortifié par cette pensée consolante, il part une seconde fois, il vole vers la Trappe.

Dieu lui préparait de nouveaux mérites dans de nouveaux refus; il se présente en vain : la porte de ce désert lui est fermée pour toujours.

Nul n'est tenté au-delà de ses forces : ferme dans sa foi, le serviteur de Dieu espéra alors contre toute espérance. Sept-Fonts lui restait, malgré l'excès de la fatigue, la longueur du voyage et la continuité des pluies qui avaient rendu les chemins presque impraticables, il repart de la Trappe, et arrive à Sept-Fonts si promptement que, dès le 28 d'octobre, il avait été admis à prendre l'habit de novice de chœur, sous le nom de Frère Urbain.

Il n'avait préféré l'abbaye de la Trappe que dans l'opinion que la règle de Sept-Fonts était mitigée. Il dut être content, et regarder le refus qu'il avait éprouvé comme l'effet d'une miséricorde particulière sur lui, lorsqu'il vit que le monastère de Sept-Fonts ne le cédait en rien à celui de la Trappe, et que même, dans plusieurs points, il le surpassait en austérités.

Huit mois se passèrent dans les exercices du noviciat : pieux, obéissant et laborieux, il se porte à tout avec une sainte émulation; mais les mêmes peines intérieures qui reparaissent, une maladie de deux mois qui l'épuise, et, dans ses supérieurs, la crainte bien fondée qu'un tempérament trop faible ne fournisse jamais à son zèle assez de force pour soutenir les austérités de l'institut, tout concourt à manifester la volonté de Dieu dans les obstacles qui s'opposent invinciblement à ses désirs.

Le 2 juillet 1770, Benoît-Joseph quitte Sept-Fonts, et pour jamais l'espérance d'être admis à l'état religieux

Arrêtons-nous un moment à cette époque intéressante. Si

Digitized by Google

nous la considérons d'après notre manière ordinaire de juger, qu'elle nous semblera triste et affligeante! Combien de démarches et de travaux en apparence vainement consumés! l'ardeur des vœux de Benoît-Joseph continuée et s'accroissant de jour en jour depuis l'âge le plus tendre, le caractère de ses goûts, de ses inclinations, de ses vertus; le plan constamment dirigé de ses études et de ses exercices de piété, la ferveur persévérante de ses prières pour découvrir sa vocation, les frais d'une éducation coûteuse et prolongée au-delà du terme ordinaire; en un mot, la vie entière de Benoît-Joseph, à la prendre dès son enfance, avait été une préparation de tous les jours à la vie religieuse, un noviciat continuel; c'est la perle précieuse de l'Évangile pour laquelle il avait tout sacrifié, quitté ses biens, résisté à ses parents, remporté sur leur tendresse des victoires pénibles. Cependant le voilà, ce semble, réduit à ne savoir plus que faire, que devenir, où aller. Était-ce donc là que devait aboutir, à l'âge de vingt-deux ans, tant de voyages, de fatigues, de sacrifices et de tentatives?

Sorti depuis longtemps de la maison paternelle, il ne devait pas même penser à y entrer, sans une sorte d'injustice, par la crainte de devenir à charge à une famille déjà fatiguée par beaucoup de dépenses. Sa santé était altérée, son tempérament affaibli, peu propre pour le cloître, encore moins propre pour le monde, sans état, sans soutien, sans appui, sans consolation humaine; au dedans, peine d'esprit et tourment de conscience. Ce tableau est la peinture fidèle de la situation de Benoît-Joseph; mais cessons de craindre pour le juste que Dieu purifie dans le creuset des afflictions. Dieu éprouve, mais jamais il n'abandonne; Dieu fait tout pour ses élus, alors que tout paraît manquer à ses élus. C'est du sein même de l'agitation que Dieu fera naître la paix et sortir un rayon consolateur qui ne cessera plus de diriger Benoît-Joseph et de fixer ses incertitudes.

Il avait toute sa vie cherché sincèrement la volonté de Dieu, et on peut dire qu'il l'avait cherchée uniquement. Il commence dès ce moment à la connaître avec évidence, et dès ce moment aussi il va commencer à être heureux. Deux choses lui paraissent

Digitized by Google

certaines : la première, que sa vocation à la vie monastique n'était qu'apparente; il est bien éloigné cependant de se plaindre de sa prétendue erreur, elle était dans l'ordre même des desseins de Dieu sur lui. Pour le mettre en état de suivre la vocation extraordinaire à laquelle Dieu l'appelait, il lui avait fallu des instructions, des exemples, des modèles et d'habiles maîtres. Dieu, pour lui procurer ces avantages, avait dû le conduire dans le désert. Benoît-Joseph les ayant en effet trouvés réunis dans les divers monastères où il avait demeuré, regardait cette faveur du Ciel comme une grâce singulière qui méritait toute sa reconnaissance.

Il ne paraît pas moins évident à Benoît-Joseph que si Dieu ne le veut pas dans la solitude, il veut qu'il pratique dans le monde même les vertus des solitaires : le renoncement au monde, la retraite intérieure, l'abnégation de soi-même, la fuite des plaisirs, la vie cachée, la vie d'oraison, les humiliations de la pauvreté et les rigueurs de la pénitence.

Benoît-Joseph, une fois assuré des desseins de Dieu sur lui, ne se met plus en peine des moyens dont Dieu se servira pour les accomplir; il s'abandonne sans réserve à sa Providence, à son Esprit, à ses inspirations, aux peines intérieures et extérieures, ne demandant rien, n'ambitionnant rien que de boire le calice et de porter la croix.

C'est dans cette nouvelle carrière de mérites et de vertus qu'il nous faut maintenant considérer le serviteur de Dieu.

VI.

Les hommes sont tous appelés à la sainteté; et comme il est diverses demeures dans la Maison de Dieu, il y a aussi différentes voies pour y arriver. Outre les routes communes et ordinaires, il en est d'extraordinaires et de singulières, mais dans lesquelles il serait téméraire de s'engager, sans les signes évidents d'une inspiration certaine et d'une vocation longtemps consultée. Je veux parler de la dévotion des pèlerinages, qui va occuper une partie de la vie du serviteur de Dieu, et dans laquelle il se com-

Digitized by Google

porta de manière à ne laisser aucun lieu de douter que ce qui serait pour le commun des Chrétiens une tentation de dissipation et de relâchement, a été pour lui un accroissement de mérite, un exercice de pénitence et un moyen de sanctification.

Sans doute aussi qu'il s'y sentit porté par les circonstances particulières où il se trouva; il était éloigné de son pays, détaché du monde et de tout ce qui lui appartient, éprouvant des obstacles invincibles au dessein de se consacrer à Dieu dans le cloître; son ardeur pour l'humilité, la pauvreté et la pénitence a pu offrir à son zèle cette pratique de piété qu'il embrassa dans de saintes intentions.

Rome, capitale et unique centre de la foi catholique, lieu sacré du triomphe et du repos des saints Apôtres, si fameuse par les monuments de la religion et les trésors spirituels qu'elle renferme dans son sein, devait être l'objet principal des pèlerinages du serviteur de Dieu.

Il conçut, au moment de sa sortie de l'abbaye de Sept-Fonts, arrivée en 1770, la résolution d'en faire le voyage, et il se mit bientôt en devoir de l'exécuter.

Arrivé à Guiers, en Piémont, il écrivit à ses père et mère, pour les informer des raisons qui l'avaient empêché de pouvoir se fixer dans cette sainte maison. Sa lettre contient en quelque sorte ses derniers adieux à sa famille, et en effet ses parents n'entendirent plus parler de lui qu'après sa mort.

Il visitait avec une piété toujours également édifiante les églises qu'il rencontrait sur sa route.

Du Piémont il se rendit à Lorette, dans le mois de novembre; sa tendre dévotion pour la Mère de Dieu et les grâces signalées qu'il y a reçues, ont été cause que le reste de sa vie il conserva pour cet endroit célèbre une affection, une prédilection toutes particulières.

Il dirigea ensuite son chemin vers Assise, célèbre pour avoir donné le jour à saint François; il y fit ses dévotions, pour se préparer à la grâce que lui fit la confrérie établie dans ce lieu en l'honneur de ce Saint de l'inscrire dans ses registres.

Il reçut, suivant l'usage un petit cordon bénit, qu'il porta con-

Digitized by Google

stamment, et qu'on retrouva après sa mort, lorsqu'on le dépouilla de ses habits.

Le serviteur de Dieu arriva pour la première fois à Rome au commencement de décembre, et il y fut reçu pendant trois jours dans l'hôpital de Saint-Louis, établi en faveur des pèlerins français.

Rome offre sans doute le spectacle le plus capable d'allumer la dévotion d'une âme vraiment religieuse; il faudrait avoir celle de Benoît-Joseph pour écrire la vive sensation de piété qu'il éprouva, la ferveur avec laquelle il visita tous les lieux saints, ses effusions de reconnaissance et d'amour pour Jésus-Christ et sa très-sainte Mère, les larmes de componction, de sensibilité et de joie qu'il répandit en présence du tombeau des saints Apôtres.

Après un séjour de huit à neuf mois dans Rome, il entreprit un second voyage de Lorette, où il se trouva vers le milieu de septembre de l'année 1771.

Dans le mois de juin précédent, il avait été visiter, à Fabriano, le tombeau de saint Romuald, fondateur des Camaldules, célèbre par de grandes vertus, et spécialement par une longue pratique d'austérités extraordinaires.

Il passa quinze jours dans ce lieu de dévotion, où il s'affermit de plus en plus dans la résolution de consacrer ses jours aux rigueurs de la pauvreté et de la pénitence : c'est dans ce dessein et pour se purifier de toute affection au péché, qu'il désira de faire, pour la troisième fois, une confession générale. M. Paggetti, curé de Fabriano, auquel il s'adressa, raconte ainsi cette particularité de sa vie :

« Le pieux pèlerin, m'étant venu trouver après la sainte Messe dans la sacristie, me demanda avec instance la grâce d'entendre sa confession générale, lorsque j'en aurais le loisir. Je ne pus lui refuser cette consolation, d'après le vif désir qu'il me montrait; étant retourné à cette intention à l'église, deux ou trois jours après, et ayant trouvé Benoît-Joseph disposé, je reçus la confession qu'il me fit de toute sa vie, à commencer du jour où je l'entendis, et en remontant d'époque en époque jusqu'à sa plus

Digitized by Google

tendre jeunesse. J'y admirai la bonté de Dieu et les grâces dont il l'avait prévenu, ainsi que sa fidélité constante à y répondre dans tous les âges de sa vie, malgré les embûches du démon et les tentations auxquelles il avait été exposé.

» Son humilité était telle qu'il regardait comme de simples effets de son imagination les grâces qu'il recevait du Ciel. Le serviteur de Dieu me fit part du dessein dans lequel il était d'aller à Compostelle, pour y visiter le corps de saint Jacques, en qui il avait une confiance particulière. J'ai remarqué en lui une fervente dévotion à l'adorable Humanité de Notre-Seigneur, ainsi qu'à sa très-sainte Mère, et une grande compassion pour les âmes du purgatoire; il joignait à une grande humilité et un mépris singulier de son corps, qu'il appelait son cadavre, une charité sans bornes pour le prochain; il l'aidait de tout son pouvoir dans le spirituel, en adressant sans cesse à Dieu les plus ferventes prières pour le salut de tous les pécheurs; et, pauvre lui-même, il donnait en aumône aux pauvres tout ce qu'il avait, ne s'attribuant sur ce qu'on lui donnait que la plus petite portion, laquelle suffisait à peine pour sa nourriture du jour, et ne réservant rien pour le lendemain. »

Telle est la conduite que le pieux pèlerin tint à Fabriano, et à laquelle il avait été constamment attaché depuis le temps où Dieu l'avait appelé à ce genre de vie.

M. Paggetti ajoute à sa relation que les habitants de Fabriano, frappés de son extérieur et de sa piété, commencèrent bientôt à le regarder comme un Saint; et qu'aussitôt qu'il s'aperçut de la bonne opinion qu'on prenait de lui, il abandonna ce pays, et se déroba par humilité aux témoignages d'estime et de vénération qu'on lui portait.

Ce fut en cette année 1771 qu'il alla visiter les lieux de dévotion les plus renommés du royaume de Naples : à Bari[1], l'église de Saint-Nicolas, évêque de Mire; à Naples, l'église de Saint-Janvier; au mont Gargano, celle de Saint-Michel, et un grand nombre d'autres.

[1] Certificat de Mgr l'Archevêque de Capoue à Mgr l'Évêque de Néocésarée, en date du 28 juin 1783.

Digitized by Google

Le serviteur de Dieu était encore à Naples le 13 du mois de février de l'an 1772, il en partit pour retourner à Rome. Il y demeura jusqu'au mois de juin, temps où il se rendit de nouveau à Notre-Dame de Lorette.

Il n'est guère de lieux de dévotion renommés en Europe qui n'aient été visités par le serviteur de Dieu. En 1773, il était dans la Toscane, où il fit encore une confession générale, qui fut la quatrième. On n'a aucun détail concernant ce voyage, mais il n'y a pas lieu de douter que sa dévotion particulière à saint François ne l'ait déterminé à visiter la célèbre église du mont Alvernia.

Nous savons par le relevé des registres de l'hôpital français de Saint-Louis [1], qu'il s'est rendu à Rome en 1774 pour les fêtes de Pâques. Son séjour dans cette capitale dut être assez court, puisqu'au mois de décembre de la même année il était en Bourgogne [2].

Sa dévotion pour la très-sainte Vierge nourrissait dans son âme un zèle infatigable, qui le transportait dans tous les endroits où son culte était devenu célèbre.

La saison de l'hiver, dans laquelle on était alors, la grande distance des lieux, les rigueurs du froid, l'apreté des montagnes couvertes de neige et de glaces, ne furent point des raisons suffisantes pour lui faire différer l'exécution du projet qu'il avait conçu de partir de la Bourgogne pour aller dans la Suisse y visiter l'église de Notre-Dame d'Einsiedeln, autrement de Notre-Dame-des-Ermites, où il arriva au mois de février.

Cette église, très-riche et magnifiquement ornée, appartient à un couvent de Bénédictins situé dans le diocèse de Constance, à cinq lieues environ de la ville de Schwitz, capitale du canton de ce nom.

Quatorze Papes ont accordé successivement ou renouvelé en sa faveur des priviléges considérables. Benoît-Joseph conserva toujours une dévotion particulière pour ce pèlerinage renommé par un grand concours de pèlerins qui y arrivent de diverses parties du monde.

[1] Relevé de 7, 8 et 9 avril. — [2] Suivant certificat en date du 10 décembre 1774.

Digitized by Google

De Notre-Dame d'Einsiedeln, il visita successivement une partie de l'Allemagne, et en particulier Waltshul[1], Heggenschvyl[2], Waltsweil[3] et Lucerne[4]; de là il retourna à Einsiedeln, où il resta jusqu'au commencement de juillet.

La circonstance du jubilé de 1775 fut pour lui un motif de se rendre à Rome, où il passa le reste de l'année sainte.

Au mois de février 1776, le serviteur de Dieu fit pour la cinquième fois le pèlerinage de Lorette. Il en partit, malgré les rigueurs de l'hiver, et il entreprit son troisième voyage d'Einsiedeln, qu'il accomplit heureusement, et pendant lequel il visita de nouveau une partie des lieux de dévotion les plus célèbres de l'Allemagne, en particulier celui de Waltshul, sur le Rhin, où il se trouva le 20 août 1776.

Enfin son retour à Rome, dans cette même année, fut le dernier terme de ses courses de piété; pour le reste de sa vie, il fixa sa demeure dans cette capitale, d'où il ne sortit plus que pour aller passer seulement quelques jours à Lorette, et payer à la Mère de Dieu son tribut annuel d'amour et de reconnaissance.

Quelques faits relatifs à ces pèlerinages font connaître de plus en plus quels étaient son humilité, sa pauvreté évangélique, son détachement des choses de la terre, son esprit de pénitence, sa modestie, son goût pour la prière et son attention à éviter tout ce qui pouvait lui faire perdre la présence de Dieu.

Benoît-Joseph ayant un jour demandé à l'abbé Mancini, administrateur de l'hospice évangélique, la permission de partir pour son pèlerinage de Lorette, cet abbé crut lui faire plaisir en lui proposant pour compagnon de voyage un pauvre du même hospice, qui était un homme vertueux et édifiant; mais le serviteur de Dieu s'excusa d'accepter la proposition, et donna pour raison de son refus la crainte que la société d'un pèlerin, quelque homme de bien qu'il fût, ne lui causât quelque empêchement ou quelque distraction dans l'habitude qu'il avait de prier et de faire l'oraison tout en voyageant.

Zaccarelli, son bienfaiteur et son ami, lui ayant offert de l'argent pour faire son voyage de Lorette, Benoît-Joseph refusa

[1] 22 avril. — [2] 13 mai. — [3] 23 mai. — [4] 28 juin.

Digitized by Google

de rien accepter, alléguant pour excuse de ne pas se rendre à ses sollicitations, qu'il lui restait encore une pièce de dix sous, et que cette somme suffisait au besoin présent.

Il refusa, dans le même esprit de pauvreté, une paire de souliers que le même Zaccarelli lui offrait. Celui-ci redoublant ses instances, lui montra trois autres paires qui avaient déjà servi : Benoît-Joseph se laissa vaincre, mais il choisit les plus usés.

Comme il portait un chapeau de paille tout déchiré et décousu, on eut toutes les peines du monde à lui en faire accepter un autre un peu meilleur, quoique assez vieux.

Nous apprenons, par les informations qui ont été faites à Lorette, quelques autres particularités qui ne sont pas moins édifiantes.

L'abbé Verdelli, clerc de chapelle dans cette célèbre église et chargé de l'entretien des lampes, dépose qu'il était pénétré d'admiration quand il voyait la contenance respectueuse de ce pèlerin, sa constance dans la prière et l'espèce d'anéantissement où il était devant le Seigneur.

L'abbé Valeri, qui desservait la sacristie, rend les mêmes témoignages, et il ajoute de plus qu'à l'heure des repas, lorsque tout le monde sortait de l'église, Benoît-Joseph, oubliant les besoins de son corps, allait se placer dans un coin de l'église, où il croyait n'être point aperçu. Là, on le voyait, avec un visage enflammé, se frapper la poitrine, et par d'autres actions extérieures, donner l'essor aux pieux mouvements de sa piété.

Le même ecclésiastique, ayant remarqué l'extrême attention du serviteur de Dieu à cacher tout ce qui pouvait donner bonne opinion de lui, allait s'enfermer dans un confessionnal, pour contempler à son aise, à traver les barreaux, les actes multipliés de sa fervente dévotion.

Pendant tout le temps de son séjour à Lorette, non-seulement ce pieux pèlerin ne demandait point l'aumône, mais il refusait même ce qui lui était offert, si ce qu'on lui présentait excédait ses besoins.

Les abbés Verdelli et Valeri ayant conçu la plus haute estime pour ses vertus, lui cherchèrent dans la ville un logement où il

Digitized by Google

pût passer la nuit, afin de lui épargner la fatigue d'aller tous les soirs à une grange fort éloignée, où il prenait son gîte, et de revenir ensuite tous les matins à l'église. Ils parvinrent à lui en trouver un chez le sieur Sori. Benoît-Joseph l'accepta avec reconnaissance; mais comme on lui avait préparé une chambre avec un lit, il trouva ce logement trop somptueux pour un pauvre. On lui en offrit un autre taillé dans le roc, au-dessous de la rue : il le trouva plus assorti à son état, et il l'accepta.

Sori lui offrit quelquefois des mets de sa table, mais il le remercia constamment. « Un pauvre, disait-il, ne doit point se nourrir de viandes destinées aux riches; mais il doit se contenter de leurs restes. » Aussi toutes les fois qu'on lui présentait un pain entier, il n'y touchait point, ne se croyant digne de manger que des morceaux. C'était le même scrupule pour toute autre nourriture. Il ne mangeait jamais que des restes.

VII.

Benoît-Joseph, qui avait eu le bonheur de comprendre dès sa jeunesse le sens de cette sainte parole : « Bienheureux les pauvres d'esprit et de cœur, » en a porté la pratique jusqu'à une éminente perfection. On peut même dire qu'il a pratiqué toutes les rigueurs et toutes les humiliations de la pauvreté évangélique. C'était visiblement sa vocation particulière. Sa fidélité à y répondre a été le caractère distinctif du genre de sainteté qu'il a embrassé.

Quelques détails sur la vie qu'il a menée à Rome, depuis le temps où il y fixa sa demeure, nous en fournissent des preuves aussi multipliées qu'elles sont propres à nous édifier.

On voit à Rome, dans le quartier de l'amphithéâtre Flavien, autrement appelé le Colisée, près de la rue de la Croix, d'anciennes ruines et une certaine étendue de murailles à moitié démolies. Ayant trouvé dans une de ces ruines un enfoncement d'une profondeur suffisante pour le recevoir, Benoît-Joseph pensa d'abord qu'il pourrait s'en contenter pour logement. Il n'en eut point d'autre pendant plusieurs années. C'est là qu'il se retirait tous les soirs pour prendre quelque repos. Fidèle à

Digitized by Google

porter sa croix à la suite de l'Homme-Dieu, qui, sans possession et sans asile, n'avait pas même où reposer sa tête, Benoît-Joseph se croyait encore trop heureux que la Providence lui eût préparé un endroit où il pût passer les nuits, tranquille et à couvert contre l'intempérie des saisons et l'injure de l'air.

La vie du Pauvre de Jésus-Christ fut à Rome ce qu'elle avait été depuis longtemps dans tous les endroits où il s'était trouvé, c'est-à-dire une prière continuelle. La journée tout entière consacrée à cette sainte occupation lui paraissait encore trop courte : il y employait une partie des nuits, après avoir passé les jours tantôt dans une église, tantôt dans une autre, priant le plus souvent à genoux, se tenant debout le reste du temps, et toujours le corps dans une parfaite immobilité. S'il quittait les églises, c'était pour se rendre au Colisée, et assister à l'instruction que l'on appelle l'Œuvre évangélique des pauvres, et qui ne manque aucun jour de l'année.

Un genre de vie si dur et si austère, joint à l'habitude de rester à genoux et immobile la plus forte partie de la journée, ne tarda pas à affaiblir et ruiner sa santé. Il lui survint une enflure considérable, qui occupait la moitié du corps, et qui, augmentant par degrés, le menaça en 1780 d'une mort prochaine.

Un pauvre mendiant, nommé Théodore, qui lui-même avait la réputation d'un homme très-chrétien et très-vertueux, s'aperçut de son état, et en eut pitié. Il lui persuada de le suivre chez M. Paul Mancini, directeur et administrateur de l'hospice évangélique, à qui il le présenta.

M. Mancini prit soin du serviteur de Dieu, et le plaça dans son hospice de charité, destiné pour douze pauvres.

Les remèdes propres à la maladie et une nourriture plus substantielle opérèrent une prompte guérison. Benoît-Joseph, se voyant hors de danger et rétabli, s'empressa d'aller trouver son bienfaiteur. « Vous me voyez, lui dit-il, parfaitement guéri; cette charité que vous me faites de me garder dans votre hospice vous pouvez maintenant l'exercer envers un autre pauvre qui en ait un besoin plus pressant que moi. Je me sens à présent en

Digitized by Google

état d'aller chercher la portion à la porte de quelque couvent. Mais comment puis-je faire pour vous remercier dignement? Je n'en puis douter : cette enflure devait me conduire au tombeau et promptement. C'est par vous que je vis... — C'est le Seigneur que vous devez remercier, répondit M. Mancini, c'est lui qui vous a rendu la santé; faites moi la charité de me recommander à Dieu, je vous en prie, et j'en serai reconnaissant.

— Ah Monsieur, lui dit Benoît-Joseph, je le ferai de grand cœur et toute ma vie. »

Les soins que l'abbé Mancini avait rendus au serviteur de Dieu pendant sa maladie l'avaient mis à portée de reconnaître en lui une vertu peu commune et des sentiments de religion que son humilité n'avait pu cacher. Ce dernier trait acheva de lui en faire concevoir la plus haute estime. Aussi, contre l'usage et la loi qu'il s'était faits de ne garder que pour un temps les pauvres qu'il recevait dans son hospice, il continua de l'y admettre pour la nuit avec les autres pauvres, faveur dont le serviteur de Dieu a joui avec reconnaissance jusqu'en 1783, qui est l'année de sa mort.

Nous croyons devoir placer ici deux particularités de sa vie, arrivées pendant ses voyages à Lorette, et qui montreront le peu d'estime qu'il faisait de lui-même. M. Mancini, de qui nous tenons ces particularités, était en correspondance spirituelle avec une religieuse du monastère de Sainte-Claire de Montéluponé, dans le diocèse de Lorette. Voulant profiter d'un voyage de Benoît-Joseph, il lui remit pour cette religieuse une lettre, dans laquelle il lui mandait, entre autres choses édifiantes : « Ma lettre vous sera rendue par un Saint qui passe toute sa vie en prières. » Benoît-Joseph exécuta sa commission, et remit la lettre à la religieuse, avec laquelle il eut pendant quelque temps un entretien de piété, qui finit de part et d'autre par se promettre d'être à l'avenir en société de prières et de bonnes œuvres.

La religieuse lut ensuite sa lettre, et l'ayant portée aux autres religieuses, elles ne perdirent pas un moment sans venir toutes se recommander aux prières du Saint qu'on leur annonçait.

Digitized by Google

Benoît-Joseph reste confus, ne sait ce qu'on veut lui dire, et sans attendre la réponse dont on devait le charger, il se dérobe promptement, et sort de ce monastère, où il ne s'est jamais représenté.

Benoît étant de retour à Rome, M. Mancini demanda des nouvelles de sa lettre, de la religieuse à qui il l'avait adressée, et de la réponse qu'il en attendait. — Quant à la réponse, dit Benoît-Joseph, je ne m'en suis point chargé; et il lui fait en peu de mots le récit de ce qui lui était arrivé. M. Mancini connut alors jusqu'où allait l'humilité du serviteur de Dieu, et il en conçut encore une plus grande opinion de sa sainteté.

L'année suivante, M. Mancini usa de plus de précaution dans une commission toute semblable, dont il chargea le serviteur de Dieu, pour une religieuse de Sainte-Claire de Montecchio. Il lui parlait de son opinion sur Benoît-Joseph; mais il lui recommandait sur toutes choses de bien prendre garde que ni elle ni aucune religieuse de sa communauté ne donnassent au serviteur de Dieu aucune marque d'estime et de considération particulière.

La lettre fut remise avec la même exactitude que l'avait été la première. La religieuse la communiqua à ses compagnes, et elles n'eurent pas moins d'envie que les religieuses de Montéluponé d'entretenir ce pieux pèlerin; mais, averties, elles mirent plus de discrétion. Elles prirent le parti de ne venir le voir que séparément, et les unes après les autres. Pour le retenir plus longtemps sans affectation, on lui fit servir de quoi manger. Toutes eurent par ce moyen la consolation qu'elles cherchaient, et se retirèrent contentes et édifiées. On voulut pourvoir à sa subsistance et à sa nourriture pour la route qui lui restait à faire, et il fut sollicité d'accepter diverses choses; mais il refusa tout ce qu'on lui offrit, fidèle à la règle qu'il s'était prescrite, de ne jamais se mettre en peine de la nourriture du lendemain.

Cette fois il attendit la réponse, et il s'en chargea. On rendit compte à M. Mancini de ce qui s'était passé, et surtout de la discrétion dont on avait usé; mais aussi on n'oublia pas de lui en demander le prix, en le priant avec instance de recommander

Digitized by Google

lui-même la communauté aux prières de l'homme de Dieu, et d'en obtenir qu'il voulût bien faire à son intention une Communion particulière.

M. Mancini en parla à Benoît-Joseph. Il s'aperçut de la peine que faisait au Pauvre de Jésus-Christ une recommandation qui indiquait que l'on faisait cas de ses prières, et il n'en eut d'autre réponse que celle-ci : « Je ne veux point de correspondance avec des religieuses. Qui suis-je, moi, pour leur être utile par mes Communions ? »

On verra sans doute avec plaisir le compte qu'à rendu M. Mancini lui-même de la conduite du serviteur de Dieu pendant tout le temps qu'il a été logé à son hospice de charité.

Voici la traduction littérale du témoignage écrit qu'il en a donné aussitôt après sa mort. Il sera une nouvelle preuve de ce que nous avons dit d'abord, qu'il faisait de la prière son occupation continuelle et presque de tous les moments.

Le serviteur de Dieu avait soin de se rendre de bonne heure à l'hospice de charité; s'il y arrivait avant qu'il fût ouvert, tandis que les autres pauvres restaient assemblés devant la porte et causaient en attendant le gardien, lui allait ordinairement se placer derrière une petite colonne qui fait partie de la façade de l'hôtel du chevalier Santarelli, qui en est très-proche. Là, il demeurait tout le temps à genoux et en prières, jusqu'au moment où il entendait la porte s'ouvrir.

Entré alors avec les autres pauvres, il s'arrêtait dans la première pièce, où se trouvait le lit qui lui était destiné. Il y continuait sa prière, tandis que les pauvres continuaient de leur côté à causer dans la grande pièce, qui renferme dix autres lits. Tous les pauvres étant arrivés, et le gardien se présentant pour faire la prière en commun, Benoît-Joseph entrait, et y assistait avec une dévotion et un recueillement si profonds que les autres en étaient touchés et édifiés.

La prière finie, il retournait dans sa petite chambre, et reprenait son oraison, qu'il continuait encore, même après les lumières éteintes, en sorte que jamais on ne le voyait se dépouiller de ses habits pour se mettre au lit. Le serviteur de Dieu se levait

Digitized by Google

la nuit pour se mettre en prière ; il faisait beaucoup d'oraisons jaculatoires ; et souvent le bon Théodore, qui était gardien de l'hospice et demeurait près de lui, l'entendait, ainsi que les autres pauvres, répétant la nuit : « Seigneur, ayez pitié de moi ; mon Dieu, prenez pitié de moi. »

Benoît-Joseph aimait beaucoup cet hospice, parce qu'on n'y reçoit que des pauvres dont les mœurs sont régulières, et qu'on n'y souffre ni querelles, ni propos médisants ou peu honnêtes.

Le matin, il était toujours levé avant l'heure prescrite, et priait ou méditait en particulier jusqu'au moment de la prière commune, qu'il ne manquait jamais de faire avec les autres pauvres.

Il sortait ensuite de l'hospice ; on le voyait s'acheminer seul, et toujours priant, vers quelque église, et ordinairement il choisissait celle de Notre-Dame-des-Monts ; il y restait à prier, le plus souvent à genoux, jusqu'à midi environ. Quelquefois il partageait la matinée de manière qu'il en passait la moitié dans une église et l'autre moitié dans une seconde église.

A midi, il allait se présenter à la porte de quelque couvent, pour y recevoir et y manger la portion ; retourné ensuite dans celle des églises où se faisaient les prières de quarante heures, et où par conséquent le Saint-Sacrement était exposé, il y passait tout le reste du jour.

Avant de prendre la modique réfection qui composait tout son repas, il paraissait pendant quelque temps tout absorbé et anéanti en Dieu. Le gardien de la maison de charité de Saint-Pantaléon aux Monts rapporte avoir observé que toutes les fois qu'il y venait prendre la portion et le pain qu'on distribuait aux pauvres, le serviteur de Dieu, avant que de toucher à la nourriture, tenait à deux mains le vase qui la renfermait, et qu'il le levait vers le Ciel pour l'offrir à Dieu, priant avec une ferveur extatique l'espace de cinq à six minutes, pendant que les autres pauvres avaient déjà commencé à manger.

Ces détails suffisent pour prouver que sa vie était une vie de prière continuelle. La récitation du Brévaire et de l'Office divin était son tribut journalier. Le temps qu'il n'employait pas à la lecture des livres de piété, il l'employait toujours, soit à prier,

Digitized by Google

soit à méditer, prenant pour sujet le plus ordinaire la Passion de notre divin Rédempteur; soit enfin à réciter un grand nombre d'oraisons, et surtout à faire beaucoup d'oraisons jaculatoires.

L'abbé Mancini n'atteste que des choses dont il a été témoin ou qui sont publiquement connues. La simplicité de sa narration est celle d'un historien fidèle. Il ne se permet ni éloges, ni réflexions. Nous imiterons cette sage réserve, en nous bornant à rassembler dans un seul tableau les traits de la conduite constante, uniforme et cachée du serviteur de Dieu, pendant tout le temps qu'il a passé à Rome.

Vie de silence perpétuel et inviolable : il ne parlait qu'à Dieu, et n'avait aucune conversation avec les hommes; à peine si dans un mois entier on l'entendait proférer de lui-même quelques paroles. Peu de mots composaient ses réponses, attentif à ne se dispenser de la loi du silence que par humilité ou par charité.

Vie de solitude et de retraite : il n'avait que Dieu pour société, ne vivait en société qu'avec Dieu, évitant le commerce des hommes, le tumulte des places, la dissipation des promenades, le spectacle des fêtes si fréquent à Rome, vivant comme dans la profondeur d'un désert, au milieu d'une ville habitée par un grand nombre d'étrangers, et qui offre le tableau le plus mobile, le plus changeant et le plus varié.

Abnégation de soi-même : privé de tout, détaché de tout, ignoré de tous les hommes, il ne voulait de richesses que les biens de la pauvreté évangélique; de plaisir, que les exercices de la pénitence; de distinction, que le rebut et le mépris.

Rigueurs de la pauvreté [1] : Benoît-Joseph ne possédait rien, ne tirait aucun secours de sa famille, à laquelle son existence était ignorée, ne demandait rien, recevant seulement avec humilité ce qu'on lui donnait, distribuant aux autres pauvres, avec

[1] Tout son ameublement consistait en un petit panier où il tenait son Bréviaire et quelques autres livres de dévotion, et dans une tasse de bois, dans laquelle il recevait la soupe aux portes des monastères, et que M. Marconi, son dernier confesseur, a obtenue comme une grâce, après la mort de son saint pénitent. Elle est rompue et écornée d'un côté, de manière qu'on ne pouvait point la remplir; et comme elle s'était fendue par le milieu, il l'avait fait rejoindre en trois endroits avec du fil de fer. (M. ALÉGIANI.)

Digitized by Google

une charité généreuse, tout ce qui n'était pas nécessaire au besoin du moment; exposé aux vicissitudes et aux inquiétudes des saisons, sans défense contre les froids de l'hiver et les chaleurs de l'été, n'ayant enfin plus que les pauvres ordinaires, que des vêtements plus usés, qu'une nourriture plus vile, pour logement pendant les trois premières années qu'un réduit incommode, pratiqué dans les ruines d'une muraille.

Austérités de la pénitence : à ces privations, ces rigueurs, ce dénûment de toutes choses, Benoît-Joseph joignait une abstinence presque continuelle, des jeûnes fréquents, avec une complexion faible et altérée, les veilles de la nuit, des mortifications particulières, avec des infirmités habituelles, un genre de pénitence qui lui causait souvent des douleurs vives et insupportables, que produisait la nécessité, lorsqu'il priait à genoux, posture qui lui était ordinaire, d'avoir le corps appuyé sur deux tumeurs qui lui étaient survenues aux deux genoux.

Humiliations de la pauvreté et de la pénitence : l'humilité de Benoît-Joseph l'avait placé dans la classe des grands pécheurs, voilà pourquoi il avait choisi l'opprobre et le mépris pour son partage; voilà le principe des austérités d'une pénitence extraordinaire si courageusement embrassée et continuée jusqu'à la mort; pourquoi il s'est caché dans la foule des pauvres mendiants; pourquoi, pour me servir des paroles de saint Paul, il a voulu être le rebut et la balayure du monde, *omnium peripsema;* pourquoi des lambeaux mal tissus et déchirés, qui le couvraient à peine, lui tenaient lieu de vêtements; pourquoi il semblait avoir voulu mettre entre lui et les autres hommes une barrière repoussante, et défigurait les traits d'une physionomie naturellement attirante et aimable sous un extérieur abject et rebutant; pourquoi enfin, avide de pénitence et d'ignominie, il abandonnait à la piqûre d'insectes répugnants son corps humilié, que Dieu lui-même glorifie d'avance et préserve aujourd'hui de la corruption et de la pâture des vers [1].

[1] Divorato dagli insetti molesti, che in questi ultimi tempi, gli si erano multiplicati in numero incredibile, che si producevano, e si nutrivano della sua carne, senza chegli vi si opponesse in verun modo. (P. 253.)

Digitized by Google

Telle fut la vie extérieure et publique de Benoît-Joseph pen dant les années qu'il a passées à Rome : vie embrassée volontai rement et par choix ; vie pour laquelle il a quitté sa patrie, se parents, un patrimoine honnête et les espérances d'y trouve un état aisé et tranquille ; vie extraordinaire sans doute et qu n'est pas proposée à notre imitation, mais qui doit servir d'en couragement à notre zèle, et encore plus à notre délicatesse et à

Si Benoît-Joseph s'était borné à faire usage d'un rude cilice, son mérite eût été assurément fort grand par cet exercice de pénitence ; mais s'étant revêtu jour et nuit de cette espèce de cilice vivant, animé par la multitude des in sectes dont il était couvert, il en a souffert une bien plus grande pénitence par le tourment continuel de leurs piqûres, en même temps qu'il pratiquait l'humilité la plus profonde ; car, quoiqu'il eût eu une naissance et une éduca tion honnêtes, il ne rougit point de paraître le plus malpropre parmi la troupe des mendiants, et de s'exposer au mépris de tout le monde...

On objectera sans doute que la sainteté doit être accompagnée de l'arran gement et de la propreté tant intérieure qu'extérieure ; qu'on ne doit point ap prouver la négligence de Benoît-Joseph, qu'il lui aurait été facile d'éviter. On ajoutera de plus qu'un extérieur si rebutant ne peut que rendre odieuse la de votion même ; on ne manquera pas surtout de citer l'exemple de quantité de Saints qui ont eu la propreté en partage. Tout cela est vrai, mais il ne l'est pa moins que plusieurs personnes illustres en sainteté en ont agi différemment. C'est une attention très-louable, sans doute, que de se tenir propre et décent surtout quand on est obligé, par état, d'entretenir quelque commerce avec son prochain. Aussi voyons-nous saint Jérôme, saint Bernard, saint Ignace de Loyola, saint Philippe de Néri, faire grand cas de la propreté.

Mais d'autre part, on peut apporter l'exemple de saint Hilarion, qui ne lava ni ne quitta jamais le sac de toile dont il était couvert dès le commencement de sa vie pénitente, persuadé que c'est une chose superflue que de rechercher la propreté dans un cilice.

Odéar rapporte de saint Thomas de Cantorbéry, qu'on lui trouva une telle quantité de vermine sur le corps qu'il dut en souffrir un martyre plus insup portable que celui qu'il endura. On raconte la même chose d'autres saints personnages, qu'on passe ici sous silence, parce qu'ils sont assez connus.

Pour juger donc sainement d'exemples si opposés, il faut considérer les cir constances particulières qui les précèdent, qui les suivent et qui les accom pagnent, comme l'observe le savant Cardinal Bona.

Aussi l'Église a admiré comme des actes héroïques de pareilles victoires rem portées sur soi-même par beaucoup de Saints et de Saintes : celles de lécher les plaies et les ulcères dégoutants, d'en sucer et d'en avaler le pus, comme on le lit entre autres de saint François Xavier, de saint Pierre d'Alcantara, de sainte Élizabeth, reine de Portugal, de sainte Catherine de Gênes, de sainte Edwige, de sainte Rose de Lima, de sainte Françoise de Chantal et de la Bien heureuse Hyacinthe Mariscotti..... (M. ALÉGIANI.)

Digitized by Google

notre tiédeur dans la voie ordinaire où la Providence nous a placés.

La sagesse de la Croix paraîtra toujours folie à la sagesse mondaine; peut-être aussi la pénitence de Benoît-Joseph ne nous paraît si extraordinaire que parce que, placés à une époque de relâchement et de corruption, nous ne sommes guère en état de connaître les besoins de notre siècle et le genre d'instructions qui lui convient.

Gardons-nous de l'orgueilleuse précipitation qui blasphème souvent ce qu'elle ignore. Avant de juger, relisons la Vie des Paul, des Antoine, des Marie Égyptienne, des Siméon Stylite et de tant d'autres Martyrs de la pénitence chrétienne.

VIII.

Le secret des rois doit être inviolablement gardé, mais c'est un devoir de révéler les merveilles que le Seigneur a opérées sur ses élus.

La Providence ayant permis que je fusse, pendant la dernière année de la vie de Benoît-Joseph, dépositaire de ses pensées les plus secrètes et de son intérieur, je me crois obligé de publier tout ce dont la connaissance pourra contribuer à la gloire de Dieu, à celle de son serviteur et à l'édification des fidèles [1].

Au mois de juin 1782, après la sainte Messe que je venais de célébrer dans l'église de Saint-Ignace du collége Romain, j'aperçus un homme dont la vue, au premier aspect, était désagréable et rebutante. Les jambes à demi-nues, les reins ceints d'un assez mauvais cordon, toute la tête fort négligée, mal couvert et mal enveloppé d'un manteau usé et déchiré, tout l'extérieur enfin du mendiant le plus misérable que j'aie jamais vu : tel se montra à moi pour la première fois Benoît-Joseph.

Il s'approche et me dit avec beaucoup d'honnêteté et de modestie qu'il avait préparé sa confession générale; qu'il me sup-

[1] Ce chapitre et une partie des suivants sont traduits plus littéralement; voilà pourquoi M. l'abbé Marconi y prend presque toujours la parole.

Digitized by Google

pliait de lui faire la charité de l'entendre ; que je pourrais compter sur sa sincérité, et qu'il n'était pas venu pour me tromper.

Ces paroles simples et le ton qui les accompagna commencèrent par me gagner le cœur et m'inspirer de l'intérêt ; je me rendis à sa prière, n'ayant aucun doute qu'il ne fût de très-bonne foi et bien disposé.

Je me trouvai au jour convenu entre nous ; le serviteur de Dieu commença par me manifester avec ordre et dans les moindres détails sa vie en entier, depuis les premières années de son enfance, et finit par plusieurs particularités qui devaient lui arriver successivement jusqu'à ses derniers jours, et par celles-mêmes qui ne devaient lui arriver qu'après sa mort. Il me découvrit et l'état présent de son âme et les honneurs que Dieu lui réservait, avec la même clarté et la même précision que, dans divers entretiens que nous eûmes dans la suite, il me découvrit plusieurs évènements futurs qui lui avaient été révélés.

J'aperçus bientôt dans l'âme de Benoît-Joseph une lumière extraordinaire, qui me jeta d'abord dans la surprise et l'étonnement. Par la manière dont il me rendit compte de tout son intérieur, je reconnus en lui une science approfondie de toute la loi de Dieu ; il parcourait avec ordre et une clarté merveilleuse l'enchaînement des vérités, les divers rapports que les vertus ont entre elles, et avec cette loi sainte et dans chaque vertu en particulier, ses caractères distinctifs et les différents degrés de perfection qu'elle renferme.

Mon étonnement redoubla ; je ne pouvais me persuader qu'un homme sans étude fût en état de parler des matières les plus relevées de la même manière qu'aurait fait le professeur de théologie le plus profond. J'interrompis donc le serviteur de Dieu, pour lui demander s'il avait étudié la théologie. « Moi, mon Père, me répondit Benoît-Joseph avec humilité, je ne suis qu'un pauvre ignorant. » Cette réponse me rejeta alors dans tous mes doutes, et je ne pus décider si ses connaissances avaient pu être l'effet de l'étude et de ses propres réflexions, ou si Dieu ne les lui avait pas communiquées immédiatement.

La netteté et l'exactitude avec lesquelles Benoît-Joseph expri-

Digitized by Google

ait toutes ses pensées, développait les mouvements de son térieur, et me les rendait comme visibles; les détails des preuves par lesquelles le Seigneur l'a fait passer, les grâces s'il en a reçues, ce qu'il a fait dans tous les temps pour y correspondre, une délicatesse de conscience et une pureté de cœur ngulière, des sentiments de la plus profonde humilité, une simplicité d'enfant jointe à une rare prudence; toutes ces qualités éunies, et portées à un degré éminent, ne tardèrent pas à fixer non jugement et mes idées. Je vis dans ce pauvre mendiant un homme extraordinaire, que Dieu, par des voies qui déconcertent la prudence humaine, conduisait à de grands desseins. Je ne sentis intérieurement excité à entrer dans les vues de la Providence, et je me crus obligé de répondre à la confiance de Benoît-Joseph en lui rendant tous les soins dont j'étais capable.

Plus je pénétrais dans sa conscience, plus j'y admirais son âme noble et élevée, en même temps que les grâces extraordinaires dont elle était enrichie. Dieu lui découvrait quelquefois l'état de mon cœur et mes plus secrètes pensées; il m'en a plusieurs fois rendu compte à moi-même. Sans doute que la Providence le voulait ainsi, afin que la révélation qui était faite à Benoît-Joseph de mon intérieur me fût un garant certain de la vérité des prédictions qui le concernaient lui-même, et qui devaient lui arriver successivement jusqu'à la fin de sa vie.

Je dois ajouter que le serviteur de Dieu, dans chaque entretien que nous eûmes ensemble, me communiquait toujours quelque trait de l'opération divine dans son âme, et que les choses qui s'opéraient en lui avaient rapport en grande partie à la manière dont Dieu le devait glorifier, dès ce monde, aussitôt après sa mort.

On a vu le serviteur de Dieu, depuis son enfance jusqu'à la fin de sa vie, s'avancer progressivement et à grands pas dans la voie des commandements; mais on peut dire que dans sa dernière année, il a mené sur la terre la vie des Anges : ce fut un surcroît de ferveur impossible à exprimer. Son âme se fondait en présence du Seigneur; ses pensées, comme son cœur, étaient absorbées dans l'amour de Dieu. Son corps mortifié et réduit

Digitized by Google

dans une entière servitude n'offrait plus qu'un squelette que la peau seule recouvrait.

Le vendredi de la Passion, cinq jours avant sa mort, j'eus avec Benoît-Joseph un entretien qui fut le dernier de tous; il me paraît nécessaire d'en rapporter tous les détails, tant il a été intéressant.

On sait que ce jour est consacré par l'Église à la fête des douleurs de la Mère de Dieu. Il vint le matin à l'église du collége Romain pour se confesser. Je le trouvai près de l'autel de la très-sainte Vierge, profondément recueilli, et le corps dans cet état d'immobilité qui lui était ordinaire lorsqu'il priait. Je le regardais avec beaucoup d'attention, et d'abord je fus frappé de le voir, contre son usage, un bâton à la main. C'était un soutien devenu nécessaire à son corps affaibli et exténué. « Voilà donc, pensai-je alors en moi-même, et tout en lui parlant, voilà où l'ont réduit ses austérités. Il ne tardera pas à mourir martyr de la pénitence. » Cependant, malgré l'affection particulière que je lui portais, affection qui lui était parfaitement connue par tout ce que je lui avais dit au sujet des rigueurs qu'il exerçait à l'égard de son corps, il ne me vint point dans l'esprit de lui parler de sa santé, encore moins de l'exhorter à en prendre soin et à modérer les rigueurs de sa pénitence.

Je continuai de lui parler, et en même temps je me mis à considérer ses lambeaux déchirés et si répugnants à la vue, ses chairs livides et mortifiées; je fixais surtout mes regards sur son bras et sa main droite; alors des pensées à peu près semblables aux premières s'élevèrent confusément dans mon esprit. « Peut-être, me disais-je, que dans peu ces lambeaux si désagréables seront estimés au-delà des étoffes les plus riches; peut-être qu'on les honorera comme les reliques d'un Saint; mais il faut avouer, ajoutais-je à ma pensée, que pour arriver au point de vénérer de tels lambeaux il faudra des évènements bien extraordinaires et une foi animée par une dévotion bien fervente. » Quelle consolation pour moi! Que de sujets de bénir l'Auteur de toute sainteté, et le Dieu si admirable dans ses Saints, lorsque je fus, aussitôt après sa mort, témoin de l'empressement de Rome entière,

Digitized by Google

grands et petits, depuis le peuple jusqu'aux gens les plus considérables, à rechercher et vénérer ces mêmes lambeaux et tout ce qui avait appartenu au serviteur de Dieu!

J'ajoute enfin, ce qui doit en effet paraître assez extraordinaire, que dans cette dernière circonstance, non plus que dans aucune autre occasion, je ne pensai jamais à inviter le serviteur de Dieu à moins négliger la propreté du corps et son extérieur, ni même à se délivrer de la piqûre de ces insectes incommodes, tourment aussi humiliant qu'il devait être insupportable.

C'est par cette dernière raison que jusqu'à présent j'avais toujours pris la précaution de ne l'entendre que dans un confessionnal, afin de mettre ainsi entre nous une sorte de séparation; mais cette fois je me sentis de l'éloignement pour me conformer à cet usage que je m'étais prescrit : je pensai qu'il était encore plus juste de prendre des précautions pour les personnes qui fréquentent le même confessionnal que d'en prendre seulement pour moi-même.

J'imaginai donc de le conduire à la porte du collége Romain, et je le fis entrer, sans qu'on s'en aperçût, dans une chambre du portier : là, je m'assis pour l'entendre, et Benoît-Joseph s'étant mis à genoux, deux ruisseaux de larmes commencèrent à couler de ses yeux; mais ses pleurs coulaient, quoiqu'en abondance, sans être accompagnées d'aucun soupir ni d'aucun sanglot. Le serviteur de Dieu me répéta plusieurs choses qui me regardaient personnellement, et qu'il m'avait déjà dites dans d'autres circonstances.

J'avais remarqué en lui plus d'empressement que jamais pour se confesser; cependant je n'y trouvai pas la plus petite chose qui fût proprement matière de confession : la paix, la tranquillité, les consolations inondaient son âme, délivrée entièrement depuis sa dernière confession de toute tentation, de toutes peines intérieures. Sans doute que, purifié par un si grand nombre d'épreuves, Dieu l'avait fait arriver jusqu'à ce jour sans nuage qui fixe les pas du juste dans la perfection, et commence à faire luire dans son âme l'aurore de l'éternité qui s'approche. J'aurais dû faire alors cette réflexion; mais Dieu, qui voulait que ses des-

Digitized by Google

seins restassent cachés jusqu'à la fin de la vie de son serviteur, ne permit pas que je m'aperçusse que Benoît-Joseph était venu pour se disposer à prendre son essor vers les Tabernacles éternels.

Une nouvelle circonstance aurait pu m'en donner encore une sorte de pressentiment. Nous avions toujours coutume, avant que de nous séparer, de convenir du jour où il se représenterait; je me préparais à lui en parler; mais lui, contre son usage, ne s'en étant point occupé, le dessein que j'en avais eu d'abord échappa à ma pensée, et nous nous quittâmes sans rien déterminer. Je lui dis qu'il pouvait aller faire sa Communion dans l'église où sa dévotion le porterait : précaution que je pris, parce que le serviteur de Dieu ne la faisait pas toujours dans l'église où je le confessais. Il me fit entendre par un signe de tête qu'il communierait dans l'église du collége Romain. Restant toujours les mains jointes, il me quitta avec une profonde inclination. Ce furent là les derniers adieux du Pauvre de Jésus-Christ.

Je ne le vis plus effectivement jusqu'au jour où, averti par un billet de M. Mancini de son passage à la bienheureuse éternité, je me rendis à l'église de Notre-Dame-des-Monts. Là, suivant la foule du peuple dont le concours était nombreux et continuel, je me trouvai porté jusqu'à un oratoire particulier, à côté de la sacristie, dans lequel on avait déposé sur deux tréteaux le serviteur de Dieu, et où je le vis environné de beaucoup de monde, qui payait à son corps les prémices de leur respect et de leur dévotion.

Je répétai alors en moi-même ce que mon cœur m'avait inspiré à la première nouvelle de sa mort : « Heureuses rigueurs de la pénitence, qui sans doute l'ont fait entrer de plein essor dans la gloire du Paradis ! »

C'est maintenant des détails de sa mort précieuse que nous allons nous occuper.

IX.

La mort ressemble ordinairement à la vie : les méchants meurent dans le désespoir, parce qu'ils ont vécu dans le crime. La

Digitized by Google

mort du juste est précieuse devant Dieu, parce que sa vie a été sans tache ou purifiée par la pénitence. Réflexions salutaires qui doivent tenir occupée la pensée de tous ceux qui liront les détails de la mort de Benoît-Joseph.

Chaque jour, surtout depuis le mois de septembre précédent, je m'apercevais que sa santé se consumait de plus en plus, et je le voyais succombant par degrés sous les rigueurs de la pénitence.

Les fatigues de ses longs voyages avaient épuisé sa santé. Contrariété des saisons, vicissitude des climats, froids rigoureux ou chaleurs excessives, distance immense des lieux, son zèle n'avait presque jamais connu de bornes, ni été arrêté par les obstacles. Un genre de pénitence tout opposé avait ensuite remplacé le premier. Vie sédentaire, cessation totale d'exercice, prière continuelle; ne sortant d'une église que pour rentrer dans une autre, ou toujours à genoux, ou toujours debout, le corps restant ainsi presque toute la journée dans une entière immobilité [1] : telle fut la vie de Benoît-Joseph, du moment qu'il fixa sa demeure à Rome. Sa santé ne devait pas moins souffrir de ce supplice extraordinaire dont nous avons déjà parlé, et auquel il avait abandonné ses chairs : supplice qui lui ôtait le repos du jour et le sommeil de la nuit, et qui, surtout dans les derniers temps, s'était accru au point que son corps était couvert de plaies et d'ulcères.

Le jeûne et l'abstinence venaient se joindre à tant de tourments et de macérations. Le Pauvre de Jésus-Christ se bornait pour toute nourriture à une mince portion qu'il allait chercher à la porte d'un couvent ou de quelque maison de charité; encore ne se procurait-il pas tous les jours cette modique subsistance.

[1] Il ne faut point oublier ces deux tumeurs survenues aux genoux, dont nous avons fait plus haut mention. Quelles douleurs vives, continuelles et insupportables, ne devait-il pas souvent en éprouver, par l'habitude de prier à genoux presque toute la journée !

Il s'était d'abord déterminé à en souffrir l'extirpation; mais quand il sut que cette opération le retiendrait pendant six semaines au lit, et le priverait de la consolation d'aller à l'église pendant tout ce temps, il refusa un secours qui devait coûter si cher à sa ferveur et à sa piété.

Digitized by Google

Souvent même, parmi les restes qui se distribuent aux pauvres, il recherchait de préférence ce qu'il y avait de plus vil et de moins propre à le sustenter. Il est bien vrai que, dans les derniers temps, je modérai, quant à la nourriture, son infatigable attrait pour la pénitence, et que je lui ordonnai de ne plus choisir volontairement, dans les diverses choses qu'on lui présenterait, ce qui se pourrait trouver de plus mauvais; mais un si faible adoucissement était un secours insuffisant pour prévenir les suites de ses austérités.

La circonstance du Carême fut d'ailleurs pour Benoît-Joseph une nouvelle occasion de les redoubler; il pratiqua le jeûne et l'abstinence plus rigoureusement encore que les années précédentes; et il ne se permit pas même de les adoucir, en faisant usage des dispenses généralement accordées par le Souverain-Pontife. Ce ne fut que la veille de sa mort que, sentant ses forces éteintes, il céda aux représentations d'une personne de bien qui le fit consentir à manger des œufs durcis, et à mêler un peu de vinaigre dans l'eau qu'il buvait.

Un corps ainsi maltraité devait sans doute bientôt tomber victime sous le glaive de la pénitence. Les tourments intérieurs de Benoît-Joseph, les vives affections de son cœur hâtèrent encore la consommation de son sacrifice.

Les âmes vraiment généreuses et chrétiennes seules peuvent bien comprendre ce qu'a de consumant et de vif le tourment d'une âme qui aime Dieu uniquement, et qui brûle de charité pour le prochain; qui voit d'une part Dieu indignement outragé, et qui voit de l'autre côté des hommes insensés, commettant ces indignes outrages, et courant ainsi d'eux-mêmes à leur perte et à des malheurs affreux.

Benoît-Joseph aimait Dieu avec ardeur, et sa charité pour le prochain ne le cédait qu'à l'amour qu'il portait à Dieu. Il voyait Dieu outragé dans ses bienfaits, la religion déchirée par les hérésies, attaquée par les impies, déshonorée par les passions et les scandales des Catholiques; ses Sacrements et ses temples profanés, les saintes institutions de la pénitence, soit dans le cours de l'année, soit surtout dans le Carême, publiquement transgressées; d'un

Digitized by Google

autre côté, dans ces aveugles hérétiques, ces impies plus aveugles encore; dans ces Chrétiens scandaleux, ces profanateurs téméraires, ces audacieux violateurs de la Loi sainte; Benoît-Joseph voyait continuellement et chérissait des hommes créés comme lui à l'image de Dieu, et jouissant de ses bienfaits; des Chrétiens rachetés, comme lui, de tout le Sang d'un Dieu; des frères que Dieu lui ordonnait d'aimer, et pour le salut desquels il ne cessait de lui inspirer le zèle le plus vif, le plus véhément. Voilà, ainsi que l'attestent ceux qui ont connu l'intérieur du serviteur de Dieu, voilà le principe de cette continuité de jeûnes, de rigueurs, de macérations, de nuits passées dans les veilles et dans la prière, d'un si grand nombre de voyages de piété, entrepris avec tant de courage et exécutés avec tant de fatigues. Voilà le double martyre d'amour de Dieu et de charité du prochain, qui a enlevé à la terre Benoît-Joseph dans la force de l'âge.

Le mercredi saint de l'année 1783 était le terme que Dieu avait mis à sa pénitence et à sa vie mortelle. L'église de Notre-Dame-des-Monts semblait avoir pour lui un attrait particulier. Depuis environ huit ans qu'il avait fixé sa demeure à Rome, il s'y rendait ordinairement à l'heure même où l'on a coutume d'en ouvrir les portes, et il y restait fort tard, occupé à entendre les Messes qui s'y célébraient, à y faire l'oraison ou à y écouter la parole de Dieu.

Ce jour qu'il y avait passé la matinée à ces saints exercices, on le vit, vers une heure après midi, tomber évanoui et presque sans connaissance sur une des marches de la porte de cette église; on courut à son secours : il demanda un verre d'eau qu'on lui apporta promptement; il le prit et l'offrit d'abord dévotement à Dieu, poussant des soupirs enflammés et levant ses yeux au Ciel. On remarqua qu'après l'avoir bu il souleva de nouveau vers le Ciel ses paupières défaillantes, et que, les mains jointes, il rendit à Dieu des actions de grâces pour ce faible secours, avec une dévotion qui pénétra et attendrit tous ceux qui se trouvèrent auprès de lui.

M. Charles-Antoine-Marie Rinaldi, qui était un des témoins, et de qui je tiens cette particularité, me la racontait encore attendri

Digitized by Google

et les larmes aux yeux; le serviteur de Dieu se trouva si faible qu'il ne put se soutenir ni se lever : on lui proposa de le transporter à l'hôpital voisin; d'autres personnes offrirent leur maison, et l'invitèrent affectueusement à souffrir qu'on l'y conduisît; mais il remercia les uns et les autres de leurs soins charitables. Survint alors le sieur François Zaccarelli, dont la maison est dans le quartier des gardes corses, près de l'église de Notre-Dame-des-Monts. « Benoît, lui dit-il, le voyant dans cet état, vous n'êtes pas bien : il faut avoir soin de soi; voulez-vous que je vous conduise chez moi? — Chez vous, répondit le serviteur de Dieu, oui, j'accepte votre offre. » Le sieur Zaccarelli est un marchand connu par son honnêteté, sa religion et son affection particulière pour Benoît-Joseph; l'ayant fait transporter chez lui, à l'aide de quelques autres personnes qui le soutenaient, il le fit placer tout habillé sur un lit.

On n'eut d'abord aucune inquiétude de cet accident, dans la pensée qu'il n'était l'effet que d'une excessive abstinence, et que les forces reparaîtraient après qu'il aurait pris quelque nourriture : en conséquence on lui en donna assez abondamment. Ce secours, à raison de son extrême faiblesse, lui fut plus nuisible que profitable; la défaillance augmenta sensiblement. On crut que, pour ranimer les ressorts affaissés de l'estomac, on ferait bien de lui faire prendre un peu de biscuit trempé dans du vin; mais le malade ne pouvait déjà plus rien avaler. Le P. Pécillo, l'un des directeurs de la Confrérie des pieux Ouvriers, se trouvait présent, et ce fut lui qui avait suggéré ce moyen. Il s'aperçut bientôt du danger, et demanda au malade s'il s'était depuis quelque temps approché des Sacrements, et s'il n'avait sur la conscience rien qui lui fît peine. Le malade répondit qu'il avait fait depuis peu de temps ses dévotions; que, par la grâce de Dieu, rien ne lui faisait peine, et que son âme était en paix. Nous avons déjà dit qu'il avait communié le vendredi précédent, dans l'église de Saint-Ignace; il y avait reçu la Communion des mains de M. Balducci; le jour des Rameaux, il avait fait ses dévotions à Sainte-Marie-Majeure : c'est un fait que nous tenons de M. Mancini; enfin, quoique nous n'en ayons point une certitude

Digitized by Google

absolue, il y a toute apparence qu'il avait eu ce bonheur ce même mercredi matin dans l'église de Notre-Dame-des-Monts.

Cependant le serviteur de Dieu touchait à sa dernière heure; il était sans parole et presque sans connaissance. On courut avertir de son état le curé de la paroisse de Saint-Sauveur-aux-Monts, qui, lui-même se trouvant indisposé, se fit substituer par son vicaire. Le malade n'ayant donné aucun signe de présence d'esprit dans les quatre visites que lui fit le vicaire, il ne fut pas possible de lui donner le saint Viatique; on se contenta de lui administrer l'Extrême-Onction.

Les Pères de la Congrégation de Jésus de Nazareth, distingués par leur charité pour les moribonds, ayant été avertis de l'état de Benoît-Joseph, se rendirent successivement auprès du malade, qu'ils assistèrent jusqu'au dernier moment. Le R. P. Antoine Tapies, supérieur de ces religieux, était à souper lorsqu'on vint annoncer cette nouvelle; il quitta la table sur-le-champ, et ne perdit pas un instant; il fut ensuite relevé par le P. Ange Pellutose, qui le fut lui-même par le P. André Adami; ce fut lui qui reçut son dernier soupir.

Les personnes qui environnaient le lit du moribond, voulant invoquer sur lui la protection de la très-sainte Vierge, se mirent à genoux, comme de concert, pour réciter ses litanies. A ces paroles, *sainte Marie, priez pour lui,* ce dévot serviteur de la Mère de Dieu, sans aucune convulsion, ni agonie sensible, remit doucement, à l'entrée de la nuit, son âme à son Créateur, le mercredi 16 avril de l'an 1783, à l'âge de trente-cinq ans et vingt et un jours.

Ce fut au moment précis où toutes les cloches commençaient à annoncer dans Rome l'heure de réciter par tous les fidèles l'antienne *Salve, Regina,* prière qui avait été ordonnée par le Souverain-Pontife pour implorer dans les besoins présents de l'Église le secours et la protection de la Mère de Dieu.

Quinze jours avant la mort de Benoît-Joseph, une religieuse distinguée par sa piété, et qui avait eu, dans le cours des pèlerinages du serviteur de Dieu à Loretté, quelques entretiens avec lui sur des matières de spiritualité, fut avertie par le Seigneur

Digitized by Google

que bientôt il devait cueillir une belle fleur dans le jardin de M. Paul Mancini; par ce jardin elle entendait l'hôpital des pauvres dont il prend soin. La lettre qu'elle adressa à ce respectable ecclésiastique lui fut remise avant que l'on pût soupçonner que la fin du Pauvre de Jésus-Christ devait être aussi prochaine. A l'époque de sa mort, la même religieuse écrivit que cette fleur dont elle lui avait parlé était Benoît-Joseph Labre, que le Seigneur avait déjà transporté dans les jardins fortunés de la céleste Sion.

Dans le même temps, Dieu donnait un semblable avertissement à Lorette. Benoît-Joseph y était reçu lors de ses pèlerinages chez le sieur et la dame Sori, qui lui avaient fait accepter un petit logement. Nous allons traduire mot à mot leurs dépositions, consignées dans un acte authentique dressé par un notaire. « Dans les derniers jours du Carême dernier, disent le sieur et la dame Sori, nous nous entretenions de Benoît-Joseph, dans la pensée de sa prochaine arrivée; notre fils, qui se nomme Joseph, âgé de cinq ans et quatre mois, nous répondit alors : *Benoît ne vient pas, Benoît se meurt;* jamais il ne disait autre chose toutes les fois que nous parlions de l'espérance de revoir bientôt Joseph Labre. Nous demandâmes un jour à notre enfant d'où il savait que Benoît ne devait pas venir. *C'est le cœur qui me le dit,* répondit alors cet enfant, et la même question souvent répétée reçut toujours la même réponse : Mon cœur me le dit.

» Le jeudi saint de cette même année 1783, je dis ces paroles précises (c'est la dame Sori qui parle dans la déposition) : Benoît doit arriver aujourd'hui, il faudra préparer son petit logement; et mon fils Joseph, qui entendit ces paroles, répliqua aussitôt : Je vous l'ai déjà dit : Benoît ne vient pas, Benoît est allé en Paradis. »

Ce qui s'est passé à Rome n'est guère moins frappant. Dieu, qui n'a pas dédaigné de tirer une partie de sa gloire de la bouche des enfants, semble les avoir destinés à être les premiers héros de la gloire de son serviteur. A peine le Pauvre de Jésus-Christ avait rendu le dernier soupir, que tout-à-coup les enfants des maisons qui avoisinaient celle du sieur Zaccarelli remplirent toute la rue de leurs cris, répétant comme de concert : *È morto il Santo, è*

Digitized by Google

morto il Santo; le Saint est mort, le Saint est mort. Le lendemain matin les mêmes cris et les mêmes paroles se firent entendre et dans la même rue, et sur la place de l'église de Notre-Dame-aux-Monts.

Bientôt ce ne sont plus de jeunes enfants qui publient la sainteté de Benoît-Joseph; le peuple, Rome entière s'unissent à leur voix, entendent et répètent les mêmes paroles : Il vient de mourir un Saint.

Un grand nombre de personnages illustres par leur sainteté, célèbres par leurs miracles, ont fini leur vie dans cette grande ville; mais jamais la mort d'aucun d'eux n'y a excité une sensation aussi vive, aussi rapide que vient de faire la mort d'un pauvre mendiant; c'est une sorte de commotion universelle : on n'entend presque dans les rues que ces courtes paroles : Il est mort un Saint dans Rome; où est la demeure du Saint qui vient de mourir?

Le peuple assiége en foule la maison du sieur Zaccarelli; il est forcé d'en permettre l'entrée, et l'on appelle une garde composée de soldats corses pour empêcher le désordre et contenir la multitude.

Les habitants de ce quartier voulurent s'assurer dans leur enceinte la possession de ce précieux dépôt, et ils demandèrent que le serviteur de Dieu fût inhumé dans l'église de Notre-Dame-aux-Monts; c'était celle de toutes les églises que Benoît-Joseph avait le plus fréquentée et on peut même dire que depuis sa résidence à Rome, il y avait passé la plus grande partie de sa vie. Mais le curé de Saint-Sauveur, à qui l'on s'adressa d'abord, réclamait cet avantage pour sa paroisse. Le refus que l'on éprouva fit faire des réflexions, et on s'aperçut de son erreur. Le curé, non de Saint-Sauveur, mais de Saint-Martin-aux-Monts étant le propre curé de Benoît-Joseph, on alla solliciter auprès de lui la faveur demandée. Elle fut accordée, et le recteur de l'église de Notre-Dame-aux-Monts, assuré de la permission nécessaire, se rendit aux vœux de ces zélés citoyens, et l'on prépara ses obsèques, qui devaient se faire aux frais de l'ami du serviteur de Dieu, le sieur Zaccarelli.

Digitized by Google

Cependant le peuple était impatient dans l'attente de l'heure du convoi. Le concours allant toujours croissant, on doubla la première garde, et les soldats qui accompagnaient le corps, en assurant le bon ordre, lui composaient en quelque sorte une pompe funèbre.

Dès le moment de la sortie du corps de Benoît-Joseph, jusqu'à la fin des obsèques, on vit un spectable qu'il est difficile de bien décrire : les uns mêlant leur voix aux chants de l'Église, et publiant les louanges du serviteur de Dieu, les autres exaltant à haute voix le bonheur de sa mort précieuse; ceux-ci versant des pleurs de tendresse, ceux-là des larmes de componction. La grâce intérieure se mêlant en quelque sorte aux premières impressions des sens, plusieurs grands pécheurs se sentirent agités et troublés au dedans d'eux-mêmes, et formèrent alors des résolutions que le Seigneur bénit et rendit efficaces.

Heureuses prémices des âmes converties sur le tombeau et au récit des vertus du serviteur de Dieu, à qui la conversion des pécheurs avait coûté dans sa vie tant de prières, de gémissements, de larmes, de fatigues et d'austérités !

La solennité du jeudi saint ne permet point à Rome de faire les inhumations en ce jour : on déposa en conséquence le corps du serviteur de Dieu dans un endroit de l'église qui touche à la sacristie.

Personne du voisinage de Zaccarelli ne savait que je fusse le confesseur de Benoît-Joseph; ce n'avait été que le matin du jour même de sa mort qu'il en avait instruit M. Mancini : aussi n'ai-je été informé de ce qui se passait que le vendredi matin, par un billet de M. Mancini qui m'en donna avis.

La dévotion des fidèles augmentant à un point de plus en plus extraordinaire depuis les obsèques, M. le Cardinal-Vicaire permit de suspendre la sépulture pendant quatre jours, et on prit en même temps les précautions nécessaires pour prévenir le tumulte et maintenir une bonne police.

L'affluence, pendant ces quatre jours, loin de diminuer, semblait s'accroître encore d'heure en d'heure : tous les âges, toutes les conditions, tous les états accourent, se pressent et se con-

Digitized by Google

fondent. Les personnes du premier rang partagent l'enthousiasme du peuple, et l'augmentent par leur exemple; on voit les uns faire des efforts pour vaincre la résistance et arriver jusqu'au serviteur de Dieu; les autres se prosterner à ses pieds; ceux-ci faire toucher à son corps des chapelets, avec une dévotion singulière; ceux-là collant avec respect leurs lèvres sur ses mains, les arroser de leurs larmes; tous marquer leur admiration et leur surprise, en touchant tantôt les mains, tantôt les pieds, ou quelque autre partie que ce fût des chairs, qu'ils trouvent toutes également molles, palpables et flexibles, dans un parfait état d'intégrité et d'incorruption.

Le dimanche de Pâques, au soir, jour fixé pour l'inhumation de Benoît-Joseph, le Cardinal-Vicaire envoya à l'église de Notre-Dame-aux-Monts le chanoine Coselli, son promoteur fiscal, assisté d'un notaire et d'un chirurgien. Ils se firent accompagner pour leurs opérations de témoins en nombre, de qualités, d'âge et de condition bien capables de mettre l'authenticité et la certitude des actes qu'ils dressèrent à l'abri de la plus sévère critique. On voit par les détails de ces actes avec quelle prudence et quelle sagesse ils ont rempli leur mission.

Il résulte évidemment des informations qu'ils ont prises, ainsi que de leurs observations et des expériences plusieurs fois répétées soit par eux, soit par les témoins, que le corps n'exhalait aucune odeur de fétidité et de putréfaction; que les chairs étaient parfaitement flexibles, palpables, telles que pourraient être les chairs d'un homme vivant et en santé.

Nous avons parlé de deux loupes ou tumeurs qui recouvraient les genoux du serviteur de Dieu, de la cause de cet accident, et des douleurs vives et quelquefois insupportables qu'il devait en souffrir.

Dieu permit que l'on pensât d'abord à visiter et à examiner les genoux de Benoît-Joseph. On trouva les deux tumeurs ayant la forme de deux globes d'une grosseur assez considérable; mais les chairs en étaient tellement palpables, flexibles et élastiques, que quand on comprimait les deux loupes, on les voyait se restituer sur-le-champ elles-mêmes par le seul ressort des muscles. Ce phé-

Digitized by Google

nomène fut en tout point semblable à celui que l'on observe en pressant les chairs d'un homme vivant. Un grand nombre de personnes se sont assurées du fait par leur expérience; j'en ai pour garant mon expérience personnelle, que j'ai plusieurs fois répétée et toujours avec un égal succès.

La seconde particularité n'est pas moins remarquable. Comme on voulut se procurer le portrait du serviteur de Dieu le plus ressemblant qu'il serait possible, on employa le moyen le plus en usage dans ces circonstances, qui est d'appliquer sur le visage un masque de plâtre. Ce procédé a coutume d'en altérer les traits en crispant les nerfs et les muscles, par l'application d'une matière d'elle-même corrosive, et qui ne peut, par cette raison, rester quelque temps collée sur les chairs après la mort, sans y laisser des traces subsistantes.

On venait d'en faire encore l'observation dans la procédure pour la béatification de la Vénérable Marie-Anne de Jésus. On trouva le corps dans l'état d'incorruption, et toutes les chairs bien conservées, mais les traits du visage étaient altérés : on l'attribua à l'effet produit par l'application du masque de plâtre dont on s'était servi pour tirer son portrait au naturel.

Ç'a donc été, pour les personnes qui firent cette opération, le sujet d'un véritable étonnement, que le visage du vénérable Labre ait résisté à cette épreuve, et qu'après l'application de cette matière corrosive, il n'ait point paru défiguré, ni avoir souffert aucune altération sensible.

La troisième particularité dont nous allons parler, et qui n'est pas moins extraordinaire, a été attestée par plusieurs personnes, et spécialement par le Frère François Bagnagatti, l'un des associés de la Congrégation des pieux Ouvriers. Le jeudi au soir, une sueur universelle se répandit sur le corps de Benoît-Joseph, et en telle abondance que le visage en parut baigné et tout couvert. Le Frère Bagnagatti, de qui je tiens ce fait, essuya le visage de Benoît-Joseph, en tirant en avant, et en y appliquant le capuce dont sa tête était couverte. Le capuce fut bientôt trempé de cette sueur; je le conserve précieusement, et on y voit encore bien distinctement la teinte qu'y a imprimée la

Digitized by Google

quantité de sueur dont le tissu en avait alors été imbibé et tout pénétré. Le même phénomène a reparu de nouveau le samedi saint, et a été certifié par plusieurs témoins oculaires, qui, pour s'en convaincre eux-mêmes, avaient porté les mains sur les chairs du serviteur de Dieu.

C'est en reprenant le fil de la narration que nous allons rendre compte de la quatrième particularité, plus frappante encore que les trois premières. Pour y mettre la plus scrupuleuse fidélité, nous ne ferons presque autre chose que transcrire les procès-verbaux dressés par le commissaire du Cardinal-Vicaire sur le lieu même, et au moment de l'évènement, en présence d'un grand nombre de personnes, elles-mêmes témoins oculaires du fait.

Après que l'on eut, par des observations et des expériences multipliées, constaté l'état d'intégrité et de flexibilité des chairs du serviteur de Dieu, on pensa à changer ses vêtements et à le revêtir d'une tunique blanche : c'est l'habit propre aux Confrères de l'Association de Notre-Dame-des-Neiges, à laquelle on avait aggrégé Benoît-Joseph après sa mort.

Le corps était jusqu'à ce moment resté étendu sur deux bancs, dont la réunion formait une table. Pour passer la tunique, il fallut le soulever et le placer sur son séant. Dans cette position, le Frère Bagnagatti le soutenant par les épaules, Benoît-Joseph étendit la main gauche, et serra le bord d'un des bancs, paraissant ainsi soutenir le poids de son corps, après avoir pris une attitude naturelle et propre à cet effet. Le corps était environné de tous côtés d'un grand nombre de spectateurs ; j'étais moi-même placé à ses pieds, et j'avais alors les yeux tournés vers une table où l'on transcrivait la note composée en latin, et que l'on devait, après l'avoir renfermée dans une boîte de plomb, placer dans la bière même de Benoît-Joseph.

A la rumeur que j'entends de toutes parts, et aux marques d'étonnement que j'aperçois sur tous les visages, je me retourne vers Benoît-Joseph, et bientôt je partage la surprise des spectateurs, en remarquant l'attitude où je trouvai le corps.

Quelques-uns des témoins voulurent s'assurer si cet évène-

Digitized by Google

ment, qui paraissait merveilleux, n'était pas dû à une cause naturelle ou à l'effet du hasard. Ils demandèrent en conséquence que l'on inclinât un peu le corps du côté gauche. Ce mouvement fut exécuté. Si la main et les doigts n'avaient été que simplement appliqués au banc, si les muscles n'avaient point été dans une tension, une contraction réelles, alors en faisant pencher le corps du côté gauche, on aurait vu cette main suivre l'inclinaison et le mouvement du corps, se détacher, tomber et descendre de son propre poids au-dessous du ban : au lieu de cet effet, qui était naturel et nécessaire, la main resta fixée au bord du banc et à la même place, jusqu'à ce qu'on l'en détachât.

On ne se borna point à cette première expérience, on en tenta une seconde, et le résultat répéta toujours le même phénomène. En effet, un des assistants ayant demandé que la main restant détachée du banc, le corps fût de nouveau rétabli dans sa première attitude, après qu'en conséquence de cette demande il eut été de nouveau replacé dans la situation d'un homme qui est sur son séant, alors les regards des spectateurs restant fixés sur le corps de Benoît-Joseph, et dans l'attente de ce qui pourrait arriver, moi-même, particulièrement arrêté sur la même main, nous vîmes le corps paraissant, comme nous l'avions vu la première fois, se soutenir naturellement; et la main aussi, pour la seconde fois, serrer le même bord d'un des bancs, de manière que les doigts de la main étaient repliés en dessous, et la paume de la main, ainsi que le pouce, pressaient le dessus du banc : le corps exécutant ainsi et représentant l'action et l'attitude d'un homme vivant.

Quelque temps après on détacha la main, et on reconnut la vérité de l'extension et du jeu des muscles, ainsi que la flexibilité dans les doigts.

J'ajoute que dans toute la longueur soit de la main, soit du bras gauche, jusqu'à la hauteur de la moitié de la poitrine, du même côté, on observa dans tous les muscles les mêmes contractions, le même jeu que l'on remarquerait dans toute personnne qui, voulant s'appuyer et soutenir le poids de son corps, saisirait avec la main, dans la même attitude, un objet quelconque dont elle voudrait se faire un appui.

Digitized by Google

Par une précaution sage, le notaire reprit à cet endroit de son procès-verbal le nom et les qualités des témoins, ainsi que ceux des principaux spectateurs. Le procès-verbal, rédigé sous les yeux même des témoins, ne tarda pas à être imprimé au nombre de plus de huit mille exemplaires.

Après que, pendant quelque temps encore, on eut satisfait à la pieuse curiosité des assistants, le corps, dépouillé de ses habits avec la décence convenable, et revêtu de la tunique blanche, fut étendu dans un cercueil de bois, et enveloppé d'un linceul décent et convenable. Plusieurs personnes qui étaient en dehors, et qui s'étaient élevées à une hauteur suffisante pour voir à travers les barreaux ce qui se passait dans la chapelle, demandèrent avec de vives instances que l'on levât la partie du linceul qui recouvrait la tête du serviteur de Dieu, et que l'on voulût bien leur donner la consolation de voir pour la dernière fois son visage.

Cette demande fut accordée; on plaça en même temps dans la bière, vers les pieds, la boîte de plomb qui renferme le *Mémoire* en forme d'éloge, dont nous avons parlé, et sur laquelle on avait apposé les sceaux du Cardinal-Vicaire.

Le corps de Benoît-Joseph fut ensuite transporté et inhumé près du grand autel, du côté de l'épître. On choisit cet endroit de l'église, du consentement et avec la permission de Son Éminence.

L'inhumation de Benoît-Joseph ne fit point diminuer le concours du peuple. On vint lui rendre avec le même empressement sur son tombeau les hommages et le culte que l'on avait rendus à son corps exposé à la vénération des fidèles.

Le lundi de Pâques, on vit fondre, de tous les quartiers de Rome, un peuple immense, au bruit des grâces singulières que Dieu, pour honorer son serviteur, accordait à un grand nombre de ceux qui imploraient son intercession. Inutilement on multipliait le nombre des soldats destinés à maintenir le bon ordre. Le tumulte, inévitable dans une aussi grande affluence, obligea de faire cesser la célébration des Messes et de l'Office divin. Ce fut même une nécessité de retirer du grand autel le Saint-Sacrement, et de le transporter dans une chapelle intérieure.

Digitized by Google

Quelques jours après, comme on vit que les précautions les plus sages devenaient insuffisantes pour contenir la multitude, il vint, de la part des supérieurs, l'ordre de fermer l'église, avec défense expresse de l'ouvrir en faveur d'aucune personne. Des soldats placés en dehors continuaient de garder les portes, cette nouvelle précaution ayant été jugée nécessaire pour prévenir l'effervescence d'un zèle indiscret.

L'ordre des supérieurs fut respecté, mais l'église ne discontinua point, et le jour, et la nuit, d'être environnée d'une grande multitude de personnes, dont les unes priaient à genoux dans les rues les plus voisines, et celles qui pouvaient s'approcher davantage se prosternaient au pied des murs.

L'église demeura fermée pendant deux jours entiers. On crut pouvoir ensuite lever la défense, et il n'en résulta en effet aucun inconvénient. Cependant, comme le concours de la multitude recommença lorsqu'on fut instruit que les portes étaient ouvertes de nouveau, il fallut former une enceinte à l'endroit de la sépulture, et en défendre l'approche par une balustrade, autour de laquelle on plaça des soldats en nombre suffisant pour empêcher le tumulte. Cette garde fut jugée nécessaire, et resta pendant plus de deux mois près du tombeau du serviteur de Dieu.

La nouvelle de sa mort et le bruit, tant des circonstances qui l'ont accompagnée que des merveilles que Dieu a opérées sur son tombeau, se répandirent dans les provinces avec une incroyable rapidité.

La dévotion des étrangers vint bientôt se mêler à celles des Romains, et l'animer encore davantage. Il se forma alors un nouveau concours de personnes que l'on voyait arriver de toutes parts, et plusieurs mêmes de provinces fort éloignées : les unes pour demander des grâces temporelles ou spirituelles, par l'intercession du Pauvre de Jésus-Christ, les autres pour porter à son tombeau l'hommage de leur vénération, ou le remercier soit de quelques guérisons miraculeuses, soit de quelques grâces intérieures ou extérieures, qu'elles publiaient avoir reçues par ses mérites et son intercession.

Digitized by Google

Si l'on vient à considérer les faits extraordinaires qui ont précédé et accompagné ces guérisons miraculeuses, que la renommée publie de toutes parts, si l'on considère les guérisons en elles-mêmes, leur nombre, leurs espèces, la variété et l'éloignement réciproque des lieux où elles ont été opérées, enfin toutes les circonstances qui confirment leur vérité et leur authenticité, il est bien difficile, quelque peu de penchant que l'on ait à la crédulité, de se défendre de l'impression que produisent la multitude, l'autorité et la réunion des preuves.

De quelles guérisons s'agit-il effectivement? De guérisons aussi étonnantes par leur multitude que par leur variété, de guérisons de maux répandus sur tous les organes, sur tous les membres du corps humain; à l'égard de plusieurs, de longues infirmités, de maladies de dix, vingt et trente années, et même de naissance; il s'agit de maux dont l'existence est aussi peu douteuse que la guérison a été subite.

Il s'agit secondement de guérisons merveilleuses, publiées non à Rome seulement, mais dans une multitude de lieux distants de cette capitale et très-éloignés les uns à l'égard des autres : Naples, Gênes, Malte, Milan, Bergame, Capoue, Pérouse, Bolséna, dans le comté Venaissin, en France, et quantités d'autres endroits, dont il serait trop long de faire l'énumération.

Il s'agit troisièmement, à l'égard de plusieurs, de guérisons publiées dans des relations qui sont accompagnées de certificats soit de médecins, soit de personnes instruites, qui attestent et l'état précédemment incurable du malade, et le passage subit de la maladie à la guérison, et la durée permanente de la guérison; relations accompagnées des témoignages des personnes mêmes miraculées, qui rendent hommage du recouvrement de leur santé à l'intercession de Benoît-Joseph, qu'elles ont invoqué.

Enfin il s'agit de guérisons opérées non successivement et dans un laps de temps considérable, mais de guérisons arrivées dans un espace de temps très-court, et si promptement qu'on ne peut pas dire que l'enthousiasime d'une ville ait été produit par l'enthousiasme des autres lieux où se sont passés ces faits extraordinaires.

Digitized by Google

A Rome, on publia des guérisons dans la semaine même de la mort du serviteur de Dieu. Dans tous les autres endroits où l'on en a publié de semblables, plusieurs l'ont été aussitôt après que la nouvelle de ce qui s'était passé à Rome y eut été portée.

Pendant les trois premiers mois de la mort de Benoît-Joseph, il ne s'est point passé de semaine que l'on n'ait reçu à Rome des procès-verbaux de guérisons miraculeuses, ou que l'on n'y ait vu arriver des gens miraculés, qui venaient publier, sur le tombeau même du Pauvre de Jésus-Christ, et sa gloire, et leur reconnaissance.

Par une disposition singulière de la Providence, les détails de sa vie, à la prendre depuis son enfance jusqu'à sa mort, ont été connus, publiés et constatés d'une manière si prompte et tout à la fois si exacte qu'elle peut elle-même être regardée comme un fait extraordinaire. Par là on passa bientôt de l'admiration des merveilles attribuées à son intercession à l'admiration de ses vertus; et ces deux causes réunies confirmèrent et étendirent de plus en plus la réputation de sainteté, qui s'était d'abord répandue dans toute l'Europe avec une incroyable rapidité.

Dieu continuant de faire éclater chaque jour la gloire de Benoît-Joseph par de nouvelles faveurs, le Cardinal-Vicaire crut qu'il était du devoir de sa place de ne pas différer plus longtemps de donner des ordres pour faire commencer les actes préliminaires qui servent toujours d'introduction dans les procès concernant la béatification et la canonisation des Saints. (Marconi.)

On sait qu'après avoir béatifié le serviteur de Dieu, il y a quelques années, notre Saint-Père Pie IX vient, en 1873, de promulguer le décret par lequel il définit que l'on peut procéder à la canonisation du Bienheureux Benoît-Joseph Labre, laquelle aura lieu aussitôt que Dieu aura daigné rendre quelque paix à son Église, ce que tous les cœurs fidèles souhaitent ardemment.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

16 — 30 AVRIL.

Pages.

XVI[e] JOUR D'AVRIL.

Ste Encratide et les dix-huit Martyrs de Saragosse. 1
S. Crémence, martyr. 6
S. Turibe, second évêque du Mans. 7
S. Turibe, évêque d'Astorga. 8
S. Maing ou Mans, évêque et martyr. 8
S. Pair ou Paterne, évêque d'Avranches. 9
S. Sénateur ou Sénier, évêque d'Avranches. 13
S. Fructueux, évêque de Brague. 13
Le B. Hervé de Tours. 17
S. Druon, reclus. 17
Le B. Bernard de Quintavalle, premier disciple de saint François d'Assise. 24
La Bse Agnès de Bohême, clarisse. 27
S. Joachim de Sienne, de l'Ordre des Servites. 29
S. Benoît-Joseph Labre. 30
Le V. curé Cormeaux, confesseur de la foi. 32
Mémoire de la très-sainte Vierge. 33
Martyrologe romain. 34
Additions des autres martyrologes. 35
Martyrologe de la dernière persécution. 36

XVII[e] JOUR.

S. Anicet, pape et martyr. 37
S. Robert, premier abbé de la Chaise-Dieu. 38
S. Mappalique et ses compagnons, martyrs. 42

Digitized by Google

Les saintes Martyres compagnes de saint Mappalique. 42
Ste Anthuse, vierge. 43
S. Pantagathe, archevêque de Vienne, en Dauphiné. 44
S. Landéric ou Landry, évêque de Metz et abbé de Soignies. 44
S. Gervin, solitaire. 45
Le B. Josserand, évêque de Langres. 46
S. Rodolphe, jeune enfant martyr. 47
La Bse Claire de Gambacorti, de l'Ordre de Saint-Dominique. 47
La Bse Marie-Anne de Jésus, vierge de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci. 49
Le V. P. Thomas de Jésus, réformateur des religieux augustins déchaussés 51
Le V. Henri Héath, martyr. 56
Mémoire de la très-sainte Vierge. 57
Martyrologe romain. 57
Additions des autres martyrologes. 58
Martyrologe de la dernière persécution. 59

XVIIIe JOUR.

La Bse Marie de l'Incarnation, carmélite. 60
Ste Anthie et son fils, saint Éleuthère, martyrs. 74
S. Apollonius, sénateur, apologiste et martyr. 75
Ste Aye et saint Hidulphe, son époux. 78
S. Cosme, évêque. 80
S. Parfait, prêtre martyr. 80
S. Jubin, évêque. 81
S. Galdin de la Scala, cardinal-archevêque de Milan. 82
S. Werner, enfant martyr. 83
Le B. François Vénimbéni, frère-mineur conventuel. 84
Le B. Jacques de Primordiis, frère-mineur. 84
Le B. André Hibernon, frère-mineur alcantarin. 85
Mémoire de la très-sainte Vierge. 86
Martyrologe romain. 87
Additions des autres martyrologes. 88
Martyrologe de la dernière persécution. 88

XIXe JOUR.

S. Léon IX, pape. 90
Notice sur la vie et les erreurs de Béranger. 107
Ste Olive, vierge et martyre. 114
S. Estin. 115
S. Ursmer, abbé de Lobbes. 116
S. Jean de Cordoue, martyr. 118

Digitized by Google

S. Elphége, martyr. 119
Ste Hildegonde, vierge. 121
Le B. Bernard, surnommé le Pénitent. 125
Le B. Conrad d'Ascoli, frère-mineur. 131
Mémoire de la très-sainte Vierge. 131
Martyrologe romain. 132
Additions des autres martyrologes. 133
Martyrologe de la dernière persécution. 134

XXe JOUR.

Ste Agnès de Montépulciano, vierge dominicaine. 135
S. Marcelin, premier évêque d'Embrun. 137
S. Théotime le Philosophe, évêque de Tomes, en Scythie. 141
S. Mamertin, abbé. 143
S. Cadvaladyr, pénitent. 144
S. Hugues, prieur d'Ancy-le-Duc. 145
Le B. Walbodon, évêque de Liége. 146
La V. Osanne, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. 147
La V. Agathe de la Croix, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. 149
Le B. Jacques Oldi, du Tiers-Ordre de Saint-François. 153
Le B. Gritton, frère-mineur, patriarche des Maronites. 155
Mémoire de la très-sainte Vierge. 156
Martyrologe romain. 158
Additions des autres martyrologes. 159
Martyrologe de la dernière persécution. 159

XXIe JOUR.

S. Anselme, archevêque de Cantorbéry, docteur de l'Église. 160
Notice des écrits de saint Anselme. 172
Ste Alexandra, impératrice, et ses compagnons, martyrs. 176
S. Siméon, évêque de Séleucie, et ses compagnons, martyrs. 179
La V. Mélanie l'Ancienne. 185
S. Anastase, patriarche d'Antioche. 195
S. Anastase le Sinaïte. 197
S. Léonce l'Ancien, évêque de Bordeaux. 212
S. Harduin, solitaire. 213
Le B. Marc de Bologne, frère-mineur. 213
Le B. Fastrède ou Fastrades, abbé de Cîteaux. 214
Mémoire de la très-sainte Vierge. 216
Martyrologe romain. 217
Additions des autres martyrologes. 218
Martyrologe de la dernière persécution. 219

Digitized by Google

XXII[e] JOUR.

S. Soter, pape et martyr. 220
S. Caius, pape et martyr. 222
S. Nathanaël, disciple de Notre-Seigneur. 224
S. Alexandre et saint Épipode, martyrs de Lyon. 226
S. Léonide, père d'Origène, martyr. 236
Notice de la vie et des écrits d'Origène. 238
S. Azade, saint Milles, évêque, et plusieurs autres Martyrs de Perse. 254
S. Maréas et saint Bicor, martyrs en Perse. 260
S. Acepsimas, évêque d'Honite, saint Joseph, prêtre, et saint Aïthilahas, diacre, martyrs en Perse. 260
S. Théodore le Sicéote, évêque d'Anastasiopolis, en Galatie. 267
S. Frou (Frodulphus), solitaire. 269
S[te] Opportune, vierge et abbesse. 269
S[te] Sénorina, abbesse. 271
Le B. Guillaume, abbé de Cîteaux. 271
Le B. François de Fabriano, frère-mineur. 272
Le B. Jean de Masaccio, du Tiers-Ordre de Saint-François. 274
Le B. Philippe de Carponéto, frère-mineur. 276
La V. Marie Cauchois. 277
Mémoire de la très-sainte Vierge 277
Martyrologe romain. 278
Additions des autres martyrologes. 280
Martyrologe de la dernière persécution. 280

XXIII[e] JOUR.

S. Georges, martyr. 281
S. Félix, saint Fortunat et saint Achillée, martyrs. 286
S[te] Pusinne, vierge. 294
S. Yvor ou Ybar, abbé en Irlande. 295
S. Paul de Crète, martyr. 295
S. Adalbert, évêque de Prague, martyr. 296
S. Arnoul le Martyr. 299
S. Gérard, évêque de Toul. 299
Le B. Égide ou Gilles de Pérouse, disciple de saint François 301
Le B. Alexandre Sauli, général des Barnabites, évêque d'Aléria et de Pavie. 311
Mémoire de la très-sainte Vierge. 315
Martyrologe romain. 316
Additions des autres martyrologes. 317
Martyrologe de la dernière persécution. 318

Digitized by Google

XXIV^e JOUR.

S. Fidèle de Sigmaringen, martyr. 319
S. Sabas le Romain, martyr. 342
S. Longin et ses frères, martyrs 343
S. Georges le Thébéen et ses compagnons, martyrs. 343
S. Grégoire, évêque d'Elvire 344
S. Dyé (Déodatus). 344
S. Mellit, évêque de Londres, puis archevêque de Cantorbéry. 346
S. Egbert, prêtre missionnaire. 347
S^te Beuve et sainte Dode, abbesses 348
S. Guillaume Firmat. 350
S. Léger, prêtre du Perthois. 351
Le V. Arnoulf, abbé de Saint-Martin. 352
Les V. Henri-Michel Buch et Gaston de Renti, instituteurs des Frères Cordonniers et Tailleurs 353
Mémoire de la très-sainte Vierge. 365
Martyrologe romain. 365
Additions des autres martyrologes. 367
Martyrologe de la dernière persécution. 367

XXV^e JOUR.

S. Marc, évangéliste. 369
S. Anien, patriarche d'Alexandrie. 375
S. Phébade, évêque d'Agen. 376
S. Étienne, patriarche d'Antioche, martyr. 381
S. Macull ou Maugold, évêque. 383
S. Macédone, évêque de Constantinople. 384
S. Rustique, évêque de Lyon. 391
S. Floribert, évêque de Liége. 391
S. Ives de Ramsey, évêque. 392
S. Ermin ou Erme, évêque et abbé de Lobbes. 392
S. Héribald, évêque d'Auxerre. 396
Le B. Hermann, moine de Cluny. 397
S^te Franche, vierge. 398
Le B. Philippe Castellano, frère-mineur. 399
La V. Pétronille de Chemillé, première abbesse de Fontevraud. . . 400
La V. Madeleine-Angélique, vierge dominicaine. 404
Le V. dom Jean de la Barrière, réformateur de l'Ordre de Cîteaux, instituteur des Feuillants. 406
La V. Mère Antoinette d'Orléans, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame-du-Calvaire. 415

Digitized by Google

Le V. Frère Pierre de Bétancourt de Saint-Joseph, fondateur des religieux hospitaliers Bethléemites. 422
La V. Mère Colette de Saint-François, capucine. 427
Mémoire de la très-sainte Vierge. 430
Martyrologe romain. 432
Additions des autres martyrologes. 433
Martyrologe de la dernière persécution 433

XXVI[e] JOUR.

S. Clet, pape et martyr. 434
S. Marcellin, pape et martyr. 435
S. Alpinien, missionnaire. 437
S[te] Exupérance, vierge. 437
S. Autaire 438
S. Riquier, abbé. 438
S. Paschase Radbert, abbé de Corbie.. 440
Notice des écrits de saint Paschase Radbert. 444
Le B. Antoine Nayrot, frère-prêcheur, martyr. 445
Le B. Jean de Bresse, frère-mineur. 447
Le V. cardinal François de Sourdis, archevêque de Bordeaux. 448
La V. sœur Marie des Anges, carmélite. 449
Mémoire de la très-sainte Vierge. 453
Martyrologe romain. 453
Additions des autres martyrologes. 454
Martyrologe de la dernière persécution. 455

XXVII[e] JOUR.

S[te] Zite ou Zita, servante. 456
S. Anastase I[er], pape. 461
S. Anthime, évêque de Nicomédie, martyr. 463
S. Antonin, martyr. 469
Invention des reliques de saint Symphorien, martyr. 470
Saint Jean le Décapolite. 470
Le B. Frédéric, évêque de Liége, martyr. 470
S. Pierre Armengol, de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci. 472
Le B. Jacques d'Illyrie, frère-mineur. 475
Le B. Guillaume Josselin, frère-mineur. 476
Mémoire de la très-sainte Vierge. 476
Martyrologe romain. 477
Additions des autres martyrologes. 478
Martyrologe de la dernière persécution. 478

Digitized by Google

XXVIIIe JOUR.

S. Patrice, évêque de Pruse, en Bithynie, martyr. 480
S. Vital, martyr. 486
Ste Valérie, martyre. 486
S. Pollion, martyr 487
S. Marc, évêque et martyr. 489
Ste Théodora et saint Didyme, martyrs. 490
S. Prudence ou Prudent, évêque de Paris. 493
S. Arthème, archevêque de Sens. 493
S. Louthiern, évêque. 494
Le B. Lucius ou Luchésius, du Tiers-Ordre de Saint-François. . . . 495
Le B. Augustin Novello, général des Augustins. 497
Le B. Louis de Reggio, frère-mineur. 500
Le V. Sabouraud, martyr. 501
Le V. Grignion de Montfort, fondateur des Missionnaires de la Compagnie de Marie et de la congrégation des Filles-de-la-Sagesse. . 502
Le V. P. Mulot, premier missionnaire de la Compagnie de Marie. . . 514
La V. Mère Marie-Louise de Jésus, fondatrice de la congrégation des Filles-de-la-Sagesse. 517
La V. Sœur Marie Bragelone. 530
Mémoire de la très-sainte Vierge. 530
Martyrologe romain 530
Additions des autres martyrologes. 531
Martyrologe de la dernière persécution. 532

XXIXe JOUR.

S. Pierre de Vérone, frère-prêcheur, martyr. 533
S. Tychique, disciple de saint Paul. 559
S. Jason, évêque. 560
S. Euphrase et ses compagnons, martyrs. 560
S. Émilien, soldat martyr. 561
Ste Antonia et sainte Tertulla, vierges et martyres 561
S. Secondel, solitaire. 562
Ste Berthe d'Avenay et saint Gombert d'Oldenzel, martyrs. 562
S. Hugues, abbé de Cluny. 563
S. Robert, abbé de Molesme. 569
Le B. Louis de Plaisance, frère-mineur. 578
Le V. Augustin Dien, confesseur de la foi. 578
Mémoire de la très-sainte Vierge. 579
Martyrologe romain. 580
Additions des autres martyrologes. 581
Martyrologe de la dernière persécution. 581

Digitized by Google

XXX^e JOUR.

Ste Catherine de Sienne, vierge de l'Ordre de Saint-Dominique. . . . 582
S. Eutrope, premier évêque de Saintes, martyr. 615
S. Maxime, marchand et martyr. 616
S. Jacques, saint Marien et leurs compagnons, martyrs. 617
S. Laurent de Novare, martyr. 620
S. Sévère, évêque de Naples. 620
S. Pulchrone, évêque de Verdun. 620
S. Micomer. 621
S. Ammon. 622
S. Hamon ou Aymon, religieux de l'Ordre de Cîteaux. 623
S. Hamon le Chevalier. 624
Ste Hoïlde ou sainte Hou, vierge. 625
S. Dirié ou Dizié. 626
Ste Onenne, vierge. 626
Ste Hildegarde, épouse de Charlemagne. 627
S. Swidbert le Jeune, évêque de Werden. 627
S. Forannan, évêque d'Armagh et abbé de Wasour. 628
Ste Mathilde, reine d'Angleterre. 630
S. Gualfard, sellier, puis ermite. 631
S. Genest (Genistus), martyr. 631
S. Adjuteur. 633
S. Erkonwald, évêque de Londres. 634
Le B. Christian. 636
Le B. Ponce de Bello-Disnario, abbé. 637
S. Pérégrin Latiozi, servite. 637
La V. Sœur Madeleine du Bois, carmélite. 639
Mémoire de la très-sainte Vierge. 641
Martyrologe romain. 641
Additions des autres martyrologes. 643
Martyrologe de la dernière persécution. 644

APPENDICE.

S. Benoît-Joseph Labre. 645

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

Pages.

S. Acepsimas, évêque d'Honite, martyr en Perse. — 22 avril. 260
S. Achillée, martyr avec saint Félix et saint Fortunat. — 23 av. . . . 286
S. Adalbert, évêque de Prague, martyr. — 22 av. 296
S. Adjuteur. — 30 av. 632
V. Agathe de la Croix, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — 20 av. 149
Bᵉ Agnès de Bohême, clarisse. — 16 av. 27
Sᵉ Agnès de Montépulciano, vierge dominicaine. — 20 av. 135
S. Aïthilahas, diacre, martyr en Perse. — 22 av. 260
Sᵗᵉ Alexandra, impératrice, et ses compagnons, martyrs. — 21 av. . . 176
S. Alexandre, avec saint Épipode, martyrs à Lyon. — 22 av. 220
B. Alexandre Sauli, général des Barnabites, évêque d'Aléria et de Pavie. — 23 av. 311
S. Alpinien, missionnaire. — 26 av. 437
S. Ammon. — 30 av. 622
S. Anastase Iᵉʳ, pape. — 27 av. 461
S. Anastase, patriarche d'Antioche. — 21 av. 195
S. Anastase le Sinaïte. — 21 av. 197
B. André Hibernon, frère-mineur alcantarin. — 18 av. 85
V. Angélique (Madeleine), vierge dominicaine. — 25 av. 404
S. Anicet, pape et martyr. — 17 av. 37
S. Anien, patriarche d'Alexandrie. — 25 av. 375
V. Anne (Marie) de Jésus, vierge de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci. — 17 av. 49
S Anselme, archevêque de Cantorbéry, docteur de l'Église. — 21 av. 160
Sᵗᵉ Anthie et son fils, martyrs. — 18 av. 74
S. Anthime, évêque de Nicomédie, martyr. — 27 av. 463
Sᵗᵉ Anthuse, vierge. — 17 av. 43
B. Antoine Nayrot, frère-prêcheur, martyr. — 26 av. 445
V. M. Antoinette d'Orléans, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame-du-Calvaire. — 25 av. 415
Sᵗᵉ Antonia, avec sainte Tertulla, vierge et martyre. — 29 av. 561

Digitized by Google

S. Antonin, martyr. — 27 av. 469
S. Appollonius, sénateur, apologiste et martyr. — 18 av. 75
S. Armengol (Pierre), de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci. — 27 av. 472
S. Arnoul, martyr. — 23 av. 299
V. Arnoulf, abbé de Saint-Martin. — 24 av. 352
S. Arthème, archevêque de Sens. — 28 av. 493
V. Augustin Dien, confesseur de la foi. — 29 av. 578
B. Augustin Novello, général des Augustins. — 28 av. 497
S. Autaire. — 26 av. 438
Ste Aye, avec saint Hidulphe. — 18 av. 76
S. Azade, avec saint Milles et plusieurs autres, martyrs en Perse. — 22 av. 254

B.

S. Benoît-Joseph Labre. — 16 av. 30
Et Appendice. 645
Béranger (Notice sur la vie et les erreurs de). — 19 av. 107
B. Bernard de Quintavalle, premier disciple de saint François d'Assise. — 16 av. 24
B. Bernard, surnommé le Pénitent. — 19 av. 125
Ste Berthe d'Avenay, avec saint Gombert, martyrs. — 29 av. 562
V. F. Bétancourt (Pierre de), fondateur des religieux Bethléemites. — 25 av. 442
Ste Beuve avec sainte Dode, abbesses. — 24 av. 348
S. Bicor, martyr en Perse avec saint Marcas. — 22 av. 260
V. S. Bragelone (Marie). — 28 av. 530
V. Buch (Henri-Michel), instituteur des Frères Cordonniers et Tailleurs. — 24 av. 353

C.

S. Cadvaladyr, pénitent. — 20 av. 144
S. Caïus, pape et martyr. — 22 av. 222
B. Castillan (Philippe), frère-mineur. — 25 av. 399
Ste Catherine de Sienne, vierge dominicaine. — 30 av. 582
V. Cauchois (Marie). — 22 av. 277
B. Christian. — 30 av. 636
Bie Claire de Gambacorti, dominicaine. — 17 av. 47
S. Clet, pape et martyr. — 28 av. 434
V. M. Colette de Saint-François, capucine. — 25 av. 427
B. Conrad d'Ascoli, frère-mineur. — 19 av. 131
V. Cormeaux, confesseur de la foi. — 16 av. 32
S. Cosme, évêque. — 18 av. 80
S. Crémence, martyr. — 16 av. 6

Digitized by Google

D.

S. Didyme, martyr avec sainte Théodora. — 28 av. 490
V. Dien (Augustin), confesseur de la foi. — 29 av. 578
S. Dirié ou Dizié. — 30 av. 626
Ste Dode, abbesse avec sainte Beuve. — 24 av. 348
V. Dom Jean de la Barrière, instituteur des Feuillants. — 25 av. . . . 406
S. Druon, reclus. — 16 av. 17
V. S. Dubois (Madeleine), carmélite. — 30 av. 639
S. Dyé. — 24 av. 344

E.

S. Egbert, prêtre missionnaire. — 24 av. 347
B. Égide de Pérouse, frère-mineur. — 23 av. 301
S. Éleuthère, martyr avec sainte Anthie. — 18 av. 74
S. Elphége, martyr. — 19 av. 119
S. Émilien, soldat martyr. — 29 av. 561
Ste Encratide, martyre. — 16 av. 1
S. Épipode, martyr à Lyon avec saint Alexandre. — 22 av. 226
S. Erkonwald, évêque de Londres. — 30 av. 634
S. Erme, évêque et abbé de Lobbes. — 25 av. 392
S. Ermin, le même que saint Erme. — 25 av. 392
S. Estin. — 19 av. 115
S. Étienne, patriarche d'Antioche, martyr. — 25 av. 381
S. Euphrase et ses compagnons, martyrs. — 29 av. 560
S. Eutrope, premier évêque de Saintes, martyr. — 30 av. 615
Ste Exupérance, vierge. — 26 av. 437

F.

B. Fastrades, abbé de Cîteaux. — 21 av. 214
B. Fastrède, le même que Fastrades. — 21 av. 214
S. Félix, martyr avec saint Fortunat. — 23 av. 286
S. Fidèle de Sigmaringen, martyr. — 24 av. 319
S. Firmat (Guillaume). — 24 av. 350
S. Floribert, évêque de Liége. — 25 av. 391
S. Forannan, évêque d'Armagh et abbé de Wasour. — 30 av. 628
S. Fortunat, martyr avec saint Félix. — 23 av. 286
Ste Franche, vierge. — 25 av. 398
B. François de Fabriano, frère-mineur. — 22 av. 272
V. François de Sourdis, cardinal, archevêque de Bordeaux. — 26 av. 448
B. François Vénimbéni, frère-mineur. — 18 av. 84
B. Frédéric, évêque de Liége, martyr. — 27 av. 470
S. Frou (Frodulphus), solitaire. — 22 av. 269
S. Fructueux, évêque de Brague. — 16 av. 13

Digitized by Google

G.

S. Galdin de la Scala, cardinal archevêque de Milan. — 18 av. 89
V. Gaston de Renti, avec Henri-Michel Buch, instituteur des Frères Cordonniers. — 24 av. 353
S. Genest, martyr. — 30 av. 631
S. Georges, martyr. — 23 av. 281
S. Georges le Thébéen et ses compagnons, martyrs. — 24 av. 343
S. Gérard, évêque de Toul. — 23 av. 299
S. Gervin, solitaire. — 17 av. 45
B. Gilles ou Égide de Pérouse, disciple de saint François. — 23 av. . 301
S. Grégoire, évêque d'Elvire. — 24 av. 344
V. Grignion de Montfort, fondateur de la Compagnie de Marie et de la Congrégation des Filles de la Sagesse. — 28 av. 502
B. Gritton, frère-mineur, patriarche des Maronites. — 20 av. 155
S. Gombert d'Oldenzel, martyr, avec sainte Berthe d'Avenay. — 29 av. 562
S. Gualfard, sellier, puis ermite. — 30 av. 631
B. Guillaume, abbé de Cîteaux. — 22 av. 271
S. Guillaume Firmat. — 24 av. 350
B. Guillaume Josselin, frère-mineur. — 27 av. 476

H.

S. Hamon ou Aymon, cistercien. — 30 av. 623
S. Hamon le Chevalier. — 30 av. 624
S. Harduin, solitaire. — 21 av. 213
V. Henri Héath, martyr. — 17 av. 56
V. Henri-Michel Buch, instituteur des Frères Cordonniers et Tailleurs. — 24 av. 353
B. Héribald, évêque d'Auxerre. — 25 av. 396
B. Hermann, moine de Cluny. — 25 av. 397
B. Hervé de Tours. — 16 av. 17
B. Hibernon (André), frère-mineur. — 18 av. 85
S. Hidulphe, avec saint Aye. — 18 av. 76
Ste Hildegarde, épouse de Charlemagne. — 30 av. 627
Ste Hildegonde, vierge. — 19 av. 121
Ste Hoïlde, vierge. — 30 av. 625
Ste Hou, la même que sainte Hoïlde. — 30 av. 625
S. Hugues, prieur d'Ancy-le-Duc. — 20 av. 145
B. Hugues, abbé de Cluny. — 29 av. 563

I.

Invention des reliques de saint Symphorien. — 27 av. 470
S. Ives de Ramsey, évêque. — 25 av. 392

Digitized by Google

J.

S. Jacques, martyr avec saint Marien. — 30 av. 167
B. Jacques d'Illyrie, frère-mineur. — 27 av. 475
B. Jacques Oldi, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 20 av. 153
B. Jacques de Primordiis, frère-mineur. — 18 av. 84
S. Jason, évêque. — 29 av. 560
V. Jean de la Barrière, instituteur des Feuillants. — 25 av. 406
B. Jean de Bresse, frère-mineur. — 26 av. 447
S. Jean de Cordoue, martyr. — 19 av. 118
S. Jean le Décapolite. — 27 av. 470
B. Jean de Masaccio, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 22 av. . . 274
S. Joachim de Sienne, servite. — 16 av. 29
S. Joseph, prêtre, martyr en Perse avec saint Acepsimas, évêque, et saint Aïthilahas, diacre. — 22 av. 260
B. Josselin (Guillaume) frère-mineur. — 27 av. 476
B. Josserand, évêque de Langres. — 17 av. 46
S. Jubin, évêque. — 18 av. 81

L.

S. Labre (Benoît-Joseph). — 16 av. 30
Et Appendice. 645
S. Landéric, évêque de Metz et abbé de Soignies. — 17 av. 44
S. Landry, évêque, le même que saint Landéric. — 17 av. 44
S. Latiozi (Pérégrin), servite. — 30 av. 637
S. Laurent de Novare, martyr. — 30 av. 620
S. Léger, prêtre du Perthois. — 24 av. 351
S. Léon IX, pape. — 19 av. 90
S. Léonce l'Ancien, évêque de Bordeaux. — 21 av. 212
S. Léonide, père d'Origène, martyr. — 22 av. 236
S. Longin et ses frères, martyrs. — 24 av. 343
B. Louis de Plaisance, frère-mineur. — 29 av. 578
B. Louis de Reggio, frère-mineur. — 28 av. 500
B. Luchésius, le même que Lucius. — 28 av. 495
B. Lucius, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 28 av. 495
S. Louthiern, évêque. — 28 av. 494

M.

S. Macédone, évêque de Constantinople. — 25 av. 384
S. Macull, évêque. — 25 av. 383
V. Madeleine-Angélique, vierge dominicaine. — 25 av. 404
V. S. Madeleine du Bois, carmélite. — 30 av. 639
S. Maing, évêque et martyr. — 16 av. 8

Digitized by Google

S. Mamertin, abbé. — 20 av. 143
S. Mans, le même que saint Maing. — 16 av. 8
S. Mappalique et ses compagnons, martyrs. — 17 av. 42
S. Marc, évangéliste. — 25 av. 369
S. Marc, évêque et martyr. — 28 av. 489
B. Marc de Bologne, frère-mineur. — 21 av. 213
S. Marcelin, premier évêque d'Embrun. — 20 av. 137
S. Marcellin, pape et martyr. — 26 av. 435
S. Maréas, martyr en Perse, avec saint Bicor. — 22 av. 260
V. S. Marie des Anges, carmélite. — 26 av. 449
B^se Marie-Anne de Jésus, vierge de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci. — 17 av. 49
V. S. Marie Bragelone. — 28 av. 530
V. Marie Cauchois. — 22 av. 277
B^se Marie de l'Incarnation, carmélite. — 18 av. 60
V. M. Marie-Louise de Jésus, fondatrice de la congrégation des Filles-de-la-Sagesse, — 28 av. 517
S. Marien, martyr, avec saint Jacques. — 30 av. 617
S^tes Martyres, compagnes de saint Mappalique. — 17 av. 42
S^te Mathilde, reine d'Angleterre. — 30 av. 630
S. Maugold, le même que saint Macull. — 25 av. 383
S. Maxime, marchand et martyr. — 30 av. 661
V. Mélanie l'Ancienne. — 21 av. 185
S. Mellit, évêque de Londres, puis archevêque de Cantorbéry. — 24 av. 346
S. Micomer. — 30 av. 631
S. Milles, avec saint Azade, martyrs en Perse. — 22 av. 245
V. Montfort (Grignion de), fondateur de la Compagnie de Marie et de la congrégation des Filles-de-la-Sagesse. — 28 av. 502
V. P. Mulot, premier missionnaire de la Compagnie de Marie. — 28 av. 514

N.

S. Nathanaël, disciple de Notre-Seigneur. — 22 av. 224
B. Nayrot (Antoine) frère-prêcheur, martyr. — 26 av. 445
Notice sur la vie et les erreurs de Béranger. — 19 av. 107
Notice des écrits de saint Anselme de Cantorbéry. — 21 av. 172
Notice de la vie et des écrits d'Origène. — 22 av. 238
B. Novello (Augustin), général des Augustins. — 28 av. 497

O.

V. Oldi (Jacques), du Tiers-Ordre de Saint-François. — 20 av. 153
S^te Olive, vierge et martyre. — 19 av. 114

Digitized by Google

Ste Onenne, vierge. — 30 av. 626
Ste Opportune, vierge et abbesse. — 22 av. 269
V. Osanne, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — 20 av. . . . 147

P.

S. Pair, évêque d'Avranches. — 16 av. 9
S. Pantagathe, archevêque de Vienne. — 17 av. 44
S. Parfait, prêtre et martyr. — 18 av. 80
S. Paschase Radbert, abbé de Corbie. — 26 av. 440
S. Paterne d'Avranches, le même que saint Pair. — 16 av. 9
S. Patrice, évêque de Pruse, martyr. — 28 av. 480
S. Paul de Crète, martyr. — 23 av. 295
S. Pérégrin Latiozi, servite. — 30 av. 637
V. Pétronille de Chemillé, première abbesse de Fontevraud. — 25 av. 400
S. Phébade, évêque d'Agen. — 25 av. 376
B. Philippe de Carponéto, frère-mineur. — 22 av. 276
B. Philippe Castillan, frère-mineur. — 25 av. 399
S. Pierre Armengol, de l'Ordre de Notre-Dame-de-la-Merci. — 26 av. 472
V. F. Pierre de Bétancourt de Saint-Joseph, fondateur des religieux hospitaliers Bethléemites. — 25 av. 422
S. Pierre de Vérone, frère-prêcheur, martyr. — 29 av. 533
S. Pollion, martyr. — 28 av. 489
B. Ponce de Bello-Disnario, abbé. — 30 av. 637
S. Prudence ou Prudent, évêque de Paris. — 28 av 493
S. Pulchrone, évêque de Verdun. — 30 av. 620
Ste Pusinne, vierge. — 23 av. 294

R.

S. Radbert (Paschase), abbé de Corbie. — 26 av. 440
V. Renti (Gaston de), avec Henri-Michel Buch. — 24 av. 353
S. Riquier, abbé. — 26 av. 438
S. Robert, premier abbé de la Chaise-Dieu. — 17 av 38
S. Robert, abbé de Molesme. — 29 av. 569
S. Rodolphe, jeune enfant martyr. — 17 av. 47
S. Rustique, évêque de Lyon. — 25 av. 391

S.

S. Sabas le Romain, martyr. — 24 av. 342
V. Sabouraud, martyr. — 28 av. 501
B. Sauli (Alexandre), évêque d'Aléria et de Pavie. — 23 av. 311
S. Secondel, solitaire. — 29 av. 562
S. Sénateur, évêque d'Avranches. — 16 av. 13
S. Sénier, le même que saint Sénateur. — 16 av. 13

Digitized by Google

Ste Sénorina, abbesse. — 22 av. 271
S. Sévère, évêque de Naples. — 30 av. 620
S. Siméon, évêque de Séleucie, et ses compagnons, martyrs, — 21 av. 179
S. Soter, pape et martyr. — 22 av. 220
V. Sourdis (François de), archevêque de Bordeaux. — 26 av. 448
S. Swidbert le Jeune, évêque de Werden. — 30 av. 627
S. Symphorien (Invention des reliques de). — 27 av. 470

T.

Ste Tertulla, vierge et martyre, avec sainte Antonia. — 29 av. 561
Ste Théodora, martyre avec saint Didyme. — 28 av. 490
S. Théodore le Sicéote, évêque d'Anastasiopolis. — 22 av. 267
S. Théotime le Philosophe, évêque de Tomes. — 20 av. 141
V. P. Thomas de Jésus, réformateur des Augustins déchaussés. — 17 av. 31
S. Turibe, second évêque du Mans — 16 av 7
S. Turibe, évêque d'Astorga. — 16 av. 8
S. Tychique, disciple de saint Paul. — 29 av. 559

U.

S. Ursmer, abbé de Lobbes. — 19 av. 116

V.

Ste Valérie, martyre. — 28 av. 486
B. Vénimbéni (François), frère-mineur. — 18 av. 84
S. Vital, martyr. — 28 av. 486

W.

B. Walbodon, évêque de Liége. — 20 av. 146
S. Werner, enfant martyr. — 18 av. 83

Y.

S. Ybar, abbé en Irlande. — 23 av. 295
S. Yvord, le même que saint Ybar, — 23 av. 295

Z.

Ste Zite ou Zita, servante. — 27 av. 456

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
922 C69G C001 v.8
Grande vie des saints : comprenant la vi
3 0112 089239948

Digitized by Google